

A young boy with dark skin and eyes is looking through a jagged hole in a coarse, light-colored burlap sack. The sack is secured to a vertical wooden plank on the right side with several nails. The lighting is dramatic, highlighting the boy's face and the texture of the sack.

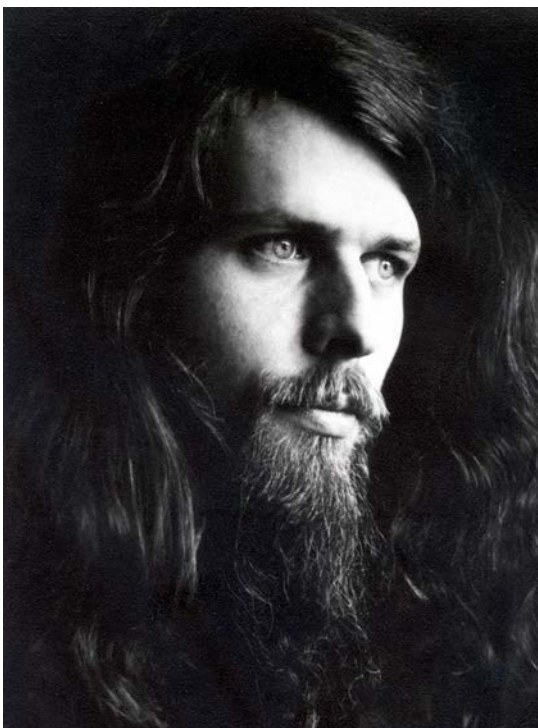
# Jacob Holdt

Un voyage de 50 ans sur....

## LES RACINES DE L'OPPRESSION

EXEMPLE DE COUVERTURE POSSIBLE





“Depuis la publication du livre de Jacob Riis, de Jacob Riis, *How the Other Half Lives*, il n’y a pas eu d’enregistrement aussi puissant de la vie américaine que *American Pictures*. Sa présentation au Festival du film de Cannes a fait sensation.”

*Le Festival du film de San Francisco*

“L’une des meilleures interprétations de la psychologie des Noirs et des Blancs - en particulier des Sudistes - que j’ai jamais rencontrées.”

*James Baldwin*

Important !!!

Un texte différent viendra ici, écrit par mon éditeur de *Roots of oppression*.

### Exemple de texte sur le rabat intérieur...

Jacob Holdt a grandi à seulement 15 miles de la ville natale de Jacob Riis au Danemark. Comme Riis, dont l’arrivée en Amérique a précédé d’un siècle celle de Holdt, il a passé ses six premières années comme clocharde. Pourtant, la similitude entre les deux va au-delà des circonstances de leur naissance, de leur éducation et de leurs voyages. Leurs photographies et leurs écrits compatissants et peu sophistiqués sont également similaires. Tous deux appellent à la réforme sociale, insistant sur le fait que “l’autre moitié de la société américaine est la responsabilité de chacun”.

*Roots of Oppression*, cependant, est aussi une enquête sur le racisme que Holdt perçoit grandir en lui à mesure qu’il perd progressivement son statut d’outsider et s’intègre dans sa nouvelle société, dont il intériorise aussi les valeurs les plus malheureuses. Bien qu’il soit un vagabond sans le sou, il comprend que son privilège de blanc lui confère des responsabilités.

Il insiste sur le fait que ses photos doivent être considérées comme une description non pas des membres d’une sous-classe noire écrasée par les effets de ce racisme, mais d’une maladie sociale blanche si inquiétante qu’il est plus facile pour la plupart de se concentrer (photographiquement ou autrement) sur les symptômes plutôt que sur la cause. En exposant de manière inhabituelle cette maladie, *Roots of Oppression* a un message urgent pour tous les Blancs.

“J’ai vu votre diaporama dans une université de Washington DC dans les années 1980 et il m’a fait une impression indélébile. Lorsque j’ai parlé de faire une exposition avec le musée de Louisiane au Danemark, ils ont envoyé le Louisiana Channel pour me filmer dans mon studio à LA. Ils m’ont apporté votre livre *American Pictures* en cadeau et m’ont demandé si je le connaissais. Je me suis mis à rire, car j’en ai plusieurs exemplaires - j’en achète d’autres pour mes amis chaque fois que je le vois dans une librairie. La principale chose qui m’a frappée dès que j’ai vu le livre, c’est que je n’avais jamais vu d’images qui me semblaient aussi précises dans leur représentation du Sud que je connaissais.”

*Arthur Jafa*



**Un voyage de 50 ans sur...  
Les racines de l’oppression  
Jacob Holdt**



# UNE LEÇON SUR L'OPPRESSION

*50 ans d'oppression noire/blanche en Amérique, vécus et photographiés par un voyageur blanc, avec, nous l'espérons, quelques idées et une inspiration pour les combattants de la libération dans le monde entier.*

Les racines de l'oppression  
Mise en page et conception des images par Jacob Holdt  
d'après le module conçu par Kitte Fennestad pour le livre  
original "American Pictures".  
Texte actualisé 2021  
© Fondation American Pictures et Jacob Holdt  
ISBN 87- ??????????  
Tous droits réservés. Publié par ???>

Un livre est rarement l'œuvre d'une seule personne, et un livre de photos et de voyages devient certainement un effort de collaboration. Dans ce livre, j'ai décidé de ne pas mentionner ou de changer tous les noms réels, sauf quelques-uns. Cela m'attriste, car toutes les photos de rue, à l'exception de quelques unes, sont le résultat non seulement de l'hospitalité des gens, mais généralement de leur forte coopération, de leur interaction et de leur confiance en moi - ainsi que de leur approbation ultérieure. Parmi les personnes qui ont contribué à la réalisation de ce livre, je tiens tout particulièrement à remercier celles qui m'ont encouragé et fait des dons financiers pendant mes premières années de vagabondage sans le sou : Alice Turak (10 dollars), John Ray (20 dollars), Susan Kennedy (30 dollars), Cary Ridders (50 dollars), Allan Tunick (15 bobines de film). Un merci très spécial à Eveleen Henry et Marly Sockol pour avoir entreposé mes diapositives et à Tommy Howard pour m'avoir prêté sa vieille Buick avec plusieurs réservoirs d'essence pour me déplacer sur les routes secondaires de la Caroline du Nord où je ne pouvais pas faire d'auto-stop. Merci également à Dick Boggle pour le don de sa voiture, qui m'a permis d'apporter le diaporama à la plupart des personnes figurant dans le livre lors de mon premier retour aux États-Unis. Je suis profondément redevable à Tony Harris, qui a été pendant 30 ans mon partenaire dans les ateliers sur le racisme organisés dans des centaines d'écoles américaines et européennes, pour les critiques et les commentaires qu'il a formulés pendant de nombreuses années et qui ont permis de développer de nombreuses idées dans ce livre. Et aux milliers d'étudiants qui ont participé à mes ateliers, qui m'ont ouvert leur cœur et m'ont enseigné un racisme bien plus profond et la douleur qui le sous-tend que ce que je pouvais voir et photographier à l'origine en tant que vagabond naïf et superficiel. Et aux Noirs qui, bien que mon diaporama soit souvent trop douloureux pour eux dans le cadre de leur université majoritairement blanche, ont néanmoins insisté pour que les Blancs "voient et comprennent ma douleur" et m'ont sans cesse ramené sur leur campus pour cette raison.

Plus à venir...

**Avec amour Jacob Holdt**  
**La maison Ubuntu**  
**Copenhague, Danemark**  
**[www.american-pictures.com](http://www.american-pictures.com)**

Espace pour le texte de l'éditeur

## PREMIÈRE PARTIE - PAGE 6 :

*“ Les racines de l'oppression “*

*Les schémas fondamentaux et historiques de l'oppression*

## PARTIE DEUX - PAGE 200 :

*“Comprendre les racines de la haine blanche”*

*L'étude de l'oppression dans l'enfance des personnes appartenant à des hategroupes et des tueurs en série de Noirs*

## DEUXIÈME PARTIE - PAGE 240 :

*“Le ghetto dans nos esprits”*

*Comprendre comment nous, qui voulons faire le bien, finissons par opprimer les Noirs en Amérique et les minorités dans d'autres pays.*

## POSTFACE - PAGE 456 :

*Mes réflexions sur la guérison*

*Sur chaque page, vous trouverez des liens vers des vidéos avec les chansons transcrites, les interviews et les histoires mises à jour des personnes incluses dans le livre. et des histoires actualisées des personnes incluses dans le livre. [Ou voyez un aperçu ici.](#)*



## Point de départ

*Avant de commencer notre voyage en essayant de comprendre et d'agir sur les forces obscures qui nous divisent, n'oublions pas les croyances humaines éclairantes qui nous unissent.*

Le rebelle : Il n'y a nulle part au monde une pauvre créature lynchée ou torturée en qui je ne sois pas assassiné et humilié...  
...*Aime Cesaire : "Les Armes Miraculeuses"*

On nous demande d'aimer ou de haïr tel ou tel pays, tel ou tel peuple. Mais certains d'entre nous ressentent trop fortement leur humanité commune pour faire un tel choix.  
...*Albert Camus*

Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères ou à périr ensemble comme des fous.  
...*Martin Luther King*

Haïssez le péché, aimez le pécheur.  
... *Mahatma Gandhi*

Au-delà des questions du bien et du mal, il y a un champ. Je vous y retrouverai.  
....*Rumi*

En Afrique, il existe un concept connu sous le nom d'"ubuntu" - le sentiment profond que nous ne sommes humains qu'à travers l'humanité des autres ; que si nous devons accomplir quelque chose dans ce monde, ce sera dans une mesure égale grâce au travail et aux réalisations des autres.  
.....*Nelson Mandela*



## Ubuntu

*"Une personne est une personne à travers d'autres personnes" - l'affirmation de son humanité par la reconnaissance d'un "autre" dans son unicité et sa différence. Pouvons-nous intégrer ce vieux "rêve africain" - "nous sommes parce que tu es, et puisque tu es, définitivement je suis" - à l'idée du "rêve américain" ?*

**"IMPORTANT !** Les photos de ce livre ne représentent pas les Noirs et la culture noire, ni les Blancs et la culture blanche, car elles proviennent de manière disproportionnée de la classe inférieure noire et de la classe supérieure blanche. Elles sont des déclarations visuelles allégoriques utilisées dans une parabole sur l'oppression. Et ce n'est pas un livre sur l'oppression historique des Noirs, mais "l'histoire vue dans le présent" telle que je l'ai vécue pendant mes 50 ans en Amérique ; des schémas parallèles à ceux que j'ai observés dans mon travail antiraciste dans le tiers-monde et au Danemark, où j'ai donc créé, à un âge avancé, le centre de dialogue The Ubuntu House. Toutes les oppressions ont des victimes, mais en général, les gens y vivent depuis si longtemps qu'ils n'ont pas tendance à se considérer individuellement comme des victimes, mais comme des personnes fortes et résilientes - même si toutes les statistiques montrent qu'en tant que groupe, ils sont victimisés et retenus par des forces invisibles (non photographiables)."

**Jacob Holdt, The Ubuntu House, Copenhague, Danemark**



*Marraine de la Maison Ubuntu, Zindzi Mandela, fille de Winnie et Nelson Mandela*



*Centrés autour de Zindzi Mandela, dans notre Maison Ubuntu, nous célébrons l'humanité que nous partageons au-delà de toutes les frontières artificielles ethniques, religieuses.*





1995 - Queens, NY

## D'où vient toute cette colère d'où vient toute cette colère ?

*...alors qu'est-ce qui nous attend ?*

*Je parle de guerre raciale !*

*"Reprends-toi"*

*"Ouvrez vos yeux, devenez sage"*

*Guerre raciale.... personnes se font tuer dans les rues*

*le sang sur vos pieds*

*les extrémités ne se rencontrent pas,*

*et qui vont-ils blâmer pour ça, moi ?*



1995 - Queens, NY

## Où avons-nous fait fausse route ?

*Essayez les médias, essayez la police, essayez votre  
télévision, n'importe qui sauf vous-même.*

*Mais une fois que les balles commencent à voler  
les gens commencent à mourir tout ça à cause des  
mensonges Les livres d'histoire enseignent la haine.*

*Je n'ai pas pu échapper à la foi raciste.*

*C'est comme l'Afrique du Sud, nous allons commencer à  
tuer. guerre raciale, guerre raciale, guerre raciale, guerre  
raciale, guerre raciale...*

## Avant-propos à Racine de l'oppression

*"C'était le meilleur des temps, c'était le pire des temps, c'était  
l'âge de la sagesse, c'était l'âge de la folie, c'était l'époque de  
la croyance, c'était l'époque de l'incrédulité, c'était la saison de  
la lumière, c'était la saison des ténèbres, c'était le printemps de  
l'espoir, c'était l'hiver du désespoir."  
Charles Dickens : Un conte de deux villes*

Ces mots célèbres décrivent exceptionnellement bien mes sentiments lorsqu'en 1970 j'ai essayé de jeter un pont entre deux sociétés - ma propre société danoise et ma nouvelle société américaine - ainsi que ma nouvelle identité malvenue de "blanc", avec un parallèle distinct dans la société "noire". L'espoir et la lumière semblaient envelopper tout le monde quelques années après le triomphe du Mouvement pour les droits civiques, qui apportait avec lui la promesse d'un avenir meilleur et racialement intégré qui allait bientôt arriver. Tout comme l'obscurité et le désespoir semblaient envelopper tous ceux qui tentaient d'arrêter le meurtre de millions de Vietnamiens. L'ampleur de ce massacre m'a rendu, comme des millions de jeunes du monde entier, assez anti-américain, et je n'avais aucun intérêt à rester aux États-Unis lorsque j'ai fait de l'auto-stop depuis le Canada pour me rendre en Amérique latine.

Au cours de mes premiers jours dans le pays, j'ai été braqué par des Noirs en colère, mais j'ai également été invité à vivre en tant que seul Blanc dans le Che Lumumba Club d'Angela Davis et intégré dans des groupes comme les Black Panthers, tout en étant

adopté par des groupes anti-guerre blancs. Dans ce crépuscule aveuglant entre l'obscurité et la lumière, j'ai rapidement perdu mon orientation d'origine alors que je voyageais dans cette société (nord) américaine qui luttait pour trouver sa propre nouvelle identité. Je suis tombé complètement amoureux des jeunes dans leur quête de vérité - et donc de l'Amérique. Je n'avais aucune idée à l'époque que cet amour se poursuivrait, tout comme mon travail avec les jeunes, pour le reste de ma vie.

J'ai écrit des journaux ininterrompus et des lettres à mes parents sur les personnes qui m'invitaient à entrer dans leur vie, et j'ai eu la chance qu'ils m'envoient un appareil photo bon marché "pour que tu puisses envoyer des photos de tes expériences à la maison". Je n'avais jamais fait de photographie auparavant, mais j'ai trouvé que c'était un moyen beaucoup plus rapide de me souvenir des gens et des événements (qu'avec des mots) et, après presque six ans, je suis rentrée chez moi avec 15 000 photos. Pendant longtemps, j'ai utilisé l'appareil photo comme mon journal intime, mais après avoir surmonté ma peur initiale des quartiers du ghetto, qui m'a valu d'être agressée à maintes reprises, c'était comme si j'étais prise par la main et entraînée dans un monde dont j'ignorais l'existence. Pendant mes années d'école danoise, nous avons entendu parler de Martin Luther King et du mouvement des droits civiques, mais cela n'avait rien changé à l'idée répandue dans le monde entier que l'Amérique était essentiellement un pays blanc.



1973 - Denmark, SC





1973 - Washington, DC

Apparemment, la plupart des Américains préféraient aussi la voir ainsi, et comme la plupart des chauffeurs qui m'ont pris en charge étaient blancs, je me suis rapidement retrouvé dans le rôle de messager entre deux sociétés totalement distinctes et inégales. Dans ma propre naïveté, je ne voyais pas cela comme (le résultat) du racisme, mais j'étais incrédule que les Blancs puissent laisser les Noirs vivre dans des conditions aussi horribles - souvent juste à côté - sans rien faire. Pire encore, ils ne le "voyaient" même pas, ou le justifiaient parce qu'ils ne considéraient pas les Noirs comme des êtres humains. Ces mêmes Blancs étaient prêts à tout pour l'étranger que j'étais, et comme je les considérais en retour comme des personnes décentes et aimantes, je ne les considérais pas comme de vrais racistes et je n'utilisais pratiquement jamais le mot "racisme" - un mot que j'associais au Mouvement des droits civiques dix ans plus tôt et que j'appliquais au Ku Klux Klan. Non, j'estimais que tous ces Blancs aimants étaient simplement mal informés et pouvaient facilement changer, comme lorsque je les emmenais avec moi rendre visite à mes amis noirs de l'autre côté de la voie ferrée. C'est ainsi que mon projet éducatif a commencé. J'ai pris de plus en plus de photos et les ai mises dans de petits livres avec des citations de la Bible et de Shakespeare pour les montrer à mes conducteurs et hôtes sur l'autoroute. Je le faisais aussi pour des raisons égoïstes car ils étaient souvent si émus qu'ils me donnaient quelques dollars ou un sac à lunch "pour soutenir votre projet, car ces photos doivent être vues par tous les Américains". Plus je pouvais les émouvoir, plus je gagnais du temps en n'ayant pas à faire de l'auto-stop deux fois par semaine vers les grandes villes et à m'allonger dans les banques de sang pendant quatre heures d'affilée pour vendre mon plasma à 5 ou 6 dollars, soit assez pour deux bobines de film. C'était mon seul revenu depuis mon arrivée en Amérique avec seulement 40 dollars, une somme qui a duré cinq ans grâce à l'incroyable hospitalité des Américains.



1975 - San Quentin, California

Après environ trois ans, j'ai commencé à avoir l'impression de travailler sur un projet visant à éduquer les Américains blancs, un par un. Le tournant s'est produit le 8 mars 1974, lorsqu'une femme m'a emmené voir un diaporama sur les mineurs de charbon au Santa Fe College, en Floride. Il y avait des images, une narration et de la musique, et bien que ce soit très primitif, c'était extrêmement puissant, fonctionnant en changeant rapidement les images de sorte que cela semblait presque cinématographique. Et il utilisait deux écrans, ce qui m'a tout de suite semblé être un moyen efficace de transmettre mon propre choc de l'expérience du fossé entre l'Amérique blanche et l'Amérique noire. Souvent, des professeurs étaient venus me chercher pour m'inviter à parler à leurs classes dans les collèges. Combien plus efficace serait mon message si je pouvais convertir mes petits livres d'images en diaporamas présentés à des classes entières à la fois ? Je dois avouer qu'à l'époque, je n'avais pas imaginé, dans mon imagination la plus folle, que je finirais quelques années plus tard par les présenter à des classes comptant jusqu'à 2000 étudiants à la fois dans des universités américaines. Néanmoins, j'étais désormais conscient que je travaillais sur un diaporama. C'était seulement un an avant que je doive fuir l'Amérique - une année pendant laquelle j'étais coincé dans un mariage à San Francisco. J'ai passé une grande partie de ce temps à ne rien faire, à rédiger de nombreuses demandes de fonds pour acheter un meilleur équipement photographique - "Si seulement je pouvais avoir un vrai Nikon" - mais en vain. Pas même lorsque des Noirs siégeaient aux conseils d'administration des fondations. L'une des difficultés que j'ai rencontrées au cours de ces années, alors que tout le monde pensait que "le problème racial avait été résolu" et que les choses allaient de l'avant, était que de nombreux Noirs ayant réussi se sentaient mal à l'aise avec mes images - à la fois par honte de voir que leurs propres frères vivaient encore dans ces conditions et, plus encore, par crainte que ces images ne donnent des stéréotypes négatifs



1987 - Avant le spectacle au Boston College

des Noirs dans l'esprit des Blancs. J'avais le sentiment que ces stéréotypes étaient déjà si profonds que les Blancs avaient besoin d'être informés de leur propre responsabilité dans le fait qu'ils poussent de manière disproportionnée les Noirs dans la pauvreté et la criminalité. Même si je n'ai pas utilisé le mot "racisme" aussi souvent que "le système de notre pensée oppressive quotidienne" (mon terme pour "racisme systémique", avant que l'expression ne soit inventée, qui nous rendait responsables, et non "le système"), j'avais le sentiment que mes images montraient clairement la dévastation humaine que le racisme avait créée tout autour de nous. Les nombreuses questions morales sur ce qui arrive à votre propre esprit blanc lorsque, pendant plusieurs années, vous vous déplacez principalement dans la dévastation de la sous-classe noire, sans beaucoup d'interaction avec des Noirs mieux lotis, seront également abordées dans ce livre. L'un des résultats est que, l'année dernière, j'ai senti que je ne pouvais pas terminer mon projet sans aller dans des pays comme Haïti, la Jamaïque, Cuba et le Brésil, avec leurs différentes formes d'esclavage, si je voulais vraiment et objectivement voir, comprendre et décrire la différence entre la "vraie négritude" et "le résultat de l'oppression". Car en ce sens, nous tous qui vivons dans une société où le racisme est systémique sommes prisonniers de la caverne de Platon. Mais cela aurait été un projet académique sans fin, hors de portée d'un lycéen comme moi qui a abandonné ses études. C'est pourquoi je ne prétends pas, avec ce livre, être plus qu'un homme des cavernes "au courant de la rue" dans ma tentative de donner une voix à ces personnes tout aussi perdues "au courant de la rue" dans le ghetto qui diraient toujours : "Hé, mec, ce n'est rien d'autre que de l'esclavage". Dans un livre vécu du point de vue d'une grenouille, je demande s'il peut y avoir une quelconque vérité dans de telles déclarations dans une société dite "libre" ? Comme je l'ai mentionné, cette même société n'a pas voulu me



Souvent, les étudiants n'avaient besoin de cette publicité que lorsque je retournais dans les campus

donner le soutien de la fondation pour mon projet. Finalement, j'ai dû rentrer au Danemark, mais seulement après avoir failli être assassiné et avoir vécu dans la crainte constante que le FBI ne soit sur le point de confisquer mes photos. J'étais très désabusé lorsque je suis retourné dans la maison de mon enfance, un presbytère de village. Mon père, un pasteur, m'a prêté de l'argent pour acheter trois projecteurs de diapositives et, en moins de deux mois, j'ai réalisé un diaporama pour le présenter dans son église locale. Dans cette région rurale, je n'avais pas accès à une bibliothèque pour faire des recherches, et Google n'avait pas encore été inventé. C'est comme si cinq ans de colère sociale refoulée s'étaient déversés sur moi. Je pensais que je pourrais toujours faire les recherches en rentrant en Amérique avec "le spectacle" (un diaporama accompagné d'une musique enregistrée), mais les rumeurs à son sujet se sont propagées si vite qu'il a rapidement été présenté dans toute l'Europe par des volontaires noirs américains, avec souvent des milliers de personnes faisant la queue pour le voir (bien que je n'aie toujours pas eu le temps de vérifier les faits, les noirs ont tout vérifié). En moins d'un an, il a été transformé en un livre à succès, et nous avons créé une fondation pour donner tous les bénéfices du spectacle et du livre à la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud. Cependant, un mois seulement après la publication, j'ai appris par le KGB que l'Union soviétique avait l'intention de l'utiliser dans le monde entier contre la politique des droits de l'homme du président Carter, en montrant ses images pour affirmer (à tort) que les droits de l'homme étaient aussi mauvais en Amérique que dans la Russie communiste. Comme j'étais un grand fan de Carter - le premier président américain à ne pas avoir renversé des gouvernements démocratiquement élus dans tout le tiers-monde - j'ai décidé de porter plainte pour empêcher la vente de mon livre dans le



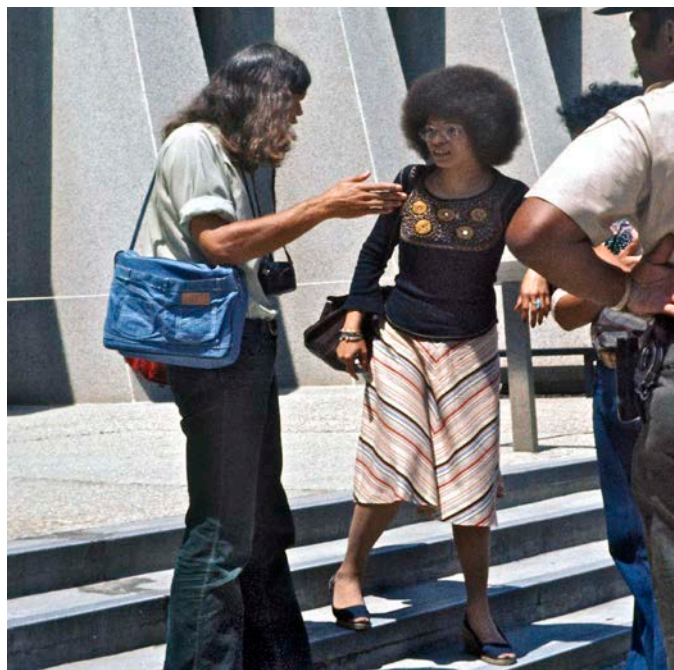


1991 - Même mon 10ème spectacle ici à Stanford U. était bondé dans le plus grand auditorium.

monde entier. Après quoi, je suis retourné en Amérique avec mon diaporama, où je sentais qu’il avait sa place. Ici aussi, il a connu un succès immédiat et, pendant les 30 années qui ont suivi, j’étais sur scène dans un nouveau collège presque tous les soirs lors de mes tournées - souvent debout. Ici aussi, j’ai connu l’obscurité et la lumière en même temps. J’étais enfermé dans des auditoriums sombres cinq heures par nuit, changeant de plateau de diapositives toutes les cinq minutes. Après 7 000 spectacles, j’ai fini par passer 35 000 heures de ma vie dans l’obscurité. Quel gaspillage de vie s’il n’y avait pas eu la lumière - ou l’illumination mutuelle - que j’ai expérimentée le lendemain dans mes ateliers sur le racisme. Ces ateliers étaient fréquentés par des étudiants “choqués”, désormais déterminés à éradiquer leur propre racisme, et par des Noirs qui comprenaient comment l’intériorisation du racisme leur avait coupé les ailes. C’est là que j’en ai appris davantage sur le coût du racisme pour les Blancs que pendant mes cinq années de vagabondage dans sa destruction par les Noirs.

Pourtant, Tony Harris, mon assistant noir, doté d’une grande perspicacité psychologique et capable de s’appuyer sur ses propres expériences du ghetto, et moi-même ne parlions pratiquement jamais de racisme. Car il fallait des heures et souvent des journées entières pour aider les étudiants à prendre conscience et à guérir des blessures qu’ils avaient individuellement subies dans leur éducation - même les étudiants les plus brillants et, en apparence, “privilégiés” de l’Ivy League.

En général, il y avait beaucoup de décharges ou de pleurs dans la pièce, car ils réalisaient progressivement que leur douleur était partagée et qu’ils étaient tous dans le même bateau - noir et blanc. Par la suite, après le départ de Tony et de moi-même, ils ont souvent créé des groupes de dialogue et de guérison hebdomadaires “American Pictures - désapprendre le racisme” sur le campus - et au bout d’un an, ils ont ramené l’émission sur le campus pour aider à choquer d’autres étudiants dans des



1975 Raleigh, NC - Encore une fois, je me dispute avec Angela Davis à propos des idées du spectacle.

groupes de désapprentissage similaires. Nous avons reçu de nombreuses lettres de leur part expliquant comment cela leur avait progressivement “éclairci l’esprit” et “élevé leur intelligence”. En conséquence, ils étaient plus “présents” en classe et obtenaient de meilleures notes à l’école. C’était un témoignage vivant de la façon dont le racisme et les autres oppressions nuisaient à notre pensée, à notre intelligence et à notre bien-être. Nous avons insisté sur le fait que la lutte contre le racisme était dans notre propre intérêt. Mais nous n’étions pas naïfs au point de penser que nous pouvions mettre fin à leur racisme. Nous avons seulement essayé d’en faire des racistes antiracistes engagés, des sexistes antisexistes, etc. Conscients qu’ils seraient toujours victimes du racisme systémique de la société, mais engagés à travailler sur ses effets sur eux-mêmes, en solidarité avec ceux que le racisme écrasait - surtout lorsqu’ils accédaient à des positions de pouvoir leur permettant de contribuer à changer le racisme systémique. J’ai souvent été invité à les rejoindre 15 à 20 ans plus tard, lorsque leurs groupes se réunissaient à nouveau pour évaluer comment l’émission avait changé leur vie maintenant qu’ils occupaient des postes au sein du gouvernement et des grandes entreprises. J’essaie de transmettre dans ce livre difficile une grande partie de ce qu’ils m’ont appris.

Oui, “difficile” pour la plupart. Car quiconque connaît un peu la vie sur les campus américains sait combien la capacité d’attention des étudiants est courte. Lorsque des conférenciers viennent sur le campus, les étudiants commencent souvent à partir après une demi-heure s’ils ne pensent pas pouvoir utiliser la conférence pour obtenir de meilleures notes. S’ils avaient su combien mes conférences étaient longues, ils ne s’y seraient jamais présentés. Et encore moins s’ils avaient su qu’ils portaient sur le racisme ! Nous devions donc toujours les convaincre par la ruse de venir, et une fois qu’ils étaient là - comme ils nous l’ont dit - ils se débattaient avec leur culpabilité face aux devoirs qu’ils devaient absolument rédiger le soir même. Pourtant, ils restaient



1987 - J’ai parlé avec James Baldwin toute la nuit après avoir vu le spectacle de 5 heures.

généralement pendant les cinq heures complètes. Et ils ont même séché tous les cours le lendemain matin pour se rendre à nos ateliers sur le racisme à la place. Comment ai-je réussi à faire cela et à faire salle comble, même à Harvard où, lors de ma première visite, on m’a dit que, la même semaine, trois hommes d’État de renommée mondiale avaient pris la parole (alors qu’ils n’avaient attiré qu’une vingtaine d’étudiants) ? Le “Harvard Black Law Student Ass” de Barrack et Michelle Obama m’a ramené 18 fois au fil des ans - des foules “debout”. C’était la même histoire dans les autres écoles de l’Ivy League. D’après ce que j’ai compris, en lisant leurs nombreux articles et lettres sur cette expérience, c’est parce que je les avais (involontairement) opprimés. Ils ont subi une oppression systématique - ou plutôt une “oppression inversée”. Je m’explique. Presque partout, je voyais les étudiants de la même manière qu’ils se voyaient eux-mêmes : comme des personnes fondamentalement bonnes, bien intentionnées, attentionnées, qui voulaient vraiment faire du bien aux Noirs, aux pauvres et à la société. Ils ne se considéraient pas comme racistes et rationalisaient souvent leur comportement : “Je suis un bon chrétien, donc je ne peux pas être raciste”, etc. Ils avaient l’impression d’agir correctement, mais au fil des heures du spectacle, j’ai progressivement fait tomber leurs défenses et leur ai montré, étape par étape, comment ils agissaient mal, comment tout ce qu’ils faisaient opprimait les Noirs. Pendant l’entracte (après les deux premières heures), beaucoup avaient encore leurs défenses intactes et, dans leur cœur, accusaient les autres (par exemple, les gens du Sud) d’être les vrais racistes. Ou bien quelques-uns, comme l’administrateur d’un hôpital de Philadelphie, s’en prendraient à moi, le messenger. Mais au bout de cinq heures, toutes leurs échappatoires avaient été bloquées, toutes leurs défenses brisées, et je les ai vus, nuit après nuit, sortir en pleurant, la tête baissée en signe de culpabilité. Certains, comme l’administrateur de l’hôpital, demandaient : “Comment puis-je

mettre de l’argent dans votre projet pour qu’il soit diffusé dans toute l’Amérique ?”

Lorsque les enseignants ont demandé aux élèves blancs de mettre des mots sur leurs émotions, j’ai été étonné de constater qu’ils ont choisi presque textuellement les mêmes que les Noirs ont énumérés lorsqu’on leur a demandé de mettre des mots sur ce dont ils souffrent quotidiennement à cause de notre pensée raciste, qui leur dit constamment qu’ils font mal et les rend responsables de tout, ne leur laissant presque aucune échappatoire, aucune lumière au bout du tunnel. Lorsque vous avez vous-même le sentiment de bien faire, mais que, dès votre naissance, vous êtes sans cesse bombardé de messages vous indiquant que vous avez tort, vous n’avez certainement pas des sentiments très constructifs. Voilà ce qu’est l’oppression effective, et les étudiants blancs en ont soudain fait l’expérience en eux-mêmes, ce qui était si choquant que le lendemain, ils ont séché les cours pour essayer de guérir leur racisme - un changement qui, selon moi, n’aurait pas pu être obtenu dans le cadre d’une conférence universitaire de deux heures (sans images ni musique), même par les meilleurs de mes principaux concurrents sur le circuit des conférences, comme Angela Davis ou Coretta et Yolanda King.

Pour cette raison, certaines universités, comme la conservatrice Dartmouth, ont même obligé tous leurs étudiants de première année à suivre mon programme “Inverser l’oppression” avant de commencer les cours. Je dois préciser que j’ai eu un conflit de longue date avec Angela Davis après une interview d’elle sur la haine de soi des Noirs dans ma première émission. Même après une présentation personnelle dans sa propre maison, elle n’a jamais été d’accord avec moi et a refusé de financer le spectacle chaque fois que ses étudiants de l’UCSC me ramenaient. Heureusement, j’avais le soutien et l’aval de la plupart des autres grands porte-parole noirs, comme James Baldwin. Les gens en France et à Amherst essayaient toujours de nous réunir. Finalement, il a fait deux heures de route dans une terrible tempête





1991 NYC - Entre les conférences sur le campus, j'ai passé les nuits avec les sans-abri.



1985 - Je présente mon spectacle à l'extérieur pour soutenir le boycott de désinvestissement de Columbia Univ.



1978 - Avec mon collègue Tony Harris à la Maison des concerts d'Oslo

de neige pour voir le spectacle, après quoi nous avons parlé toute la nuit. Il pensait que c'était la chose la plus proche qu'il ait jamais vécue pour décrire sa propre vision du racisme blanc, mais il était déjà malade et, malheureusement, il est mort quelques mois plus tard d'un cancer de l'estomac.

En fin de compte, Yolanda King était ma plus forte concurrente pendant le mois de l'histoire des Noirs, mais nous avons réussi à unir nos forces et à monter un spectacle pour le président Clinton au Kennedy Performing Arts Center en hommage à Martin Luther King. Je l'ai également présenté au King Center for Nonviolent Social Change à Atlanta. Par la suite, la famille a souhaité que le spectacle y soit présenté en permanence, "car il montre mieux que tout ce contre quoi Martin s'est battu et dont la jeunesse noire d'aujourd'hui ne sait pas grand-chose."

J'ai donc continué pendant 30 ans, jusqu'à l'élection du premier président noir, après quoi j'ai pris ma retraite, persuadé que les choses allaient dans la bonne direction. Eh bien, une fois encore, j'étais un peu naïf, et le reste appartient à l'histoire .....

Le racisme a explosé en Europe et dans mon propre pays, le Danemark, où je sentais maintenant qu'il était de mon devoir d'être le même type de messenger dans une société divisée. J'ai observé avec horreur comment Trump s'est inspiré de la façon dont les politiciens européens racistes ont gagné les élections en utilisant une rhétorique de division et de haine. Après de nombreuses années pendant lesquelles les politiciens américains ont tenu un discours politiquement correct et n'ont utilisé que du racisme codé, cela s'est produit en Amérique aussi. Lorsque nous avons commencé à voir la haine et le racisme exploser ouvertement en Amérique - les groupes du Klan avec lesquels j'avais travaillé sont apparus au grand jour, et le racisme de la police lui a permis de justifier ouvertement le meurtre de Noirs - j'ai senti qu'il m'était difficile de rester un témoin passif.

Et quand j'ai vu la montée du plus grand mouvement contre le

racisme que j'aie connu durant toutes mes années en Amérique, j'ai voulu d'une manière ou d'une autre le soutenir. Surtout quand j'ai vu combien de jeunes participants idéalistes ne comprenaient pas que la colère qui animait le mouvement Black Lives Matter avait des racines bien plus profondes que les meurtres d'hommes noirs enregistrés visuellement aujourd'hui. Comment pouvais-je aider à visualiser pour eux toute l'oppression qui a effectivement conduit à ce mouvement ? Beaucoup de bons livres sont maintenant publiés à ce sujet - notamment par des Noirs - mais il n'y en a pratiquement aucun avec des images montrant tout aussi efficacement que les vidéos d'aujourd'hui. C'est alors qu'est venue l'idée d'essayer de faire un livre comme mon vieux diaporama efficace bombardant le lecteur d'images montrant les racines de toute l'oppression dont j'ai été personnellement témoin. Voyons si je peux opprimer mes lecteurs en suscitant en vous - sur papier - les mêmes défenses et émotions qu'avec mes spectateurs dans les salles obscures. Je vais même inclure des liens musicaux vers les chansons en cours de route. Peut-être faudra-t-il plus de 5 heures de lutte intérieure pour le lire comme un livre, mais à la fin, vous pourrez aussi vérifier ici si vos réactions à mon oppression inversée sont les mêmes que celles qu'ont eues pendant 30 ans "les meilleurs et les plus brillants" des étudiants. Allons au début de mon "spectacle" :

C'est une leçon en images sur l'oppression et les dommages qu'elle nous cause. Le plus important est l'oppression des enfants par les adultes. Partout dans le monde, les enfants sont blessés très tôt par le comportement irrationnel des adultes. Cela provoque de graves schémas de détresse qui se traduisent par un comportement blessant. Plus tard dans la vie, nous reproduisons ces schémas de détresse sur nos propres enfants ou les uns sur les autres, par exemple dans l'oppression sexiste, raciste, nationaliste, totalitaire, antisémite, antimusulmane, homophobe, de l'âge, du handicap ou de la classe.

Chez la plupart d'entre nous, ces schémas sont devenus si chroniques que nous nous mettons sur la défensive lorsqu'ils sont remis en question et que nous finissons par blâmer les victimes. Nous n'osons pas affronter le fait que dans de tels systèmes, nous sommes à la fois victimes et oppresseurs. Il existe peu d'endroits dans le monde où les principaux ingrédients de l'oppression sont aussi flagrants que dans la relation entre les Noirs et les Blancs aux États-Unis. Je pense que nous pouvons tous apprendre quelque chose sur nous-mêmes à partir de cette tragédie.

En parcourant ce livre, il est important de comprendre les dommages que nous subissons dans une société ségrégationniste. Noirs ou blancs, nous naissons naturellement ouverts et curieux, sans préjugés raciaux innés. Puis les choses tournent mal. Nous entendons des choses comme "Les nègres sont sales, stupides et paresseux. Leur place est en bas de l'échelle." Pour l'enfant aimant et affectueux, c'est irrationnel, déroutant et blessant. Pendant que nous sommes blessés, notre esprit ne pense plus rationnellement et une cicatrice rigide se crée sur notre pensée. Après des années de messages aussi blessants, nous finissons par accepter et intérioriser ces définitions limitées de nous-mêmes et de notre société. Vu à travers les yeux d'un étranger, j'espère qu'il sera plus facile de voir comment de telles attitudes raciales paralysent notre caractère, quelle que soit notre couleur. Bien que le racisme ne manque pas en Europe, j'ai eu la chance de passer mon enfance au Danemark pendant des années où je n'ai pas été gravement blessé par l'insécurité sociale et le conditionnement raciste. J'ai également eu la chance que les premières personnes avec lesquelles j'ai séjourné en Amérique ne soient pas blanches. La plupart des visiteurs européens séjournent d'abord chez des Américains blancs, qui les mettent en garde : "Ne marchez pas à trois pâtés de maisons de cette façon ou à deux pâtés de maisons de cette façon", et les effraient immédiatement pour qu'ils acceptent la peur des Blancs et la ségrégation rigide. Mon

expérience a été tout le contraire. Le premier foyer américain à m'accueillir était un foyer noir dans le sud de Chicago. Avec tout leur amour, leur chaleur et leur ouverture, je me suis immédiatement senti chez moi et je n'ai vu les Blancs que comme des visages froids et distants à la télévision ou dans des banlieues hostiles. Plus tard, en voyageant dans le monde blanc, je n'étais plus aussi vulnérable à ses schémas racistes de culpabilité et de peur.

J'ai fait 118 000 miles en auto-stop et j'ai séjourné dans plus de 400 maisons dans 48 États. Je suis arrivé avec seulement 40 dollars. Deux fois par semaine, je vendais mon plasma sanguin pour gagner l'argent dont j'avais besoin pour le film. Voyager dans une société aussi profondément divisée était inévitablement une expérience violente :

4 fois j'ai été attaqué par des voleurs armés de pistolets, 2 fois j'ai réussi à éviter les coupures d'hommes armés de couteaux, 2 fois des policiers effrayés ont tiré sur moi, 1 fois j'ai été encerclé par 10-15 noirs dans une ruelle sombre et presque tué. Une fois, j'ai été pris en embuscade par le Ku Klux Klan, plusieurs fois, des balles ont volé autour de moi lors de fusillades, 2 fois, j'ai été arrêté par le FBI et 4 fois par les services secrets. J'ai vécu avec 3 meurtriers et d'innombrables criminels.....

...mais je n'ai jamais rencontré un mauvais Américain !

Si j'ai survécu, je le dois à ma foi obstinée en ces mots de José Martí :

***Vous devez avoir foi dans le meilleur des gens et vous méfier du pire. Sinon, c'est le pire qui l'emportera.***

J'espère que vous partagerez mon amour pour ce pays en lisant ce livre..... et qu'ensuite, vous travaillerez ensemble, noir et blanc, pour réparer le mal que nous nous faisons les uns aux autres et ainsi guérir la division et la violence que nous infligeons à notre société. Pour commencer notre douloureux voyage vers ce but, faisons ensemble un voyage en bateau....

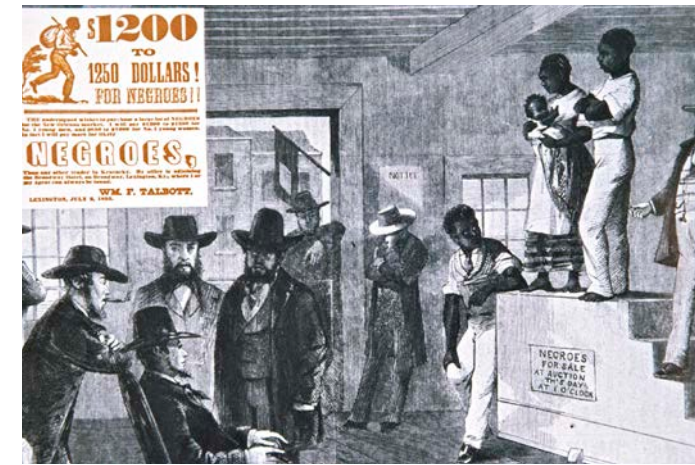




*Ohé du bateau ! Bateau Ohé ! Ohé du bateau !  
Aussi loin que votre œil peut voir,  
hommes, femmes, et bébés esclaves  
venant sur la terre de la liberté,  
où le design de la vie est déjà fait.*

*Si jeunes et si forts  
ils attendent juste d'être sauvés....  
Seigneur, je suis si fatiguée  
et je sais que tu l'es aussi,  
regarde par-dessus l'horizon,  
vois le soleil  
qui brille sur toi...*

*Ohé du navire ! Ohé du navire ! Ohé du navire !  
Ne peux-tu pas sentir le mouvement de l'océan,  
ne peux-tu pas sentir le vent froid qui souffle ?  
Il y a tellement de poissons dans la mer,  
nous sommes juste, nous sommes juste, nous sommes juste  
sur les vagues...  
les vagues... les vagues...*



#015





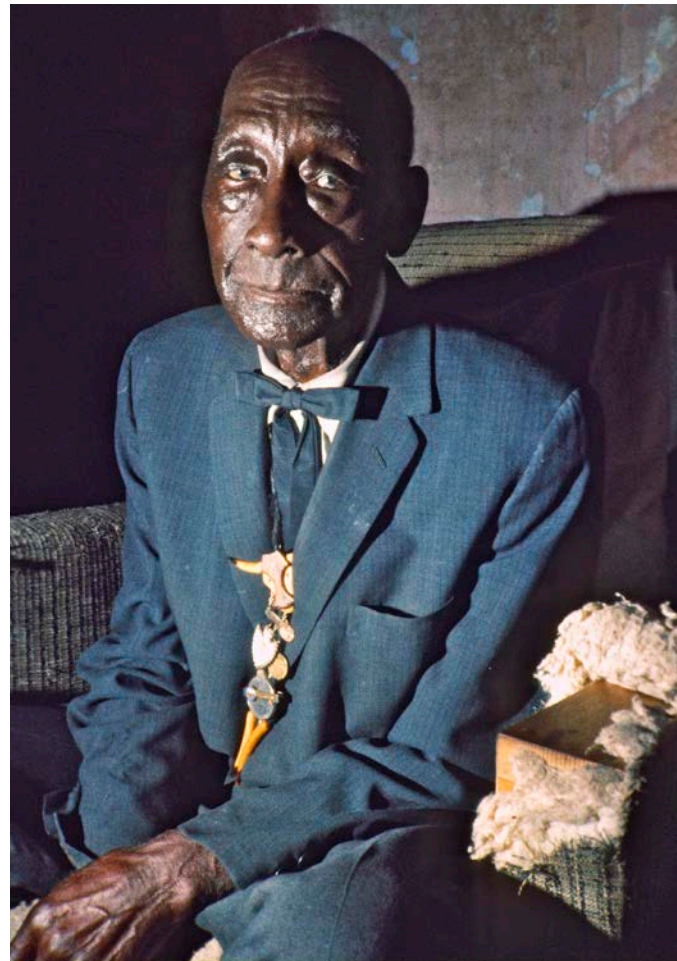
Je pensais que l'esclavage était loin dans l'histoire, mais en Floride, j'ai rencontré Charles Smith, qui prétendait avoir 134 ans et se rappeler clairement avoir été réduit en esclavage en Afrique.

- Je suis venu aux États-Unis, alors que je n'avais que douze ans.  
 - Avez-vous été vendu comme esclave aux États-Unis ?  
 - Oui, attends, je vais te le dire maintenant. Ils m'ont amené d'Afrique... C'était au temps de l'esclavage. Je n'avais jamais vu de blanc en Afrique. J'ai demandé à ma mère si je pouvais aller sur le bateau et voir un homme blanc. Elle a dit oui, et je n'ai pas revu ma mère depuis. Les adultes ont transporté les enfants sur la horde pour voir les "arbres à sucre" en bas dans les écoutilles. Nous sentions que le bateau bougeait, mais nous pensions que c'était le vent. Il ne nous a jamais ramenés. Nous n'avons jamais vu les arbres à sucre. La couleur voulait me faire tomber. Je m'en souviens comme si c'était hier. Legree, le capitaine du bateau, ne voulait pas que je sois jeté par-dessus bord. On est arrivés dans ce pays et on a été vendus à la Nouvelle-Orléans. On a été mis en vente aux enchères. Le plus offrant a gagné...



Un travailleur social noir qui m'avait recueilli et vu mes photos alors que je vagabondais en Floride m'avait parlé de Charles Smith et m'avait amené dans sa petite maison. Lui et d'autres Noirs de la région m'ont dit que Charles Smith était différent des autres Noirs et qu'il les regardait même de haut. Smith était trop jeune pour comprendre pourquoi les Africains plus âgés le jetaient par-dessus bord, ce qui, selon les historiens, était assez courant pour sauver les enfants de l'esclavage. Lorsqu'il a été acheté par un fermier texan en 1854, il était déjà trop vieux pour être élevé comme un esclave et subir les cicatrices intérieures que subissent les esclaves lorsqu'ils sont forcés d'être soumis pour éviter une punition cruelle ou la mort au moindre signe de résistance.

Bien que Charles Smith ait probablement adopté et raconté l'histoire de son père comme étant la sienne, il s'agit d'une description poignante du sort de millions d'autres Africains capturés. J'ai découvert que ce comportement de survie touche encore les Noirs américains, et j'ai été frappé par le fait que si l'esclavage a laissé des cicatrices psychiques aussi profondes, la vraie liberté n'a pas encore été atteinte. Beaucoup de choses dont je me souvenais dans les journaux lorsque j'étais à l'école, je les vois maintenant, dans mon voyage, sous un jour nouveau. Je me suis souvenu que, dans les années 60, les États-Unis étaient enfin devenus une démocratie où tous les citoyens avaient le droit de vote et j'ai été surpris d'apprendre que la Louisiane, par exemple, comptait plus de 257 000 analphabètes. N'est-ce pas le devoir d'une démocratie d'éduquer ses citoyens ?



1974 - Bartow, Florida



1974 - Bartow, Florida





Photo historique de chiens policiers contre des Noirs à Birmingham, AL

Martin Luther King, et le Mouvement pour les droits civiques qu'il est venu symboliser, a changé les formes les plus manifestes et les plus primitives de discrimination. Mais la partie la plus significative de son rêve est allée dans la tombe avec lui :

*“Je fais le rêve qu'un jour, sur les collines rouges de Géorgie, les fils d'anciens esclaves et les fils d'anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité. Je rêve que mes quatre petits enfants vivent un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur le contenu de leur caractère. J'ai un rêve : qu'un jour, chaque vallée soit exaltée et que chaque colline et montagne soit abaissée...”*

Les beaux rêves de Martin Luther King sont partagés par moi et par la plupart des autres Blancs. Dans mon parcours, cependant, j'ai vite appris, et cela s'est renforcé avec l'élection de Trump, que le seul qui se soit réalisé est peut-être que les Afro-Américains ne soient plus jugés sur la couleur de leur peau mais sur leurs traits de caractère. Ce qui est triste, c'est que les traits de caractère que les Noirs ont développés après des siècles d'oppression ne sont pas à la hauteur des normes des Blancs, dont les traits de caractère et les “collines” économiques sont façonnés par le fait d'être des oppresseurs. Voir à quel point les traits de caractère des Afro-Américains diffèrent de ceux des Blancs et des immigrants noirs m'a aidé à comprendre l'énorme subjugation de l'esprit que l'esclavage et notre exclusion continue provoquent. Ainsi, dans l'optimisme de la lutte pour les droits civiques, je n'aurais jamais imaginé que l'un des “quatre petits enfants” de Martin Luther King deviendrait un jour non seulement mon concurrent en tant que conférencier du Mois de l'histoire des Noirs, mais en même temps un allié dans la lutte contre l'oppression continue. Ou qu'un jour, je serais invité à montrer mon diaporama en permanence sur la tombe de Martin Luther King, tandis que sa fille Yolanda le présenterait elle-même au président Clinton et travaillerait avec moi pour “arrêter la violence”. Ostraciser et marginaliser d'autres personnes, c'est faire violence à leur humanité. Le fait que notre langage de la violence soit aujourd'hui non seulement compris mais aussi parlé par ceux qui ont dû l'entendre pendant des siècles ne devrait pas surprendre.



1975 - Tuskegee, AL



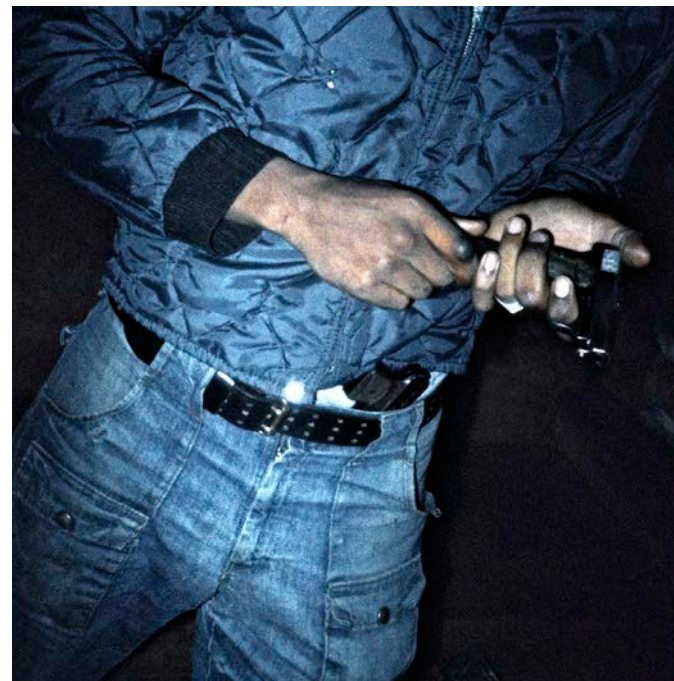
1975 - Beaumont, Texas



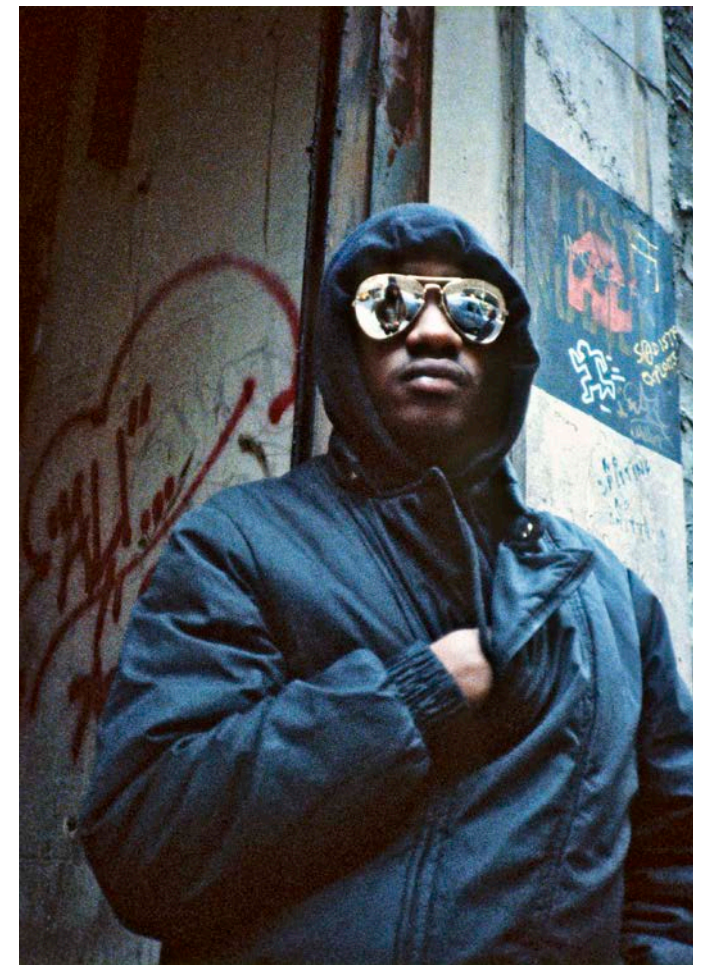
1975 - Texas



1973 - Norfolk, VA



1972 - New York



1987 - Harlem, NY

Mais lorsque, comme moi, vous venez d'Europe et que vous n'avez, par exemple, jamais vu de pistolet, vous recevez un choc que vous n'oublierez jamais la première fois que vous entendez le ton de cette langue. Après seulement quelques jours dans ce nouveau pays, j'ai été braqué par des hommes armés - un type de personnage que je n'avais jamais rencontré. De même, la peur que j'ai ressentie était une peur que je n'avais jamais connue auparavant : la peur d'un autre être humain.

Le voyage que j'ai effectué par la suite est devenu, dans une large mesure, un voyage dans cet être humain. Et plus j'en suis venu à comprendre et à aimer cet être humain, plus j'ai commencé à voir comment j'avais pu moi-même provoquer cette colère dans un système oppressif qui, dès le premier jour, m'avait forcé, moi et d'autres immigrants, à me ranger du côté de l'opresseur, que je l'aie voulu ou non, en tant que touriste danois. Pourrais-je, par mon comportement, être la cause de cette colère ? Pourrais-je moi-même finir par nourrir une telle colère ?

À partir du jour où j'ai fait l'expérience de cette violente réalité américaine, j'ai commencé à comprendre à quel point la peur et la colère caractérisent la relation entre l'opresseur et l'opprimé.



## Lettre de Jakob 5 : 1-6

*(ou Amos 5,11, Ecclésiaste 5,8-13, Matthieu 19,16-24)*

### 1-6

À la Nouvelle-Orléans, j’ai vécu avec un meurtrier noir nommé Nell. Comme les autres meurtriers que j’ai connus ou avec lesquels j’ai séjourné, c’était une personne tout à fait ordinaire qui n’était devenue meurtrière que par accident ou plutôt à cause de son milieu social. Naturellement, il a mis un certain temps avant de me parler de son passé, car il s’était échappé d’une prison du Nevada et était recherché ; mais comme d’autres criminels, il avait besoin de partager ce qui lui pesait avec un autre être humain en qui il pouvait avoir confiance. Personne ne peut vivre seul avec un fardeau aussi lourd. Nous avons vécu avec d’autres personnes dans la partie est de la Nouvelle-Orléans et Nell a essayé, autant que les circonstances le permettaient, de mener une vie normale et respectable. Comme il savait qu’il serait renvoyé en prison à vie s’il était impliqué dans quoi que ce soit, il essayait autant que possible de rester à l’écart du crime et gagnait sa vie principalement comme donneur de sang. Je ne pensais pas que ses chances de rester libre pour le reste de sa vie étaient très grandes, mais je m’efforçais de rendre son espace de liberté aussi heureux et encourageant que possible pour lui. J’estimais qu’il avait déjà été suffisamment puni avant de commettre un quelconque crime par la pauvreté et l’humiliation que la société lui avait fait subir dans son enfance.

C’est lorsque j’ai exprimé cette opinion au cours d’une de nos conversations nocturnes qu’il s’est confié à moi au sujet de son crime, et par la suite nous avons été liés encore plus étroitement l’un à l’autre par cette confiance secrète. Nous faisons souvent des promenades ou allions à la banque du sang ensemble. La plupart du temps, nous pouvions survivre en vendant du plasma sanguin deux fois par semaine, car à l’époque, les banques de sang de la Nouvelle-Orléans étaient les mieux payées des États-Unis : 6,10 dollars par visite. Je n’étais que rarement obligé de voler du fromage et d’autres petits articles dans les supermarchés pour être rassasié. Je ne voulais pas que Nell le fasse, car il pouvait être condamné à perpétuité pour cela, tandis que moi, avec mon privilège de blanche, je savais que je pourrais me sortir d’une situation aussi embarrassante avec les employés si je me faisais prendre. Nell a toujours été poursuivie par son destin de cette manière. Mais jamais cela ne m’a frappé avec autant de force que le soir où je l’ai vu pour la dernière fois.

Nous avions fait la stupide erreur de marcher ensemble dans la rue du quartier noir où nous vivions, et avions ainsi attiré l’attention de la police. C’est un péché mortel pour un homme blanc et un homme noir de marcher ensemble dans un quartier noir, car ils sont immédiatement soupçonnés d’être des trafiquants de drogue. Mais comme nous étions en pleine conversation lorsque nous sommes arrivés dans le quartier, nous avons oublié de nous séparer. Il n’a pas fallu longtemps pour qu’une voiture de patrouille s’arrête à côté de nous dans l’une des rues mal éclairées du ghetto de l’est. Les flics étaient du genre jovial et

gentil, mais ils ne voulaient que nous effrayer. Ils nous ont donc dit que nous pourrions être libérés si nous leur remettions nos cigarettes de marijuana. J’ai vu la police utiliser cette méthode tant de fois dans les quartiers noirs, puisqu’ils n’ont pas à signaler l’herbe confisquée mais peuvent la fumer eux-mêmes. Je n’avais rien sur moi, mais je savais que Nell avait un ou deux joints, comme la plupart des autres. Mais soudain, Nell a été saisi par la paranoïa de son destin - la paranoïa et la méfiance à l’égard de son prochain qu’ont presque tous les gens de son milieu social - et il a refusé de remettre les joints. Pour ma part, je n’aurais pas hésité un instant. J’avais une confiance totale dans les flics. La méfiance de Nell envers les flics l’a fait se bloquer comme une serrure et agir de façon irrationnelle. Les policiers sont formés pour observer ce genre de réaction chez les criminels et ils sont immédiatement sortis de la voiture pour le fouiller. Ils n’ont trouvé que deux petits joints et son couteau, mais comme il n’avait pas de carte d’identité, ils l’ont emmené au poste pour prendre ses empreintes digitales. J’ai tout de suite su que je ne reverrais jamais Nell. Il avait été pris par la paranoïa et le sentiment de culpabilité communs à tous les Noirs pauvres, qu’ils aient commis un crime ou non. C’est cette même paranoïa qui avait fait de lui un meurtrier.

Après que Nell eut quitté “ce monde”, la Nouvelle-Orléans m’a soudain paru être une ville fantôme et je ne pouvais plus supporter de rester dans la même maison. Je voulais quitter la ville, alors j’ai essayé de faire de l’auto-stop en direction de Baton Rouge. La Nouvelle-Orléans est l’un des endroits d’Amérique où il est le plus difficile de se faire conduire, et j’ai attendu sur l’Interstate avec ma pancarte pendant des heures, dans l’espoir de me faire prendre avant l’arrivée de la police. Tout d’un coup, la seule Rolls Royce qui m’ait jamais transporté s’est arrêtée au milieu de l’autoroute à trois voies pour me prendre. C’était en plein milieu de l’heure de pointe et nous avons immédiatement créé un gros embouteillage de voitures klaxonnant. Au moment où je suis monté dans la voiture, la police est arrivée en hurlant derrière nous pour nous donner une contravention pour arrêt illégal. L’homme qui m’avait pris en charge a dit qu’il allait s’en occuper, est retourné voir les policiers et sans un mot leur a donné sa carte. Lorsque les policiers ont vu son nom, ils sont devenus tout sourire et amicaux et l’ont suivi jusqu’à sa Rolls Royce, lui tapant sur l’épaule tout en lui assurant que ce n’était qu’une broutille et que nous ne devions plus nous en préoccuper. Je me suis naturellement demandé qui pouvait être ce type qui s’en sortait si facilement sans même une contravention. Il m’a dit qu’il s’appelait Wayne A. Karmgard et qu’il m’avait pris en stop parce que j’étais debout avec ma pancarte, “Touring USA from Denmark”. Il n’avait jamais pris d’auto-stoppeur auparavant, mais il a soudain pensé que cela pourrait être amusant puisqu’il était lui-même d’origine danoise. Normalement, cette information me fait taire instantanément et sortir de la voiture aussi vite que



*1974 - Palm Beach, FL*

possible. J’ai depuis longtemps perdu toute envie de fréquenter des Américains d’origine danoise, qui ne me procurent trop souvent qu’un seul sentiment : la honte d’être Danois. Aux Danois qui visitent l’Amérique, je donne ce conseil : si vous voulez avoir une bonne impression du pays, restez à l’écart de ce groupe de population, qui représente souvent l’un des groupes de Blancs les plus racistes et réactionnaires des États-Unis. J’ai entendu dire que 80 % d’entre eux votent républicain. Tout ce qu’ils peuvent dire, c’est combien il est merveilleux d’être débarrassé des impôts élevés au Danemark. Ils fuient toute responsabilité humaine afin de faire baisser leurs impôts. J’ai rencontré des Danois-Américains qui étaient des sociaux-démocrates “chauds” chez eux au Danemark, mais qui, en l’espace de cinq ans seulement, se sont transformés en réactionnaires les plus sombres. Les Danois-Américains forment un contraste flagrant avec les Juifs américains, qui sont le seul groupe blanc avec lequel je ressens une forte harmonie. Ce groupe a une compréhension très profonde de la condition des Noirs et des mécanismes sociaux qui, de la même manière, ont fait d’eux les “nègres” de l’Europe pendant tant de siècles.

Tout de même, je ne pouvais pas dire non à un Américain danois dans une Rolls Royce. J’ai tout de suite commencé à le divertir avec des récits de voyage pour qu’il m’invite chez lui. J’ai surtout insisté sur mes expériences avec Rockefeller et Kennedy, car tous les petits millionnaires admirent les grands millionnaires. Je savais qu’il m’inviterait chez lui en pensant que cela le rapprocherait un peu plus des Rockefeller. Ça a marché, et j’ai fini par retourner à la Nouvelle-Orléans. Il possédait l’hôtel le plus beau et le plus cher de la ville, en plein cœur du quartier français. Tout le monde en ville le connaissait, et plus tard, on m’a dit qu’il possédait une grande partie du quartier français et qu’il était un spéculateur immobilier (slumlord). Une fabuleuse suite de son hôtel, la “Maison de Ville”, a été mise à ma disposition et on

m’a dit de sonner à la porte quand je voulais quelque chose. Des serveurs noirs en uniformes fraîchement repassés me servaient tout sur des plateaux d’argent, avec une servilité excessive. Je me suis assise dans le jardin de l’hôtel et j’ai laissé un serveur noir m’apporter une chose après l’autre pour tenter de l’amener à s’ouvrir, mais c’était impossible. Il a probablement senti que toute son existence était menacée lorsque je m’adressais à lui comme à un être humain normal. Je me suis assis en me disant qu’il était étrange qu’à ce moment-là, Nell soit “servie” par des gardiens de prison blancs en enfer, alors que j’étais servi par des serveurs noirs au paradis. C’était comme si tout dans nos vies nous avait, de façon naturelle, amenés chacun à sa place, et que notre courte amitié n’avait été qu’un aperçu d’utopie. Mais je me suis rendu compte que Nell, en tant que noir, était en fait allé plus loin, car n’était-il pas plus libre que ce serviteur brisé qui ne pouvait tenir la tête haute qu’en apprenant à jouir de sa propre oppression ici, dans l’univers sado-masochiste de ce riche Danois ? Karmgard n’était-il pas un puissant oppresseur tout en étant apparemment un être humain tendre, tranquille et malheureux qui avait appris à exploiter au maximum les mécanismes qui lui étaient offerts dans cette société ? De plus, on disait de lui qu’il était l’homosexuel le plus riche de la ville, ce qui signifiait qu’il faisait lui-même partie d’un groupe minoritaire opprimé. N’était-ce pas la même insécurité que celle de la minorité vulnérable qui l’avait conduit à cette position malheureuse, comme cela avait été le cas pour de nombreux juifs d’Europe qui avaient bénéficié d’une sécurité économique similaire à travers les âges ?

La sécurité dans cet environnement était nauséabonde. Je me sentais agité et seul. C’était l’hôtel préféré des stars de cinéma les plus riches et les plus glamour, mais il n’y avait aucun contact humain. Devrais-je sortir dans la rue et trouver une personne pauvre avec qui partager ma suite luxueuse et une bouteille de vin ? Non, il ne faut pas acheter l’amitié avec la richesse, ai-je pensé.





1973 - New Orleans

Pas même une richesse empruntée. Je n'y suis resté qu'une nuit, une nuit terriblement solitaire. Pendant des années, j'avais partagé des maisons et des lits avec des gens, et ce fut un choc de me retrouver soudainement allongé là tout seul. Le lendemain, après mon petit déjeuner sur un plateau d'argent, je me suis précipité vers la liberté, déterminé à trouver des gens avec qui vivre. Sur Bourbon Street, deux jeunes filles se sont précipitées vers moi pour me demander un autographe. Comme elles étaient des touristes, elles étaient entrées dans le célèbre hôtel par curiosité et m'avaient vu assis au petit déjeuner sous les palmiers et avaient donc supposé que j'étais une star de cinéma. Pendant un moment, j'ai été tenté de jouer à la "star de cinéma" et peut-être de rester avec eux, mais j'ai préféré dire la vérité. Puis ils ont perdu tout intérêt pour moi, et j'ai réalisé que j'étais de retour sur terre. En raison des nombreux touristes, il est impossible pour un vagabond de trouver un endroit où loger à la Nouvelle-Orléans.

Vers le soir, j'avais très faim et je me suis souvenu du Bonnie's Grill sur Decatur Street, que Nell m'avait montré un jour. Bonnie était une femme blanche énormément grosse qui tenait un petit café miteux. Bonnie était le genre de femme qui ne pouvait parler aux gens qu'avec des mots grossiers et de mauvaise humeur, et qui était toujours en train de les engueuler, mais plus elle parlait



1973 - Natchez, MS - Ma servante Earline Gaynes - et plus tard amie de toujours

durement aux gens, plus elle les aimait. Elle aurait pu facilement gagner beaucoup d'argent avec le café, mais au lieu de cela, elle était toujours fauchée, car l'endroit était fréquenté par les gens les plus pauvres de la rue, et Bonnie donnait des repas gratuits toute la journée à ceux qui n'avaient pas d'argent. Bonnie se souvenait bien de moi, et savait que je n'avais pas d'argent, alors elle a tout de suite fourré un grand bol de gruau devant moi, puis des hamburgers et d'autres friandises. Elle se tenait là, dans toute son immensité, les mains sur les hanches, et me regardait sans mot dire, mais je savais qu'elle m'appréciait parce que j'avais connu Nell.

Sans parler de Nell, elle a dit après un long silence : "Tu peux venir vivre avec moi maintenant." J'ai donc emménagé dans l'appartement miteux et encombré de Bonnie. Il y avait des poux et des puces et plusieurs pouces de poussière partout. Ce qui s'est passé les jours suivants était particulier, car bien que nous puissions à peine communiquer l'un avec l'autre et que nous n'ayons pas de relation sexuelle, nous sommes rapidement devenus plus proches que je ne l'ai été d'aucune autre personne au cours de mon voyage. Lorsque nous avons réalisé que nous étions probablement les seuls à qui Nell avait confié son passé, nous sommes devenus inséparablement liés les uns aux autres. Vivre avec Bonnie, c'était comme vivre sur un volcan de chaleur



1973 - Natchez, MS

humaine. Elle est la seule, à ma connaissance, qui fait encore fonctionner le "chemin de fer souterrain". Vivre avec elle, c'était être réveillé presque chaque nuit par un Noir en fuite. Ils trouvaient tous ici un lieu de refuge. Bonnie aimait les hommes noirs, surtout ceux qui, d'une manière ou d'une autre, s'étaient révoltés contre la relation maître-esclave. Elle a toujours été comme ça. Auparavant, elle avait vécu à Jacksonville, en Floride, mais elle avait été battue et chassée de la ville par les Blancs. Elle était partie à la Nouvelle-Orléans, considérée comme une ville du Sud plus libre.

En fait, ses deux propres enfants étaient négligés et avaient besoin de vêtements, de nourriture saine et de vitamines ; mais d'un autre côté, ils avaient, grâce aux actions de leur mère, été éduqués à ne pas haïr, et étaient bien plus sains à leur manière que la plupart des enfants blancs. Tout au long de leur enfance, ils avaient vu des meurtriers, des voleurs, des violeurs, des drogués et d'autres criminels prendre la place de leur père dans le lit de leur mère, mais ils les avaient tous vécus comme des êtres humains parce qu'ils les voyaient à travers les yeux de leur mère. Bonnie a refusé d'accepter et de voir uniquement leurs identités opprimées et, grâce à cette foi plus profonde dans les êtres humains, elle a réellement créé des êtres humains. Pour ces enfants, des termes tels que "meurtrier" et "nègre" n'avaient aucune signification,



1973 - New Orleans

car dans la maison de Bonnie, les hommes se comportaient tous comme leur "papa", et c'est ainsi que les enfants les voyaient. On se réjouit toujours de la sortie de prison d'un "papa". Bonnie soupirait un peu parce qu'ils ne reverraient jamais Nell, mais elle était déjà prête à accueillir une nouvelle Nell. Bonnie et moi avons développé une compréhension et une affection discrètes l'une pour l'autre qui, au fil des ans, se sont transformées en une relation d'amour si forte que je suis retourné plusieurs fois à la Nouvelle-Orléans pour vivre avec elle. Bonnie ne sait pas si elle est juive, danoise, irlandaise ou polonaise. Elle est simplement américaine, dit-elle.

*Extraits de lettres originales dans mon style primitif précoce*





1974 - Campagne d'Elizabethtown, NC



1973 - Allendale County, SC

En me rendant en Floride en hiver, j'ai découvert où cette peur et cette hostilité, qui ont donné lieu à ma rencontre terrifiante dans les rues du Nord, avaient leurs racines. Aujourd'hui, peu de Noirs cueillent du coton, mais la rencontre avec ceux qui sont encore enfermés derrière le rideau de coton, au milieu de la société d'abondance des années 1970, m'a semblé si surréaliste que je me suis immédiatement sentie projetée dans l'histoire - étouffée par le coton dont la tyrannie blanche enveloppait autrefois toute la vie noire dans le Sud. Lorsque j'ai travaillé dans les champs de coton, j'ai découvert que la réalité était bien différente de celle que suggéraient les photos historiques et les caricatures que je me rappelais de cueilleurs de coton souriants, presque enfants. Les sourires de cette photo étaient en fait les seuls que j'ai vus dans les plantations de coton - quand l'un des cueilleurs ne comprenait pas comment fonctionnait mon appareil photo.



2004 - zone rurale de l'Arkansas



1973 - Allendale County, SC



1973 - Allendale County, SC



1973 - Allendale County, SC





1975 - rural Macon County AL



1995 - rural Bullock County, AL



1975 - rural Edgecombe County, NC





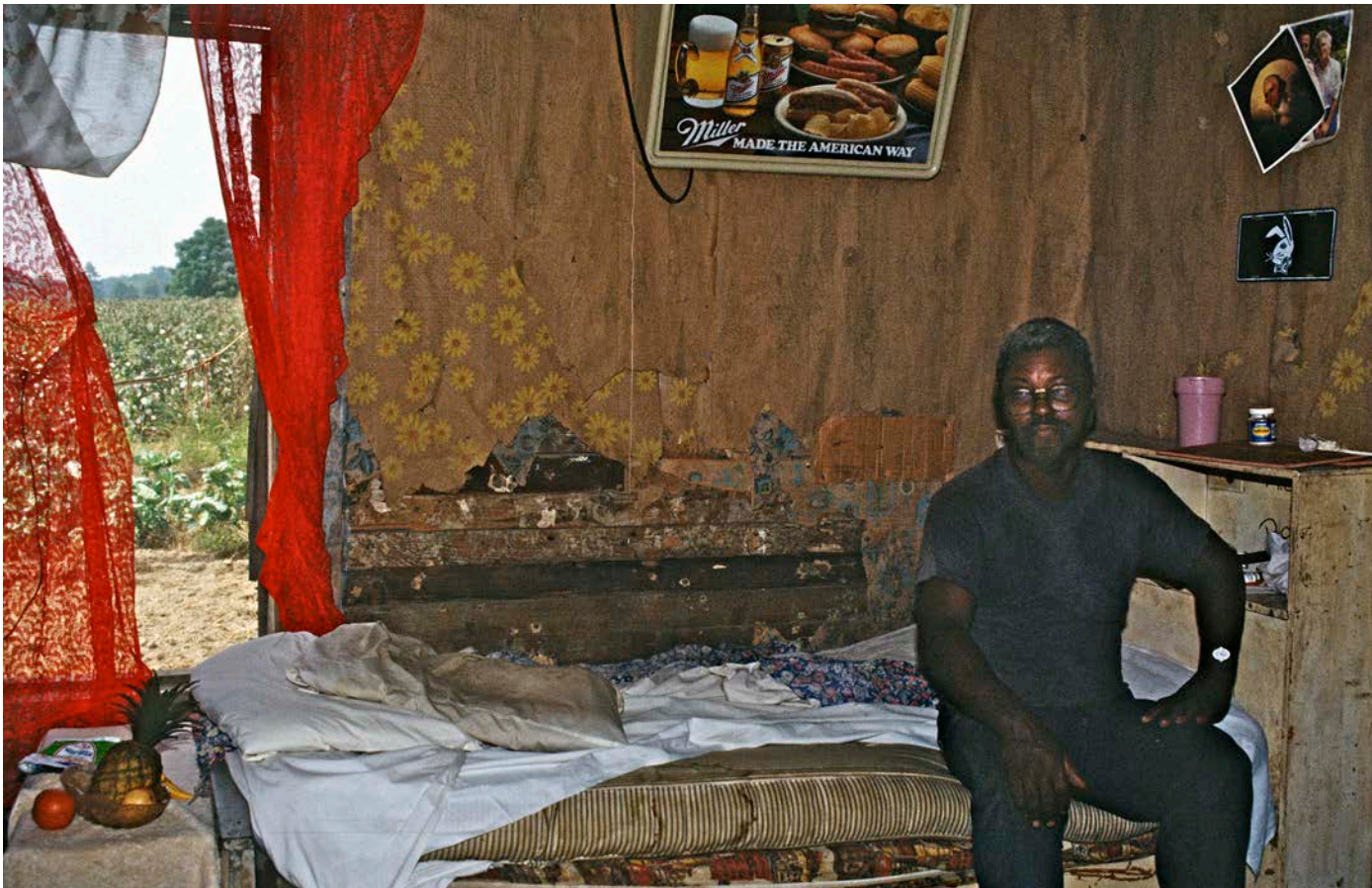
1973 - Allendale County, SC



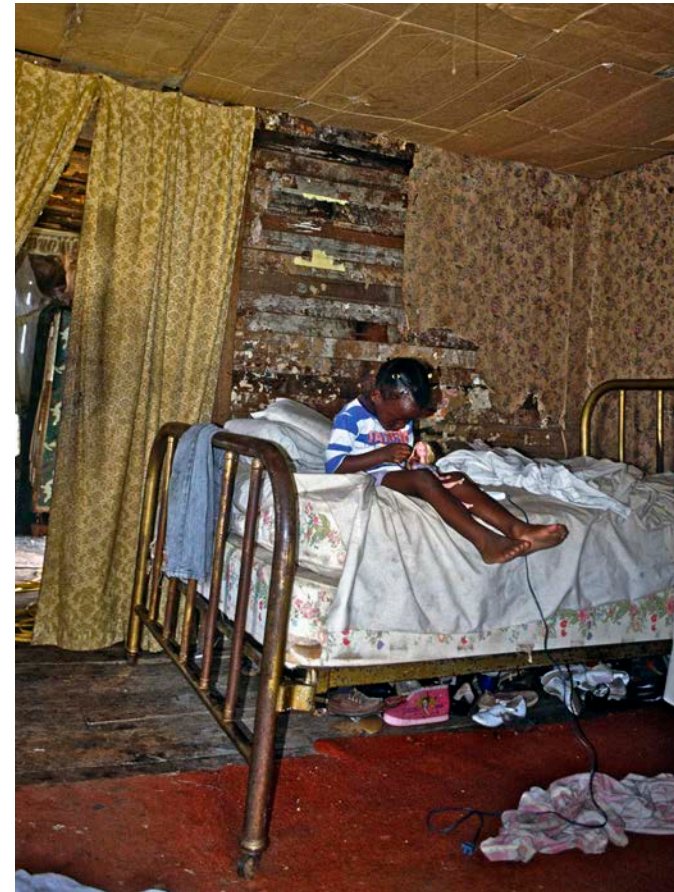
1996 - rural Selma, AL

Il m'a fallu beaucoup de temps pour surmonter leur hostilité et la peur qu'ils avaient de moi en tant que Blanc, mais j'ai fini par pouvoir rester avec Martha et Joe en échange de tout le coton que je ramassais. Bien que je travaillais dur du matin au soir et que j'avais mal partout, je n'ai jamais réussi à récolter plus de quatre dollars par jour. Les autres étaient plus expérimentés et pouvaient gagner plus de six dollars par jour. C'était relativement la même chose qu'aujourd'hui, où je vois Martha et beaucoup d'autres travailler pour Walmart et être toujours incapables de se relever. Nous travaillions à la pièce et étions payés quatre cents la livre. Le propriétaire blanc le revendait ensuite sur le marché pour 72 cents la livre. J'ai commencé à comprendre comment le propriétaire pouvait se permettre de vivre dans un grand manoir blanc alors que ses cueilleurs noirs vivaient dans des cabanes.

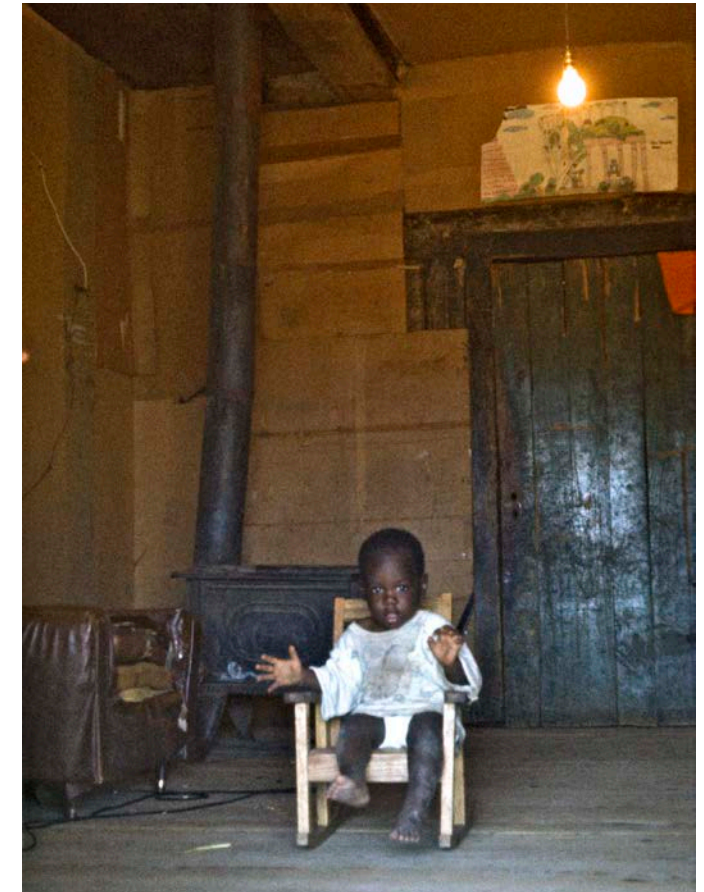
À l'heure de la fermeture, le fils du propriétaire est arrivé pour peser le coton et nous payer sur place. Nous étions épuisés et il n'y avait aucune joie à recevoir l'argent, qui pouvait à peine couvrir le kérosène pour la lampe à la maison dans la cabane, qui n'était probablement pas plus grande ou meilleure que celles dans lesquelles les esclaves vivaient à l'origine. Comment ces gens peuvent-ils être qualifiés de libres, alors que tout ce qui les entoure leur rappelle l'ancienne relation maître-esclave ?



1996 - cueilleur de coton dans la région rurale de Selma, AL



1996 - rural Selma, AL

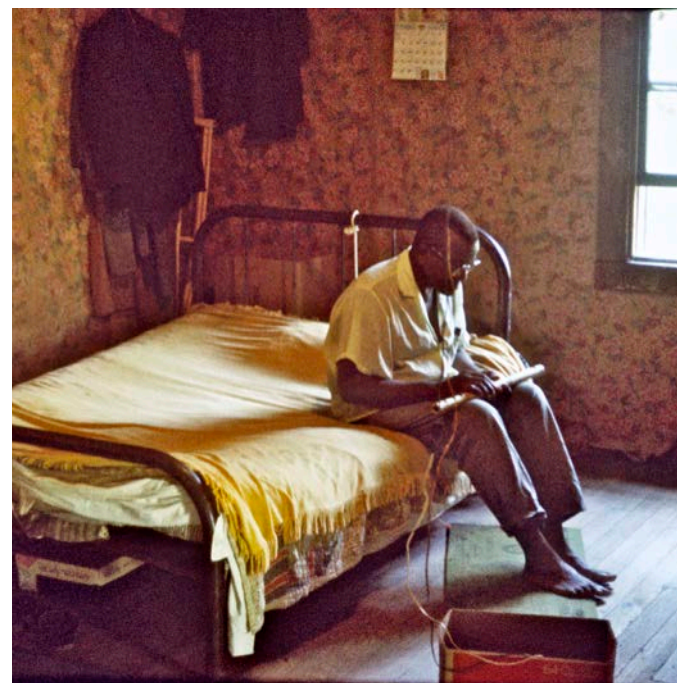


1973 - Tunica, LA





1990 - rural Burke County, GA



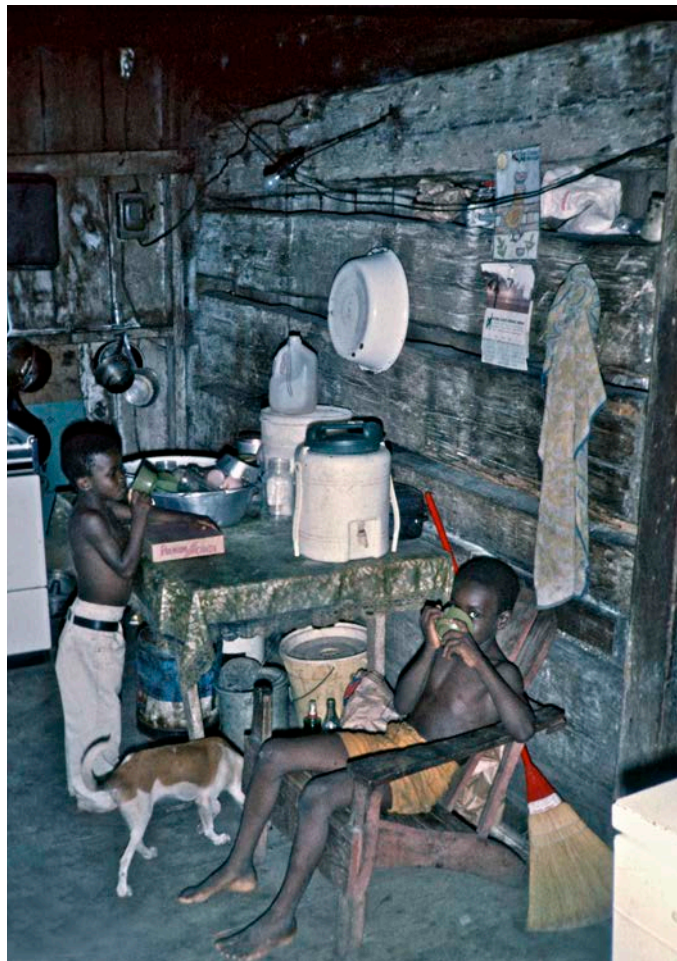
1978 - Bullock County, AL



1974 - Apopka, FL



1995 - rural Edgecombe County, NC



1975 - rural Macon County AL



1975 - rural Edgecombe County, NC



1973 - Zebulon, NC



1974 - Washington, NC



1975 - Waynesboro GA





1974 - Washington, NC



1974 - Alachua, FL



1974 - Allendale County, SC



2004 - rural Arkansas



1975 - rural Meridian, MS

*Conducteur d'esclave  
Les rôles sont inversés maintenant  
attrape un feu  
tu vas être brûlé maintenant.  
Chaque fois que j'entends le claquement du fouet.  
mon sang se glace*

*Je me souviens que sur un bateau d'esclaves  
comment ils ont brutalisé mon âme.  
Aujourd'hui, ils disent  
que nous sommes libres  
seulement pour être enchaînés dans cette pauvreté !  
Bon Dieu  
Je pense que c'est l'analphabétisme  
ce n'est qu'une machine qui fait de l'argent.*

Un siècle plus tôt, les Blancs avaient cru que c'était leur "droit nature!" d'investir dans les êtres humains en tant que propriété privée. Heure après heure, dans une version actualisée de cette croyance, des Nordistes aisés nous ont dépassés dans les champs de coton dans leurs grands camping-cars en direction de la Floride ensoleillée. (Nombre des universités du Nord où j'ai pris la parole par la suite, comme Harvard, étaient autrefois financées par l'esclavage). Aujourd'hui, chacune de leurs maisons roulantes consomme autant d'essence en une heure que nous pourrions en acheter après une journée entière de cueillette du coton. Pourquoi les gratte-papiers de New York et du Massachusetts, qui ont déjà des maisons immenses, peuvent-ils avoir ces camping-cars alors que les cueilleurs de coton n'ont même pas une cabane étanche pour vivre ?



1974 - Allendale County, SC





1974 - rural Bethel, NC

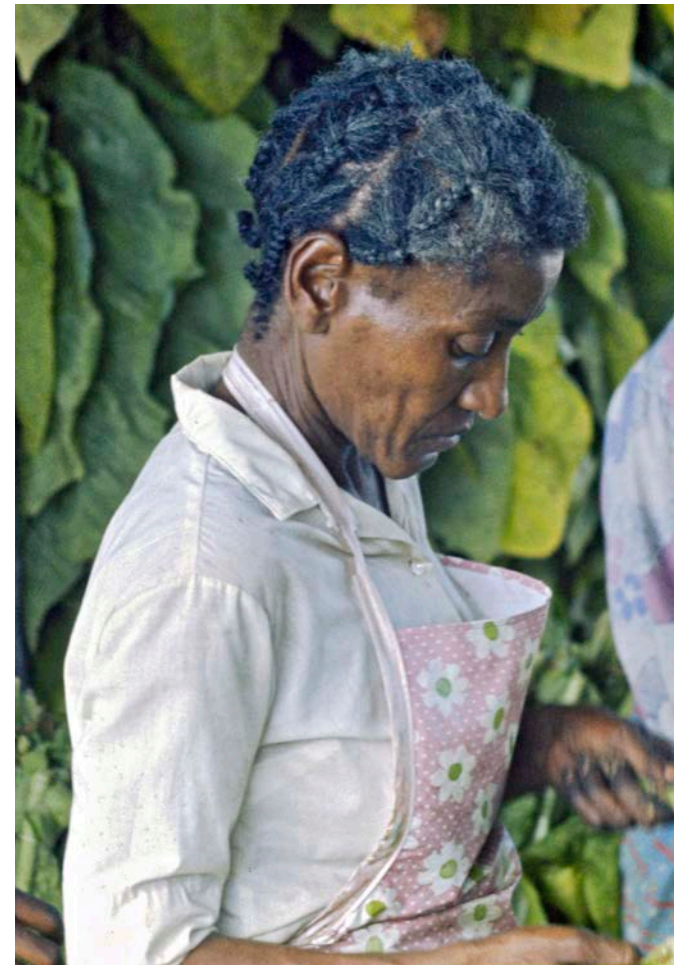
Dans les champs de tabac aussi, j'ai vu que les Blancs possédaient et dirigeaient tout, tandis que les Noirs devaient les suivre à la trace, tant au printemps, lorsque le tabac était planté et que les femmes au chômage observaient depuis leurs cabanes, qu'en août, lorsqu'il était cueilli. "C'est un vrai travail de nègre", j'ai entendu des Blancs dire. "Ils sont déjà noirs, alors le goudron ne leur colle pas autant à la peau." La loi garantit aux travailleurs un salaire minimum, mais il ne représente qu'un tiers de celui du Danemark. Pire encore, comme la cueillette du tabac est un travail saisonnier et qu'il n'y a pas beaucoup de travail le reste de l'année, c'était bien un maigre revenu qu'ils grattaient. Ces personnes, qui auraient pu gagner l'égalité et la liberté si elles avaient reçu seulement quelques centimes par paquet de cigarettes vendu, portaient des expressions faciales pendant qu'elles travaillaient que seul un esclave pourrait porter.



1988 - rural Bethel, NC



1974 - rural Bethel, NC



1974 - rural Bethel, NC



1974 - rural Bethel, NC





1986 - Wendell, NC



1986 - Wendell, NC

Plus tard dans l'été, le tabac était séché et vendu aux enchères. Il n'y a guère d'autres endroits où l'on continue à imprimer de manière aussi visible et forcée la relation maître-esclave dans la conscience des Noirs. Partout où je vais, je vois des acheteurs blancs des compagnies de tabac qui marchent devant, faisant des signes rapides et discrets avec des doigts pointés et des têtes remuées, tandis que les Noirs se précipitent derrière eux pour emballer les paquets de tabac. Les Blancs entrent directement dans la salle des ventes dans de grosses voitures tape-à-l'œil. Ils mangent des steaks à l'intérieur, tandis que les Noirs doivent manger dehors. Aujourd'hui, la plupart des Noirs ont abandonné les champs de tabac au profit d'immigrants clandestins sous-payés d'Amérique latine.

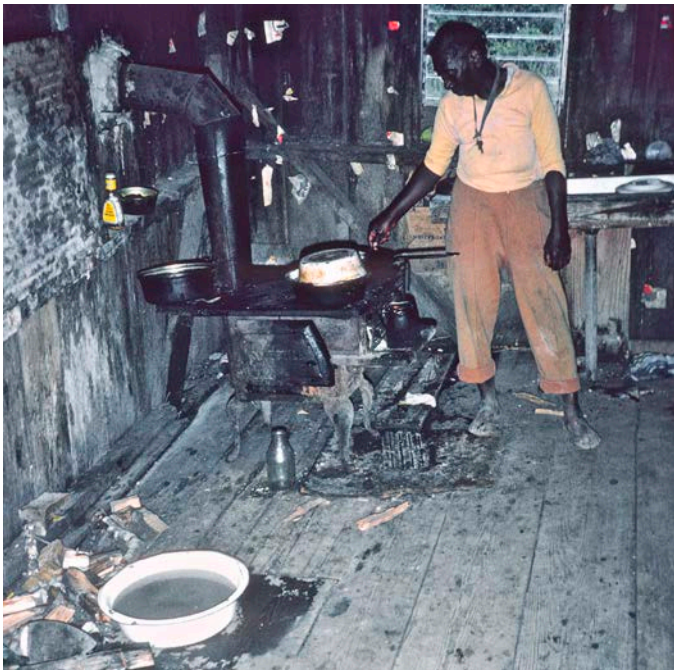


1974 - rural Bethel, NC



1974 - rural Bethel, NC





1975 - Bullock County, AL



1973 - Zebulon, NC



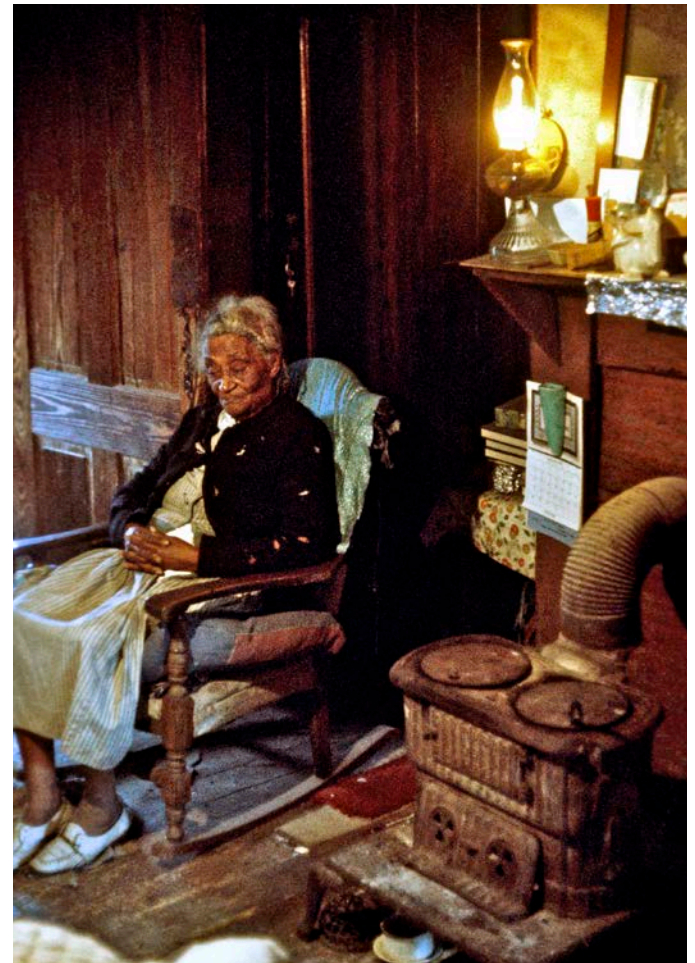
1973 - Tunica, LA



1975 - rural Meridian, MS



1975 - rural Macon County, AL



1978 - Waynesboro, GA





1975 - rural family TN



1975 - rural LA



1996 - Houma, LA



1974 - rural store LA



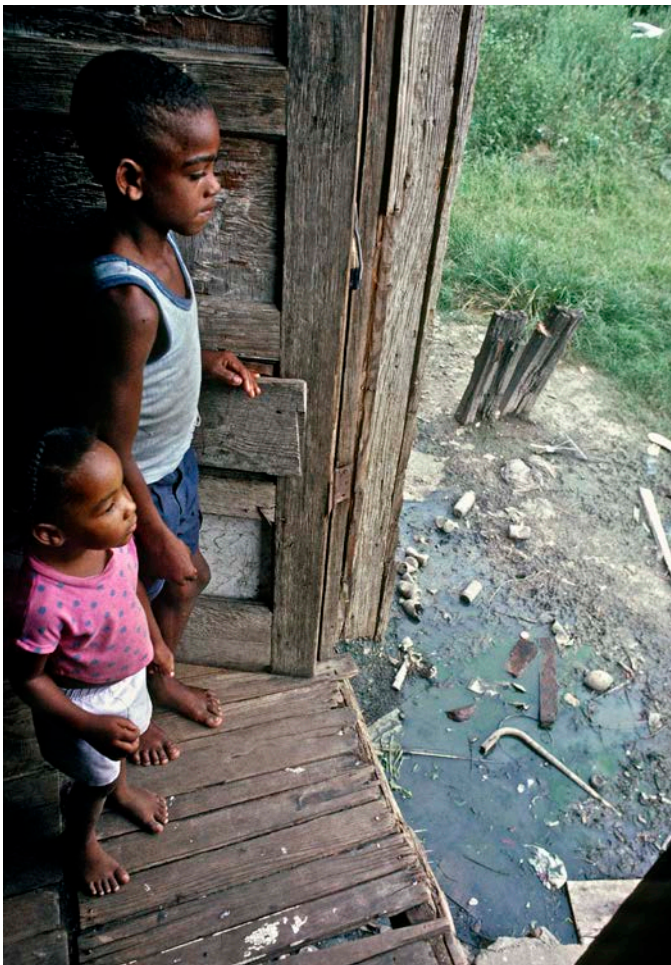
1973 - Labarre, LA

En hiver, je traînais généralement dans les États du Sud profond, et une année, à Noël, je me suis retrouvé dans les plantations de sucre de Louisiane. Alors que j'avais perçu l'esclavage dans les champs de tabac de Caroline du Nord essentiellement comme un état d'esprit, j'ai été choqué de trouver ici des conditions purement féodales, semblables à celles des serfs. Les Blancs possédaient non seulement les plantations mais aussi les maisons dans lesquelles vivaient les travailleurs noirs. Les cabanes étaient disposées en petits groupes autour de la grande maison de la plantation, exactement comme à l'époque de l'esclavage. Les Blancs possédaient également tout le reste dans ces petits villages, y compris le seul magasin, appelé "le magasin de la compagnie". Les prix y étaient 30% plus élevés que dans les magasins des grandes villes, où les travailleurs ne pouvaient pas se permettre d'aller et où, d'ailleurs, ils ne pouvaient souvent pas lire les panneaux de signalisation (beaucoup étaient analphabètes).

Leur revenu moyen était inférieur à 3 000 dollars par an, ce qui devait souvent faire vivre une famille de 6 à 10 personnes. Pour survivre, les travailleurs ont donc commencé à emprunter au propriétaire et se sont rapidement endettés. Généralement, ils ne payaient pas en espèces dans ses magasins mais obtenaient davantage de crédit et étaient lentement poussés dans la servitude économique.

Les personnes qui ne reçoivent pas de salaire pour leur travail ne peuvent être appelées que des esclaves. En tombant dans un tel cercle vicieux, ils étaient en fait la propriété du propriétaire : ils ne pouvaient pas quitter sa plantation avant d'avoir remboursé leur dette. Et cela ne pouvait se produire que par miracle.





1996 - rural Montgomery County, AL



1996 - rural Montgomery County, AL



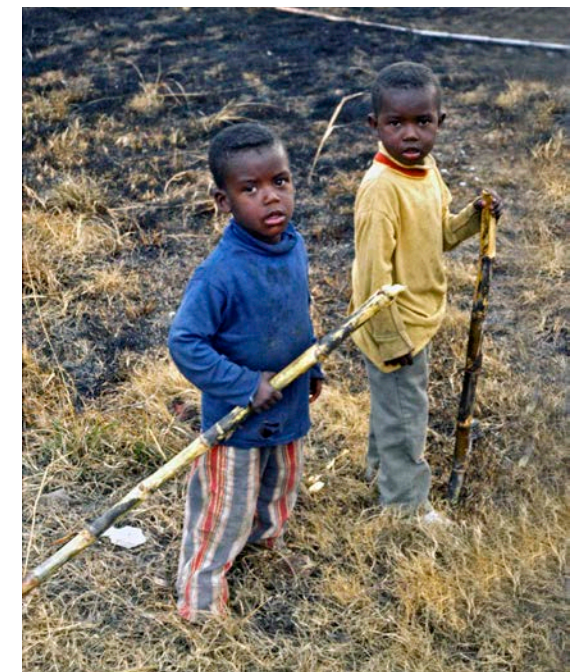
1996 - rural Montgomery County, AL



1990 - rural Burke County, GA

Lorsque j'étais à la Nouvelle-Orléans en 1973, un journal a publié des articles sur ce féodalisme à la périphérie de la ville, offrant des récits sentimentaux sur les enfants des plantations de sucre, qui ne recevaient une orange qu'une fois par an, à Noël. Une campagne larmoyante a été lancée pour envoyer des cadeaux de Noël aux enfants, et des étudiants en médecine dentaire ont organisé des bus dentaires gratuits lorsqu'il a été révélé qu'ils n'avaient jamais eu les moyens d'aller chez le dentiste.

J'ai découvert par la suite que d'autres personnes avaient fait des efforts pour organiser ces travailleurs esclaves. Un prêtre catholique blanc a essayé d'organiser les Noirs - les réunions se tenaient en secret car on leur tirait constamment dessus - mais en vain. Les Noirs, qui se souvenaient d'une précédente insurrection dans les années 30 au cours de laquelle beaucoup avaient été tués, avaient peur de tout perdre. Si pour les Blancs, tout cela était probablement passé dans l'histoire, j'ai vite découvert partout dans la communauté noire qu'un esclave se souvient pendant des générations.



1974 - rural Houma, LA





1973 - Tunica, LA

En raison de leur peur des représailles des Blancs, il était presque impossible de vivre avec les travailleurs des plantations. Lorsque j'ai finalement réussi à trouver un endroit et que je me suis couché, la rumeur à mon sujet avait déjà traversé la ville comme un éclair. Soudain, la porte s'est ouverte d'un coup sec et George Davis, un voisin en colère, m'a enfoncé le canon d'un pistolet dans le ventre et m'a chassé dans la nuit hivernale.

Plus tard dans la nuit, Virginia Pate, une pauvre veuve, a eu pitié de moi et m'a laissé partager un lit avec cinq de ses enfants dans une cabane au milieu des marais. Il fait froid le matin quand le poêle s'éteint, et comme les enfants tiraient la couverture à eux, j'ai gelé la première nuit. Mais le lendemain matin, Virginia a commencé à réparer de vieux édredons pour que je ne gèle pas la nuit suivante. Je n'oublierai jamais cette veuve, à qui j'ai rendu visite presque chaque année. Elle était prête à défier les Blancs, même si elle-même n'osait pas rester sous le même toit que moi (elle dormait dans la cabane de sa sœur Eleanor). Je suis allé chasser dans les marais, avec son fils Morgan, des tatous et d'autres animaux. Nous nous approvisionnions en eau potable dans la gouttière du toit. George Davis a été assassiné plus tard par la nièce et le neveu de Virginia.



1973 - Tunica, LA



1975 - est de Meridian, MS - aujourd'hui un centre commercial



1973 - Natchez, MS





J'ai donné mon livre à Virginia Pate en 1978

Dans mon imagination la plus folle, je n'avais pas imaginé que mon amitié avec Virginia Pate durerait presque 40 ans jusqu'en 2012, lorsque je suis venu lui dire au revoir peu avant sa mort. D'innombrables amis, dont un chef du Ku Klux Klan, que j'avais amenés avec moi pour la voir au fil des ans. Lorsque des équipes de tournage danoises sont venues faire des films sur elle, elle les a emmenés dans tous les endroits où j'ai séjourné avec elle et sa famille. Car à travers elle, je suis aussi devenu un membre de sa grande famille de 7 sœurs et 4 frères. Comme pour beaucoup d'autres familles dans ce livre, j'ai fait des arbres généalogiques élaborés pour suivre le nombre croissant de ses enfants, 17 petits-enfants et 10 arrière-petits-enfants. Ses enfants Morgan, Doretha et Oliver sont souvent montés sur scène avec moi pour répondre aux questions de mon public, "comment était-ce pour eux de partager le lit avec un homme blanc à l'air étrange".



46 Virginia essayant d'étrangler le leader du Ku Klux Klan Jeff Berry en 2005



Dernière visite à Virginia à l'hôpital en 2012

Sa sœur Beryl ou "Black" amusait tous mes amis. Bien que profondément religieuse, en tant que gardienne de prison dans la prison locale d'Angola, elle était assise dans la tour 12 heures chaque nuit. "Est-ce que vous tireriez sur vos deux neveux s'ils essayaient de s'enfuir?" "Bien sûr, je tirerai sur quiconque s'approchera de la clôture." Car c'est sa sœur, les deux jumeaux d'Elnora, Bertha et Bertram, qui ont tué George Davis - qui, la première nuit, avait failli me tuer avec son fusil de chasse dans la maison de Virginia. Je n'ai rencontré Bertha, ici représentée, qu'en 1994, lorsqu'elle a été libérée, mais avec sa condamnation à 75 ans de prison, Bertram ne sortira jamais d'Angola.

Et ceci m'amène à dire pourquoi il est si important de rassembler les gens. Je les ai tous rencontrés le 13 avril 1973, alors que j'essayais d'entrer dans la prison d'Angola parce que les Noirs de la Nouvelle-Orléans m'avaient dit qu'une fois qu'on y était entré, on n'en sortait plus. J'avais commencé à photographier pour les Black Panthers et l'année précédente, trois Panthers activistes de la Nouvelle-Orléans avaient été faussement accusés d'avoir poignardé un gardien blanc. Accusés uniquement pour leur activisme panthère, ils ont été mis en isolement à vie. En 1994, j'ai invité Anita Roddick à m'accompagner. Elle était devenue milliardaire du jour au lendemain en introduisant en bourse sa société de cosmétiques, The Body Shop, et voulait que je l'aide à investir dans la communauté noire. Ainsi, lorsque Bertha et moi lui avons parlé des "Trois d'Angola", elle a lancé une campagne mondiale pour leur libération. Elle a réussi à entrer dans la prison pour rendre visite aux trois "prisonniers politiques", où Woodfox a parlé de sa survie grâce à l'apprentissage via les Black Panthers et à la lecture dans sa cellule de l'histoire de l'oppression des Noirs, "Quand j'ai commencé à comprendre qui j'étais, je me suis considéré comme libre". Anita avait désormais le pouvoir de faire changer les choses pour les personnes opprimées - et elle l'a utilisé pour faire libérer les trois Panthers après 30 à 42 ans d'isolement - le plus long de l'histoire américaine. Voilà ce qui est ressorti de mon amitié avec Virginia Pate et pourquoi j'aime cette photo qu'Anita a prise de nous ensemble. L'année suivante, Anita m'a invitée dans son château, à côté du Balmoral de la reine. Le privilège blanc a de nombreux visages.

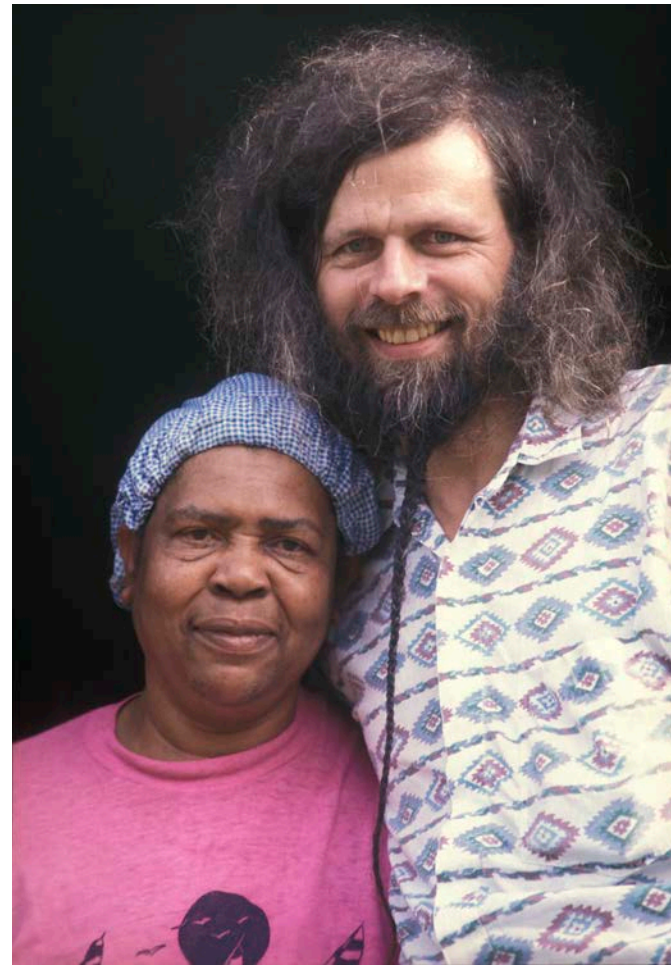
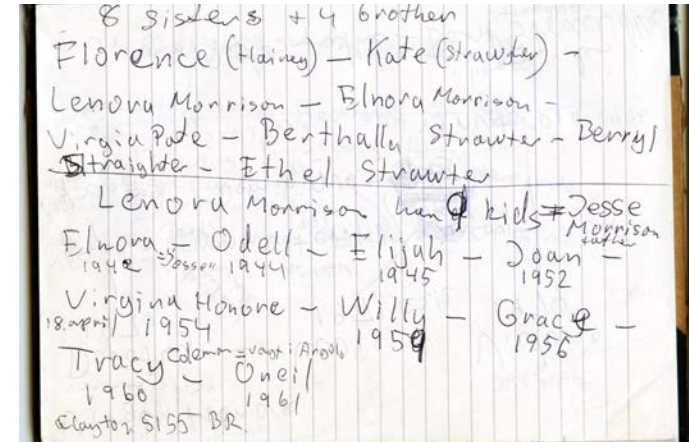


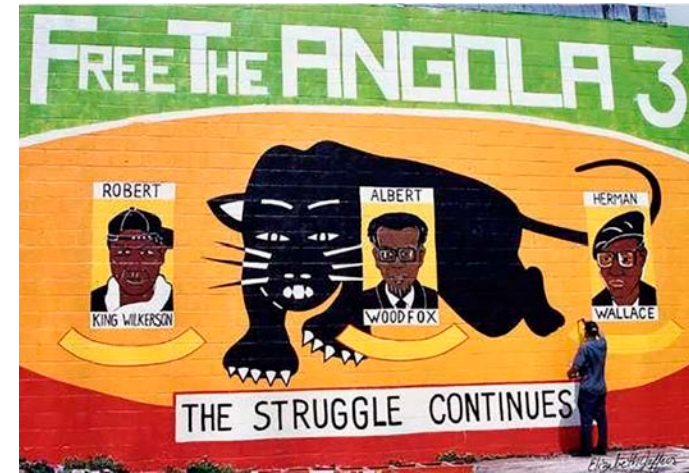
Photo de Virginia Pate et moi prise par Anita Roddick en 1994



Anita Roddick en 1994 avec la nièce de Virginia, Virginia Honore.



Avant l'arrivée des programmes de généalogie sur PC, il était difficile de suivre les familles du livre.



De la lutte pour libérer l'Angola 3



Bertha en 1994 après sa libération écrivant à son frère jumeau en Angola





1974 - Immokalee, FL



1996 - Belle Glade, FL

Pendant mes années de vagabondage, de 1970 à 1976, le procureur général de Floride a accusé les propriétaires de plantations sucrières d'esclavage. Quelques-uns ont été emprisonnés pour avoir effectivement enchaîné les travailleurs, mais peu de temps après, ces propriétaires d'esclaves n'ont tout simplement pas été poursuivis. Après une journée de travail épuisante, les hommes étaient conduits dans des camions comme du bétail vers des camps d'esclaves, souvent entourés de fils barbelés. Juste avant ma visite, deux de ces camions se sont renversés, tuant un homme et en blessant 125 autres. Au lieu de recevoir une compensation, les hommes ont été licenciés. À l'intérieur des camps, qui comptent souvent plus de 100 personnes par pièce, seul un travailleur a osé me parler. Nous nous sommes cachés dans une salle de bains, car ils étaient renvoyés pour avoir parlé à des Blancs. Ces camps d'esclaves sont la propriété de Gulf & Western, mais les véritables détenteurs d'esclaves sont le gouvernement et le public, qui paient jusqu'à la moitié des coûts d'exploitation pour éviter le sucre importé moins cher.



1974 - Palm Beach County, FL

## 4 Are Convicted of Enslaving Migrant Workers in the South

Special to The New York Times

TAMPA, Fla., Aug. 18 — A farm labor crew chief, his two sons and another man were convicted today of holding migrant workers in slavery. After a day and a half of deliberation, a Federal jury found the men guilty of forcefully keeping the workers, recruited along the East Coast in 1979 and 1980, in involuntary servitude at two Southern labor camps through threats of violence and actual beatings. Attorneys for the four defendants, Willie Warren, 49 years old, Willie Warren Jr., 26, Richard Warren, 24, said Mr. Warren was within his rights when he sold the workers food and wine. He also said that many of workers who said they were against their will were taken by Warren to doctors and social workers outside the camp. "These are not the acts of a man trying to run a slave camp," Mr. Warren said in his argument at the close of a 10-day trial. Richard Simmons, 45, an unemployed cook from Atlanta, told the jury

1983 - New York Times



1996 - Benson, NC





1974 - Belle Glade, FL



1974 - rural Palm Beach County, FL



1974 - Belle Glade, FL



1974 - Belle Glade, FL



1974 - Palm Beach County, FL



1974 - Belle Glade, FL

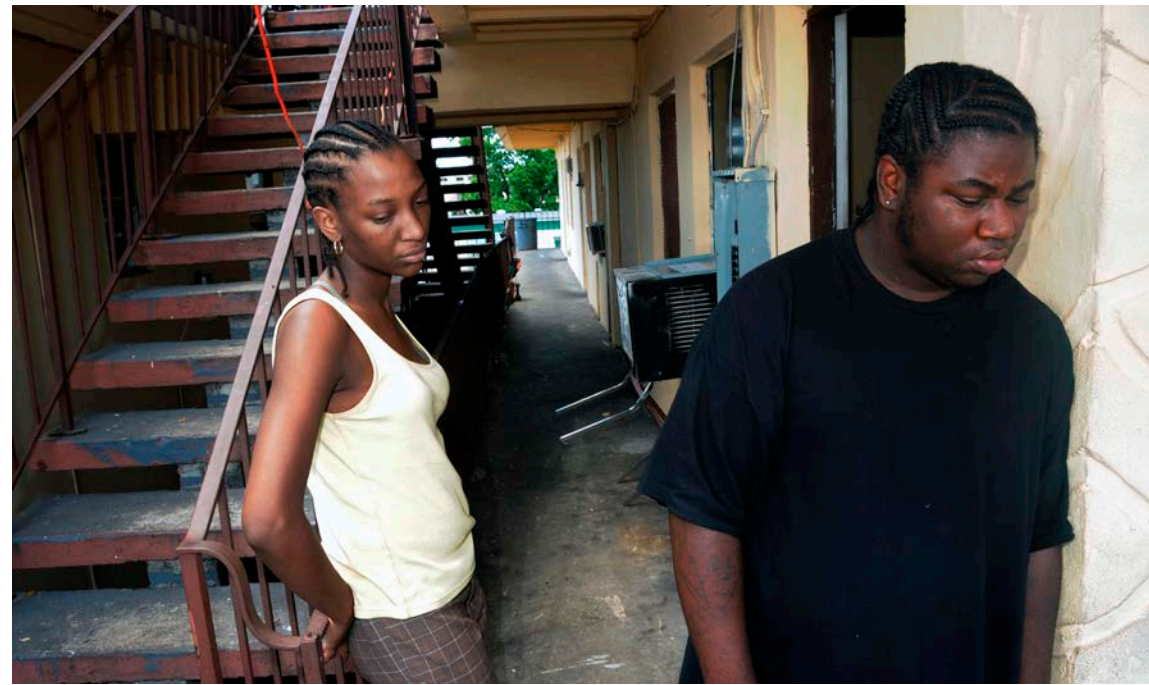




1974 - Hwy 29, FL



1974 - Allendale County, SC



2009 - Belle Glade, FL



1974 - rural Greenville, NC

Aujourd'hui, je trouve de plus en plus de ces camps d'esclaves et j'emmène souvent mes étudiants universitaires choqués les visiter. En Caroline du Nord, j'ai trouvé des bars où des "esclavagistes" enlèvent des hommes ivres pour les emmener dans leurs camps. Ces camps séparent et détruisent la famille noire, comme l'esclavage l'a toujours fait. Les épouses et les enfants ne sont pas autorisés dans les camps. Plusieurs hommes à qui j'ai parlé n'avaient pas vu leur famille depuis huit mois. Un auto-stoppeur noir maculé de sang que j'ai pris après une conférence, tard dans la nuit, avait été tellement battu par les gardes lors de sa tentative d'évasion que j'ai dû soigner ses blessures. Il m'a parlé d'un autre dont les jambes avaient été écrasées par les gardes après une tentative d'évasion et qui devait maintenant marcher avec des béquilles. "Bon retour dans le monde libre", lui ai-je dit. Mais il a secoué la tête. Il était en route vers les camps de Caroline du Nord, et voter avec ses pieds n'était pas un choix réel pour quelqu'un emprisonné par des électeurs américains indifférents dans ce goulag. Ailleurs, j'ai vu des camps de migrants où des familles entières pouvaient vivre ensemble mais étaient tellement dépendantes des revenus des uns et des autres qu'elles ne pouvaient pas se permettre de laisser leurs enfants quitter le travail pour aller à l'école. Aujourd'hui encore, une grande partie des fruits américains sont cueillis par des enfants de moins de 16 ans. Il est bon de se rappeler, lorsque nous sommes bombardés en Europe de produits fruitiers américains bon marché, que ceux-ci ne sont pas seulement le résultat de salaires deux fois moins élevés qu'en Scandinavie, mais aussi les "raisins de la colère" des travailleurs agricoles, que nous avons choisi de ne pas doter d'un filet de sécurité sociale comme le nôtre. Ils n'ont pas d'allocations de chômage, pas de soins médicaux ou d'éducation gratuits, pas d'aides au loyer, pas d'allocations familiales, pas de crèches ni de jardins d'enfants. Quand ils tombent malades, ils meurent de faim et sont expulsés comme Sonny, à droite, en 2009 à Belle Glade. Les fruits bon marché dont nous profitons nous rendent coupables d'esclavage de fait.



1974 - Belle Glade, FL with white landlord

### Florida migrant workers fight 'slave labor' in court

By Deborah Sharp  
USA TODAY 1992

IMMOKALEE, Fla. — When Benjamin Torres saw the job offer in a Houston newspaper, it proved too tempting to resist.

A company called La Pisca promised a job picking grapefruit in Florida with pay of up to \$300 a week.

All Torres had to do was sign a contract promising to repay the company for transportation costs ranging from \$125 to \$150. It was also agreed he would pay for room and board.

So Torres signed. But the 45-year-old father of eight didn't get what he bargained for.

A Justice Department investigation and separate civil lawsuit suggest that Houston-based La Pisca forced Torres and many other migrant workers into indentured servitude — charges the company denies.

1992 - USA Today



2009 - Belle Glade, FL





1996 - Immokalee, FL



1974 - Apopka, FL

Un jour, j'ai vu le nom de Coca-Cola sur les camions qui transportent le jus d'orange des camps vers les États du Nord et j'ai découvert que Coca-Cola, sous le nom de Minute Maid, possède un grand nombre de ces camps d'esclaves. Les camps d'esclaves de Coca-Cola ne sont pas les pires de Floride, bien que de nombreux enfants souffrent de maladies carencielles et d'anémie, ce qui les rend épuisés et émaciés.

Lorsque mon livre est sorti, Coca-Cola m'a envoyé une lettre dans laquelle elle admettait que les conditions étaient terribles, mais déclarait aussi qu'elle avait entrepris des réformes et proposait de me faire venir en avion pour que je puisse témoigner de l'amélioration des conditions. J'étais ravi que ma critique sociale soit récompensée par des vacances en Floride. Mais quand je suis revenu quelques années plus tard, le seul changement visible était un changement de nom sur certaines des cheminées.



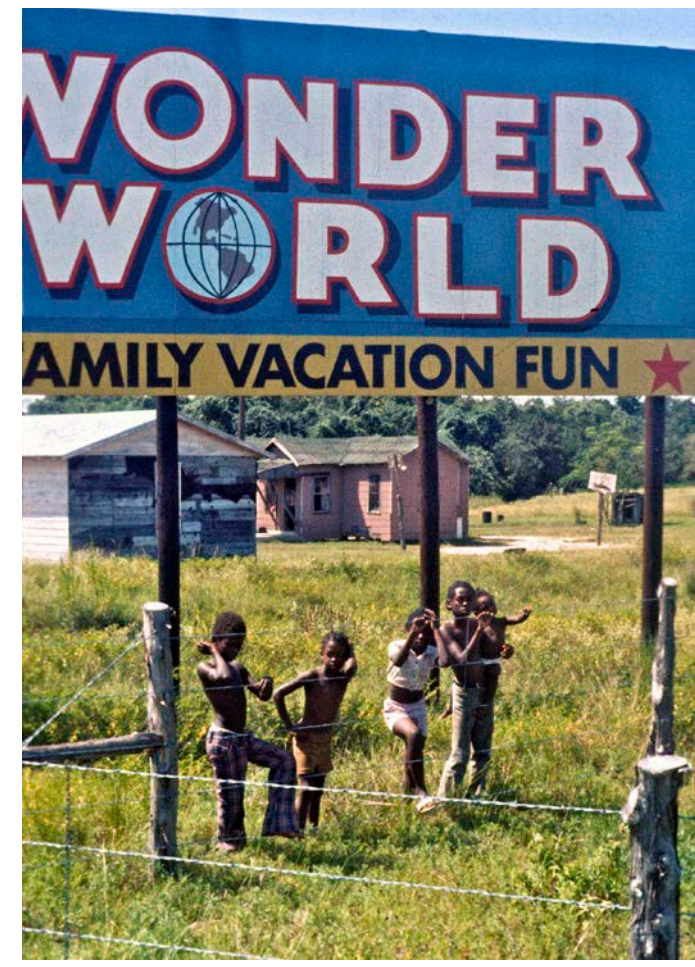
1974 - rural Homestead, FL



1974 - Hwy 29, FL



1975 - NY



1974 - rural TX





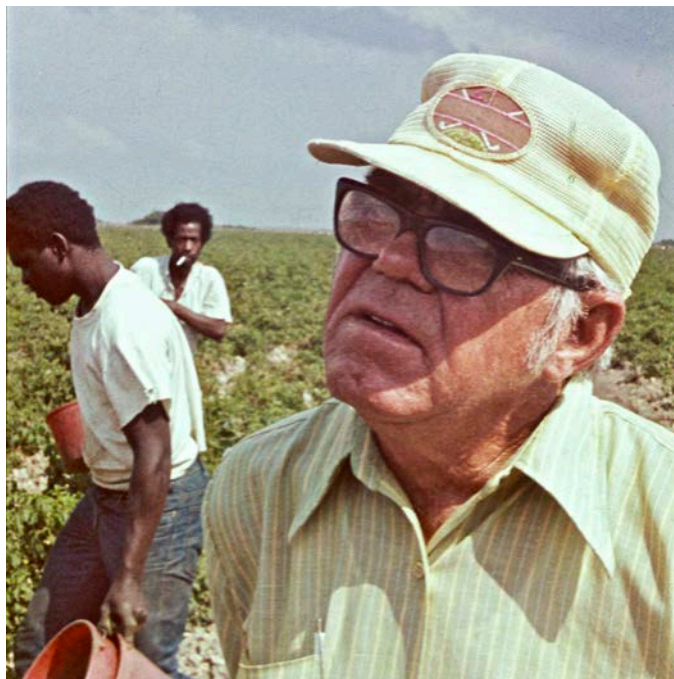
1974 - rural Homestead, FL



1994 - rural Bullock County, AL



1974 - Hwy 29, FL



1974 - Hwy 29, FL

Dans le sud de la Floride, je suis venu vivre avec un cultivateur de tomates blanc qui m'a dit qu'il gagnait près d'un million de dollars par an grâce aux travailleurs migrants. J'ai été mis à la porte quand il a découvert mes photos de "nègres" :

- Maintenant, quel est votre but principal ? Ce n'est pas seulement faire des tournées. Je ne suis pas né de la dernière pluie. Je vais te dire la vérité, tu viens de ce truc de droits civiques dans le Nord.
- Non, j'étudie juste l'agriculture pour un livre ...
- Si tu restes avec ces gens minables, c'est le genre de livre minable que tu auras, n'est-ce pas ? Ça dépend du genre de personnes à qui tu parles. Vous dites que vous parlez aux Blancs et aux Noirs.
- Je fais confiance à tout le monde.
- Les gens de couleur sont mieux traités ici que partout ailleurs aux États-Unis. Ils sont heureux.

J'ai toujours essayé de respecter l'honnêteté de ces racistes du Sud, alors quand mon magnétophone a révélé plus tard que, dans le feu de l'action, je lui avais raconté un mensonge (blanc), je me suis senti un peu déprimé. Je n'avais à l'époque aucune idée que mes photos se retrouveraient un jour dans un livre.

#056

Plus tard, j'ai eu l'occasion de vivre avec certains de ses ouvriers agricoles, qui étaient des Noirs et des Mexicains en fuite. Leur situation est déprimante, c'est le moins qu'on puisse dire.

- Beaucoup sont trop détruits pour parler de leur situation, mais cette femme, qui était l'un des rares Blancs pauvres dans les champs, m'a parlé, dans sa petite cabane louée, de ses conditions:
- Vous avez déjà bénéficié de l'aide sociale ou de bons d'alimentation ?
- Si je pouvais en bénéficier, je le ferais, car j'en ai vraiment besoin. Combien votre mari gagne-t-il habituellement par semaine ?
- Pas beaucoup, trente-cinq ou quarante dollars par semaine, peut-être. C'est à peine suffisant pour payer le loyer et de quoi manger.
- Et vous travaillez sept jours par semaine ?
- Sept jours par semaine pour 40 dollars, oui !
- Y a-t-il eu des moments où vous n'aviez rien à manger ?
- Il y a eu des moments où je n'avais rien, pas même une cigarette. J'ai connu des périodes où je n'avais que du sucre, de l'eau et du pain pendant trois semaines. Les gens qui n'ont rien, ils souffrent vraiment.
- Mais à qui en voulez vous pour tout ça ?
- Le gouvernement. Il essaie de nous affamer.
- Vous ne blâmez pas les gens d'ici ?

#057



1974 - Immokalee, FL

- Non, je ne blâme pas mon peuple. Je blâme mon gouvernement.
- Je suis content que tu n'en veuilles pas aux Noirs ou aux Mexicains. Beaucoup de gens le font, vous savez.
- Non, ça vient du gouvernement lui-même. C'est pour ça qu'il y a eu toutes ces émeutes et tous ces trucs... J'ai eu mes vêtements et tout le reste brûlés trois fois.

57





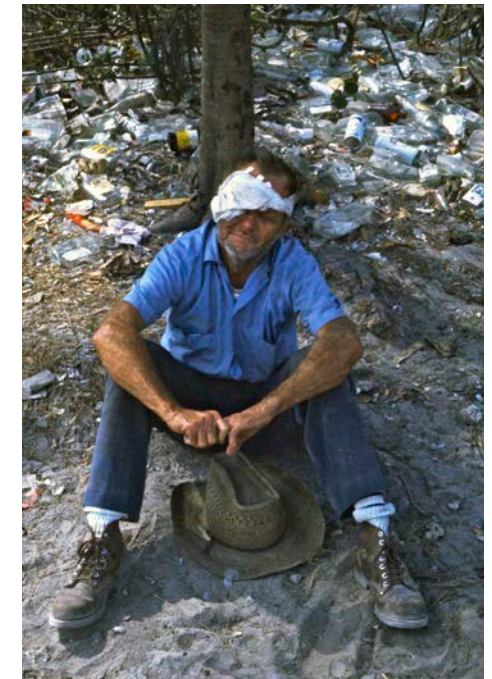
1974 - Immokalee, FL



1974 - Immokalee, FL

C'était une agréable surprise de trouver une Blanche pauvre qui n'accusait pas indirectement les Noirs de son propre malheur, car il est courant chez les Blancs pauvres de les transformer en boucs émissaires. Dans sa ville, Immokalee, plusieurs des propriétaires blancs de camps d'esclaves ont été emprisonnés par le procureur général de Floride.

Mais les conditions ont bien empiré depuis mes premières visites, lorsque des gardes armés tiraient sur tous les intrus. Lorsque NBC est arrivée, les journalistes se sont fait tirer dessus et n'ont rien pu filmer. Même les rednecks blancs enclins à la violence m'ont déconseillé d'y aller et n'ont pas osé me conduire, même en plein jour. J'ai fini par y vivre pendant une semaine avec de pauvres travailleurs migrants, mais je suis encore aujourd'hui étonné d'en être sorti vivant. J'ai réussi à me lier d'amitié avec l'un des gardes noirs, qui me donnait un peu de nourriture et me suivait à distance dans les rues pour me "protéger". Lui et le chef de la police m'ont dit que 25 cadavres avaient été trouvés dans les rues au cours des six derniers mois dans cette ville de seulement 3 000 habitants. Chaque nuit, je pouvais entendre des coups de feu.



1974 - Immokalee, FL



J'ai vu plus de sang là-bas que partout ailleurs en Amérique mais je n'ai osé photographier que quelques choses. Ce Mexicain a été poignardé alors que j'étais assis à côté de lui. Chaque matin, il y avait le long de la route une rangée d'individus miteux qui avaient été assommés et dépouillés de tout la nuit précédente et qui essayaient maintenant de faire du stop pour quitter la ville. Mais beaucoup ne sont jamais sortis de ce camp d'esclaves. Ce qui m'intéressait le plus, ce n'était pas les cadavres mais les vivants, des gens en qui tout avait disparu. Ces malheureux épuisés, qui avaient réussi à survivre en travaillant dur sept jours par semaine, avaient lentement succombé et attendaient la mort. La nuit, ils dormaient dans la rue. L'un d'eux est coincé entre les machines à Pepsi et à Coca-Cola.

Vingt-cinq ans plus tard, le tableau n'avait pas changé. En 2008, la Campagne anti-esclavage des travailleurs d'Immokalee a gagné son procès contre ce que le procureur général des États-Unis a qualifié d'"esclavage pur et simple". Lorsque j'ai ramené un auto-stoppeur chez lui à Immokalee en 1996, ma compagne de voyage, Eli Saeter, une Norvégienne, a raconté le voyage dans son livre : "Devant la maison où nous sommes maintenant, le randonneur a trouvé deux personnes tuées. L'une avait la tête arrachée. L'autre a été poignardée. J'ai peur. Je n'ose pas dormir. Jacob est épuisé, il a fait beaucoup trop de route. Il dort comme une pierre."



1974 - Immokalee, FL



1974 - Immokalee, FL

J'ai bientôt reçu tant de menaces de mort à cause de ma photographie que, comme les esclaves noirs en fuite d'il y a longtemps, j'ai trouvé refuge chez les Indiens à l'extérieur de la ville. J'ai vécu ici avec cette femme séminole. Je trouvais romantique de vivre dans une hutte en feuilles de palmier, mais cette romance ne devait pas durer que quelques jours. Une nuit, j'ai été réveillé par des cris m'ordonnant de sortir de la hutte. Je sentais que ma dernière heure était venue, mais je n'avais pas d'autre choix que de sortir dans les phares d'un pick-up d'où des hommes armés me criaient avec un accent mexicain : "Tu dois quitter la ville avant le lever du soleil. Sinon, tu ne verras plus jamais le lever du soleil !"

Je savais qu'ils étaient mortellement sérieux, et la femme n'a pas osé m'héberger plus longtemps, alors j'ai glissé hors de la ville comme une ombre, reconnaissant que les Séminoles m'aient donné refuge comme ils l'avaient fait autrefois pour les Noirs.

J'ai constaté que j'avais effectivement vécu en dehors de la loi des années plus tard, lorsque je suis revenu et que j'ai découvert que les Séminoles avaient créé le premier casino amérindien des États-Unis, jetant les bases d'une industrie de plusieurs milliards de dollars pour remplacer le combat d'alligators et leurs anciens types de jeux. Pourtant, je ne serais pas surpris que les Blancs s'en soient emparés il y a longtemps, de la même manière qu'ils se sont emparés de tant d'entreprises noires.



1974 - Immokalee Reservation, FL



1974 - Immokalee, FL



1974 - Immokalee Reservation, FL

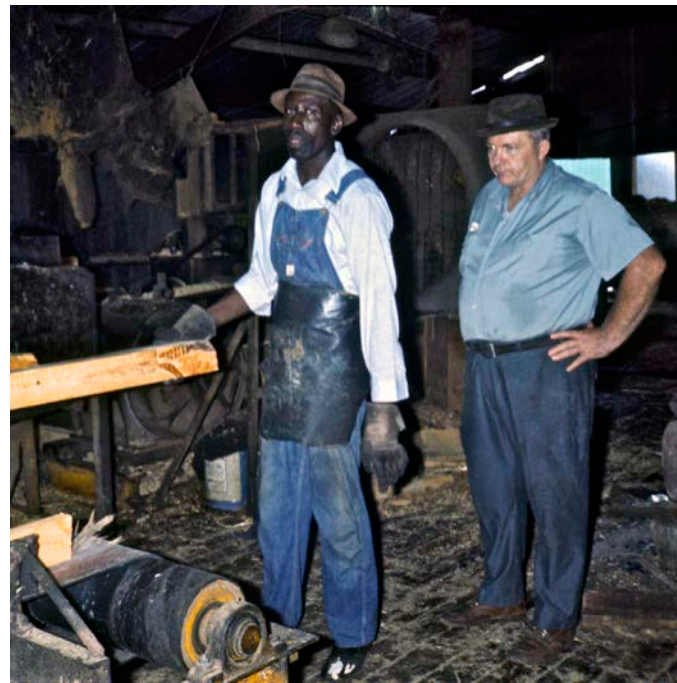


1974 - Immokalee Reservation, FL

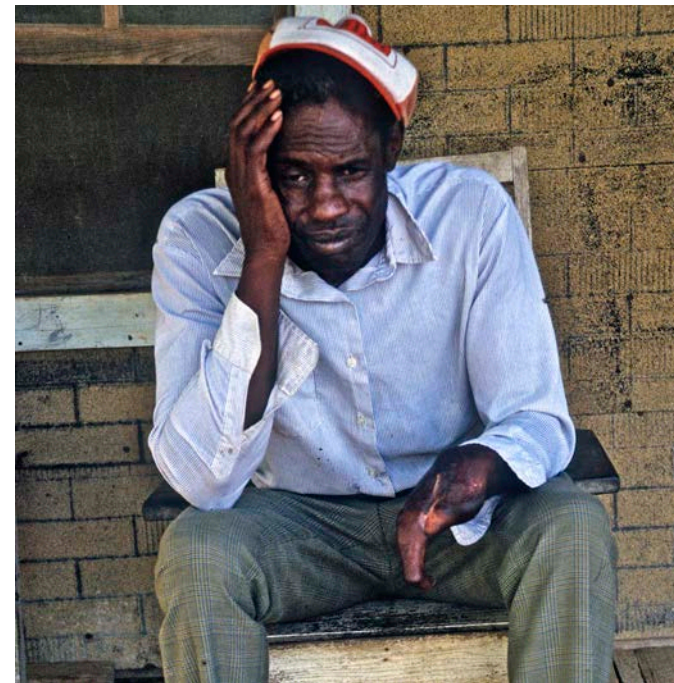




1975 - Washington, GA

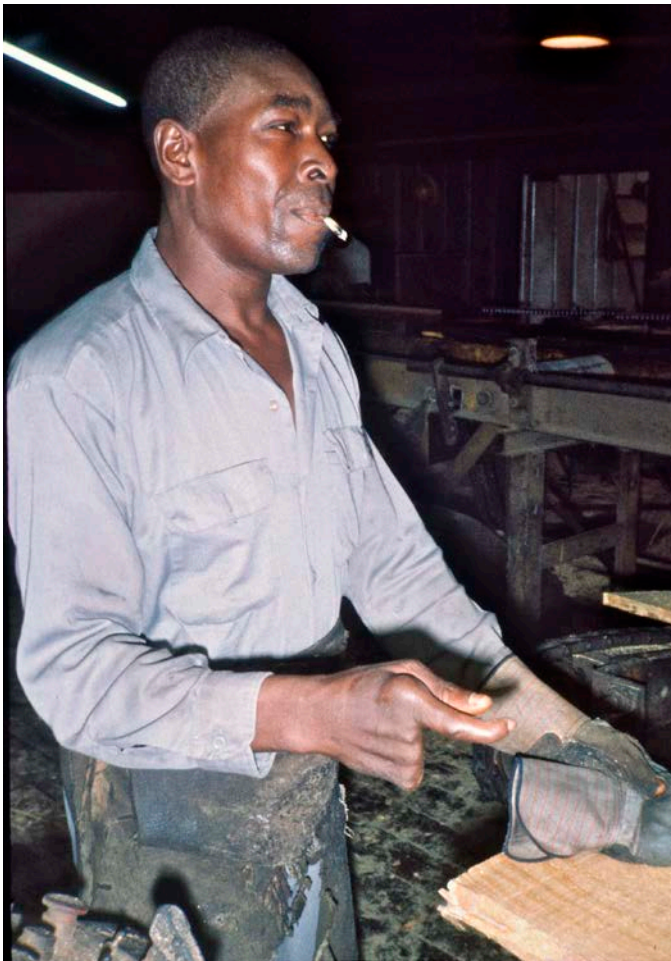


1975 - Washington, GA



1996 - rural Bullock County, AL

Dans une société qui fait des incursions aussi violentes dans la vie, dans un pays où les concepts européens tels que la gestion des travailleurs et les syndicats sont à des années-lumière de la conscience du travailleur, la pointeuse devient facilement le nouveau fouet du maître d'esclaves - un symbole de notre violence perpétuelle. Lorsque, cinq ans plus tard, je suis retourné voir Sam Kator (photo page 65) pour lui remettre mon livre, j'ai découvert qu'il avait été battu à mort par la police dans une cellule de prison. Voyager dans le monde des Noirs américains devient inévitablement un voyage dans l'âme et dans l'histoire de chaque personne que vous rencontrez. Vous commencez à comprendre les traits et les tendances que nous avons imprimés dans l'âme et la conscience collective des Noirs à travers l'esclavage, ainsi que la manière dont, depuis lors, nous avons non seulement perpétué et ravivé leurs schémas de détresse et les nôtres, mais aussi les avons intensifiés.



1975 - Washington, GA



1996 - Immokalee, FL

Dans ma recherche de réponses à la question de savoir pourquoi nous voyons constamment une image d'ennemi dans nos semblables - une image que nous utilisons pour justifier la violence - je me suis interrogée sur les conditions de travail qui continuent à nous émousser le corps et l'esprit. Des travaux pénibles sont encore effectués par des Noirs alors que des Blancs les dirigent. De nombreux Noirs ont été tués dans ces scieries et encore plus de pieds et de doigts ont été coupés, comme sur ce travailleur. En Amérique centrale, j'ai vu comment les États-Unis apportent un soutien militaire à la répression sanglante des syndicats, mais j'ai été choqué de ne trouver dans les États du Sud pratiquement aucun syndicat susceptible de protéger ces travailleurs. Ces travailleurs n'ont reçu aucune compensation lorsque la scie leur a coupé les doigts, et ils ont dû reprendre le travail deux jours plus tard, car, comme on l'a dit à l'un d'eux, "il y a beaucoup de nègres affamés dehors qui attendent de travailler."



1973 - Tunica, LA





1996 - rural Bullock County, AL



1974 - rural Bullock County, AL



1994 - rural Bullock County, AL



1974 - Washington, NC

*Pauvre esclave, enlève les chaînes de ton corps,  
pauvre esclave, mets les chaînes à ton esprit.*

*S'il te plaît, écoute-moi attentivement  
et si je me trompe, corrige-moi.  
Mais si j'ai raison, mon chant est élogieux,  
voyons maintenant si nous sommes d'accord :  
La définition d'un esclave  
signifie quelqu'un qui n'est pas entièrement libre  
donc un esclave est toujours un esclave  
s'il ne peut pas penser indépendamment.*





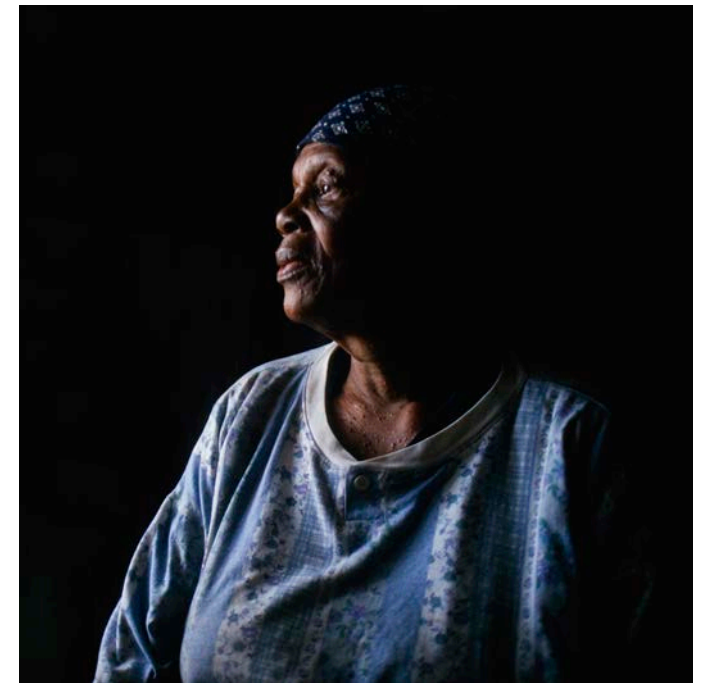
1974 - Greenville, NC



1973 - St. Francisville, LA - still Jim Crow



1975 - Dallas, TX

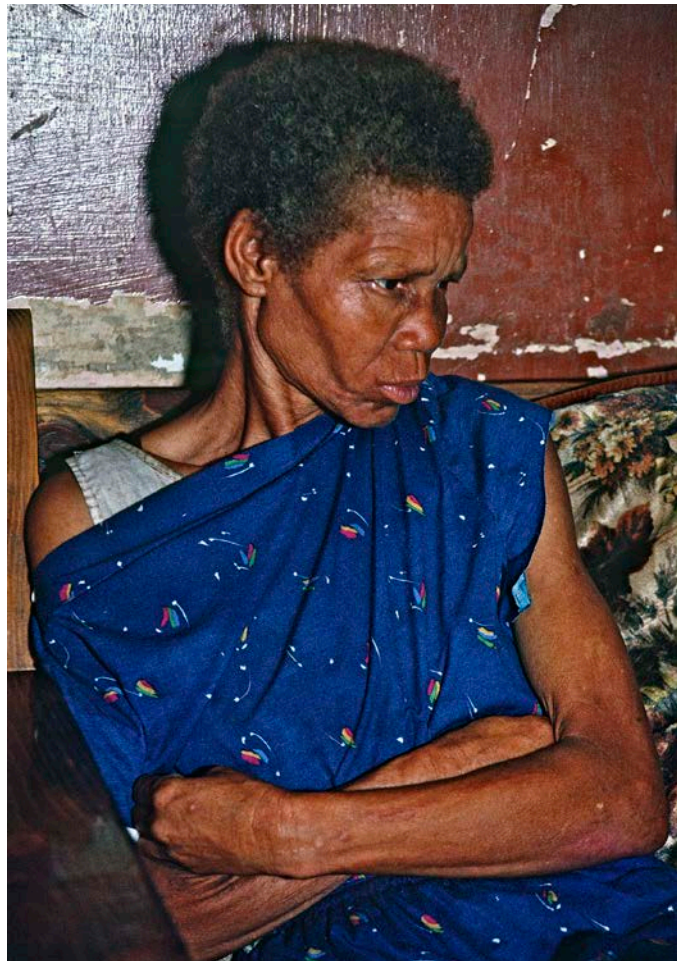


1994 - Tunica, LA

*Un arbre est toujours un arbre  
même s'il perd ses feuilles à l'arrivée de l'hiver.*

*Mais il refleurit au printemps  
car il n'a pas du tout perdu ses racines.  
Mais un esclave reste un esclave  
sans la connaissance de ses racines  
tant qu'on ne lui a pas enseigné le passé  
pas seulement une partie, mais toute la vérité.*

*Pauvre esclave, enlève les chaînes de ton corps,  
pauvre esclave, mets les fers à ton esprit.*



1996 - Bullock County, AL



1974 - Immokalee, FL

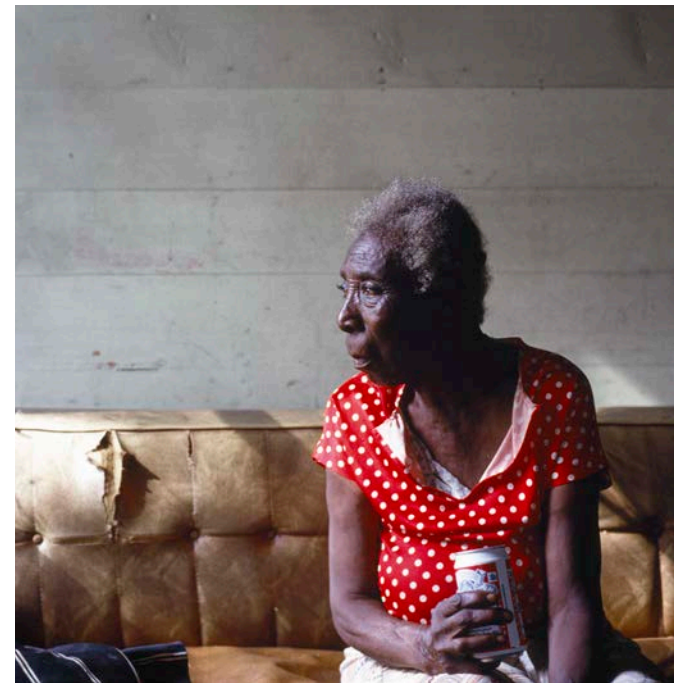


1974 - rural Alachua, FL





1973 - Baltimore



1994 - Bullock County, AL



1974 - Washington, NC

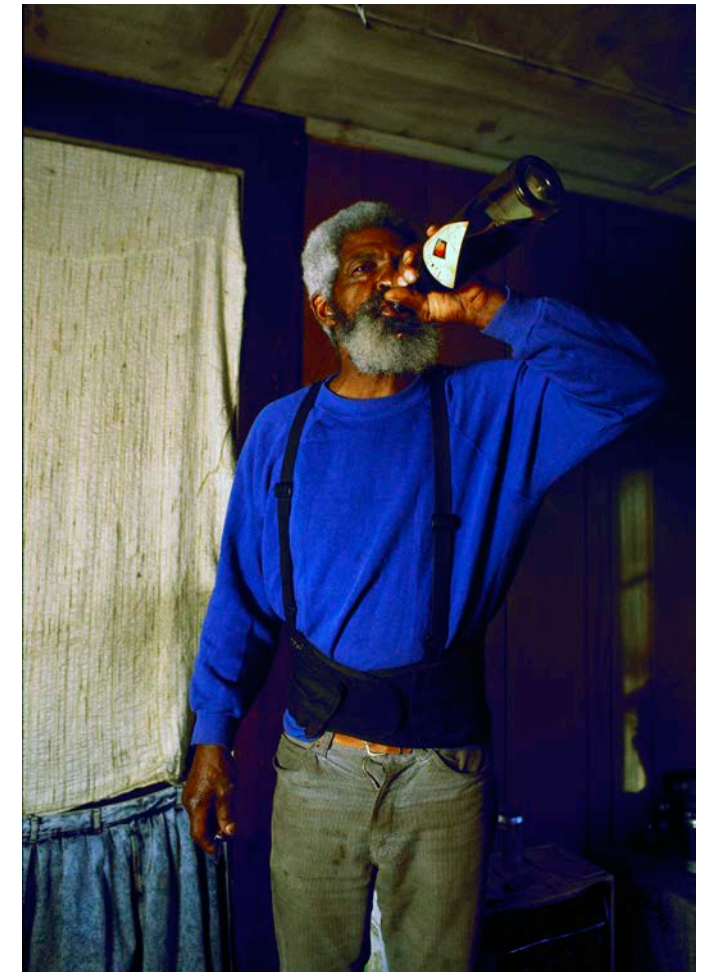


1978 - Zebulon, NC

*Il y avait un frère l'autre jour  
qui me disait qu'il se sentait bien  
mais j'ai juste eu à soupirer  
car les drogues et l'alcool ne sont pas de la gloire,  
et si j'avais la chance de me défoncer  
je dirais la vérité et non un mensonge,  
car la plus haute défonce qu'un homme puisse obtenir  
est la sagesse, la connaissance et la compréhension.*

*Pauvre esclave, soulage la pression de ton corps,  
pauvre esclave, mets-la sur ton esprit...*

#065



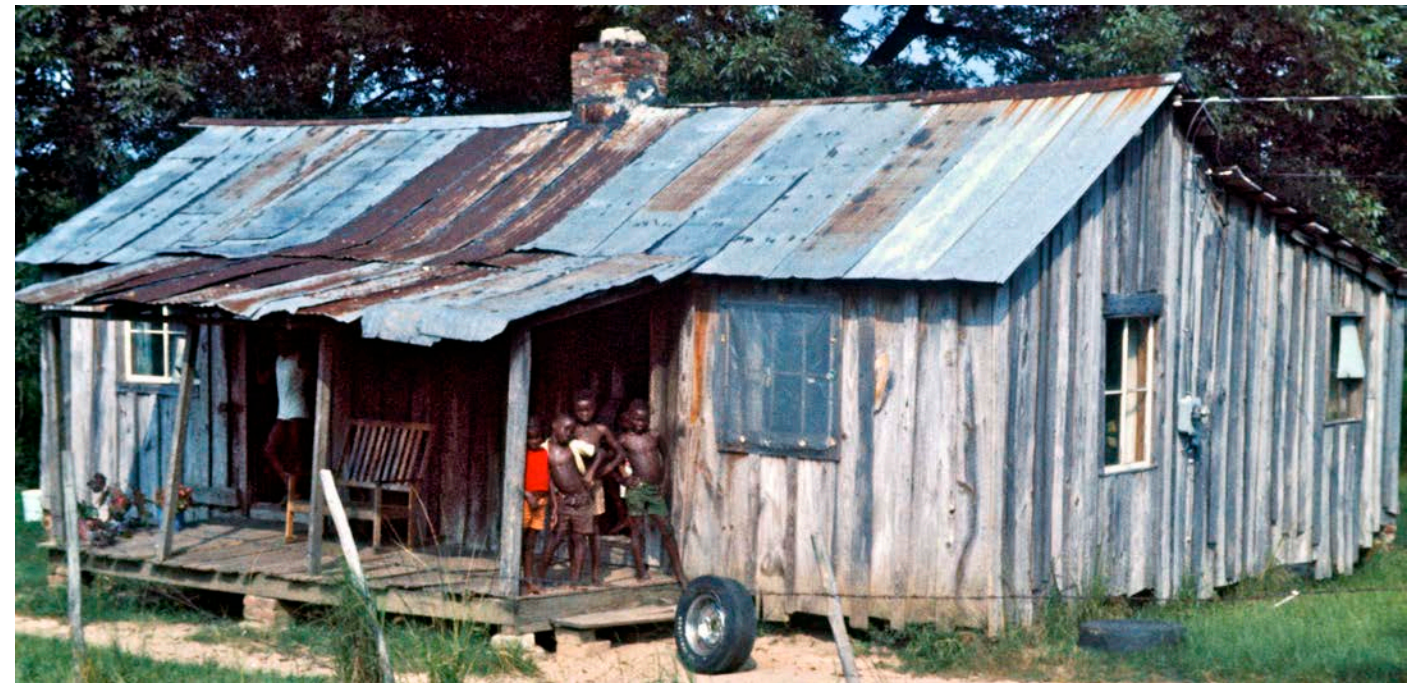
1996 - Philadelphia, MS



Lorsque j'ai vécu avec la classe marginale, j'ai compris comment les entraves physiques devenaient aussi des entraves mentales. Ces cabanes dans lesquelles nous avons enfermé notre frère Caïn depuis l'esclavage sont tout à fait inhumaines et n'admettent pas le sentiment de liberté ni la possibilité de s'épanouir intellectuellement et créativement. Il y a cent ans, nous vivions à côté de Noirs. Voir nos voisins consignés dans des conditions de vie inférieures est incompréhensible et blessant pour l'enfant blanc innocent. En grandissant, nous sommes lentement manipulés pour développer des images hostiles - avec pour résultat que la joie naturelle de côtoyer des Noirs aux États-Unis ou des immigrants en Europe est violemment réprimée. Lorsque le cercle vicieux de l'oppression est ainsi accompli, il devient naturel pour les Blancs de rationaliser le fait que ces parias vivent juste à côté de leurs propres maisons luxueuses dans des cabanes misérables, souvent plus petites que cette cabane d'esclave originale.



1978 - Bullock County, AL



1975 - rural Bullock County, AL



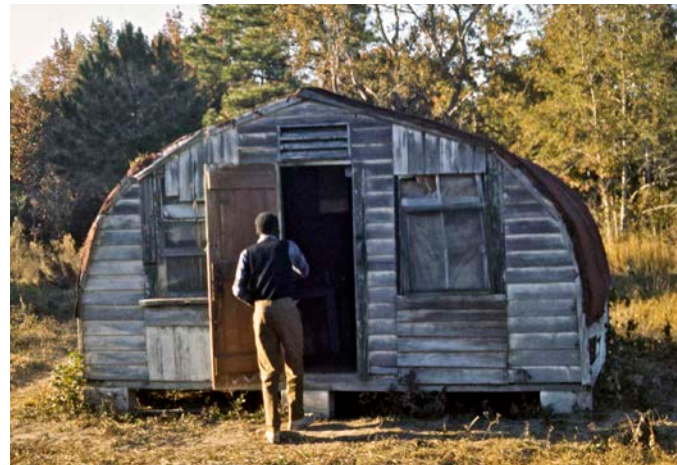
1974 - cabine d'esclave originale sur la plantation, SC



1973 - near Bamberg, SC

Ou, comme le disent souvent les étudiants blancs après mes conférences, "Avant de voir votre spectacle, il ne m'est jamais venu à l'esprit que de vraies personnes vivaient dans ces cabanes !"

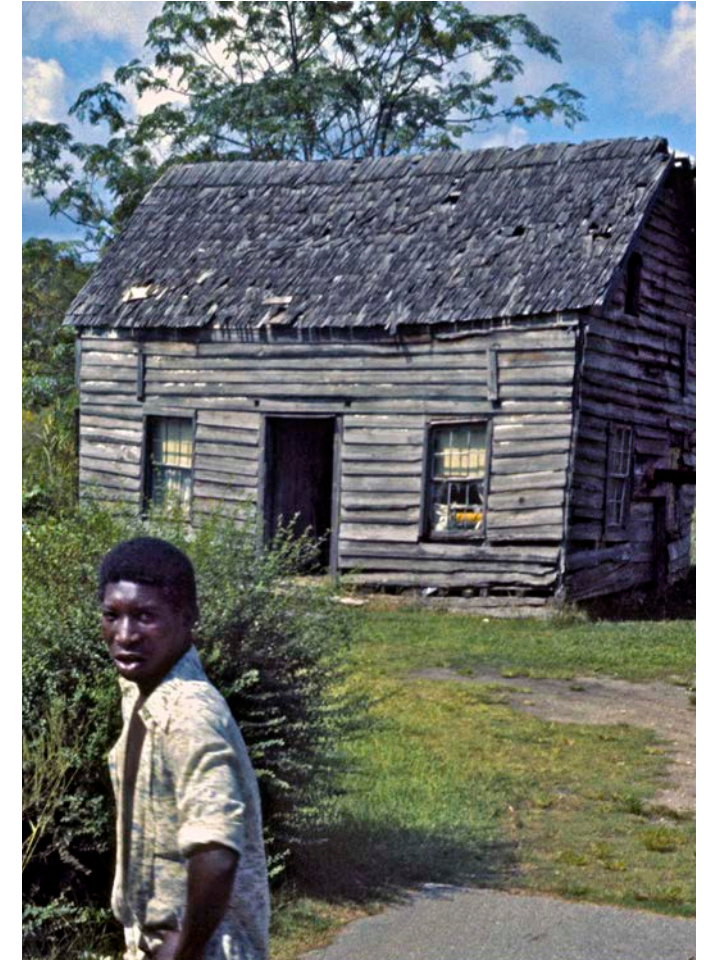
Pourtant, l'abîme lugubre dans nos esprits, reflété par ces conditions de taudis, est bien pire que dans mes photographies. Les images ne montrent pas comment le vent siffle à travers les fissures, rendant impossible de se réchauffer en hiver, ni les planchers pourris et affaîsés avec des fentes si larges que les serpents et la vermine rampent directement dans le salon. L'impuissance que je ressens en essayant de photographier ces sensations étouffantes reflète l'impuissance qu'elles imposent à nos victimes piégées. Même si j'avais pu m'offrir un objectif grand angle pour enregistrer l'étroitesse, les images ne pourraient pas montrer l'absence d'eau courante, de toilettes, de douches et d'électricité. J'ai vu des milliers d'Américains grandir à la lueur de la lampe à pétrole.



1974 - rural Savannah SC



1973 - rural MS

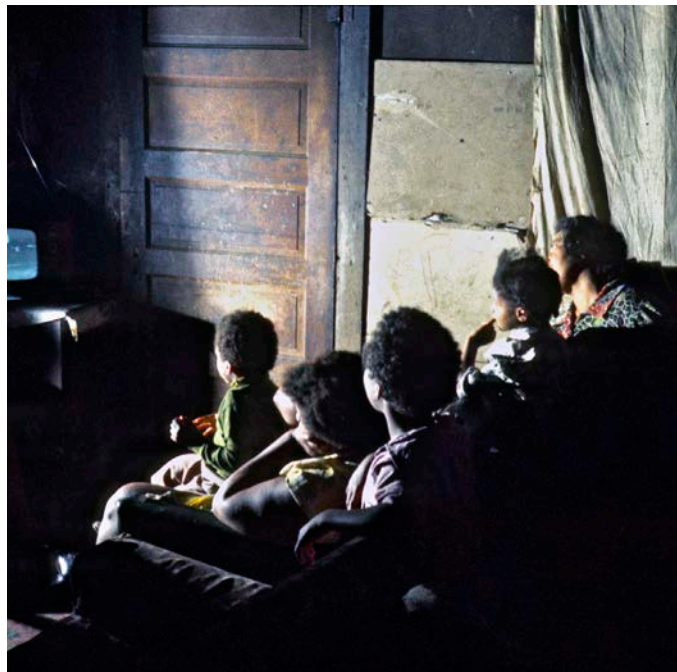


1974 - rural Savannah, SC

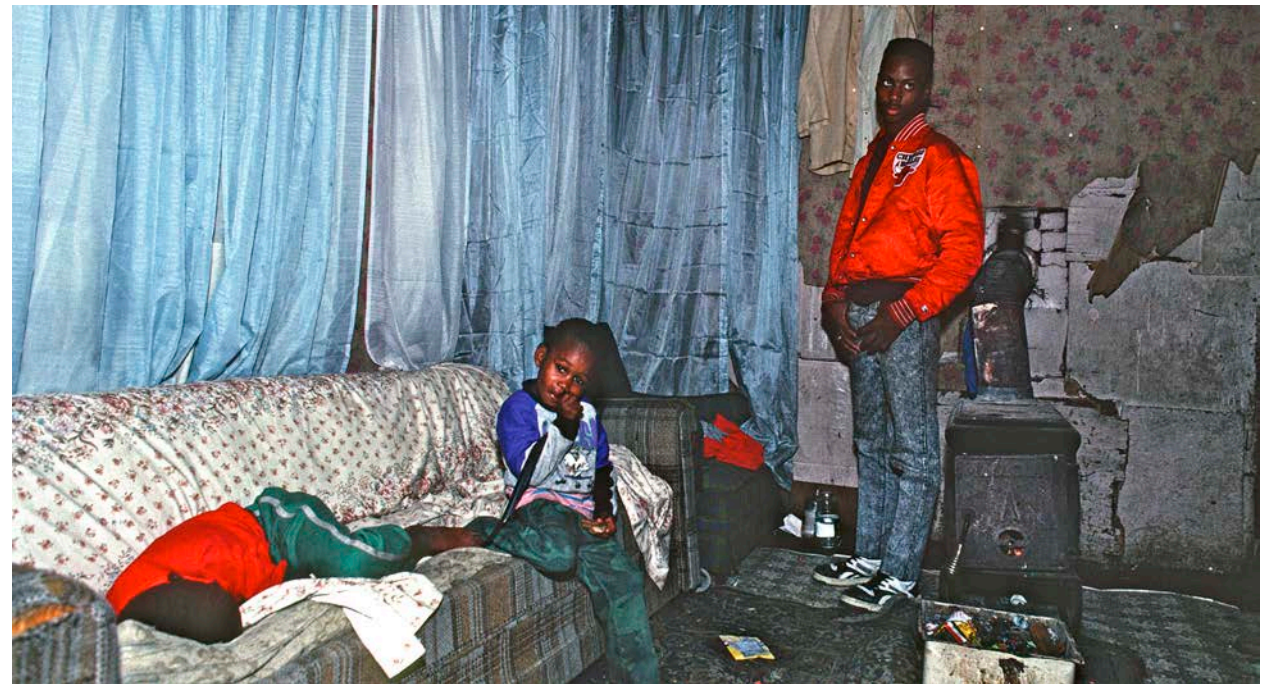




1974 - rural La Crosse, FL



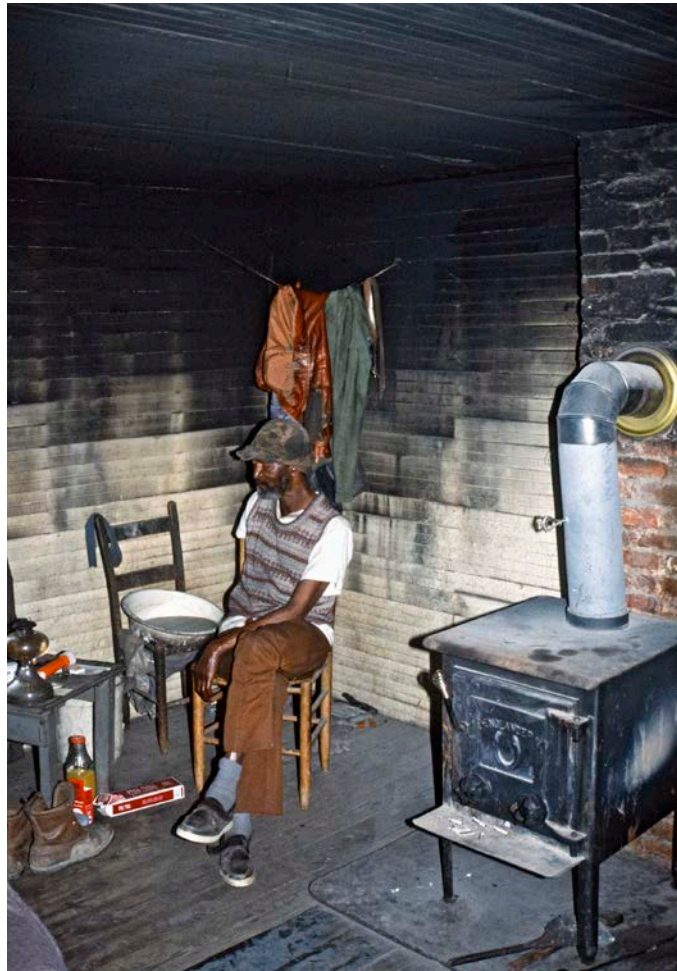
1973 - Zebulon, NC



1990 - Burke County, GA



1974 - Jacksonville, FL



1996 - rural Capron, VA



1975 - rural Burke County, GA

De même, je ne me sentais pas capable de dépeindre l'étrange sentiment psychique d'être soudainement transféré dans une condition que nous, au Danemark, n'avons pas connue au cours des cent dernières années (bien qu'il soit délicieux, après tout le bruit étouffant qui caractérise les foyers américains, de se retrouver soudainement dans le silence de l'absence de télévision ou de radio). Les Blancs libéraux, qui ne craignent pas que leurs lumières soient éteintes, soutiennent parfois pendant mes conférences que les Noirs devraient être heureux pour la même raison. Avec un tel romantisme, nous révélons une insensibilité terrifiante à la psychologie de la pauvreté involontaire.

Et même si vous êtes peut-être à l'abri de l'invasion des publicités de la société d'abondance à l'intérieur de votre cabane, vous avez néanmoins votre perspective détruite par les panneaux publicitaires agressifs omniprésents juste à l'extérieur.



## Les cabanes aujourd'hui

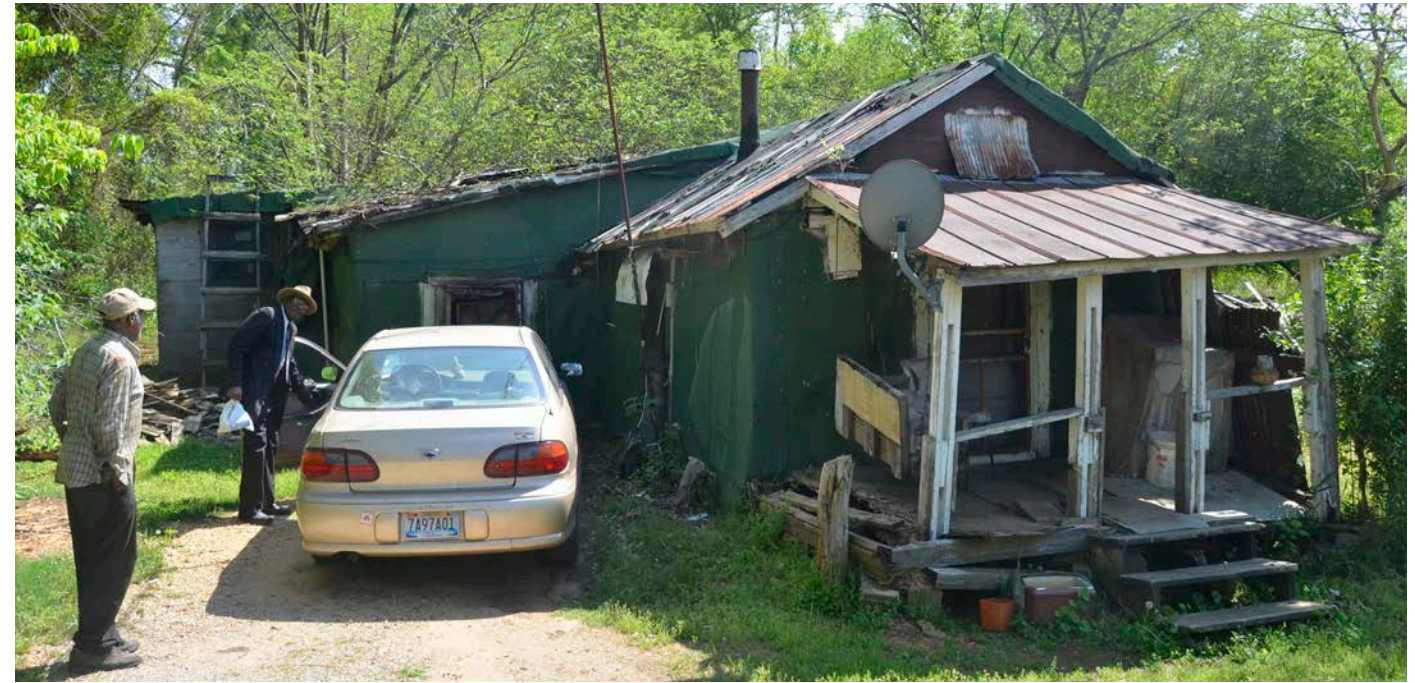
Dans les années 70, j'ai pris des milliers de photos de cabanes pour les donner à la collection Schomburg à Harlem, en pensant qu'elles seraient bientôt de l'histoire ancienne. J'avais tort. Je vois encore des cabanes délabrées partout. En voici quelques-unes de ma dernière tournée en 2012.



2003 - Union Parish, LA



2009 - St. Francisville, LA



2012 - Prêcher rentrant de l'église, comté de Perry, AL



74 2012 - Vieil homme avec un téléphone portable dans sa cabane, Perry County, AL



2009 - St. Francisville, LA - femme aveugle de 98 ans



2012 - Prêcher se relaxant dans sa cabane après l'église, Comté de Perry, AL





1975 - rural Tuskegee, AL



1975 - Bullock County, AL



1973 - Orangeburg County, SC



1975 - Bullock County, AL





1973 - Natchez, MS

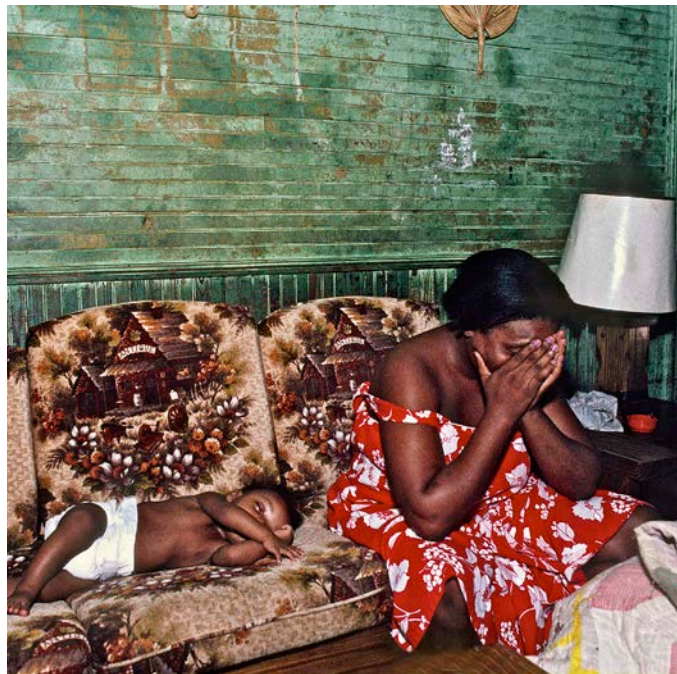


1974 - Palm Beach, FL

De même, il m'a semblé difficile de photographier la riche classe supérieure américaine. Contrairement aux riches vantards d'aujourd'hui, les riches faisaient preuve de culpabilité dans les années 1970. Le fossé entre les riches et les pauvres s'est creusé de façon spectaculaire depuis les années 1970, lorsque les États-Unis avaient atteint la plus grande égalité de leur histoire. À cette époque, la classe supérieure n'avait droit qu'à de "modestes" manoirs et ranchs dans tout le pays. Je ne pouvais photographier qu'une pièce à la fois, ce qui ne montrait en rien les véritables dimensions de leurs demeures. Bien que l'écart photographique entre riches et pauvres soit faible, les sauts psychiques que je faisais de la cabane à la maison de plantation ou du ghetto urbain à la maison de millionnaire me donnaient toujours l'impression d'avoir fait un voyage de la Terre à la Lune.

J'ai donc utilisé Søren Kierkegaard comme guide :

"La philosophie de notre époque est semblable à celle de l'homme riche qui, par une nuit sombre mais étoilée, sort dans sa confortable voiture avec ses phares brillants et emporte avec lui sa propre lumière et ses propres ténébres. Il jouit de sa sécurité et de la lumière qui est projetée sur les environs immédiats, mais il ne comprend pas que ce fort éblouissement l'éblouit et l'empêche de voir les étoiles que le pauvre paysan, à pied ou dans sa charrette sans lampe, peut observer à la perfection dans l'immensité du ciel."



1995 - Montgomery County, AL



1974 - Alachua County, FL



## Sur l'auto-stop et les sauts psychiques



1971 - Newton, MA



1974 - Daytona Beach, FL



1974 - Cambridge, MA



1975 - Oglethorpe County, GA



1974 - Greenville, NC



1975 - rural Burke County, GA

L'auto-stop en Amérique est une tentative perpétuelle d'essayer de surmonter la peur des gens et de faire en sorte que ce soit une expérience positive pour eux de vous prendre. Lorsque vous voyez les feux de freinage rouges palpitants, que vous vous précipitez dans l'obscurité et que vous ouvrez la porte de la voiture pour regarder dans le canon de l'arme d'un conducteur effrayé, vous savez que c'est à votre avantage et à votre sécurité mutuels que vous devez être forcé de montrer le contenu de vos poches ou de votre passeport de cette manière. La confiance peut être encouragée par un beau panneau élaboré. J'ai expérimenté toutes sortes de slogans tels que "Vous économisez du carburant" (pendant la crise du carburant de 1973) et "Bible belt - et pas de bon samaritain ?", mais malheureusement, la seule chose qui donne aux gens une réelle confiance est d'annoncer que je ne suis pas américain.

La confiance est essentielle pour l'autostop démographique. Les trajets avec des femmes sont considérés par les auto-stoppeurs comme un encouragement et une sécurité psychique particulière après toutes les agressions des soi-disant "beaufs" et "pervers". Mais les femmes sont aussi un problème. Les étrangers trouvent généralement les Américaines blanches extrêmement ouvertes et, contrairement aux conductrices européennes, elles vous invitent souvent chez elles, se rendant ainsi extrêmement vulnérables. D'un côté, il est important de toujours laisser la femme fixer les limites de la nouvelle amitié. De cette façon, vous avez une certaine chance d'éviter le sexisme qui vous est inévitablement imposé en tant qu'homme. La société ne vous a jamais laissé le choix de devenir ou non sexiste ou raciste, mais vous devez essayer de contrecarrer les actes négatifs qui causent tant de souffrance. Si vous n'avez pas conscience de votre souffrance, vous risquez de blesser les opprimés avec vos "vibrations maîtresses". D'autre part, vous ne pouvez pas simplement - comme les conducteurs masculins - vous laisser porter par n'importe quelle situation, car vous pouvez alors facilement blesser les gens. Il est plus difficile d'être un bon vagabond que d'être un funambule.

Même le vagabond le plus compétent commet des erreurs, notamment parce que vous êtes vous-même si vulnérable et que les immenses difficultés de la route vous font souvent tomber amoureux de types auxquels vous ne vous seriez jamais ouvert autrement. J'ai fait l'expérience frappante de donner de tels signaux préjudiciables lorsqu'un conducteur m'a offert la soi-disant "drogue de l'amour" MDA, qui vous rend incroyablement amoureux de tout le monde. Mais le trajet suivant m'a conduit avec une femme raide de 80 ans qui, en raison de mon amour incontrôlable, n'a pas pu s'empêcher d'être affectée et, au cours des heures suivantes, a commencé à se comporter comme une adolescente amoureuse. Nous avons donc tous les deux été un peu déçus lorsque l'ivresse a disparu. Parmi les plus belles choses

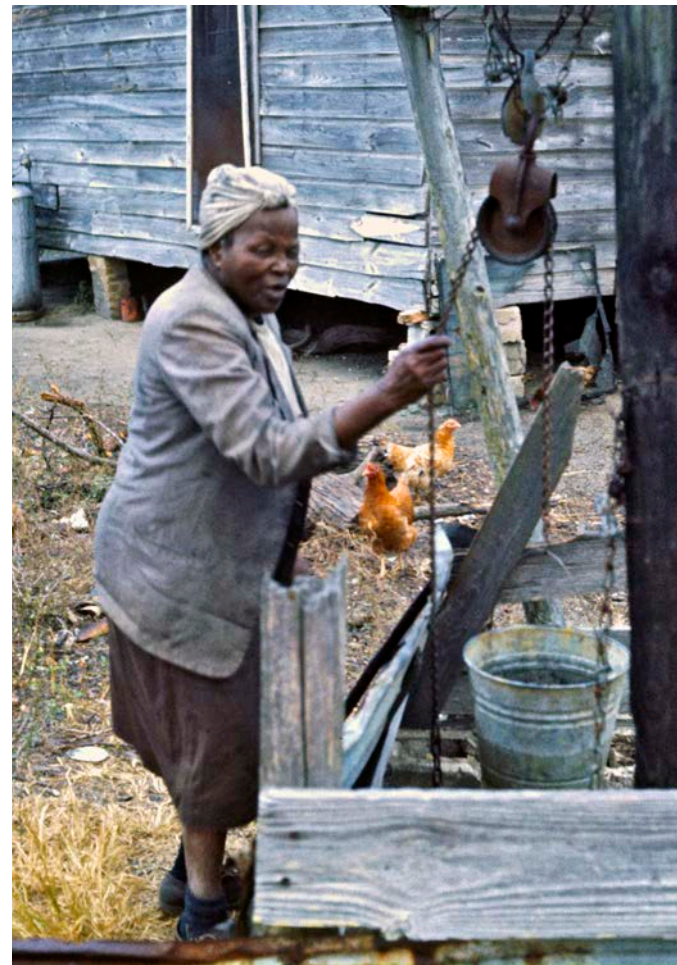
que l'on vit en tant que vagabond, il y a cependant ces relations avec les personnes âgées que l'on parvient d'une manière ou d'une autre à éviter dans la vie normale. Ils constituent le groupe le plus harmonieux pour l'auto-stoppeur car, contrairement aux travailleurs, ils vivent avec le même sens du temps que le vagabond et peuvent en outre donner à votre voyage une quatrième dimension importante : la perspective historique. Lorsque vous entendez des déclarations comme "Ce dont ce pays a besoin, c'est d'une autre grande dépression pour nous rassembler à nouveau", vous ressentez l'énorme aliénation qui rend la rencontre avec le vagabond si importante pour ces personnes. Mais les hyperactifs peuvent vous tuer avec leurs sauts psychiques ! En Floride, un homme riche de 72 ans, le célèbre "Wild Bill" Gandall, est venu me chercher. Quand il a su que je photographiais, il a fait de moi son photographe privé. Il voulait que je dénonce les "sales riches" de Palm Beach et m'emmenait dans les fêtes les plus exclusives, où nous nous vautrions dans le champagne, les femmes et les multimillionnaires. Immédiatement après, il nous emmenait, moi et mes luxueux cadeaux, dans les bidonvilles noirs de West Palm Beach ou dans les camps d'esclaves à l'extérieur de la ville. Puis, l'instant d'après, il se déplaçait en voiture pour signaler ces conditions "criminelles" à la police, aux tribunaux et aux conseils municipaux. De six heures du matin à deux heures du soir, il tempêtait et rageait contre les injustices. Si nous étions perdus, il s'arrêtait n'importe où pour demander son chemin. Une nuit, il était devant une église de banlieue pleine. Il est entré en courant, a arrêté le service, m'a présenté comme le fils d'un ministre du Danemark, puis a prononcé un sermon indigné tonitruant, après quoi il a dirigé la chorale. Au bout d'une demi-heure, la congrégation était prise de fous rires et il s'est soudain souvenu de sa véritable mission et a envoyé les fidèles chercher des cartes dans leurs voitures, après quoi un grand cercle s'est formé sur le sol de l'église pour trouver "Indian Road". Chaque jour, il avait de nouveaux projets. Un jour, des jeunes lui ont parlé de "l'agriculture biologique" et cela l'a tellement inspiré que nous avons immédiatement commencé à nous procurer quatre camions de fumier dans les Everglades pour l'envoyer par avion dans sa propriété aux Bahamas. Après une semaine comme celle-là, j'étais totalement vaincu par le manque de sommeil et de proportion et j'ai dû partir. Oh, comme j'ai apprécié la liberté sur l'autoroute à nouveau ! Mais le trajet suivant s'est fait avec une femme de 82 ans qui était si hyperactive qu'elle ne faisait la sieste que lorsque je conduisais. Si elle ne m'avait pas envoyé à Philadelphie quelques jours plus tard pour récupérer l'une de ses voitures et si elle ne m'avait pas laissé utiliser sa carte de crédit pour inviter mes pauvres amis des champs de coton et de tabac ainsi que les vagabonds et les auto-stoppeurs de passage dans les meilleurs restaurants sur le chemin du retour en Floride, elle m'aurait peut-être complètement épuisé.

*Lettre à Mog, un ami américain.*





1973 - Orangeburg County, SC



1973 - Orangeburg County, SC



1973 - Orangeburg County, SC

L'une des raisons pour lesquelles je ne me lasse jamais de voyager en Amérique est que c'est le seul pays que je connaisse où l'on peut faire de tels sauts psychiques presque quotidiennement. Parfois, lorsque je vivais avec, par exemple, une mère assistante sociale pauvre dans un ghetto du nord, j'allais faire du stop au nord de la ville, là où vivent les riches, afin de ne pas grever son budget alimentaire. Souvent, je me faisais prendre par un homme d'affaires aisé, et lorsque je le divertissais avec mes récits de voyage, j'étais parfois invité à dîner dans sa grande maison équipée de l'air conditionné. Pendant le dîner, je racontais comment une mère avec trois enfants dans le ghetto pouvait rarement s'offrir une nourriture décente. Si j'étais dans une famille conservatrice, tôt ou tard, ils me disaient généralement que j'étais le bienvenu chez eux pour ne pas avoir à retourner dans ces conditions.



1973 - Orangeburg County, SC

nord de Philadelphie m'a donné un gros sac de jetons pour que le fils de ma famille du sud de Philadelphie n'ait pas à marcher jusqu'à la Temple University. J'ai rarement trouvé la même effusion de compassion pour les pauvres dans le Sud, mais j'ai fait des bonds psychiques là aussi.

Un matin, je coupais du bois de chauffage pour cette femme de 104 ans en Caroline du Sud. Elle et sa fille de 77 ans, Scye Franklin, devaient habituellement couper leur propre bois de chauffage. Leur cabane ressemblait aux maisons médiévales du musée en plein air de Copenhague, mais elle avait un puits (beaucoup n'en avaient pas). Le mari de Scye avait 97 ans, et tous trois dormaient dans le même lit pour se réchauffer lorsque le foyer devenait froid le matin. Leur maison appartenait au propriétaire blanc (qui vit derrière les arbres à l'arrière), à qui ils payaient 30 dollars par mois.

Depuis, quand je faisais de l'auto-stop et que je montrais mes photos aux conducteurs, ils disaient : "Tu as dû les prendre dans les années 60". Je répondais : "Venez rendre visite à mes amis dans cette cabane, là, dans les champs." Ils s'asseyaient avec la famille de Scye, regardant avec incrédulité et honte les larges fissures de son plancher, puis lui donnaient de la nourriture et moi quelques dollars pour mes photos.

Ces dons m'ont permis de donner des conférences pendant les 40 années suivantes, et j'ai souvent amené mes étudiants et amis fortunés - comme la multimillionnaire Anita Roddick (propriétaire de la chaîne de cosmétiques The Body Shop) - rendre visite à mes amis dans les cabanes, même après l'an 2000. Plus tard, Anita



1994 - Anita Roddick dans le comté de Bullock, AL

leur a envoyé de gros chèques et a écrit à leur sujet dans ses livres : "La pauvreté nous fait honte à tous. J'ai essayé de voir si The Body Shop pouvait mettre en place une initiative économique à petite échelle au sein des communautés que nous avons visitées." La rencontre entre le super-capitaliste et le sous-prolétariat est toujours mutuellement enrichissante.

Mais les familles libérales me chargeaient généralement de produits alimentaires coûteux provenant du congélateur, me conduisaient jusqu'à la frontière du ghetto et me donnaient de l'argent pour un taxi pendant le reste du trajet. "Voilà Robin des Bois", disais-je en riant fièrement en rentrant chez moi. J'avais appris que pour être un bon vagabond, il fallait donner et recevoir. Un médecin de Skokie m'a donné huit rôtis pour une mère assistante sociale du sud de Chicago, et un homme d'affaires du





1974 - Washington, NC



1974 - Washington, NC



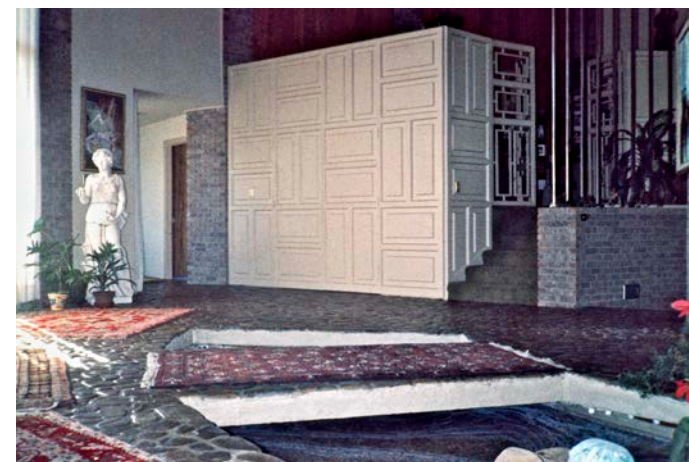
1974 - Washington, NC



1978 - Washington, NC



1974 - Washington, NC



1974 - Washington, NC

Changer d'environnement aussi rapidement peut être choquant lorsque la distance physique n'est que de quelques kilomètres. Mais lorsqu'on erre pendant de nombreuses années, on se rend compte que ce vagabondage psychique est nécessaire à notre survie. Ayant été façonné par un environnement danois de classe moyenne, j'ai trouvé écrasant de vivre entièrement dans des ghettos pendant très longtemps, avec leur surpopulation, leur bruit constant et leur oppression psychique. Au bout d'un moment, j'ai jugé nécessaire de chercher des foyers plus aisés où je pouvais passer quelques jours dans ma propre chambre et retrouver la paix de l'esprit. Mais je me suis vite ennuyé ici et j'ai retrouvé le chemin des maisons du ghetto.

À Washington, NC, j'ai vécu dans quatre maisons noires, dont trois sans électricité ni eau courante. Lorsque je logeais chez cette jeune femme, Cay Peterson (à côté de la lampe à pétrole), je

devais dormir toute la nuit dans un fauteuil car elle dormait sur un canapé avec un bébé. Il n'y avait plus de place. Ma situation était encore pire la nuit suivante dans une cabane à fusil où la mère a hurlé toute la nuit dans un soprano perçant sur son fils, James Paige, parce qu'il avait amené un blanc à la maison pour partager son lit. J'ai caché son pistolet dans une pile de vêtements de peur qu'ils ne l'utilisent l'un contre l'autre. Dans une autre cabane, j'ai été mis à la porte par un voisin en colère qui détestait les Blancs. Il était difficile de comprendre ce rejet constant de la part de la plupart des Noirs, qui refusaient de laisser un Blanc franchir les portes. Je n'ai d'abord pas vu qu'il s'agissait d'une réaction naturelle à notre propre rejet des Blancs, alors que, précisément au cours de ces mêmes années, nous avons activement poussé des millions de Noirs dans des ghettos. "Tu ne dois pas fraterniser avec l'opresseur", disaient nos parias, que l'on retrouve en parallèle aujourd'hui chez les musulmans marginalisés d'Europe.

Les conditions dans ces maisons étaient si misérables qu'à la fin, je me promenais avec un mal de tête constant dû à la faim et au manque de sommeil. Une nuit, j'étais si malade et si fatigué que je me suis retrouvé en route pour la prison de la ville dans l'espoir d'être autorisé à y passer la nuit - une évasion que je n'avais jamais cherchée auparavant. Mais, comme toujours, lorsque j'étais exposé à la douleur et à la souffrance, les portes du paradis s'ouvraient. Sans cette croyance quasi religieuse, le vagabond ne peut survivre. Juste avant la prison, une jeune femme blanche est venue me chercher et m'a emmené dans la maison la plus somptueuse dans laquelle j'avais vécu depuis longtemps. Il y avait des courts de tennis privés et des terrains de golf aussi grands que la moitié du ghetto de cette ville, une piscine intérieure - et même des avions et des voiliers. Dans les maisons du ghetto, j'avais pu entendre tous les sons, qu'ils soient extérieurs ou privés, à travers des murs fins comme du papier.

Ici, nous avons un interphone pour communiquer entre les différentes sections de la maison. Il y avait même un vivier intérieur aussi grand que certaines des piscines des baraques lorsqu'il pleuvait. D'où venait toute cette abondance ? La réponse n'est pas toujours aussi simple, mais on m'a dit plus tard que le père de la femme, un avocat, était propriétaire de nombreuses cabanes délabrées du ghetto de cette ville, une ville où 60 % des habitants vivaient sous le seuil de pauvreté. Je me suis demandé comment j'avais atterri chez lui alors que la misère qu'il avait contribué à créer dans le ghetto m'avait pratiquement conduit en prison. Une fois de plus, j'ai ressenti la mise en accusation par les Noirs de mon privilège blanc et de la façon dont tout dans la société nous force, nous les immigrants, à nous ranger du côté blanc du schéma d'oppression aux États-Unis.





1992 - New Orleans



1974 - New York, NY



1975 - avec Joan Little, Raleigh, NC



1975 - Angela Davis à Oakland, CA



1975 - San Francisco

D'autres n'ont pas eu cette chance. À ce moment-là, une femme noire dont je connaissais la famille se trouvait dans la prison de la ville. Elle avait été violée par un gardien de prison blanc et devint bientôt célèbre dans le monde entier parce qu'elle, Joan Little, avait tué le violeur. Les viols de Noirs par des Blancs ne sont pas rares dans le Sud, mais il était surprenant que Joan Little ait eu le courage de tuer son violeur. Sans une grande campagne pour les droits de l'homme, elle aurait été condamnée à mort dans cet État, où même le cambriolage est passible de la peine de mort.

Partout dans le monde, les enfants naissent avec un esprit ouvert et aimant, avec un appétit pour la vie. Mais en Amérique, cette merveilleuse innocence est brutalisée très tôt par le message néfaste et incompréhensible du gouvernement - qu'il est juste de prendre la vie d'une autre personne ! Cette brutalisation, ils la reproduisent plus tard dans la vie, et la violence augmente, alors qu'au Danemark, elle a diminué lorsque nous avons aboli la peine de mort.

Les sauts psychiques que j'avais faits dans la ville natale de Joan Little m'avaient par hasard permis de comprendre les conditions économiques préalables à la suprématie blanche. De tels voyages de contraste sont nécessaires pour voir la société clairement.

Je ne peux pas, par exemple, rester longtemps dans les foyers blancs avant de commencer à voir avec leurs yeux, à considérer les "nègres" comme inférieurs. Les oppresseurs du monde entier développent cette vision dévastatrice de ceux qu'ils ont blessés. J'essaie toujours d'être ouvert à un tel lavage de cerveau, car si vous ne vous autorisez pas à entrer dans la vision du monde de l'opresseur, vous n'avez aucune possibilité de l'aimer et de comprendre la douleur que nous ressentons lorsque, en tant qu'enfants ouverts et aimants, nous avons appris à déshumaniser nos voisins les plus proches. Sans comprendre nos motivations profondes et notre douleur, je ne serais pas en mesure de comprendre pourquoi le racisme perdure de génération en génération malgré notre noble idéal d'"aimer son prochain". Au cours de mes années de vagabondage, cependant, j'ai pu me libérer de ce lavage de cerveau et revenir à la culture noire.





1974 - Washington, NC

## Credo

Chère Edwina.

Je suis enfin arrivé dans une maison avec une machine à écrire, ce qui me permet de te raconter un peu ce qui s'est passé depuis notre dernière rencontre. J'ai fini par vivre avec deux jeunes femmes blanches ici à Greensboro. Elles me traitent comme si j'étais au paradis, ce qui me fait un bien fou après les deux dernières semaines d'une existence en dents de scie. L'une d'entre elles, Diane, est mannequin et criminologue de gauche, et aime tellement mes photos qu'elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour me procurer de l'argent afin d'acheter plus de pellicules. Je devrai attendre au moins six mois, mais elle m'a promis que d'ici là, elle collectera de l'argent pour moi en disant aux gens qu'il sera utilisé pour un foyer pour enfants handicapés ou autre. Je pense que cela n'a pas l'air très recommandable, mais elle dit que cela leur apprendra peut-être que c'est le rôle du gouvernement de garantir ces droits de l'homme, et que ce n'est pas quelque chose qui doit être laissé à la charité privée. Eh bien, je doute qu'elle soit vraiment en mesure de collecter quoi que ce soit pour moi. Chaque fois que j'ai eu ce genre de petit espoir, j'ai été déçu. Je suppose que je dois encore me contenter de vendre du sang et des petits cadeaux d'argent que je reçois sur la route en amusant les gens avec mes photos et mes expériences. La semaine dernière, j'ai eu un revenu de neuf dollars, ce qui est le meilleur de tous les temps : cinq dollars d'un vendeur intéressé qui est venu me chercher, deux dollars d'une femme noire dans le grill du père de Tony, et deux dollars d'un type en Virginie occidentale qui a trouvé ma photo des junkies avec la capitale en arrière-plan intéressante et l'a achetée. Dans la transaction, il y avait aussi son sac à lunch qui contenait trois cuisses de poulet.

Depuis que j'ai fait faire mes livres photos, je suis très heureux chaque fois que j'ai ce genre de réaction positive. Mais cela me fait aussi un peu peur parfois. À un endroit, une femme s'est mise à pleurer en voyant mes photos, et je ne savais pas quoi faire. C'est étrange avec les Américains. Ils ont vécu toute leur vie au milieu de cette souffrance sans y penser, et puis soudain, quand ils la voient figée sur une photo, ils peuvent se mettre à pleurer. Certains m'accusent d'embellir les noirs, je ne comprends pas ; je les photographie exactement comme je les vois, et une photographie ne ment pas, n'est-ce pas ?

Mais plus je réfléchis, plus je me rends compte que ce décalage dans la façon dont nous voyons les Noirs doit être dû au fait qu'ils ont vécu dans cette relation maître-esclave pendant si longtemps qu'ils ne sont tout simplement pas capables de voir les Noirs comme des êtres humains. Mais lorsque les Blancs du Sud réagissent néanmoins positivement à mes photos, je crois que c'est parce qu'en

réalité ils sont mécontents de voir avec ces yeux de "maître". Ils aspirent à devenir humains, et à partir du moment où je peux leur "prouver" que les Noirs sont des êtres humains et non des esclaves, des enfants éternels ou des sous-hommes, cela les rend eux-mêmes humains et non plus des maîtres ou des surhommes ou autre chose. Si je ne l'interprète pas de cette façon, comment expliquer alors que même les pires racistes d'ici me donnent de l'argent de temps en temps, tout en marmonnant quelque chose ou autre sur le fait qu'ils pensent que "c'est drôle que je me promène en photographiant des nègres". Je dois admettre qu'il me semble souvent difficile, lorsque j'essaie de dépeindre la relation maître-esclave en tant qu'institution, de ne pas finir par la dépeindre comme si les gens de ce système avaient vraiment cette "nature".

J'ai souvent l'impression que ma propre vision est contaminée par ce poison sournois du Sud, car j'insiste beaucoup sur le respect de la dignité de ces personnes, en particulier des personnes âgées. Ils ont vécu toute leur vie dans cette tradition du maître et de l'esclave, et tant pour les Noirs que pour les Blancs, je pense que ce serait leur faire violence que d'essayer de les arracher à cette tradition (bien que les générations futures doivent absolument éviter cette paralysie de l'esprit). Je ne cherche donc jamais à leur imposer mes vues, mais j'essaie de comprendre les leurs et d'apprendre d'elles. C'est précisément parce que, dès le début, je respecte leur dignité que je noue souvent avec eux des amitiés si fortes que, grâce à elles, je peux les amener à respecter mon point de vue et à en tirer des enseignements. En tant que vagabond dans le Sud, il est absolument essentiel de pouvoir communiquer par le biais de l'amitié au lieu de susciter l'hostilité et la confrontation.

Mais si vous êtes capable de faire cela - et même de recevoir un amour et une admiration constants, comme j'ai la chance de le faire, ou d'entendre presque quotidiennement des phrases telles que "Je t'envie" ou "Sais-tu que tu as beaucoup de chance ?" - alors vous marchez sur une ligne mince où vous vous embourbez facilement dans la boue par votre intériorisation.

Cet écart entre ma réalité utopique (l'amour des gens en les imaginant comme des personnes dans une société libre) et ma réalité réelle (aimer les gens tels qu'ils sont dans leur condition actuelle non libre) est aussi difficile à combler qu'une rivière qui s'élargit constamment, de sorte que vous perdez lentement de vue l'autre rive utopique, tandis que vous vous noyez peu à peu dans la boue sur votre propre rive. Cependant, il semble que si vous interprétez correctement "la boue" (la réalité réelle) de ce côté-ci de la rivière (c'est-à-dire si vous creusez jusqu'aux désirs les plus profonds des gens,



même s'ils ne voient pas encore les liens entre tout cela), alors ils vous donnent le matériel qui vous permettra de construire une tour d'ivoire si haute et si belle que vous pourrez vous asseoir là-haut et dire aux gens sur la rive en dessous de vous combien l'autre rive est belle.

Mais comme vous n'avez vous-même aucun contact personnel avec l'autre rive - un contact qui aurait pu changer votre propre caractère et votre âme tout entière - vous n'avez aucun moyen de communiquer votre vision aux gens d'en bas, puisqu'ils ne voient aucune preuve que vous avez vous-même été "touché" ou changé. Car les idées visionnaires ne vous rendent pas nécessairement plus aimant et compatissant que ceux qui s'efforcent de s'entraider pour garder la tête hors de la boue (le défi de la plupart des Américains aujourd'hui). Ils oublient donc rapidement le message de votre histoire, mais trouvent l'histoire de mes images non américaines elle-même si intéressante, qu'ils vous permettent de construire la tour d'ivoire encore plus haut, de la renforcer et de l'embellir. Frustré et déprimé de ne pas pouvoir leur communiquer votre message, vous vous sentez de plus en plus mal à l'aise et avez un besoin accru de reconnaissance et d'admiration pour la tour d'ivoire que vous avez construite - plus encore que de leur reconnaissance de la raison pour laquelle vous vouliez la construire à l'origine. Finalement, vous devenez tellement confus et peu sûr de vous que seule leur reconnaissance de la tour elle-même, de sa beauté et de sa forme, compte pour vous. Et vous la construisez de plus en plus haut, jusqu'à ce que vous atteigniez ces hauteurs cyniques où vous ne pouvez plus vraiment voir ni votre propre rive ni la rive opposée, et où elles commencent à se ressembler.

De plus, vous avez maintenant atteint une telle hauteur que vous perdez le contact avec les gens de votre propre banque et décidez d'envoyer votre tour d'ivoire sous forme de livre pour que les gens aient quelque chose à se mettre sous la dent dans la boue. Alors que votre objectif initial était de construire un pont vers la banque utopique opposée, vous finissez par construire une tour sur votre propre banque. Au lieu d'aider les gens à sortir de la boue, vous aggravez en réalité leur situation, car vous leur avez donné une raison de se réjouir ou de pleurer là où ils sont, et vous renforcez ainsi cette rive boueuse.

De plus, votre tour d'ivoire est moralement répréhensible précisément parce qu'elle est construite sur une fondation de boue : votre œuvre d'art est le résultat direct de l'exploitation des personnes que vous aviez initialement l'intention d'aider, et plus votre tour s'élève, plus vous vous éloignez de leur souffrance. Ce sont des pensées comme celles-ci qui m'ont rendu de plus en plus déprimé ces derniers mois. J'entends constamment les gens dire : "Comme je t'envie de pouvoir

voyager comme ça parmi les Noirs", ou autre chose du genre, et je me rends compte que je me suis déjà tellement éloigné de la boue. Et c'est lorsque je me rends compte, malgré ce désir ardent, de l'impossibilité de créer un pont, que je peux devenir si désespéré que je sens que le fusil devrait être ma véritable arme plutôt que l'appareil photo. Mais tout de suite après, la question se pose de savoir dans quelle direction je vais tirer, car, comme vous le savez, j'ai le sentiment que tout le monde est également embourbé dans cette rive - et donc à la fois coupable et innocent. Où est le faiseur de pluie qui a créé la flaque de boue ?

Et c'est pourquoi je continue à patauger ici dans la boue, en essayant seulement de garder mon appareil photo suffisamment propre pour qu'il puisse enregistrer les victimes - sans vraiment croire moi-même qu'il sera un jour d'une quelconque utilité.

Bon, mais ce que je voulais vraiment vous raconter, c'est un peu ce qui s'est passé depuis que nous nous sommes séparés. L'une des premières personnes qui est venue me chercher était un homme d'affaires juif aisé (les Juifs viennent toujours me chercher pour me remercier parce que le Danemark a sauvé un certain nombre de Juifs pendant la guerre, alors que je n'étais même pas né à cette époque et que j'ai de plus en plus l'impression d'être autant américain que danois). Il n'avait pas vraiment envie de me ramener chez lui, car il était complètement assommé, en partie parce que ses affaires allaient mal et en partie parce que son frère était en train de mourir d'un cancer. Il était fortement sous l'influence de tranquillisants, mais il a réalisé qu'il avait besoin de quelqu'un à qui parler et m'a donc ramené chez lui, auprès de sa femme. Ce fut une expérience très forte pour moi. Complètement secoués, ils attendaient d'un moment à l'autre un appel de l'hôpital leur annonçant la mort de leur frère, et dans ce contexte lugubre, mes photos leur ont fait une très forte impression. Lorsque je suis parti le lendemain matin, ils m'ont beaucoup remercié et il a essayé d'exprimer cette expérience, les larmes coulant sur ses joues, en citant "J'avais l'habitude de pleurer parce que je n'avais pas de chaussures jusqu'à ce que je rencontre un homme qui n'avait pas de pieds". Avant mon départ, il m'a acheté 15 rouleaux de pellicule.

De Philadelphie, je suis allé à Norfolk pour y passer la nuit avant de partir vers le sud. Je me suis promené dans le ghetto à la recherche d'un endroit où loger et j'ai parlé avec quelques vieilles femmes qui se promenaient avec leurs petites charrettes à bras pour ramasser du bois de chauffage dans les ruines du ghetto. L'une d'elles m'a dit qu'elle ne pouvait plus se permettre que quatre queues de porc par jour au lieu de cinq à cause de l'inflation. C'était étrange d'entendre cela dans l'ombre de la plus grande base navale du monde. J'ai fini par

loger chez une mère noire célibataire de 32 ans. Elle n'était pas du genre à m'inviter normalement, mais son oncle m'avait emmené dans son appartement pour me montrer comment son plafond fuyait, dans l'espoir que je sois un journaliste qui puisse inciter la ville à le réparer.

Lorsqu'il est parti, je me suis si bien entendu avec la femme qu'elle m'a laissé rester. Elle venait d'avoir son premier enfant et c'était une expérience merveilleuse de la voir passer presque chaque minute à s'en occuper. Je restais assise pendant des heures à la regarder. Elle était aussi profondément croyante et, lorsque le bébé dormait, nous nous asseyions pour prier ensemble ou elle me lisait à haute voix un passage de la Bible en me tenant la main. Elle restait assise pendant un long moment, fixant une image de Jésus juste sous le plafond ruisselant avec un regard si intense et plein d'amour que j'étais très émue. Après quelques jours en ville, je suis descendu à Washington, en Caroline du Nord, où je suis arrivé juste après la tombée de la nuit. J'ai marché toute la soirée à la recherche d'un abri pour la nuit, mais tout le monde avait peur de moi, pensant que j'étais un "bustman" (flic en civil). Un homme m'a d'abord dit que je pouvais rester dans la maison de son oncle sur le canapé. Il m'a emmené dans une vieille cabane peinte en rouge, sale et sans lumière. Son oncle est sorti avec une lampe à huile à la main et était extrêmement en colère et a utilisé son bâton pour le démontrer, mais nous avons réussi à entrer et j'ai eu quelques vieilles cuisses de poulet sur une assiette sale dans ce coin de la cabane qui servait de cuisine, bien qu'il n'y ait pas d'eau courante. Mais le vieil homme était toujours en colère et ça a empiré de plus en plus, et finalement il m'a jeté dehors avec son bâton. Il n'allait pas avoir de Blancs dans sa maison, a-t-il tonné. Puis il a pris de grandes planches et des madriers et les a cloués devant les fenêtres et les portes de peur que je n'entre par effraction, et il est parti dans l'obscurité, toujours en criant et en hurlant. Il n'avait aucune confiance dans les Blancs. Plus loin dans la rue, une femme a appelé depuis un porche, proposant de partager une canette de bière. Plus tard, alors que j'essayais de converser avec son mari malade, qui était en fauteuil roulant et ne pouvait pas parler, j'ai remarqué qu'elle fixait une image du Christ sur le mur. Un peu plus tard, elle m'a indiqué que je devais entrer dans la chambre incroyablement désordonnée située à l'arrière. Je me suis demandé ce qu'en pensait le mari, incapable de faire un geste. Là, elle m'a d'abord enlacée, en me regardant avec de grands yeux larmoyants. Puis, soudain, elle est tombée à mes pieds et, tout en me tenant les chevilles, elle a embrassé mes chaussures sales en murmurant : "Jésus, Jésus."

Comme vous le savez, j'ai souvent été "confondu" avec Jésus parmi les Noirs du Sud à cause de mes cheveux (c'est une des

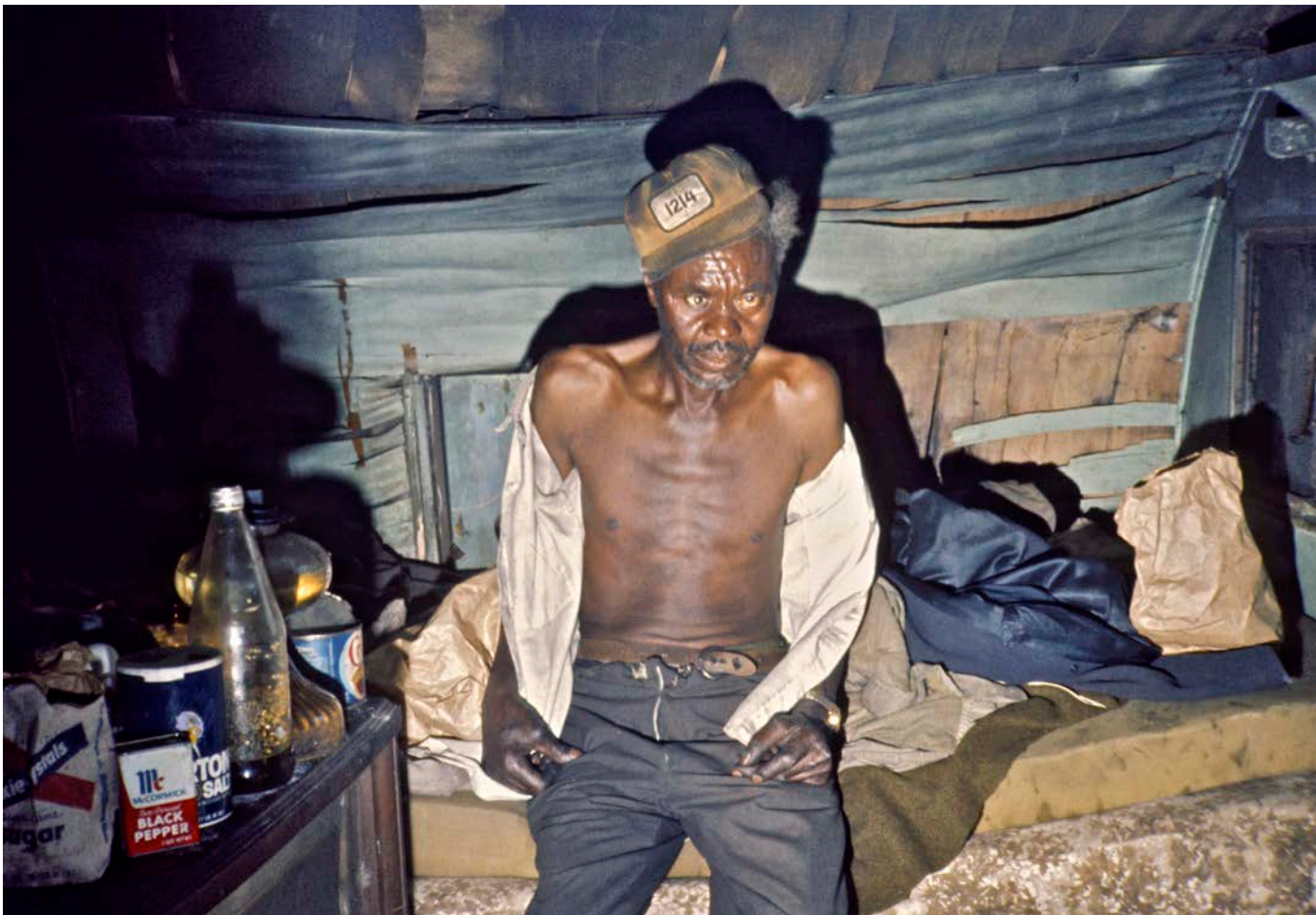


1973 - Norfolk, VA

raisons pour lesquelles je garde ma barbe tressée ridicule), mais dans la plupart des cas, leur sens de l'humour nous permet de rire ensemble de leur identification à Jésus. Vous y verrez probablement un autre exemple de l'identification de l'"esclave" au "maître", voire de son engouement direct pour ce dernier. Quoi qu'il en soit, cela m'aide probablement à franchir la barrière de la race. Mais dans une situation aussi choquante que celle-ci, je ne savais tout simplement pas quoi dire, car je ne savais pas si ce serait mal de la secouer pour la sortir de son expérience religieuse. J'ai cherché une citation biblique appropriée... la futilité de la Samaritaine buvant au puits de Jacob... mais je n'ai pas réussi à faire sortir un mot de mes lèvres. Je suis resté là pendant plus d'une heure avant d'avoir le courage (la cruauté) de briser sa transe. C'était une expérience si forte que je ne me sentais pas capable de rester là pour la nuit.

Alors que j'errais à nouveau dans les rues, vers dix heures, j'ai rencontré une jeune femme noire qui devait être un peu ivre, car elle m'a tout de suite demandé si nous ne pouvions pas être amies (ce qui est inhabituel par rapport à mon expérience des femmes noires dans le Sud). Elle m'a dit que si je trouvais un endroit où loger ce soir-là, elle viendrait rester avec moi.





1974 - rural La Crosse, FL

Je doutais que cela puisse marcher, mais nous sommes entrés dans un de ces “joints” (bars clandestins) du Sud et avons parlé à son cousin des endroits possibles. Tout à coup, elle s’est mise à m’embrasser sauvagement partout et m’a demandé gentiment : “Es-tu un hippie ?”. J’ai dit non, mais elle n’a pas compris. En fait, ce joint n’était pas l’endroit le plus sûr pour traîner. Autour de nous, dans l’obscurité, nous pouvions voir faiblement 15 à 20 “superflies”. Deux ou trois d’entre eux sont venus me prévenir d’un ton amical que c’était un endroit dangereux, mais j’ai répondu avec conviction “Je n’ai peur de rien”, ce qui les impressionne généralement, puisqu’ils ont eux-mêmes peur de leur propre ombre dans ces joints.

Mais c’est alors que l’enfer s’est déchaîné. Quelqu’un a dû parler de moi au type avec qui la femme était “en ménage”, car il est soudain arrivé en courant avec un grand couteau et s’en est pris à sa femme. Heureusement, il n’a pas utilisé le couteau, mais il a battu la pauvre femme en morceaux, l’a frappée au visage et lui a donné une vraie raclée, pire que ce que j’avais vu depuis des mois. Je devais avoir assez de sang-froid ce soir-là, maintenant que j’y pense, car j’ai immédiatement sorti mon appareil photo et essayé de fixer le flash, mais juste à ce moment-là, deux types sont arrivés en courant et m’ont attrapé : “Tu ferais mieux de te barrer d’ici.

Quand il en aura fini avec elle, il va s’en prendre à toi.” Et ils m’ont pratiquement porté hors de l’endroit. Je n’ai jamais revu la femme. Bien que j’aie vu ce genre de chose si souvent, j’étais plus bouleversé, car d’une certaine manière, j’en étais moi-même la cause. Avec mon statut d’opresseur perçu, c’est comme si je ne pouvais pas atteindre des relations humaines plus profondes sans devenir soit victime soit bourreau. La plupart du temps, je suis bien sûr une victime (du rejet compréhensible), mais comme j’essaie toujours d’aller au bout des choses avec les gens, il m’arrive de temps en temps de franchir la ligne invisible qui sépare la victime du bourreau. Je déteste cela, car je suis alors obligé de prendre les choses en main au lieu de laisser les autres les diriger. Cette nuit, je ne suis pas allé aussi loin et je commence à craindre de m’être endurci au point de perdre ma propre volonté. C’est peut-être cette pensée qui m’a harcelé et fait réagir différemment de d’habitude plus tard dans la nuit. En effet, après avoir marché pendant deux heures de plus, j’ai finalement réussi à trouver un toit chez deux vieux clochards. Ils étaient complètement ivres et il y avait un désordre incroyable. Ils ne pouvaient même pas se payer du kérosène, alors il n’y avait pas de lumière. On était censés dormir tous les trois dans un seul lit. Il y avait des centimètres de terre en dessous et toutes les 25 minutes, l’un de nous devait se lever pour mettre du bois sur

le poêle, car il faisait très froid. Au début, je dormais entre eux, mais je me suis rendu compte qu’ils étaient tous les deux homosexuels. J’ai donc déménagé près du mur pour n’en avoir qu’un à combattre, mais il s’est avéré être le plus excité. Dans ce genre de situation, je me résigne généralement à ce qui arrive, mais cette nuit-là, je n’en avais pas envie, peut-être à cause de l’expérience précédente dans ce tripot. C’était ce que l’on pourrait appeler un “vieil homme sale” avec de la barbe et de la bave, mais ce n’était pas la raison. J’ai vécu des choses bien pires que cela. J’en étais probablement arrivé au point où j’en avais assez d’être utilisé par des hommes homosexuels. Je déteste faire du mal aux gens, mais je suppose que cette nuit-là, j’essayais de me prouver qu’il me restait au moins un peu de volonté. Alors je me suis allongée sur le côté, le visage tourné vers le mur. Mais il griffait et arrachait si fort mon pantalon que j’avais peur qu’il ne se déchire, et comme c’est la seule paire que j’ai, je ne pouvais pas me permettre de la sacrifier. Je me suis donc retournée, le visage tourné vers lui, mais il a continué, a plaqué sa grosse trique contre mes côtes et a commencé à m’embrasser partout - des baisers qui puaien le vin de pomme Boone’s Farm. Le pire, c’est qu’il n’arrêtait pas de me murmurer des choses à l’oreille comme “Je t’aime. Je t’aime. Oh, comme je t’aime.” C’était peut-être assez vrai à ce moment-là, mais ça me rendait folle de l’écouter. Comme vous le savez, j’ai l’impression que ce mot a été surutilisé, surtout chez les hommes noirs. Je ne pense pas que ce soit quelque chose que l’on puisse dire la première nuit où l’on va au lit avec quelqu’un. La seule chose qui manquait était qu’il dise, “Oh, tu ne m’aimes pas parce que je suis noir.” Mais heureusement, j’ai été épargné par cette phrase. Il a finalement eu sa sucette, mais cela ne l’a pas satisfait, car il était le genre d’homosexuel qui va chercher la rigueur. Il est devenu de plus en plus excité et a fini par être tellement excité que je me suis sentie vraiment coupable, mais je n’ai quand même pas cédé un pouce de plus. Il a essayé et essayé. Finalement, il a détruit la belle ceinture en cuir que tu m’avais donnée la fois où je ne pouvais plus garder mon pantalon. Ça m’a mis tellement en colère que j’ai attrapé son gros canon à deux mains et je l’ai tourné vers l’autre gars qui ronflait comme un bateau à vapeur. “Pourquoi vous ne vous amusez pas entre vous et me laissez en paix. Je veux dormir.” Mais cela n’a pas aidé, alors la lutte a continué toute la nuit, avec moi toutes les cinq minutes tournant le canon dans l’autre direction (environ quatre fois entre chaque nouvelle charge de bois de chauffage).

Finalement, le type est parti vers huit heures et j’ai pu dormir quelques heures. Plus tard dans la journée, je l’ai rencontré dans le café du coin. Il s’est approché et m’a demandé si j’étais en colère contre lui. J’ai répondu : “Bien sûr que non, nous sommes toujours de bons amis. J’étais juste tellement fatigué hier soir.” Il était tellement content qu’il s’est mis à

danser, faisant rire tout le monde. Il était l’un de ces parias, tant chez les Noirs que chez les Blancs. J’étais très triste, car j’avais l’impression d’avoir détruit quelque chose en moi. Je ressentais une profonde irritation de ne pas avoir été capable de lui donner de l’amour. À ses yeux, j’étais une sorte de gros bonnet et il aurait été heureux que je me donne à fond. Quelque chose en moi a fait “tilt” ce soir-là, et le lendemain, j’ai ressenti un profond dégoût de moi-même. Je trouve constamment de nombreuses lacunes dans mes relations avec les gens, mais le pire, c’est lorsque mes lacunes blessent ces personnes, qui sont déjà blessées et détruites de toutes les manières possibles par la société qui les entoure.

Si je ne pouvais pas constamment donner un peu d’amour à ces ratés, je ne pourrais tout simplement pas supporter de voyager aussi longtemps que je l’ai fait. La seule chose qui a un sens pour moi dans mon voyage, c’est d’être avec ces âmes solitaires et naufragées. Mon passe-temps photographique n’est, en fin de compte, rien d’autre qu’une exploitation de la souffrance, qui ne contribuera probablement jamais à l’atténuer. Mais je ne peux pas m’empêcher de l’enregistrer, car d’une manière ou d’une autre, il doit être transmis au monde extérieur.

Cette force que j’obtiens en côtoyant ces perdants extrêmes, et l’amour que je reçois souvent d’eux, c’est ce qui, malgré tout, me donne un mince espoir que mes photos puissent parler même aux gagnants de la société. Si j’ai néanmoins réagi si négativement ce soir-là, c’est peut-être aussi parce que j’ai récemment vécu une expérience similaire qui m’a profondément blessé. C’était le jour même où je t’ai quitté à Plainfield. L’un des premiers à m’avoir pris en charge sur la route du New Jersey était un homme blanc d’une cinquantaine ou soixantaine d’années. Il a immédiatement commencé à raconter qu’il avait toujours été le mouton noir de la famille et a même utilisé l’expression “vieux cochon” à son sujet. Je vois souvent cette haine de soi chez les homosexuels âgés et je ressens ce sentiment, ayant été le mouton noir dans ma propre famille pour d’autres raisons.

Il m’a demandé de l’accompagner chez lui et de parler avec lui, et je n’ai pas pu refuser, même si j’avais en tête de me rendre en Caroline du Nord le jour même. Après que nous ayons parlé toute la journée, il m’a emmené le soir au cinéma où il était projectionniste. Il projetait un film de John Wayne du genre habituel. Au milieu du film, il a commencé à me caresser les cuisses. Cela ne m’a pas vraiment surpris, mais j’ai trouvé tellement ironique que pendant tout le temps où il est resté là, il a commenté le film, surtout les scènes à deux poings, encourageant John Wayne : “Donne-leur, assomme-les”, etc. Comment pouvait-il s’identifier à ce



point à l'univers effrayant du machisme et de l'oppression machiste de John Wayne, qui, plus que toute autre chose, l'avait opprimé toute sa vie et lui avait donné cette violente haine de soi ? Pendant l'entracte, je me suis promené dans le grand centre commercial où se trouvait le cinéma. Où que j'aïlle, la musique en plastique des haut-parleurs, qui stimule la vente, me suivait, et j'ai soudain ressenti un terrible dégoût de l'Amérique, que j'assimilais à tort à mon expérience avec John Wayne. Mais au milieu de ce dégoût, j'ai senti que même si ces gens sont dans une telle mesure leurs propres oppresseurs, il devait être possible de les atteindre et de les arracher à ce schéma sado-masochiste. Le soir, quand je rentrais à la maison, j'essayais de voir toute la beauté en lui. Ce n'était pas facile, car il était bien de ce type que la société a condamné comme repoussant et obscène, mais avec toute l'énergie que je venais de recevoir de mon séjour chez vous, j'ai eu un tel surplus ce soir-là, que je crois vraiment avoir senti des lueurs d'amour pour lui.

Mais c'est alors que se produisit la chose qui devait me vaincre. Dans la chaleur de la nuit, au lit, ma perruque a glissé et mes longs cheveux sont tombés. Je pouvais clairement voir son étonnement et son dégoût, mais il a essayé de se retenir et a marmonné quelque chose du genre : "Au moins, tu n'es pas une sale hippie." (Lorsque je faisais de l'auto-stop et pour survivre parmi les Blancs conservateurs, je portais généralement une perruque aux cheveux courts et je roulais ma barbe de 17 pouces de long). Mais à partir de ce moment-là, notre relation a volé en éclats, et je n'ai pas réussi à le faire s'ouvrir à nouveau. Il aurait probablement préféré me mettre dehors sur-le-champ, mais j'ai été autorisé à rester car il pleuvait à verse ce soir-là. Bien qu'il soit petit et qu'il ait des jambes courtes et trapues, il était si gros que je devais dormir tout au bord du lit et ne pouvais m'empêcher de tomber qu'en me soutenant toute la nuit d'une main sur le sol. Je n'ai donc pas pu dormir, mais je suis resté allongé en pensant qu'il était étrange que les gens puissent avoir des préjugés si forts qu'ils les emportent même dans leur lit. Comme il pleuvait encore le lendemain matin, je me suis demandé si je ne devais pas rester un jour de plus pour essayer de briser la glace, mais ce n'était manifestement pas ce qu'il avait en tête. Presque sans marmonner un mot, il m'a conduit jusqu'à la route principale près de Milltown, où je suis resté debout sous la pluie battante pendant les sept heures suivantes, car, comme vous le savez, les gens ne viennent jamais vous chercher quand vous en avez le plus besoin. Vous devez être fou de rester dehors sous la pluie, pensent-ils. C'est alors que l'homme d'affaires juif m'a enfin repêché. Comme vous pouvez le comprendre, j'étais presque aussi mal en point que lui, mais je ne lui ai pas parlé de mon expérience déprimante.



1974 - Plainfield, NJ - la famille d'Edwina en 2005 m'a rendu visite au Danemark

Je te parlerai plus longuement de Washington, N.C., dans une prochaine lettre et je terminerai en disant que je suis maintenant en train de sortir de la dépression dans laquelle j'étais à cause de toi à l'époque, bien que ton souvenir plane toujours comme un lourd nuage sombre sur mon voyage. C'est toujours un mystère pour moi de savoir comment j'ai pu être aussi blessée par notre relation, et pourquoi elle a pris la direction qu'elle a prise. Bien que tu sois plus jeune que moi, elle s'est néanmoins transformée en une sorte de relation mère-fils, ce que je n'aurais jamais pu imaginer au début de mon amour pour toi. Ta force et ta sagesse ne t'ont pas permis de te laisser séduire par une relation aussi irréaliste que la nôtre l'aurait été. Tu appartiens à la bourgeoisie noire, et si j'aimais me jeter dans tes luxueux meubles rembourrés, j'aurais dû comprendre tout de suite que ce n'était pas mon monde. Vous étiez fasciné par ma vie de vagabond et vous me souteniez dans mon projet avec votre sentiment de fierté noire, mais votre fierté était néanmoins menacée par le monde que je représentais. Depuis que tes ancêtres ont été éduqués par le maître d'esclaves, ta famille a entretenu cette différence de classe, et je ne peux m'empêcher de penser que ce fossé psychologique de plusieurs kilomètres que tu as été élevé à ressentir entre toi et ce ghetto dans lequel je me déplace normalement, est ce qui a réellement détruit notre relation. Mais j'ai beau l'analyser et essayer de la comprendre, il m'est difficile d'accepter que cela se termine ainsi entre nous. La souffrance que j'ai endurée chez toi, je ne souhaite plus jamais la revivre, mais en tant que vagabond, je suis néanmoins devenu tellement fataliste que je crois que cela a servi à quelque chose, et que cela me permettra de m'identifier plus facilement à la souffrance des autres et de ne faire qu'un avec elle, même si bien sûr la souffrance que je vois autour de moi dans cette société est de nature bien plus violente

que celle que j'ai connue avec toi. Malgré cela, j'utiliserai toujours le mot "souffrance" pour décrire le processus que j'ai vécu avec toi. Sans cette souffrance, vous n'auriez pas pu me déstabiliser à ce point. À partir du moment où tu as compris que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, et que ton amour s'est refroidi jusqu'à devenir distant, j'ai ressenti un désespoir croissant en moi. Je ne suis par nature pas très agressive, comme tu le sais, et même pas très autoprotectrice, mais face à ton début de rejet, j'ai ressenti une agressivité croissante qui est devenue de plus en plus insupportable. Avec toute votre perspicacité psychologique, vous l'avez probablement senti. En tout cas, elle s'est enflammée cette nuit où je me suis installé dans ton lit sans y être invité, brisant ainsi mon principe fixe de voyage : ne jamais violer l'hospitalité des gens.

Mais si je dois vraiment illustrer le désespoir psychologique que j'ai ressenti pour toi dans mon amour, un désespoir plus fort que tout ce que j'ai jamais ressenti envers une femme, alors je ne peux pas le faire mieux qu'en laissant la citation bien connue de W.E.B. Dubois décrire mon état d'esprit : "Il est difficile de faire voir aux autres toute la signification psychologique de la ségrégation des castes. C'est comme si quelqu'un, sortant d'une caverne sombre sur le flanc d'une montagne imminente, voyait le monde passer et lui parlait ; lui parlait avec courtoisie et persuasion, lui montrant comment ces âmes enterrées sont entravées dans leur mouvement, leur expression et leur développement naturels ; et comment leur libération de la prison serait une question non seulement de courtoisie, de sympathie et d'aide pour eux, mais d'aide pour le monde entier. On parle ainsi de façon régulière et logique, mais on remarque que la foule qui passe ne tourne même pas la tête ou, si elle le fait, jette un regard curieux et continue son chemin. Les prisonniers comprennent peu à peu que les gens qui passent n'entendent pas, qu'une épaisse feuille de verre invisible mais horriblement tangible les sépare du monde. Ils s'excitent, parlent plus fort, gesticulent. Certains des passants s'arrêtent par curiosité ; ces gesticulations semblent si inutiles ; ils rient et passent leur chemin. Ils n'entendent toujours pas du tout, ou n'entendent que faiblement, et même ce qu'ils entendent, ils ne le comprennent pas. Les personnes à l'intérieur peuvent alors devenir hystériques. Ils peuvent crier et se jeter contre les barrières, se rendant à peine compte, dans leur désarroi, qu'ils hurlent dans un vide non entendu et que leurs pitreries peuvent en fait sembler drôles à ceux qui regardent de l'extérieur. Ils peuvent même, ici et là, percer dans le sang et se défigurer, et se retrouver face à une foule horrifiée, implacable et tout à fait écrasante de gens qui ont peur pour leur propre existence".

Je ne pense pas que cette image de mon état d'esprit à cette époque soit très exagérée, tant mon engouement était fou. Mais je m'étonne qu'à un stade aussi précoce, vous ayez pu voir à quel point notre relation était déséquilibrée. Un mariage entre nous, en fin de compte, aurait eu cette barrière de verre invisible entre nous, avec moi à l'intérieur de la grotte, à laquelle j'ai consacré tant de ma vie, et toi à l'extérieur. Avec toute ta nature bourgeoise, tu n'aurais jamais pu vivre la vie que je mène dans la grotte et que j'essaie de montrer au monde extérieur avec mes photos. Je sais que dans mon esprit, d'une manière ou d'une autre, je serai toujours à l'intérieur de la grotte, tandis que vous savez aussi bien que moi que vous serez toujours à l'extérieur, malgré une certaine connaissance de la grotte. Chaque fois que je m'enfonçais trop profondément dans la grotte et que je me sentais perdu, vous pouviez toujours, avec votre sagesse et votre profonde perspicacité humaine, me l'expliquer et tout remettre en perspective. Il n'était donc pas surprenant que tu deviennes de plus en plus une sorte de mère pour moi, malgré toutes mes résistances. Ce que je crains, c'est que, malgré ta compréhension de la grotte, tu sois encore tellement marqué par ta classe qu'au moment critique où la barrière de verre sera brisée, quand tout sera dit et fait, tu te retrouveras parmi la foule horrifiée et implacable. Pour éviter cela, nous devons continuer à travailler ensemble. Si un mariage entre nous était irréaliste, et pour moi dans la grotte inévitablement destructeur, il n'est en tout cas pas irréaliste qu'il y ait une profonde amitié entre nous. Si vous continuez à me soutenir et à me conseiller, nous pouvons, dans le cadre d'une telle amitié, faire tomber progressivement cette barrière de verre et construire une relation d'une force et d'une valeur telles que celles que nos deux races auront dans l'Amérique post-raciale, lorsque notre lutte commune sera terminée. Grâce à notre amitié continue, je peux ainsi construire le pont au-dessus de la rivière, afin que mon travail ne devienne pas seulement la tour d'ivoire d'un homme blanc. Mon amour pour toi a encore le caractère de l'engouement plus que de l'amitié. Ta beauté et ton afro doux et volumineux, ta voix douce et profonde (et maternelle) et tes lèvres douces qui m'embrassaient le matin me tourmentent encore dans mes pensées. Mais dès que je serai sorti de cet état d'esprit de grotte, peut-être dans quelques mois seulement, je serai de retour à Plainfield, et nous pourrions commencer à construire notre amitié - une amitié sans laquelle nous ne réussirons jamais à briser les barrières de verre et à construire un pont vers une nouvelle et belle Amérique. Jusque-là, tu restes ma bien-aimée, mais lointaine et inaccessible, Edwina.

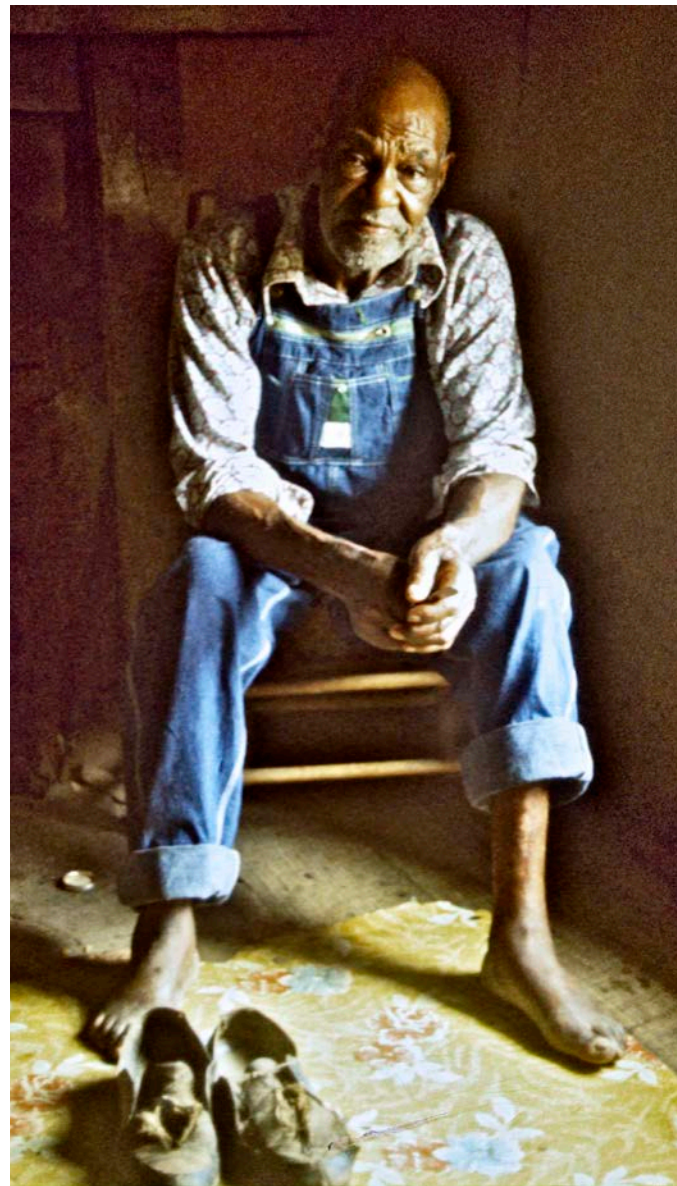
*Avec amour, Jacob.*





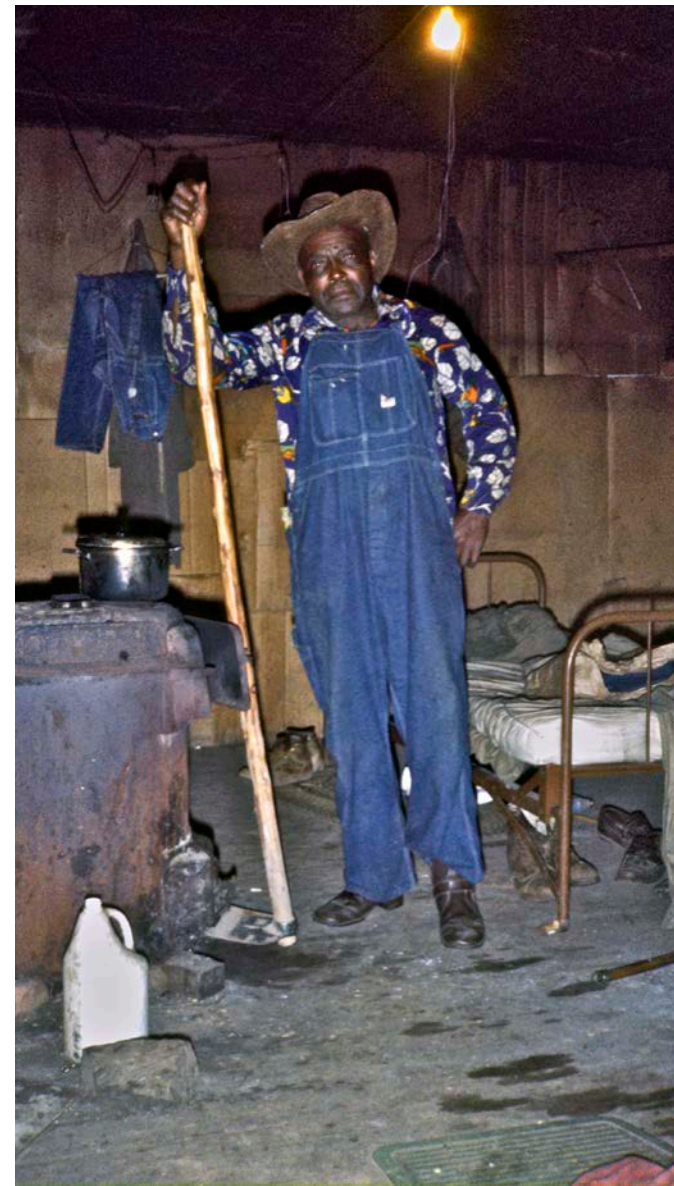
1973 - Orangeburg County, SC

En Alabama, je vivais avec Jack Ray, qui avait créé et possédait plusieurs banques. Jack était l'un des hommes les plus libéraux d'Alabama et employait des Noirs comme caissiers. C'était une personne affectueuse et empathique, aussi cela me blessait-il lorsqu'il les traitait de "nègres", comme on le faisait dans le coin. Souvent, en tant que pauvre clochard, j'avais un fort désir d'obtenir une éducation formelle afin d'entreprendre une carrière et de m'élever dans la classe supérieure, mais chaque fois que j'avais la chance, comme ici, de vivre la soi-disant bonne vie, cela me rendait généralement si malade que je fuyais rapidement vers l'autoroute à nouveau. Car d'où venait tout l'argent avec lequel Jack avait acheté sa luxueuse maison en dehors de la ville ? Il m'a dit qu'il avait fait fortune en accordant des prêts à de pauvres métayers noirs pour qu'ils puissent acheter une mule ou quitter leur cabane pourrie pour une remorque en plastique profilée et rejoindre le nouveau prolétariat en plastique de plus de 30



1975 - Bullock County, AL

millions d'Américains. Mais de nombreux métayers ne pouvaient même pas se permettre ces cabanes modernes. Ils ont déjà assez de mal à payer leurs mules et sont endettés à la fois envers la banque et le propriétaire terrien blanc, à qui ils devaient souvent payer la plus grande part de leurs récoltes, tout comme nous, dans l'Europe féodale, payions l'église et le châtelain. Le système américain a vu le jour après la guerre de Sécession, lorsque ni les planteurs ni les esclaves affranchis n'avaient d'argent. Poussés par la faim à travailler pour peu ou rien, les Noirs démunis ont passé des accords avec leurs anciens propriétaires d'esclaves pour emprunter des terres, des logements et des semences. Les bénéficiaires étaient censés être partagés. Mais les dettes et la comptabilité malhonnête ont généralement plongé les métayers dans une situation matériellement pire qu'elle ne l'était sous l'esclavage (le maître avait au moins intérêt à les nourrir).



1975 - Oglethorpe County, GA



1973 - Gadsden, AL



1973 - Gadsden, AL

Le système s'est perpétué de génération en génération, et à l'éternelle dette envers le propriétaire s'est ajoutée la dette envers le magasin de l'économat et enfin la banque, le tout contribuant à créer une classe supérieure blanche. Déjà, lorsqu'il est venu me chercher en 1973, Jack Ray s'était enrichi au point de pouvoir me faire voyager dans son jet privé. À mon retour, j'ai découvert que son empire bancaire s'était encore agrandi, et il m'a invité à dîner dans un club réservé aux Blancs. Sponsor de tout, des bourses d'études aux orchestres, il a rejoint la Chambre de commerce en 1993. Le Jack L. Ray Family Park lui a été dédié, mais aucun Noir n'a assisté aux festivités. Peut-être parce que sa contribution la plus importante à la société a consisté en des politiques monétaires qui ont contribué à doubler la valeur nette de chaque Américain blanc, de 6 à 12 fois celle de chaque Américain noir, entre notre première rencontre et sa mort en 2006.





1974 - Charleston, SC

Plus tard, j'ai rendu visite à ce métayer, qui vivait près du banquier. Lui et sa femme avaient 78 ans et auraient dû cesser de travailler depuis des années. Mais il m'a dit : "Je dois travailler jusqu'à ce que je tombe raide mort dans les champs. L'année dernière, ma femme a eu des problèmes cardiaques, alors maintenant je dois faire le travail tout seul." Deux fois par an, il se rendait au magasin local pour acheter un peu de farine et un peu de sucre. C'est tout ce qu'il achetait. J'ai demandé ce qu'ils mangeaient au petit-déjeuner. "Un verre de thé et un peu de feuilles de navet", a-t-il répondu. Et pour le déjeuner ? "Juste des feuilles de navet", a-t-il répondu. Et pour le dîner ? "Surtout des feuilles de navet." Un autre métayer, qui dépeçait un lapin, m'a parlé :

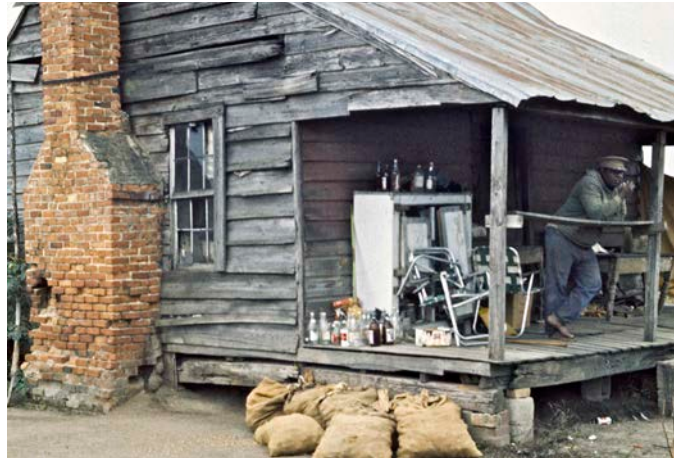
- Mais il vous arrivait souvent de vous coucher le ventre vide ?
- Oui, monsieur, plus souvent qu'autrement. Mais parfois les gens nous donnaient du pain ou un repas.
- Des blancs ?
- Parfois des Blancs, parfois des Noirs. Parfois, on n'avait rien et on se couchait le ventre vide. On s'est couchés des millions de fois en ayant faim. Parfois, on voulait chasser, mais on était trop faibles pour attraper des lapins.

Mes tentatives pour me renseigner sur les conditions de vie de ces métayers se sont heurtées à un mur presque impénétrable de peur et d'intimidation. J'avais imaginé que cette peur était entièrement conditionnée par l'histoire. Une nuit, cependant, après avoir rendu visite à un tel métayer, je parcourais les 10 miles d'un cul-de-sac pour rejoindre ma cabane lorsque je suis tombé dans une "embuscade" tendue par un pick-up, les phares braqués sur moi et les fusils pointés vers l'extérieur. J'ai réussi à me sortir de ce pétrin en parlant, mais peu à peu, j'ai compris que cette intimidation était profondément ancrée dans le système violent du péonage, qui a empêché les métayers et les ouvriers agricoles de fuir leur "dette" en les battant, en les emprisonnant et en les assassinant.

Pendant la Seconde Guerre mondiale (au cours de laquelle les États-Unis étaient salués comme le pays de la liberté), le ministère américain de la Justice a admis qu'"il y a plus de Noirs détenus par ces esclavagistes pour dettes que de Noirs réellement possédés comme esclaves avant la guerre civile."



1973 - Yazoo City, MS



1973 - Orangeburg County, SC



1994 - Pahokee, FL



1975 - Burke County, GA



1974 - Elizabethtown, NC



1975 - Notasulga, AL



1975 - Bullock County, AL

Pourtant, le ministère de la Justice n'a rien fait pour poursuivre ces propriétaires d'esclaves, qui se sont même échangés et vendus des péons entre eux. Bien qu'il y ait eu un nombre croissant d'affaires de péonage dans les années 1970, seules quelques-unes ont abouti devant les tribunaux, et seules les plus cruelles, comme une affaire en 1980 dans laquelle un planteur a enchaîné ses ouvriers pour les empêcher de s'échapper, ont atteint la presse (et le public américain).

Dans les années 1990, The Atlanta Constitution a publié un grand reportage sur un propriétaire terrien qui s'était enfui aux Bahamas, un paradis fiscal, abandonnant ses métayers criblés de dettes, qui ne savaient pas s'ils avaient été achetés ou vendus. Plus je commençais à pénétrer ce courant sous-jacent d'effroi et de terreur, plus je sentais que le 20e siècle avait une influence bien plus violente sur la psyché noire que l'esclavage.





1973 - Zebulon, NC



1990 - Bullock County, AL - 96 Jahre alte Frau



1974 - Washington, NC

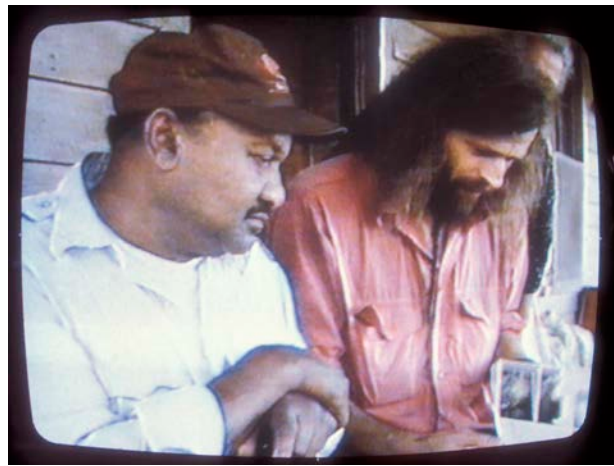


1973 - Zebulon, NC - Lefus Whitley





Mosel et les enfants 1973 - Gwen, 5 ans, à droite, devant la télé.



Lefus à la télévision danoise en 1992



De gauche à droite, Kenny, Gwen avec un livre, Rene, Betty Jean et Mosel en 1978.



Lefus est décédé le 17 mars 2004, à l'âge de 77 ans. J'ai vu Mosel peu avant sa mort en 2008.



Gwen avec le livre en 2003. En tant que technicienne de laboratoire, elle m'envoie des informations sur la famille.

Mon amitié avec Lefus Whitley montre à quel point il est important de vagabonder dans la quatrième dimension - en incluant le facteur temps. Car les images mentent souvent, même pour le photographe lui-même. Lep, un gangster de New York, m'a invité en 1973 à rendre visite à ses parents dans les bois de Caroline du Nord. C'est là que j'ai pris la photo de son père Lefus, ivre et apathique, devant la télévision de la page 99. Ces photos "honnêtes" de Lefus ont rendu difficile par la suite la diffusion de mon émission dans les lycées, de peur qu'elles ne renforcent les préjugés négatifs des élèves sur les Noirs, "paresseux" et "apathiques". Je crains que je ne l'aie moi-même perçu de cette façon, car chaque fois que je lui ai rendu visite au fil des ans, il était allongé, ivre, sur le sol, à l'exception d'une fois, en 1991, où nous l'avons obligé à se redresser pour passer à la télévision danoise. J'ai toujours eu besoin de l'aide de son fils pour retrouver sa famille au fond de la forêt dans de nouvelles cabanes pourries, car il avait brûlé les précédentes en état d'ébriété. Mes préjugés ont donc duré 30 ans, jusqu'à ce qu'en 2003, je voyage pour réaliser des interviews vidéo avec mes amis sur leur propre perception de leur vie, contrairement à MES interprétations dans mon émission. Car la famille et les voisins ont confirmé que Lefus n'avait jamais manqué un seul jour de travail de toute sa vie. Dans sa jeunesse, il était un métayer travailleur et ne buvait qu'un peu le week-end, mais la situation



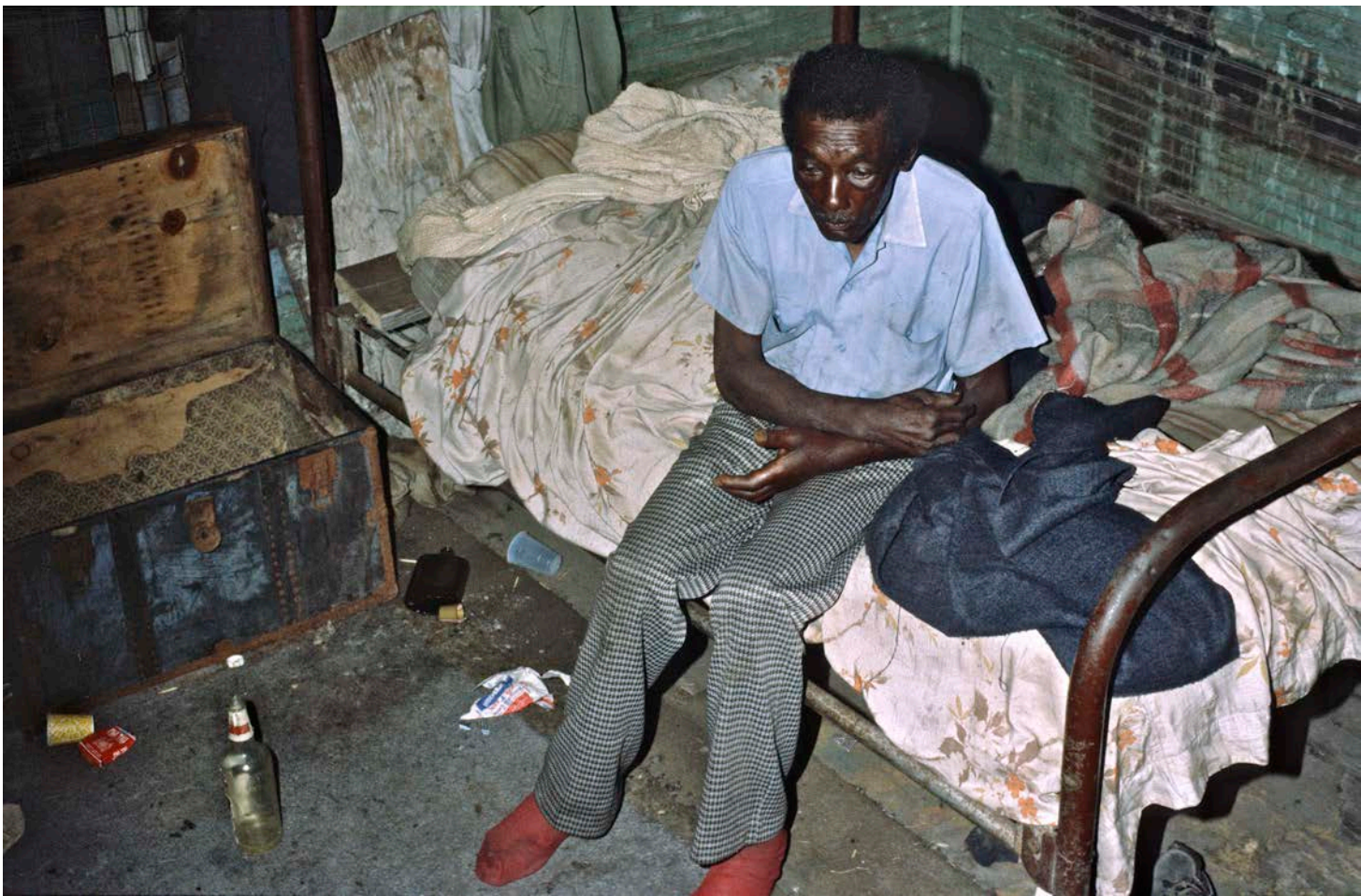
Quand j'ai vu Lefus pour la dernière fois en 2003, il avait arrêté de boire.

s'est aggravée lorsqu'il a perdu ses terres, les propriétaires blancs ayant chassé les derniers fermiers noirs. Il est alors devenu ouvrier du bâtiment, et son équipe venait le chercher tous les matins à cinq heures pour le conduire à Raleigh où il a construit la plupart des gratte-ciel que l'on voit aujourd'hui dans la capitale de l'État. Pendant toutes ces années, il ne buvait qu'après le travail et après avoir donné à sa femme Mosel ce dont elle avait besoin pour élever la famille - c'est-à-dire lorsque je lui rendais visite le soir. Ma superficialité venait du fait que je n'avais jamais vécu avec la famille, car j'ai toujours vécu avec son fils Lep. J'avais été "paresseux", pas Lefus, ce qui m'a encore une fois appris à ne jamais juger les gens avant d'avoir vécu avec eux 24 heures sur 24. Des années plus tard, Bruce Springsteen a commis la même erreur en volant cette photo pour la mettre sur son album à succès "57 channels and nothing's on", sans demander ni payer un centime ni à moi ni à Lefus. Contrairement à ce que nous pensons des personnes comme Lefus, qui sont stigmatisées comme étant des "fainéants profiteurs", il n'a jamais reçu de soutien de la société jusqu'à sa mort, le 17 mars 2004. Alors pourquoi blâmer gratuitement la "haute société" et la laisser s'en tirer à la fois avec l'accaparement des terres et le parasitisme ? Bruce Springsteen est peut-être "né aux États-Unis", mais comme je l'ai toujours dit, "mon ami Lefus a construit l'Amérique !"



Lefus est devenu mondialement célèbre en 1992





1978 - rural La Crosse, FL



1974 - Manhattan, NY

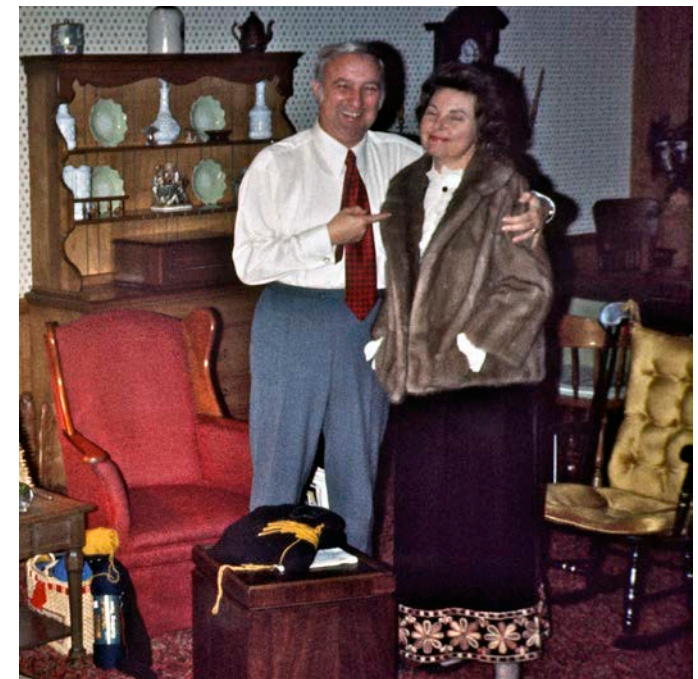


1994 - Pahokee, FL

Mon ami Jack Ray, un récent bénéficiaire de cette violente ignorance, a, sans le savoir, ajouté une pièce de plus au schéma de la faim et de la peur que j'ai observé dans les classes rurales défavorisées des années 70.

Le racisme hante tous les pays, mais il est plus visible en Amérique parce qu'il est lié à une impitoyable oppression de classe - le plus grand fossé entre riches et pauvres dans le monde industrialisé. Sans un État-providence protecteur pour tenir en échec les forces du marché, beaucoup sont rendus si pauvres qu'ils perdent à la fois leur liberté et l'initiative de braver le marché. Quand on sait que 2 % des Américains possèdent aujourd'hui 80 % de tout, on comprend mieux d'où vient la fourrure de vison de ce banquier. La seule chose qu'il ne pouvait pas acheter était le vrai bonheur. Encore et encore, je constate que la classe supérieure est obligée de substituer les manteaux de vison, l'alcool, les pilules nerveuses et la cocaïne au bonheur personnel.

J'ai commencé à me sentir aux antipodes de l'ignorance dominante des Blancs, qui semblent toujours incapables de comprendre pourquoi leurs propres ancêtres blancs ont pu "réussir" en peu de temps, alors que, après plus de 100 ans de "liberté", les Noirs continuent de se battre.

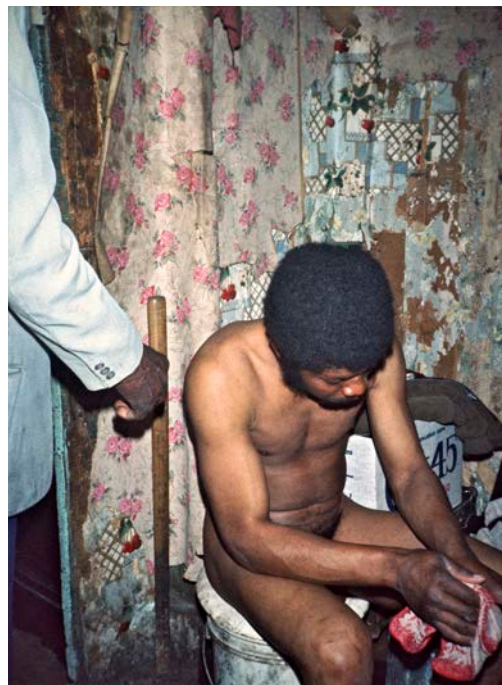


1973 - Gadsden, AL





1975 - Tuskegee, AL



1974 - Washington, NC



1996 - rural Selma, AL



1974 - Washington, NC



1975 - Bullock County, AL (le grand-père de Mary a 102 ans, il a tué sa femme peu après)

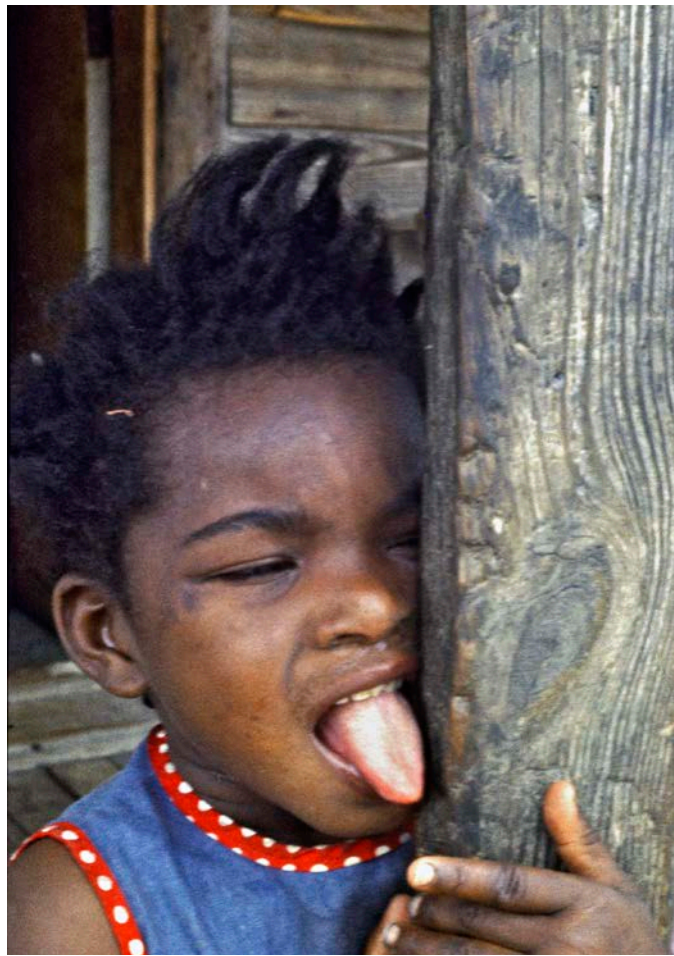




1974 - Vanceboro, NC



1973 - Baltimore



1974 - rural Greenville, NC

La faim, et ses raisons, que j'ai vues autour du banquier n'étaient pas uniques. La sagesse américaine traditionnelle insiste sur le fait que si un homme a faim, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même, parce qu'il ne veut pas travailler. Alors pourquoi ai-je si souvent vu les affamés travailler plus dur et plus longtemps que ceux qui causent leur faim ?

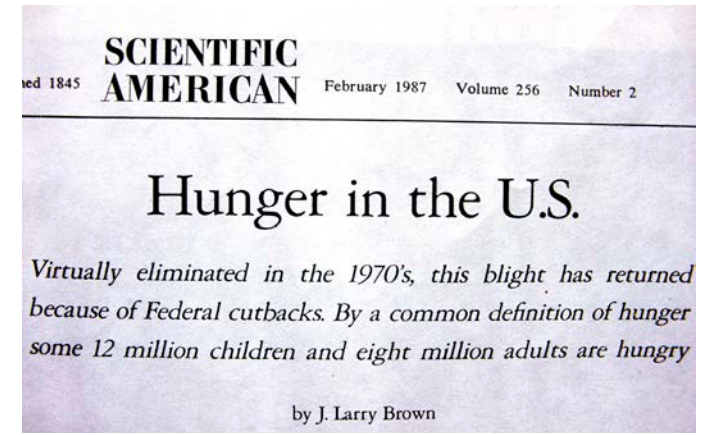
Ce sont les enfants qu'un tel cynisme social blesse le plus. La malnutrition leur donne une résistance réduite aux maladies, c'est pourquoi la famine était généralement appelée "pneumonie" sur le certificat de décès. Partout dans le Sud, j'ai vu ces petites pierres tombales cachées dans les champs. Dans de nombreux districts, la mortalité infantile des enfants noirs était 8 à 10 fois plus élevée que celle des Blancs. En comparaison, le taux de mortalité infantile des Noirs n'était que deux fois plus élevé que celui des Blancs pendant l'esclavage (comme c'est le cas pour l'ensemble du pays aujourd'hui). En d'autres termes, plus de 6 000 bébés noirs meurent chaque année parce qu'ils ne bénéficient pas des mêmes soins de santé et de la même alimentation que les Blancs. Un nombre encore plus important de ces nourrissons pourrait être sauvé chaque année s'ils avaient accès aux mêmes visites hebdomadaires d'infirmières avant et après la naissance, ce que nous considérons comme acquis dans un État-providence comme le Danemark. L'espérance de vie au Bangladesh sera plus longue en 2021 que dans 10 comtés du Mississippi.



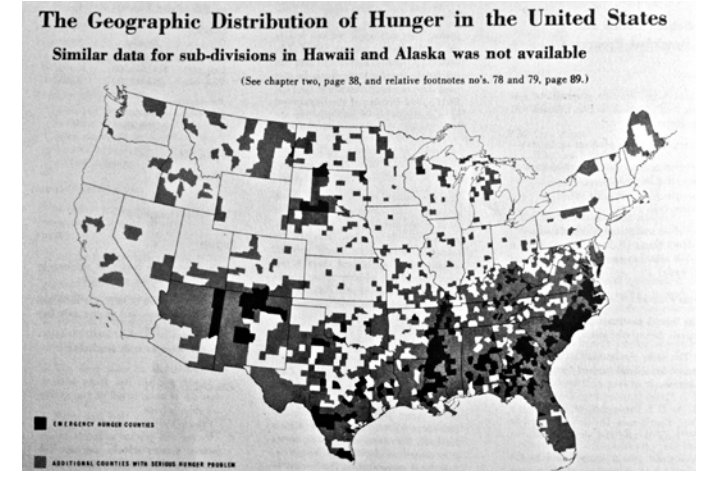
1974 - rural Pireway, NC

Il m'a été difficile de photographier la faim, car peu de personnes étaient visiblement émaciées. En fait, beaucoup de personnes étaient en surpoids parce qu'elles devaient manger beaucoup de glucides pour obtenir suffisamment de protéines, comme la mère de Blondie Ecell (vue ici). Lorsque je suis revenu pour lui donner un exemplaire du livre, elle a eu honte que je l'aie qualifiée d'obèse. Depuis lors, l'obésité est devenue si courante chez les pauvres qu'une grande partie de la honte a disparu. Alors que nous, Blancs plus aisés, critiquions auparavant la léthargie des Noirs mal nourris, nous critiquons aujourd'hui leur obésité.

Je me suis souvent demandé si, en tant que photographe, je faisais moi-même de la discrimination en essayant de faire changer les racistes blancs avec mes photos - ou parce que je subissais moi-même leurs opinions racistes. Mais il n'y a aucune excuse à la faim dans une société hautement développée. Contrairement au racisme, la pauvreté et la malnutrition sont uniquement le résultat de la façon dont nous votons. Et depuis les années 1970, les Américains votent à chaque élection pour creuser le fossé entre les riches et les pauvres. Ils oublient que des pays comme le Danemark, la Suède et le Japon, qui ont atteint la plus grande égalité de revenus et de santé (et n'écrasent donc pas l'initiative d'un aussi grand nombre de personnes), ont affiché la plus forte croissance économique au monde au cours du 20e siècle.



1987 - Scientific American



1974 - Daytona, FL





1992 - Dayton, OH



1984 - fête privée avec B.B. King engagé pour jouer à Houston.



Homme affamé à Pahokee, FL en 1990 à moins d'une heure des millionnaires à droite à Palm Beach



1974 - millionnaires à Palm Beach, FL

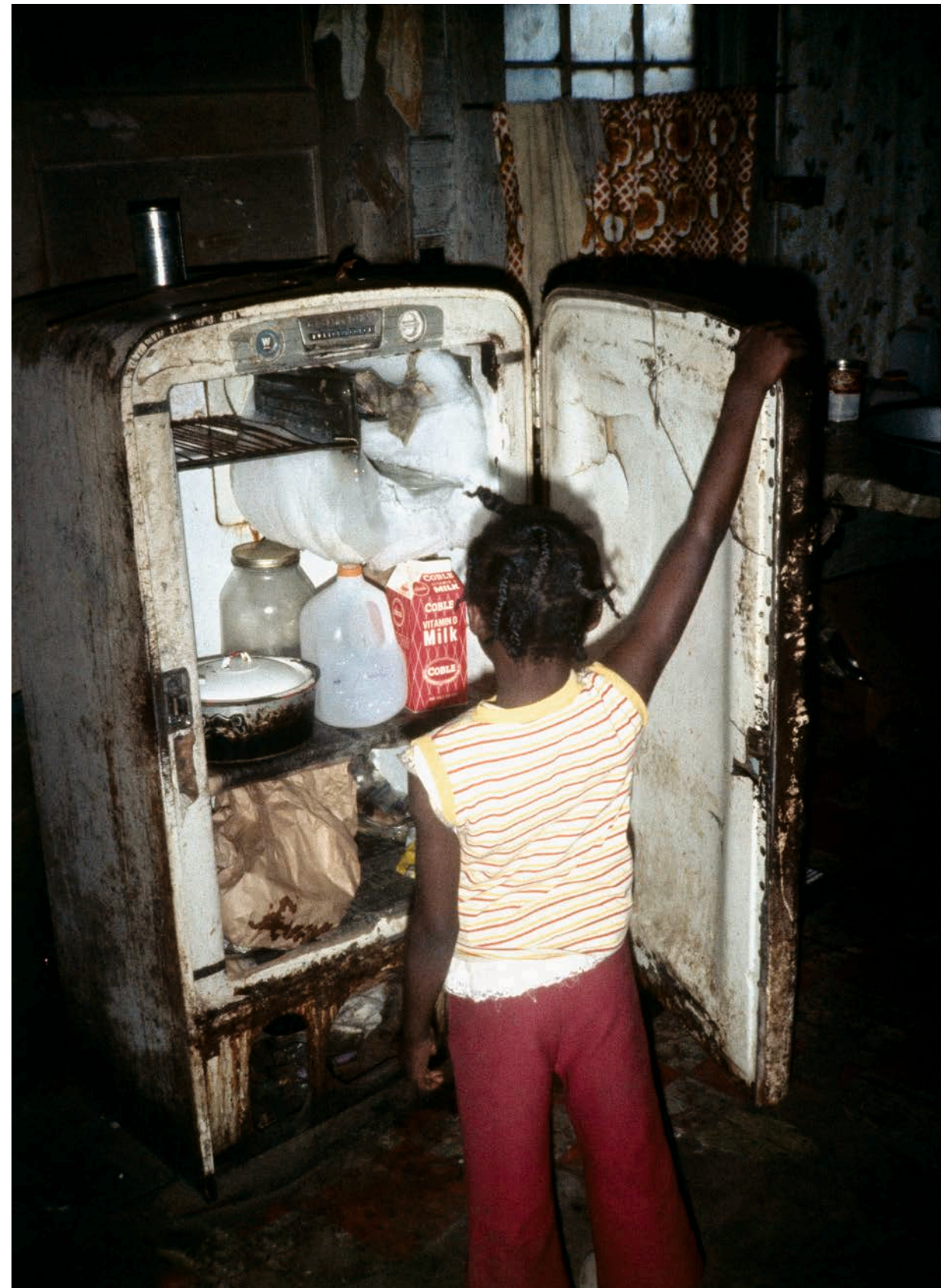


USA  
1996



1996 - rural Selma, AL

USA  
1975



1975 - Pitway, NC



Yes, and it's happening right here in the U.S.A. Right this minute as you read these words. Who's Caroline? One of thousands of hungry children throughout the rural South suffering from a lack of nourishment so severe it affects her present health and the development of her mind and body.

In the words of a white Southern doctor to a Senate committee . . . "Malnutrition is not quite what we found; the boys and girls were hungry, weak, in pain, sick . . . suffering from hunger and disease and, directly or indirectly, they are dying from them—which is exactly what starvation means."

A few years ago, the NAACP Emergency Relief Fund was established to do something about this critical situation. And it's working. In the last three years, alone, 112,988 of the neediest people have been assisted. What's more, by providing the money for buying Federal food stamps, the food purchasing value of this



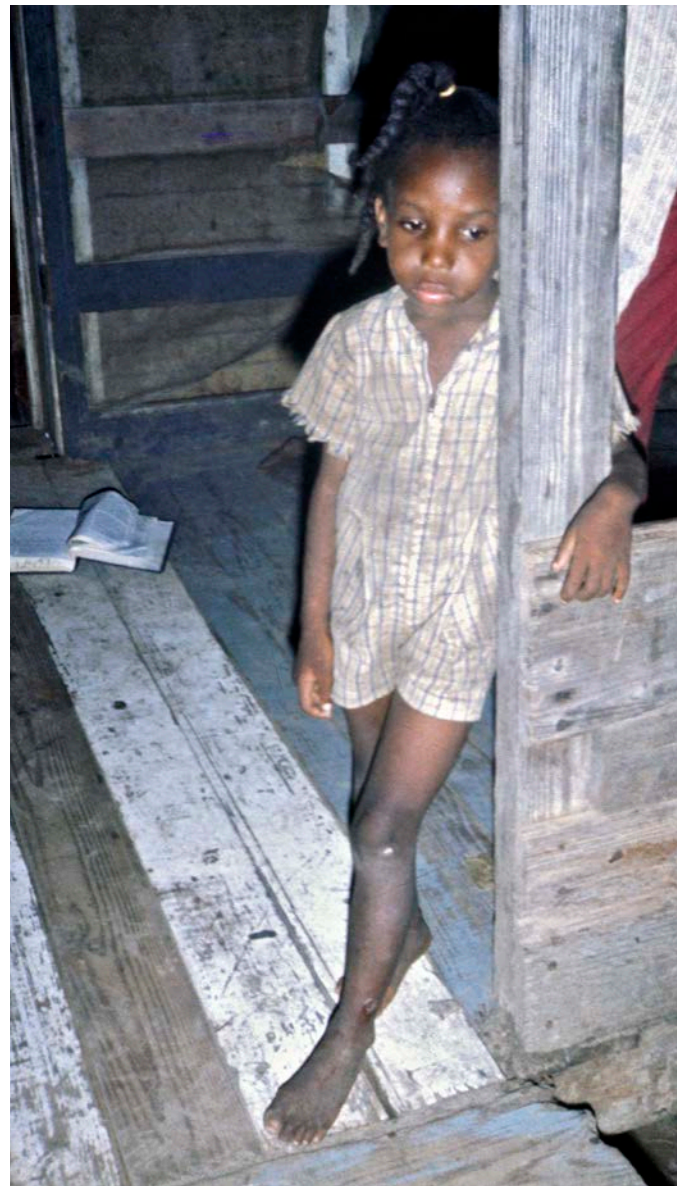
NAACP  
EMERGENCY RELIEF FUND.  
DEPT. 88, BOX 121.

1973 - NAACP



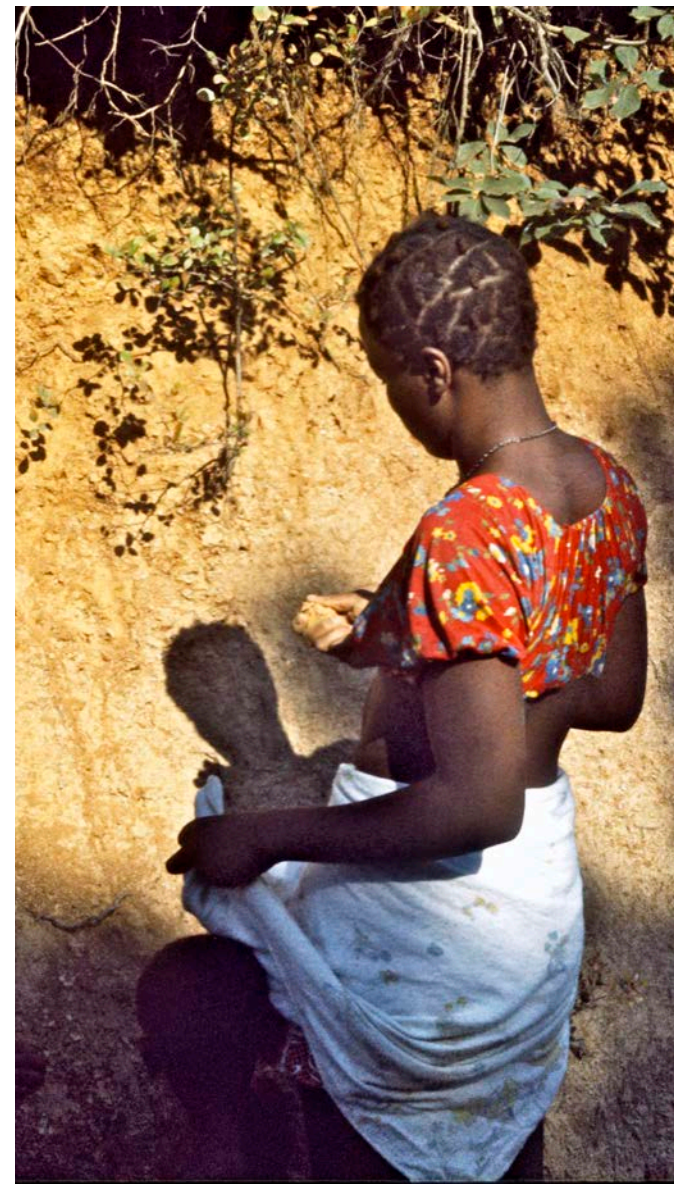
1974 - anywhere

La faim que nous infligeons indirectement à nos exclus renforce la vision raciste que nous avons d'eux. Pendant les années où j'ai voyagé, j'ai constaté que les Blancs blâmaient de plus en plus les victimes, plutôt que la politique fédérale, pour leur léthargie. Les décès marqués par les pierres tombales ne représentaient que la partie émergée de l'iceberg. Une mauvaise alimentation rend les gens apathiques et sensibles à de nombreuses maladies, ce qui est l'une des raisons pour lesquelles l'espérance de vie des Noirs est inférieure de sept ans à celle des Blancs (comme on le voit encore dans les conditions de Covid-19). Historiquement, de nombreux enfants noirs ont subi, à cause de la faim, des lésions cérébrales irréversibles, ce qui entraîne également la paresse, l'apathie, l'aliénation et l'incapacité à travailler. J'ai eu du mal à me rapprocher de ces enfants maussades et renfermés - ils avaient une peur incroyable des étrangers. À maintes reprises, alors que je séjournais dans des cabanes délabrées, j'ai mangé du pain de maïs, du gruau et des fèves au lard avec des morceaux de graisse.



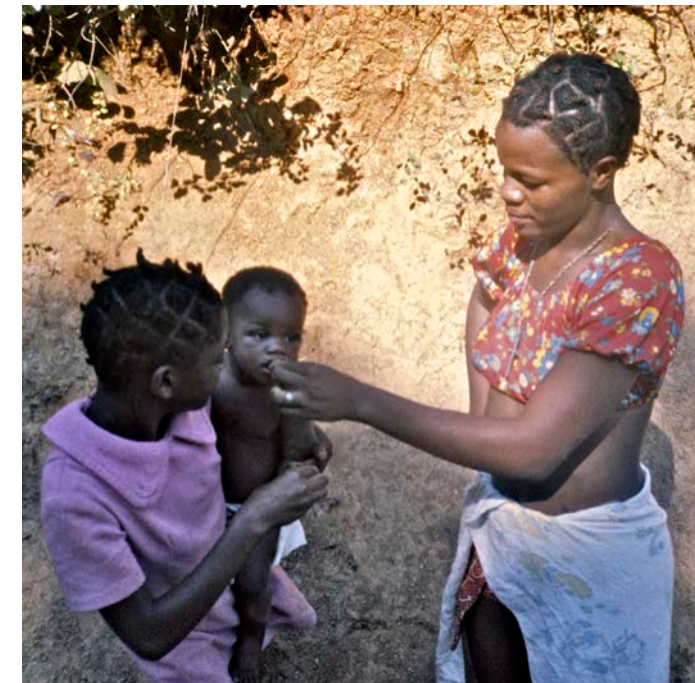
1975 - rural Meridian, MS

Dans les foyers plus aisés, on me servait des plats plus traditionnels, comme des jarrets de porc, de la mâchoire de porc, des chitterlings, des oreilles, des pieds et des queues de porc, ainsi que des miettes de graisse similaires provenant de la table de l'homme blanc. Des centaines de milliers de personnes recevaient moins que les 3,5 livres de lard et de porc qu'un ouvrier agricole recevait chaque semaine sous l'esclavage. J'ai trouvé les pires famines sur les routes reculées et parmi les personnes âgées des villes. Un chien affamé est un signe qu'il y a des gens affamés à proximité. En hiver, lorsque la faim était à son comble, j'ai vu des Noirs déterrer des racines dans des champs appartenant à des Blancs. Dans le Sud, de nombreuses femmes noires mangent de la terre. Lors de ma première visite, près de 50 % des femmes noires en Alabama, au Mississippi et en Caroline du Nord mangeaient de l'argile. Selon le New York Times, c'était encore le cas en 2000. Cette femme, épuisée par l'anémie, m'a conduit vers une pente où elle creusait pour trouver la "nourriture" qu'elle partageait avec son fils.

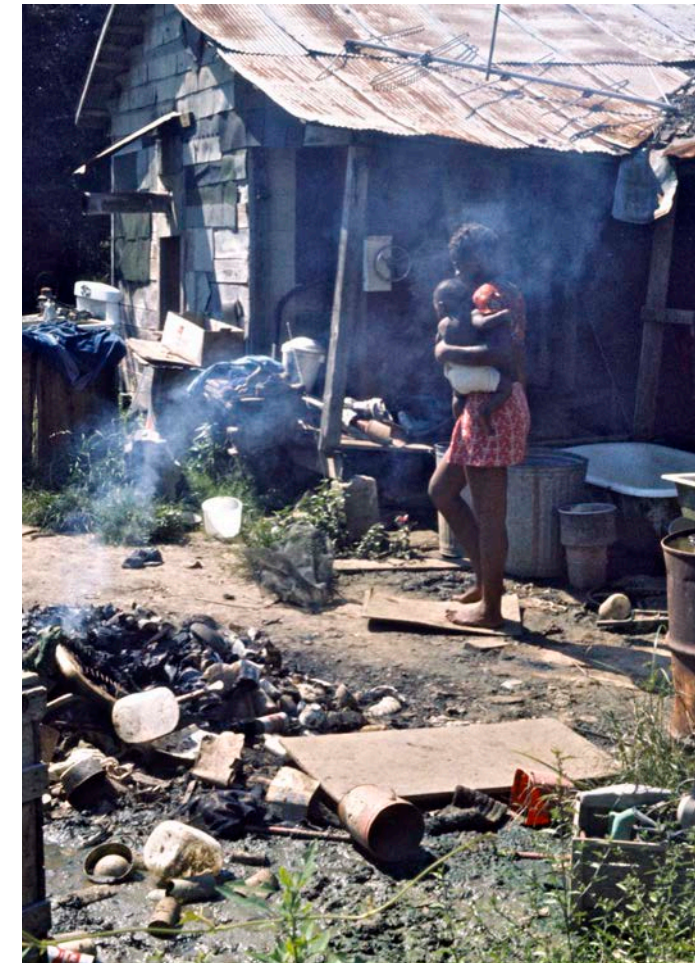


1975 - rural Meridian, MS

- Vous arrive-t-il de manger de la terre ?  
- Parfois...  
- Est-ce que ça a bon goût ?  
- Oui. (Avec surprise) Vous n'en avez jamais mangé ?  
- Non, mais j'aimerais bien essayer. C'est quoi, de l'argile ? De l'argile rouge ?  
- Oui, elle est vraiment rouge....  
- Comment l'appellez-vous ?  
- On l'appelle la terre douce...  
- Je croyais que ça s'appelait la boue du Mississippi. C'est comme ça qu'on l'appelle dans le nord. (J'ai découvert que beaucoup de Noirs du Nord se la faisaient envoyer par leur famille dans le Sud).  
- Est-ce que vous mangez parfois de l'amidon de lessive ?  
- Parfois.  
- Qui d'autre mange de la terre par ici ?  
- Ma mère et ma tante, là-bas. Tout le monde, je crois.



1975 - rural Meridian, MS

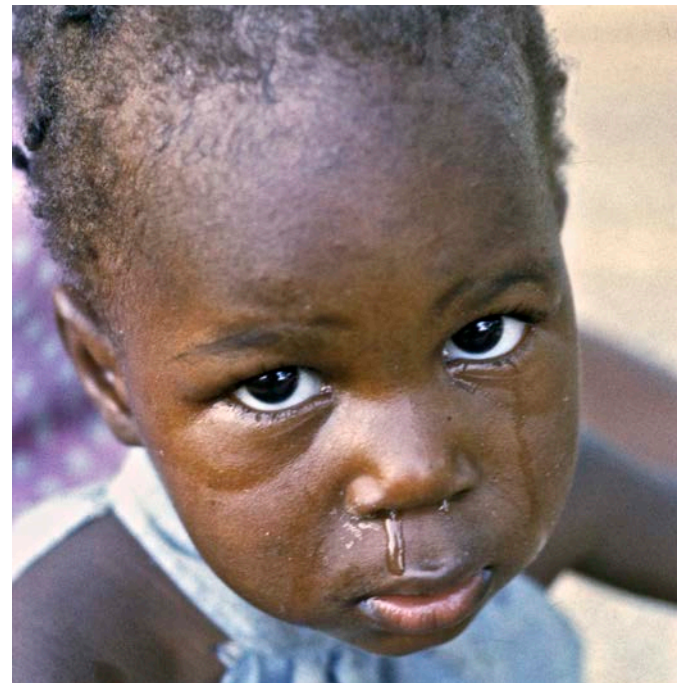


1975 - rural Meridian, MS

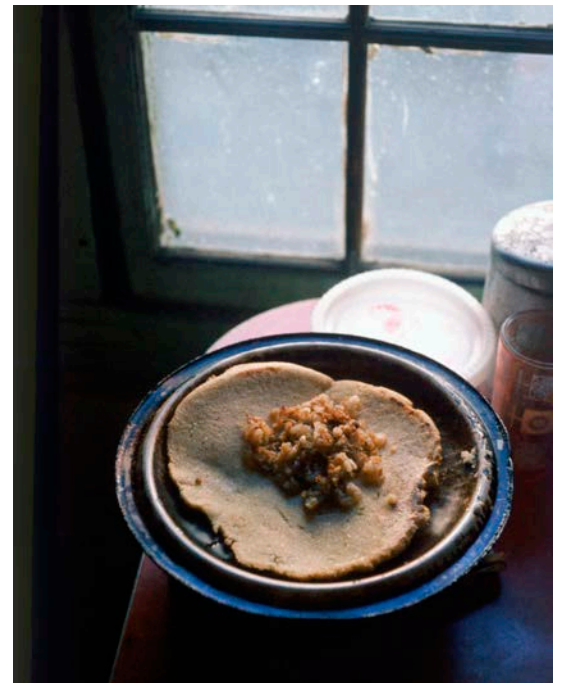




1975 - Philadelphia, MS



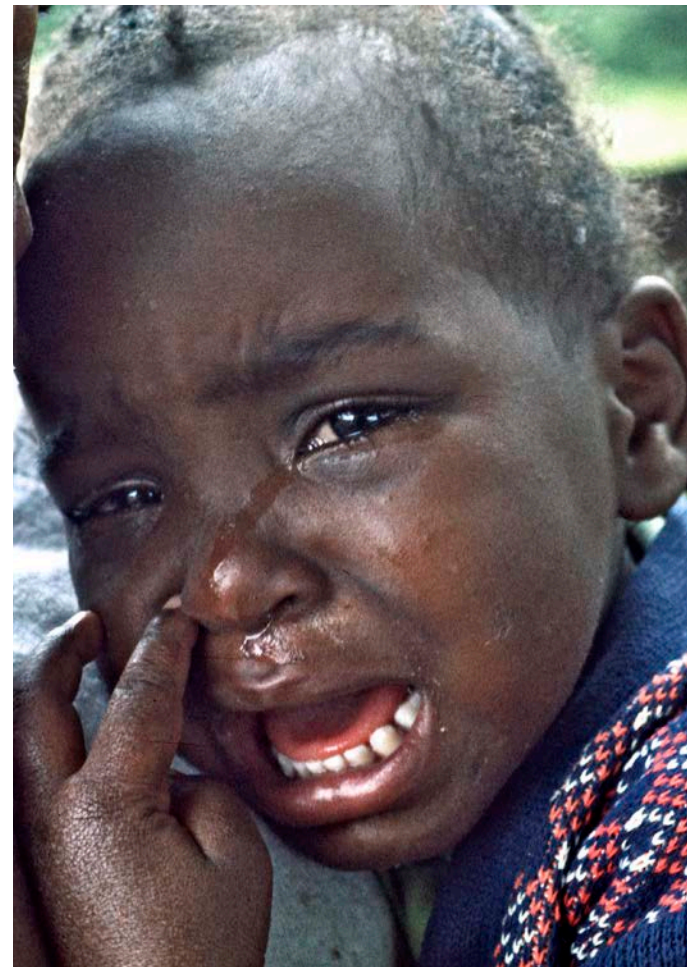
1973 - Vanceboro, NC



1974 - Greenville, NC



1973 - rural Wallace, NC



1974 - rural Morehead City, NC





1973 - New York

La rencontre personnelle avec les gémissements, l'agitation et le nez morveux des enfants qui pleurent sans cesse parce qu'ils ont faim semble presque un soulagement - elle est infiniment préférable aux yeux vides et au silence de mort des enfants que la faim a rendus si apathiques qu'ils ne sont plus capables de pleurer. Sommes-nous nous-mêmes capables de pleurer ? Lorsque je me suis rafraîchie dans les interminables centres commerciaux avec leur muzak assommante, j'ai presque pleuré à cause du contraste avec l'extrême pauvreté que je venais de voir. Sur la facilité et l'insouciance avec lesquelles, par le biais de telles évasions, nous avons laissé ce genre de faim se graver dans l'expérience des Noirs à travers l'histoire américaine. Je ne suis pas né dans cette oppression, mais quel effet cela aurait-il sur moi, au cours de ma vie, de voir ce qui arrive à l'âme d'un peuple ? De voir des mères déposer leurs enfants dans la tombe ? Ou de voir des mères mourir à un rythme brutal (13 600 femmes noires meurent chaque année en accouchant) ? Elles ne seraient que 3 481 à mourir si elles avaient accès aux soins de santé des Blancs, et moins de 2 000 si elles avaient accès aux soins de santé des Européens. Comment pouvons-nous dépenser des milliards pour concevoir de nouveaux modèles de voitures chaque année tout en condamnant nos enfants à ne se classer qu'au 15e rang pour la mortalité infantile (17 686 bébés sont morts inutilement en 1977) ? Le fait d'être bombardé de publicités pour des voitures et autres biens nous rend-il aveugles aux valeurs humaines et à la souffrance qui nous entoure ? Qu'est-ce que cela révèle de nos priorités que le cimetière de voitures à l'arrière-plan soit clôturé, mais pas le cimetière humain au premier plan ? Des priorités qui ont permis à GM de détruire les trolley électriques des villes américaines en 1936 afin de vendre plus de voitures, nous enfermant à jamais dans des labyrinthes de spaghettis de béton, comme celui de Los Angeles, qui a fini par causer 500 décès par an grâce à l'émission annuelle de 460 000 tonnes de polluants automobiles - sans parler de l'empoisonnement au plomb des enfants noirs du centre-ville.



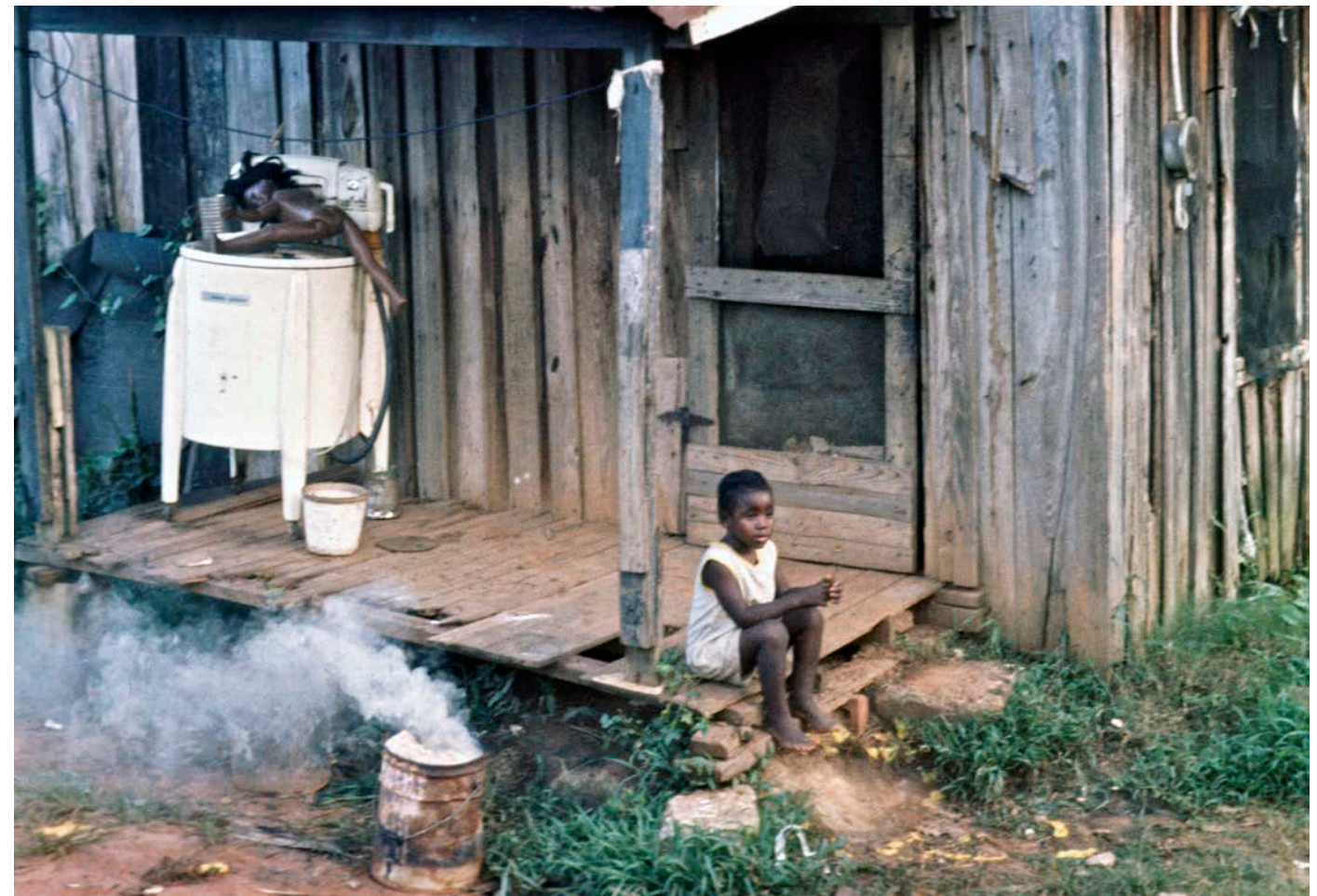
1974 - New Bern, NC



1974 - New Bern, NC



1974 - rural Eastern NC



1975 - Philadelphia, MS





1991 - New York



1974 - 42nd St, NYC



1996 - NYC



1974 - NYC



1973 - NYC. Rolls royce with black chauffeur

L'aveuglement idéologique qui insiste sur le fait que les gens "rament dans leur propre bateau" est soutenu par des appels persistants à notre égoïsme et à notre avidité. Les lois de notre système, invisibles pour la plupart des gens, nous manipulent avec une incessante propagande à la Horatio Alger, avec des histoires de Rockefeller et de "self-made man" - des leçons sur la possibilité de réussir. L'énorme exploitation et les souffrances nécessaires pour créer, par exemple, un Jeff Bezos et ses esclaves à horloge sont passées sous silence. Le chemin du succès est dépeint comme une route parsemée d'obstacles, qu'un homme déterminé et doté des qualités nécessaires peut surmonter. La récompense attend au loin. La route est solitaire et pour réussir, il faut adopter des qualités de loup : manger ou être mangé. On ne peut réussir qu'au prix de l'échec des autres.





1974 - Miami Beach, FL



1974 - New Orleans

Dans les années 1970, j'ai été choqué de constater la grande inégalité de l'Amérique, mais il était difficile de photographier les dynamiques qui créaient les nombreuses victimes que je voyais dans les rues. Pourtant, j'étais parfois assez visionnaire : Cette banque, E. F. Hutton & Co., engagée dans le blanchiment d'argent pour la mafia, a perdu des millions le lundi noir et a failli provoquer le crash du capitalisme mondial en 1987. Elle a ensuite fusionné avec Lehman Brothers et a donné le coup d'envoi de la crise financière de 2008, réussissant presque à renverser le capitalisme mondial. Des années de déréglementation "reaganienne" combinées à des prêts à risque sans valeur, souvent accordés à la classe moyenne noire en difficulté, ont forcé des millions de personnes à quitter leur logement. Je voyais maintenant des Noirs comme ceux-là à Harlem dans les files d'attente pour la nourriture. Après la crise, le Blanc moyen est devenu vingt fois plus riche que le Noir moyen, alors que les Blancs n'étaient que six fois plus riches à mon arrivée en 1970.

## Wealth Gap Grows Between Whites and Minorities

The median wealth of white households is 20 times that of black households and 18 times that of Hispanic households, according to a Pew Research Center analysis of newly available government data from 2009.

These lopsided wealth ratios are the largest since the government began publishing such data a quarter century ago and roughly twice the size of the ratios that had prevailed between these three groups for the two decades prior to the Great Recession that ended in 2009.

### 20-to-1

The median wealth of white households is 20 times that of black households and 18 times that of Hispanic households, according to an analysis of newly available government data from 2009.

2011 - Pew Research Center



2009 - Harlem, NY - pendant la crise financière



1971 - NY - Cette banque E. F. Hutton & Co. a fusionné avec Lehman Brothers et a provoqué la crise financière





1975 - San Francisco



1974 - anywhere



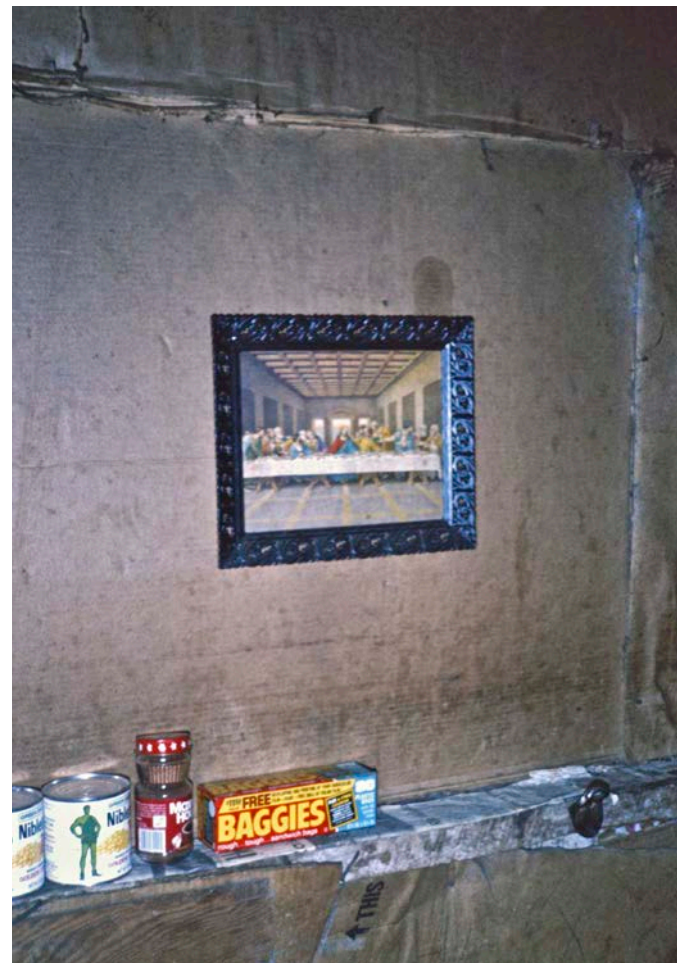
1973 - Charleston, SC



1974 - NYC - Vous demandez et ne recevez pas parce que vous demandez mal



1975 - Bullock County, AL

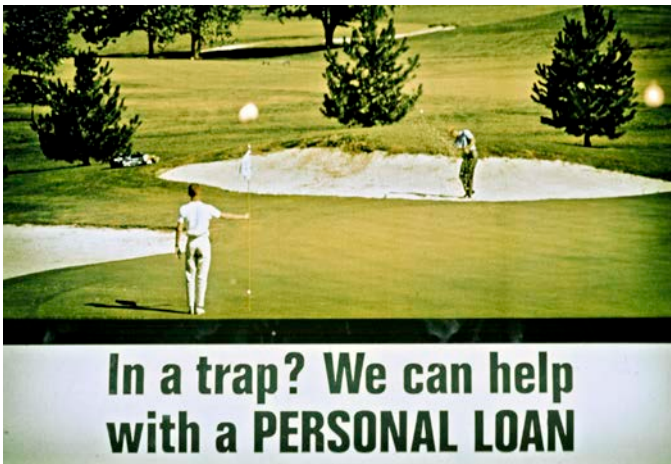


1975 - Union Springs, AL



1978 - Waynesboro, GA





**In a trap? We can help with a PERSONAL LOAN**

1974 - anywhere

Il est facile de voir comment cette philosophie du loup se manifeste. Les gigantesques palais de l'argent au milieu des bidonvilles noirs ne constituaient qu'un des aspects les plus hideux de la nature pathologique de cette philosophie. Aujourd'hui, l'argent se trouve uniquement dans les zones blanches et est entouré d'une armée de Noirs sans abri qui n'existaient pas dans les années 70. À côté de quartiers sales infestés de rats et de violence, vous pouvez entrer dans des banques construites comme des châteaux de marbre avec d'énormes coffres-forts bordés d'or. Oui, il y a beaucoup d'argent dans les banques, détenu par les compagnies d'assurance, et parmi ceux qui les possèdent. Mais alors, je me demande - avec la moralité de la rue et du vagabond - pourquoi il n'y a pas d'argent pour mon ami infirme Lee, qui doit s'asseoir dans la rue tous les jours et mendier quelques centimes ? Lee m'a dit qu'il avait étudié le droit à l'université dans sa jeunesse, mais qu'il avait dû arrêter quand il a eu la polio. Il étudie toujours et je lui ai apporté plusieurs livres sur le sujet qui l'intéressait le plus, à savoir le droit des affaires, qu'il croyait encore être un moyen de se relever par les bretelles.

Lee n'était pas seulement une victime de sa propre philosophie de poche, mais une caricature de la maladie sociale qui détermine que les médecins américains gagneront tellement d'argent que les pauvres ne pourront pas se les payer. Alors que tous les autres pays riches ont une assurance maladie gratuite, les médecins américains opèrent pour le profit, avec pour résultat que des milliers de personnes meurent de causes qui ne seraient pas fatales en Europe. Avant l'Obamacare, 50 millions de personnes n'avaient pas du tout les moyens de s'offrir une assurance maladie. Pourquoi la classe moyenne devrait-elle consacrer moins de 4 % de ses revenus aux soins de santé, alors que les pauvres en paient plus de 15 % (pour des soins dilatoires de troisième et quatrième classe) ? Le résultat est que les Américains blancs les plus aisés sont en aussi bonne santé que les Danois, mais que la santé des pauvres (noirs) est comparable à celle des populations des nations sous-développées. Pourquoi y a-t-il moins de médecins par habitant dans les ghettos noirs qu'en Afrique centrale ? Et pourquoi n'y font-ils jamais de visites à domicile ?

Dans le ghetto de Norfolk, j'ai passé toute une journée à reconforter un homme seul, accablé de chagrin, dont la femme était morte la veille parce qu'il n'avait pas pu l'emmener chez un médecin, et je n'ai pu m'empêcher d'être envahi par la culpabilité. Je me suis



1973 - 5th Ave, NYC

souvenu des nombreux matins de mon enfance où je demandais à voir un médecin pour mon "mal de ventre" parce que je n'avais pas fait mes devoirs. Peu de gens peuvent se permettre de crier au loup, comme je l'ai fait, au milieu d'une société de loups, où les soins de santé à but lucratif sont un commerce mortel : 24 000 Noirs meurent chaque année par manque de "soins médicaux pour les Blancs" ; 39 500 femmes américaines meurent chaque année en



1973 - 5th Ave, NYC



1971 - New York, NY



1973 - 5th Ave, NYC



1987 - MS

couches par manque de "soins de santé scandinaves", et l'espérance de vie de l'homme américain n'arrive qu'au 35e rang des nations membres de l'ONU.

Étant donné que les Américains paient presque deux fois plus pour leurs soins de santé privatisés que les Européens et qu'ils doivent également payer plus que le prix d'une maison pour seulement quatre années d'université, vous comprenez pourquoi la plupart ne peuvent plus se permettre ou avoir le temps de prendre nos six semaines de congés payés. Ils ne comprennent pas que, précisément parce que les Danois paient deux fois plus d'impôts, il nous reste tellement d'argent, une fois toutes les factures payées, que même les travailleurs peuvent se permettre de parcourir le monde. (J'utilise le Danemark comme exemple car Bernie Sanders l'a fait aussi lorsqu'il s'est présenté à la présidence en 2020).





1975 - Waynesboro, GA

Les statistiques de décès ne montrent que la surface. Willie Williams, ici, reste assis toute la journée dans un fauteuil, fixant d'un regard vide les deux hommes qui lui ont donné tant d'espoir : Martin Luther King et Robert Kennedy. Sa femme, Julia, est allongée dans son lit, malade et affaiblie par la faim. Elle ne peut pas s'offrir de la nourriture spéciale pour diabétiques, car ils ne reçoivent que 72 dollars par mois. Ils sont seuls, oubliés de la société, dans un monde de vide seulement interrompu par le goutte-à-goutte joyeux de la pluie à travers le plafond.

La plus pernicieuse des maladies de la pauvreté est, sans aucun doute, l'apathie, l'état d'esprit dans lequel des millions de personnes sont jetées lorsqu'elles réalisent qu'elles ne peuvent pas tenir dans un monde où règne l'optimisme de la philosophie du loup et qu'elles abandonnent tout simplement la lutte.



1975 - Waynesboro, GA



1974 - Washington, NC



1975 - Waynesboro, GA





1998 - NYC

Les nécessiteux aux États-Unis sont une minorité et voient l'abondance partout où ils regardent. En conséquence, la solidarité et la fierté qui caractérisent souvent les communautés rurales des pays pauvres sont absentes ; la pauvreté devient plus cruelle et beaucoup plus destructrice psychologiquement ici que partout ailleurs dans le monde.

En Amérique, on vous dit constamment que c'est votre propre faute si vous êtes pauvre. On tombe alors dans une violente haine de soi, un état morbide que je trouve sans équivalent dans le monde. Cet état d'esprit détruit l'amour sociétal, les fils invisibles de l'interdépendance et de la confiance mutuelles qui lient les gens dans une société saine. La destruction de l'amour engendre une méfiance et une peur croissantes. Bien que la peur semble diriger tout le monde dans une telle société, elle paralyse avant tout les pauvres.



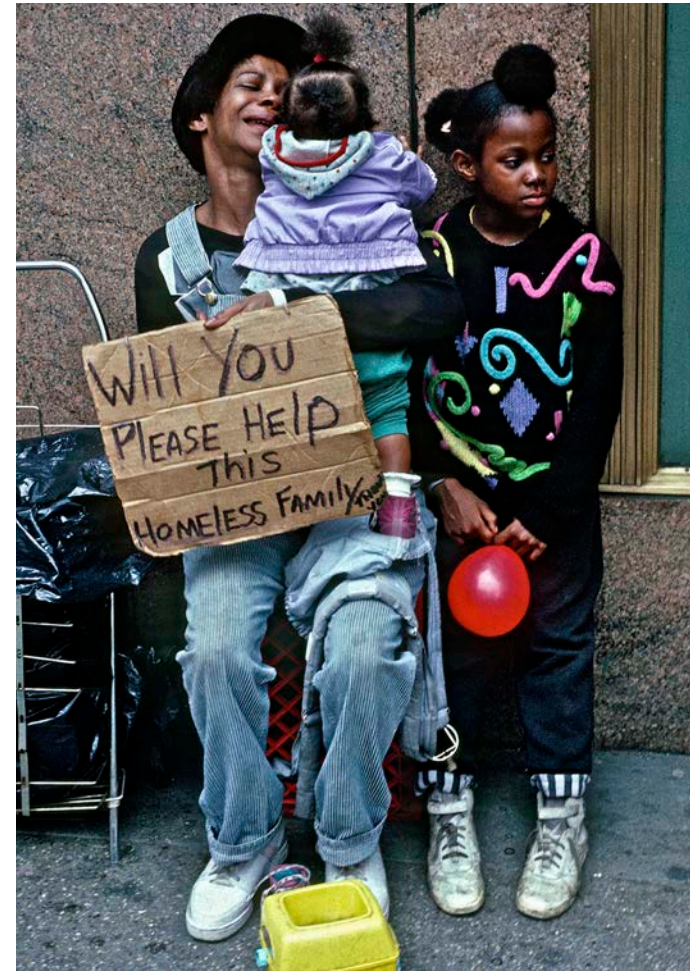
1975 - Bullock County, AL



1991 - NYC



1990 - New York, NY



1995 - NYC



1974 - Washington, NC

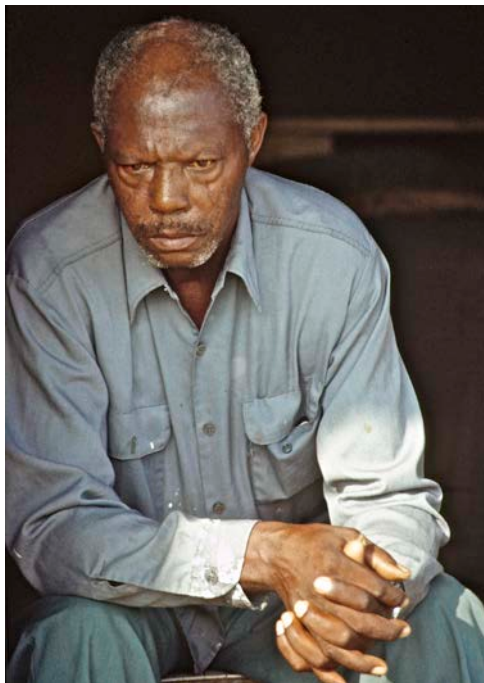


1974 - Tarboro, NC



1978 - Zebulon, NC





1996 - rural Houma, LA



1995 - Bullock County, AL

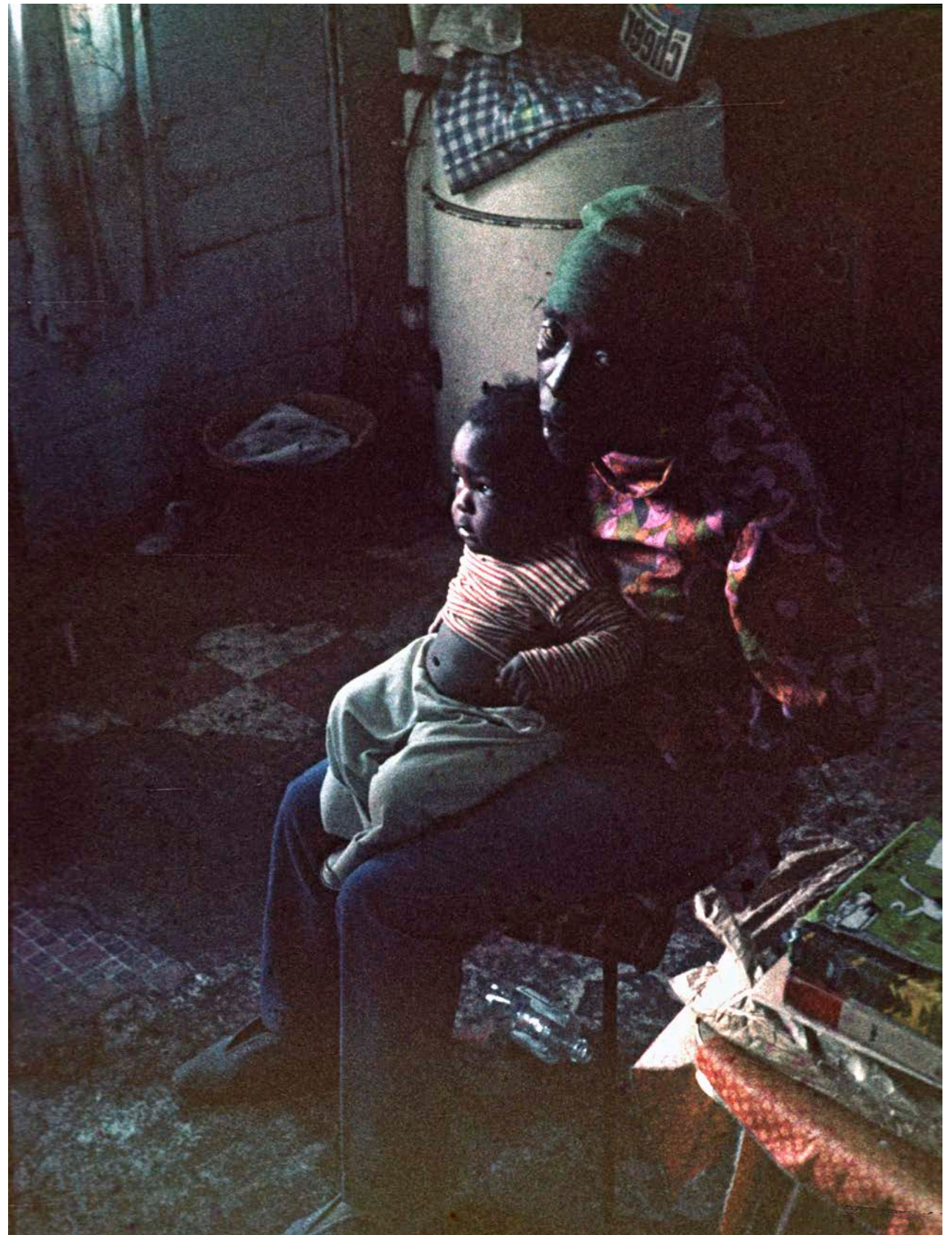
L'une des choses auxquelles j'ai le plus de mal à m'habituer en Amérique est cette peur omniprésente - et les réactions qui en découlent. Non seulement la peur primitive des autres, mais aussi, ce qui est plus effrayant, la peur institutionnalisée de la vieillesse, de la maladie et de l'insécurité, qui semble assombrir l'âge d'or de tant de gens et les amène à penser et à agir d'une manière qui semble totalement irrationnelle et autodestructrice lorsque, comme moi, vous avez été façonné par la sécurité sociale "du berceau à la tombe". Le désir de s'accrocher à la suprématie blanche est l'un des schémas de détresse qui en résulte chez les victimes de cette peur. Cela a fait que les Noirs, comme cette femme qui m'a fui au début, ont eu peur des Blancs.

- Vous avez peur des Blancs par ici ?
- Mec, tu vois, je ne m'embrouille pas avec les blancs d'aucune sorte.
- Qu'est-ce qui ne va pas avec les blancs ?
- Les blancs, ils te foutent en l'air, mec. Ils vous font perdre votre maison, votre homme, votre mari si vous en avez un. Ils vous font faire tout ce qui n'est pas bien ... Je parle de ceux qui sont ici... Et vous ?
- Je ne suis pas un blanc du sud...

J'ai toujours pensé que les Noirs exagéraient un peu quand ils me racontaient ce genre de choses. J'ai toujours eu une foi plutôt naïve dans la bonté des gens, probablement parce que je n'ai pas grandi dans la pauvreté et l'insécurité. Sans cette foi, je n'aurais pas pu voyager comme je l'ai fait, car ma foi encourageait généralement les bons côtés des gens. Par conséquent, je me suis bien entendu avec les Blancs du Sud, que j'apprécie davantage en raison de leur chaleur et de leur honnêteté, qu'avec les Blancs du Nord, plus libéraux mais plus froids et moins directs.



1975 - Bullock County, AL



1974 - Elizabethtown, NC





Mary la nuit dans sa cabane sur les chemins forestiers du comté de Bullock, 1974

L'amère vérité, cependant, m'est apparue lorsque, sur les routes humides et étouffantes de l'Alabama, je suis venu chercher un verre d'eau chez Marie et son fils, Jean. Sans plomberie intérieure, nous nous sommes retrouvés, à plus d'un titre, à partager l'eau du puits de la Samaritaine.

Mary et moi avons romancé notre relation dans cet environnement difficile, mais sa confiance dans les gens qui l'entouraient n'était pas comme la mienne : Elle avait trois pistolets et un fusil de chasse sous son lit. Ces jours ont été parmi les plus heureux de ma vie et, aujourd'hui encore, nous entretenons des sentiments forts l'un pour l'autre. Lorsque je suis parti brièvement pour assister à une réunion du Ku Klux Klan dans le Kentucky, Mary m'a donné une croix en argent pour me protéger. Il s'est avéré que Mary avait plus besoin de cette protection que moi. Une nuit, sans autre raison que le fait qu'un homme blanc vivait avec elle, trois Blancs ont jeté une bombe incendiaire dans sa cuisine. La maison entière a pris feu. Elle a réussi à faire sortir son fils, mais son frère, qui était endormi, a péri dans l'incendie.

Cette tragédie m'a plongé dans mon dilemme récurrent : puis-je, en tant qu'étranger, avoir des relations pleinement humaines avec ceux qui sont considérés comme des parias ? Ceux qui veulent maintenir un système de castes condamneront toujours de telles relations. Les systèmes de tabous paralysants ne peuvent donc être brisés que si, sur le plan personnel, nous essayons d'être pleinement humains avec chacun - avec le risque que cela comporte pour les sentiments profonds et l'engouement. Mais ignorer le passé de l'autre peut aussi, comme dans Roméo et Juliette, impliquer un danger pour soi et pour les autres - un danger ou, si elle est consciente, une peur, qui ne doit jamais nous limiter dans notre engagement humain, dans l'amour de notre prochain comme de nous-mêmes.



Mon départ de Mary et John

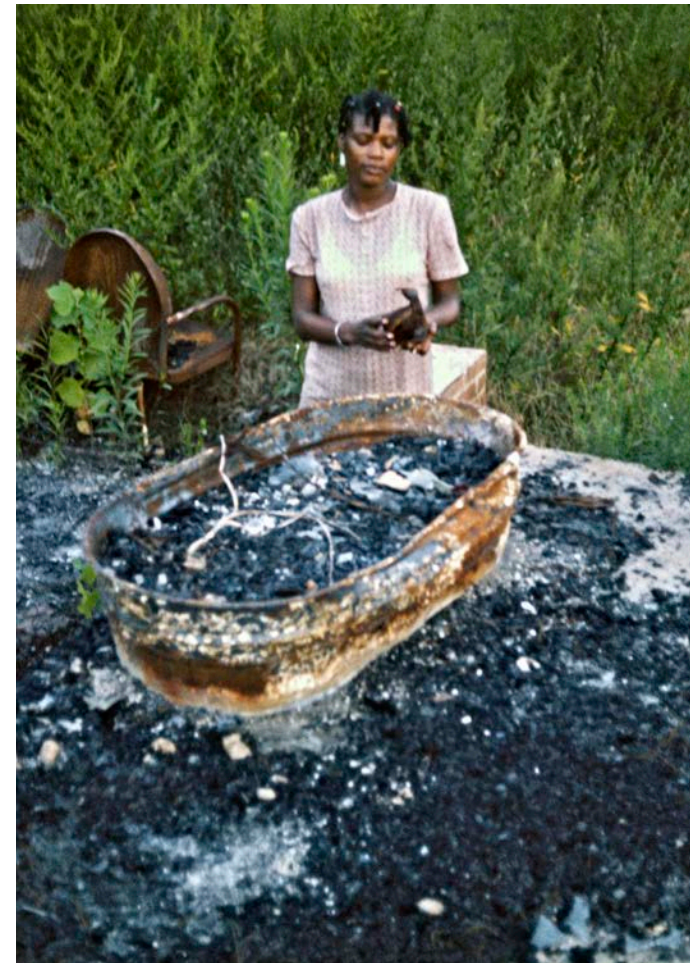
Les Américains me rendent souvent responsable de la tragédie de Mary. Dans leur culpabilité à l'égard d'une ligne d'apartheid non mentionnée dans leur cœur et leur esprit, ils ont en fait causé notre tragédie shakespearienne. De même, nous, les Européens, condamnons les Américains pour cette singulière résistance viscérale aux relations intimes entre Noirs et Blancs, alors que nous oublions notre propre résistance primitive aux relations avec les immigrants musulmans. Partout dans le monde, les esprits des oppresseurs et des opprimés sont dévorés par d'obscures objections obsessionnelles à l'égard des mariages mixtes et des relations intimes. Mais pour l'étranger à une oppression particulière, il est facile de voir que ni l'opresseur ni l'opprimé ne sont libres !



Mary s'habille pour aller à l'église en 1974



Mary n'avait pas la même confiance dans les gens que moi.



Mary dans sa maison après l'incendie.



# Peut-il y avoir un “amour libre” dans des conditions non libres ?

Réflexions sur la relation que j’ai entretenue toute ma vie avec Mary.



John, 10 ans, et moi avons toujours partagé le lit de la vieille cabane. 1975

Dans les années qui ont suivi la tragédie de Mary, mon public me reprochait presque quotidiennement d’en être la cause : “Tu n’aurais pas dû exposer une pauvre femme noire à ce genre de danger avec ton exploitation (sexuelle) irresponsable”. Je me demande pourquoi les Américains imaginent toujours du sexe lorsqu’ils voient des images d’une femme nue plutôt que l’intimité que j’essayais de transmettre avec mes photos. Dans le cas de Mary, il s’agissait moins d’une femme “nue” que d’une femme en bikini sur la plage, et pourtant des universités religieuses comme Baylor au Texas m’ont obligé à retirer la diapositive de Mary avant de faire ma conférence. L’obsession du sexe rend les Américains aveugles à l’oppression plus profonde dont Mary a été victime. La vérité est que même si Mary et moi avons voulu faire l’amour, les circonstances rendaient la chose pratiquement impossible. En tant que vagabond, je partageais toujours le lit de son fils de 7 ans, John, dans leur minuscule chambre, qui contenait deux lits simples. Et je devais quitter la cabane avant 5 heures du matin, raison pour laquelle je préférais souvent dormir avec un voisin.

Pourquoi devais-je partir ? Grâce à la bonne vieille intégration nocturne entre le maître blanc et sa maîtresse esclave préférée, qui a commencé pendant l’esclavage. “L’intégration nocturne et la ségrégation diurne font de cet endroit un endroit très mélangé”, a écrit Rosa Parks lorsqu’elle s’est rebellée contre les deux pendant son célèbre boycott des bus de Montgomery, à quelques kilomètres de la résidence de Mary. En échange de relations sexuelles, les propriétaires terriens blancs offraient un soutien financier aux femmes noires célibataires, qui en devenaient dépendantes pour survivre. Le papa gâteau de Mary, Harry, se présentait toujours vers 5 heures du matin, disant à “sa femme hystérique et jalouse”, comme l’appelait Mary, qu’il était en train de travailler aux champs.



Mary et son nouveau “petit ami” de Floride 1984



Mary et son amie Bertha avec son petit ami 1984



Le vétéran violent menaçait toujours avec ses armes. 1978



Mary avec sa nouvelle cabane et son terrain encore non cultivé en 1978.

Elle parlait toujours chaleureusement de lui, et pour des raisons morales (ainsi que pour éviter de perdre leur arrangement avantageux), il était impensable d’avoir des relations sexuelles avec moi au même moment. Lorsque je suis revenu avec mon livre décrivant l’incendie de 1978, Mary avait le cœur brisé car Harry, qui lui avait acheté un grand terrain et une plus grande cabane après l’incendie, venait d’être tué. J’ai passé les vingt-trois années suivantes avec elle dans ce deux-pièces romantique, sans qu’il y ait beaucoup de romance entre nous - Mary, qui était encore séduisante, a immédiatement trouvé un nouvel homme blanc pour la soutenir. C’était un ancien combattant du Vietnam, violent et traumatisé, mais il me laissait rester dans l’autre pièce. Ils étaient reconnaissants de mon arrivée, car ils ne s’étaient pas parlé depuis des semaines, et j’ai aidé à servir de médiateur entre eux. Lorsque je suis revenu en 1982, elle s’était enfuie parce qu’il avait essayé de la tuer avec l’un des pistolets avec lesquels je l’avais photographié en train de tirer.

Le suivant était un vieux “redneck” de Floride qui, comme les deux autres, était profondément raciste. Il m’a permis de rester chez lui et de photographier toute l’affection que Mary lui portait quand il était là. Grâce à Mary, j’ai rencontré tout un réseau de femmes noires rurales pratiquant “l’intégration nocturne”. Elles venaient même le jour pour la pratiquer dans notre cabane. J’ai photographié Bertha, l’amie de Mary, après qu’elle soit tombée enceinte du bébé de son papa gâteau. Tous les Noirs du coin étaient au courant de l’“intégration nocturne” et je n’ai jamais compris pourquoi cela ne semblait pas les déranger. Je n’ai jamais compris non plus pourquoi, tout comme Mary, ils continuaient à voter pour George Wallace, un raciste qui leur avait autrefois bloqué l’accès à l’enseignement supérieur avec sa politique de “ségrégation maintenant, ségrégation demain et ségrégation toujours”.



Je suis trempée en train de cueillir des petits pois avec Mary en 1986. Photo prise par un autre ouvrier agricole

Cette exploitation manifeste a semblé prendre fin pour Mary dans les années 80. Néanmoins, nous ne nous sentions toujours pas libres dans notre relation, et ce malgré le fait que notre affection mutuelle avait grandi avec l’âge. Elle avait toujours été une travailleuse de terrain, ramassant du coton dans son enfance au lieu d’aller à l’école, mais sans les revenus d’un papa gâteau, elle devait travailler encore plus dur. J’ai fait de mon mieux pour l’aider, si bien que certains jours je me tenais sur scène devant un millier d’élèves culpabilisés ; le lendemain, je ramassais un millier de paniers de haricots et de pois avec Mary - elle appelait affectueusement notre relation “ramasser les pois ensemble”. L’adulation de mes élèves s’accompagnait du risque d’avoir l’impression de pouvoir marcher sur l’eau. J’ai donc équilibré cette illusion en marchant dans la boue aux côtés de ceux dont je racontais l’histoire - parfois, comme avec Mary, trempée dans la chaleur étouffante du mois d’août.





Mary dans un moment de détente après une dure journée de travail en 1988.

J'ai senti renaître la relation historique maître-esclave lorsque le propriétaire blanc est arrivé à 5 heures du matin et nous a jetés dans un champ éloigné où nous avons travaillé sous le soleil brûlant jusqu'à l'heure de la fermeture. Le soir, nous cultivions notre propre nourriture sur les "40 acres (moins 38) et une mule" (j'étais la mule qui labourait ses deux acres) qu'elle avait reçus en "réparation" de son amant blanc décédé. "Tu pratiques l'esclavage danois", lui ai-je dit. Contrairement aux esclaves des États-Unis, les esclaves des îles Vierges danoises et d'autres îles des Caraïbes étaient autorisés à cultiver leur propre nourriture sur de petits lopins de terre tout en travaillant pour le maître pendant la journée. De cette façon, leur initiative personnelle et leur esprit d'entreprise n'étaient pas brisés, contrairement à ce que j'ai vu un siècle plus tard ici dans la Black Belt. Quoi qu'il en soit, lorsque la lune se levait enfin de façon romantique au-dessus des champs, nous étions si épuisés que nous nous sommes littéralement évanouis sur le lit - notre dos et notre libido également brisés. En hiver, la raison de notre célibat était différente. Lors de chaque tournée de conférences, je prenais toujours le temps de voir Mary et d'autres amis dans le Sud. Comme Mary n'avait pas le téléphone, j'appelais Eula, une vieille dame des environs, pour qu'elle envoie ses petits-enfants annoncer mon arrivée. Mary passait la journée à préparer mes plats préférés : queues de porc, feuilles de navet, pattes de porc, etc. Après ce repas fantastique,

nous parcourions les bois pour rendre visite à de vieux amis (dans le passé, j'avais fait le tour à vélo et les avais photographiés dans leurs cabanes). Comme beaucoup de ces cabanes avaient brûlé, généralement dans des incendies de poêle, seule Mary savait où mes amis étaient allés sur les interminables chemins de terre qui traversaient les bois sombres. L'un de ceux que j'avais photographiés dans ma jeunesse était le grand-père de Mary, âgé de 98 ans (page 99). Mary m'a dit qu'il avait tué sa femme (à gauche) et était mort de chagrin peu de temps après. Plus que quiconque, Mary a été responsable de la mise à jour de mon dossier photographique sur les personnes vivant dans des cabanes isolées. Avec elle à mes côtés, les gens n'avaient pas peur ou ne se méfiaient pas de moi en tant qu'homme blanc - des problèmes que j'avais eu du mal à surmonter pendant mes années de vagabondage. Mais maintenant que nous étions de vieux amis, ils s'attendaient toujours à ce que j'apporte des caisses de bière. Nuit après nuit, nous buvions jusqu'à ce qu'il soit si tard que je ne pouvais plus conduire pour rentrer chez moi, et nous nous évanouissions où que nous soyons dans les bois. J'aimais ces nuits de détente avec Mary, qui, avec son charme et sa personnalité vive, pouvait ouvrir des portes partout - sauf à toute vie sexuelle entre nous. Lorsque nous avons finalement essayé de passer une nuit romantique dans sa cabane, il y avait tellement de tension et de violence dans le quartier, avec des fêtards ivres d'un



John avec Debra, enceinte, l'année précédant son assassinat. 1990



"Deux acres et une mule (danoise)" en 1984

club voisin qui entraient dans notre cour pour fumer de la drogue ou faire l'amour dans leur voiture, qu'elle est restée derrière les rideaux pendant des heures avec son fusil de chasse. L'attentat à la bombe incendiaire, qui s'était produit dans notre innocente jeunesse, nous a profondément marqués tous les deux.

La personne qu'elle craignait le plus, en fin de compte, était son propre fils, John. John avait été conçu dans la violence : Il était le fils d'un homme blanc qui avait violé Mary quand elle avait 16 ans. Elle m'appelait constamment pour l'aider à sortir de prison, généralement pour cambriolage, vol, possession d'une arme à feu ou de crack. Elle croyait naïvement que moi, en tant qu'homme blanc, j'avais l'autorité nécessaire pour faire la différence. Étant biracial, John a souffert toute sa vie d'une crise d'identité et d'une faible estime de soi. Il m'aimait depuis l'enfance comme le père qu'il n'avait jamais eu, mais la violence le suivait partout où il allait. Il avait même volé les armes de sa mère et les cadeaux coûteux qu'elle avait reçus d'amants blancs, qu'il mettait en gage pour de l'argent du crack. Il a également laissé des femmes enceintes dans tout l'Alabama, nous obligeant à parcourir l'État pour les reconforter pendant que Mary tentait futilement de s'occuper d'un nombre croissant de petits-enfants. Debra, que j'ai photographiée enceinte dans notre cabane, était l'une de ses plus douces petites amies. Un an plus tard, lorsque je lui ai demandé



Mary toujours prête avec ses armes à feu pour nous protéger. 1994

où elle était, Mary m'a répondu avec désinvolture : "Oh, Debra, elle est allée en ville acheter du lait pour le bébé, mais elle a été tuée par balle en sortant du magasin." Je pense que c'est la peur de la violence qui poussait Mary à éviter les petits amis noirs. Il y avait une exception, que je n'ai découverte que par accident. Après quelques jours passés avec elle en février 1996, je lui ai demandé pourquoi elle reniflait constamment. Elle m'a expliqué qu'elle avait attrapé la grippe dans un marais gelé. "Qu'est-ce que tu faisais là ?" lui ai-je demandé. Presque comme une remarque secondaire, elle a dit que quelqu'un avait essayé de l'assassiner le soir du Nouvel An. À 50 ans, elle avait renoncé à trouver un autre petit ami blanc, alors pour la première fois de sa vie, elle a essayé un petit ami noir, un homme qui avait été libéré après des années de prison. Elle a réalisé qu'il était dangereusement violent et a essayé de rompre avec lui. Il l'a soudainement forcée à monter dans sa voiture sous la menace d'une arme et l'a conduite dans les marais. Il lui a mis le pistolet sur la tempe, mais elle avait bu un coca et a utilisé la bouteille pour lui briser le crâne. Elle a fui dans les marais glacés pendant toute une nuit avant de trouver une cabane. C'est probablement la façon la plus méridionale d'attraper la grippe, ai-je pensé, mais je me suis demandé pourquoi elle ne m'avait pas parlé de cet incident terrifiant avant que je ne pose la bonne question.





Mary a 47 ans en 1994

Je m'étais depuis longtemps habitué à la violence qui l'entourait, mais les nombreux voyageurs européens que j'emmenais avec moi pour rencontrer Mary, qu'ils adoraient toujours, étaient souvent choqués. Lorsque la multimillionnaire Anita Roddick a voyagé avec moi en 1994, elle s'est immédiatement liée à Mary et a voulu l'employer dans un projet commercial idéaliste qu'elle prévoyait de mettre sur pied pour les Noirs pauvres de la Black Belt. Nous étions sorties boire et jouer au billard, et j'avais dit à Anita qu'elle pouvait avoir mon lit dans le van pendant que je dormais dans le lit de Mary. Anita, cependant, avait été effrayée par toute la violence qu'elle avait subie au cours de cette première soirée de notre voyage. Le cousin ivre de Mary, par exemple, a tiré sur toutes les lampes que nous avons croisées. Anita était terrifiée à l'idée de dormir seule dans les bois et craignait que la cabane de Mary ne soit à nouveau la cible de bombes incendiaires. Sa société Body Shop avait insisté pour nous suivre avec des gardes du corps armés, mais elle et moi avions refusé, car l'idée était de voyager selon mes "conditions de vagabond". En conséquence, j'ai été confronté, lors de notre toute première nuit, à un choix que je n'avais jamais eu à faire auparavant. Devais-je coucher avec l'une des femmes les plus riches du monde ou avec l'une des plus pauvres ? Une multimillionnaire ou une ouvrière agricole ? Je savais que si je couchais avec Anita, je risquais de blesser les sentiments de Mary en choisissant de coucher avec une femme blanche. Si je couchais avec Mary, je risquais de perdre la terrifiante Anita pour le reste du voyage. Ce n'était pas une situation facile, alors nous avons fait traîner les choses, en jouant au billard et en buvant plus de bière. Vers quatre heures du matin, j'ai résolu mon dilemme en racontant à Mary un mensonge blanc sur le fait que nous avions un emploi du temps si serré que nous devions partir le soir même pour rencontrer quelqu'un dans le Mississippi le lendemain. Inutile de dire que j'étais bien trop ivre pour conduire, mais j'ai réussi, sur les routes de campagne désertes, à parcourir un kilomètre dans la forêt, où j'ai partagé mon "Body Shop" avec Anita (sans héurts de part et d'autre). Par la suite, Anita a envoyé un gros chèque à Mary, mais la violence et le désespoir qu'Anita a rencontrés partout l'ont convaincue de renoncer à son projet idéaliste, de la même manière que d'autres investisseurs ont toujours ghettoisé et brisé l'initiative des personnes les plus impuissantes de la Black Belt.



Mary montre à Anita Roddick les chapeaux et les quilts qu'elle fabrique 1994

La peur de la violence peut être écrasante. En août 1990, j'ai quitté le Danemark pour New York et, comme d'habitude, des criminels ont fait irruption dans mon van dans le Lower East Side (la première nuit). Le lendemain soir, alors que je nettoyais des débris de verre, j'ai entendu des coups de feu. J'ai regardé hors de la camionnette et j'ai vu deux Portoricains courir. Ils sont tous deux tombés. Par habitude, j'ai pris mon appareil photo et j'ai couru vers eux, mais lorsque j'ai commencé à prendre des photos, j'ai réalisé que je regardais les yeux de deux personnes mourantes. J'ai commencé à trembler de partout. Paniquée, j'ai couru vers les lesbiennes avec lesquelles j'avais vécu pendant de nombreuses années dans un loft de l'avenue D. Encore toute tremblante, j'ai raconté à Martha ce qui s'était passé. J'ai eu un deuxième choc quand elle a ri et a dit : "Eh bien, Jacob, bon retour en Amérique. Hier, alors que je regardais par la fenêtre de la cuisine une femme noire qui attendait le bus sur la huitième rue, elle s'est soudainement effondrée sur le sol, morte. Touchée par des balles perdues." J'ai pensé à son rire. Comment ces femmes poètes sensibles, qui ont fait des films sur la violence faite aux femmes, pouvaient-elles faire face aux horreurs de leur environnement ? J'avais prévu de photographier l'épidémie de crack et de criminalité qui sévissait dans leur quartier, alors que Bush était lui-même en pleine fusillade en Irak, mais j'étais tellement terrifiée que j'ai sauté dans ma camionnette le soir même et j'ai parcouru les 1000 miles qui me séparaient de la paix relative de la cabane de Mary. Quand j'étais avec Mary, je n'avais jamais peur de la violence dans le club local, où, dans les meilleurs moments, nous aimions faire les dernières danses en chaîne de Da' Train. Dans les pires moments, je photographiais les hommes noirs qui "draguaient" leurs femmes (voir la photo d'un des amis de Mary à la page 291). J'ai adoré cet endroit funky au milieu des bois de l'Alabama. Malheureusement, l'un des habitués y a mis le feu, ainsi qu'à mes posters American Pictures accrochés aux murs, après s'être battu.

Mais la violence la plus effrayante n'est pas venue des gens. En 2011, alors que Mary avait 65 ans, je revenais d'une conférence dans le Mississippi. En fait, il s'agissait plutôt d'une tentative d'autonomisation du public - presque toutes les femmes - du collège historiquement noir de Tougaloo. "Où sont les hommes ?" J'ai demandé. "Ils sont tous en prison." Une fois de plus, j'ai



John souffre encore beaucoup, quelques jours après l'ouragan de 2011.11

fait l'expérience de la destruction et du désespoir causés par notre racisme omniprésent dans la Black Belt. Après mon atelier d'autonomisation d'une journée, alors que je me rendais dans un lycée noir plus élitiste d'Atlanta, j'ai entendu à la radio de la voiture qu'un ouragan dévastateur se dirigeait vers moi. Les informations sur l'approche de cette "super-tempête historique" étaient de plus en plus mauvaises, tout comme le temps autour de moi, alors j'ai conduit plus vite, pour essayer d'atteindre la maison de Mary plus tôt. Elle avait déménagé dans le projet de logement en brique de la ville, où je serais en sécurité. Mais à peine avais-je atteint mon refuge que Mary est sortie en courant sous la pluie, criant qu'elle avait perdu le contact par téléphone avec John, qui était dans les bois. Avec son instinct maternel, elle savait que quelque chose n'allait pas et a insisté pour qu'on parte à sa recherche. L'ouragan était maintenant tout autour de nous, et c'est devenu l'expérience la plus effrayante de ma vie. Nous ne pouvions pas voir un mètre devant nous - c'était comme conduire dans une piscine, sauf que les arbres volaient dans les airs tout autour de nous. J'ai rapidement perdu tout espoir de le retrouver, et encore moins vivant, mais Mary connaissait chaque virage de ces routes sombres et elle était déterminée à retrouver son fils. Puis le miracle s'est produit. Nous avons trouvé John sous son camion, qui avait été projeté en l'air et avait atterri sur son pied. Nous l'avons sorti de là, et bien qu'il hurlait de douleur, nous l'avons ramené à la maison. Comme je l'ai souvent dit, "On peut toujours avoir confiance dans les gens, mais il ne faut jamais faire confiance aux voitures - ou à la nature." Avec des amies pour la vie vient aussi un engagement dans la vie de leurs enfants.

Ce qui me ramène à la question : Mary a-t-elle jamais été ma "petite amie" ? Complètement différentes dans tous les sens comme nous l'étions, c'est un miracle en soi que notre relation ait duré toute une vie. Avec un mélange de fierté et de crainte, nous l'avons romancée pour lui donner un air de Roméo et Juliette. Comme nous étions nés presque le même jour, j'ai même essayé de trouver des réponses astrologiques à ce mystère. Elle était dans tous les sens du terme le produit de ses circonstances violentes. Dans ses jeunes années, elle était toujours en train de jurer et de crier, surtout contre les Noirs qui l'entouraient - eux-mêmes n'étaient pas moins bruyants. Mais quel que soit le nombre de Noirs autour d'elle, dès qu'elle me parlait, elle prenait la voix



Jeff Berry, chef du Klan, montre son nouveau jardin dans les projets 2005

la plus douce et la plus aimante, souriant souvent, gênée par la colère qu'elle venait de manifester. Et les Noirs éclataient de rire parce qu'ils n'avaient jamais vu à quel point elle était "peace and love" et que cela leur manquait probablement de pouvoir exprimer ces côtés d'eux-mêmes longtemps refoulés. Mais s'agissait-il d'une relation saine ? Était-elle naturelle ? Quel que soit le type d'amour initial, il a naturellement évolué au fil des ans vers une attirance physique de plus en plus profonde l'un pour l'autre. Après avoir fait chauffer de l'eau sur un réchaud (fabriqué à partir d'un vieux tonneau), nous aimions nous baigner mutuellement dans la baignoire sur le sol du salon. Nous aimions nous câliner et nous tenir dans les bras toute la nuit. Je m'en suis souvenu un jour lorsque Vibeke, ma femme danoise, s'est installée à Boston pour aider à gérer les commandes postales de mon livre. Par erreur, elle a ouvert une lettre de Mary, qui avait écrit qu'elle adorait rester dans mes bras toute la nuit. "Pourquoi peux-tu faire ça avec Mary et pas avec moi ?" Vibeke m'a taquiné. Je l'avais rencontrée quelques jours après la publication de mon livre au Danemark. Elle est venue me voir et m'a dit : "Je viens de lire ton livre..." Peu de temps après, je lui ai dit : "D'accord, marions-nous, mais souviens-toi que lorsque tu m'épouseras, tu épouseras aussi toutes les personnes de mon livre qui nous ont fait nous rencontrer." Et depuis, elle en a rencontré beaucoup, en logeant certains d'entre eux au Danemark, comme si nous étions une grande famille. Non, le véritable obstacle dans ma relation avec Mary n'était pas de nature morale, bien qu'elle soit profondément religieuse et qu'elle ait fréquenté l'église toute sa vie. Elle était très ancrée dans sa personnalité et adorait jouer son rôle pour les équipes de tournage que j'amenaient avec moi. Lorsque la télévision danoise nous a filmés en train de prendre un repas ensemble, elle a insisté pour que nous disions le bénédicité ensemble (comme nous le faisons normalement). Oh non, me suis-je dit, je ne veux pas qu'on me voie au Danemark céder à toute cette religion américaine, mais je n'avais pas le choix. Ma "prière de détresse" a été reçue, car juste à ce moment-là, l'un des gros cameramen s'est écrasé sur le sol de notre salon. Il est resté là, la tête et la caméra au-dessus du plancher. J'espérais maintenant que les Danois ne verraient pas d'un mauvais œil mon abandon à la religion, mais qu'ils nous verraient comme nous nous voyions, un peu au-dessus de tout cela.





Mary a 42 ans en 1989

Après avoir réfléchi à la question, j’ai finalement compris le problème profond qui se cachait derrière notre célibat de 40 ans : Chaque fois que nous étions sur le point de glisser vers une dimension sexuelle de notre amour l’un pour l’autre, nous reconnaissons immédiatement le piège historique qui se dressait devant nous - nous allions poursuivre le viol séculaire de la femme noire par le Blanc. Nous voulions tous deux nous sentir détachés de “l’intégration nocturne” dont Marie avait été victime. Nous voulions que notre amour soit libre et sans tache, mais c’était impossible. Nous étions les victimes ultimes de cet écueil profond, qui nous empêchait d’exercer pleinement ce qui devrait être normal entre un homme et une femme : “l’amour libre”. Je me suis souvent demandé si une relation interracial saine était possible dans une société qui, de toute évidence, n’est pas encore libre.

Les années ont ainsi passé jusqu’au jour où, en 2009, Mary a été atteinte d’un cancer et d’une tumeur au cerveau, ce qui nous a donné d’autres sujets de réflexion. Je n’avais pas l’habitude de donner de l’oxygène et, la nuit, je m’emmêlais dans tous les tuyaux autour de Mary, mais, heureusement, j’avais avec moi un voyageur danois qui pouvait m’aider. D’une certaine manière, j’ai eu l’impression d’être à nouveau lié, mais j’ai surtout ressenti la joie de pouvoir aider une personne dont j’étais proche depuis que nous étions jeunes, exaltés et que nous pensions pouvoir changer



Nous disons le bénédicité avant nos repas. 1991

le monde. C’était étrange et pourtant merveilleux de pousser une vieille femme gravement malade dans une poussette pour se rendre à ses rendez-vous chez le médecin, de payer ses factures médicales et de s’occuper d’elle. Comme nous savions que nous ne nous reverrions jamais, j’étais heureuse que Marianne, mon amie du Danemark, puisse prendre beaucoup de photos de nous. Après sa mort en 2014, une autre équipe de tournage danoise m’a accompagnée pour réaliser le film Jacob Holdt - an American Love Story. Je voulais les emmener dans la vieille cabane où Mary et moi avions passé tant d’années ensemble, mais j’avais du mal à la trouver car elle était maintenant complètement recouverte par une jungle dense à la Indiana Jones. C’était déprimant et dangereux de marcher sur le sol pourri, mais j’étais heureux que toutes mes affiches soient encore accrochées aux murs, même si un caméraman a remarqué que l’une d’entre elles avait été défigurée : quelqu’un avait découpé le carré avec une photo de nu. “Ces fous d’Américains”, nous étions tous d’accord. “Pourquoi n’ont-ils pas découpé les photos de violence ?” L’équipe voulait me filmer à l’intérieur racontant l’histoire de ma vie avec Mary, mais je me suis soudain mis à pleurer de manière incontrôlable. C’était comme si des années d’émotions opprimées s’étaient soudainement déversées en moi. Quand ma fille l’a vu à la première du film, elle a dit : “Papa, je ne t’ai jamais vu pleurer comme ça”.

Mais entre-temps, un autre miracle s’était produit, car trois ans plus tôt, Marie s’était rétablie pendant un court moment de sa tumeur au cerveau. Et ainsi, nous avons été ensemble une dernière fois avant sa mort. Je n’oublierai jamais ce dernier soir, assis avec elle dans sa maison en ville. Elle était encore la seule personne des projets à entretenir un jardin comme celui que nous avions autour de sa cabane, avec toutes les fleurs qu’elle aimait - même le bananier sous lequel je l’avais photographiée avec un chef du Klan en 2005. Son jardin contrastait fortement dans ce projet terne où tous les autres n’avaient que de l’herbe usée autour de leur maison. À l’intérieur, elle était toujours active, fabriquant des quilts, des chapeaux et des vêtements pour ses six petits-enfants et ses cinq arrière-petits-enfants. Avec son aide, j’ai créé des arbres d’ancêtres avec leurs noms et leurs dates de naissance pour pouvoir me souvenir d’eux et rester en contact avec eux après sa mort.



Notre cabane libérée avec mes posters après que nous ayons chassé ses papas blancs en 1985.

C’est ainsi que j’ai découvert que beaucoup des plus jeunes avaient reçu des noms africains, comme Neikata et Takivie. Les temps avaient changé depuis que j’avais rencontré Mary il y a 40 ans, quand ils avaient tous des noms d’esclaves. Et puis, lors de notre dernière nuit ensemble, alors que j’étais sur le point de m’endormir à ses côtés, quelque chose s’est produit. Elle m’a dit : “Pourquoi ne me donnes-tu pas un peu de tes douceurs ? Tu ne crois pas qu’il est temps de le faire avant qu’il ne soit trop tard pour nous ?” Et sans attendre de réponse, elle m’a balancé d’un bras sur son énorme ventre. J’étais paralysé par la confusion. Elle était extrêmement obèse à cause de ses médicaments et dans ma tête, j’entendais à nouveau mes auditoires de conférence m’accuser de “profiter d’une pauvre femme noire”. Et donc, pour éviter que mes lecteurs ne le fassent aussi, je ne vais pas révéler ce qui s’est passé - nous avons tous droit à une certaine intimité, n’est-ce pas ? Mais j’avoue que j’ai trouvé l’idée de faire l’amour à une arrière-grand-mère répugnante mais en même temps attirante - avec sa promesse qu’il n’est jamais trop tard “pour y arriver” et devenir “Free at last, Free at last, Thank God almighty we are free at last”.



Aider Mary avec ses artères bouchées et ses tuyaux d’oxygène en 2009.





1975 - rural AL

Enregistrement d'un homme blanc (en haut à gauche) qui est venu me chercher près de chez Mary en Alabama :

- *Que pensez-vous de l'intégration ?*
- *Je ne suis pas du tout pour. Laissez-les se débrouiller seuls et aller de l'avant. Je ne crois pas qu'il faille se mêler à eux, aller à l'école ou à l'église avec eux. Je n'ai jamais rien eu contre les nègres. Ils ne peuvent pas s'empêcher d'être nègres, pas plus que je ne peux m'empêcher d'être blanc. Ils sont d'une race différente, laissons-les être différents...*
- *Vous avez toujours voté pour Wallace ?*
- *Moi, oui... mais il n'a rien contre les nègres, pour autant qu'ils soient des nègres... Il y a beaucoup de nègres qui votent pour lui. Il obtient beaucoup de votes nègres...*
- *Que pensez-vous de Martin Luther King ?*
- *Qui... Martin Luther King ?... Pourquoi - (crache par la fenêtre) il n'était rien d'autre qu'un fauteur de trouble... un agitateur communiste...*

Ce raciste sudiste est un exemple typique de l'oppression que nous subissons pour devenir des oppresseurs. L'innocence de son enfance avait été systématiquement opprimée par les injonctions irrationnelles de ses parents : "Les nègres sont sales. Ne joue pas avec ces enfants, ils vont te poignarder."

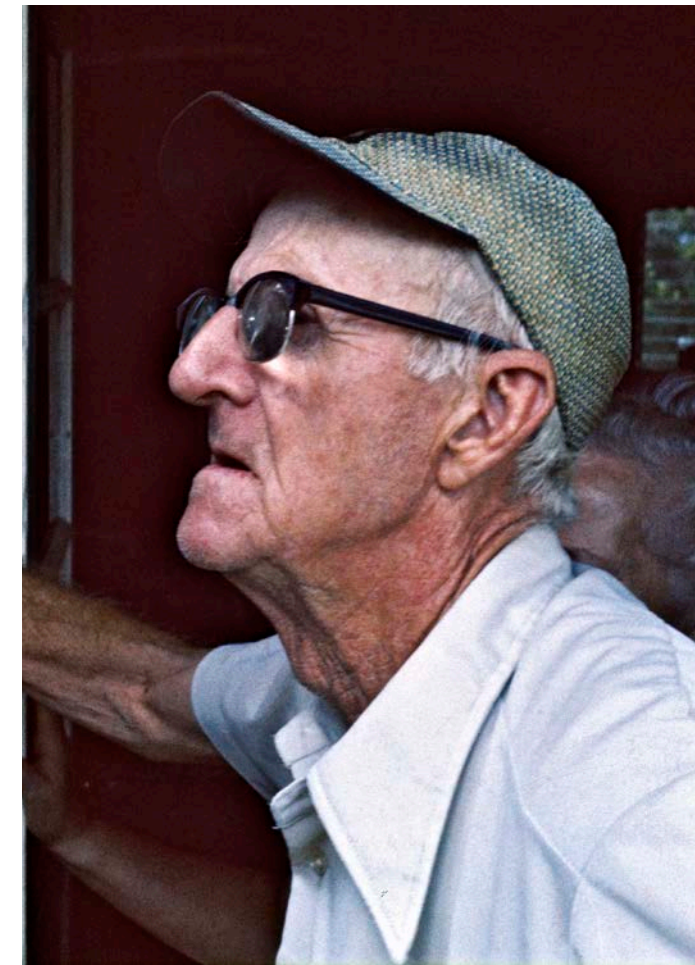


1974 - rural NC

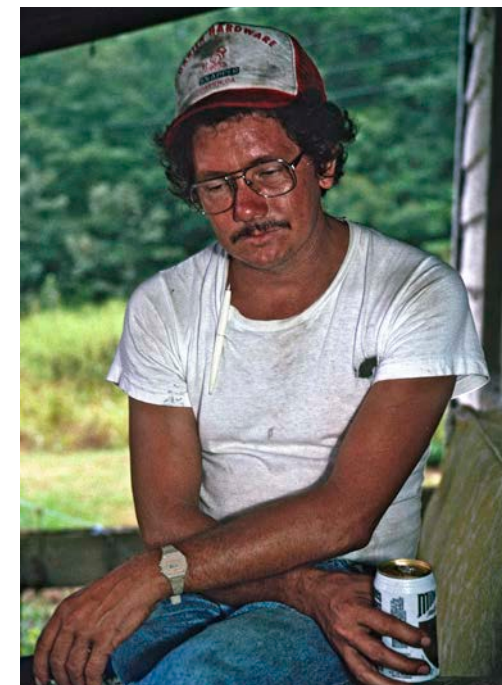
Comme pour tous les enfants du Sud, sa joie de vivre naturelle, son appétit pour la vie et son affection pour les autres ont été étouffés. Pendant qu'il était blessé, son esprit s'est éteint et, au fil des ans, l'accumulation de douleurs supplémentaires est devenue un modèle de détresse chronique. Il devait maintenant rejouer sans cesse ses expériences de détresse non guéries, comme un disque rayé : "nègre, nègre, nègre". En écoutant ces voix de l'histoire, je savais que le bombardement de la maison de Mary était la conséquence extrême mais logique de cette oppression. S'il avait grandi dans le Nord, il n'aurait pas fini par avoir un état d'esprit aussi mauvais. Et peut-être encore moins s'il avait été élevé dans le Danemark de ma jeunesse (avant le racisme d'aujourd'hui). Lorsque je lui ai montré mes photos - de Marie au lit, par exemple - j'ai pris conscience de l'ampleur de mon crime (pour un Blanc du Sud) contre ce système d'apartheid. En tant que Scandinave "neutre", je trouvais que Mary était extrêmement belle et attirante. J'ai donc eu un choc en voyant le dégoût que cet homme blanc exprimait à l'idée d'être à côté de sa "peau sale, sombre et repoussante". Petit à petit, j'ai réalisé que cette vision négative était enracinée dans la suprématie blanche et avait fini par devenir une conviction honnête profondément intériorisée qui avait infecté non seulement les Blancs de toute l'Amérique, mais aussi la vision qu'avaient les Noirs de la beauté des personnes à la peau foncée.



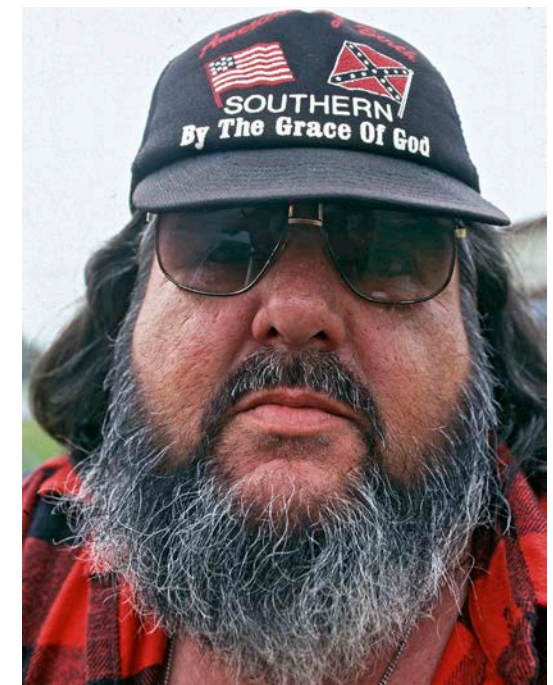
1973 - Baltimore



1975 - Troy, AL



1975 - Bullock County, AL



2003 - Angola, LA

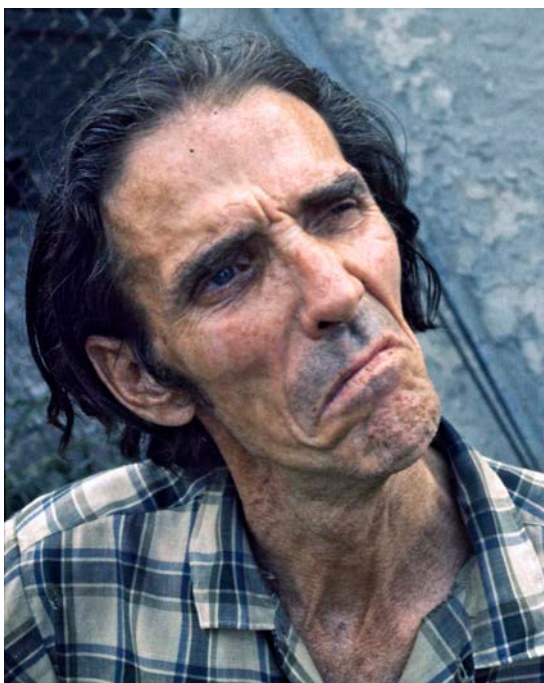




1996 - Immokalee, FL



1975 - Meridian, MS



1973 - Baltimore

Les vagabonds et les Noirs ont une relation particulière avec les Blancs pauvres. Avec leurs fusils accrochés à l'intérieur des pick-up comme symboles de pouvoir, ce sont eux qui tirent sur les auto-stoppeurs tard le vendredi soir, vous jettent des bouteilles de bière les autres soirs, et essaient de vous écraser à toute heure. Alors que les Blancs les mieux lotis donnent le ton, les pauvres exercent une grande partie de l'oppression physique directe sur les Noirs, qui les appellent avec mépris "poor white trash". Ce sont eux qui se sont vus confier les rôles brutaux et sadiques de surveillants et d'attrapeurs d'esclaves. Comme les Blancs pauvres d'aujourd'hui, les surveillants sentaient qu'ils étaient méprisés par la société de la plantation et passaient leurs insécurités et leur colère sur les Noirs par des actes d'une cruauté implacable. C'est à eux que s'adressaient les politiciens démagogues et racistes, mais lorsque les Noirs ont obtenu le droit de vote et ont fait pencher le balancier politique vers des politiciens plus libéraux, les Blancs pauvres ont perdu une grande partie de leur rôle de policier et le peu de fierté qu'ils avaient.

Comme les Noirs, ils souffrent de la haine de soi et réagissent violemment contre leur environnement, par exemple en jetant des ordures partout. Eux aussi ont vu leur intelligence altérée par la malnutrition et la négligence et peuvent être encore plus craintifs que les Noirs.

Lorsque je m'approche de leurs cabanes, ils courent souvent à l'intérieur et verrouillent les portes. Lorsque je vais à la chasse avec eux et que je vois leur cruauté envers les animaux, je réalise que la source de leur violence et de leur comportement abusif est leur propre oppression précoce - battus comme des enfants sans défense dans leur rôle social insensible et répressif.

Ce cycle de mauvais traitements est similaire à celui que subissent les Noirs, qui ont tendance à reproduire leur expérience violente sur leur propre espèce. Les Blancs pauvres ont non seulement leurs propres enfants, mais aussi les Noirs comme groupe cible vulnérable et socialement sanctionné.

Ayant toujours été informés de la supériorité des Blancs, ils se sentent laissés pour compte lorsqu'ils voient que les Noirs ont de meilleurs emplois. Ils estiment que "les nègres ont obtenu trop de droits" et qu'"aucun nègre ne pourra jamais atteindre le même statut que le blanc le plus bas". Ils ont donc le sentiment d'être tombés du wagon lorsqu'ils voient que de nombreux Noirs d'aujourd'hui vivent mieux et ont de meilleurs emplois qu'eux.



2003 - Philadelphia, MS





1986 - anywhere



1972 - Jackson, MI



1974 - rural Kinston, NC



Historical photo

Ils ne comprennent pas la dynamique interne de notre système, qui les laisse souvent sans emploi, et préfèrent blâmer quelqu'un qui est un peu différent - tout comme des groupes similaires en Europe utilisent les immigrants musulmans comme boucs émissaires, les protestants irlandais les catholiques, les Israéliens les Palestiniens, les Japonais les Coréens, les Indiens et les Africains les castes et tribus inférieures, et tout le monde fantasme sur le Juif - surtout là où il n'y a pas de Juifs !

Puisqu'aucune société ou système n'a jamais été exempt d'oppression, nous devons, dans chaque nouvelle génération, apprendre à embrasser et à guérir les schémas de colère avant qu'ils ne s'accumulent et ne se manifestent sous forme de génocide. Si nous n'osons pas affronter les côtés sombres de nous-mêmes, nous agissons trop facilement sous l'effet d'une colère déplacée. En l'absence d'égalité et de sécurité du berceau à la tombe en Amérique, les pauvres sont particulièrement en danger. Leur racisme, leur faible niveau d'éducation et nos campagnes de dénigrement insensibles et persistantes à leur encontre en les qualifiant de "rednecks" et de "crackers" les rendent encore plus à droite que la plupart des Américains et contre tout filet de sécurité sociale qui bénéficierait également aux Noirs. Incapable d'attaquer les véritables cibles de leur frustration, la colère des Blancs se transforme souvent en violence raciale. Une telle amertume a poussé des Blancs pauvres à lyncher près de 5 000 Noirs.



1974 - NYC



1996 - rural MS





1974 - rural Elizabethtown, NC



1975 - San Francisco



1974 - Jacksonville, FL



# Teenagers Kill Black, 15

Continued From Page 2

Two other residents confirmed this part of her statement.

"They were encouraging the kids to attack them," said woman. "They were shouting 'get the nigger' and 'kill the bastard.'"

Several members of the social club, which is just north of the park where Johnson was found and across the street from where Sanders was beaten have denied seeing the attack or taking any part in it.

Police have canvassed buildings in the predominantly Italian neighborhood searching for witnesses with no success.

A Post reporter also interviewed dozens of people in the area without finding any witnesses to the attack other than the woman mentioned. She asked to remain anonymous because she feared possible reprisals against her family. But he indicated she would talk to police.

Many members of the community said they'd heard about the incident but none admitted to actually seeing the attack or knowing any-

an officer close to the investigation, "because no one is talking to us. But since no white kids were hurt and around it isn't likely that we didn't find any weapons the black kids were doing the attacking."

Several incidents with racial overtones have erupted in recent months between local whites and black teenagers attending nearby Chelsea HS and Food and Maritime Trade HS. Community and religious leaders have insisted that those incidents were not racially motivated but were caused by a natural conflict of interests over the use of a local gymnasium.

Neither of the youths beat

or the others.  
ng better.

1974 - New York, NY



1974 - Little Italy, NY



1974 - Little Italy, NY

Les lynchages continuent. Derrick Johnson n'avait que 15 ans lorsqu'il est entré dans un quartier blanc pauvre de New York. Les parents blancs inculquent généralement la xénophobie et le racisme à leurs enfants avec culpabilité et subtilité, mais ici ils se tenaient dans l'embrasure des portes, exhortant leurs enfants à "Tuer le nègre" et "Tuer le salaud". Les enfants ont attaqué Derrick avec des battes de baseball en plein jour. Lorsque la police a interrogé les habitants du quartier, personne n'a voulu fournir d'informations.

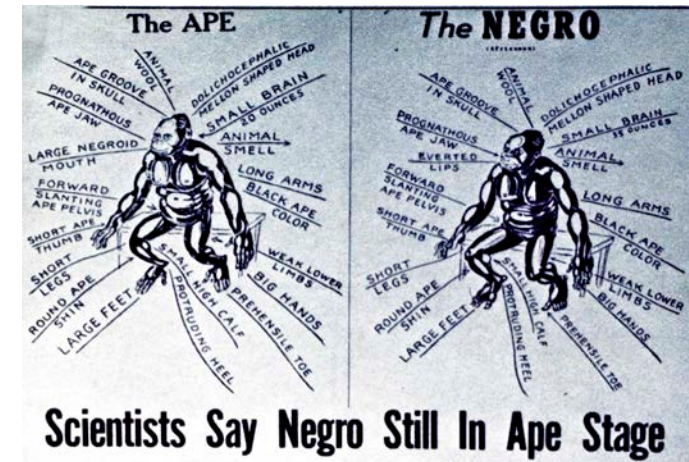
Les expériences européennes nous ont appris que de tels blancs pauvres et aigris peuvent être manipulés en faveur du fascisme ou du communisme, mais leur étroitesse d'esprit et leur vision autoritaire les ont souvent conduits à embrasser un radicalisme de droite violent qui s'est avéré bien plus meurtrier et menaçant pour les minorités exclues en Europe qu'aux États-Unis au cours des 100 dernières années.



1974 - Little Italy, NY



1973 - Baltimore



## Scientists Say Negro Still In Ape Stage

Mon ami nazi, ici à Baltimore, a d'abord rejoint les communistes, mais il a découvert qu'ils voulaient l'égalité pour les Noirs et il est passé aux nazis, qui affirment que les Blancs sont supérieurs aux Noirs et qu'ils vont "renvoyer tous les nègres en Afrique". Alors que les nazis adhèrent ainsi au désir général des États du Nord (semblable à celui de la plupart des Européens blancs) de garder nos parias hors de vue ("racisme évasif"), le Ku Klux Klan d'aujourd'hui ne veut pas se débarrasser des Noirs, mais seulement les garder "à leur place" ("racisme dominateur").

Dans le Sud, j'ai vu comment la police travaillait avec le Klan, désarmant tous les Noirs dans le secteur d'une réunion du Klan, mais pas les membres du Klan portant des pistolets et des mitraillettes. Une nuit, vêtu d'une robe blanche, j'ai réussi à me faufiler dans une de leurs cérémonies de brûlage de croix, où j'ai enregistré ce discours :



1972 - Miami, FL





1978 - rural Gadsden, AL



1972 - Baltimore



1974 - Gainesville, AL



1973 - rural LA

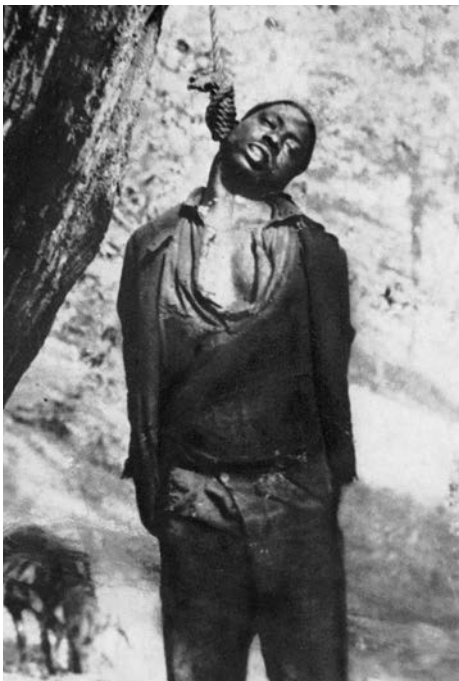


1978 - rural Gadsden, AL



1975 - Tarboro, NC





Historical photo



1978 - rural Gadsden, AL



1978 - rural Gadsden, AL

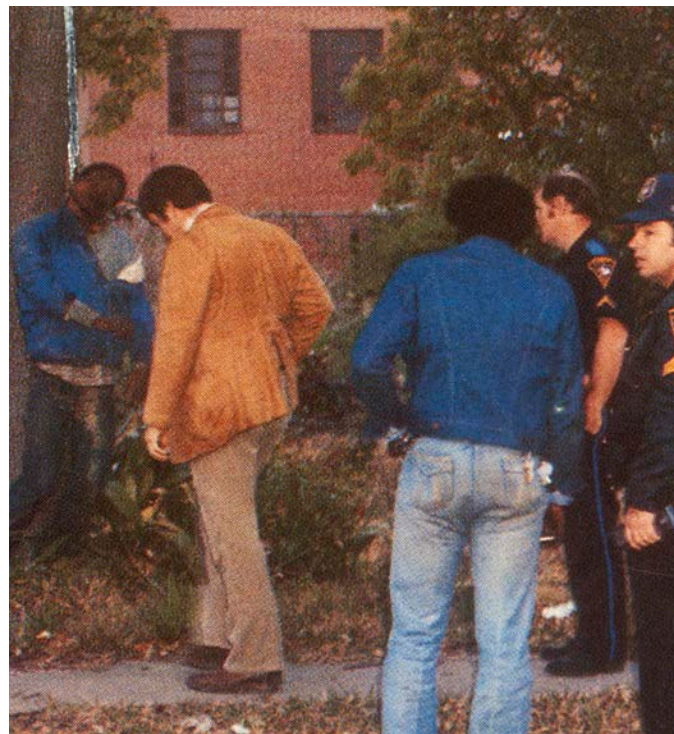
“Oui, la conspiration nous donne beaucoup à penser... et la plupart d’entre vous ne pensent qu’à ces singes qui courent partout en tirant leur propre queue. Vous êtes toujours exaspérés et agités par tous ces petits singes qui courent partout en criant : “Je suis victime de discrimination, je veux que ce policier soit viré”, et toutes ces conneries. Et cela vous incite à vouloir faire quelque chose. Mais mes amis, la conspiration est plus profonde qu’une bande de nègres sauvages infestés de jungle aux lèvres en Ubangi. Et il y a trois choses que vous ne pouvez pas leur donner ! Absolument que trois choses : Vous ne pouvez pas donner à un nègre une lèvre grasse, un oeil au beurre noir et un travail ! (applaudissements) ... Une autre fois, nous avons couru après ces quatre nègres et nous étions prêts à... à... (indiquant le lynchage à la corde) (applaudissements) ... et juste au moment où nous étions prêts à lancer nos missiles vers leur tête, quelqu’un a dit : “Attendez, nous les avons et nous vous remercions de les avoir attrapés.” Alors ils les ont descendus et les ont enfermés. Et le lendemain matin, le maire a dit à notre fonctionnaire : “Monsieur, nous sommes désolés, mais nous avons dû les laisser partir, car je ne veux pas que ma ville soit déchirée.” Et ces nègres ont bondi en riant de façon hystérique “Ha, Ha, Ha”, comme des singes qui sautent en tirant sur leur queue. (rires) Mes amis, il y a quelques années, le Klan a été appelé à Washington pour se présenter devant la commission d’enquête - croyez-le ou non - sur l’assassinat de King. Ils ont confié cette commission à deux - pas des Noirs. Je les appellerai des nègres parce qu’ils ont dilapidé cinq millions de vos impôts durement gagnés pour trouver une réponse à l’assassinat de King ! Eh bien, tout d’abord : vous ne pouvez pas assassiner un nègre ! (applaudissements) On ne peut assassiner qu’un homme d’état ou un homme de caractère et de capacité renommés. On n’assassine pas une ordure !”



Historical photo

Individuellement, ces perdants solitaires et désespérés avaient souvent aussi peur de moi que moi d’eux. Malgré tous mes préjugés, je ne pouvais m’empêcher de les aimer en tant qu’individus. Les êtres humains prêts à assassiner ce qu’ils appellent des “ordures” sont des personnes que la société a perpétuellement endoctrinées avec le sentiment fondamental qu’elles sont elles-mêmes des ordures. Leur insécurité et leur mépris de soi leur donne un étrange besoin catégorique de haïr les autres.

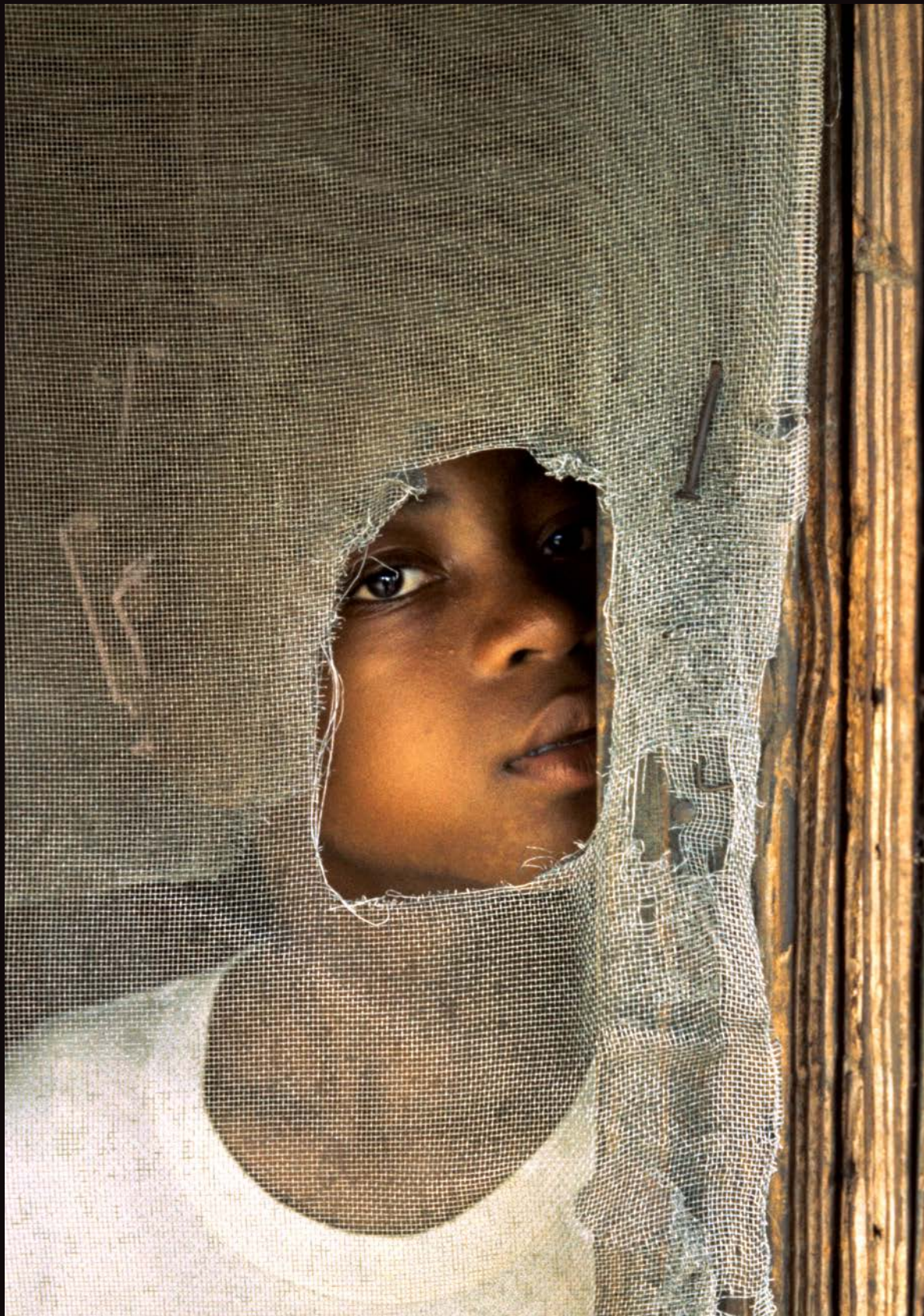
Oui, c’est ce que j’ai écrit dans mon livre en 1984, alors que j’essayais de comprendre le Klan après avoir pris un pauvre auto-stoppeur lors de ma tournée de conférences. Pendant notre long trajet, il a révélé des choses qui m’ont fait soupçonner qu’il avait été victime d’un inceste. Je lui ai donc posé des questions sur son enfance et, comme de juste, il m’a raconté comment son père l’avait violé, encore et encore. Pourtant, il a essayé de défendre



Le lynchage en 1981 de Michael Donald à Mobile, Alabama. Des membres du Ku Klux Klan ont enlevé sous la menace d’une arme un jeune étudiant de 19 ans choisi au hasard dans une rue de la ville “pour montrer la force du Klan en Alabama”. Le lendemain matin, son corps a été retrouvé pendu par le cou dans un quartier noir. L’un des membres du Klan, James Knowles, sera plus tard envoyé à la chaise électrique. Morris Dees, du Southern Poverty Law Center, raconte que le public a pleuré lorsque le lyncheur avoué a raconté comment Michael a supplié pour sa vie pendant que les hommes du Klan préparaient la corde pour son cou. Photo de la police

son père, ce qui, d’après mon expérience, est la façon dont ces victimes commencent à rediriger leur colère et à prendre les autres pour boucs émissaires. J’ai également réalisé que, comme pour la plupart des enfants maltraités dont je m’occupe, il n’avait jamais reçu d’aide. Nous qui sommes mieux lotis n’aimons pas les vibrations de méfiance que nous recevons des enfants de la douleur et réservons notre amour aux enfants capables de rayonner l’amour dont ils ont eux-mêmes été façonnés. Et nulle part ailleurs vous n’avez plus de temps pour leur offrir une thérapie émotionnelle que sur les autoroutes sans fin de l’Amérique. Ils sont toujours incroyablement reconnaissants et feront ensuite tout pour vous. Et donc, après lui avoir montré mon livre, il m’a supplié de l’accompagner à ce rassemblement du Klan. D’abord à la réunion de recrutement ouverte en journée, où je n’ai pu m’empêcher de ressentir de la compassion pour les pauvres sympathisants blancs montrés ci-dessus. Avant de nous rendre à la croix lumineuse secrète (réservée aux membres), je lui ai offert un repas et lui ai laissé utiliser ma carte téléphonique pour appeler sa mère. Mais son visage s’est soudain déformé de colère et de douleur lorsque sa mère lui a dit que deux Noirs venaient de tuer son oncle. Il m’avait promis de me protéger et de me couvrir d’une cagoule, mais osais-je maintenant marcher avec lui et 50 Klansmen fous et armés dans une forêt sombre alors qu’il savait que j’étais antiraciste (un “amoureux des nègres”) ? Allait-il me trahir ? J’avais tellement peur que j’ai appelé ma famille au Danemark pour leur dire : “Si je ne rappelle pas avant minuit, alertez la police.” Quelle naïveté ! J’avais déjà vu comment ils travaillaient avec la police. Mais il ne m’a jamais trahi, ce qui m’a encore appris une des leçons les plus importantes de la vie : TOUS les gens qui souffrent - et il souffrait maintenant à la fois d’abus et du meurtre de son oncle bien-aimé - ont un plus grand besoin de NOTRE amour que d’exprimer leur douleur et leur colère sous forme de haine et de violence.





1975 - Waynesboro, GA



1978 - rural Gadsden, AL





1991 - Woody la nuit où je l'ai ramassé

Au cours de mes années de vagabondage, dans les années 70, la plupart des Américains semblaient se sentir bien dans leur peau et je n'ai trouvé pratiquement aucune activité du Klan. Mais l'augmentation des mauvais traitements infligés aux enfants que j'ai constatée depuis lors semble aller de pair avec la croissance du Klan et des groupes de suprématie blanche sous les présidents Obama et Trump. Voici comment je suis arrivé dans une famille de futurs partisans de Trump. Une nuit de 1991, j'ai pris en stop Woody, un auto-stoppeur pauvre dans le Mississippi, qui m'a dit que lui et ses deux frères avaient personnellement tué tant de Noirs qu'ils en avaient perdu le compte.

- Je ne sais pas s'il a tué les deux premiers dont j'ai eu le sang sur moi, mais je sais qu'il s'est bien ouvert le crâne.

- Hmm

- John s'est ouvert la tête vraiment, vraiment mal... Il a pris un gros morceau entier de sa tête - et j'ai eu du sang sur moi. C'est parce que je tenais le mec. A chaque fois que son coeur battait, le sang giclait à environ 1,5 à 2 mètres, mec. Le gars a couru environ 10 pas, puis il est tombé - face contre terre. Je t'emmènerai même à la vieille poste ce soir et te la montrerai, juste là où ça s'est passé. Et il y a un grand panneau qui dit "Pas de nègres autorisés" quand on y va par l'autoroute.

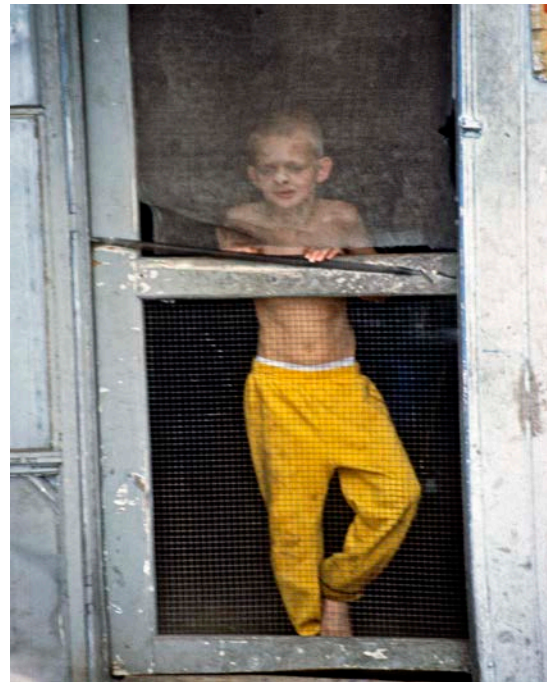
- Encore ? On est en quelle année ?

- On est en 91, on va être en 92 et il y a un panneau qui dit "Interdit aux nègres".

- Quand tu es sorti pour les tuer, il en avait parlé toute la journée avant ou tu es juste arrivé par hasard... ?

- Non, c'est arrivé comme ça. C'était juste une de ces choses. Il descendait la rue et il a juste eu envie de le faire. Il les avait vus, alors il l'a fait. ....

- C'est ici que ce type est tombé après que mon frère l'ait poignardé. C'est peut-être les flics. C'est ici qu'il est tombé.



1973 - Immokalee, MS

Je vais vous montrer où il a été poignardé. Il a été poignardé de l'autre côté de ce poteau téléphonique, juste là. Et puis il a couru 3 mètres et est tombé. Allons-y avant que les flics n'arrivent, ils sont mauvais ici la nuit.

- Qu'est-ce qu'il a dit en fait ?

- Il a dit 'Je vais tuer un nègre ce soir'. Il l'a dit toute la journée et quand nous revenions de l'autre côté de la voie ferrée, Sammy lui disait, 'Je parie que tu ne vas pas tuer celui-là'. Et c'était un grand nègre, vous savez. Et John a dit 'Parie-moi !'. Et Sammy répond : "Je vais le faire. Et il dit : "Peu importe le pari. Il s'est approché et a dit, 'Hey, tu as rencontré ton créateur?' et il l'a poignardé. Les yeux du type ont roulé à l'arrière de sa tête et John a tordu le couteau puis l'a retiré. Le sang, quand il est sorti, nous a atteint, moi et Sammy.

- Comment c'est arrivé quand.... ?

- Il sort et il tue des nègres pour le plaisir. Il m'a dit qu'il aimait voir la peur sur leur visage quand ils mourraient. C'était comme quand on roulait sur River Road, je te racontais comment Sammy en a appelé un à la voiture et John a sauté et l'a tué. Deux d'entre eux se sont enfuis, et l'autre est resté là, tu sais, il était effrayé. Je suppose qu'il était jeune ou quelque chose comme ça, vous savez. Sammy a commencé à le frapper à la tête avec une bouteille qu'il avait. Et puis John a commencé à lui donner des coups de pied et d'autres trucs - et quand ils l'ont eu sur le sol en sang et où il ne pouvait pas bouger, John l'a juste piétiné jusqu'à ce qu'il meure. La seule chose que je n'ai jamais vu John faire, c'est sortir et écraser les nègres qu'il avait l'habitude d'écraser. Mais j'ai vu du sang sur la voiture et.... comme je l'ai dit, j'ai pris des T-shirts et des chemises et des choses comme ça sous la voiture après qu'il les ait écrasés. Je l'ai vu tabasser beaucoup, beaucoup de nègres à plusieurs reprises et les laisser pour morts.



1975 - Waynesboro, GA

- Combien diriez-vous ?

- Combien ? Plus que je ne peux en compter sur mes doigts et mes orteils.

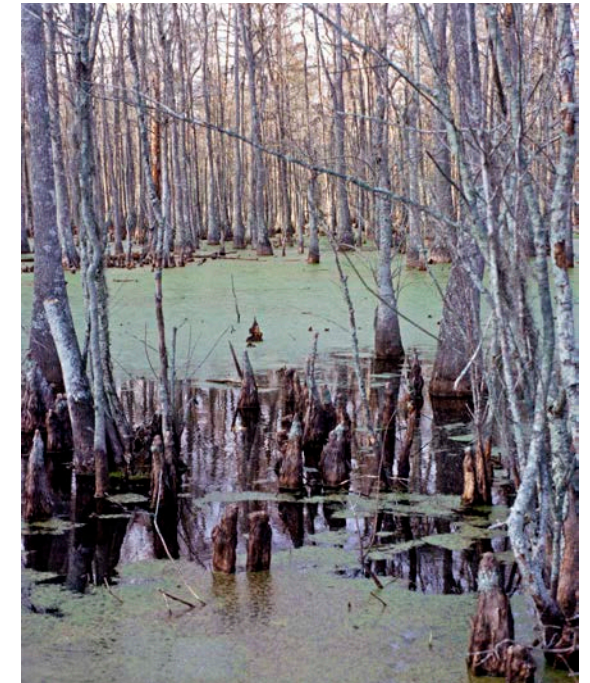
Comme toujours avec les personnes violentes, je lui ai demandé quelle était son enfance. Ses yeux se sont remplis de larmes quand il m'a raconté comment les trois frères avaient été constamment battus et maltraités par leurs parents profondément alcooliques.

- D'aussi loin que je me souviens, j'ai reçu des coups de fouet de ma mère. Elle avait l'habitude d'arriver ivre.... Elle vous frappait partout où elle pouvait le faire. Quand elle vous fouette avec une planche, si vous bougez et qu'elle vous frappe ailleurs, vous n'auriez pas dû bouger.....

Il est important de toujours donner à ces enfants de la douleur tout l'amour et l'affection que nous pouvons rassembler.

Au cours de mes voyages, j'ai souvent été étonné du peu d'attention qu'il faut pour que ces personnes encapsulées et découragées relèvent la tête et se sentent mieux dans leur peau. Les personnes qui se sentent bien dans leur peau ne vont pas intentionnellement faire du mal aux autres ou même penser du mal d'eux. Seules les personnes en profonde souffrance souhaitent faire du mal aux autres. Tous les racistes violents que je rencontre ces jours-ci ont sans exception été maltraités ou humiliés dans leur enfance.

Les croix brûlées et les croix gammées ne sont que leur appel inepte à l'aide et à l'attention, et il nous faut incroyablement peu de soins pour les aider à sortir de leurs schémas oppressifs.



1996 - marais, LA

Cinq ans plus tard, j'ai retrouvé certaines des victimes de Woody, comme la famille de Sarah, qui avait été poignardée par Woody dans son sommeil... (lire page 213 ce qui s'est passé par la suite). Leurs vies brisées avaient besoin d'un soutien similaire pour ne pas être détruites par la peur paralysante et la haine impitoyable qu'ils avaient développées envers leurs concitoyens. Sachant avec quelle facilité une telle haine se perpétue, le nouveau gouvernement noir d'Afrique du Sud a pardonné tous les crimes raciaux commis sous l'apartheid.

Mon ami Woody commence à comprendre que, comme il n'a jamais eu personne pour l'aider à guérir sa douleur, il l'avait retournée contre les Noirs d'une manière si horrible qu'il pouvait décrire comment ils torturaient et assassinaient chacune de leurs victimes et les jetaient dans les rivières et les marais du Mississippi.

- Vous vous débarrassez généralement d'eux en les jetant dans les rivières et les marais ?

- Oh, oui, on les jetait souvent dans les marais.....

Voici pour l'état du Mississippi car sous ses frontières, le diable ne trace aucune ligne. Si vous traînez ses rivières boueuses, vous trouverez des corps sans nom.

Oh, les usines des forêts ont caché un millier de crimes.

Le calendrier ment quand il indique l'heure actuelle.

Oh, à la terre dont vous avez arraché le cœur :

Mississippi, trouve-toi un autre pays pour en faire partie !





1975 - Maison Tupper, Washington, GA



1975 - Washington, GA



1975 - Washington, GA. The Tupper Home



1975 - Washington, GA



1975 - Maison Tupper Plantation, Washington, GA

En Géorgie, où j'ai vécu avec la famille Barnett dans une vieille maison de plantation, j'ai découvert un type de racisme fondé non pas sur la haine mais sur un amour paternaliste historiquement conditionné pour les Noirs. Mme Barnett passait des journées entières à me faire visiter des familles qui avaient appartenu à sa famille - apparemment il y a très peu de temps dans son imagination (et, comme je l'ai découvert, dans la conscience des Noirs également).

Mme Barnett : *Voici l'acte de vente de M. Cadman à mon arrière-grand-père pour Lucinda, ses enfants et son augmentation pour toujours. Le prix était de 1 400 dollars.*

Mme Hill (son amie d'une autre plantation) :

*Mais, voyez-vous, quand ils sont arrivés ici, c'étaient des sauvages, et je pense qu'au lieu de blâmer le Sud comme le Nord nous a blâmés, je pense que nous méritons un peu de crédit.*

*Ils nous les ont vendus et ils savaient qu'ils nous vendaient des sauvages. Mais ils ont continué à nous les envoyer. Et puis ils ont commencé à parler de notre traitement sévère, mais vous savez quand vous aviez des gens qui travaillaient pour vous, vous faisiez tout pour eux, vous les nourrissiez, vous leur donniez des vêtements et un logement, et vous preniez soin d'eux.*

Mme Barnett : *Les Blancs faisaient tout pour les nègres, sauf leur lâcher la grappe, comme on dit. (rires) Une chose est sûre. Ils nous manquent toujours.*

Mme Hill : *Oui, ils nous manquent.*

Lorsqu'un "esclave de maison" arrivait avec le thé de l'après-midi, la conversation, comme toujours dans l'aristocratie du Sud, se tournait vers les folies de leurs domestiques - une façon de maintenir leur attitude paternaliste envers les Noirs et de se donner ainsi la distinction sociale des temps passés.



1975 - Washington, GA



1975 - Washington, GA

Ce qui échappe à Mme Barnett, ce n'est pas l'esclave en tant que force de travail ou propriété, mais l'ancienne dépendance symbiotique entre l'esclave et le maître. Le fait que l'on puisse perdre un esclave d'une valeur de plus de 1 400 dollars à cause de la maladie a inculqué à la classe supérieure blanche une préoccupation paternelle et un sens des responsabilités à l'égard de leurs esclaves. Chez Mme Barnett, cet amour s'est manifesté par son travail en faveur des Noirs emprisonnés à vie - en d'autres termes, par un besoin d'exprimer son amour pour un groupe de Noirs qui, comme les esclaves, ne sont pas libres.

Était-ce ce genre de racisme condescendant que j'assumais moi-même en Amérique ? Combien de temps pourrais-je m'accrocher à l'idée naïve qu'en tant qu'immigré étranger, je serais capable de me maintenir à flot dans un océan de racisme qui avait noyé tous les autres ?





1975 - Phila, MS. Rachel a été violée et assassinée à l'âge de 14 ans.



1973 - Natchez, MS



1975 - Philadelphia, MS



1973 - Natchez, MS

Dans le Sud, j'ai fait l'expérience de deux réactions blanches complètement opposées envers nos opprimés : la haine et l'amour. Plus je voyais ces schémas de détresse particuliers comme les produits d'un système séculaire, plus les jugements de valeur, tels que le bien et le mal, se désintégraient. Malgré leurs traces de destruction, je ne pouvais plus haïr ces Blancs. À partir du moment où je leur ai témoigné du respect et de la compréhension, des portes ont commencé à s'ouvrir partout : les portes de l'hospitalité du Sud. Plus tard, lorsque j'ai voyagé parmi les Blancs d'Afrique du Sud, j'ai été accueilli par une hospitalité encore plus écrasante, qui semblait directement proportionnelle à une plus grande différence de classe entre les Noirs et les Blancs. Tout comme en Afrique du Sud, les Noirs reçoivent l'amabilité traditionnelle tant qu'ils ont un statut de sous-classe. Ils ne sont pas tant payés pour leur travail que pour leur servilité et leur humilité, pour savoir "leur place" et être dépendants. Leur résistance passive à cet asservissement est perçue comme de l'"irresponsabilité" et du "laisser-aller", ce qui confirme la "nécessité" de la relation paternelle, élevant ainsi le statut des Blancs. Ce statut artificiellement élevé s'ajoute au surplus psychique qui se manifeste, par exemple, par une hospitalité et une amabilité exubérantes envers l'individu mais pas envers le groupe, comme les "nègres", les "Yankees" ou les "communistes".

Dans une maison de plantation, j'étais arrivée avec ma perruque à cheveux courts, mais l'hôtesse, Emely Kelley, était de plus en plus amoureuse de moi, et un soir, j'ai surpris le dîner en montrant tous mes cheveux. Emely a éclaté : "Je sais que tu es communiste, mais je t'aime bien quand même."

Cette classe hospitalière ne participe peut-être pas aux actes terroristes blancs, mais elle bénéficie directement de ce maintien de l'ordre. Aucune des maisons de plantation dans lesquelles j'ai

vécu n'était fermée à clé, même si elles étaient remplies d'or, d'argent et de tableaux coûteux - juste à côté de certaines des personnes les plus pauvres de la planète, que j'ai souvent vues commettre des crimes violents les uns contre les autres.

L'une des raisons pour lesquelles je pouvais me déplacer dans les ghettos du Sud, même les plus violents, sans craindre pour ma vie, c'est que je me suis rendu compte que l'esclavage des années 1970 maintenait partout son parapluie protecteur sur moi. Et lorsque vous vous heurtez à un système si profondément enraciné que même votre "idéisme scandinave aux yeux bleus" n'est pas compris, vous abandonnez et devenez un participant. C'est ainsi que j'ai rapidement appris l'art auto-critique et inconfortable de me faire servir le petit-déjeuner par des servantes noires dans le lit à baldaquin (dans une pièce séparée de l'hôtesse) tout en évitant de commettre le crime de faire mon propre lit. Dans le Mississippi, j'ai vu les domestiques passer des jours à habiller les "belles" blanches en robes antebellum pour que nous puissions continuer les vieux bals de la Confédération, où les Noirs ne sont présents que sous la forme d'une femme blanche déguisée en noir jouant le rôle de "mammy".

J'aimais ces belles apparemment distantes mais incroyablement chaleureuses, ouvertes et charmantes, dont l'inviolable "féminité blanche" était l'une des raisons factices de la mort de milliers d'hommes noirs dans une terreur causée uniquement par le désir de perpétuer la suprématie blanche. Pourtant, la première fois que je suis retournée à Natchez en 1978 et que j'ai trouvé la ville extrêmement contrariée par un article du New York Times décrivant les maisons de la plantation comme "décadentes et libertines", j'ai dû rire, ayant moi-même vécu exactement la même chose.



1975 - Philadelphie, MS. Carl à droite est devenu prédicateur, son frère a passé sa vie en prison.



1973 - Natchez, MS



## Sur le fait de dire oui

La plus grande liberté que je connaisse est de pouvoir dire oui ; la liberté de se jeter dans les bras de chaque personne que l'on rencontre. Surtout en tant que vagabond, vous avez la liberté, l'énergie et le temps d'être pleinement humain envers chaque personne que vous rencontrez. La loterie la plus fantastique à laquelle je puisse penser est l'auto-stop. Il y a une récompense à chaque fois. Chaque personne peut vous apprendre quelque chose. Je n'ai jamais refusé un trajet, même s'il y avait des pistolets sur le siège avant ou quatre hommes à l'air sinistre portant des lunettes de soleil assis dans la voiture. Chaque personne est comme une fenêtre à travers laquelle on peut apercevoir la société dans son ensemble. Un homme de New York m'a demandé de conduire une remorque U-Haul jusqu'en Floride. Il n'a pas voulu dire ce qu'il y avait dedans. Nous avons convenu que je recevrais 60 dollars pour le faire, mais je n'ai jamais reçu l'argent. Grâce à diverses sources, j'ai découvert que c'était la mafia pour laquelle j'avais travaillé - ils préféraient utiliser un étranger naïf pour ce genre de transport illégal de stupéfiants, etc. Ou peut-être s'agissait-il d'armes pour les exilés cubains de Miami ? Une autre fois, en Alabama, cette pauvre vieille femme de 87 ans m'a demandé de la conduire à Phoenix, en Arizona. Elle voulait y aller pour mourir. Je l'ai aidée à barricader les fenêtres de sa cabane délabrée à l'extérieur de Notasulga, car même si elle savait très bien qu'elle ne reviendrait jamais, elle ne voulait pas que les Noirs du coin s'y installent. Pendant tout le trajet, elle était assise avec un pistolet à la main. Elle avait une peur bleue de moi à cause de mes cheveux longs et de ma barbe, mais elle n'avait aucun autre moyen de se rendre en Arizona. Elle était si faible que je devais la porter chaque fois qu'elle devait quitter la voiture, mais malgré cela, elle continuait à s'accrocher à son pistolet. La voiture était si vieille que nous ne pouvions rouler qu'à trente miles à l'heure, et le voyage nous a pris quatre jours. Elle avait économisé pendant des années afin d'avoir assez d'argent pour l'essence, mais elle n'avait pas d'argent pour la nourriture, alors j'ai dû sortir plusieurs fois et voler des carottes et d'autres choses comestibles le long de la route. Pendant la majeure partie du voyage, elle a parlé du gouverneur Wallace et de la façon dont elle espérait qu'il deviendrait président avant sa mort. J'ai appris plus sur l'Alabama au cours de ce voyage que je n'aurais pu le faire en lisant pendant toute une vie.

En Floride, deux jeunes femmes sont venues me chercher et m'ont offert un brownie. Comme j'avais très faim et que j'étais assise sur le siège arrière, j'ai saisi l'occasion et j'ai mangé quatre brownies entiers. Je mange toujours ce que les gens m'offrent, même si ce sont des pilules, de la terre ou pire. Et à chaque fois, cela me donne un certain aperçu de la société. Et donc, ce fut le cas ce jour-là. Il s'est avéré que c'était des brownies au haschisch et j'en avais mangé beaucoup trop. J'étais complètement défoncé et je ne pouvais plus faire d'auto-stop ce jour-là, car j'étais incapable de communiquer avec les conducteurs. J'ai marché

jusqu'à Jacksonville et je me suis assis dans un parc en attendant que la défonce se dissipe. Deux clochards inoffensifs sont venus s'asseoir à côté de moi, mais j'ai soudain eu très peur d'eux et je me suis précipitée à la gare routière. Je n'osais pas sortir dans la rue, même en plein jour. (Le hash m'a rendu extrêmement paranoïaque, et c'est exactement lorsque vous envoyez des vibrations de peur à d'autres personnes que vous vous faites sauter). Ce jour-là, j'ai compris la peur angoissante que la plupart des Américains portent en eux et contre laquelle ils ne peuvent rien. Depuis ce jour, je comprends mieux les réactions des gens en Amérique. Parfois, moi aussi, j'ai peur des autres. Une nuit, à New York, j'ai entendu une voix qui m'appelait depuis une ruelle sombre, dans le quartier sinistre près de la neuvième avenue. J'étais absolument convaincu que si j'entrais dans la ruelle, je serais attaqué. Mais j'avais surtout peur que si je ne le faisais pas, cela créerait un précédent, et que je serais alors paralysé, comme tant d'autres en Amérique. Je me suis forcé à y aller. Bien sûr, il s'est avéré que ce n'était qu'une prostituée usée à cinq dollars. J'ai eu un aperçu d'un type de souffrance que je n'avais jamais rencontré auparavant, ce qui m'a prouvé une fois de plus que cela ne fait jamais de mal de dire oui. En règle générale, vous en êtes directement récompensé.

À Detroit, un garçon de cinq ans m'a demandé avec insistance de l'accompagner chez lui pour prendre des photos de sa mère. Je n'avais pas le temps ce jour-là, mais j'ai décidé de l'accompagner quand même. Lorsque nous sommes arrivés chez lui, j'ai vu que sa mère était malade et que quatre de ses sept frères et sœurs avaient de grosses morsures de rat sur le dos et les jambes.

Au début, je percevais le fait de ne pas pouvoir dire non aux gens comme une faiblesse, car j'ai toujours été très docile. Mais maintenant, je suis convaincu que c'est une force et j'en ai fait une habitude partout où je vais. Presque tous les jours, lorsque je fais de l'auto-stop, il m'arrive d'être invité dans un restaurant par un chauffeur. Je reçois le menu mais il m'est impossible de choisir. Après une pause d'une longueur embarrassante, le chauffeur suggère généralement quelque chose, et je dis immédiatement oui. Je ne me soucie pas du tout de ce qu'ils me servent. La nourriture n'est qu'un moyen de continuer à vivre. J'ai découvert que même l'incapacité de choisir a ses avantages quand on voyage. Lorsque j'étais à la banque du sang à la Nouvelle-Orléans et que, comme d'habitude, j'ai dû me frayer un chemin à travers "le mur des gays" pour sortir de cette ville où il y a beaucoup de gays, en montant pour aller voir les inondations dans le delta du Mississippi, j'ai été pris en stop par un gros antiquaire. Il n'arrêtait pas de me presser de venir avec lui dans les bois sombres avec des promesses comme "Je te mettrai avec une riche dame blanche après". Je ne voulais pas perdre mon temps avec un autre "vieux cochon", mais je ne pouvais pas me résoudre à dire directement non.



1975 - Notasulga, AL





1974 - Harlem, NY



1974 - New York, NY

passer deux semaines dans d'immenses maisons de plantation avec ces énormes robes antebellum, de l'or et des paillettes partout. Il m'a parlé de la faim, du fait qu'il devait ramasser du coton depuis l'âge de cinq ans pour deux dollars par jour, qu'il n'était jamais vraiment allé à l'école parce qu'il devait ramasser du coton, et de toutes les humiliations qu'il devait constamment supporter de la part des Blancs. Puis il n'a plus voulu en entendre parler. "L'enfer non", répétait-il encore et encore. Il voulait sortir de cet enfer de coton. Alors il était devenu un proxénète. Lui et ses filles étaient d'accord pour dire qu'il valait mieux se prostituer de cette manière que de se prostituer dans les champs de coton. C'est l'homme blanc qui récolte le bénéfice dans les deux cas, mais ils gagnaient plus d'argent de cette façon : quinze dollars par nuit et par fille. Il avait étudié l'homme blanc toute sa vie, chacun de ses gestes et de ses pensées. Il avait l'impression de le connaître mieux que lui-même, et pourtant il ne le comprenait pas. Mais ses expériences avaient fait de lui un bon maquereau, bien qu'il n'ait que dix-neuf ans. Il savait exactement comment mettre les Blancs en contact avec ses filles. Mais ça lui faisait mal de le faire. Ça a laissé une profonde blessure. Il avait l'impression de vendre à la fois sa race et sa fierté, mais il n'avait pas le choix. Il détestait l'homme blanc de tout son cœur, mais il n'a jamais osé le montrer. Cette nuit-là, j'ai compris que si beaucoup de Noirs du Mississippi se sentaient comme Ed, il arriverait un jour où les choses ne seraient pas roses pour les Blancs. J'ai été tellement secoué après cette nuit que les jours suivants, j'ai été incapable de regarder les Blancs dans les yeux. J'avais eu de la chance ce jour-là, car quelqu'un m'avait donné des piles pour mon magnétophone. J'ai donc pu enregistrer une grande partie de ce qu'il a dit cette nuit-là. Maintenant, lorsque je voyage parmi les Blancs du Mississippi et que je vis avec eux, je me fais souvent écouter cette cassette le soir. Je veux éviter de m'identifier trop fortement à leur point de vue. Avec leurs accents charmants et leur grande chaleur humaine, il est difficile de ne pas se laisser séduire. Le tout est de garder la tête froide au milieu de ce chaudron de sorcières en ébullition qu'est le Sud. J'ai vu comme une coïncidence le fait qu'Ed se soit ouvert à moi, car j'avais vraiment eu envie d'être avec les prostituées. Mais maintenant, je commence à croire que ce n'était pas un simple hasard. C'est comme s'il y avait toujours quelque chose qui me conduisait dans les bonnes situations.

*Lettre à un ami américain*

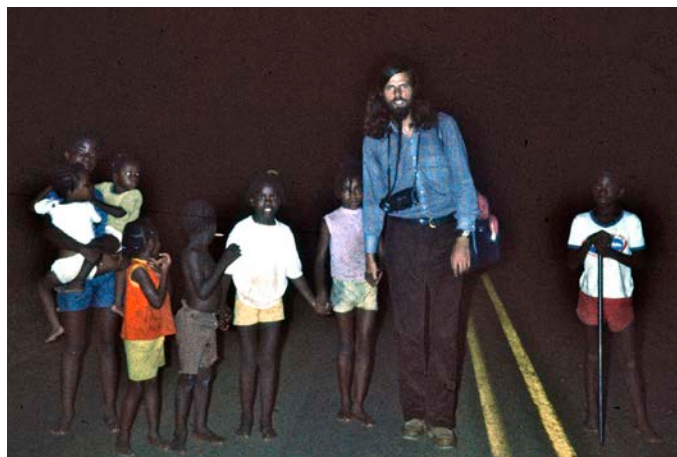
\* (J'ai découvert depuis que ces phrases peu sophistiquées de cette lettre originale sur mon amour pour les prostituées en tant que groupe opprimé aux États-Unis et en Grande-Bretagne, sont souvent mal comprises dans un sens sexuel plutôt que politique. Pour une compréhension plus claire de ma relation avec les prostituées, voir page 381).

J'ai donc fini par le laisser suivre ses désirs dans les bois et, en vérité, il m'a ensuite conduite dans l'une des grandes maisons de la plantation de Natchez, où son amie, la propriétaire, Emely Kelley, m'a immédiatement invitée à des expériences tout aussi intimes. J'avais appris depuis longtemps que si on ne dit pas oui à un peu de douleur, on n'entre pas au paradis. Après des semaines de faim, c'était vraiment comme entrer au paradis que d'avoir des serveurs noirs qui nous servaient sur des plateaux d'argent dans les lits à baldaquin. Pourtant, il est important de redescendre sur terre. Ainsi, lorsque j'ai quitté le manoir au bout de deux semaines, j'ai fini par m'installer le soir même chez un proxénète noir à Greenville, dans la région pauvre du Delta. Nous sommes devenus de bons amis, et il a dit qu'en raison de notre amitié, il me donnerait une de ses prostituées. Je n'ai rien dit. Il m'a emmené dans un bar dans lequel quatre de ses "filles" étaient debout. "Choisis la chatte que tu veux. Tu peux l'avoir gratuitement", a-t-il dit. Je ne savais pas quoi faire. J'en suis venu à aimer ces prostituées noires, avec leur fantastique mélange de brutalité violente et d'intense tendresse. Une prostituée noire peut vous en apprendre plus sur la société en une journée que dix cours universitaires. Mais il m'était tout simplement impossible de choisir.)\*

Puis Ed, comme on l'appelait, m'a ramené chez moi. A partir de là, il est devenu plus ouvert et il s'est avéré qu'il m'avait mis à l'épreuve. Il était très intéressé par les choses que je lui avais racontées, mais il n'avait jamais rencontré de Blanc en qui il pouvait avoir confiance, et il voulait maintenant voir si j'étais comme les autres Blancs du Mississippi. Cette nuit-là est devenue l'une des expériences les plus intenses que j'aie jamais vécues. Nous étions tous les deux allongés dans le lit qu'il utilisait normalement pour ses affaires et toute la nuit, il m'a parlé de son enfance. C'était une véritable révélation pour moi. C'était la première fois que je venais au Mississippi, et l'effet sur moi a probablement été particulièrement fort parce que je venais de



1973 - Natchez, MS



1975 - rural Meridian, MS



1973 - Boston, MA



1974 - Norfolk, VA





1973 - Natchez, MS



1975 - Philadelphia, MS



1996 - Bullock County, AL



1975 - Philadelphia, MS





1975 - Philadelphia, MS



1990 - Georgetown County, SC





1974 - rural Tarboro, NC



1974 - Greenville, NC

L'un des aspects les plus singuliers de l'hospitalité du Sud est le désir de "donner" immédiatement à un visiteur masculin une "fille" très attirante. Non seulement parmi la vieille aristocratie mais aussi parmi les millionnaires "en devenir". Il s'écoulait rarement plus d'un jour avant qu'ils ne me fournissent une "cavalière" de la même classe (ou, plus souvent, une aspirante à devenir membre de cette classe), souvent sans me l'avoir demandé. Lorsque je vivais dans le Mississippi chez des parents du sénateur Stennis, un conservateur convaincu, on m'a donné une liste de belles potentielles parmi lesquelles choisir. Jack Ray, le banquier de l'Alabama, a absolument insisté pour me donner la secrétaire personnelle du sénateur Allan pour la nuit.

Leur attitude envers la "féminité blanche" ne semblait guère meilleure que leur relation historique à la féminité noire, et pourtant cette féminité blanche sacrée est utilisée comme l'une des nombreuses excuses pour la suppression violente des Noirs et pour instiller la peur chez les Blancs. Il est peut-être aussi difficile pour le véritable amour de s'épanouir sous les lustres de cristal que dans la lueur de la lampe à pétrole parmi ceux qui "vivent ensemble".



1975 - Las Vegas, NV



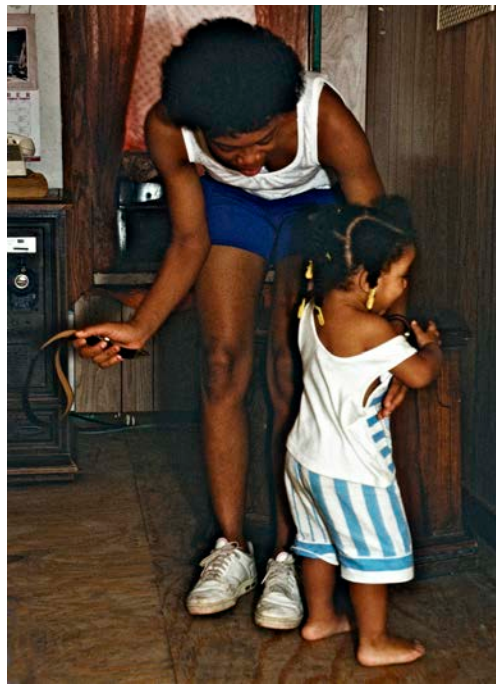


1974 - Tarboro, NC

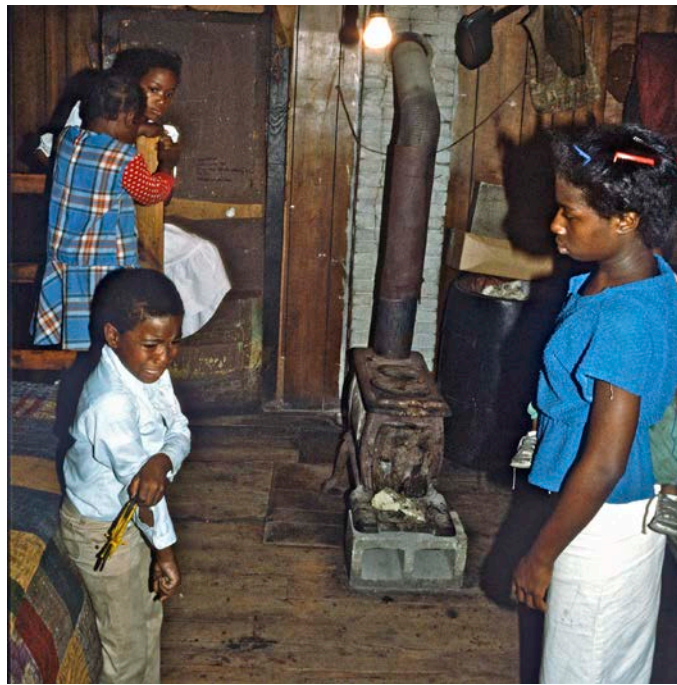


1974 - Vacances de printemps à Fort Lauderdale, FL





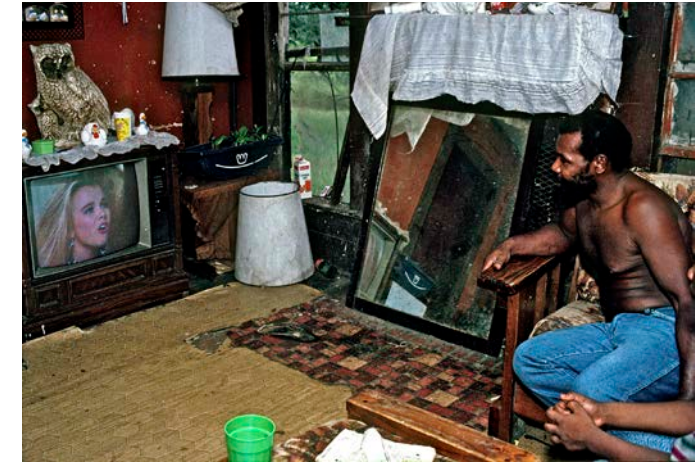
1996 - Tunica, MS



1990 - Burke County, GA

Je pense qu'aucun Blanc ne peut comprendre pleinement l'énorme pression psychologique que subissent les Noirs, constamment bombardés du message qu'ils valent moins que les Blancs.

Le pire dommage se produit lorsque la victime commence à croire les préjugés de l'opresseur. J'entends fréquemment des invalidations cruelles, comme "T'es qu'une merde, négro", résonner dans les familles des classes défavorisées. Ils s'inculquent mutuellement nos profonds sentiments racistes à leur égard ainsi que la sombre perspective d'être définitivement bannis dans les ombres de la société blanche. L'espoir que j'ai trouvé chez les Noirs dans les années 70 a depuis été remplacé partout par l'auto-accusation.



1989 - Bullock County, AL



1973 - Charleston, SC



1990 - Burke County, GA





1991 - Montgomery County, AL



1992 - Montgomery County, AL



1991 - Montgomery County, AL

Entre deux conférences sur les campus dans les années 90, j'ai adoré les discussions nocturnes sur les questions raciales que j'avais avec Wilma dans sa petite cabane. Elle était bien éduquée mais exprimait avec des mots noirs ce que mon public blanc pense mais n'ose pas dire :

- Mes semblables me tiennent à bout de bras. J'ai peur d'eux. Ma vie est mise en danger par les miens.
- Avez-vous perdu confiance dans les Noirs ?
- Oui, à cause de la façon dont ils m'ont traité.
- Les Blancs ne vous ont-ils jamais fait de mal ?
- Jamais, en Alabama et à New York, je n'ai jamais eu de problèmes avec les Blancs. J'ai toujours eu des gens comme moi.
- Vous leur en voulez ?
- Oui, je leur en veux.
- Mais je vous l'ai déjà dit, vous ne devez jamais oublier le vrai...
- Oui, vous appelez ça une oppression intériorisée, n'est-ce pas ? Mais je ne le vois pas comme ça. Je pense que c'est juste leur nature d'être comme ça...
- Non, non, non !
- Je ne pense pas que ce soit une oppression intériorisée.
- Mais il ne faut jamais perdre foi en l'être humain.
- J'ai perdu la foi en eux, oui, j'ai perdu la foi.

- Mais ça vient de là-haut, ça vient du racisme. Quand les gens sont blessés, et vous savez que les Noirs sont blessés, ils s'en prennent les uns aux autres.
- Oui, mais ce dont vous parlez s'est passé il y a 100 ans. Je sais que ce que vous dites est vrai, mais nous avons parcouru un long chemin depuis. Des portes se sont ouvertes pour nous. Mais nous nous retenons les uns les autres par la haine, l'égoïsme, et ainsi de suite. Ce ne sont pas les Blancs qui nous retiennent maintenant, c'est nous qui nous retenons les uns les autres.
- Wilma, tu dis les conneries des Blancs maintenant. C'est ce qu'ils disent. Qui sont les employeurs dans ce pays ? Ils sont blancs, et à qui ne donnent-ils pas du travail ?
- Je sais, je sais, mais je ne peux parler que de ce que je vis. Ils me retiennent. Mes propres semblables me retiennent.
- C'est ce que ressentent tous les Noirs de nos jours, et c'est pourquoi ils finissent par se faire plus de mal. Quand les gens se détestent, ils s'en prennent les uns aux autres...
- Je sais. Tout ce que je veux, c'est m'éloigner d'eux.
- Où vas-tu aller ?
- Je ne sais pas encore, mais j'y travaille...



1992 - Montgomery County, AL





1973 - rural Wendell, NC

Après l'espoir et l'optimisme des années 70, je n'aurais jamais cru que le racisme pouvait s'aggraver au point de devoir un jour m'asseoir et défendre les victimes les unes contre les autres. Les gens peuvent survivre à l'oppression s'ils sont capables d'identifier clairement leur oppresseur et d'éviter ainsi de se blâmer. Dans le passé, cette compréhension a permis aux Noirs de voir la lumière au bout du tunnel. Il y a cent ans, nous vivions en étroite proximité physique avec les Noirs.

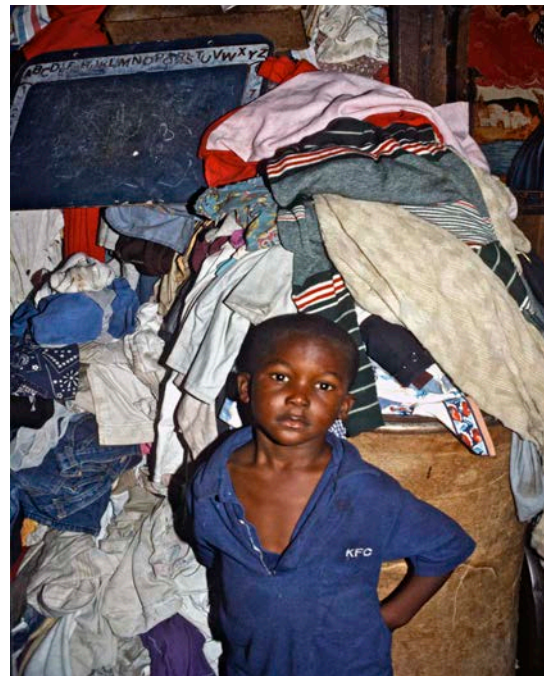
Mais aujourd'hui, nous sommes tellement isolés les uns des autres que les Noirs, que nous bombardons impitoyablement de fantasmes télévisés sur leur liberté, ont des difficultés à identifier leur oppresseur - une première historique - et se tournent donc vers eux-mêmes pour trouver la cause de leur douleur croissante. Et lorsque nous parvenons à convaincre les opprimés qu'ils sont leurs propres oppresseurs, tout s'écroule. Ni leurs revenus ni leur estime de soi ne sont suffisants pour recréer la famille nucléaire que nous présentons constamment comme l'idéal. Ce sentiment de désespoir et d'échec sépare les familles. Personne ne se sentant bien dans sa peau ne pourrait opprimer un autre groupe de manière aussi dévastatrice que nous le faisons aujourd'hui. Et les victimes ne sont pas seulement la famille de l'exclu, mais de plus en plus les enfants.



1975 - Bullock County, AL

Nous, les Blancs, aimons dire que "mon meilleur ami est noir" pour atteindre la stature morale et la reconnaissance des Noirs. Et nous aimons dénoncer le racisme plus primitif des autres, mais nous oublions que les bigots comme le KKK et les nazis sont eux-mêmes si profondément traumatisés qu'ils n'ont aucun pouvoir réel pour affecter la qualité de vie globale des Noirs aux États-Unis ou des musulmans en Europe.

Non, nos victimes savent très bien que c'est nous, les "bons" citoyens respectueux des lois, qui forcent aujourd'hui silencieusement des millions de nos parias à vivre dans des ghettos, dans l'isolement psychologique et le désespoir. Dans notre culpabilité de Blancs incapables de se montrer à la hauteur de nos nobles idéaux et de nos valeurs chrétiennes libérales, nous nous réfugions dans des émissions de télévision noires pour masquer l'écrasement final de la famille noire. Aujourd'hui, plus de 70 % des enfants noirs grandissent sans père et un sur dix sans aucun des deux parents, soit deux fois plus que lorsque je suis arrivé en Amérique et trois fois plus que sous l'esclavage.



1990 - Burke County, GA



1998 - Natchez, MS





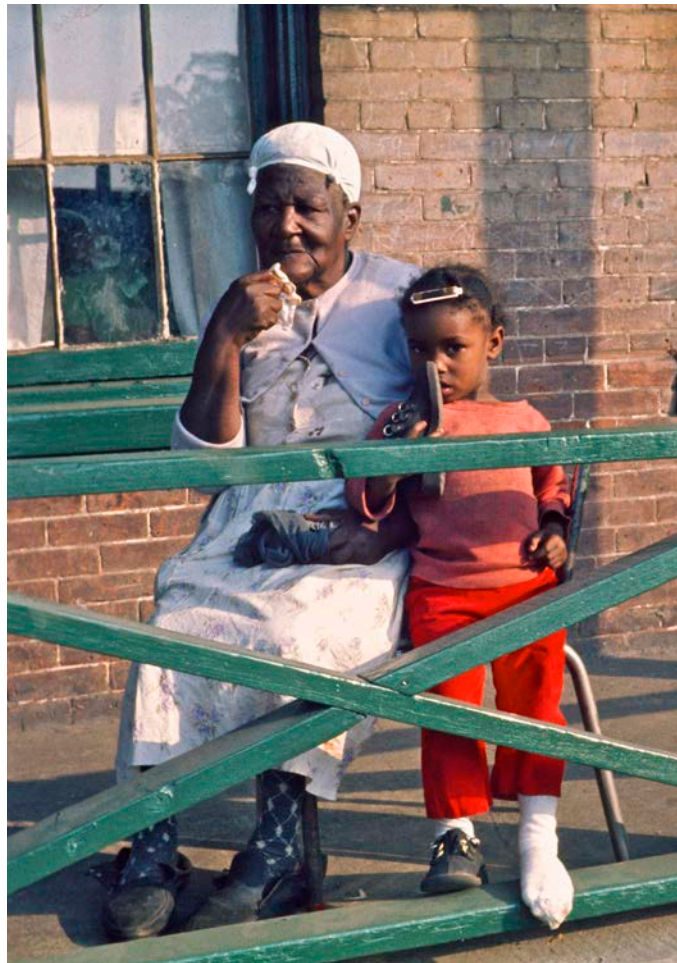
1974 - Jersey City, NJ



1973 - rural Wendell, NC



1975 - Notasulga, AL



1974 - Norfolk, VA



1973 - Greensboro, NC



1974 - Washington, NC

C'est donc la grand-mère qui doit s'occuper d'eux. Les étudiants noirs, qui sont capables de réussir malgré la pire oppression depuis les ventes aux enchères d'esclaves, me disent souvent qu'une grand-mère a été leur ange gardien.

*Les mains de la grand-mère  
tapaient dans l'église le dimanche matin.  
Les mains de grand-mère  
jouaient si bien du tambourin.  
Les mains de grand-mère avaient l'habitude de lancer un  
avertissement,  
elle disait "Billy, ne cours pas si vite",  
tu pourrais tomber sur un morceau de verre -  
il pourrait y avoir des serpents dans l'herbe.  
Les mains de grand-mère  
apaisaient les mères célibataires du coin...*

[#185](#)





1975 - Waynesboro, GA



1978 - Bullock County, AL





1974 - Palm Beach, FL



1974 - Palm Beach, FL



Transport pénitentiaire, Palm Beach FL



1973 - Prison d'Angola, Tunica, LA

Même sous l'oppression la plus désespérée, les gens ont une capacité inconditionnelle à survivre, et ainsi le concept de la famille élargie comme unité de survie est souvent devenu le dernier moyen désespéré de la famille noire pour surmonter les effets d'une société brutale. Mais alors que ce concept signifiait en Afrique une famille étroitement liée vivant dans le même village, il a signifié en Amérique le déracinement brutal et la séparation forcée des membres de la famille sur de grandes distances physiques. Lorsque les libéraux excusent la destruction de la famille noire en parlant avec sympathie d'un "héritage de l'esclavage" - comme si la famille seule, sans raison, devait porter cet héritage de génération en génération - c'est pour blâmer un système maléfique qui existait il y a 100 ans, afin de se sentir dégagés de toute responsabilité. Ce que j'ai vu encore et encore, ce n'est pas un héritage noir de l'esclavage, mais l'héritage de la société de l'esclavage. Lorsque l'ensemble du système dans lequel ils vivent se distingue à peine de l'esclavage (et est perçu comme tel), il est clair que l'héritage de l'esclavage est imposé à la famille noire.

Bon nombre des pères disparus de ces enfants ont, au fil du temps, construit les autoroutes du Sud dans des gangs de chaînes. Aujourd'hui, il n'y a plus de chaînes car les limiers et les mitraillettes sont bien plus efficaces. En suivant certains des camions de la prison, j'ai découvert que, entre autres choses, les travailleurs de la prison nettoient autour des manoirs et des plages privées des personnes les plus riches du monde à Palm Beach. L'un d'entre eux est Trump qui, en tant que président avec la plus grande réduction d'impôts de l'histoire, a aidé les milliardaires à payer moins d'impôts que la classe ouvrière.

Travailler ici sous les fusils des surveillants blancs peut difficilement être perçu par la conscience noire comme autre chose qu'une continuation directe du travail d'esclave effectué autrefois autour des grandes maisons de plantation blanches. Tout comme les esclaves trouvaient justifié de voler pour survivre aux privations qui leur étaient imposées, de nombreux prisonniers d'aujourd'hui justifient le crime comme étant nécessaire pour survivre à la pauvreté que ces millionnaires blancs leur ont imposée. La lutte des classes inversée et active des riches a entraîné une redistribution régressive de l'argent des pauvres vers les riches, loin de l'égalité économique relative dont j'ai été témoin dans les années 70. Quand il est un fait que les Noirs, partout en Amérique, reçoivent des peines beaucoup plus longues que les Blancs pour des délits similaires, la perception de l'esclavage devient une réalité concrète. Les Noirs sont souvent condamnés à perpétuité pour des accusations dont les Blancs auraient été acquittés. Les milliers de personnes qui souffrent de cet héritage forcé de l'esclavage peuvent en un sens être appelées nos prisonniers politiques.



1974 - Palm Beach, FL



Photo historique de prisonniers enchaînés



1974 - Palm Beach, FL





1974 - Palm Beach, FL

Je trouve la plupart de mes amis dans ce livre dans une situation relativement pire aujourd'hui que lorsque je les ai rencontrés pour la première fois. Mais ici, à Palm Beach et Miami Beach, avec les familles les plus riches d'Amérique, se trouvent des gens que les réductions d'impôts de Reagan, Bush et Trump ont rendu encore plus riches. Jusqu'à il y a quelques années, les Noirs (à l'exception des domestiques) n'avaient pas le droit de mettre les pieds ici - et ils sont souvent arrêtés s'ils le font. De temps en temps, cependant, un mendiant entre et obtient un penny des multimillionnaires.

C'est également ici que les présidents américains jouent au golf sur certains des meilleurs terrains du monde - et utilisent des caddies noirs, qu'ils paient moins de 5 à 6 dollars de l'heure. Et c'est ici que ces travailleurs esclaves noirs peuvent voir les millionnaires blancs sortir de leurs Rolls Royce pour lire les dernières cotations de Wall Street.



1974 - Mendiant à Palm Beach, FL

Néanmoins, j'ai aussi trouvé un millionnaire de gauche, Bill Gandall, avec qui j'ai passé quelques jours amusants et qui m'a laissé emprunter sa Mercedes pour que je puisse suivre les esclaves des prisons dans cet enfer d'argent. Si vous utilisez des détenus pour travailler pour vous, vous devez bien sûr avoir aussi la police à vos côtés. Quand on a tué l'amour et la confiance dans la société, toutes les caméras de télévision et tous les équipements de surveillance électronique du monde ne suffisent pas. Il serait horrible que vos enfants soient kidnappés ; mieux vaut les enfermer dans un monde froid et isolé, comme Tania et sa petite sœur ici présentes, et demander à une nounou cubaine de s'occuper d'eux. Et pour les parents occupés à faire carrière, il est probablement plus sage de les transformer en esclaves de la télévision que de les laisser voir le monde extérieur, où, à quelques kilomètres de là, vivent Linda et sa famille.



1974 - La Crosse, FL



1974 - La Crosse, FL



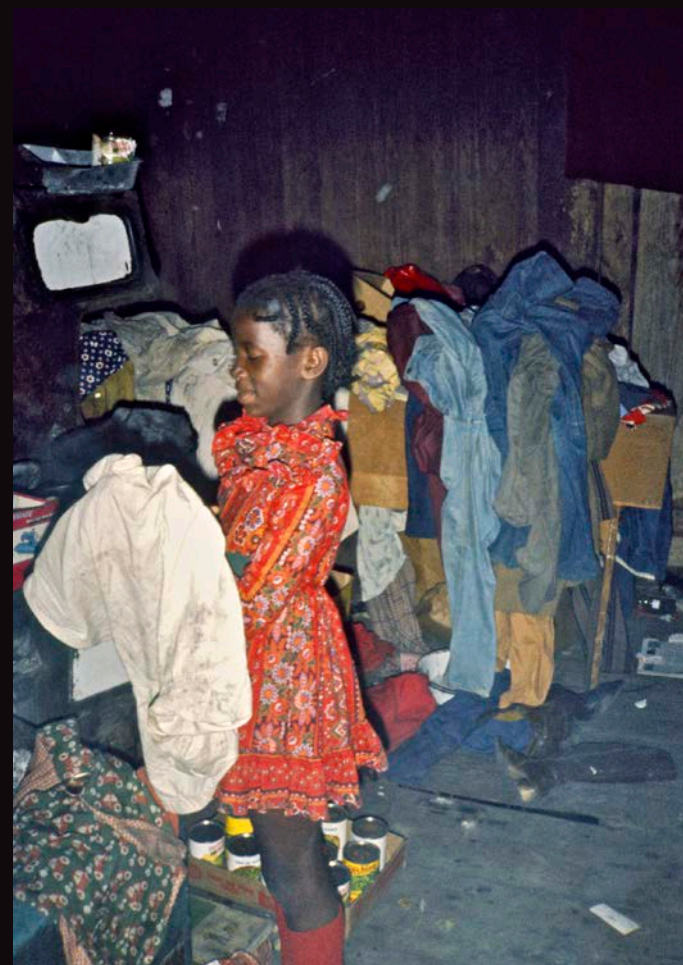
1972 - Miami Beach, FL



1974 - Palm Beach, FL avec Bill Gandall



1974 - Miami Beach, FL



1974 - La Crosse, FL





1974 - Miami Beach, FL



1974 - Miami Beach, FL



1974 - La Crosse, FL





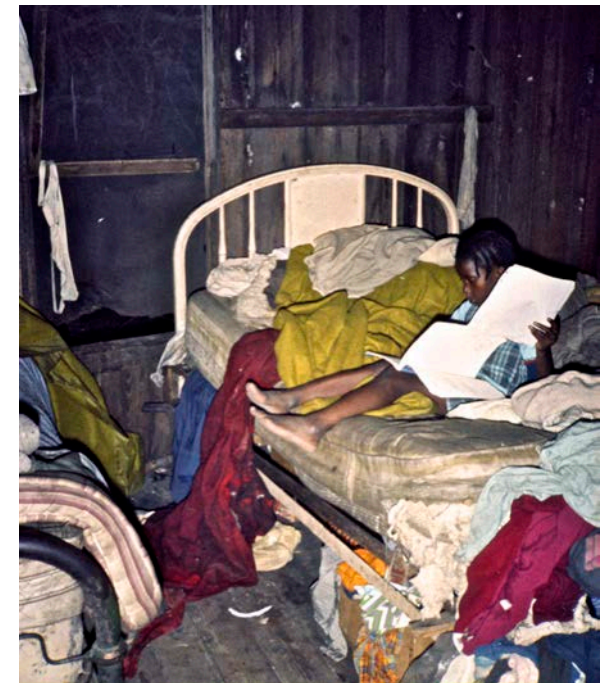
1974 - Miami Beach, FL



1974 - La Crosse, FL



1974 - La Crosse, FL



1974 - La Crosse, FL



1974 - La Crosse, FL

Linda n'habite pas très loin de Disney World, mais je ne devrais pas le dire trop fort puisqu'elle n'a jamais eu l'argent pour y aller. Ils étaient si pauvres chez Linda qu'ils avaient rarement de la lumière avant que j'emménage chez eux. J'avais un peu d'argent de millionnaire sur moi et j'ai pu acheter du kérosène pour leur vieille lampe. C'était un jour de réjouissance pour la famille. Le père de Linda travaillait de tôt le matin à tard le soir en s'occupant des vaches pour un propriétaire terrien blanc et, après une marche de trois miles, souvent pieds nus, il ne rentrait pas avant 22 heures. Mais ce soir-là, nous voulions lui faire une surprise, et lorsque nous l'avons vu arriver dans l'obscurité, Linda est sortie en courant et a sauté dans ses bras en criant : "Papa, papa, on a un cadeau... tu vois ? Tu vois ? De la lumière ! On a de la lumière !" Ensuite, Linda et son frère ont dansé dehors à la lueur de la lampe.

Linda a été sans comparaison mon expérience la plus brillante et la plus encourageante en Amérique. Je suis arrivée dans sa famille à un moment où j'étais profondément déprimée et découragée après des mois de voyage à travers la pauvreté du Sud noir, qui me semblait plus destructrice et déshumanisante que toute autre pauvreté dans le monde. J'ai regardé Linda et je me suis demandé pourquoi elle n'avait pas été subjuguée dans son esprit et dans son corps comme tant d'autres enfants noirs pauvres que j'avais rencontrés dans les bas quartiers. Qu'est-ce qui permettait à sa famille de rester soudée au milieu de cette existence inhumaine ? Et pourquoi avaient-ils un amour plus profond les uns pour les autres que celui que j'avais trouvé dans tous les autres foyers que j'avais visités en Amérique ?



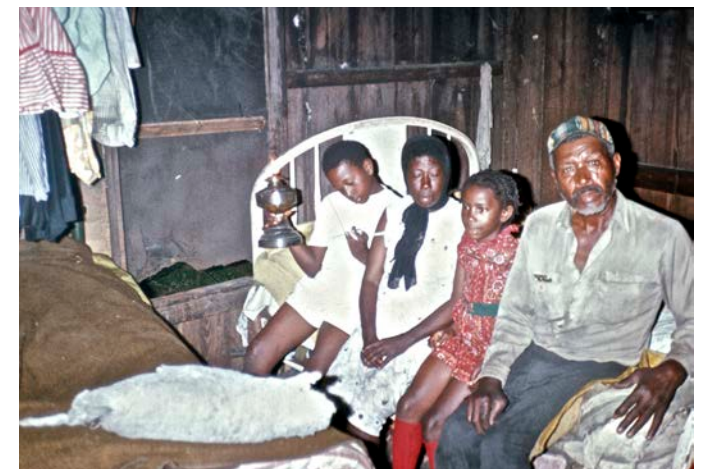
1974 - Miami Beach, FL



1974 - La Crosse, FL

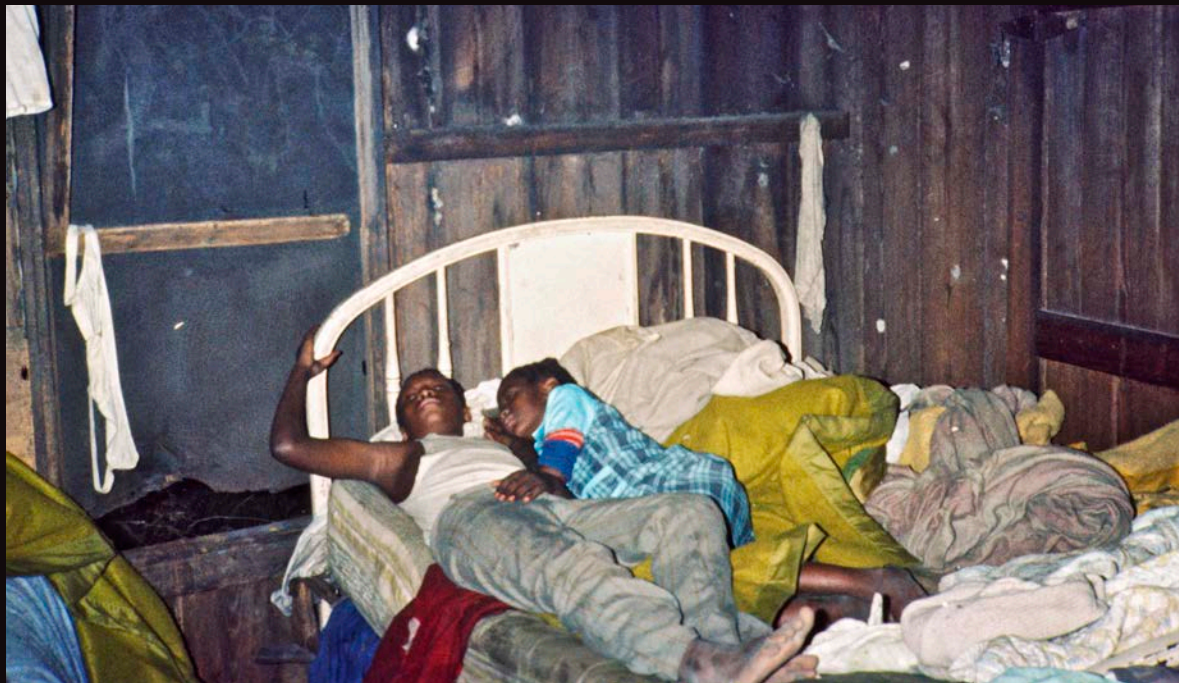
Il y avait une telle joie dans cette lumière que cela m'a énormément réchauffé, surtout juste après mon expérience d'une succession de maisons millionnaires froides. Dans l'ensemble, cependant, je n'ai pas trouvé beaucoup de raisons d'être heureux. La nourriture devait toujours être préparée sur un feu extérieur, et la mère de Linda ne pouvait s'asseoir sans bouger toute la journée sur la même chaise en raison de la maladie douloureuse dont elle souffrait. Linda devait faire ses devoirs avant le coucher du soleil, mais parfois je la voyais lire au clair de lune. Souvent, des heures passaient pendant qu'elle me lisait sur le lit.

Entrer dans la maison de Linda, c'était comme pénétrer dans un film hollywoodien romançant la pauvreté. Alors que la pauvreté, partout en Amérique, est hideuse et donne aux gens et à leur environnement un visage repoussant, ici, elle a permis à l'amour de survivre. Cette expérience, trouver l'amour au milieu d'un monde de laideur, était tellement indescriptible et choquante que j'étais totalement bouleversée.



1974 - La Crosse, FL





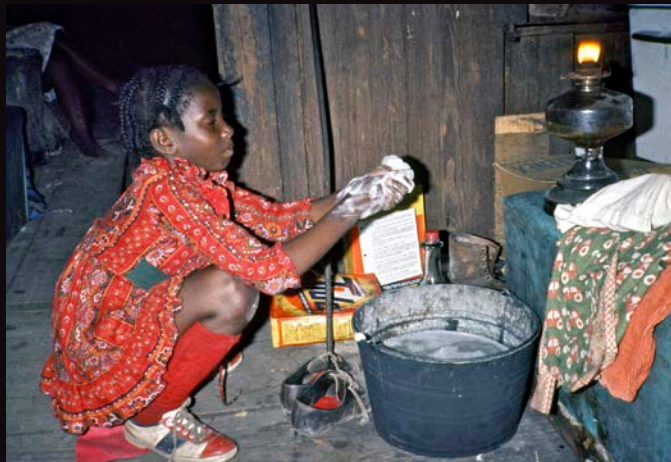
1974 - La Crosse, FL



Miami Beach



1974 - La Crosse, FL



1974 - La Crosse, FL

*Maintenant que nous avons trouvé l'amour  
qu'allons-nous en faire ?  
Donnons-lui une chance  
laissons-le contrôler notre destin.  
Nous nous devons  
de vivre heureux pour l'éternité.*

*Oh, l'amour est ce que nous avons espéré,  
et l'amour est ce que nous avons cherché.  
Maintenant que je l'ai juste ici dans ma main,  
je vais le répandre sur toute la terre.*

*Maintenant que nous avons trouvé l'amour  
qu'allons-nous faire avec ?  
Pardonnons et oublions  
ne laissez aucune pensée être votre ennemi.  
Je ne me suis jamais senti aussi bien,  
Je suis aussi heureux, heureux, heureux  
qu'un homme puisse l'être.  
L'amour est ce que nous avons attendu,  
l'amour est ce que nous avons espéré.  
Maintenant que je l'ai juste ici dans ma main  
Je vais le répandre sur toute la terre...*



1974 - La Crosse, FL



1974 - La Crosse, FL





1975 - Troy, AL



1974 - La Crosse, FL



# *Intermédiaire*

Comprendre...

## Les racines de la haine blanche

Pendant mes années de vagabondage, je n'ai pas pu comprendre ni même voir la haine blanche, mais j'ai vu et photographié son sillage de destruction partout. Pour la même raison, ma pensée intérieure était essentiellement négative à l'égard des Blancs haineux, comme le Ku Klux Klan, qui ne s'est donc jamais ouvert à moi. Tout ce que je voyais, c'était leurs panneaux publicitaires, qui étaient élevés sur des barres d'acier, car les Noirs les brûlaient sans cesse.

Cependant, armé de l'amour que j'ai reçu des étudiants au cours de 30 années d'ateliers - leur montrant la destruction que leur racisme "innocent" a causée, tandis qu'ils m'ouvraient à leur tour leur cœur, révélant la douleur qui se cachait derrière - soudain, après le 11 septembre, tout cela a commencé à affecter ma relation avec un groupe qui m'avait été invisible. Ils venaient maintenant de partout et me prenaient par la main pour me montrer leur monde de douleur. Voici les histoires de certains de mes nouveaux amis.





## Peut-on aimer le Ku Klux Klan ?

Les aimer ? Pendant 25 ans, j'ai prononcé des discours creux dans les universités américaines sur le fait d'embrasser le Klan - ce qui n'est pas toujours facile pour les étudiants noirs et juifs - mais je n'ai jamais pensé à passer de la parole aux actes, à "joindre le geste à la parole". Comme d'habitude, nous avons besoin d'une main secourable pour nous intégrer à ceux que nous craignons ou méprisons, car comment pourrais-je "embrasser" sans adhérer ? Ou, comme j'ai l'habitude de le dire en plaisantant, "Comment suis-je devenu un membre du Klan ?"

Voici comment, pour un "antiraciste" déclaré, l'impensable s'est produit. La télévision danoise voulait faire un film sur mon travail en Amérique et a eu l'idée folle de me mettre face à Jeff Berry, le plus grand et le plus haineux des chefs du Klan en Amérique. "D'accord avec moi si je suis libre. J'ai eu affaire à de nombreux étudiants racistes et je ne peux pas imaginer qu'un chef du Klan puisse être pire", ai-je dit. Mais le jour où nous devions nous rendre au quartier général du Klan en Indiana, une conférence dans le Maine avait été déplacée à cause de la neige. Ils ont donc installé la caméra à New York et ont dit : "Dis quelque chose au chef du Klan qu'on puisse lui montrer." Que dites-vous à un chef du Klan quand vous êtes entouré de Noirs et de Juifs à New York ? J'ai commencé à lui parler de tous les pauvres "enfants de la douleur" blancs que j'avais recueillis au fil des ans, qui m'avaient raconté les interminables passages à tabac ou abus sexuels qu'ils avaient subis dans leur enfance, et comment ils avaient grandi pour rejoindre le Klan ou des groupes similaires. Et comment leurs histoires de mauvais traitements semblaient si similaires à ce que j'avais vu chez de nombreux Noirs des classes défavorisées. Pour taquiner le chef du Klan, j'ai même eu l'audace de comparer les Noirs des ghettos en colère au Klan, "et donc d'éprouver la même compassion pour vous, au Klan, que pour mes amis noirs". Quand il a vu la vidéo, il a été ému aux larmes, et il m'a immédiatement envoyé une invitation ouverte. (Sa femme m'a dit plus tard que j'avais touché, en plein cœur, les couches les plus profondes de la douleur de son enfance maltraitée).

J'avais habituellement des conférences universitaires tous les jours et pas le temps de le rencontrer. Mais l'année suivante, mon agent de conférences, Muwwakkil, me devait tellement d'argent que je l'ai licencié (pour un temps), et il a annulé 41 conférences pour se venger. Je me souviens que j'étais soulagé d'avoir toute cette liberté pour rejoindre de vraies personnes au lieu de faire des conférences aux étudiants à leur sujet. J'ai appelé Muwwakkil, qui est noir, et je l'ai taquiné : "Ok, alors je vais rejoindre le Klan pour te faire payer". Entre-temps, Jeff Berry avait été condamné (dans un premier temps) à 30 ans de prison, alors comment pouvais-je prendre

des vacances significatives ? Eh bien, j'ai emménagé chez sa femme, Pamela, qui était maintenant un chef actif du Klan. Quand j'ai vu que son lit était aussi en désordre que ceux des autres Blancs pauvres - des cartes de membre partout - je l'ai aidée à nettoyer et, pour m'amuser, je lui ai demandé : "Si je m'inscris sur une de ces cartes, est-ce que je deviendrai membre du Klan ?" À ma grande surprise, elle s'est exclamée avec enthousiasme : "Oui, je t'en prie. Nous n'avons jamais eu d'antiraciste comme membre. Cela signifierait tellement pour nous." Et le lendemain, elle a fièrement appelé son mari pour lui dire comment ils avaient maintenant recruté un antiraciste. Une fois de plus, j'avais appris combien il était facile de rejoindre ou de s'intégrer à n'importe quel groupe lorsque vous l'abordez avec empathie et amour plutôt qu'avec antagonisme ou haine. Mais pouvais-je les changer maintenant que je n'étais plus un photographe observateur passif mais un militant antiraciste engagé ?

Ce que j'ai appris en vivant avec le Klan de façon intermittente au cours des années suivantes mérite un autre livre. En voici quelques exemples. J'ai réalisé de longs entretiens vidéo avec Pamela sur les abus sexuels qu'elle avait subis dans son enfance, et elle m'a raconté comment Jeff avait subi des coups si terribles dans sa "famille dysfonctionnelle" qu'il s'était enfui de chez lui lorsqu'il était enfant et qu'il vivait depuis dans la rue comme un "escroc". Jeff m'a raconté en prison comment il avait été négligé et mal aimé par sa mère, héroïnomanie et



2002 - Butler, IN. J'aide Pamela à nettoyer le désordre



2002 - Mon premier dîner du dimanche avec le Grand Dragon Jean et Dennis

prostituée. "Mais aujourd'hui, c'est une belle dame après qu'un client noir l'ait épousée et sauvée de tous ces abus. J'aime mon beau-père pour ça."

Pamela n'a cessé de me répéter que Jeff n'avait pas de haine - "il a beaucoup d'amis noirs... Je n'aime pas qu'il parle de façon haineuse des pédés dans nos rassemblements. Je me sens encore profondément blessé par la perte de ma meilleure amie, une femme noire, lorsque j'ai rejoint le Klan."

Tout le monde dans le Klan m'aimait et ils ont commencé à inviter des Grands Dragons d'autres États pour le dîner du dimanche avec "notre nouveau membre antiraciste". En les interrogeant, j'ai trouvé le même schéma d'abus profond dans l'enfance. Un an après mon dîner avec le Grand Dragon Jean et son garde du corps officiel, Dennis (Dennis était si fier d'être le garde du corps de sa propre femme), je suis venu leur rendre visite dans leur maison de pauvres dans l'Illinois. Lorsqu'elle m'a vu, elle est sortie en courant pour m'embrasser. "Jacob, Jacob, je suis si heureuse de te revoir. Dennis vient de mourir d'une crise cardiaque. Je suis une femme libre maintenant." Elle m'a traîné directement dans leur chambre et s'est complètement déshabillée pour moi. Il est vrai qu'elle avait pris une photo de moi l'année précédant la demande en mariage de Pamela, à genoux, des roses rouges à la main et vêtue d'un



2005 - Grand Dragon Jean devant sa maison





*La petite-fille du chef du Klan emportée dans les symboles de la haine*

costume du Klan, mettant en scène ma philosophie du “coucher avec l’ennemi”, mais j’étais quand même choquée.

Heureusement, elle voulait juste me montrer comment ses seins, ses parties génitales et tout son corps étaient maintenant couverts de tatouages. Pour elle, c’était ça “être une femme libre” maintenant que Dennis était mort. Pourquoi ? J’ai de longues cassettes d’entretiens avec lui sur les coups vicieux qu’il a reçus enfant de la part d’un beau-père alcoolique et violent, couvert de tatouages. Et ce bras tatoué qui le battait sans cesse avait été un tel cauchemar qu’il avait refusé que Jean se fasse tatouer. “Mais tu comprends, Jacob, que tu n’es pas une vraie femme du Klan si tu ne portes pas fièrement les insignes du Klan sur tes parties les plus intimes”, a déclaré Jean. Elle était la couturière officielle des robes colorées du Klan et voulait m’en faire une “pour seulement 80 dollars en raison de notre longue amitié”. Je les appelais “costumes de clowns”, ce qui les faisait toujours rire, car ils savaient très bien que tout ce que le KKK fait aujourd’hui, c’est faire le clown pour le reste d’entre nous dans ces costumes historiques, dans une tentative désespérée d’attirer un peu l’attention. Qu’ils s’habillent avec les plumes empruntées de la haine, je le ressentais aussi lorsque leurs deux perroquets m’empêchaient de dormir toute la nuit en criant “White Power !”. Je ne les entendais pas comme des cris de racisme, mais comme deux oiseaux profondément opprimés qui avaient passé toute leur vie perchés à côté du répondeur et intériorisé son message, que j’ai rapidement entendu comme “poor white trash power” - un appel à l’aide d’un groupe d’Américains profondément ostracisés qui n’ont jamais eu le sentiment de faire partie de la structure du pouvoir blanc dont bénéficient les autres Blancs. Lorsque j’ai vu mes amis naïfs du Klan dupés en croyant que Trump, un milliardaire, allait les sauver, j’ai compris à quel point ils étaient abusés et exploités.



*Les perroquets qui parlent le langage de la haine*

J’ai vu de nombreux exemples de la façon dont ils se sentent blessés et déconcertés lorsque nous les qualifions de haineux. Ils ne cessaient de me mettre en garde contre le fait d’aller rendre visite à Wally, un nazi qui avait épousé la fille du chef du Klan, Tania, “car les nazis sont pleins de haine” (contrairement à nous). Encore une fois, je vois cette tendance, comment nous, les humains, avons besoin de voir certaines personnes comme pires que nous pour rester moralement à l’écart et justifier notre propre pensée raciste perçue comme innocente. Pourtant, après une seule nuit de conversation avec Wally, j’ai découvert la douleur de sa vie. Il m’a raconté qu’il avait été heureux en ménage à New York, mais qu’un jour, il avait vu sa femme et sa fille, prises entre deux gangs de rue noirs, tuées par des balles perdues. Il est devenu fou furieux et a rejoint les nazis. Peu de temps après, il a vu le chef du Klan et sa fille dans l’émission de Jerry Springer, est tombé amoureux d’elle et a fait



*2003 - L’amour entre un nazi et un KKK*

chaleureuse, contrairement à tant d’autres membres du Klan, qui avaient été maltraités ou avaient grandi sans être aimés.



*2003 - Wally alors qu’au regret de Jeff il avait pris le contrôle du KKK pour répandre la haine.*

la route jusqu’en Indiana pour la demander en mariage. C’est en épousant Tania que, selon mes amis du Klan, “nous avons fait entrer une ordure de nazi dans notre fier Klan”, ce qui les rendait profondément honteux. Jeff m’a dit en prison à quel point il était furieux qu’en son absence, Wally et Tania aient repris la station de radio du Klan “afin que tous les Américains pensent maintenant que nous sommes pour la haine, et non pour la justice et les droits civils des Blancs”. J’ai pris de nombreuses photos de Wally saluant Hitler avec sa nouvelle fille, Kathrin, mais je ne me suis pas inquiété de son lavage de cerveau pour en faire une raciste vicieuse, car j’ai vu combien elle était gâtée par l’amour parental. Wally avait tellement peur de perdre sa nouvelle fille qu’il refusait de travailler, passant tout son temps avec Kathrin. Jour après jour, je l’ai vu s’asseoir et lui lire des livres pour enfants et, au fil des ans, je l’ai vue entrer au lycée et devenir une femme saine et

Mon amitié de longue date avec le Klan m’a donné l’occasion de les tester, tout comme, j’en suis sûr, ils m’ont testé. Je les ai testés sur leurs sentiments à l’égard des Noirs, des immigrants, des musulmans, des homosexuels, des juifs, etc. Les musulmans : “De bonnes personnes craignant Dieu” (enfin, c’était avant que Trump ne popularise l’islamophobie). Seuls les homosexuels étaient vilipendés par certains, comme Jeff, mais lorsque je changeais la question en “Que diriez-vous si votre propre enfant était gay ?”, ils répondaient généralement : “Oh, alors je les aimerais comme mes autres enfants” - une réponse que je n’obtenais pas de la plupart des républicains à l’époque. Sur certaines questions, comme la peine capitale, ils étaient plus à gauche que la plupart des Américains. La chose la plus antisémite que j’ai entendue venait de Jean. Un jour, elle m’a demandé si je croyais à l’Holocauste. J’ai senti qu’elle avait lu certains des dénis de l’Holocauste sur Internet et je lui ai fait un long sermon. Elle était visiblement soulagée d’entendre ma réponse et, depuis lors, ils m’ont appelé “le professeur”, ce qui en dit plus long sur leur propre manque d’éducation que sur moi, qui ai abandonné mes études secondaires. Lorsque j’ai commencé à faire une conférence au Danemark sur le fait que je voyais moins de haine dans le Klan que dans les Danois et leur attitude envers les immigrants, une femme noire en colère s’est levée et a dit : “Jacob, ma mère m’a emmené voir American Pictures quand j’avais 14 ans, et vous étiez alors mon grand héros. Je me promenais avec un t-shirt disant “Bombardez le Klan”. Mais maintenant, je dois dire que tu as perdu la tête.” À cette femme, Rikke Marrot, aujourd’hui âgée de 34 ans, j’ai dit : “Je peux entendre que vous avez des préjugés contre le Klan, et comme vous l’avez





2002 - La petite-fille du leader du Klan reçoit un enseignement



2003 - L'amour entre Noirs et Blancs au sein du Ku Klux Klan



Jeff est le seul chef du KKK à avoir défilé à Manhattan comme on peut le voir ici.



Alors pourquoi ne pas essayer d'apaiser un leader du Klan aussi provocateur ?

appris lors de ma conférence, si vous avez des préjugés contre quelqu'un, il n'y a qu'une seule chose à faire : guérir votre haine en vous rapprochant de cette personne pour la considérer comme un être humain. Pourquoi ne venez-vous pas avec moi en Amérique et vous installer avec le Klan ? Ensuite, vous pourrez les bombarder autant que vous voudrez. J'adore prendre de telles photos." Rikke a pris un congé maladie de son travail de mannequin pour venir avec moi. C'était ma chance de la mettre à l'épreuve, elle et le Klan. Je savais ce qui allait se passer : elles ont fini par s'aimer, et elle a écrit plus tard un livre sur le fait qu'en tant que Noire, elle n'a pas trouvé de haine dans le Klan, du moins pas autant que dans les Danois. J'ai adoré prendre des vidéos lorsqu'elle amusait le Klan en racontant comment sa "famille noire a tué des centaines de Blancs". Même si elle disait qu'il s'agissait de sa tribu Maasai pendant le soulèvement des Mau Mau, les membres incultes du Klan ne le comprenaient que dans un contexte américain noir et blanc et restaient assis, sans voix, en admiration devant la courageuse guerrière noire qui était entrée dans leur vie. "Je veux rencontrer notre nouveau membre noir pour pouvoir impressionner les 5 000 Noirs dont je suis entouré ici dans la prison", a déclaré Jeff Berry. Nous avons donc passé 11 heures à conduire jusqu'à la prison pour découvrir qu'ils ne laisseraient pas entrer Rikke. Pam et Rikke se sont serrées l'une contre l'autre en pleurant de déception. Quand Rikke a vu l'amour profond entre Pam et Jeff, elle a décidé de faire quelque chose avec moi.

Voici pourquoi il est important d'emménager avec ceux contre qui on a des préjugés. Si je n'avais pas vécu avec Pamela, je n'aurais pas entendu une conversation téléphonique entre elle et un voisin au cours de laquelle j'ai soudain compris que Jeff était innocent du crime pour lequel il était en prison. C'était en

fait son propre fils violent, toujours impliqué dans des bagarres de bar, qui avait menacé quelqu'un avec un pistolet alors qu'il se disputait avec des journalistes hostiles. Rien ne serait arrivé si mes amis du Southern Poverty Law Center n'avaient pas fini par entendre parler. Ils font un travail admirable en gardant un œil sur tous les groupes haineux en Amérique, un travail que j'ai longtemps soutenu. Ils ont accusé le fils de Jeff de "tentative d'enlèvement", mais Jeff ne pouvait pas envisager la perspective que son fils aille en prison, alors il a avoué le crime. Et quand on est un leader du Klan en Amérique, on peut facilement être condamné à une peine allant jusqu'à 30 ans de prison, même s'il n'y a pas eu de témoins, si personne n'a été blessé et si Jeff n'a jamais été condamné pour un crime violent.

Lorsque Rikke et moi avons appris qu'il était en prison par amour et non par haine, nous avons, avec son avocat noir, monté une énorme défense pour lui. Nous avons couru les avocats, les juges et les journaux locaux, et j'ai commencé à écrire des plaidoyers de défense sur Internet, en appelant l'un d'eux "Roméo et Juliette dans les cagoules du Klan". Pendant tout ce temps, je taquinais Rikke : "Hé, je croyais que tu étais venue pour bombarder le Klan, pas pour libérer son chef." Nos efforts combinés ont réussi, et Jeff a été libéré. Profondément reconnaissant pour son sauveur "antiraciste", il m'a emmené rencontrer tous ses pauvres amis locaux. Malheureusement, il avait perdu son emploi et comme, lors de mes visites en prison, je lui avais raconté comment je laissais les dealers noirs que je connaissais dans les ghettos vendre mon livre comme alternative à la vente de drogue, il m'a dit : "Jacob, je ne peux pas vendre ton livre aussi ?". Et voilà comment j'ai obtenu que le plus grand chef du Klan d'Amérique se promène en voiture pour vendre mon livre antiraciste. Il a ri autant que moi de l'ironie de la chose, mais

pourquoi ne pas, nous sommes-nous demandé, nous associer aux créatures que Dieu nous envoie pour gagner un peu d'argent et nous amuser un peu ?

Et quand j'ai vu que le site web primitif du Klan avait été totalement négligé pendant l'absence de Jeff, j'ai obtenu sa permission d'être le webmaster officiel du Klan et d'avoir carte blanche pour le modifier. A ma grande surprise, je n'ai trouvé pratiquement aucune haine à jeter (seulement envers les pédophiles). Je comprenais maintenant le contexte de tout cela, alors je les ai laissés le garder parce que nous avons tous un besoin de haïr quelque chose quand nous souffrons. Comme je l'ai dit à mes amis noirs et juifs, "Maintenant, je vous garantis qu'il n'y aura rien de raciste ou d'antisémite sur le site Web du Klan. Vous n'obtenez un tel pouvoir sur le Klan qu'en leur donnant de l'amour et de l'affection. Si vous les attaquez

avec de la haine et des préjugés, ils ne feront qu'empirer leur situation pour se montrer à la hauteur du rôle des "méchants" - l'attention négative qu'ils ont toujours recherchée dans leur profonde haine d'eux-mêmes."

Il semblait que je ne pouvais rien faire de mal maintenant, et le Klan a commencé à organiser des fêtes sauvages pour moi chaque fois que je passais sur le circuit des conférences - en amenant généralement des militants antiracistes très instruits avec moi pour les aider à sortir de leur haine aveugle pour le KKK. Ce n'était pas difficile lorsque nous étions parfois accueillis par le chef du Klan par "Oh, satané Jacob, pourquoi es-tu venu si tard ? Tu aurais adoré la fête sauvage que nous avons organisée hier soir. Il y avait tellement de tes amis noirs et mexicains qui faisaient la fête avec nous, même certains des Amish du coin sont venus..."

### American Knights of the Ku Klux Klan

National Office  
American Knights  
Po Box 62 Garrett, IN 46738

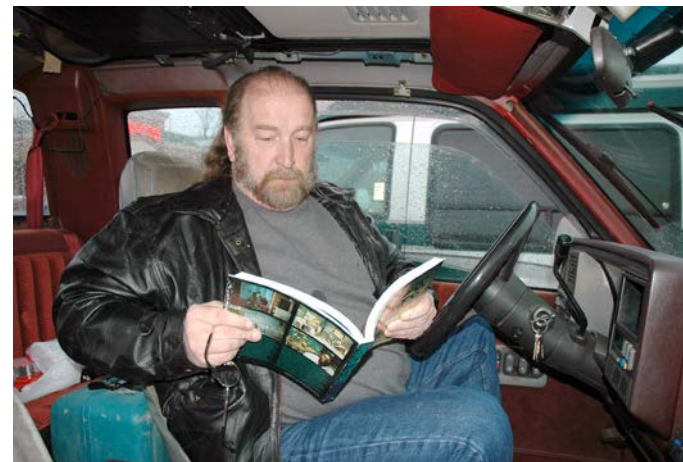
Rev. Jeffery L. Berry  
National Imperial Wizard

Be A Man  
Join The KLAN

Equal Rights For All - Special Rights For None - Rev. Jeffery L. Berry

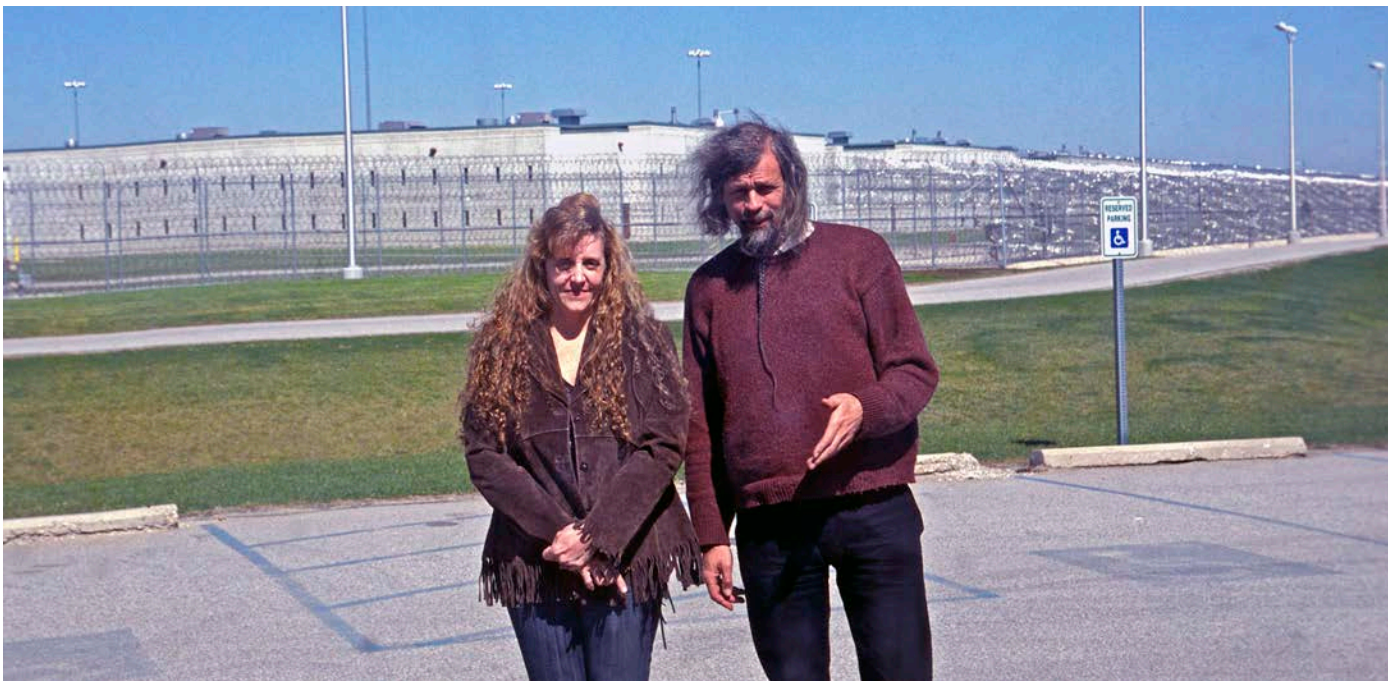
What we are about Making your life count What the Klan Believes Application  
Realms Jesus Christ is the light of the world Why We Light The Cross  
Remembrances to Joe Dear Mommy Look for sex offenders in your State

Un exemple tiré de mon expérience en tant que webdesigner officiel du Ku Klux Klan.



Le chef du Klan sur la route pour vendre mon livre antiraciste.





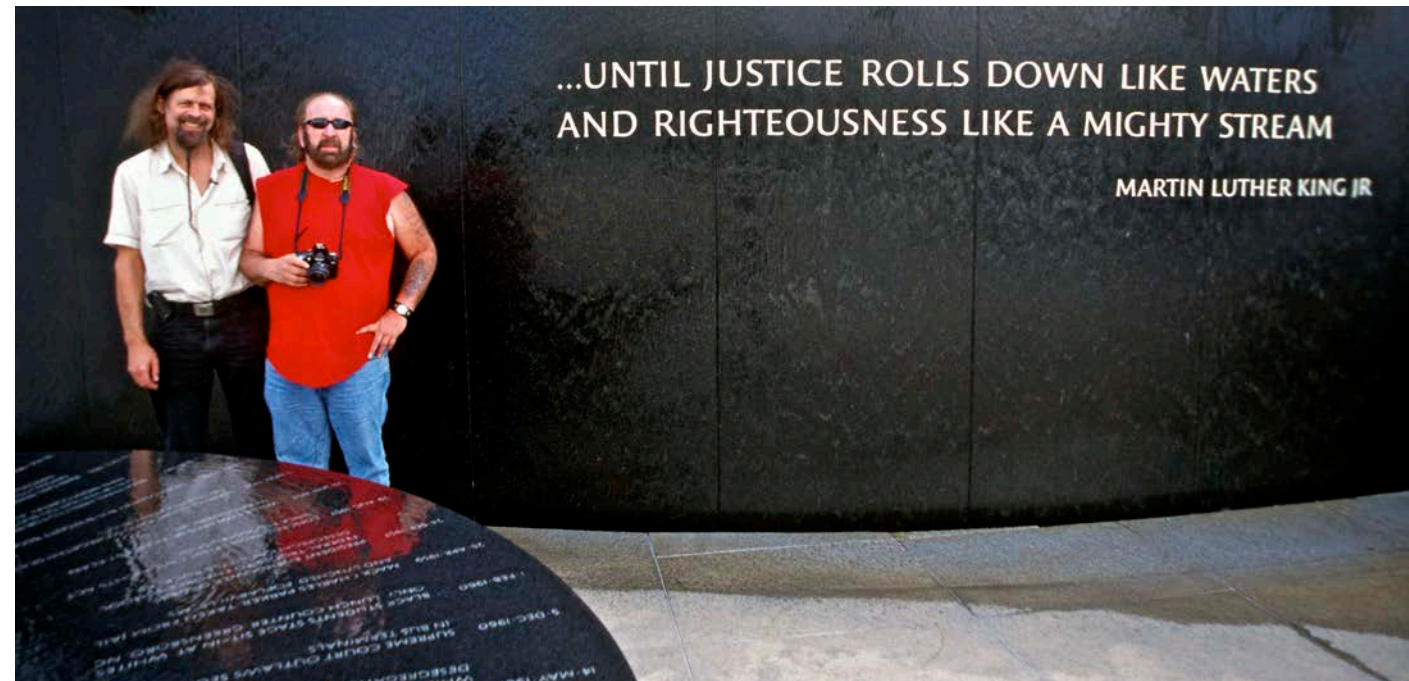
Nous avons passé une journée entière à rouler pour voir Jeff dans la prison où le chef du Klan voulait impressionner ses nombreux nouveaux amis noirs avec Rikke.

Enfin, grâce à notre longue amitié, j'ai voulu mettre Jeff à l'épreuve en l'emmenant à travers l'Amérique pour rencontrer tous mes vieux amis noirs mentionnés dans ce livre. Je savais comment il réagirait, mais j'ai invité un journaliste de la télévision danoise à m'accompagner en tant que témoin et pour aider à faire sortir les écoliers danois de leur sempiternelle éducation "à l'adoration du diable" et à commencer à assumer la responsabilité du racisme en eux-mêmes plutôt que de voir la poutre dans l'œil de leur frère. Il y avait juste un problème que je n'avais pas prévu. En privé, je n'avais jamais trouvé de racisme profond chez Jeff, mais lui, comme tous les Klansmen, savait très bien que s'ils étaient eux-mêmes, personne ne continuerait à les cultiver comme "les gens du mal" - le seul rôle dans lequel ils pouvaient obtenir un peu d'attention et de célébrité mondiale. Ainsi, chaque fois que le caméraman braquait son objectif sur Jeff, celui-ci se lançait dans une rhétorique ridicule du Klan. Ça m'a époustoufflé. Il n'avait jamais parlé comme ça en privé ou avec ses amis du Klan. Et ce qui m'a encore plus choqué, c'est qu'il m'obligeait maintenant à jouer le rôle inverse, en jouant le grand antiraciste (aussi pour ne pas perdre la face devant les téléspectateurs). Nous avons tous les deux fini par détester les médias qui vendent toujours de la haine et de la division et qui ont presque détruit notre amitié. En privé, Jeff aimait rencontrer mes amis noirs, comme Mary [page 130], dont la maison avait été incendiée par des racistes, et Virginia Pate [page 44], la vieille veuve chez qui j'avais séjourné dans les marais. Et le respect était mutuel. Lorsque nous sommes arrivés chez Virginia Honore [page 37], que je connaissais depuis qu'elle avait 16 ans et que nous avions flirté ensemble, et qui avait épousé un gardien de prison en Angola, Jeff avait tellement conduit qu'il s'était endormi et faisait la sieste dans la voiture. Alors que nous étions assis sous le porche à bavarder, j'ai soudain dit à Virginia : "Je t'ai toujours connue comme une chrétienne attentionnée qui peut

pardonner à n'importe qui. Mais que se passerait-il si un jour j'amenais un chef du Ku Klux Klan ?" Elle a répondu : "Tu sais que je l'aimerai autant que les autres enfants de Dieu. Les amis que tu as amenés avec toi dans ma cabane au fil des ans n'ont jamais eu d'importance - des multimillionnaires, comme Anita Roddick, ou les plus pauvres des vagabonds pour leur donner une douche." J'ai dit, "Eh bien, j'ai en fait le plus grand, le plus détesté chef du Klan d'Amérique avec moi cette fois." Je suis descendu du porche et j'ai réveillé Jeff. Sans sourcilier, Virginia est entrée dans la maison pour lui apporter quelque chose à manger et à boire. Ce fut une soirée inoubliable, ponctuée de rires et de longues discussions, au cours desquelles, à ma



Le chef du Klan avec Virginia et Howard, connus dans "Dead man walking".



J'ai fait 24 heures de route avec le chef du Klan pour lui montrer le monument des droits civiques à Montgomery avec les 41 noms de personnes tuées par la violence du Klan

grande surprise, ils étaient d'accord sur presque tout (d'un point de vue moral), comme leur opposition aux mariages mixtes. "Jenny", appelait Virginia, "viens ici et entends de la bouche même d'un membre du Klansman que c'est mal pour toi de sortir avec ton petit ami blanc. Ça fera du mal aux enfants de grandir en mulâtre." Et il est certain qu'ils croyaient tous deux que rien de bon ne pouvait sortir de la prison ou de la peine capitale. Virginia était mariée à Howard, un gardien de la prison d'Angola. Ils avaient adopté un garçon de 16 ans pour l'éloigner du crime, mais il avait commis un meurtre crapuleux, et c'était maintenant à Howard de conduire son fils adoptif à son exécution. (Howard a joué le rôle d'une doublure dans le film Dead Man Walking).

Jeff a reçu un accueil aimant et indulgent de la part de tous mes amis noirs, même lorsque je l'ai présenté à la congrégation de la vieille église de fortune de mon ex-beau-père à Philadelphie, dans le Mississippi, ville célèbre pour le meurtre par le Ku Klux Klan de trois militants des droits civiques, illustré dans le film Mississippi Burning. J'ai toujours cru et pratiqué le rassemblement des gens comme le meilleur moyen de les aider à sortir de leurs prisons de peur et de diabolisation. Il est certain que cela a fait une impression profonde et durable sur un chef du Klan de rencontrer toute cette indulgence de la part des Noirs, tout comme Jeff et moi l'avions fait à travers notre longue amitié. Pourtant, je ne m'attendais pas à ce qu'il soit si facile d'aider un chef à quitter le Klan (cela n'avait jamais été le but de mon engagement), et pourtant, peu après le voyage, Jeff a dissous tout son groupe du Klan. Il avait été dans le KKK toute sa vie. C'était toute son identité et sa seule prétention à la gloire mondiale, mais cela n'avait plus aucun sens pour lui. Ce qui s'est passé ensuite m'a choqué. Certains membres, dont son propre fils, qu'il avait sauvé de la prison, étaient tellement furieux qu'ils ont essayé de tuer Jeff. Il a été si violemment battu qu'il est resté dans le coma pendant deux mois et que ses

médecins doutaient qu'il vive. Quand il s'est réveillé, il était aveugle et handicapé à vie. Mais quand je suis venu les voir, lui et Pamela, ils étaient si heureux qu'ils m'ont donné leur propre lit. Maintenant, il prêchait l'amour dans une église plutôt que la haine dans les bois. Je ne voyais aucune différence entre l'ancien Jeff et le nouveau. Il était simplement plus logique pour lui de rechercher l'attention qu'il désirait tant en utilisant la lumière plutôt que l'obscurité, la sainte croix plutôt que la croix brûlante. L'amour profond qui était en lui avait, depuis les abus subis dans son enfance, été tellement paralysé et emprisonné que nous, qui regardions de l'extérieur, l'avions pris pour de la haine.



Avec Jeff, maintenant paralysé et aveugle à vie.



## L'amour déguisé en haine - I.

Dans les livres sur le KKK, Robert Moore est décrit comme l'un des Grands Dragons les plus dangereux des États-Unis. Il a menacé que "ses Klansmen ouvriraient le feu pour massacrer les contre-manifestants s'ils osaient s'opposer" à ses rassemblements, "et Dieu nous en préserve s'il y a des enfants". J'admets qu'un tel langage incendiaire peut être dangereux pour les âmes faibles, aussi lorsque j'ai rencontré Robert lors d'une fête au quartier général du Klan, j'étais curieux de savoir de quoi il était fait. Certes, ce petit gros timide et taciturne pouvait avoir l'air effrayant avec tous ses tatouages haineux, mais, me disais-je, ne jugez jamais les gens sur leurs apparences ; voyez ce qu'ils ont dans le cœur (toutes ces couches de graisse de bière mises à part). J'ai eu ma chance pendant que nous buvions. Il n'arrêtait pas de demander s'il pouvait m'accompagner en voiture jusqu'au Mississippi puisque j'étais en route pour la Nouvelle-Orléans. "Pourquoi veux-tu aller là-bas ?" lui ai-je demandé. J'étais surpris car il vivait en Caroline du Nord et ne pouvait même pas se payer un ticket de bus pour rentrer chez lui. Il n'a pas voulu répondre devant les autres membres du Klansman. (On ne se vante pas des actes d'amour dans le Klan.) Mais après avoir bu beaucoup de bière, il s'est détendu et m'a raconté tranquillement son histoire.

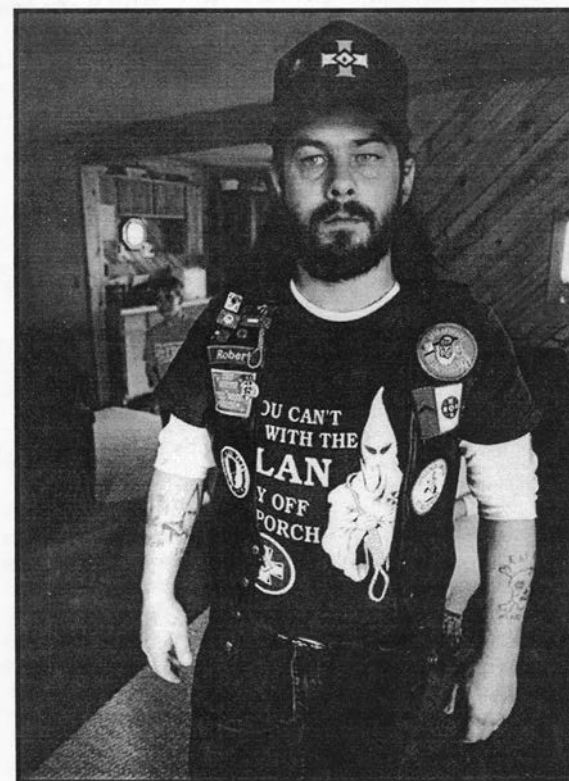
Voici la version courte. Ancien chauffeur de camion, il avait été dans le Klan toute sa vie. Récemment, il avait subi plusieurs opérations cardiaques dangereuses, après lesquelles les médecins lui avaient interdit de retravailler. Il a été mis en invalidité, ce qui ne paie rien aux États-Unis. Il se retrouve donc pauvre à Lexington, en Caroline du Nord, et dort sur le canapé de sa première ex-femme (il en a eu quatre).

Un jour, à la télévision, il a vu comment des milliers de Noirs s'étaient noyés pendant l'ouragan Katrina. Il était si ému qu'il a emprunté de l'argent à des amis pour acheter un billet de bus pour le Mississippi. Pendant deux mois, il a aidé les Noirs à reconstruire leurs maisons, à couper et à enlever les arbres tombés, etc. Ce travail physique était si dur pour le gros homme que le chef du Klan l'a invité au siège national, où nous nous sommes rencontrés, pour récupérer. Mais maintenant, il voulait y retourner et continuer le travail ou, comme il l'a dit d'un ton penaud dans la rhétorique du Klan, "récupérer mes affaires, comme la robe du Klan, pour pouvoir la montrer à mon fils de 17 ans, qui vient de sortir de prison". Malgré l'avertissement du médecin selon lequel Robert risquait la mort s'il faisait un travail physique, ce membre du Klan avait aidé les Noirs à reconstruire leur vie. Des histoires comme celles-ci m'ont toujours inspiré. Elles me rappellent que sous la façade de pierre derrière laquelle beaucoup d'entre nous se cachent lorsqu'ils ont



Robert Moore à notre fête de libération pour les deux membres du Klan après leurs 5 ans de prison pour drogue.

for the Asheville area. Later I learned he was the same Robert Moore identified by the *Intelligence Report* of the Southern Poverty Law



Robert Moore

Center as the Klansman who threatened to "massacre" counter-dem-  
La façon dont Robert Moore apparaît dans les livres sur le KKK



Effrayant à l'extérieur, mais il faut toujours chercher ce que les gens contiennent dans leur cœur.

souffert de l'adversité, on peut toujours trouver, si l'on creuse assez profondément, un cœur battant de bonté et d'amour. J'étais si heureuse que je devais le serrer dans mes bras encore et encore, même s'il était difficile d'atteindre son ventre de bière. J'étais tellement inspiré que j'en ai fait mon chauffeur officiel en Amérique.

Pourquoi avons-nous le Klan si ce n'est pour les engager dans un travail antiraciste constructif ? Robert était si fier maintenant de m'accompagner dans des universités élitistes, auxquelles il n'avait jamais eu accès auparavant en tant que pauvre déchet blanc. Et on peut difficilement trouver un meilleur chauffeur qu'un membre du Klansman. Pendant la majeure partie de sa vie, du vendredi au lundi matin, il a traversé toute l'Amérique en voiture le week-end, se rendant à ces ridicules rassemblements du Klan pour 30 membres impuissants dans les bois où leurs amis noirs locaux se tenaient debout et se moquaient d'eux (le lendemain, ils allaient chasser ensemble comme ils l'avaient toujours fait). Il pouvait conduire 24 heures sans dormir, tandis que je pouvais faire une sieste et lire dans le lit à l'arrière de mon van.

Robert m'a tellement ému que je l'ai accompagné plus tard chez lui. Il est l'un des rares membres du Klan qui dit encore "nègre" et utilise une rhétorique vide comme "Je défends ma race !"



Parfois, il est un peu difficile d'embrasser mes nouveaux amis....





*Nancy après avoir maigri*

“Alors pourquoi tu t’allonges sur ce canapé pendant que ton ex-femme baise un Mexicain dans la chambre juste derrière toi ?”. Je l’ai taquiné, sachant que les Mexicains sont un peu plus mauvais pour le Klan puisqu’ils travaillent loin du Klan. “Ce clandestin”, a-t-il rétorqué, “a été un bon beau-père pour mes fils pendant toutes ces années où je les ai négligés”.

À Nancy, son ex-femme, il a dit : “Il ne t’a supporté, toi et tes 200 kg, que pour avoir sa carte verte.” Ils ont tous les deux rigolé. Nancy a prétendu qu’elle venait de perdre 400 livres, de sorte qu’ils pouvaient désormais s’asseoir tous les trois sur le canapé. Les jours suivants, elle a confirmé sur cassette l’histoire que Robert m’avait déjà racontée. Toute son enfance, il avait été violemment battu par son beau-père alcoolique. A 14 ans, il a tailladé le ventre de son beau-père avec un rasoir pendant qu’il dormait. Il a fait cinq ans de prison pour tentative de meurtre. À sa sortie de prison, il a rencontré et épousé Nancy, mais ils étaient si pauvres qu’ils devaient partager la cabane d’une pièce de son beau-père violent. “Robert était complètement sauvage”, dit Nancy. Ils étaient tous deux toxicomanes, et leurs deux fils ont été placés sous la garde des services de protection de l’enfance. Presque tous leurs amis étaient noirs, et Nancy n’a jamais entendu Robert dire un mauvais mot sur les Noirs. Elle ne comprend pas non plus pourquoi il a rejoint le Klan. Bien que le KKK l’ait aidé



*Justin admirant son père avec des saluts de grêle*

à sortir de la drogue, elle ne voulait plus rien avoir à faire avec lui et n’a eu que des petits amis noirs et mexicains depuis leur séparation.

La sœur de Robert a également été maltraitée et, à 12 ans, elle a pris un couteau de cuisine et a tranché la gorge de son beau-père. Il a survécu et elle a été retirée de leur famille dysfonctionnelle. Pourtant, c’est le frère aîné que j’ai trouvé le plus intéressant. Un ermite qui se cachait au fond des bois, il était surpris que je le trouve et ne voulait pas que je le photographie. Il a fait des allers-retours en prison toute sa vie pour avoir incendié des maisons, quelle que soit la race des propriétaires. Être pyromane était sa façon de brûler les croix (ou de faire disparaître sa douleur).

Car les enfants maltraités dans le monde ne finissent pas tous, bien sûr, par devenir des Klansmen, des nazis, des islamistes ou des membres de gangs. Il existe mille façons différentes pour eux d’exprimer leur colère et leurs blessures non guéries. S’ils n’ont pas été soumis à des violences physiques, il s’agit généralement de violences mentales. Comme l’a dit Hitler, le pire n’était pas les coups de son père, mais quand il l’humiliait publiquement. Et comme le petit Adolf n’avait pas de grand-mère aimante ou d’ange gardien, il a fini par reporter sa colère sur des millions de personnes. C’est pourquoi il est si important que nous, qui avons des “excédents”, apprenions à être des anges sauveurs pour ceux qui ont des “déficits”, comme le fils maltraité de notre voisin.

Prenez les deux fils mal aimés de Robert et Nancy, que Nancy et son mari mexicain ont adoptés. Le fils aîné, Thomas, est en prison pour avoir bombardé des maisons, tandis que Justin, qui vient d’être libéré, a passé un an en prison pour des vols qu’il avait commis avec ses amis noirs. “Il aurait dû rester en prison beaucoup plus longtemps”, dit Robert à propos de son fils handicapé mental. Justin avait 17 ans quand je l’ai rencontré, et il était évident qu’il avait besoin de l’amour de son père. Il le voyait pour la première fois, le grand chef du Klan revenu au pays qu’il avait admiré et regretté toute sa vie. Robert lui a raconté des histoires sur ses “formidables batailles” en tant que “croisé blindé”, et Justin a fantasmé sur le fait de devenir un grand membre du Klan, surpassant son père dans le “parler nègre” et les phrases désobligeantes - à tel point que Robert, qui s’est rendu compte que son fils naïf prenait ces phrases au sérieux, était mal à l’aise.

Donc Justin courait maintenant à l’école en se vantant de devenir un grand leader du Klan comme son père quand il serait grand. Cela n’a pas aidé à sa popularité : il était le seul enfant blanc dans une école de ghetto. En effet, ce fils d’un leader du Klan n’avait jamais eu d’ami blanc de sa vie ! J’avais déjà vu ce phénomène du Klan, surtout dans le Sud ; les klansmen ont généralement fréquenté des écoles comptant jusqu’à 95 % de Noirs. En tant

que “pauvres blancs”, ils sont les seuls blancs qui n’ont pas les moyens de retirer leurs enfants des écoles ou de déménager. Cela explique une autre contradiction que j’avais observée. Dans le monde entier, les gens ont tendance à garder leurs amis d’école plus tard dans la vie, de sorte que beaucoup de Klansmen finissent par avoir beaucoup plus d’amis noirs que la plupart des Blancs. Comme l’a écrit Barack Obama dans ses livres, la plupart des Blancs en Amérique n’ont pas un seul ami noir intime. Pourtant, le Klan ne se vante pas de ces amitiés, car la société ne pourrait alors pas les désigner comme boucs émissaires - le rôle de “méchant” qu’ils recherchent dans leur douleur et leur dégoût de soi. Le fait de grandir du mauvais côté de la voie ferrée et d’être stigmatisés par notre pensée raciste leur donne, surtout après avoir été battus sans fin par des beaux-pères ivres et au chômage, un besoin énorme de crier : “Nous sommes aussi bons que vous, les Blancs, là-bas dans les banlieues !”. Et ils utilisent le seul langage qu’ils savent capable de nous faire écouter - un langage raciste grossier. C’était triste de s’asseoir avec eux trois dans la cabane pourrie de Nancy “de l’autre côté de la voie ferrée”, entourés de Noirs de tous les côtés. Ils n’avaient pas les moyens d’acheter du kérosène pour le poêle au sol, alors ils se réchauffaient avec leurs manteaux et l’amour qui coulait dans la famille réunie - le plus souvent exprimé par les deux garçons qui taquinaient Nancy sur sa vie sexuelle avec son petit ami mexicain, Pedro, que Robert admettait à contrecœur aimer. “Heureux les doux”, je pense toujours quand je suis avec le Klan, “car ils hériteront de la terre”.

J’ai suivi Robert pendant des années et je pensais maintenant tout savoir sur lui. J’ai ri quand je l’ai vu dans l’émission de Jerry Springer en train de jouer le rôle du “méchant” qu’il avait si bien appris. Devant des centaines de spectateurs haineux, il a battu Justin parce qu’il avait une petite amie noire, tandis que Justin, le fils pas si intelligent, a attaqué sa demi-sœur Tania parce qu’elle avait un “bébé wetback” (elle a pleuré sur scène : “Mais tu l’aimes, lui et ton propre beau-père mexicain, et tu agis ainsi uniquement pour obtenir l’amour de ton père”). Tous avaient été payés, conduits en limousine, logés dans les meilleurs hôtels, manipulés et chorégraphiés par Jerry Springer pour faire croire au monde entier qu’ils détestent les Mexicains et les Noirs dans un spectacle de gladiateurs pour nous, les vrais haineux. Eh bien, dix ans plus tard, Robert m’a demandé de le marier à sa cinquième épouse, Peggy, “une bonne chrétienne”, une fille de ministre du Nord qui essayait d’être son ange gardien. J’ai donc fait la route avec une équipe de télévision danoise jusqu’en Arkansas. J’avais déjà marié des couples musulmans et juifs, alors j’ai pensé qu’il pourrait être amusant de marier aussi un couple chrétien-klan. Voici un extrait de mon discours de mariage, filmé devant les amis klan de Robert, surpris :





2015 - 10 ans après que j'ai marié Robert à sa cinquième femme avec des invités sympathisants du Klan.

“Chers Robert et Peggy, Aujourd’hui, nous sommes réunis avec vos amis car votre mariage par le biais du mariage civil va maintenant être confirmé. [...] Pour vous deux, Robert et Peggy, la route a été longue et rocailleuse avant de vous trouver et, d’une certaine manière, de vous sauver.

Lorsque je vous ai rencontrés dans le Klan, contrairement à ce que je pensais, je n’ai pas trouvé de haine dans votre groupe, mais beaucoup d’amour chez des gens dont j’ai vite compris qu’ils n’avaient pas eu beaucoup d’amour dans leur propre enfance. (...) J’espère que vous ne m’en voudrez pas de raconter ici comment vous avez été brutalement battu et maltraité depuis l’âge de quatre ans par votre beau-père violent (...) et quand vous aviez 14 ans, vous avez découpé l’estomac de votre beau-père avec une lame de rasoir et vous avez été condamné à cinq ans de prison. Et puis les ennuis ont recommencé. Un jour, tu as lynché un noir...”

Là, je me suis étouffé avec mes mots, littéralement en proie à une profonde douleur. Car pendant mon jogging, le matin même, je suis tombé, je me suis cassé une côte et j’ai été hospitalisé.

Lorsque je suis passé avec l’équipe de tournage pour dire à Robert que je n’étais pas sûr de pouvoir assister au mariage ce soir-là et qu’il a vu ma douleur et mes blessures bandées, il a dit qu’il voulait m’avouer quelque chose qu’il ne m’avait jamais dit auparavant. “Eh bien, Jacob, je dois alléger mon cœur et te

dire d’abord que j’ai autrefois lynché un homme noir. Cela a commencé en Caroline du Nord quand il a molesté une petite fille de quatre ans. Le père de la petite fille était un bon ami d’un de nos membres. Nous l’avons donc ramassé un soir où nous étions à une fête et buvions beaucoup de bière... comme nous le faisons ici aujourd’hui. Nous l’avons emmené dans les montagnes, lui avons passé une corde autour du cou et lui avons demandé s’il avait quelque chose à dire. Il a dit : “Que Dieu ait pitié de mon âme. C’est là que je l’ai pendu. Il est tombé. Puis je lui ai tranché la gorge pour être sûr qu’il était mort.” Robert, comme moi, était maintenant visiblement troublé. “Je fais des cauchemars.” J’étais complètement sous le choc. “Tu en fais ?” “Oui, parfois, quand je ferme les yeux, je vois ce nègre là qui se balance. Oui, quelqu’un qui dit qu’il peut tuer quelqu’un, et que ça ne le dérange pas, eh bien, c’est une grosse merde. Après toutes ces années, je me réveille toujours comme si on m’avait arrosé d’eau. C’est quelque chose dont je dois parler avec Peggy parce que ça me dérange. Les cauchemars reviennent et reviennent encore. C’est une chose sans fin pour moi”.

J’étais sans voix et, bien que j’aurais dû rester avec Robert, j’ai décidé de retourner avec l’équipe de tournage à leur hôtel pour réfléchir à la possibilité de célébrer le mariage le soir même. J’ai décidé que je ne pouvais pas le laisser tomber, même si nous

#214

souffrions maintenant doublement. On a dû me soulever du lit en hurlant à cause de ma côte cassée.

Voici donc des morceaux du reste de mon long discours de mariage :

“... Un jour, Robert, tu as vu à la télévision comment l’ouragan Katrina a dévasté le Mississippi et la Louisiane, noyant des milliers de personnes. Tu étais si ému en voyant toute cette souffrance et ... là, tu as travaillé pour aider les gens à reconstruire leurs maisons ... Un travail physique difficile ... ici, j’ai vu comment tu as mis ta propre vie en danger pour sauver des Noirs ... C’est ce que j’appelle ‘l’amour déguisé en haine’ et ce sont donc des gens comme toi, Robert, qui donnent une inspiration à ma vie ...

Je voudrais donc terminer par une citation de saint Paul :

“L’amour est patient, l’amour est bon. Il n’est pas envieux, il ne se vante pas, il n’est pas orgueilleux... L’amour ne prend pas plaisir au mal, mais il se réjouit de la vérité. Il protège toujours, il a toujours confiance, il espère toujours, il persévère toujours”. Je te le demande, Robert, veux-tu avoir Peggy comme épouse ?”

Mon discours a suscité une joie, une surprise et un soulagement immenses chez les membres du Klan, qui ont déclaré avoir beaucoup appris sur eux-mêmes. Depuis, j’ai continué à parler du lynchage avec Robert.

“L’aurais-tu fait aussi à un pédophile blanc ?”

“Oui, Jacob, tu sais que je ne vois pas en couleurs.”

Hum, une réponse convaincante de la part d’un membre convaincu du Klan. Avec ma connaissance de la haine énorme du Klan envers les pédophiles, qui apparemment est aussi politiquement correcte en Amérique, j’ai compris sa logique. Robert a commis son crime en 1985, quatre ans après le lynchage de Michael Donald, officiellement le dernier lynchage enregistré. Il a conduit l’un des membres du Klans à la chaise électrique tandis que mon vieil ami Morris Dees obtenait d’un tribunal qu’il accorde 7 millions de dollars à sa mère, ce qui a littéralement mis en faillite les Klans unis d’Amérique. Robert n’a été condamné qu’à 10 ans de prison, car ce n’était pas considéré comme un crime de haine, mais simplement comme le meurtre d’un pédophile. Lorsque Robert est sorti de prison en 1995, sa punition n’était pas terminée. Ses cauchemars à propos du meurtre ont continué d’une manière que les psychologues considèrent aujourd’hui comme un exemple classique de SSPT. Cela me fait conclure deux choses.

1. Lorsque je l’ai rencontré en 2005, il avait trop honte de son crime pour m’en parler, même s’il était par ailleurs honnête. Il n’était plus politiquement correct au sein du Klan de lyncher des Noirs ou même de leur faire du mal, mais seulement d’exiger “une justice égale pour tous” en s’opposant aux programmes de discrimination positive pour les Noirs. Comme les membres du Klan me l’ont toujours dit en riant, “tout le monde pense que nous

continuons à pendre des Noirs aux arbres”.

2. Toujours rongé par la culpabilité et les cauchemars du syndrome de stress post-traumatique lorsque Katrina a frappé en 2005, dix ans après sa condamnation, Robert a dû penser que ce n’est qu’en risquant sa propre vie pour sauver des vies noires - en rendant la vie qu’il a prise - qu’il pourrait se racheter. À la même époque, je l’ai souvent entendu parler de la façon dont il s’était réconcilié avec son beau-père violent, qu’il avait détesté toute sa vie. Il avait fait un long trajet en voiture pour être avec lui sur son lit de mort, et cela lui avait procuré beaucoup de soulagement et de validation d’entendre son père dire enfin “Je suis désolé”. Lors de mes discussions avec lui et Nancy, j’ai réalisé qu’il voyait lui-même une ligne directe allant de son enfance violente à la rage juvénile qui l’a d’abord transformé en toxicomane dont les seuls amis étaient noirs, puis à son rejet d’eux et de Nancy, pour finir par le lynchage d’un homme noir.

Quand on vit la terreur dans l’enfance, on n’est jamais libre et, émotions tuées, on se déconnecte de la réalité.

Pas étonnant qu’aujourd’hui, je vois Robert poster beaucoup de choses sur Jésus sur Facebook. D’une certaine manière, je le vois porter la croix de son sauveur rédempteur ainsi que celles des deux pécheurs crucifiés à ses côtés.



Quand Robert m’a avoué avoir lynché un homme noir.



## L'amour déguisé en haine - II.

Au cours de mon long travail avec le Klan, je ne les ai jamais vus commettre des actes de violence contre les Noirs, mais j'en ai vu beaucoup parmi les leurs. Raine, qui appartenait à un autre groupe du Klan, avait lu ce que j'avais écrit sur le Ku Klux Klan sur mon site Internet et m'avait invité chez elle en Caroline du Nord car, disait-elle, "j'ai un diplôme universitaire en sociologie et j'ai étudié les membres de notre groupe et je suis arrivé à la même conclusion que vous concernant leur enfance maltraitée." Lorsqu'elle m'a servi le café du matin au lit, elle m'a parlé de ses deux peines de prison. "Pour quoi faire ?" J'ai demandé. "Tu ne sais pas que je suis une double meurtrière ?" En entendant cela de la part de la douce jeune femme de 20 ans à mes côtés, j'ai presque recraché le café. Elle m'a alors raconté comment, à 14 ans, elle avait fui son père raciste et violent, était devenue une skinhead antiraciste et vivait à Los Angeles dans un garage avec des filles mexicaines. Un jour, en état de légitime défense, elle a tué un gangster de drogue mexicain qui s'était introduit chez elle. Après deux ans de prison et se sentant trahie par les Latinos, elle est rentrée chez elle. À 17 ans, elle est devenue néonazie et a abattu un manifestant antiraciste blanc, "également en état de légitime défense". Puis des "bons chrétiens du Klan" sont intervenus, "m'apprenant que ce qui comptait dans la vie était de faire du bien aux autres plutôt que de les tuer." Ils l'ont envoyée en mission en Afrique pendant six mois.

Raine a adoré l'Afrique et a été impressionnée de voir pour la première fois comment les enfants noirs étaient disciplinés et désireux d'apprendre, en contraste total "avec les enfants turbulents du ghetto avec lesquels j'allais à l'école à la maison." De retour chez elle, son ascension au sein du Klan est fulgurante et elle entreprend de devenir la première femme chef du Klan en Amérique. Elle était l'auteur des discours et le cerveau du leader du Klan Virgil Griffin. C'est aussi le seul membre du Klan instruit que j'ai rencontré. Elle était une féministe déclarée et une militante pro-homosexuelle, affirmant "qu'il y a trop d'homophobie et de sexisme dans le Klan".

Raine m'a invité à un rassemblement d'automne du Klan dans les bois pour rencontrer ses amis, mais plus tard cette année-là, lorsque j'ai demandé si je pouvais publier mes photos du rassemblement sur mon site web, elle m'a supplié d'attendre. Le Klan aime généralement que je mette ses membres en avant et que je leur donne une chance de devenir célèbres, ce qui est le but de leur adhésion, mais à ce moment-là, elle postulait pour "le job de rêve de ma vie en tant que conseillère pour les criminels [noirs] dans notre prison locale". Mais vous ne pouvez pas travailler pour l'État en Caroline du Nord si vous êtes membre du KKK." Alors, qu'est-ce qui se cache derrière son désir de "faire le bien" des Noirs ? Il s'avère qu'elle a été blessée dans son enfance (ce qu'elle a en commun avec de nombreux autres membres du Klan).



Raine et Billy présentant leur harmonie de belettes noires et blanches, mais ils se sont excusés de m'emmener dans un restaurant chinois, leur plat préféré.



Embrigadement avec le Klan. Raine en 2005



La membre féministe du Klan avec ses livres sur le féminisme et la libération gay

Raine avait grandi dans le ghetto en tant que blanche pauvre, et ses amis d'école étaient presque exclusivement noirs.

Pourtant, elle n'était jamais autorisée à ramener ses camarades de jeu à la maison à cause du racisme de son père, qu'il justifiait en disant : "Ce sont tous des criminels et des drogués." Il n'avait pas tout à fait tort. Les enfants des ghettos ne se comportent pas, comme on le sait, comme des saints. C'est pourquoi, depuis son enfance, Raine rêvait d'aider ses anciens amis à devenir de "meilleures personnes". En Afrique, elle avait commencé à comprendre comment la ghettoisation en Amérique avait amené les Noirs à se comporter de la manière qui répugnait tant à son père. Ce n'était pas parce qu'ils étaient "noirs". Elle a commencé à déconstruire le racisme américain, qui associe les Noirs au crime. Ainsi, après une courte formation universitaire, elle a maintenant la possibilité de les aider en prison, où tant de ses amis noirs ont fini. Y voyait-elle une contradiction ? Non, "car lorsque les Noirs deviendront des "gens bien" comme nous", il ne sera plus nécessaire d'avoir le Ku Klux Klan pour "protéger la race blanche de leurs crimes et de leurs drogues", expliquait-elle logiquement et, oui, avec amour. Peu de temps après, elle m'a appelé au Danemark, toute excitée : "Jacob, j'ai trouvé le job de mes rêves, tu pourras mettre tes photos sur Internet."

Eh bien, six mois plus tard, j'ai vu partout sur Internet des articles sur le "viol et le meurtre brutaux" de Raine. Choquée, j'ai appelé son mari, Billy. Il m'a dit qu'après de nombreuses transfusions sanguines, elle avait miraculeusement survécu à la tentative d'assassinat par deux membres du Klan, David Laceter et Scott Belk. Le groupe Klan n'avait rien contre le fait qu'elle conseille des Noirs en prison, mais elle m'avait mis en garde contre Belk, que j'ai rencontré l'une des rares fois où il est sorti de prison. Il était extrêmement dangereux parce qu'il était membre du gang de prison de la Fraternité aryenne, qui n'approuvait pas le fait que Raine soit du côté des gangs noirs, avec lesquels ils avaient toujours des bagarres sanglantes. Peu après que j'ai photographié Scott, David et lui se sont introduits dans la maison de Raine, l'ont violée et l'ont abattue avec une mitrailleuse. Elle m'a montré plus tard les cicatrices des balles. David a été emprisonné comme celui qui avait "transpercé Raine de balles" et a été assassiné en prison.

Pendant le long séjour à l'hôpital et le procès, Raine ne pouvait plus cacher son appartenance au KKK à la prison et a été licenciée conformément aux lois de l'État. Mais l'histoire n'est pas terminée.

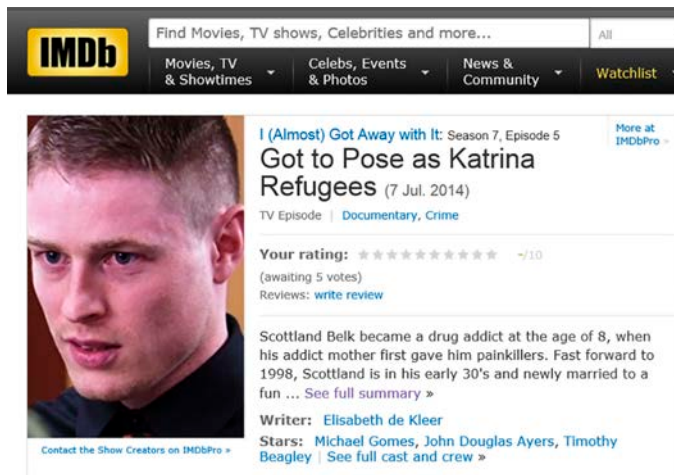




Scot Belk lorsque je l'ai rencontré dans le rassemblement du Klan

Les prisonniers noirs se révoltent et obligent la prison à réembaucher leur assistante sociale la plus populaire. Ne savaient-ils pas qu'elle était membre du KKK, a demandé la prison ? Oui, les Noirs le savaient depuis le début. Les prisons ont un programme appelé "formation de sensibilisation aux gangs" pour les aider à rester en dehors des gangs lorsqu'ils sont libérés, ce qui n'est pas facile avec tout le contrôle social auquel ils sont soumis. Et dans les prisons du Sud, le KKK est considéré comme un gang de pauvres blancs, ce qui est exactement ce qu'il est. Un jour, les prisonniers ont dû regarder une vidéo du groupe Klan local, et ils ont immédiatement reconnu la silhouette volumineuse de Raine. Cela n'a fait que la rendre plus populaire parmi les Noirs : "Wow, elle est membre d'un gang comme nous !" Bien que les amis de Raine au sein du Klan n'aient rien contre son travail pour les Noirs, elle sait qu'elle est en danger lorsque Belk commence à répandre une rumeur selon laquelle elle "moucharde pour l'État". Elle a poursuivi son travail idéaliste visant à "améliorer [la situation des] Noirs" tout en sachant qu'elle mettait sa vie en danger. C'est encore ce que j'appelle de l'amour déguisé en haine, un membre du Klan prêt à risquer sa vie pour aider les Noirs.

Je ne peux pas rencontrer un meurtrier de sang-froid, tel que Scotland "Scott" Kevin Belk, sans essayer de comprendre son être humain intérieur, et j'en ai appris beaucoup plus sur lui grâce



Le film sur Scot Belk

à ses crimes ultérieurs. Il a été gravement maltraité par une mère célibataire qui, pour le faire taire, l'a transformé en toxicomane à l'âge de 8 ans. À l'âge adulte, il a continué à se droguer et, en 1998, avec une petite amie qu'il avait droguée, il a dévalisé une banque de 3 000 dollars. Pendant qu'il faisait l'amour avec son dealer noir, il lui a raconté le hold-up. Apparemment, elle l'a trahi auprès de la police pour échapper elle-même à la prison, et Scott a passé quelques années derrière les barreaux. C'est là qu'il est entré dans la Fraternité aryenne pour se venger de sa moucharde noire. Lorsque je l'ai rencontré à un rassemblement du KKK en 2003, juste après la prison, il essayait de reprendre sa vie en main, en partie en rejoignant un groupe pacifique de KKK qui organise des pique-niques et des fêtes, et en partie en trouvant un emploi permanent de chauffeur routier. À l'époque, Scott était marié à Rhonda Belk. Pour leur plus grand malheur, sa mère fumeuse de crack, Margaret Kalinosky, a emménagé avec eux et les a rendus tous deux dépendants du crack, et leur vie s'est à nouveau détériorée. Deux ans exactement après que je l'ai rencontré, au cours d'une dispute concernant l'argent pour la drogue, il est devenu désespéré, a frappé sa mère avec une batte de baseball et l'a étranglée. Il s'est ensuite enfui avec sa femme dans l'un des camions de son employeur, se rendant à la Nouvelle-Orléans pendant l'ouragan Katrina. Se faisant passer pour un prêtre, il a peint des slogans d'aide sur le camion et s'est rendu à Gainesville, au Texas, où Rhonda et lui se sont fait passer pour des réfugiés de Katrina. Une église les a aidés à se rendre à Seattle, où ils ont loué un appartement à une femme qui a fini par les reconnaître sur une affiche des plus recherchés par le FBI. En 2007, Belk a été condamné à 15 ans de prison et Rhonda à 5 ans pour le meurtre de sa mère, qui l'avait négligé et l'avait rendu toxicomane dès l'âge de 8 ans. La vie de Scott a inspiré une série télévisée à Hollywood : I (Almost) Got Away with It : Got to Pose as Katrina Refugees, grâce à laquelle il a enfin obtenu le "moment de gloire" dont rêvent tous les Klansmen. Non seulement son histoire a été portée à l'écran par des acteurs célèbres, mais il a été autorisé à jouer lui-même dans la série, parlant depuis la prison du drame de sa vie.

L'autre meurtrier potentiel de Raine, David Laceter, avait un passé similaire de toxicomane et de narco-gangster et, comme Scott, avait appartenu à la Fraternité aryenne ainsi qu'à l'Église

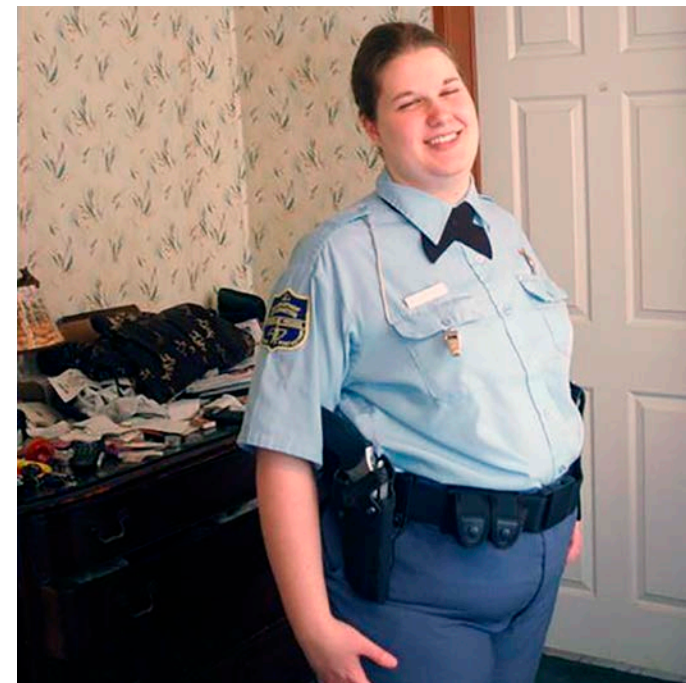


Après la tentative d'assassinat, Raine s'est armée d'une peur bleue d'une nouvelle attaque

mondiale du Créateur, un groupe nazi, jusqu'à son assassinat en 2003. La haine des Blancs a toujours des racines profondes.

Le fait que ces tueurs et haineux invétérés n'aient jamais reçu d'aide durant leur enfance maltraitée a toujours réaffirmé ma conviction qu'il n'est jamais trop tard pour les atteindre, ne serait-ce que pour nous protéger, nous et la société, de leur rage. J'ai eu ma chance lorsque Raine m'a fait rencontrer le sorcier impérial de son groupe Klan, Virgil Griffin, l'un des leaders Klan les plus notoires et les plus haineux. Ce fut un test sévère pour moi, car j'avais de profonds préjugés à son égard. Il était le chef du Klan à l'origine du massacre de Greensboro en 1979, au cours duquel cinq manifestants anti-Klan ont été tués. Une de mes vieilles amies, Willena Cannon, avait aidé à organiser la manifestation. Un jour, alors que j'étais assise avec elle et son fils de 4 ans, Kwame, dans sa cuisine de S. Eugene Street, elle m'a raconté pourquoi elle avait travaillé avec Jesse Jackson dans le cadre du mouvement pour les droits civiques afin d'intégrer les entreprises de Greensboro. À l'âge de 9 ans, elle avait été témoin de la mort d'un homme noir brûlé vif dans une grange. Son crime avait été de tomber amoureux d'une femme blanche. Ses cris ont rempli la nuit, et elle ne l'a jamais oublié.

Trente ans plus tard, elle et son fils, Kwame, âgé de 10 ans, ont failli être tués par le Klan. Malheureusement, Sandy Smith, l'ex-petite amie de mon collègue Tony Harris, était parmi les morts. J'avais traîné avec eux au Bennett College, une école pour femmes noires, lorsque Sandy était présidente du gouvernement étudiant. Je sortais avec son amie Alfrida, qui était tout aussi fière de sa belle coupe afro que Sandy l'était de la sienne. Même si Tony me poussait à "faire un pas", ces femmes noires bien éduquées avaient un fort contrôle social contre le fait de "sortir avec un blanc". J'ai donc toujours fini par aider Alfrida à écrire ses dissertations toute la nuit pendant que Tony couchait avec



mais elle est fière d'avoir récupéré son emploi en travaillant pour les Noirs en prison.

Sandy. Nous étions jeunes et libres et pensions que la société évoluait vers plus de liberté raciale. Personne n'a donc été plus choqué que Tony lorsque, à peine six ans plus tard, alors qu'il regardait à la télévision norvégienne (pendant sa tournée avec American Pictures), le Klan déballait ses armes et assassinait son ex-petite amie dans sa ville natale. Tony et les autres Noirs de notre collectif de travail de Copenhague avaient résisté lorsque j'avais mis des photos du Klan dans le diaporama, en disant : "Nous combattons le racisme aujourd'hui. Le Klan est une chose du passé et fera paraître votre spectacle démodé." Maintenant, ils ont insisté pour que je les mette dans American Pictures. J'ai également été choqué parce que le massacre de Greensboro a eu lieu juste devant la porte du projet Morningside Homes, où j'avais vécu avec Baggie, que l'on peut voir avec Nixon sur ma photo "la belle et la bête" à la page 312. Nous avons été encore plus choqués lorsque les membres du KKK ont été acquittés par un jury entièrement blanc, alors que le monde entier avait été témoin du meurtre. En d'autres termes, le KKK était encore "politiquement correct" en 1979. En fait, la police les avait avertis de la manifestation, les a regardés mettre des armes dans leurs voitures et est restée à l'écart pendant qu'ils les utilisaient sur mes amis et ceux de Tony, dont la plupart étaient des enfants. Mais lorsque l'un des enfants de la manifestation, Kwame Cannon, a eu 17 ans, il a été arrêté pour des cambriolages non violents et condamné à deux peines consécutives de prison à vie. Cela était dû en partie au fait que l'oncle de Tony, Pinckney Moses, avec qui j'avais souvent traîné à la faculté de droit, était trop ivre pour fournir à Kwame un conseil juridique adéquat. Mais aussi parce que sa mère, Willena, a été avertie par le juge qu'en raison de ses racines dans l'activisme communautaire, il y aurait de graves conséquences si Kwame n'acceptait pas une négociation de peine.

Eh bien, les temps changent, et en 2020, la ville de Greensboro a présenté des excuses officielles pour le massacre du Klan et





Virgil L. Griffin (C), seen here at a 1982 rally in front of the Raleigh, North Carolina state house, was among nine persons indicted by a Federal Grand Jury 4/21/1983 on charges of conspiring to disrupt an anti-Klan rally which resulted in the deaths of five members of the Communists Workers Party. Griffin was the Grand Dragon or head of the North Carolina chapter of the Invisible Empire, Knights of the Ku Klux Klan.

*Virgil Griffin en 1982 lors d'un rassemblement.*

a érigé un mémorial aux victimes. Lorsque j'ai eu la chance de rencontrer Virgil Griffin, le cerveau du massacre, j'ai décidé de ne pas lui faire sentir que je nourrissais des pensées négatives à son égard. Tony Harris, cependant, voulait que je lui demande pourquoi il avait ordonné les meurtres. "Je lui ai dit : "Je le promets, mais je ne laisserai pas le passé m'empêcher d'essayer de l'atteindre et de l'aider à sortir de sa colère." Pendant tout le trajet depuis Atlanta, avec le fils métis de Tony à mes côtés, j'ai eu les pensées les plus positives que je pouvais avoir : "Aime-le, souris-lui, aime-le, pour qu'il le sente vraiment."

Je savais que je n'avais qu'une journée pour pratiquer la communication non violente avec Virgil, et que ce serait donc une expérience superficielle pour voir à quel point les gens sont influencés par ce que nous pensons d'eux. Certes, ce n'était pas facile. Lorsque j'ai rencontré Virgil et son groupe du Klan dans une zone forestière éloignée un matin, j'ai été plus influencé, accablé même, par ce que leurs regards hostiles suggéraient qu'ils pensaient de moi (Raine leur avait dit qu'elle amenait un antiraciste). J'ai commencé par la question difficile de Tony. Le grand magicien impérial a donné la même réponse qui l'avait fait acquitter au tribunal : "Nous avons abattu des communistes au Vietnam. Alors pourquoi ne les combattrions-nous pas ici, chez nous ?" Oh, c'est vrai, la manifestation avait été organisée par le syndicat local des travailleurs du textile, connu pour être assez "communiste" de nom, alors comment pourrais-je être en désaccord avec le jury entièrement blanc qui a estimé que ses actions étaient "politiquement correctes" ? Surtout dans cet État réactionnaire du Sud, si peu de temps après la guerre du Vietnam ? Comme Griffin ne voyait aucune différence entre les "communistes" et les "antiracistes", je savais que je n'arriverais à rien avec des accusations sur son passé. Au lieu de cela, pour le reste de la journée, je me suis forcé à lui envoyer mes pensées et mes sourires les plus affectueux - en utilisant le langage "girafe" unificateur contre leur langage "chacal" violent et diviseur. Bien sûr, j'avais aussi des raisons égoïstes - cela a beaucoup de sens quand vous êtes seul parmi 50 Klansmen fous et lourdement armés dans une forêt isolée. Oh non ! Un lapsus ! Ne qualifiez pas ces "enfants de la douleur" de fous. Ce sont des victimes



*Virgil Griffin lorsque je l'ai rencontré en 2005.*

dont la vie entière a été bloquée par nos pensées distantes ou carrément haineuses à leur égard. Ils n'ont jamais ressenti notre amour, seulement nos menaces contre-productives "Mort au Klan", comme celles que les manifestants ont criées à Greensboro - avec des résultats mortels pour les manifestants. Je savais qu'ils n'étaient pas différents des habitants des ghettos dans leur besoin d'amour et qu'il n'est jamais trop tard pour leur montrer un peu de notre soi-disant "humanité". Pourtant, un chef du Klan, tout comme le chef d'un gang noir, doit jouer les durs devant les membres, et pendant longtemps, Virgil m'a évité ou m'a adressé des propos rhétoriques si des membres du Klan se tenaient à proximité. J'ai passé ce temps à me faire lentement des "alliés" parmi les membres.

Au fur et à mesure que la journée avançait, Griffin était clairement de plus en plus influencé par mes pensées "amoureuses" (il y a bien plus que l'amour réel). Au début, il me souriait nerveusement, mais l'après-midi, il semblait presque flirter. Cela m'a également détendue, car j'ai mon propre désir d'être aimée. En fin de journée, il m'a soudain demandé si je voulais bien me promener avec lui dans les bois "pour parler sous quatre yeux". J'ai accepté.

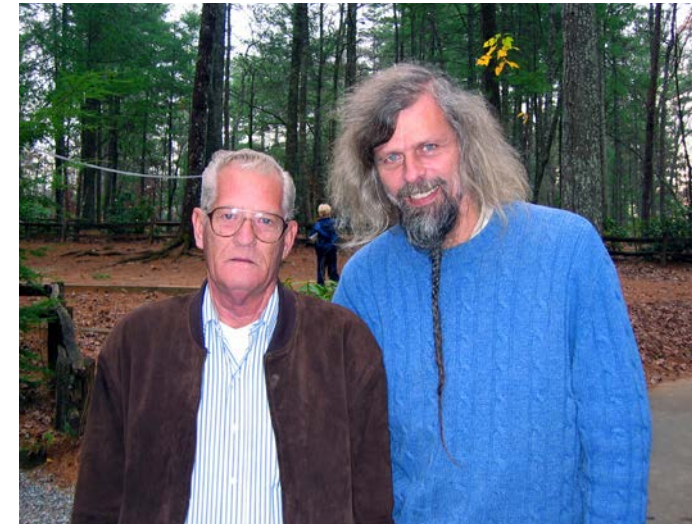
Son premier impératif a été de me convaincre qu'il n'avait pas brûlé d'églises noires. Il avait perdu deux stations-service parce que mon ami chasseur de Klan Morris Dees l'avait poursuivi en justice après que la police ait trouvé une vieille carte de membre du groupe Klan de Griffin sur l'un des incendiaires. "Tu dois me croire, Jacob. Je suis une personne profondément religieuse et je ne pourrais jamais rêver de brûler une église." Il était si important pour lui que je le croie qu'en le faisant, j'ai gagné son amitié. Et ce n'était pas difficile de le croire. Jeff Berry m'a appris que les chefs du Klan gagnent bien leur vie en vendant des cartes de membre à de jeunes hommes peu sûrs d'eux, qui se vantent de leur carte, mais que les chefs ne voient jamais ces hommes dans le Klan. Les cartes représentent un risque énorme car si la police en trouve une sur une personne impliquée dans un crime haineux, le chef du Klan est tenu responsable, qu'il ait été impliqué ou non dans le crime. Les chefs du Klan sont extrêmement prudents



*Ma compagne Alfrida - amie de Sandy - que le groupe Klan de Virgil Griffin a assassinée.*

lorsqu'il s'agit de laisser entrer des personnes violentes dans leur groupe, car ils ne veulent pas aller en prison. Comme Jeff me l'a dit un jour : "Je ne peux pas utiliser 80% des personnes qui demandent à devenir membres. Ils sont fous". Je savais de quoi il parlait puisque je ramasse tellement de ces "cinglés" perdus sur les routes. Alors, croyez-le ou non, c'est ainsi que le Klan est redevenu "politiquement correct", se cachant à peu près dans de petits rassemblements douilletts autour de la bière, dans les bois. Trump est allé plus loin, en envoyant le message qu'il était "politiquement correct" de sortir des bois et de rejoindre son mouvement blanc à Charlottesville et ailleurs - même avec leurs armes et leur violence.

Griffin a probablement pris mes connaissances internes (mais tacites) sur le Klan pour un pardon affectueux - quelque chose qu'il n'avait jamais obtenu de personne auparavant mais qu'il recherchait manifestement, car il s'est maintenant vraiment ouvert et m'a raconté la longue histoire de son appartenance au Klan depuis qu'il avait commencé à ramasser du coton à 19 ans pendant le Mouvement pour les droits civiques, "qui allait trop loin trop vite". Il avait eu une longue et triste vie, mais elle touchait à sa fin : Il avait récemment subi trois pontages. "Je sais que je vais bientôt mourir", a-t-il dit. "Mais en février, j'aurai 60 ans, et cela signifierait tellement pour moi si vous pouviez venir à mon anniversaire. S'il te plaît, tu ne me le promets pas ?" J'étais tellement surpris et ému que j'ai promis d'essayer. À la fin de la journée, j'ai dit au revoir à tous mes nouveaux amis : "Alors je vous revois bientôt à l'anniversaire de Virgil." "Quoi ?" ont-ils demandé avec étonnement. J'ai soudain réalisé qu'aucun d'entre eux n'avait été invité à la fête d'anniversaire ! Avec toute la haine de soi typique des membres du Klan, ils sont souvent si dégoûtés par ce qu'ils voient les uns dans les autres, de leur propre douleur et de leur propre malheur, que Griffin n'avait pas envie d'inviter les siens. Ce dont ces enfants de la douleur ont faim, c'est de l'amour de nous, ceux qui ont un surplus. Ceux qui sont en dehors de leur ghetto. Pour la chaleur humaine qu'ils ne peuvent pas facilement trouver ou exprimer à l'intérieur du Klan, dont je vois toujours les membres émotionnellement rabougris avoir l'air solitaire pendant les rassemblements. Pendant les



*Ma promenade avec Virgil Griffin où il m'a ouvert son cœur.*

années où j'ai travaillé avec des groupes du Klan, j'ai souvent été leur "membre" le plus ancien. Après moins d'un an, je les voyais généralement démissionner et rejoindre les Alcooliques Anonymes, NA ou des groupes religieux - partout où ils pouvaient trouver un peu de cet amour que la philosophie du Klan ne permettait pas d'épanouir en eux.

C'est pourquoi ma petite expérience de communication non violente, bien que je n'aie eu qu'une journée pour la mener, a réussi même avec Griffin, l'un des leaders du Klan les plus dangereux depuis les années 60. Quelques mois plus tard seulement, Griffin a quitté les "Cleveland Knights of the KKK", qu'il avait dirigés pendant la majeure partie de sa vie, et le groupe s'est effondré. Je ne dis pas que c'était uniquement le résultat de mon implication ; il y a toujours de nombreux facteurs qui contribuent à changer la vie des gens. Mais pour un homme qui a été sur la défensive toute sa vie, y compris lorsqu'il a été confronté à une foule scandant "Mort au Klan !", le fait de rencontrer soudainement quelque chose qu'il confondait avec un véritable amour peut faire la différence. C'est particulièrement vrai lorsque cela se produit à un moment vulnérable, comme lorsque, en tant que "bon chrétien, il doit rencontrer son créateur".

Je dis toujours à mes étudiants : "Essayez cette méthode d'amour sur votre pire professeur ... et voyez à quelle vitesse vos notes augmentent." Il est clair que ça a marché sur deux des pires chefs du Klan d'Amérique. En outre, mes longs voyages parmi les personnes violentes m'ont convaincu que la pensée positive sur les gens fonctionne sur tout le monde et qu'il est dans notre propre intérêt, ainsi que dans celui de la société, que nous essayions sincèrement "d'aimer notre prochain".



**Comprendre les racines de la haine des Blancs 4 :**

## Prendre en compte la douleur des meurtriers en série

### Le retour à la maison

En conduisant une nuit de 1991, j’ai vu une femme blanche âgée dans l’obscurité, sous les piliers de l’autoroute, et je l’ai ramassée. Elle avait été attaquée par des voyous noirs et saignait si abondamment que j’ai dû l’emmener à l’hôpital. Une heure plus tard, j’ai repéré un homme sur le bord de la route. En colère et tendu, il avait été licencié sans salaire d’un crevettier dans le Golfe et attendait depuis trois jours qu’on le ramène. Vu le désespoir dans les yeux de Woody, j’aurais facilement pu déclencher la violence en lui envoyant des vibrations de peur et de méfiance. Lorsque je lui ai parlé de la femme blanche qui venait d’être laissée pour morte par ses agresseurs noirs, Woody a commencé à s’ouvrir. (Il m’a dit qu’il n’avait jamais été attaqué par des Noirs parce qu’il “les attaquait toujours en premier”. Petit à petit, il m’a raconté comment lui et ses deux frères avaient tué tant de “nègres que je ne peux pas les compter sur mes doigts et mes orteils”. Maintenant, j’étais bien réveillé. Au début, j’avais pensé qu’il se vantait, mais il y avait trop de détails descriptifs et de lieux dans ses histoires. Alors quand il a aussi parlé des mauvais traitements qu’il avait subis dans son enfance, j’ai passé un accord avec lui : Je le ramènerais chez moi, à quatre heures de route, s’il racontait ses histoires et me laissait les enregistrer. “Mais je ne vous dirai pas où je vis. Laissez-moi descendre quelque part dans ma ville.” Il savait que je pouvais aller directement à la police avec ma cassette.

#### Le retour à la maison

Dans mon émission, mise à jour pour inclure Woody et sa famille, sa voix choquait les étudiants. Quelques années après l’avoir rencontré, après avoir écouté sa voix cauchemardesque nuit après nuit, j’étais curieux de savoir comment il allait. Lorsque j’en ai enfin eu l’occasion lors d’une tournée au printemps 1996, j’ai invité un éditeur norvégien des livres de Toni Morrison, Eli Saeter, à être mon témoin. Ce qui l’a particulièrement effrayée, c’est que tous ceux que nous avons rencontrés avaient été emprisonnés pour meurtre et viol. “Ils me rappellent ces hommes dans le film Délivrance”, a-t-elle dit. Lorsque nous sommes arrivés, un épais brouillard planait sur l’endroit. Il donnait à notre chasse au meurtrier en série dans cette zone marécageuse, où nous ne pouvions même pas voir à six pieds devant nous, une aura étrange et irréelle. Après trois jours, nous avons trouvé son cousin. “C’est vrai, comme tu le dis, Woody est venu ici il y a cinq ans”, a-t-il dit. “Lui et son ami Bobby se sont introduits dans une maison, et Woody a poignardé une jeune fille de 16 ans pendant qu’elle dormait. Il a pris 25 ans de prison. Il a été un idiot pendant le procès. Il a fait du bruit, s’est moqué du juge, et s’est moqué de tout le monde. J’ai essayé de le calmer, mais en vain. Il a tout détruit pour lui-même.”

Nous avons retrouvé la victime de Woody, Sarah, qui nous a raconté cette horrible nuit. Elle avait été forcée de sortir du lit

par Woody, qui lui a ouvert l’estomac et les poumons avec un long couteau. Elle a survécu grâce à plusieurs séjours coûteux à l’hôpital, mais personne n’a aidé cette pauvre famille à surmonter sa douleur. C’était arrivé quelques jours seulement après que j’aie déposé Woody. C’était déprimant - j’avais vraiment cru que pendant notre nuit ensemble, je l’avais aidé à entrer en contact avec la profonde douleur et la colère qu’il ressentait. J’ai essayé de dire à Sarah que Woody était mon ami, mais ma voix s’est brisée contre la culpabilité et le regret quand j’ai vu la terreur dans ses yeux. Elle était incapable de le voir autrement que comme un monstre assoiffé de sang et a raconté comment il s’était comporté comme un “animal” pendant le procès, criant “Je t’aurai un jour !” avant d’être traîné hors de la salle d’audience, enchaîné. Depuis, elle fait des cauchemars à propos de son retour. Il était important de voir et de comprendre Sarah, la victime du bourreau en puissance, car pendant tant d’années, j’ai surtout traité de la victime à l’intérieur du bourreau.

#### Le retour à la maison

Lorsque nous nous sommes rendus au domicile de Woody, une femme a ouvert la porte moustiquaire et a dit : “Je sais qui vous êtes”. Il y a cinq ans, Woody est rentré chez lui en se sentant mieux. Il a dit qu’il avait été ramassé par un homme étrange qui l’avait amené à tout lui dire sur lui-même. Je me suis demandé qui cela pouvait être puisque Woody est la personne la plus secrète que je connaisse.”

Adeline était la mère de Bobby, le complice de Woody, et vivait avec Rose, la mère des deux frères aînés de Woody, Sammy et John.

#### Le retour à la maison

“Oh oui, c’est horrible. Ce n’est pas le genre de Woody de faire une telle chose, mais il était désespéré quand tu l’as ramené à la maison, licencié sans salaire après avoir travaillé pendant des mois dans le Golfe. Lui et Bobby avaient tous deux bu et pris beaucoup de drogues, et je crois que c’est Bobby qui l’a fait. Ils sont rentrés en courant, en frappant à la porte à 2 heures du matin, en criant “Maman ! Maman ! On a fait quelque chose de terrible ! Puis ils se sont évanouis et se sont effondrés sur la pelouse, où ils dormaient encore quand la police les a ramassés.”

J’étais soulagé d’entendre qu’il n’y avait rien de délibéré dans sa soif de sang dans la maison de Sarah, juste la profonde douleur et la colère que j’avais senties en lui. Sous l’emprise de la drogue, ils ont volé un vélo devant la maison de Sarah et ont commencé à se battre pour lui. Woody est soudainement entré dans la maison pour prendre un couteau de cuisine et l’utiliser contre son demi-frère, qui s’est enfui. Dans un élan de soif de sang, Woody a alors défoncé toutes les portes et a essayé de poignarder la famille endormie. Quant au comportement “animal” de Woody pendant le procès, Adeline raconte maintenant qu’”il avait eu une peur bleue et ses jambes



Woody le soir où je suis venu le chercher en 1991 après ma conférence à l’Université de Houston.

tremblaient sous lui à l’idée que sa vie était soudainement terminée”. Les pauvres se font sans cesse du mal, ai-je pensé, puisque le comportement de Woody avait convaincu tout le monde dans la salle d’audience qu’il ne devait plus jamais sortir, et qu’il avait été condamné à dix ans de prison supplémentaires. Ce qui a immédiatement créé des liens forts entre Adeline et moi, c’est l’amour que nous éprouvions tous les deux pour Woody. J’étais étonné qu’elle comprenne comment les blessures qu’il avait subies dans son enfance avaient conduit à sa violence.

#### Le retour à la maison

Les frères de Woody, alors ? Il disait qu’ils l’emmenaient dans leurs virées meurtrières quand ils tuaient des Noirs sans raison. Faisant confiance à l’intimité que j’avais établie avec Adeline, j’ai demandé si cela pouvait être vrai. “Oh, oui”, a répondu Adeline, qui les avait souvent entendus parler de ces meurtres, mais elle a ajouté que le père, Vincent, avait été encore pire. Sans parler du grand-père ! “On a juste fait des choses comme ça ici, dans le passé !”. C’était comme si elle s’excusait pour eux. “Sammy est comme son père. Un homme horrible. C’est une organisation qui l’a arrêté à la fin. La prison à vie. Il ne sortira pas, jamais.” Légèrement agacée, elle a déclaré que la raison pour laquelle le frère aîné de Woody avait été emprisonné

pour son dernier meurtre était que la NAACP avait qualifié le meurtre de “crime de haine” (dans le passé, rien ne leur arrivait après leurs meurtres). Elle a ajouté que Sammy continuait à assassiner des Noirs en prison. Un prisonnier noir lui a dit qu’il serait bientôt libéré. “Non, tu ne le seras pas !” a répondu Sammy, et la nuit précédant sa libération, Sammy a versé de l’essence sur lui et l’a incendié, le réduisant à un cadavre carbonisé. Woody m’avait déjà dit que Sammy était le chef du “gang aryen” de la prison.

En l’absence d’une vraie mère, Woody appelait Adeline “maman” et l’appelait au moins une fois par semaine depuis la prison. Tout est compliqué par le fait que Woody sort avec la fille droguée d’Adeline, Dawn, pour laquelle elle, comme son fils Bobby, n’a apparemment pas de grands sentiments. Et qu’en est-il du frère cadet, John ? A-t-il aussi participé aux meurtres ?

“Je ne sais pas combien, mais je sais avec certitude que John a tué un homme au moins une fois. Il n’a eu que trois ans de prison pour ça.”

Plus tard, nous avons pris la route pour rendre visite à John dans les marais, malgré le fait qu’Adeline nous ait sévèrement déconseillé de le faire. “Ne vous rendez pas compte qu’il est le pire de tous ! Il est dur, froid, et il ne vous parlera en aucun cas.” Elle a dressé un portrait si effrayant qu’Eli, qui en avait entendu plus qu’assez sur la violence à présent, a insisté pour que nous avancions, d’autant que, si nous voulions arriver avant la nuit, le temps nous manquait. Mais maintenant que j’avais enfin trouvé l’homme qui pouvait corroborer ce que Woody m’avait dit dans son interview, je n’allais pas abandonner. Alors que nous roulions à travers le marais sans fin, où les arbres dénudés se dressaient comme des doigts squelettiques surplombés de toiles d’araignées de mousse espagnole fantomatique, Eli était de plus en plus pâle. “Tu n’es pas venu pour découvrir l’Amérique ?” J’essayais de lui remonter le moral, amusé que la réalité ait emprunté les pires effets visuels hollywoodiens (en plus de l’épais brouillard qui recouvrait encore les eaux noires infestées de crocodiles). “Pourquoi les gens restent-ils assis devant de tels films alors que la réalité est bien plus excitante ?”, ai-je demandé à Eli.

#### Le retour à la maison

Au fond du marais, trop près de la nuit, j’ai réussi à trouver une remorque pourrie avec du plastique sur les fenêtres. Les déchets habituels, des épaves de vieilles voitures et des bateaux rouillés, étaient éparpillés autour. Et quand j’ai vu deux petites filles blanches sales, hirsutes et pieds nus, le nez morveux, j’ai su instantanément que c’étaient les enfants de John. Eli était si effrayée qu’elle a verrouillé toutes les portes de la voiture et a refusé d’en sortir. La scène qu’elle voyait devant elle était tout droit sortie de Délivrance (en Norvège, le film s’appelait “Excursion avec la mort”). Elle craignait que si John sortait et nous abattait, personne ne retrouverait jamais nos cadavres dans





Angel nous saluant de la caravane.

ces marécages. Je me suis souvenu de la description détaillée que Woody avait faite de la façon dont leurs visages s'étaient raidis lorsqu'ils avaient attrapé l'un de leurs propres cadavres en train de se dissoudre dans le filet à écrevisses.

Pourtant, je n'ai fait preuve ni de courage ni de naïveté en cherchant John, car au milieu de cette sombre zone humide, je me sentais sur une terre complètement solide. J'étais dans un état d'esprit presque euphorique, baignant dans la lumière de la transformation que l'on perçoit lorsque l'une des grandes questions de la vie est enfin clarifiée. Il est important de noter l'état d'esprit extatique dans lequel je suis arrivé, car lorsque John a fini, comme je l'avais prédit, par se comporter d'une manière diamétralement opposée à ce que l'on attendrait d'un psychopathe terrifiant, comme sa famille avait insisté pour qu'il le soit, c'était précisément parce que j'avais mentalement construit cet homme désespéré comme étant celui qui détenait la réponse à l'énigme de la vie. Ainsi, j'ai pu lui donner les pouvoirs inimaginables que les gens acquièrent quand on leur témoigne de la confiance et un profond intérêt humain : il s'est senti accepté et aimé.

Certes, il était isolé, hostile, et, oui, impressionnant. Il s'est présenté à la porte armé d'un pistolet, avec une barbe sauvage et des symboles de violence tatoués sur le corps. Pourtant, j'ai rarement rencontré un homme qui s'est ouvert aussi rapidement lorsque je lui ai dit que j'étais un ami de Woody. Immédiatement, le pistolet a été rangé et remplacé par des tasses de café fraîchement préparé. J'ai rapidement ressenti une telle chaleur exubérante de la part de John et de sa femme, Connie, que je suis allé persuader Eli de se joindre à nous. Il était bien le même "monstre" dégoulinant de sang dont Woody avait parlé dans son interview et qui avait martelé ma conscience pendant cinq ans. Mais en même temps - et Eli était d'accord - c'était un petit enfant craintif que l'on pouvait difficilement s'empêcher d'embrasser. Quand on sait que j'aurais très bien pu être un informateur de la police, il est étonnant de constater à quel point il suffit de peu de choses pour que ces personnes s'ouvrent et soient désireuses de parler d'elles-mêmes. Et c'est dans cette conversation même, avec son traitement progressif de la douleur, que réside la réponse

à toute violence. Pourtant, les gouvernements du monde entier restent aveugles avec leur rhétorique archaïque du "œil pour œil" et leurs réflexes répressifs récidivistes tout droit sortis de la forteresse de droite de Lucifer.

Le reste de la journée, John et Connie ont raconté la violence qui a traversé toute leur famille. "Regardez Angel ici." Connie a soulevé l'enfant de deux ans et demi qui a été maltraité. "Elle est pleine de violence envers sa sœur. C'est elle la méchante !" Et Eli et moi avons pensé que c'est ainsi qu'elle finirait si on lui disait dès l'enfance qu'elle était "mauvaise" et "pas assez bonne". La mère lui a donné plusieurs fessées appropriées, mais nous ne l'avons presque jamais vue pleurer. Au lieu de cela, son visage aux yeux rouges portait un regard mortifié permanent de ressentiment.

Les deux parents parlaient ouvertement du fait que c'était seulement lorsqu'ils étaient ivres qu'ils explosaient en violence, et nous nous sommes rapidement fait une idée de l'horreur des conditions de vie des deux enfants. Ils ont donné des exemples sans fin de toutes les violences auxquelles ils avaient été mêlés. Je n'ai même pas eu besoin de poser des questions sur les meurtres de Noirs ; leurs commentaires sanglants à leur sujet correspondaient parfaitement aux descriptions de Woody. Lorsque j'ai demandé à voir les armes utilisées pour les différents meurtres, John a sorti sept fusils et trois pistolets,



John démontrant comment il tordait le couteau dans l'homme noir.



John démontrant comment il a tordu le couteau dans l'homme noir 225



John me montre une partie de sa collection d'armes à feu sur le lit des enfants.

dont il avait déjà appris l'usage aux petites filles. Il a même montré avec son couteau comment il avait poignardé un père noir devant sa famille. J'ai essayé d'encadrer mes photos de lui sous une photo de son propre père, celui qui leur avait transmis toute cette violence. Elle était accrochée au mur dans un cadre doré, dégageant un mal étrange qui ne pouvait être dissimulé par l'installation soignée du studio du photographe ou la robe du dimanche.

John voulait que nous passions la nuit ici et que nous allions chasser l'alligator avec lui le lendemain. (Il gagnait sa vie en braconnant illégalement des alligators et avait rempli le frigo de viande d'alligator). J'étais d'accord, mais Eli s'est opposé à "aller à la chasse aux alligators dans les marais avec un meurtrier en série dans un brouillard épais". Donc, après un adieu chaleureux, nous sommes partis dans le noir. Nous étions pétrifiés sur le chemin du retour et ne pouvions guère parler d'autre chose.

#### Voyage d'automne 1996

À l'automne, j'ai invité la journaliste de télévision danoise Helle Vibeke Risgaard à enregistrer la famille traumatisée pour la télévision. John travaillait "à l'étranger", ce qui permettait à Connie de parler plus ouvertement de lui. Pendant plusieurs





Photo de famille des parents de John, Rose et Vincent.

jours, nous avons entendu parler d'un meurtre après l'autre - cette fois pour une vidéo Betacam ouverte. Comme tout arrivait dans un flot délirant ou dans des remarques secondaires, il n'a pas fallu longtemps pour que nous ayons la tête qui tourne. Après quelques heures, nous ne pouvions plus nous souvenir ni même nous soucier de tous les meurtres dont nous avons entendu parler.

Connie était une concoction étrange. Elle semblait être une femme rationnelle d'un calme exalté, et pourtant nous savions par Rose et Adeline qu'elle était encore plus violente que John, qu'elles voyaient en fait comme sa victime. Plusieurs fois, elle a dit que sans sa religion et les enfants, elle l'aurait depuis longtemps quitté. Mais nous avons vite commencé à en douter ; sans ses enfants, qui pourrait-elle battre ? John étant absent, nous avons eu le courage de boire avec Connie, généralement jusqu'à 4 heures du matin, et nous avons eu amplement l'occasion de voir sa relation avec les deux enfants maltraités. Elle était aimante à un moment donné, mais le lendemain, elle entraînait dans une rage incontrôlable, fouettant Angel, 3 ans, avec une ceinture en cuir. Cela a donné lieu à un conflit momentané entre Helle et moi. Helle essayait impulsivement de tendre la main et de protéger l'enfant, ce qui me rendait fou car cela m'empêchait de photographier les abus. Elle s'est mise à crier "Quel homme mauvais tu es !" et à lancer des accusations similaires (ce qui est compréhensible, d'ailleurs). "Si vous aviez voyagé un peu plus dans les ghettos noirs, lui ai-je répondu, et si vous aviez vu ce genre d'abus tous les jours, vous sauriez que ce n'est pas votre travail de sauver chaque enfant dans un moment de sentimentalité. Non, votre travail, par votre présence qui donne du pouvoir, est de donner à ces parents l'amour d'eux-mêmes nécessaire pour qu'ils puissent exprimer leur amour à leurs enfants. Pourtant, pour éviter la vue même de la violence et des enfants maltraités, nous faisons le contraire et nous fuyons tous le ghetto. Et c'est ainsi que nous devenons finalement la cause directe de ses enfants maltraités." Je savais aussi que je n'avais pas besoin de faire la leçon à Connie sur le fait que c'est mal de discipliner ses "mauvais enfants" par la violence, car tout le monde sait au fond de soi que c'est mal de battre les enfants. Si j'avais commencé à faire des sermons moralisateurs, elle se serait sentie encore plus mal dans sa peau. En outre, mon "bon sens supérieur" m'a dit qu'il



Les marais infestés de crocodiles dans lesquels vivaient John et Connie.

n'était pas nécessaire d'intervenir parce que l'enfant s'attendait manifestement à être battue. Elle n'a même pas pleuré. Au lieu de cela, par dépit, elle a continué le comportement qui avait rendu sa mère folle. Tout en sachant que c'était une chance extraordinaire pour moi de prendre des photos pour l'une des sections les plus centrales et les plus éducatives de mon émission sur les Blancs pauvres, photographier ces abus n'était certainement pas quelque chose que j'appréciais. Je me suis souvent demandé quelle était la limite - quand est-ce que j'allais intervenir ?

Contrairement à la violence débridée que l'on retrouve souvent chez les Noirs pauvres, la présence d'un étranger permettait généralement d'atténuer l'agressivité des parents blancs pauvres. Ma photographie était elle-même ce qui disait à Connie que son comportement était inacceptable, mais d'une manière plus douce que si nous l'avions réprimandée ou accusée d'être "une mauvaise personne". En effet, cela aurait été une répétition de ce qu'elle faisait avec l'enfant. J'ai probablement offensé beaucoup de lecteurs à ce stade (bien que ces mêmes lecteurs offensés ne se plaignent jamais de la violence de ma série). Lorsque ma série a connu une renaissance dans les années 90, je pense qu'elle décrivait la violence croissante chez nous comme se reflétant dans l'augmentation des abus sur les enfants. Cela a conduit à un intérêt croissant pour la pédagogie de l'oppression. La prise de conscience collective des racines de l'oppression sera le véritable salut de l'enfant. Néanmoins, je défendrai aussi volontiers le point de vue opposé, qui affirme qu'il est essentiel de mettre fin à la violence permanente exercée sur les enfants (et les femmes), même brièvement, quitte à en détruire les principales preuves photographiques. Car si les quelques personnes qui recherchent ces parias - uniquement pour les documenter et donc les exploiter - n'interviennent pas, qui le fera ? Quelle que soit la raison pour laquelle on se trouve dans une telle situation, le bon samaritain ne ferme pas les yeux, n'ouvre pas son objectif ... et ne passe pas son chemin !

Le pire dans toute cette situation n'était pas le conflit entre ces points de vue éthiques dostoïevskiens, mais ce que Helle et moi



Connie battant Angel, âgé de deux ans

avons rapidement ressenti envers l'enfant maltraité. Lorsque nous avons pénétré pour la première fois dans ce nid de frelons gorgé d'eau, notre sympathie immédiate s'est portée sur les deux enfants malmenés avec des cercles noirs sous les yeux. Nous avons vite compris que "nous" finissions toujours par contribuer à forcer ces victimes à jouer le rôle de l'opresseur - le cercle vicieux. Je ne l'ai jamais vu aussi clairement que dans le cas de la petite Angel, âgée de trois ans ; chacune de ses réactions était due à la méchanceté. Nous savons tous que les personnes maltraitées mordent souvent la main tendue et qu'elles détruisent tout ce qui les entoure pour attirer l'attention. Au début, on a envie de prendre l'enfant dans ses bras et de le caresser, mais l'enfant annule rapidement tout le surplus d'affection et d'amour que nous pouvons rassembler. Et lorsque, de 8 heures du soir à 4 heures du matin, ce "méchant" petit "ange" a fini par détruire presque tous nos appareils photo, microphones, cordons et cassettes, alors, oui, nous avons progressivement senti la violence monter en nous - jusqu'au point où nous avons eu, nous aussi, un désir indicible de l'accabler de paroles, de la battre et de lui donner des coups de pied à travers le sol. C'est ainsi que, partout dans le monde, nous blessons les blessés. Et lorsque, année après année, vous enseignez cela à vos élèves, c'est en effet une bonne leçon pédagogique que de "sentir" soudain à quelle



Angel a été maltraitée. Cherchait-elle de l'aide ?



Connie fouettant les enfants

vitesse vous pouvez vous-même faire partie du cercle vicieux de l'oppression. Comme nous sommes rapidement devenus la coalition de volontaires de Connie ! Nous avons lentement sombré avec elle dans les marais.

Le plus effroyable pour nous deux a été de faire l'expérience du lien étroit entre la maltraitance et le racisme. Lorsque nous avons demandé à Angel, âgée de trois ans, ce qu'elle pensait des Noirs, elle est devenue complètement confuse. "Qu'est-ce que vous voulez dire par "noirs" ? Des nègres ? On tire sur les nègres, n'est-ce pas, maman ?"

Lorsque la caméra tournait et que sa mère était sobre, nous pouvions occasionnellement voir Connie devenir si gênée qu'elle disait "noir" et essayait sporadiquement d'utiliser ce mot devant l'enfant. C'était intéressant car cela montrait que l'argument de Gunnar Myrdal, An American Dilemma, était valable même dans les couches les plus basses de la société, c'est-à-dire qu'il y a un conflit entre les idéaux supérieurs de la société - "par exemple, nous sommes tous égaux" - et les messages complètement différents que les parents nourrissent dans leurs "tripes" sur les "sous-hommes", qui finissent par s'infiltrer dans l'inconscient de l'enfant.





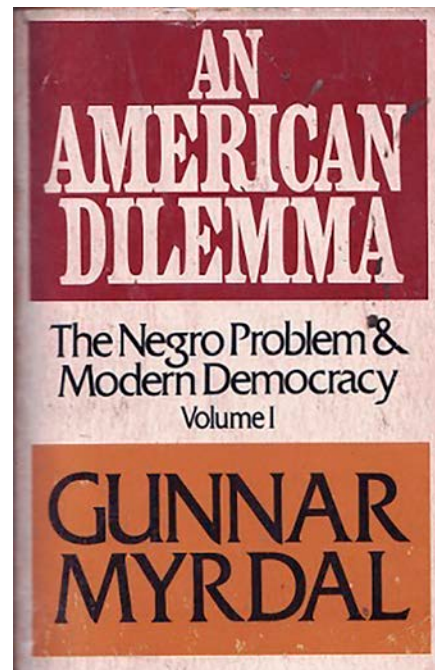
Natasha, 7 ans, le jour où elle a fièrement avoué avoir écrasé la tête d'un garçon noir.

Nous avons vu cela encore plus clairement dans la relation de Connie avec Natasha, 7 ans. Connie trouvait normal que Natasha ait causé quelques problèmes à l'école parce que, expliquait Natasha, "le nègre assis en face de moi sentait mauvais". Mais Connie grondait Natasha parce que l'école venait de la renvoyer pour avoir créé un gang avec quatre autres filles. J'ai senti qu'il se passait quelque chose de plus et j'ai demandé à Natasha : "Le gang devait-il affronter les Noirs ?" C'était une question difficile, car en soi, le terme "noir" indiquait à Natasha que j'étais du côté des "nègres". Sa réponse n'a donc pas été aussi facile pour elle que lorsqu'elle avait répété théâtralement "Les nègres sentent !". Un peu plus tard, elle est devenue elle-même (plutôt que la fille bien élevée que la société voulait voir). Elle a admis que les quatre filles avaient attiré un garçon noir dans les bois et lui avaient fracassé la tête avec une pierre jusqu'à ce qu'il verse du sang. Elle s'est visiblement amusée à décrire cette agression horrifiante dans un langage graphique d'éclaboussures. Pourquoi l'avait-elle fait ? Parce qu'un jour sa mère, apparemment dans un moment de rectitude politique, lui avait dit que "les nègres saignent rouge comme nous". C'était la façon de Connie de lui dire (lorsqu'elle était sobre) que "nous sommes tous égaux, alors parle gentiment de tes camarades de classe". Natasha ne croyait pas à ce message, qui contredisait tous les autres messages qu'elle avait reçus de ses parents sur le fait de "tuer les nègres" (généralement lorsqu'ils étaient ivres). Elle avait donc créé un gang et blessé un garçon pour savoir si c'était vrai. A cela Connie a simplement répondu, "Ce n'était pas une chose gentille à faire, Natasha." Mais nous avions tous bu, et Connie a dit ça avec un grand sourire. Elle était manifestement fière. Natasha a donc compris qu'il n'y avait pas de mal à défoncer la tête d'un garçon avec une pierre pour savoir si "les nègres saignent rouge" !

J'ai rarement vu un cours aussi classique sur la pédagogie du racisme : C'était l'écrasante épée du tueur à "double tranchant", le double message tel qu'il est pratiqué par la grande majorité - c'est-à-dire par nous, les bien-pensants "libéraux" plus ordinaires - qui martelons sans cesse à nos enfants "nous sommes tous égaux", le credo américain et "l'amour chrétien". Et pourtant, lorsqu'il s'agit des gens du "centre-ville", des noirs, des homosexuels, des juifs, des musulmans, etc., nous haussons les sourcils ou changeons un peu de voix, sans même en être conscients, et envoyons le message inverse à l'enfant, à savoir que quelqu'un n'est "pas aussi égal". L'enfant ne peut pas traiter un tel double message avec son oppression cachée et, blessé et confus, il se comporte de manière raciste en grandissant.

Connie m'a en quelque sorte redonné espoir en l'humanité, car elle a mis en évidence ce que j'avais toujours connu chez les criminels vicieux et même chez les membres du Ku Klux Klan : Il n'est pas nécessaire d'enseigner le bien et le mal à un adulte comme Connie (comme Ivan insiste dans Les Frères Karamazov sur le fait de vivre sans Dieu). Non, tout le monde sait que c'est mal de tuer, de haïr, d'infliger de la douleur. Cependant, emprisonnés dans leur propre douleur atroce, ils ne peuvent pas toujours se conformer à leurs idéaux supérieurs.

Comme Connie exprimait mieux que quiconque notre humanité commune la plus profonde, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver une affection de plus en plus grande pour elle (et de la joie à son égard). Elle était ce gros morceau de violence et de haine explosives, avec un mélange particulier de bon sens, de tendresse et d'amour, et pourtant elle gardait un désir profondément enfoui d'exprimer le meilleur des idéaux.



La "Bible de la recherche sur le racisme" qui a inspiré à Johnson ses lois sur les droits civils.

J'étais heureux de ressentir cette violente attirance pour elle, car elle me rappelait d'une certaine manière les sentiments que j'avais toujours nourris pour les pauvres noirs en tant que victimes. Le fait qu'elle était elle-même une victime est devenu évident lorsque nous avons rencontré le père de Connie, désespérément alcoolique et fou (bien que Connie ait affirmé qu'il n'y avait jamais eu de relation directement incestueuse entre eux).

À un moment donné, nous avons réalisé à quel point les concepts moraux nous avaient échappé après seulement quelques jours passés avec Connie dans les marais. Pendant l'été, John avait attrapé un raton laveur, qui est devenu un animal de compagnie de la famille. Les enfants se roulaient constamment dans le lit avec leur nouveau jouet et le nourrissaient de crackers. J'aimais prendre des bains dans le fouillis de leur "salle de bains", car le raton laveur - un "ours laveur" en danois - avec sa grande queue m'aidait à me laver dans la baignoire. C'était si mignon que Helle a eu l'idée qu'elle pourrait faire une merveilleuse émission de télévision pour enfants sur la façon dont il jouait avec les enfants maltraités (à la maison, elle produisait habituellement des émissions pour enfants), mais elle n'avait plus de cassettes vidéo. C'était ma faute. Avant notre arrivée, je l'avais prévenue : "C'est une famille tellement désemparée que tu ne peux pas l'interviewer directement sur sa violence. Laisse simplement ta caméra tourner tout le temps, surtout quand ils sont ivres, et tu obtiendras les images les plus choquantes - ils feront des remarques désinvoltes sur tous leurs meurtres."

Lorsque nous étions à court de cassettes pendant les nuits de "nos beuveries et de nos tueries", Helle a suggéré d'effacer certaines des cassettes précédentes. Et comme le meurtre et la



Angel avec son nouveau compagnon de jeu adoré

violence étaient devenus, après quelques jours seulement, la "banalité du mal" quotidienne et ennuyeuse, j'ai dit à Helle que c'était bon, même si la raison pour laquelle je l'avais invitée en premier lieu était d'enregistrer tout cela. Ce n'est qu'une fois sur l'autoroute que nous nous sommes rendu compte qu'elle

avait effacé une grande partie des preuves d'une histoire de meurtre en série choquante, même selon les normes américaines, au profit d'un programme banal pour enfants.

C'était un exemple terrible de la rapidité avec laquelle nous avions subi un lavage de cerveau dans la logique perverse de violence de Connie, qu'elle a elle-même le mieux exprimée lorsqu'elle a demandé à un moment donné : "Dis-moi, est-ce que tu écris un livre sur nous ?". Je me suis mis sur la défensive, mais j'ai répondu honnêtement : "Peut-être un jour, mais je veillerai à vous protéger tous (d'une action en justice)." "Non, vous n'avez pas à vous inquiéter pour ça", a répondu Connie. "La seule chose que je ne serais pas heureuse que tu écrives, c'est cette nuit où je suis entrée par effraction dans un restaurant avec Woody et où j'ai volé des fruits de mer par faim." Elle savait très bien que le cambriolage était illégal et avait des opinions bien arrêtées à ce sujet depuis qu'un des "nègres" du quartier lui avait un jour volé ses poulets. Mais elle ne pensait pas que tuer des "nègres" en masse était illégal ou mal (quand elle était ivre) !

Après un certain temps, apparemment, nous non plus. C'est une autre leçon précieuse qu'elle m'a enseignée : Les tueurs violents ne sont pas créés uniquement en les battant dans leur enfance. Non, même les meilleurs et les plus vertueux d'entre nous peuvent subir un lavage de cerveau pour endosser ces rôles en peu de temps, comme nous le montrent les soldats et





*Angel maltraitée par Connie, elle-même maltraitée par son père à droite.*

les tortionnaires du monde entier - sans oublier les policiers américains tels que le tueur de George Floyd.

Après de chaleureuses accolades, nous lui avons dit au revoir, ainsi qu’aux enfants, devant la caravane délabrée aux fenêtres recouvertes de plastique. Je savais qu’elle me manquerait - ou du moins le contact avec le côté violent de moi-même qu’elle avait exposé pour moi. Une bonne raison de partir maintenant était la présence du père fou furieux de Connie, qui gâchait chaque conversation avec ses fantasmes sexuels fous sur Helle. “Peux-tu vraiment dormir dans la voiture avec une blonde aussi sexy sans faire l’amour ?” demandait-il sans cesse. On entend souvent la vérité de la part de ceux qui sont ivres ou fous (il était les deux). Il a exprimé ouvertement ce que les Américains imaginent généralement lorsque j’invite des Danoises dans mes voyages - à savoir que c’est pour éviter de tomber amoureux de mes victimes photographiques, comme sa fille, Connie.

### **Plus tard, en 1996**

J’avais écrit à Woody pendant plusieurs années et j’ai obtenu la permission de la prison de lui rendre visite. Après presque 20 heures de route, je suis arrivé. Comme d’habitude en Amérique, la prison de haute sécurité était située dans une région éloignée où peu de familles pouvaient se permettre de se rendre en voiture. Woody n’avait pas eu de visite depuis cinq ans et attendait nos retrouvailles avec autant d’impatience que moi. Mais ce fut une expérience choquante. Après que nous soyons tous deux passés par toutes sortes de mesures de sécurité, Woody est entré dans le parloir enchaîné pieds et poings, son corps étant entouré de chaînes encore plus nombreuses (et encore plus épaisses). Essayer d’atteindre cet homme de fer, c’était comme étreindre un extraterrestre. Le beau regard “innocent” dont je me souvenais, celui d’un jeune garçon aux longues boucles lumineuses, avait été balayé. Avec ses cheveux courts, ses tatouages, ses dents manquantes (elles avaient été arrachées) et ses blessures aux bras, il était une réplique effrayante de Sean Penn dans Dead Man Walking, mais en bien pire. Alors que j’avais du mal à croire à ses



*Rien ne reste de ce beau jeune homme en prison 5 ans après*

histoires de meurtres de masse cette nuit-là, il y a cinq ans, j’étais maintenant capable de croire à tout ce qui le concernait. Il avait été féroce ment brutalisé dans cette prison, qui semblait bien pire que celle d’Angola, pourtant réputée pour être la pire. Et il avait passé la moitié de son temps dans l’obscurité de l’isolement cellulaire à cause de perpétuelles infractions disciplinaires. Combien de bagarres, ai-je demandé. Il en a compté douze avec des prisonniers noirs et trois avec des Blancs - toutes des luttes pour la vie ou la mort. Sa peine de 25 ans avait été prolongée à chaque fois. Mais en se retrouvant presque exclusivement avec des Noirs, il avait acquis plus de respect pour eux. Ils pouvaient aussi se défendre ! Il m’a raconté à quel point il avait été en colère la première fois - avant que je ne vienne le chercher en 1991 - qu’il avait partagé la cellule d’un Noir. Il avait fait entrer un pistolet en fraude et avait tiré sur le “nègre”. Pas pour le tuer (des années auraient été ajoutées à sa peine). Il lui avait tiré dans la jambe pour le faire déplacer de sa cellule.

Ce n’était pas possible dans cette prison “high-tech”, et il avait appris à vivre avec son compagnon de cellule noir. “Il ne m’emmerde pas et je ne l’emmerde pas.” Ils ne parlaient jamais des relations raciales. Aucun des deux ne savait ce que l’autre risquait. Sarah était la seule de ses victimes que je

connaissais, je me sentais donc particulièrement responsable d’être son messenger. Comme Woody ne se souvenait pas du tout de la nuit où il l’avait poignardée, il m’a demandé de lui raconter en détail ce qui s’était passé. “Cette pauvre fille”, a-t-il dit plusieurs fois pendant notre conversation. Au sujet de son comportement “animal” dans la salle d’audience, lorsqu’il l’avait menacée, il se souvenait seulement qu’il avait été “un connard” sans même savoir que Sarah était présente. Je lui ai dit à quel point il avait été important pour Sarah de voir la lettre que Woody m’avait adressée et dans laquelle il lui demandait pardon, et je lui ai demandé s’il était prêt pour une rencontre entre la victime et le délinquant afin de guérir les blessures. Après mûre réflexion, il a répondu qu’il n’était pas prêt pour cela. Puis j’ai fait une terrible erreur. J’ai dit que Sarah avait été plus compréhensive que je ne le pensais parce que son propre frère était en prison. Les efforts de Woody pour penser en termes de compassion ont été immédiatement anéantis, et le tueur en lui a émergé. “Tu dois me donner le nom du frère de Sarah”, a-t-il exigé. “Des détenus transférés d’Angola m’ont dit qu’il y avait ici un prisonnier qui voulait me tuer. Ici, tu dois tuer ou être tué.” Je savais que le prisonnier était probablement le frère de Sarah puisque, pendant mes conversations avec elle, son autre frère ne cessait de dire avec colère : “Si seulement je pouvais mettre la main sur ce type !”

J’étais donc soudainement impliqué dans une lutte pour la vie et la mort et j’ai réalisé qu’être un messenger, un bâtisseur de ponts ou un homme de réconciliation n’était peut-être pas aussi facile que je l’avais imaginé. Comme Notre Seigneur lui-même, je devais décider lequel d’entre eux allait mourir ! Si je ne révélais pas le nom, ce serait Woody, mon ami, qui un jour aurait probablement la gorge tranchée par derrière. Je savais que je ne dirais pas le nom à Woody, mais je savais aussi que si je continuais à refuser, je le repousserais.

Dans l’ensemble, rencontrer à nouveau Woody a été une expérience choquante. Il y a plusieurs raisons à cela, l’une d’entre elles étant que j’ai dû revoir une grande partie de ce que j’avais dit de lui dans mon diaporama. Je pouvais encore entrevoir l’enfant blessé en Woody, mais il était de plus en plus difficile de ne pas le voir avec les yeux critiques de la société. Je savais que je n’aurais pas le courage de libérer cet homme dans son état actuel, mais je savais aussi - et je me le rappelais sans cesse - que cet état avait été causé par cette même société jugeante, sans parler des brutalités supplémentaires que la prison lui avait fait subir.

S’il était difficile de taire le nom du frère de Sarah, il était presque aussi difficile de ne pas parler à Woody de Dawn, le seul amour de sa vie. Le matin même, j’ai appelé la mère de Dawn, Adeline, qui était en état de choc. Dawn avait tenté de se

suicider la nuit précédente. Elle avait été trouvée à moitié morte dans un four à gaz. Adeline m’avait demandé de ne rien dire à Woody, mais Woody n’arrêtait pas de me poser des questions sur elle. Et il y avait d’autres nouvelles : Dawn avait eu un enfant avec le meilleur ami de Woody. Je savais que Woody voudrait le tuer ainsi que le frère de Sarah. Dans ce bref récit, je n’ai fait qu’effleurer certains des problèmes que j’ai rencontrés dans ma tentative d’être ami avec toutes les parties dans un monde de violence qui a ses propres règles déroutantes. Pendant les trois jours de route pour rentrer à New York, sous une pluie déprimante qui a duré trois jours, je n’ai pas pensé à grand-chose d’autre: *MON dilemme américain.*

### **1998**

Presque deux ans après ma visite à Woody, j’ai reçu une lettre de Noël surprenante. Elle venait du pire des trois meurtriers en série, le frère aîné de Woody, Sammy, à qui j’avais essayé de rendre visite en prison (également en 1996). En tant que chef d’un gang aryen, il continuait à assassiner des Noirs en prison, par exemple en les aspergeant d’essence et en y mettant le feu pendant qu’ils dormaient. Il s’excusait maintenant de ne pas avoir répondu à ma lettre. Il était légalement empêché, disait-il, puisqu’il avait passé deux ans au “trou” pour avoir poignardé à mort un prisonnier noir. Mais maintenant, il voulait faire quelque chose de plus créatif et m’a demandé si certains de mes amis accepteraient d’être ses correspondants. Plusieurs de mes amis noirs de la région étaient ses gardiens de prison. Après les avoir utilisés comme références et avoir attendu pendant de nombreuses années, j’ai finalement obtenu la permission de rendre visite à Sammy. (Le directeur de la prison était un chrétien qui croyait au pardon). Malheureusement, après avoir conduit pendant près d’une semaine pour m’y rendre, j’ai découvert que la prison était fermée à cause d’une contagion de grippe porcine.

### **Avec une femme noire en 2003**

En 2003, j’ai décidé d’emmener une femme noire avec moi pour voir comment la famille réagirait. “Je veux voir s’ils vont te tuer aussi”, ai-je dit en plaisantant à Rikke Marott, un mannequin danois. “Jacob”, a-t-elle dit nerveusement, “Je suis une jeune femme noire. Tu es un homme blanc d’âge moyen. La moitié des hommes de ces régions sont en prison pour avoir tué ou violé des Noirs.” J’ai répondu : “Ils tuent aussi des Blancs.” “Ça n’arrange pas les choses pour autant.”

Nous sommes d’abord allés voir la mère de Sammy et de John, Rose. Je voulais en savoir plus sur son passé. Rose a dit qu’elle venait d’une famille extrêmement pauvre : “J’ai grandi loin dans les marais, habités par presque personne d’autre que notre famille. Notre maison n’avait qu’une seule pièce, où nous dormions tous les neuf. Nous étions si pauvres que



nous devons tous rester à la maison et aider maman et papa à travailler. Comme la plupart des autres pauvres, nous avons aidé à travailler dans les marais comme pêcheurs de crevettes. Un travail très dur. Ce n'est qu'à l'âge de 13 ans que les autorités nous ont trouvés et envoyés à l'école, mais j'ai arrêté après le CM2 car maman et papa avaient besoin de nous pour travailler. Je n'ai donc jamais appris à lire et à écrire." Rikke a désigné son adorable petite fille sur le mur. "Oui, ma fille a disparu en 67. Elle avait 16 ans. J'ai reçu un appel anonyme - une voix disait qu'elle s'était noyée dans un port." Rikke a demandé, "Qui appelait ?"

"Peut-être le tueur, parce que personne d'autre ne savait où elle était. Elle n'a jamais été retrouvée. C'est ça le pire." Sa voix tremblait et ses yeux débordaient de larmes. "C'était il y a 35 ans, mais je n'ai jamais perdu l'espoir qu'elle revienne un jour."

"Et vos autres enfants ?"

"Notre famille est maudite. Il y a eu tellement de meurtres et d'accidents - nous sommes maudits. Mon beau-fils est en prison pour tentative de meurtre - il a découpé le ventre d'une jeune fille. Elle a survécu, mais elle ne pourra jamais avoir d'enfants."

Lorsque j'ai interrogé Rose sur la façon dont le père de Woody lui avait arraché l'utérus, elle a fondu en larmes, gênée que je sois au courant. Après l'opération, elle a eu tellement



Rose montrant la photo de son fils Sammy en prison à Rikke Marott

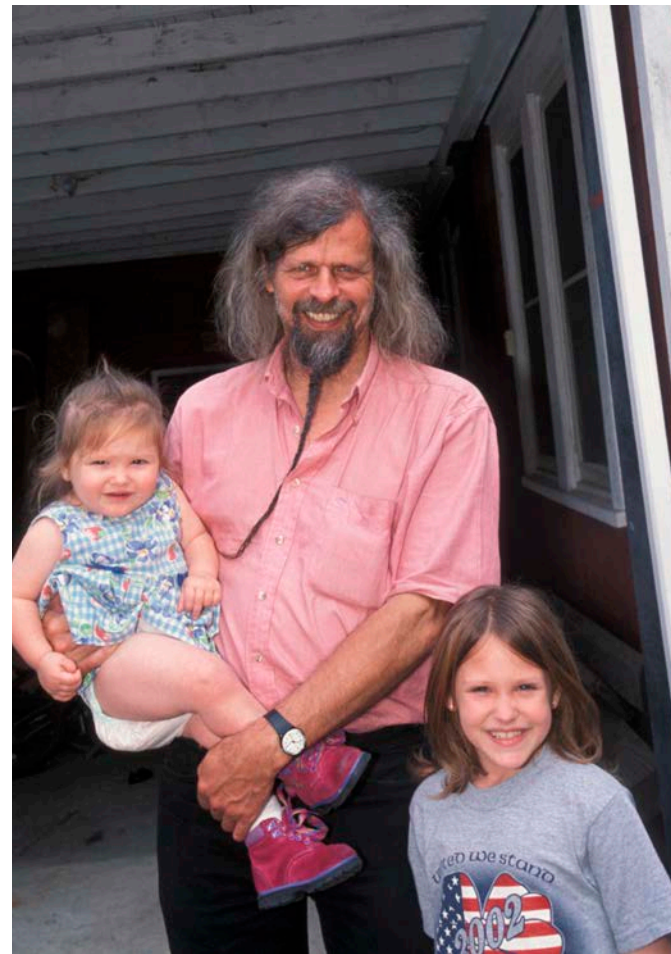
honte d'être sans utérus qu'elle n'est pas allée à l'hôpital pendant un mois. Même là, elle n'y est allée que parce que l'hémorragie était très importante. Dans les moments qui ont précédé la tragédie, Vincent, qui avait beaucoup bu, a crié : "Je vais m'assurer que tu ne pourras jamais avoir d'enfants avec un autre homme !". Rose a dit qu'elle avait voulu le quitter, mais avant que j'éteigne la caméra, elle a continué en avouant qu'elle avait tué son mari avec une hache. Il n'était pas "tombé du lit" comme tout le monde me l'avait dit. Devenant encore plus émotive, elle a parlé du meurtre de la sœur aînée de Woody. Adeline m'avait dit au printemps qu'elle s'était suicidée à l'âge de 16 ans, après une longue relation incestueuse avec son père. Maintenant Rose disait que sa fille avait, en fait, été assassinée. Engourdis par l'évocation de tous ces meurtres, nous avons oublié de demander si c'était aussi par le père, quand elle a rapidement poursuivi. "J'ai un autre fils en prison pour avoir tué des nègres", poursuit Rose. "Il a tué des gens au hasard". Elle a décrit en détail (et sur vidéo) tous les meurtres mais a omis de mentionner que les victimes étaient toutes noires. Rikke a dit plus tard : "Elle essaie de me protéger parce que je suis noire, mais elle n'avait pas à le faire. Je me sentais à l'aise avec Rose. Je sentais qu'elle ne se souciait pas de ma couleur. Ce qui était important pour elle, c'était qu'il y avait un autre être humain qui essayait de comprendre d'où elle venait."

Alors que nous nous préparions à partir, j'ai dit : "Rose, nous allons rendre visite à John."

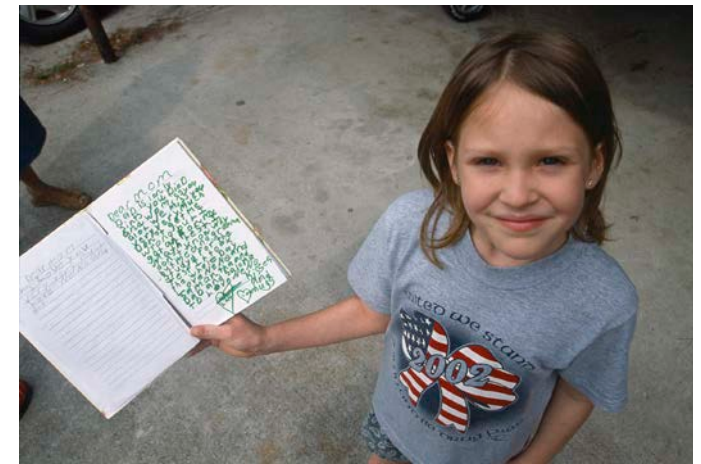
"La femme de John est morte", a dit Rose. "Connie a été tuée l'année dernière lors d'une de leurs bagarres d'ivrognes quand elle est partie en voiture et l'a accidentée. John n'est plus un pêcheur de crevettes. Il travaille sur un bateau et s'absente plusieurs jours de suite. Il n'est pas en ville en ce moment." "Et les enfants ?" J'ai demandé.

"Ils ont été pris par les autorités", a dit Rose. "Ma fille chrétienne a les deux plus jeunes. L'aîné, qui a 17 ans, vit avec John et sa nouvelle petite amie." J'étais choquée mais pas surprise. La mort violente de Connie a été causée par un dangereux mélange de cocaïne, d'alcool sans fin et de colère non guérie. J'avais envie de la revoir et j'étais en larmes lorsque j'ai fait le long trajet pour rendre visite à ses enfants. Se souviendraient-ils de moi après sept ans ? J'ai été soulagé lorsque nous avons conduit jusqu'à leur nouvelle maison, "avec une bonne famille chrétienne", et, comme si j'étais un oncle cher, Angel est sorti en courant et a sauté dans mes bras avec une joie incontrôlable.

On dit que les enfants ne se souviennent de rien avant l'âge de 2 ou 3 ans, mais il est clair qu'elle s'était souvenue de moi, arrivant avec ma honte d'avoir voulu la battre quand elle était toute petite. Heureusement, ce n'est pas le souvenir qu'elle



Angel, 9 ans, avec sa nouvelle sœur Sally en 2003.



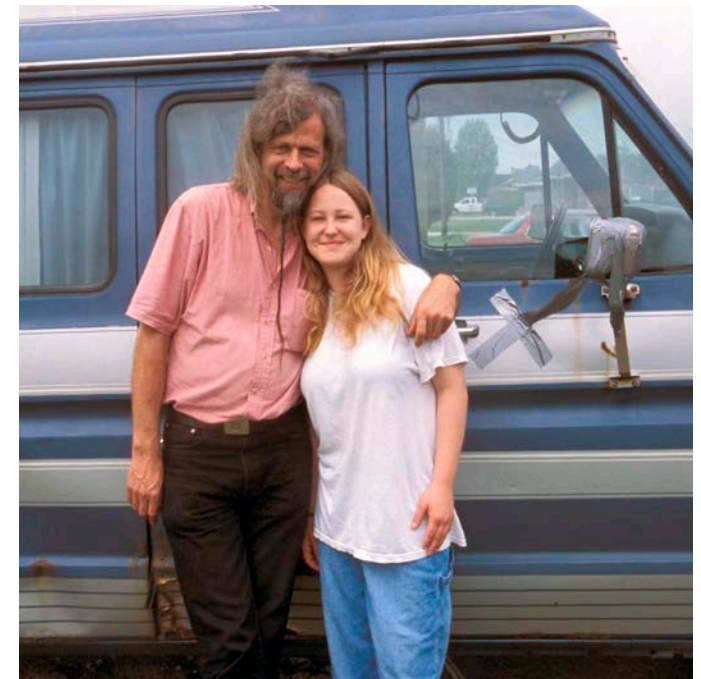
Angel avec des lettres à sa mère sur la façon d'être un meilleur enfant.

gardera de moi. Apparemment, elle m'a connu dans son enfance comme la seule personne extérieure "saine" à être témoin de son profond traumatisme. Sa famille était une famille que les blancs et les noirs avaient fui dans les marais. Bien que je n'aie passé qu'une journée avec Angel, âgée de deux ans et demi, au printemps 1996, et quelques jours à l'automne, lorsqu'elle avait trois ans, je voyais maintenant à quel point notre courte visite avait été importante pour elle, alors âgée de neuf ans. Elle m'a traîné par la main pour rencontrer sa nouvelle famille, pour me montrer la petite sœur qu'elle avait acquise et une lettre d'amour qu'elle avait écrite à sa mère, aujourd'hui décédée, en lui promettant d'être "un bon garçon".

Natasha, 17 ans, qui avait failli tuer un garçon noir avec des pierres et avait depuis passé deux ans en prison pour d'autres crimes, était tout aussi enthousiaste à l'idée de nos retrouvailles.



Natasha, 16 ans, aimait Rikke Marott



Avec Natasha en 2003, peu avant qu'elle ne s'échappe de chez son père.



Elle était également ravie de rencontrer Rikke, avec qui elle voulait être photographiée sans cesse. Ils ont peut-être été élevés pour “tuer des nègres”, mais leur douleur ne faisait pas de distinction entre la couleur de la femme qui leur offrait de l’amour et l’espoir d’apaiser cette douleur. Rikke, qui a été adoptée par une famille danoise aimante de la classe moyenne, a apporté tout le surplus d’amour dont ces enfants en manque d’affection avaient besoin. Lors de mes visites ultérieures, au fil des ans, ils m’ont demandé pourquoi je n’avais pas amené cette “charmante femme de couleur” avec moi.

**2009**

Pourtant, la malédiction familiale continuait de hanter les enfants - John a réussi à les récupérer. Comme il travaillait à l'étranger, je ne l'ai pas revu avant 2009, maintenant dans une autre caravane avec un peu de terrain autour. J'ai appris à m'attendre à des surprises lorsque je rendais visite à un meurtrier en série et je me suis dit que j'en attendais une autre lorsque je lui ai demandé pourquoi sa pelouse était rouge de sang. Il a répondu avec la voix rouillée d'un homme âgé et endurci :

“Eh bien, Jacob, tu sais que nous avons toujours fait des choses folles quand nous étions ivres. La nuit dernière, j'étais tellement ivre que je suis allé tirer sur ma seule vache. La vache a eu tellement peur qu'elle a sauté la barrière et s'est enfuie. Je suis rentré chercher mon fusil et j'ai enfourché mon cheval pour la poursuivre. Et après une folle chevauchée de minuit



*John montrant comment la pelouse est devenue rouge à cause du sang en 2009.*



*John avec son beau-fils et son petit-fils Connie montrant les armes qu'il a utilisées pour le meurtre la nuit précédente.*



*John avec le plus jeune enfant abandonné de Natasha.*



*Angel à deux ans avec son oncle Woody qui l'a violée par la suite.*

à travers la ville, j'ai tué ce satané bâtard à environ 8 km de l'autre côté de la ville. Et ce matin, je suis allé avec mon beau-fils de 15 ans le chercher dans le pick-up. On l'a juste dépecé ici sur cette foutue pelouse.”

J'ai répondu : “Au moins, vous ne tuez plus de Noirs.”

“Non, on s'adoucit tous en vieillissant. Je pense que j'ai arrêté ça au moment où je t'ai rencontré.”

J'étais tellement soulagé que sa colère juvénile (et mortelle) se soit calmée que cette fois, je suis allé pêcher des crevettes avec lui au fond des marais, où pour la première fois nous avons eu le temps de vraiment parler de sa vie et de ses violentes bagarres avec Connie, qui lui avaient finalement coûté la vie. Ce qui m'a attristé, c'est que ses deux filles, que j'étais venu voir, avaient disparu.

Natasha l'avait fui à l'époque où je l'avais vue pour la dernière fois et avait maintenant deux enfants, qu'elle avait abandonnés avec John. Il ne savait pas où elle était ; “probablement encore en prison”, a-t-il supposé. Et Angel était maintenant en prison. Woody avait, après 16 ans, été libéré sur parole et s'était installé chez John. Il avait violé Angel, 13 ans, et en avait fait une droguée. John était tellement furieux qu'il a remis son propre frère en prison, cette fois à vie, pour avoir enfreint sa

liberté conditionnelle. Angel n'était pas une sainte non plus. À 13 ans, elle avait volé une voiture pour emmener certains de ses amis dans un McDonald's et avait été condamnée à une peine de prison pour mineurs. Elle s'est échappée un an plus tard en volant un de leurs bus scolaires jaunes. Je n'ai aucune idée de comment, petite comme elle était, elle aurait pu atteindre les pédales. Peut-être qu'elle n'a pas pu, puisqu'elle a eu un accident avec le bus, qui a été détruit. Elle purgeait maintenant une peine de plusieurs années dans une prison si éloignée que John n'avait pas les moyens de s'y rendre. J'ai observé que John, avec sa nouvelle femme, essayait de mieux élever ses deux petites-filles qu'il ne l'avait fait avec ses filles. L'une d'elles s'était appelée Connie, comme leur grand-mère décédée. Je sentais que John était maintenant sur la bonne voie et qu'il s'inquiétait davantage pour Natasha et Angel.

**2012**

Je n'ai pas retrouvé Natasha avant 2012. Elle m'a contacté car elle voulait que je l'aide à envoyer son père en prison. Elle avait appris de Rose, sa grand-mère, que c'était en fait John qui avait commis le meurtre sur la place du marché pour lequel son oncle Sammy purgeait une peine de prison à vie. Bien que Natasha n'ait jamais rencontré Sammy, elle trouvait inadmissible qu'il soit enfermé alors qu'elle savait que son propre père avait tué beaucoup plus de Noirs. Je n'avais jamais compris pourquoi Sammy avait été condamné à perpétuité pour avoir tué un père noir devant sa famille alors que Woody dit clairement sur ma cassette que c'est John qui a commis le crime. (La condamnation de Sammy avait été la raison pour laquelle j'avais souvent douté de l'histoire de Woody.) John m'avait même montré comment il avait planté le couteau dans le cœur de sa victime. Comme il y avait beaucoup de témoins du crime, Sammy et John savaient que l'un d'entre eux irait en prison. Selon Natasha, les frères ont fait un accord sur place. Sammy a proposé de porter le chapeau “parce que toi, John, tu essaies d'élever une famille. Je n'ai pas d'enfants et je suis recherché pour tellement d'autres choses que je finirai de toute façon en prison.” Wow, j'ai pensé. À cause de cet accord bizarrement honorable, conclu pour éviter que Natasha soit orpheline de père, Natasha voulait que son propre père soit en prison.

Elle avait maintenant 23 ans et j'ai pensé que c'était le moment de lui demander ce dont elle se souvenait des meurtres qui avaient eu lieu dans son enfance. J'ai installé une caméra vidéo devant nous, dans une cour bruyante derrière la cabane où elle vivait. Elle a insisté pour que nous achetions d'abord une bouteille de whisky : “J'ai tellement de choses à vous dire.” Au début, il semblait qu'elle avait si longtemps refoulé les souvenirs qu'ils ne réapparaissent que difficilement, mais





*Avec Nastasha pendant notre conversation thérapeutique en 2012*



*Natasha avec ses amis qui préparent de la méthamphétamine dans "le trou" le même soir.*



*Natasha et ses amis dans un bar tard le soir*



*Boire des "shots" de tequila dans les seins de Natasha.*



*Natasha et Angel sur une photo de famille*

après quelques heures, j'ai eu l'idée de passer un extrait sonore du spectacle numérisé que j'avais fait 20 ans plus tôt avec son oncle Woody. Lorsque j'ai passé cet enregistrement, elle a fondu en larmes et s'est mise à trembler violemment pendant que je la tenais dans mes bras. C'était comme si cela avait ouvert des blessures profondes de son enfance, et elle m'a raconté combien de fois elle avait aidé à nettoyer la voiture du sang après que John était sorti "tuer des nègres", et elle m'a parlé de certains des meurtres dont elle avait été témoin.

"Nous étions sur la route, et ce type noir dans une petite Honda a coupé la route à papa. Papa l'a poursuivi et l'a accroché. J'ai regardé ce nègre tomber dans le fossé. Papa l'a littéralement fauché à 80 km/heure. Papa était juste assis là à rire, disant que cette putain de salope ne va pas couper la route à quelqu'un d'autre. Un jour plus tard, la radio a annoncé que s'il y avait des témoins, ils devaient se manifester. Il y avait une récompense et tout."

"Donc, vous l'avez entendu à la radio, et vous saviez que c'était votre père."

"Oui, j'étais là avec lui."

"Et puis vous avez ressenti des remords. C'était la première fois que vous avez senti que quelque chose était mal ?"

"Oui, à peu près la seule fois où j'ai pensé que quelque chose

était mal - parce que je l'ai vu de mes propres yeux." "Seulement parce qu'il était recherché pour ça ?" "Je ne sais pas si c'était parce qu'il était recherché pour ça, mais j'étais là et j'ai tout vu. Je ne suis pas une personne violente. Ne vous méprenez pas. J'ai beaucoup de problèmes de colère, et si quelqu'un me fait chier, il verra le pire de moi, mais je ne suis pas un tueur de sang-froid. Papa vous regarderait dans les yeux et vous poignarderait, juste parce que vous êtes là. Il n'a aucune culpabilité, aucun remords."

"Mais vous ne saviez pas que c'était mal de tuer des gens ?"

"Non, on a été élevés pour tuer des nègres, alors comment aurais-je pu ? Ce n'est que vers 14 ans, quand j'ai entendu ça à la radio, que j'ai commencé à me retourner contre mon père. Et peu après vous avoir vu avec la gentille dame de couleur la dernière fois, j'ai fui la maison."

J'étais en état de choc car elle voulait maintenant utiliser ma cassette de Woody comme preuve au tribunal contre son propre père. Elle l'aimait mais le voyait maintenant comme un tueur sans remords. Et pourtant, John était devenu au fil des ans mon ami de confiance. Il me disait tout, mais j'ai toujours pensé ou espéré qu'il ne faisait que se vanter. Aussi, je l'ai toujours vu comme une victime.

Le whisky et les détails sanglants horribles nous ont tous deux excités de plus en plus. Assise à côté de moi, devant l'appareil photo, elle a commencé à m'embrasser et à me serrer dans ses bras (photographiée avec empressement par son nouveau petit ami - le père, peu après, de son troisième enfant). Elle a fait cela de plus en plus souvent - une réaction à la joie de retirer de son cœur quelque chose qu'elle avait réprimé pendant si longtemps. En parlant de son père, elle ne cessait de justifier ses actes par des phrases comme "Mon père ne voulait pas se faire enculer par les nègres". J'ai relevé quelques autres indices sur le passé de John dans son langage, mais c'est elle-même qui a mentionné son viol avec désinvolture.

"Ton père a été violé ? Par qui, son père ?"

"Oui, il a été violé quand il était enfant. Avant qu'il ait treize ans. Et Sammy aussi. Tout le temps."

"Comment tu sais ça ?"

"Parce que mon père me l'a dit quand il était saoul."

"Comment te l'a-t-il dit ?"

"On a parlé de plein de choses, et il a dit qu'on avait profité

de lui quand il était enfant. J'ai dit, 'Comment ça, abusé ?'. Une fois, il a dit : "Bébé, la raison pour laquelle j'étais si surprotecteur envers toi quand tu étais jeune, c'est à cause de ce qui m'est arrivé quand j'étais enfant". Il ne voulait pas entrer dans les détails - pourquoi le ferait-il ? C'est un adulte. Donc, je n'ai pas demandé plus. Certaines choses nous culpabilisent, lui et moi. En tant que père et fille, nous pouvons nous maudire l'un l'autre, mais quand nous en arrivons là, nous nous tenons dos à dos et nous nous battons à travers ces choses sans montrer nos émotions."

Plus tard ce soir-là, j'ai vu que ces sentiments étaient exprimés de différentes manières. Nous étions tous deux émotionnellement dévastés après ces révélations d'une journée, au cours de laquelle elle avait confirmé, en tant que témoin oculaire, les meurtres horribles de Noirs dont Woody m'avait parlé 20 ans plus tôt. Plus important encore, elle m'avait également donné l'explication la plus profonde de tout cela : tout était enraciné dans une profonde colère non guérie, elle-même issue du viol constant de deux petits enfants ou jeunes garçons.

Nous étions complètement épuisées à la fin de la journée, mais Natasha insistait maintenant pour que je l'emmène au magasin de spiritueux. Après cela, elle voulait m'emmener "au trou", ce qui, je le savais, était le pire endroit en Amérique. Au fond du trou (lieu de rencontre des toxicomanes criminels), nous avons été rejoints par ses amis - les drogués les plus sauvages et les plus effrayants que j'aie jamais vus. Natasha ayant manifestement perdu la tête, l'un d'entre eux nous a fait monter de force dans ma voiture de location (moi sur le siège arrière et Natasha à l'avant). Le voyage le plus sauvage de ma vie était sur le point de commencer. Nous avons roulé à 160 km/h dans les rues, à contre-courant de la circulation, dans des rues à sens unique et dans des ruelles sombres, souvent avec des poubelles qui volaient autour de nous, comme dans une scène de poursuite hollywoodienne. Plusieurs fois, Natasha a essayé de se tuer en se jetant par la porte. Au début, j'ai pensé : "Merde ! Pourquoi n'ai-je pas pris une assurance sur la voiture de location à l'aéroport d'Atlanta ?" Un peu plus tard, j'ai pensé : "Pourquoi n'ai-je pas pris une assurance-vie ?" J'étais absolument certain qu'avec un tel conducteur ivre et dopé, ma vie allait se terminer exactement de la même manière que



*Transportant Natasha chez elle à 5 heures du matin.*

pour la mère de Natasha. Tard dans la nuit, après une poursuite à grande vitesse sur plusieurs rivières et marécages, nous avons fini dans un bar vide où Natasha s'est réveillée. Sortant son couteau, elle a exigé des shots pour nous tous et a insisté pour que je les boive dans un verre serré entre ses seins. Une tradition locale, je crois qu'ils ont dit. Je me sentais plus en sécurité parmi leurs couteaux qu'en conduisant avec elles, alors j'ai reporté le retour à la maison jusqu'à ce que Natasha se soit évanouie. Elle semblait si "morte" qu'on a cru à une crise cardiaque. Nous l'avons portée jusqu'à la voiture et sommes rentrés à la maison, où, à 5 heures du matin, nous avons porté son corps extrêmement lourd - il ressemblait à celui de sa mère avec tout le poids qu'elle avait maintenant pris - dans le salon. J'ai ensuite fui la scène du crime, soulagé d'être en vie mais craignant que la police ne se présente et compare les bosses de ma voiture avec les objets que nous avons détruits cette nuit-là. Il se trouve que Natasha était enceinte et qu'elle a accouché peu après. Lorsqu'elle a atterri à nouveau en prison, cet enfant lui a également été enlevé.

Plus tard le même jour, la chance était avec moi et j'ai trouvé Angel dans une ville éloignée. Je ne l'avais pas vue depuis près de 10 ans (elle était en prison) et j'ai été de nouveau surpris





Angel enceinte de son mari temporaire en 2012

de la voir accourir pour m'embrasser comme elle l'avait fait à 9 ans. Elle avait maintenant 19 ans et était enceinte. Son mari était un Hell's Angel brutal qui ressemblait au jeune Woody brutalisé en prison. Natasha n'avait pas annoncé mon arrivée puisqu'ils ne sont plus en contact. Quand j'ai dit que Natasha voulait que leur père soit en prison, Angel n'a pas compris pourquoi, mais elle était trop jeune pour être témoin de tous les meurtres. À deux ans, elle n'avait appris que les mots dont elle se souviendra comme les premiers - "Nous tuons les nègres" - sans comprendre ce qu'ils signifiaient. Après avoir passé des années à exprimer la rage de ses parents, qui la condamnaient à être "la méchante", elle était sortie de prison et voulait fonder une famille. Assise là, en train de l'interviewer, j'ai été à nouveau frappée par sa petite taille. Elle était pleine d'espoir pour l'avenir et, avant de partir, elle m'a demandé de prendre des photos d'elle avec l'homme qu'elle avait épousé dans la maison de John. Même si elle vivait dans un confort relatif avec les parents de son mari, elle ne voulait manifestement pas que je parte.

Pendant les huit années suivantes, Angel m'a envoyé une lettre désespérée après l'autre, malgré le fait qu'elle savait à peine écrire. D'abord sur la naissance de leurs deux enfants, avec la

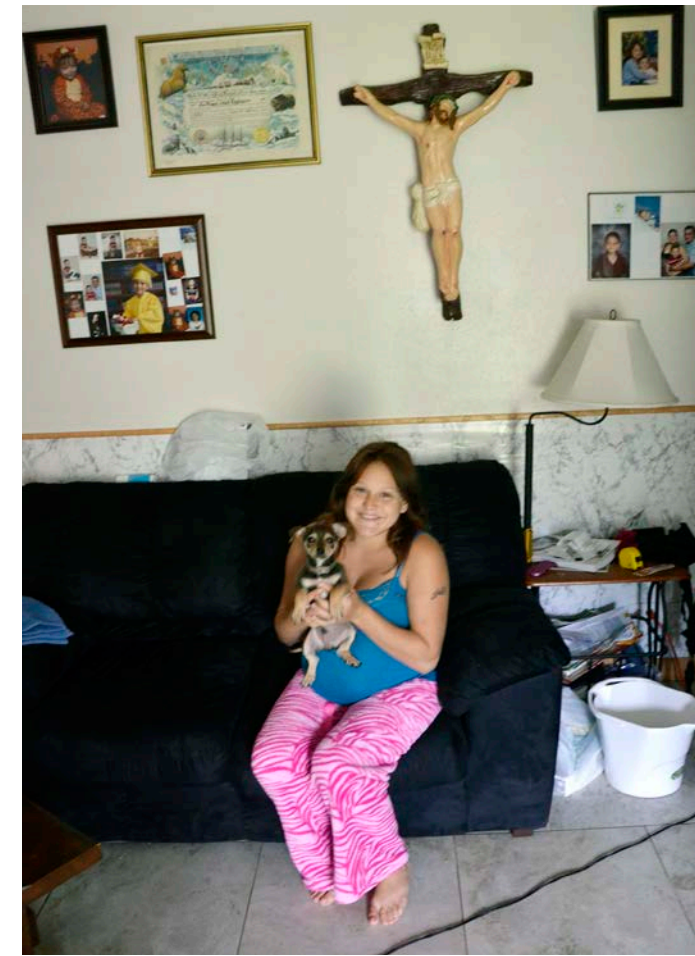
taille et le poids exacts de chacun, puis sur la façon dont son mari l'avait quittée et comment elle avait fini dans une caravane aussi délabrée que celle où elle était née - pauvre et seule avec ses deux enfants. Puis les appels à l'aide se sont succédé dans diverses prisons après que ses enfants lui aient été retirés de force. Lorsque j'ai demandé des nouvelles de Natasha, tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle était aussi en prison. Plus récemment, après avoir purgé sa peine, Angel a trouvé un nouveau mari, a eu un bébé avec lui et semblait assez heureuse. Aujourd'hui, elle m'envoie des appels à l'aide lorsque John, son père, a été hospitalisé, résultat d'années de consommation excessive d'alcool. "Papa veut te voir. S'il te plaît, reviens, Jacob. Je paierai le billet d'avion." Il est évident qu'elle n'a aucune idée de la distance qui sépare le Danemark et du coût d'un tel billet. Au cours des dernières années, leur dernier espoir désespéré a été le président Trump, et le nouveau mari d'Angel écrit de longs messages sur Facebook sur "le traitement injuste que Trump a reçu après tout ce qu'il a fait pour nous, les pauvres."

Si j'ai le sentiment que cette famille traumatisée a été traitée injustement par tous les gagnants de la société, une chose que mon amitié de 30 ans avec eux m'a enseignée est l'importance - quel que soit le peu de temps qu'il nous reste de nos carrières

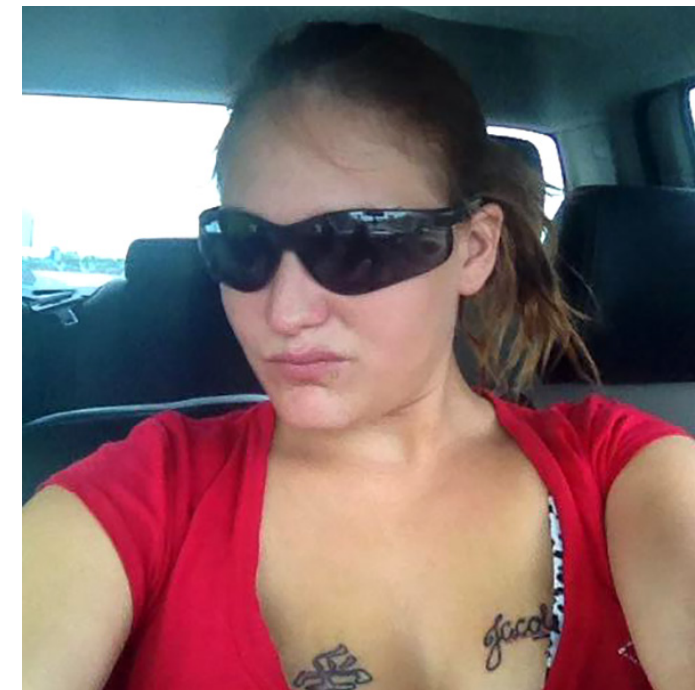


Connie battant Angel - "la méchante" - en 1996.

chargées - d'intervenir en tant qu'anges sauveurs au nom des enfants maltraités et négligés qui nous entourent. Car même si je n'ai passé que quelques jours avec Angel lorsqu'elle avait 2 ou 3 ans, elle ne m'a jamais oubliée, comme elle me l'a fait comprendre un jour à 9 ans et un après-midi à 19 ans. Aujourd'hui encore, elle m'écrit et m'appelle constamment, et a même mon nom tatoué sur sa poitrine (comme on le voit ici).



Angel, enceinte, heureuse dans la maison de ses beaux-parents 2012



Divorcée et seule avec deux enfants et le tatouage de Jacob 2018



# Deuxième partie

Romains 7:15, 18-19

*Qu'arrive-t-il à un rêve différé ?*

*Est-ce qu'il se dessèche  
comme un raisin sec au soleil ?  
Ou s'envenime-t-il comme une plaie-  
Et puis il s'enfuit ?  
Est-ce qu'il pue comme de la viande pourrie ?  
Ou s'encroûte et se couvre de sucre  
comme un bonbon sirupeux ?  
Peut-être qu'il s'affaisse simplement  
comme une lourde charge.*

*Ou est-ce qu'il explose ?*



1987 - Je fais un discours à l'université de Tufts, MA.

# Le ghetto dans nos têtes

Trente ans d'ateliers sur le racisme destinés aux étudiants américains ont réaffirmé ma croyance dans les intentions fondamentalement bonnes des gens. Ils vont collecter de la nourriture pour les ghettos ou se tenir la main dans toute l'Amérique, comme l'ont fait les étudiants que l'on voit ci-dessous, car le racisme aujourd'hui n'a pas grand-chose à voir avec la couleur de la peau ou la religion. J'entends souvent des Blancs dire qu'ils aimeraient pouvoir adopter des enfants noirs "pour qu'ils deviennent comme nous". Ainsi, c'est leur comportement différent que nous "blâmons" et dont nous nous "distançons" dans notre pensée raciste. Le comportement différent avec lequel nous formons les gens lorsque, pendant des siècles, nous avons exclu les Noirs aux États-Unis ou les Roms en Europe. Ou encore le comportement différent de ceux qui ont été façonnés par des cultures et des dictatures oppressives, comme c'est le cas de nombre de nos immigrants musulmans - ou

de nos anciens juifs d'Europe de l'Est - à leur arrivée. Notre conception de nous-mêmes en tant que Nordistes à l'esprit "libéral" est donc mise à l'épreuve pour la première fois lorsque nous sommes soudainement confrontés à un immigrant venant de l'extérieur de "notre" territoire, quelqu'un dont le comportement est incompréhensible au regard de "nos valeurs".

Dans la deuxième partie, nous examinerons comment, malgré nos bonnes intentions, nous avons tendance à réagir lorsque des millions de Noirs (chrétiens) pauvres du Sud américain ou des immigrants de pays musulmans pauvres cherchent refuge dans le Nord dans l'espoir d'être enfin considérés comme des égaux. Sommes-nous à la hauteur de nos nobles idéaux et les incluons-nous dans notre communauté ? Ou bien fuyons-nous le défi dans un "racisme évasif" et les forçons-nous à entrer dans un ghetto oppressant, qu'il soit réel ou mental ?



1986 - 5 à 6 millions de personnes se tenant la main à travers l'Amérique dans le cadre de la campagne "We are the World".





1974 - Greenville, NC



1973 - Boston



1975 - rural Eastern SC



1974 - Queens, NYC



# Œillères idéologiques

(ou Deutéronome 15, 7-11)

Partout où je vais, je constate une incompréhension choquante des gens face à la souffrance qui les entoure. Les gens du Nord parlent de la pauvreté dans le Sud, mais sont incapables de voir la pauvreté dans leurs propres ghettos. Les gens de l'Est parlent de la pauvreté des Indiens à l'Ouest sans voir leur propre pauvreté noire ; les gens de l'Ouest parlent de la pauvreté des Noirs à l'Est, mais ne voient pas la pauvreté des Indiens à leur porte. Et dans le Sud, on ne parle pas du tout de la pauvreté.

J'ai vu l'exemple le plus frappant de cet aveuglement dans le Mississippi, lorsque j'ai été pris en charge par un représentant du type optimiste habituel. Il n'a cessé de dire que ce pays offrait des opportunités à tous. Tout le monde peut réussir, si seulement il le veut. Tout le monde peut devenir millionnaire en dix ans. Si vous avez la force et le désir de le faire, vous pouvez vous tirer d'affaire par les bretelles. J'entends si souvent les mêmes phrases en roulant sur une route bordée de baraques de part et d'autre que je n'y aurais probablement pas prêté attention si nous n'avions pas traversé ce jour-là une partie du delta complètement inondée. C'était dans la partie la plus pauvre du Mississippi, où l'on ne voit presque rien d'autre que des cabanes aux toits de tôle, habitées par de pauvres métayers, dont les seuls biens sont souvent une mule et quelques cochons. Le Mississippi avait récemment débordé de son lit et de nombreux mulets et cochons noyés gisaient le long de la route. Les gens s'asseyaient sur le toit de leurs cabanes, et dans certains endroits, seule la cheminée sortait de l'eau. D'autres ramaient autour de leurs maisons dans des bateaux pour essayer de sauver leurs mules qui se noyaient.

Après que nous ayons traversé cet environnement pendant environ une heure, je lui ai demandé s'il connaissait l'expression "laisser les gens payer leur propre canoë", après quoi j'ai



1974 - NYC

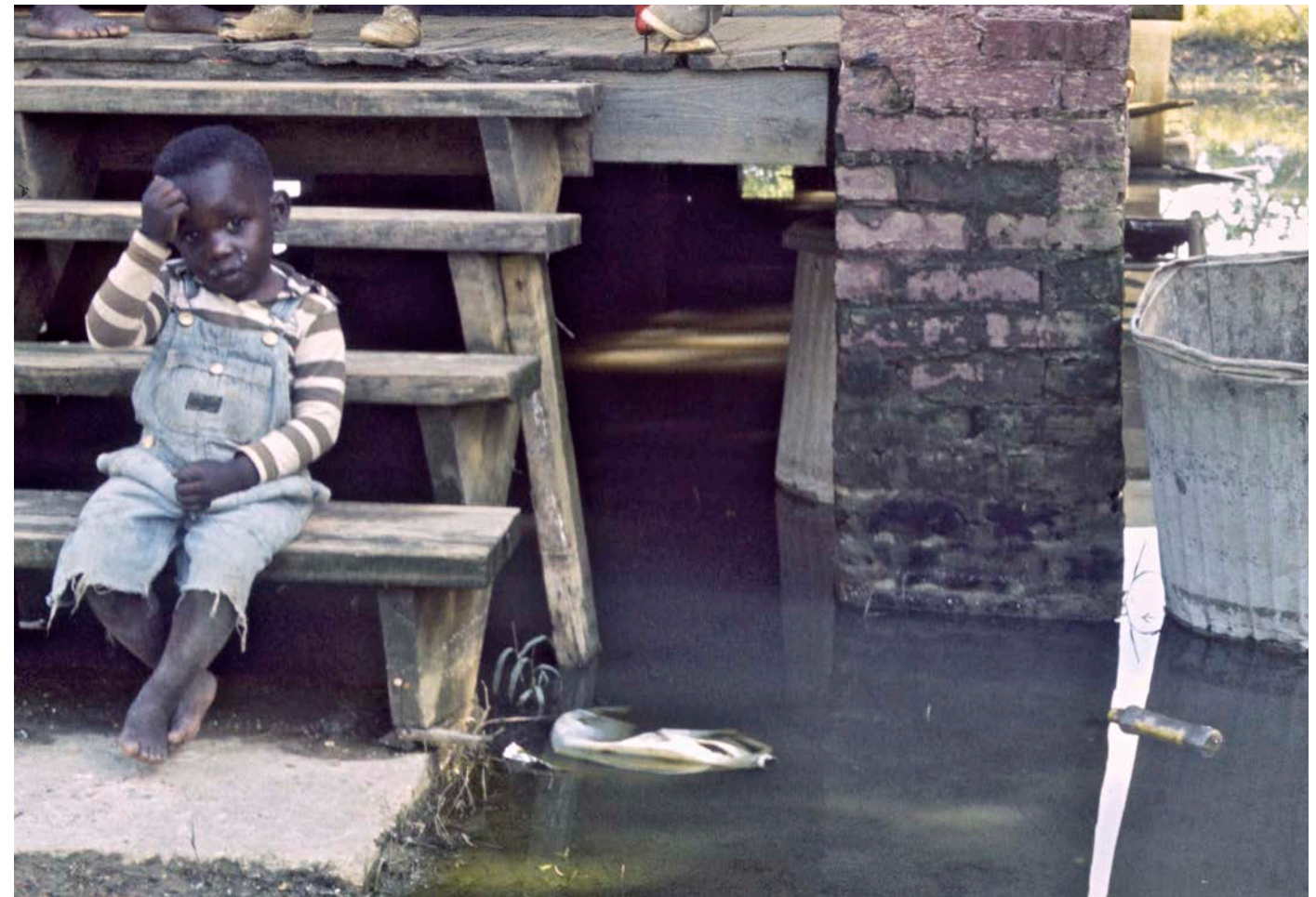
demandé à ce qu'on me laisse partir, même si je savais qu'il pourrait se passer des jours avant que je puisse faire un autre tour dans cette partie du Mississippi.

Un jour, je me promenais dans la rue à Detroit avec une femme noire qui avait été une Black Panther quand elle avait seize ans, mais qui était maintenant trotskiste et féministe. Nous nous rendions à une réunion trotskyste, ce qui devait être un vendredi. Je vais toujours à ces réunions le vendredi dans les grandes villes, car on y sert généralement du café et des gâteaux gratuits. Le dimanche et le mercredi, j'ai l'habitude d'aller à des réunions de café dans les églises. Dans une église, il ne faut normalement qu'une heure pour avoir son café, mais avec les trotskistes, il faut vraiment traverser l'enfer avant d'obtenir sa récompense finale. Souvent, vous devez assister à un sermon rigide de trois heures sur le sauvetage des "masses", mais d'un autre côté, vous vous jetez sur le gâteau avec d'autant plus de joie par la suite. Eh bien, ce vendredi, alors que nous étions en route pour notre réunion sur le gâteau pour les masses, nous avons croisé un mendiant dans la rue, la main tendue. C'est alors que la chose à laquelle je m'attendais le moins s'est produite : la femme a complètement ignoré le mendiant, lui faisant perdre sa main. J'étais plutôt choqué et lui ai demandé pourquoi elle ne lui avait pas donné d'argent, puisque je savais qu'elle en avait. "Ce genre de bêtises doit attendre la révolution", m'a-t-elle répondu. J'ai réfléchi un peu et j'ai demandé de manière un peu provocante : "Mais que se passera-t-il si la révolution n'a pas lieu de son vivant ?". Il n'y a plus eu de discussion sur le sujet.

Contrairement à la classe moyenne, d'où proviennent ces deux exemples, les gens de la classe supérieure sont souvent d'une aide touchante envers les pauvres et leurs souffrances, s'ils les aperçoivent par hasard. J'en ai rencontré un exemple frappant



1973 - NYC



1973 - inondation dans le delta autour de Greenwood, MS

à Gainesville, en Floride, lorsque je vivais avec un homme riche qui possédait une compagnie d'assurance. Un jour, je l'ai accompagné alors qu'il aidait un métayer à sortir son unique mule d'un trou de boue dans lequel elle était tombée. Le métayer était debout dans le trou de boue, dans l'eau jusqu'au cou, luttant pour maintenir la tête de la mule hors de l'eau, tandis que l'homme riche, assis dans son hélicoptère, essayait de hisser la mule. La situation ressemblait tellement à une caricature dans un journal communiste que je ne pouvais m'empêcher de rire, mais ni le prolétaire ni le capitaliste n'y voyaient d'amusement. Ce serait parfait si l'homme riche lui-même tombait dans le trou de boue, pensais-je. Mon vœu pieux s'est en fait réalisé, car peu après, lorsqu'il a atterri et s'est approché du trou d'eau, il a glissé dans la boue et s'est malencontreusement cassé la jambe. Comme il devait rester au lit pendant un certain temps, on m'a permis d'emprunter sa Mercedes, et c'est au cours d'une de mes promenades en voiture que j'ai trouvé la cabane de Linda, loin sur une route secondaire déserte.

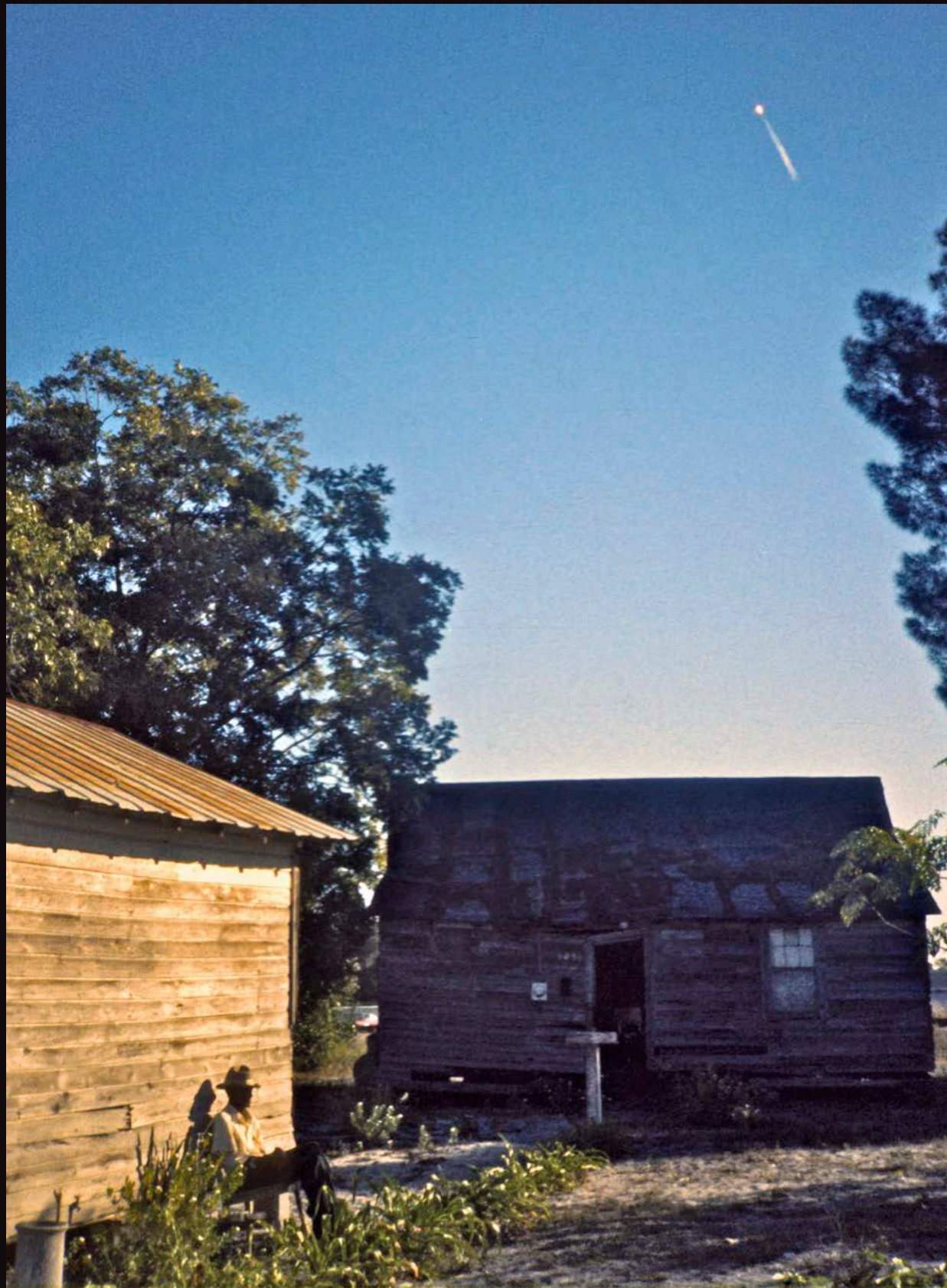
Un jour, le millionnaire playboy Tommy Howard (page 170) m'a prise dans sa Jaguar et m'a emmenée dans une station de ski huppée où il a dépensé des tonnes d'argent pour acheter des "filles".

Pourtant, il a été tellement impressionné par mon slogan de

vagabond, "La sécurité, c'est être sur la route sans argent", qu'il m'a d'abord donné les clés de sa maison de luxe, mais peu après, il a trouvé sa vie amoureuse si vide qu'il a vendu toutes ses affaires pour "vivre de sa philosophie de vagabond" et a passé les sept années suivantes à faire de l'auto-stop et à voyager dans le monde entier. En Afrique, il s'est fait son tout premier ami noir. L'ironie de la chose, c'est qu'il vivait dans une ville à 50% noire mais n'avait jamais eu de Noirs chez lui, à l'exception de ceux avec qui je faisais de l'auto-stop. Et ma sociologie de vagabond m'avait appris depuis longtemps que ma philosophie de poche d'outsider pour trouver le bonheur et la sécurité serait une offense si elle était transformée en idéologie. Que vous n'ayez rien ou trop d'argent, c'est un aveuglement arrogant envers tous ceux qui, par malchance, ont été contraints à l'itinérance et à la pauvreté. Le fait que Tommy ait pu, depuis, s'équiper d'un énorme camping-car dans lequel il a écrit son livre de voyage "The Freedom Machine" - alors que j'ai pu, depuis, me déplacer dans mon van personnalisé en faisant des conférences sur "la liberté de dire oui" - a démontré une fois de plus notre privilège blanc partagé dans une société non libre.

*Des lettres*





1974 - Titusville, FL



1974 - rural Greenville, NC

- Pensez-vous que l'homme noir est libre aujourd'hui ?  
Charles Smith, ex-esclave : - Non, il n'a jamais été libre.

En tant que citoyen le plus âgé d'Amérique, Charles Smith a été invité à être l'invité d'honneur du lancement d'une fusée lunaire. Il a refusé car il refusait de croire qu'un homme puisse atteindre la lune. Un matin, dans une région proche de sa maison où il m'arrivait encore de faire du stop sur des chariots tirés par des mules, j'ai vu, à travers les fissures de la cabane où je logeais, une fusée. Mais ce vieil homme, le plus proche voisin de Cap Canaveral, n'a pas remarqué que la fusée s'élevait lentement au-dessus de sa cabane délabrée. Il n'avait ni électricité ni radio pour l'informer de ce projet d'un milliard de dollars. Même si on lui avait dit, il était trop mal nourri, trop malade pour lever la tête et regarder la fusée.

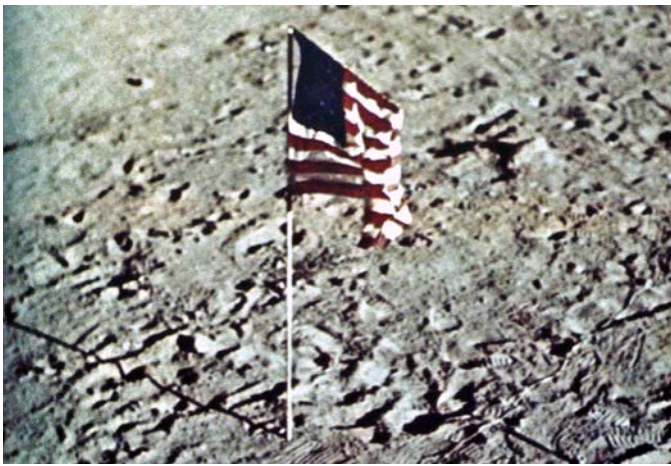


1972 - Lower East Side, NYC

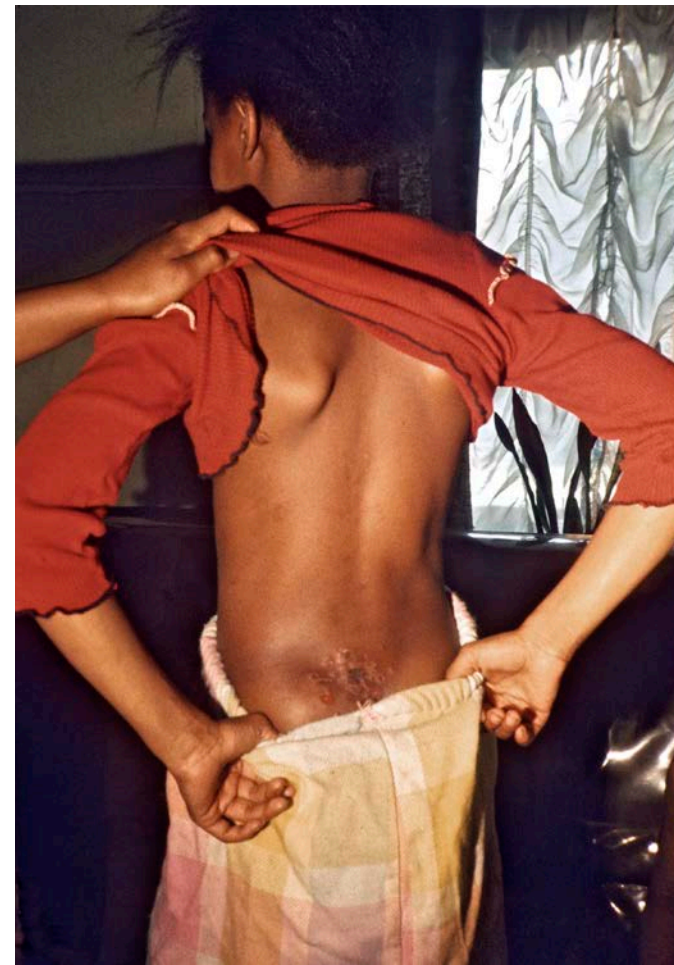


1972 - Lower East Side, NYC





1974 - Bronx, NY



1973 - East Detroit



1974 - Chicago

Un rat a mordu ma soeur Nell  
avec Whitey sur la lune  
son visage et ses bras ont commencé à enfler  
et Whitey est sur la lune.  
Je ne peux pas payer de factures de médecin  
quand Whitey est sur la lune  
dans dix ans, je paierai encore  
alors que Whitey est sur la lune,  
Tu sais, le mec a augmenté mon loyer hier soir  
parce que Whitey est sur la lune.  
Pas d'eau chaude, pas de toilettes, pas de lumière  
parce que Whitey est sur la lune.  
Je me demande pourquoi il m'augmente  
parce que Whitey est sur la lune ?  
Eh bien, je le payais déjà 50 par semaine.  
et maintenant Whitey est sur la lune.  
Les impôts me prennent tout mon putain de chèque,  
les junkies me rendent nerveux,  
le prix de la nourriture augmente  
et comme si toutes ces conneries ne suffisaient pas,  
un rat a mordu ma soeur Nell  
avec Whitey sur la lune,  
son visage et ses bras ont commencé à enfler  
et Whitey est sur la lune.  
Avec tout l'argent que j'ai gagné l'année dernière  
pour "Whitey on the moon",  
comment se fait-il que je n'en ai pas ici ?  
Hm ! Whitey est sur la lune...  
Vous savez, j'ai presque eu ma dose  
de "Whitey on the moon",  
Je pense que je vais envoyer ces factures de médecin  
par courrier aérien spécial...  
... à Whitey sur la lune !



1973 - East Detroit



1973 - East Detroit



1973 - anywhere

Six cents bébés noirs à Chicago sont morts de morsures de rats  
et de malnutrition l'année où un drapeau a été planté sur la lune.  
J'ai séjourné dans une famille à Detroit, et quatre des enfants ont  
été mordus par des rats pendant leur sommeil. Leurs pleurs ont  
été noyés par les automobilistes qui roulaient sur l'autoroute juste  
devant la maison.  
Piégés dans notre propre système, nous, les Blancs, devons  
conduire des autoroutes pour aller de nos banlieues protégées à  
nos emplois en ville sans être confrontés aux rats, à la misère et à  
la violence des ghettos. Mais que nous a-t-on fait subir dans notre  
enfance pour que nous refoulions notre amour naturel pour les  
autres ? Pour que nous puissions littéralement leur rouler dessus  
sans y penser ? Quelles blessures intérieures peuvent nous faire  
créer un tel bruit infernal dans cette maison pour notre douleur  
commune non guérie ?



- Keep your house clean.
- Keep your food in covered jars or cans.
- Keep your garbage pail tightly covered.
- Do not throw garbage in the yard, hallway or dumbwaiter shaft.
- Keep your baby's crib clean.
- Wash your baby's face and body before putting him to bed. Rats follow the smell of milk.
- Watch your baby afterward.

Your landlord has been notified by the Health Department that he must exterminate the rats in your building. You can help get rid of rats in your own apartment. If we all cooperate, we can get rid of this nuisance.

**DEPARTMENT OF HEALTH**

1974 - NYC





1973 - Baton Rouge, LA



2009 - Baton Rouge, LA - les mêmes personnes des cabanes à gauche avec mon livre.

Oui, le vagabond qui erre à pied sous les autoroutes achalandées verra la société de façon très différente de l'automobiliste à l'intérieur du système. En venant du Sud par une nuit d'hiver, vous êtes effrayé par la vitesse du trafic. Vous les voyez passer sur les autoroutes surélevées et vous réalisez que votre seule chance de réussir est de monter là-haut dans toute cette vitesse. Vous essayez de grimper les pentes glacées, mais vous ne cessez de reculer. Votre rêve du Sud de quitter "la chaleur étouffante de l'injustice et de l'oppression" se transforme en cauchemar lorsque vous réalisez que les pentes glacées ne mènent pas à des montagnes qui ont été abaissées ou à des endroits rugueux qui ont été aplanis, comme dans le rêve du Dr King. On finit par abandonner l'ascension sisyphéenne et on erre à pied dans l'ombre des piliers sombres sous les routes. Bien que les piliers ressemblent aux mêmes vieux piliers de plantation grecs qui vous confinent déjà dans un nouveau ghetto, vous avez encore de l'espoir. Vous ne vous êtes pas encore rendu compte que vous êtes en train d'entrer dans un monde divisé, une affreuse réalisation de La Machine à Explorer le Temps de H.G. Wells, peuplé de deux races distinctes. Les Eloi sont des créatures de la lumière pour qui la vie est un pique-nique, sauf la nuit, lorsque de sombres êtres souterrains remontent à la surface pour s'en prendre à eux. Les Morlocks, qui font fonctionner toutes les machines, ne supportent pas la lumière. Ni les Morlocks ni les Eloi ne sont réels, ce sont des aspects de l'humanité que leurs conditions de vie ont orientés dans une certaine direction.

En tant que vagabond, vous verrez cette vision terrifiante de nos sociétés inégalitaires d'aujourd'hui - la ghettoïsation forcée de millions de Noirs du Sud, qui ont migré vers la prospérité et l'espoir dans le Nord, tout comme aujourd'hui les immigrants musulmans ont été attirés vers l'Europe. Vous voyez en termes différents - peut-être plus humains - que le sociologue. Vous

comprenez que, pour mes amis avec mon livre (photo de droite), il n'y a pas eu de mobilité ascendante depuis que je les ai rencontrés il y a 42 ans. Ils sont toujours coincés dans les mêmes baraques (photo de gauche), toujours enfermés génération après génération dans une sous-classe permanente, littéralement écrasés par des conducteurs pressés et des camions tonitrueux. Le vagabond a l'avantage de se tenir à l'extérieur et de pouvoir se déplacer rapidement entre différents milieux. Ces milieux ne sont pas que des chiffres et des statistiques, car on ne peut survivre parmi les Eloi et les Morlocks que si, en dépit de ce que le monde qui nous entoure suggère, on croit qu'ils sont aussi des êtres humains.

Si ces autoroutes surélevées symbolisent la lutte du pauvre immigrant contre un système inhumain, elles sont également représentatives de l'impuissance de ceux qui les empruntent, dans des villes de plus en plus misanthropes et désertes qu'ils n'osent plus parcourir à pied en raison de priorités déformées. Dans ces paysages arides, anxieux et apparemment "bombardés de neutrons", la voiture devient une nécessité. La réponse raisonnable est donc de créer encore plus de spaghettis de béton et de stérilité humaine, c'est pourquoi il n'y a plus assez d'argent pour les transports publics pour les pauvres. Dans le même temps, nous continuons à détruire égoïstement le climat, de sorte que des millions de réfugiés du sud fuient vers le nord et devront être accueillis par nos enfants à l'avenir. Plutôt que de nous intégrer à nos voisins, nous allons commencer à construire des murs à la Trump pour les empêcher d'entrer.



1973 - Baton Rouge, LA



1973 - Boston



1973 - Baton Rouge, LA



1974 - Miami





1972 - Miami, FL



1973 - New Orleans



1973 - Baton Rouge, LA





1970 - East St. Louis, IL

Bien que le monde ne puisse pas se permettre cette consommation privée effrénée, nous sommes de plus en plus piégés dans un cercle vicieux. Nous sommes contraints de prendre des décisions qui, depuis notre horizon concret, semblent soudainement raisonnables - comme l'intervention militaire dans les pays pauvres pour obtenir plus de pétrole. Un petit pourcentage du monde a ainsi pillé la plupart des réserves d'énergie bon marché de la planète en un seul siècle. Les autoradios et les télévisions nous bombardent de doux messages "Fuyons tout" pour nous inciter à acheter des pansements pour apaiser nos blessures douloureuses, nous rendant aveugles à la destruction de notre environnement et au racisme climatique. Dans notre fuite en avant, nous nous jetons dans un mépris toujours plus grand de l'avenir des enfants bruns, tant à l'étranger que dans notre pays. Nous insistons sur notre "droit" à conduire nos enfants dans

des écoles privées éloignées dans des SUV nuisibles au climat (aux États-Unis, loin des Noirs, et en Europe, loin des enfants bruns dans les écoles voisines). Le cercle vicieux ressemble de plus en plus à une fuite devant la pauvreté, la ghettoïsation et la souffrance que nous avons créées. Une fuite chaotique noyée dans la musique et les messages sur les moyens matériels de cette fuite crée le besoin de plus de fuite - fuite loin de nous-mêmes et de tout ce que nous avons construit, fuite en nous-mêmes et dans la solitude. Les Blancs en fuite dépensent plus pour un week-end de ski que ce que la classe défavorisée des villes gagne en une semaine (parfois en un mois). Et pourtant, alors que nous sommes des oppresseurs dans un sens, nous nous sentons tout aussi prisonniers de ce système que nos victimes. Et fondamentalement tout aussi malheureux.

*Pour l'amour de Dieu,  
vous devez donner plus de pouvoir au peuple !  
Il y a des gens là-haut qui monopolisent tout,  
racontent des mensonges, donnent des alibis,  
à propos de l'argent du peuple et d'autres choses.  
Et s'ils doivent le jeter...  
ils pourraient aussi bien m'en donner.  
Ils ne se soucient pas des pauvres,  
ils n'ont jamais connu la misère.  
Il y a des gens qui meurent de faim...  
qu'ils n'ont jamais connus, mais dont ils ont seulement entendu  
parler, et ils n'ont jamais eu la moitié de ce qu'il fallait.  
Si tu n'as pas assez à manger,  
comment peux-tu penser à l'amour ?  
Tu n'as pas le temps de te soucier  
des crimes dont tu es coupable.  
Pour l'amour de Dieu,  
pourquoi ne donnez-vous pas plus de pouvoir au peuple ?*



1973 - Baton Rouge, LA



1974 - Boone, NC



1974 - Charleston, SC



1974 - Charleston, SC



1973 - Baton Rouge, LA





1973 - Norfolk, VA

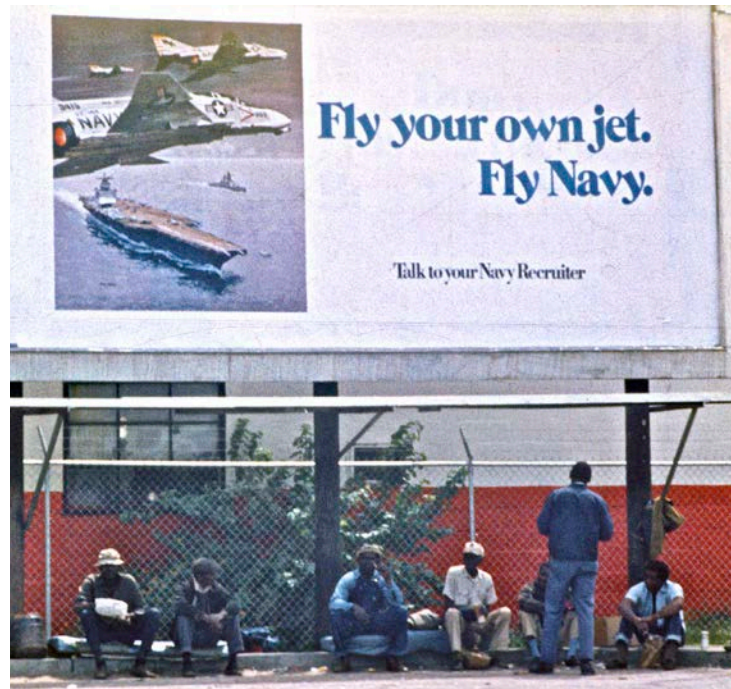
Le cercle vicieux de notre consommation crée des besoins artificiels supplémentaires. Notre comportement a déjà pour effet d'inonder ou d'assécher les moyens de subsistance de nombreux citoyens bruns du monde et de leur imposer une escalade de guerres de l'eau et du sable, poussant des millions de réfugiés climatiques vers nos côtes. La véritable démocratie est confrontée à un dilemme lorsque les politiciens du premier monde ne pensent qu'à se faire réélire et qu'ils sont soutenus par des électeurs égoïstes qui ne veulent pas que leur comportement oppressif soit limité au nom du bien commun. Nous laissons ces dirigeants balayer les problèmes sous le tapis, vendre de faux espoirs aux pauvres, afin qu'ils n'exigent pas de nous les changements de comportement nécessaires pour l'avenir de nos enfants. Par un racisme cynique, nous repoussons les problèmes auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui sur nos enfants de demain. En conséquence, ils se sentiront probablement "forcés" à l'avenir de prendre des mesures climatofascistes - des murs gigantesques et un renforcement militaire pour tenir les pauvres à l'écart ou, sur le plan national, les noirs et les bruns à terre.



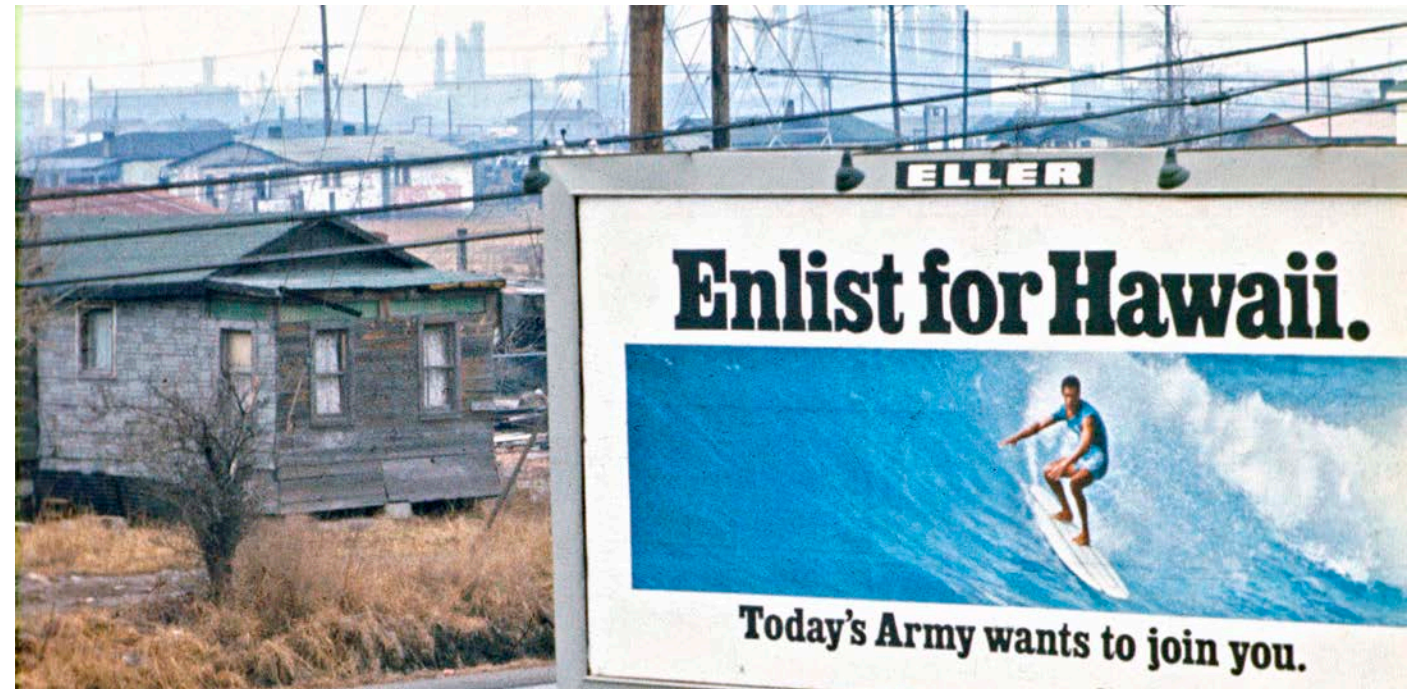
1974 - New Bern, NC



1973 - rural VA



1973 - Richmond, VA



1974 - Charleston, SC



A Norfolk, VA, l'un des plus grands ports du monde pour les navires de guerre, cette femme affamée a essayé de se rendre à l'hôpital parce qu'elle avait des douleurs à la poitrine, mais elle n'avait pas d'argent pour une ambulance. Chaque matin, elle voit les navires de guerre en construction à travers ses fenêtres crasseuses. Sans télévision - elle n'a pas d'électricité - son seul divertissement est de regarder un porte-avions - un navire qui brûle plus d'énergie en une minute (267 gallons) que sa lampe à huile n'en utiliserait en un an (12 gallons).

Comme Eisenhower a mis en garde contre le complexe militaro-industriel :  
*Chaque canon fabriqué, chaque navire de guerre lancé, chaque fusée tirée signifie, au sens final, un vol à ceux qui ont faim et ne sont pas nourris, à ceux qui ont froid et ne sont pas habillés.*



1985 - Buffalo, NY

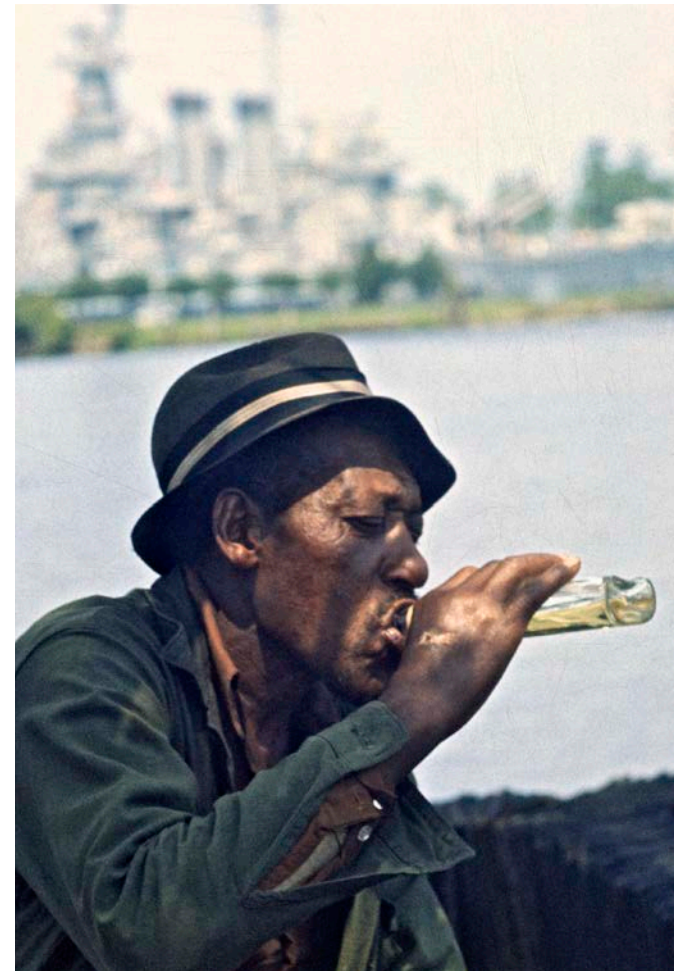


1973 - le général Westmoreland à Charleston, SC

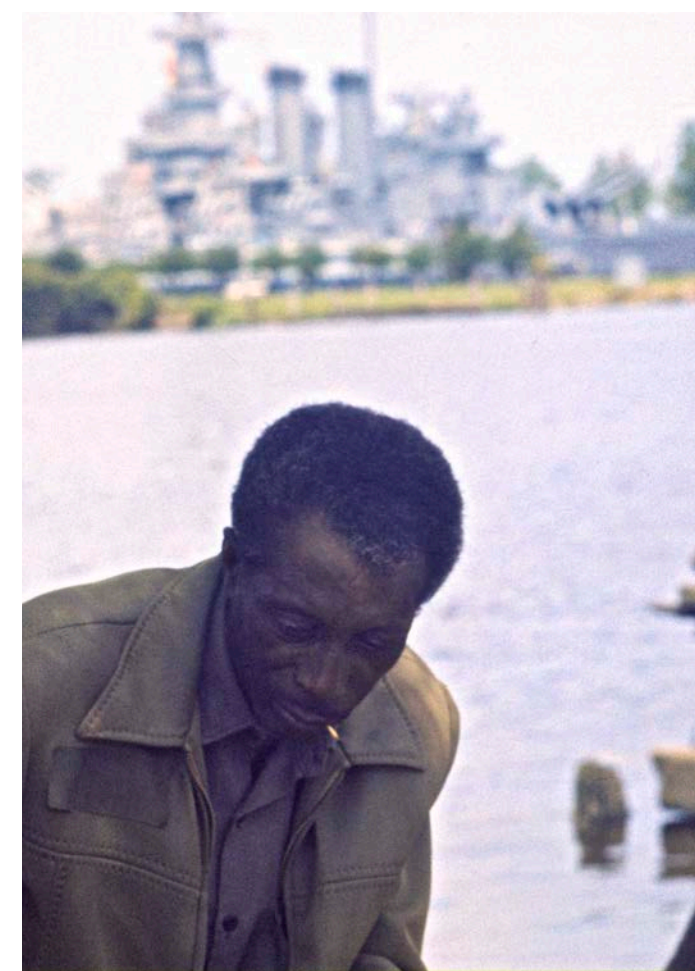
*Les hommes d'État essaient de voir qui a le pouvoir de tuer le plus.  
 Quand ils seront fatigués du pouvoir le monde ne sera plus qu'un fantôme.  
 Ils savent que nous ne sommes pas rassasiés de la façon dont ils crient et braillent.  
 Ils nous font une promesse et ajoutent quelques dollars de plus.  
 Le bonheur n'a pas de prix, il n'y a pas de prix pour l'amour.  
 Le prix de la vie augmente et vous êtes de retour là où vous étiez.  
 Maintenant, nous allons monter et en obtenir plus.  
 Pour l'amour de Dieu, donnez plus de pouvoir au peuple...*



1973 - Norfolk, VA



1973 - Norfolk, VA



1973 - Norfolk, VA





1971 - NYC



1991 - Bronx, NY

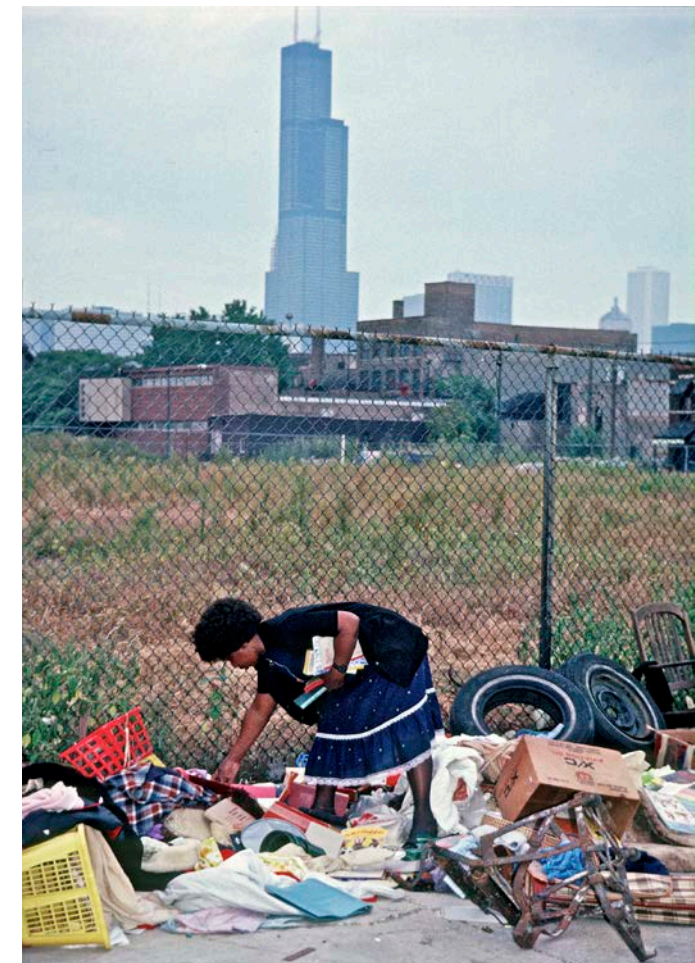


1973 - NYC

Nous disons que nos parias jettent leurs ordures dans l'arrière-cour parce que dans le Sud, ils avaient l'habitude de les jeter par la fenêtre de la cuisine aux cochons ou aux chèvres. J'en suis venu à y voir une protestation impuissante contre un système qui insiste pour préserver la pauvreté tout en produisant des biens à un rythme tel qu'il faut les meilleurs cerveaux pour trouver des moyens de les vendre et les pires criminels pour déverser les déchets toxiques.

Dans le cadre du capitalisme social démocratique, il est de notre devoir, en tant qu'électeurs, d'ajuster en permanence les forces du marché libre afin de garantir une distribution équitable et d'éviter les crises. Pourtant, notre système n'a jamais réussi à fournir du travail à tous. Nous devons donc déverser les surplus - biens de luxe pour la classe supérieure, déchets toxiques et armes contre la classe inférieure - dans nos "arrière-cours", c'est-à-dire dans les pays du tiers-monde.

Le déversement de déchets à des fins lucratives est devenu un élément si essentiel de notre système que, sans la plus grande agence d'élimination des déchets, le Pentagone, le chômage national serait nettement plus élevé. Bien que l'on puisse créer deux fois plus d'emplois pour le même montant en investissant dans la protection sociale, l'environnement et le climat, c'est la nature du système de contrecarrer la planification d'une économie qui produit des biens humains plutôt que matériels (mortels). Sans notre intervention, le système crée ainsi un état d'esprit qui nous oblige à "déverser dans la cour" à la fois nos ghettos nationaux et les pays pauvres à l'étranger.



1983 - Chicago

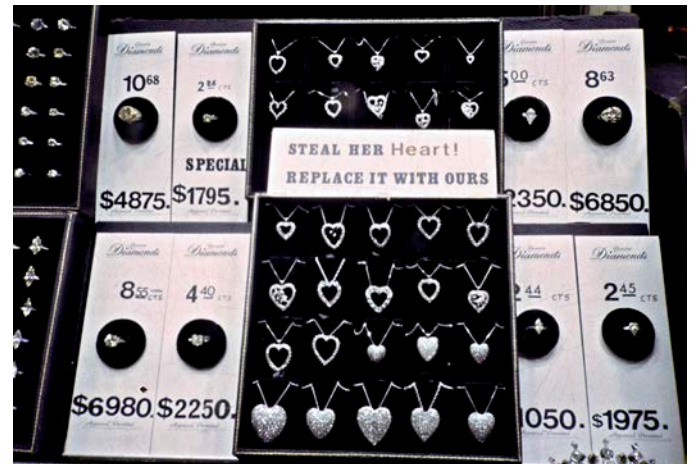




1974 - 195 in VA



1975 - Harlem, NY



1973 - NYC



1973 - NYC



1972 - NYC



2013 - 4th St, Los Angeles



1978 - NYC

*La société jetable a jeté le meilleur de moi-même.  
Elle a jeté la sincérité,  
la clé de voûte de l'intégrité.  
Jetable pour jeter,  
acheter quelque chose de nouveau un autre jour.  
Il n'y a rien de fabriqué qui soit fait pour rester.  
L'absoluescence planifiée vous fera payer :  
assiettes en papier, patins en carton, argenterie en plastique,  
les automobiles avec des roues jetables,  
des perruques à la place des cheveux, c'est comme ça.  
Jetable comme vous aimez,  
pas exactement ce à quoi vous pensez.  
Débarrassez-vous de moi quand vous aurez fini  
de peur que je ne me débarrasse de vous.  
Jetez votre ami le plus proche,  
que vous êtes censé aimer jusqu'à la fin.  
Ton esprit rigide ne te laisse pas plier.  
Tu es plus loin que tu ne le prétends...*



# Noël à New York

New York est une ville inhumaine et froide. Il faut vivre avec l'aliénation, ou être détruit. Dans mon voyage, j'essaie toujours d'aller jusqu'au bout avec les personnes auxquelles je m'attache, mais à New York, je dois sans cesse rompre prématurément avec des gens et abandonner ainsi le lien humain qui s'est créé entre nous. J'en ai fait l'expérience la plus forte ce Noël, qui a été encore plus intense que l'année dernière, lorsque j'ai été braqué par trois Portoricains sur Fourth Street la veille de Noël. Cette année, je venais de faire de l'auto-stop depuis l'Alabama, mais je n'ai trouvé aucun de mes amis et je me suis retrouvé dans la rue, dans le Bowery, le soir de Noël. J'ai discuté avec un clochard qui avait allumé un feu pour se réchauffer. Il devait être un clochard depuis longtemps, car ses cheveux bouclés étaient tous en nœuds et il était impossible de les peigner. Nous sommes rapidement devenus de bons amis. Il était l'un de ces clochards qui peuvent parler ; les pires sont ceux qui ne peuvent communiquer que par les yeux.

Comme nous étions assis là à parler, il nous est naturellement venu à l'esprit que c'était la veille de Noël, et nous sommes devenus de plus en plus sentimentaux, et lorsque nous avons échangé des souvenirs de nos réveillons d'enfance, ce n'est pas seulement la fumée du feu qui nous a fait monter les larmes aux yeux. Il avait été marié, avait eu des enfants, et avait été en fait assez heureux, pensait-il maintenant, mais était soudainement devenu chômeur, après quoi sa famille avait commencé à se désintégrer et il était devenu alcoolique. Nous nous sommes assis et avons partagé une flasque et sommes devenus progressivement assez ivres. Un fou a commencé à nous lancer des bouteilles qui se sont écrasées contre le mur à côté de nous. Finalement, c'en était trop pour mon ami et il a pris un morceau de bois brûlé et a battu le type jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Cela s'est passé autour de Delancey Street, où il y a toujours un tas de prostituées au coin de la rue. Les clochards, comme les autres personnes, ont le désir de trouver quelqu'un de plus bas qu'eux, et donc, au cours de notre conversation, il revenait sans cesse sur son indignation face à ces prostituées qui étaient dehors même la veille de Noël. Chaque fois que j'ai bu beaucoup avec des clochards, ils se sont endormis les premiers, même si nous avons bu la même quantité. Et lui aussi s'est endormi, vers dix ou onze heures du soir.

Je me suis un peu demandé si je devais rester et le surveiller, puisque nous étions devenus de bons amis. J'ai si souvent vu de pauvres femmes au foyer, noires ou portoricaines, avec des enfants et des sacs à provisions, marcher sur des clochards ivres morts, les piétiner ou leur donner des coups de pied, puis retourner rapidement à la maison pour s'occuper des casseroles - une manifestation de leur propre haine ou de leur manque d'estime de soi. (De la même manière, j'ai souvent vu des Noirs riches du type "nouveau-riche" - ce phénomène effrayant que

l'on voit partout dans le tiers-monde - piétiner spirituellement les Noirs pauvres laissés dans le "ghetto"). Mais comme les rues étaient plutôt vides ce soir-là, j'ai décidé de le quitter après avoir mis une bonne charge de bois de récupération sur le feu.

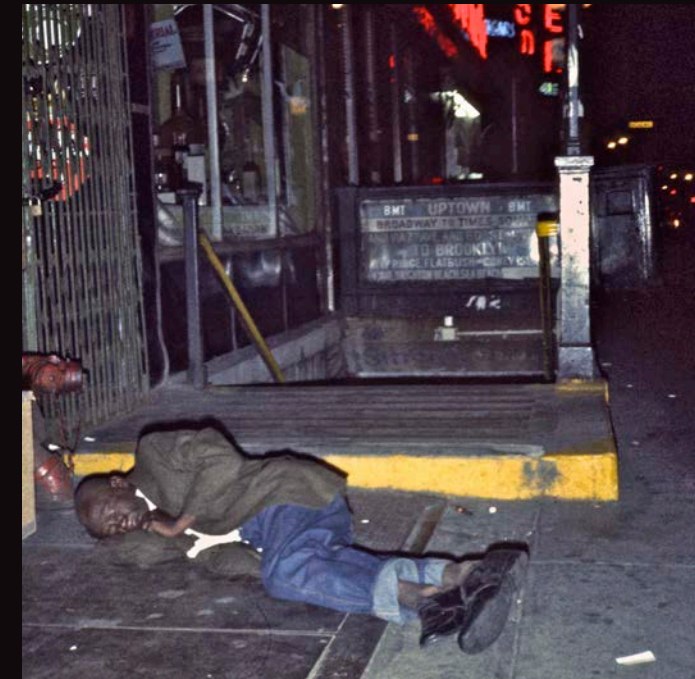
Je suis descendu dans mon quartier préféré autour de l'avenue B (la "zone de feu libre"), où il y a toujours des bagarres entre les Portoricains et les Noirs, mais que j'aime beaucoup parce qu'il y a un équilibre racial presque égal entre les Blancs, les Bruns et les Noirs. Ici, j'ai vu Larry debout dans l'embrasement d'une porte. Nous avons commencé à parler et il m'a dit qu'il venait d'être mis à la porte par sa femme blanche. Quand nous avons réalisé que nous étions dans le même bateau, nous avons décidé d'aller ensemble chercher un endroit où rester. Nous avons d'abord acheté une bouteille de vin. Puis nous nous sommes promis que si l'un de nous trouvait un endroit, il ne le prendrait pas sans emmener l'autre avec lui. Larry était plus extraverti et éloquent, mais j'étais blanc, alors nous nous sommes dit que ce que l'un de nous n'avait pas, l'autre pouvait le compenser.

Mais Larry était le genre de type qui devait rapper avec tout le monde dans la rue, peu importe qui ils étaient. Il était dans un mariage respectable depuis quatre ans, mais il m'a confié que pendant tout ce temps, il avait vraiment été un homme de la rue dans l'âme. Nous n'avons pas beaucoup marché avant d'avoir avec nous toute une flopée de gens de la rue ; la plupart d'entre eux étaient des clochards. À un moment donné, il y en avait cinq à qui Larry avait promis qu'il leur trouverait sûrement un endroit où rester et une bouteille de vin en plus. Deux d'entre eux marchaient avec des béquilles. Un troisième se promenait en agitant l'air comme s'il chassait des moustiques.

J'étais absolument convaincu que nous ne pourrions jamais trouver un endroit pour dormir pour toute cette foule, mais comme il y a toujours quelque chose d'inattendu dans ce genre de situations folles, je n'en ai rien dit à Larry. Nous avons demandé aux quelques personnes que nous avons rencontrées si elles connaissaient un endroit où nous pourrions rester, mais nous nous sommes concentrés avant tout sur les Juifs, car les autres fêtaient Noël, voyez-vous, et nous avons donc supposé qu'ils n'avaient pas de place dans leur cœur. Comme j'étais le seul blanc, c'était à moi de m'en occuper, tandis que les autres restaient un peu en retrait. Mais tous les efforts ont été vains. Une personne a dit que si c'était vrai que j'étais un étranger, il serait heureux de me ramener chez lui, mais il n'a pas osé, alors il m'a donné six dollars pour le YMCA. Naturellement, nous nous sommes empressés d'acheter quelques bouteilles de vin de pomme avec cet argent, et à partir de là, les choses se sont éclaircies. Mais nous ne trouvions toujours pas d'endroit où dormir, et le vin rendait les clochards bruyants et agressifs, et l'homme qui chassait les moustiques commençait à faire



1973 - Bowery, NY



1974 - NYC



1971 - Bowery, NY





1971 - Bowery, NY

de l’ombre aux gens, si bien qu’ils fuyaient dans toutes les directions.

Il était près de deux heures quand on m’a envoyé dans le Broome Street Bar pour trouver de nouvelles “victimes”. Alors que j’observais la foule, une femme aux cheveux noirs s’est approchée de moi et est restée un long moment à me fixer dans les yeux d’une manière étrange. Puis elle a dit très lentement : “Vous avez des yeux de poisson.” J’ai pensé qu’elle était droguée et j’ai essayé de ne pas la regarder. Puis elle a dit : “Je veux que tu viennes vivre avec moi.” Je me suis ressaisi et j’ai demandé si je pouvais amener deux de mes amis avec moi. Elle a dit non. J’ai dit qu’alors je ne pourrais pas venir, mais elle m’a quand même donné son adresse.

J’ai ensuite continué avec les autres pendant deux heures, mais je ne pouvais pas la chasser de mes pensées. La situation semblait maintenant complètement désespérée pour nous. A ce moment-là, nous étions vraiment plâtrés. Dans les piles de carton ondulé de Mercer Street, nous avions perdu un des gars en béquilles, qui s’était endormi. Comme il pleuvait maintenant abondamment et que j’étais presque inconscient, je me suis éloigné des autres vers cinq heures. J’étais très embarrassé et j’ai eu très honte les deux jours suivants. Mais une semaine plus tard, j’ai eu la chance de croiser Larry sur Washington Square, et il m’a dit que lui aussi avait laissé les autres en plan et avait trouvé une énorme grosse femme blanche dans le West Village, où il vivait maintenant. Cela m’a réconforté et nous avons continué à être de bons amis.

Moi-même, j’étais retourné voir cette femme étrange. Il s’est avéré qu’elle vivait dans un énorme loft sur Greene Street et avait un studio sur Broadway aussi grand qu’un terrain de football. Sa baignoire était une petite piscine en forme de palette. Tout ce qu’elle voulait de moi, c’était que je lui tiens compagnie. Pendant trois jours, nous sommes restés assis de l’aube au crépuscule à nous regarder dans les yeux. Partout, il y avait d’énormes poissons en plâtre, accrochés aux murs, qui nous regardaient bêtement. Mais il y avait certainement plus de vie en eux qu’en elle. Pendant trois jours, j’ai essayé désespérément de parler avec elle. Tout ce que j’ai réussi à obtenir d’elle, c’est qu’elle se sentait très seule et qu’elle n’avait jamais vécu avec



1978 - NYC. Visite de Marisol Escobar et de son poisson pour lui donner mon livre.

un homme auparavant. Elle avait quarante ans, était née dans l’océan et ne pouvait communiquer qu’avec des poissons. Elle n’avait rien d’autre à dire. J’étais curieux de savoir qui elle était, alors une nuit, pendant qu’elle dormait, j’ai fouillé dans ses papiers et j’ai découvert qu’il s’agissait de l’artiste de renommée mondiale Marisol Escobar, qui avait fait deux fois la couverture du Time Magazine et une fois celle de Look ; mais sa dernière exposition de sculptures de poissons avait reçu de mauvaises critiques.

Il s’est avéré qu’elle nageait dans l’argent. Un jour, j’ai dû signer en tant que témoin un contrat de plusieurs milliers de dollars. Elle passait la moitié de l’année dans le Golfe du Mexique à plonger vers ses petits amis. Néanmoins, elle ne m’a jamais donné ne serait-ce qu’un morceau de pain, et j’étais de plus en plus désespéré par la faim. Matin et soir, je devais la suivre au restaurant et m’asseoir en face d’elle pendant qu’elle mangeait. L’idée de me donner à manger ne lui est jamais venue à l’esprit. Comme je ne demande jamais de nourriture aux gens, je lui ai un jour fait une allusion indirecte. “Vous est-il venu à l’esprit que votre art est entièrement destiné aux riches et qu’il ne profite pas du tout aux pauvres ?” Pas de réponse. Et toujours pas de nourriture. Elle avait un réfrigérateur, alors à un moment donné, pendant qu’elle dormait, j’ai pris la liberté de vérifier s’il y avait de la nourriture dedans. J’ai eu un choc quand plusieurs gros poissons congelés ressemblant à des morues en sont sortis - et rien d’autre. Si je n’avais pas eu si faim, j’aurais probablement eu un peu plus de patience avec elle.

Puis soudain, mon sauveteur s’est immiscé dans ce silence. C’était Erica, qui avait auparavant aidé Marisol à polir les sculptures de poissons. Elle riait et était heureuse, et c’était fantastique d’entendre à nouveau un être humain. Elle a perçu ma situation aussi vite que l’éclair, et aussi élégamment qu’un poisson, sept dollars ont glissé dans ma main sous la table. Plus tard, elle m’a chuchoté que je pouvais emménager avec elle. Lorsque Marisol s’est endormie ce soir-là, je me suis enfuie chez Erica, qui vit dans un minuscule et misérable appartement à l’abri du feu sur la 11e Rue.

Erica, avec qui je vis maintenant, est tout simplement une trouvaille. Elle est lesbienne mais n’a pas les sentiments de haine envers les hommes qui caractérisent tant de lesbiennes new-yorkaises. Je suis toujours très heureuse lorsque je peux avoir une bonne relation avec une femme lesbienne. Erica, comme moi, ne peut pas comprendre la nécessité de haïr les hommes. Il est certainement vrai que les hommes américains, tant hétérosexuels qu’homosexuels, sont d’une agressivité alarmante, mais il faut quand même essayer de comprendre l’oppression et la société qui ont créé cette culture John Wayne. Les hommes noirs, en particulier, souffrent de cette culture, en partie parce que leurs mères les y élèvent. (Je fais toujours automatiquement la vaisselle chez les gens, mais j’en suis arrivé à ne plus le faire dans les foyers des quartiers défavorisés parce que cela met généralement les femmes dans l’embarras : elles ne savent tout simplement pas quoi faire avec un homme qui fait la vaisselle. N’est-ce pas, alors, une erreur de ma part d’essayer de changer leur culture alors qu’elles devront toujours vivre avec l’oppression ?).

Et finalement, les femmes blanches ont à peu près la même attitude. Je suis souvent invité chez moi par des femmes blanches célibataires qui, contrairement aux femmes célibataires d’Europe, ont presque toujours un lit double et me mettent donc à leur côté. Mais ce qui est choquant à voir, c’est qu’elles sont généralement totalement incapables de gérer un homme non agressif. Au bout de deux ou trois jours, elles disent souvent quelque chose comme : “Tu as toujours été homosexuel ?” pour faire ressortir l’agressivité masculine en moi, ou plus souvent : “Sortons nous soûler.” Il ne fait aucun doute qu’ils seraient un peu mal à l’aise si un nouvel invité allait directement à leur réfrigérateur et mangeait toute la viande. Pourtant, les femmes américaines semblent se sentir mal à l’aise si un homme ne marche pas droit dans leur propre chair. Avec les femmes noires, je trouve parfois nécessaire de modifier ma règle passive de ne pas violer l’hospitalité des gens par une certaine “action positive”. Elles font souvent tout ce qui est en leur pouvoir pour humilier un homme “doux” ou non agressif, ce qui tue dans l’œuf toute chance de construire une relation plus significative avec elles.

Erica est une femme différente. Elle a fait de moi l’incarnation du chauvinisme masculin : ma fonction chez elle est, en fait, d’être un proxénète. Erica est une prostituée de style - une call-girl - et c’est maintenant mon travail de répondre au téléphone, de trier les appels obscènes et de demander aux gentils de rappeler à 17 heures pour un deuxième tri. Elle a une annonce dans le magazine sexuel Screw, que tous les hommes d’affaires lisent apparemment, car le téléphone n’arrête pas de sonner. La finale commence vers 18 heures, lorsque je dois choisir la plus belle voix et organiser un rendez-vous dans un hôtel pour 19 heures. Nous prenons ensuite un taxi jusqu’à l’hôtel, qui se

trouve généralement dans l’East Side, car nous nous en tenons aux hommes d’affaires sympathiques. Mon travail consiste à m’asseoir dans le hall d’entrée pour boire du Coca pendant environ une heure, et si elle n’est pas descendue à ce moment-là, je dois monter et frapper à la porte.

Sur le chemin du retour, nous marchons généralement et mangeons une glace italienne, qu’Erica adore. Mais la chose la plus fantastique à son sujet est qu’elle n’est pas une prostituée ordinaire. Elle aime simplement aider les gens et leur donner de la chaleur au milieu de cette froideur. Elle dit que la plupart de ses clients sont extrêmement seuls et ont un besoin non pas tant de sexe que de chaleur. En fait, vue par des yeux masculins typiques, elle n’est pas une beauté physique - anormalement mince, plate, avec des cheveux roux bouclés - mais elle a un tel charme et une telle beauté intérieure, que ces hommes ne peuvent pas lui résister du tout. Presque tous lui donnent cent dollars, bien que nous ne nous soyons mis d’accord que sur soixante-quinze, et un seul a appelé pour se plaindre. Elle dit que le plus souvent, elle ne va même pas au lit avec eux, mais qu’elle leur donne seulement un massage physique et surtout spirituel. Elle m’a acheté de nombreuses pellicules, mais pour de bonnes raisons, je lui ai dit non à l’argent.

Dans la journée, elle va à des cours de chant et de danse ou reste assise pendant des heures à fabriquer des services à café en caoutchouc mousse. Chaque tasse, soucoupe et cuillère est parfaite dans les moindres détails. Elle possède plusieurs armoires vitrées remplies de porcelaine en caoutchouc mousse, comme dans les maisons bourgeoises les plus respectables. Elle est une fantastique source d’inspiration pour moi. Un jour, alors qu’un homme avait été agressé dans la rue et qu’on l’avait laissé étendu là pendant un long moment, Erica a été la seule à prendre la peine d’appeler une ambulance. Mais aucune ambulance n’est venue et les gens restaient là à regarder bêtement l’homme à moitié mort. Elle a continué à téléphoner. Le problème, c’est qu’il n’y a que des Portoricains qui vivent là et qu’il faut généralement attendre une heure avant que la police ou les ambulances n’arrivent. Elle a alors la brillante idée d’appeler la police et de lui demander de se dépêcher, car un homme blanc est attaqué par plusieurs Noirs et Portoricains juste à l’extérieur ; deux voitures de police et une ambulance arrivent immédiatement. Cette astuce est courante à New York, mais elle semble fonctionner à chaque fois.

J’ai souvent vu Erica donner le salaire d’une journée entière à des personnes dans le besoin. Elle l’apportait directement des riches hommes d’affaires dans les hôtels à un mendiant dans la rue. Une autre nuit, elle a été encore plus fantastique. Nous allions voir un film quand nous avons vu un clochard d’une cinquantaine d’années assis là, demandant de l’aide pour acheter





1973 - NYC

une bouteille de vin, et quelqu'un à qui parler. Nous nous sommes assis et avons parlé avec lui pendant quelques heures autour du vin, et il a dit qu'il était sur le point d'avoir un delirium tremens et qu'il avait peur de mourir. Erica a immédiatement dit que nous allions l'accompagner à l'hôpital, et il a pleuré de joie. Cela faisait dix ans qu'il attendait ce moment. Il n'avait jamais eu lui-même le courage d'aller à l'hôpital. Nous l'avons emmené en taxi à l'hôpital Saint-Vincent. Nous sommes restés assis dans la salle d'attente pendant deux heures. Il a pleuré pendant tout ce temps. Puis on nous a dit qu'ils ne l'accepteraient pas. Il était assis là, en train de boire, et il est devenu absolument impossible, il a crié et hurlé. Moi aussi, j'ai crié quelque chose en disant que je venais d'un pays civilisé avec un hôpital gratuit et des soins de santé pour tout le monde. La police a alors été appelée et nous avons été jetés dehors en grande pompe.

Nous avons pris un taxi jusqu'à la salle d'urgence de l'hôpital Bellevue et nous sommes restés assis là avec les personnes les plus étranges : hurlant, hystériques, suicidaires et Dieu sait quoi. Nous sommes restés là jusqu'à six heures du matin, mais rien ne s'est passé. Pendant ce temps, l'homme a bu toute sa bouteille, s'est assis par terre et a pleuré, la tête sur les genoux d'Erica, tout en nous suppliant de ne pas le laisser. Plusieurs fois, il a uriné dans son pantalon, et une flaque s'est formée autour de lui

alors qu'il sortait son pénis et le laissait pendre. Erica n'arrêtait pas de le remettre en place, mais il continuait à sortir. La plupart des patients s'étaient alors enfuis de la pièce. Puis il s'est mis à vomir dans tous les sens, le vomi le plus visqueux et le plus puant que j'aie vu depuis longtemps. À ce moment-là, même les deux infirmières ont fui. Nous avons essayé de l'essuyer. Vers six heures, nous étions totalement épuisés, et comme les infirmières avaient promis solennellement qu'il serait admis à l'hôpital, nous sommes rentrés à la maison et avons dormi.

Deux jours plus tard, je suis allé à Bellevue pour lui rendre visite et lui donner des cigarettes. On m'a dit que personne n'avait été admis sous ce nom. J'étais furieuse et triste et je n'osais pas du tout en parler à Erica. New York est une ville qui ne permet à aucun être humain d'être humain. Si vous voulez survivre ici, vous devez apprendre à laisser les autres à leur sort. Erica, bien sûr, n'est pas de New York, je vais donc continuer à vivre avec elle pendant un certain temps encore. Mais bientôt, je retournerai dans la chaleur du Sud. Le froid de New York me fait toujours souffrir.

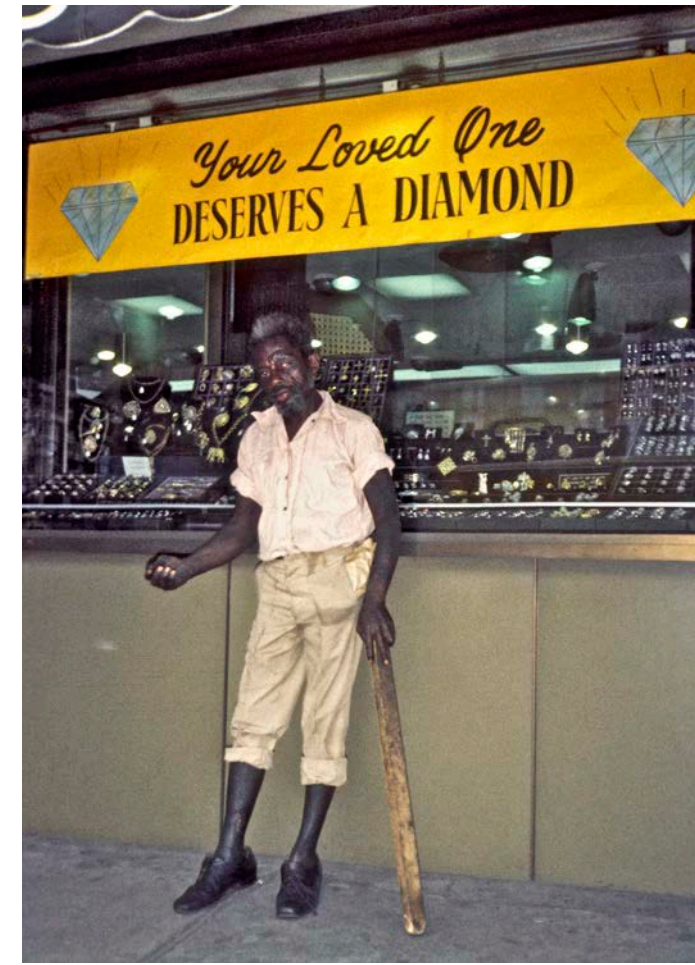
*Lettre à un ami américain*



1973 - Mon coup de foudre pour NYC à chaque fois que je venais du sud en stop.

Quand l'amour devient un objet de vente et que l'humanité en nous est bradée, on commence à sentir le côté sombre de nos esprits qui a créé le ghetto.

Mon vagabondage dans le système jetable le plus avancé du monde est devenu un voyage intérieur au cours duquel je ne parvenais pas toujours à distinguer les êtres humains du système qu'ils habitaient. Je devais me demander si la chaleur et l'ouverture que je recevais en tant que vagabond étaient une caractéristique américaine authentique ou si le système avait donné à la population une hospitalité superficielle, un besoin d'amitié jetable. Mais être jeté après usage était préférable à la froideur humaine que j'avais connue en Europe, qui n'aurait jamais donné sa chance à un vagabond. J'ai appris que là où un système est le plus oppressif et le plus cruel (comme en Afrique du Sud pendant l'apartheid), on trouve souvent la plus grande chaleur humaine - une chaleur qui ne devrait pas être rejetée dans la recherche d'un système plus juste. Même si j'ai trouvé la vie dans les États du Nord plus juste que dans le Sud, j'ai constamment dû faire de l'auto-stop pour revenir à l'humanité du Sud afin de survivre en tant qu'individu (de nombreux Noirs y retournent pour la même raison).



1974 - NYC

Le Nord, plus libéral, a invité les Noirs à émigrer dans les années 1940 et 1950 parce qu'il avait besoin de main-d'œuvre, tout comme l'Europe du Nord a invité les "travailleurs étrangers" bruns dans les années 1960. Mais nous n'avions pas besoin d'eux en tant qu'êtres humains, et nous les avons progressivement isolés et abandonnés dans d'énormes ghettos surpeuplés. Notre insécurité et notre peur croissantes dans le cadre de la mondialisation laissent aujourd'hui une profonde douleur accumulée, qui change rapidement la scène mondiale. Jamais auparavant dans l'histoire nous n'avons participé aussi activement à forcer autant de gens à se retrouver dans des ghettos. Ce qu'il nous a fallu 500 ans en Europe pour accomplir avec les Juifs, nous l'avons accompli en quelques décennies seulement avec des millions de musulmans. La ghettoïsation conduit finalement au nettoyage ethnique, comme nous l'avons vu dans de nombreux pays. Mais ce n'est que dans quelques endroits qu'une minorité est devenue aussi ghettoïsée que les Noirs aux États-Unis. Dans de nombreuses villes, comme Detroit et Chicago, jusqu'à 94 % des Noirs sont piégés dans des quartiers exclusivement noirs. Notre société du jetable, avec ses décharges d'objets et d'êtres humains, a tué l'amour en isolant et en aliénant d'énormes parties de la population. Mais elle ne peut pas étrangler le cri de douleur et de vide de ceux dont nous nous sommes débarrassés - comme on peut le constater partout dans le ghetto et le métro.



Je suis, ai-je dit, à personne là-bas.  
 Et personne n'a entendu...  
 Je le suis, j'ai crié !  
 Et je suis perdu et je ne peux même pas dire pourquoi  
 ... me laissant encore seul...  
 J'ai un vide au fond de moi,  
 et j'ai essayé, mais il ne veut pas me laisser partir.  
 Et je ne suis pas un homme qui aime jurer,  
 mais je ne me suis jamais soucié du son  
 d'être seul...  
 JE SUIS, JE PLEURE !  
 JE SUIS, JE DIS !  
 Et je suis perdu et je ne peux même pas dire pourquoi...  
 Me laissant encore seul...



1973 - NYC



1974 - NYC



1973 - NYC



1974 - Bronx, NY





1973 - NYC

Le système - ou la somme totale de notre pensée répressive quotidienne - utilise la tolérance répressive pour faire face au refoulement de nos victimes, la bouche gérant le cri de la clandestinité en reconnaissant sa valeur artistique, en l'exaltant.

Les opprimés se voient accorder un sauf-conduit pour exposer dans des galeries d'art destinées aux mieux lotis et aux mieux pensants d'entre nous - ceux d'entre nous qui ont des mots de sympathie pour les "problèmes du ghetto" et "nos immigrants", avec des sermons bienveillants sur la faim et la surpopulation dans le tiers monde. Pourtant, malgré tous nos discours de haut vol sur "leur intégration", nous fuyons nous-mêmes vers les banlieues - nos enfants ne vont pas dans les "écoles noires" - ce qui entraîne une ghettoïsation accrue.

Nous nous vantons avec véhémence d'avoir un ami noir ici et un ami musulman là, mais nous ne nous demandons pas pourquoi les Noirs aux États-Unis ou les immigrants au Danemark viennent rarement dans ces palais de l'art. Sans sourciller, nous acceptons que les serveurs noirs poursuivent la relation maître-esclave lors de ces réceptions. En tant que troupes tampons de l'oppression, nous pouvons absorber les critiques du système, les déformer et les désarmer en les élevant au rang d'art. C'est aussi ce qui va se passer avec mes photographies.

Les libéraux aisés, que j'ai appris à détester et à aimer en même temps parce qu'ils sont une partie de moi-même, me soutiendront autant que possible dans la publication et l'exposition de ma critique de la société, choqués par ce que j'ai vu en Amérique. Ils ont honte parce que j'ai franchi un seuil qu'ils auraient dû franchir eux-mêmes, mais qu'ils n'ont pas pu franchir en raison de leur peur paralysante de ceux qu'ils ont contribué à ghettoïser.



1973 - NYC



1974 - NYC



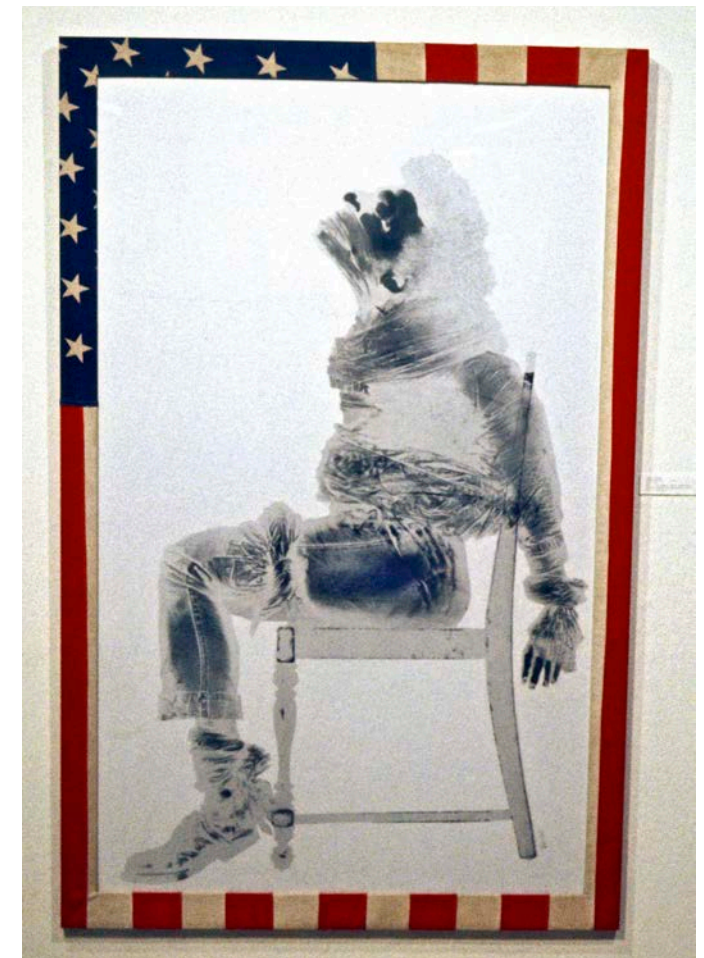
1973 - NYC



1974 - NYC



1975 - Los Angeles



1975 - Los Angeles

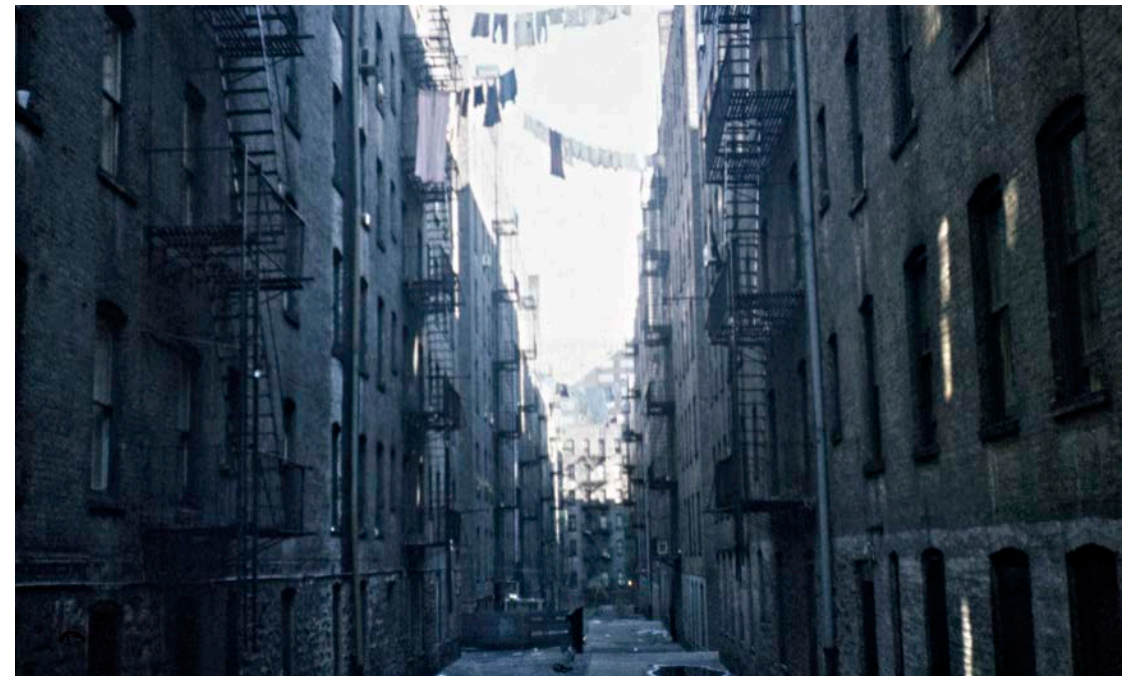




1973 - NYC



1975 - Los Angeles



1974 - Harlem, NY



1974 - NYC



1980 - NYC

De telles personnes existent dans toutes les sociétés, criant à la nécessité du changement afin d'aider les ghettos et les pays sous-développés à "s'élever". Mais le jour des élections, toutes leurs promesses finissent dans la poubelle du statu quo avec les votes pour les démocrates (ou, en Europe, les divers partis sociaux-démocrates).

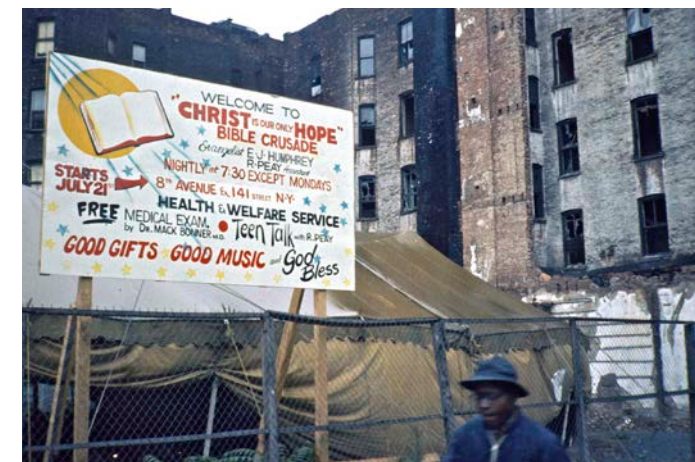
Je ne peux donc m'empêcher de penser que j'ai moi aussi exploité les victimes, car je sais trop bien que ces photos ne leur seront d'aucune utilité. Nous nous sentirons un peu sentimentaux, en réalisant que notre sous-classe souffre ainsi, mais nous ne ferons rien pour changer notre mode de vie. Nous n'abandonnerons pas nos camping-cars, nos SUV, notre climatisation centrale, nos voyages en charter et nos écoles privées éloignées qui détruisent le climat pour redistribuer les biens de la terre. Et donc mes photos ne seront qu'une catharsis. Bien que je le sache et que les Noirs de la classe inférieure qui ne se faisaient pas d'illusions en essayant de parler à la "bonté intérieure" de leurs oppresseurs blancs me l'aient souvent dit, j'ai persisté et j'ai ainsi trahi à la fois les Noirs et le tiers-monde, faisant de cette page la seule du livre avec laquelle presque tous les Afro-Américains peuvent être d'accord.

J'ai créé une décharge émotionnelle divertissante, renforçant ainsi un système injuste. Je suis tout aussi hypocrite que ces snobs de l'art parce que je joue selon leurs règles. Quand ma critique est devenue trop "radicale", ils m'ont tourné le dos. Je suis donc obligé de l'édulcorer pour qu'elle ne devienne pas un récit d'aventure naïf, larmoyant et condescendant, "paternaliste", sur les souffrances du ghetto et nos malheureuses faces cachées - comme le voyage sentimental suivant dans Harlem, non loin du fief de ces libéraux, le Museum of Modern Art.



1973 - Harlem, NY

*Si vous prenez le train avec moi  
dans les quartiers chics, à travers la misère  
des rues du ghetto  
dans la lumière du matin  
là où il fait toujours nuit :  
Prenez un siège côté fenêtre,  
posez votre Times  
vous pouvez lire entre les lignes,  
lisez simplement les visages  
que vous rencontrez au-delà de la vitre :  
Et cela pourrait commencer à vous apprendre  
à vous soucier de votre prochain !*



1973 - Harlem, NY





1974 - Harlem, NY



1974 - Bronx, NY



1974 - Harlem, NY



1974 - NYC



Harlem, NY



1972 - NYC





1973 - Harlem, NY

Tout à Harlem est noir, sauf les magasins, qui appartiennent à des immigrants blancs et arabes (autrefois, ils appartenaient à des Juifs). Les seuls magasins qui n'appartiennent pas à ces étrangers, vous diront les gens de la rue, sont les pompes funèbres omniprésentes, car les croque-morts blancs ne veulent pas s'occuper des corps noirs. Être croque-mort est l'un des moyens les plus sûrs d'accéder au statut de classe moyenne. Car la mort est aussi omniprésente à Harlem que la peur qui hante tout le monde sous des rires sporadiques de malaise. Pourtant, je me sens plus en sécurité en tant que membre de l'invisible "Whitey" omniprésent à Harlem que la plupart des Noirs, car comme toujours, l'agression vise les autres victimes plutôt que l'oppresseur détesté.

Ce funérarium situé à côté d'un centre de désintoxication illustre les choix qui s'offrent à Harlem - entre la mort et une vie d'esclave sous la coupe de l'Homme. Des milliers de toxicomanes choisissent la porte de gauche. Ils ne savent que trop bien que s'ils choisissent la porte de droite, ils deviendront soit ré-habilités, ce qui signifie un retour à l'état antérieur dans lequel ils ne pouvaient pas survivre sans consommer de drogues, soit ils deviendront "up-habilités" en apprenant à vivre dans la jungle du ghetto par une sensibilité éteinte ou une autre forme de paralysie de l'esprit. Ils se soumettent à l'esclavage de l'Homme qui blâme la victime, ce qui change les victimes plutôt que leur environnement oppressif.

Cette femme est l'illustration vivante des choix typiques de Harlem. Un agresseur s'est introduit dans son appartement et a essayé de la tuer avec un couteau. Elle a survécu en sautant par la fenêtre du troisième étage et est restée handicapée à vie.



1973 - Harlem, NY



1974 - Harlem, NY



1996 - NYC



1995 - NYC



1992 - Harlem, NY



1992 - Harlem, NY

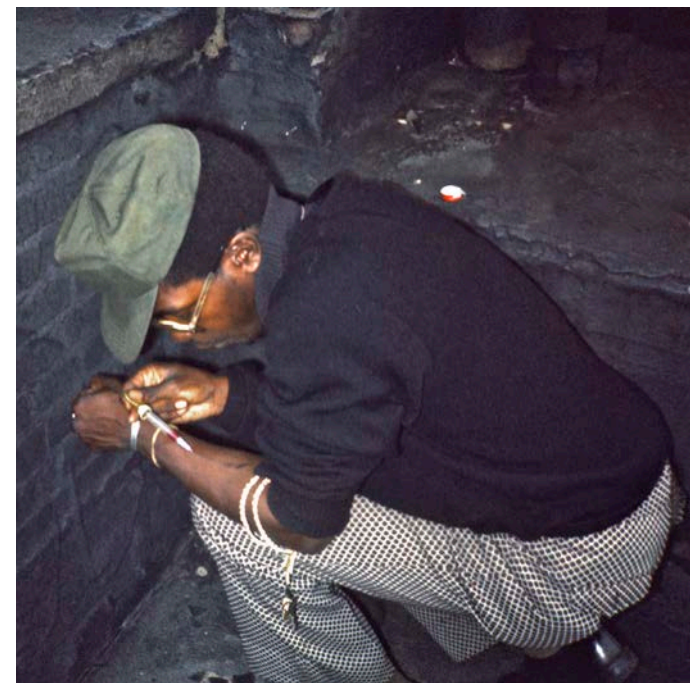




1973 - Harlem, NY



1973 - Harlem, NY



1974 - NYC

Les Américains pour lesquels j'éprouve les sentiments les plus forts sont les toxicomanes, qui ont été trop sensibles et humains pour survivre à la brutale volonté de réussite américaine. Non seulement ils sont victimes de cette violence, mais ils sont capables de riposter avec toute la méchanceté que leur a injectée l'"American way of life". Souvent, sur les toits de New York, j'ai aidé à attacher ces âmes liées. Tous les jours, à certains coins de rue de Harlem, on voit des milliers de toxicomanes qui attendent l'héroïne. La nuit, même la police ne brave pas ces quartiers, d'où l'on a parfois une vue imprenable sur la "grande aiguille" de l'Empire State Building.

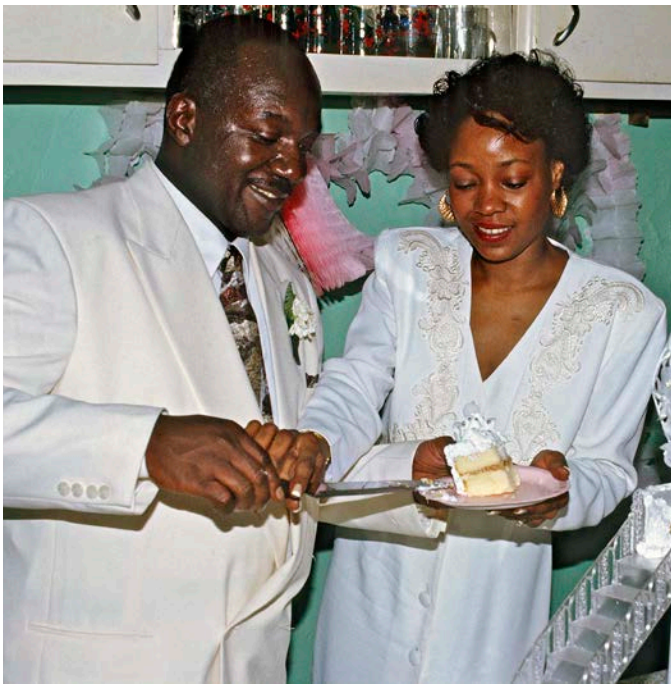
Les shooting galleries sont des bâtiments condamnés, investis par des junkies qui "shootent" et "abattent" toute personne soupçonnée d'être un flic ou un "bustman". Comme la peine encourue pour être un toxicomane et un criminel, ce à quoi cela mène - en d'autres termes, pour être une victime - est la même que pour être un meurtrier, ils n'ont pas vraiment le choix. Ils sont condamnés à la prison à vie obligatoire, qu'ils soient victimes ou bourreaux. Les salles de shoot sont donc extrêmement dangereuses.

Cet homme, qui était toxicomane depuis 16 ans, souffrait de malnutrition et avait des plaies sur tout le corps. Il n'arrivait pas à trouver de meilleurs endroits pour se shooter et devait retirer le bandage malodorant de sa jambe pour trouver une veine. Il souffrait terriblement et ne savait que trop bien qu'il lui restait moins de deux ans à vivre. Il n'avait rien à perdre et m'a incité à diffuser ces photos pour effrayer les jeunes, en espérant qu'ils n'auraient jamais à souffrir comme lui.



1973 - Harlem, NY





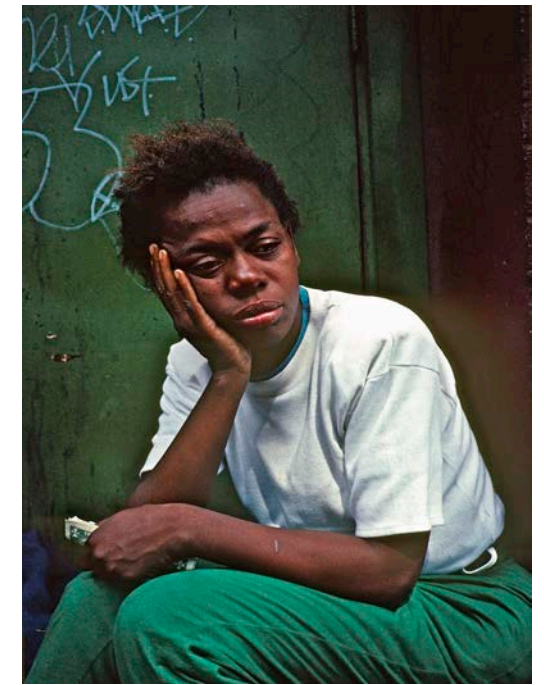
1985 - Harlem, NY

Je pensais avoir vu le pire dans les années 70, lorsque j'ai progressivement appris à retirer les armes des mains des héroïnomanes lents. Je n'étais donc pas du tout préparé aux ravages de l'épidémie de crack dans les années 90, lorsque les victimes tiraient sauvagement avec des armes à feu pendant les quelques minutes paranoïaques où elles planaient et s'introduisaient constamment dans ma camionnette ou volaient leur propre famille pour financer leur dépendance.

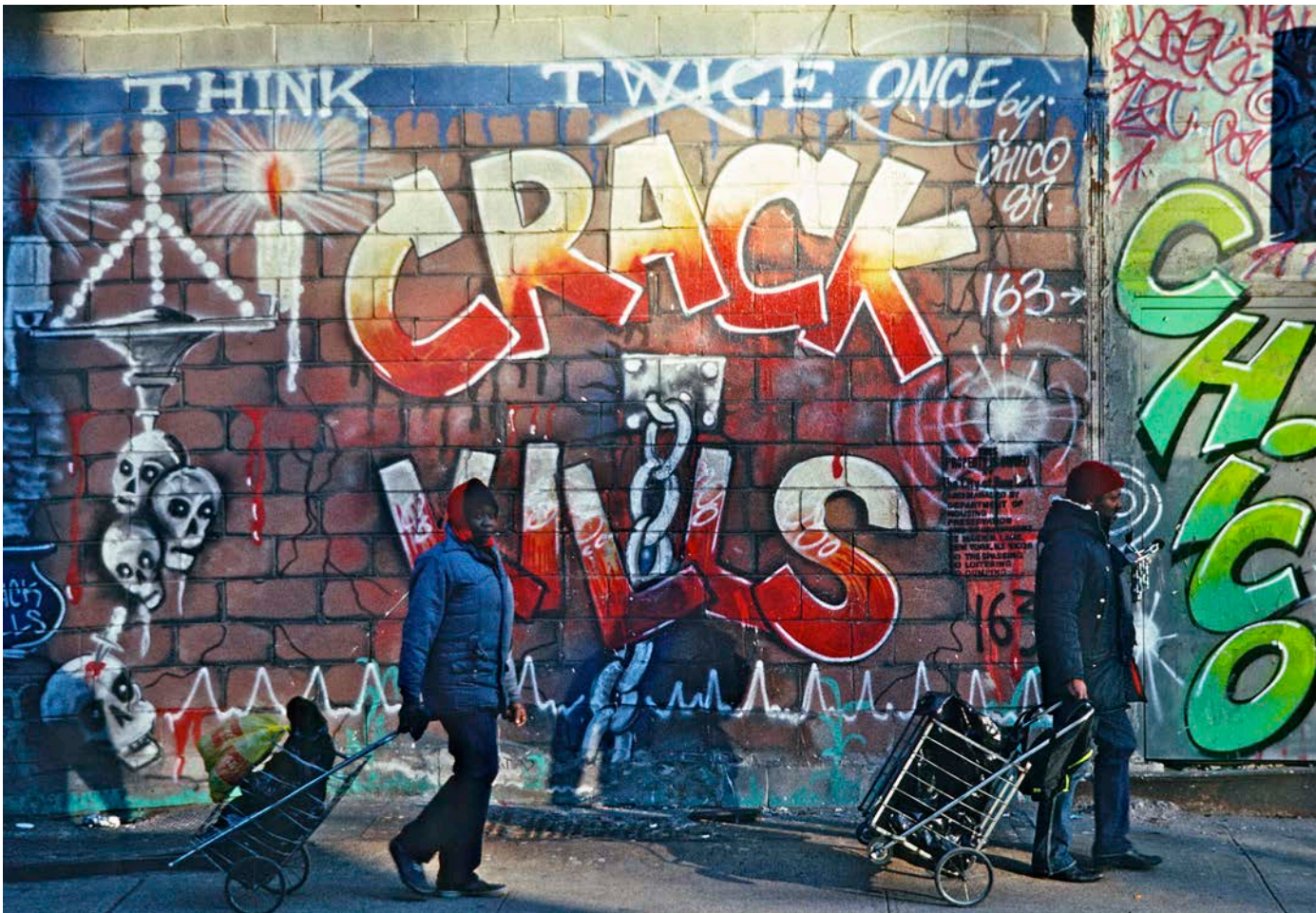
Beaucoup de mes meilleurs amis ont succombé au crack. Je connaissais Robert Yard depuis des années, mais peu après son mariage à Harlem, sa femme a été victime du crack. Je l'ai vu essayer désespérément de la sauver, elle et leur mariage, tandis que sa vie s'enfonçait dans un abîme de crimes, de prostitution et de prisons, jusqu'à sa mort prématurée.



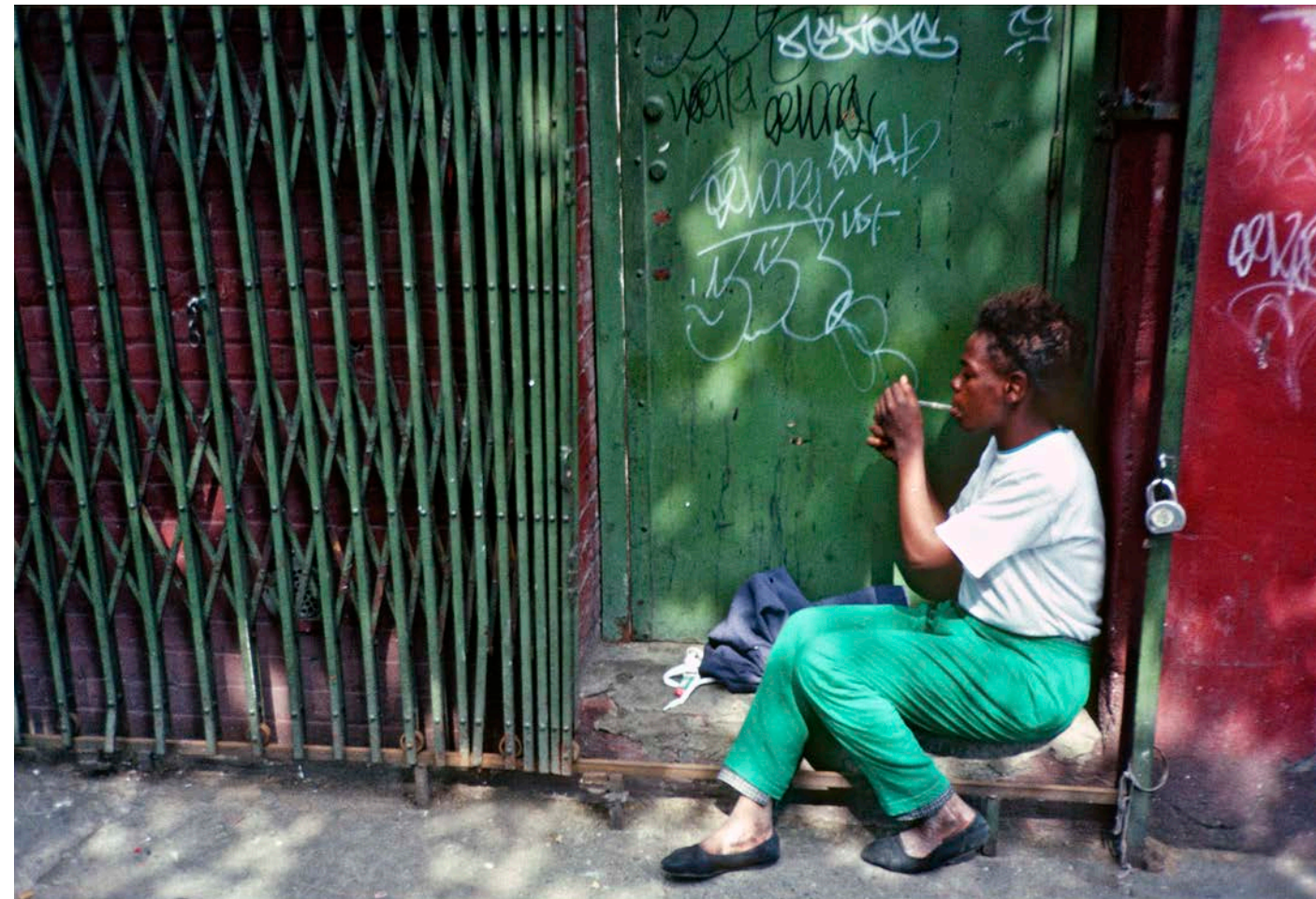
1992 - NYC



1991 - NYC



1991 - NYC



1991 - NYC





1974 - Harlem, NY



1989 - Harlem, NY

*Ou endormir votre fille parfois  
avec des rats au lieu de comptines  
avec la faim et vos autres enfants à ses côtés.  
Et vous vous demandez si vous allez partager votre lit  
avec quelque chose d'autre qui doit être nourri  
car la peur peut se trouver à côté de vous  
ou il peut dormir au bout du couloir.  
Et il pourrait commencer à vous apprendre  
comment se préoccuper  
de votre prochain !*

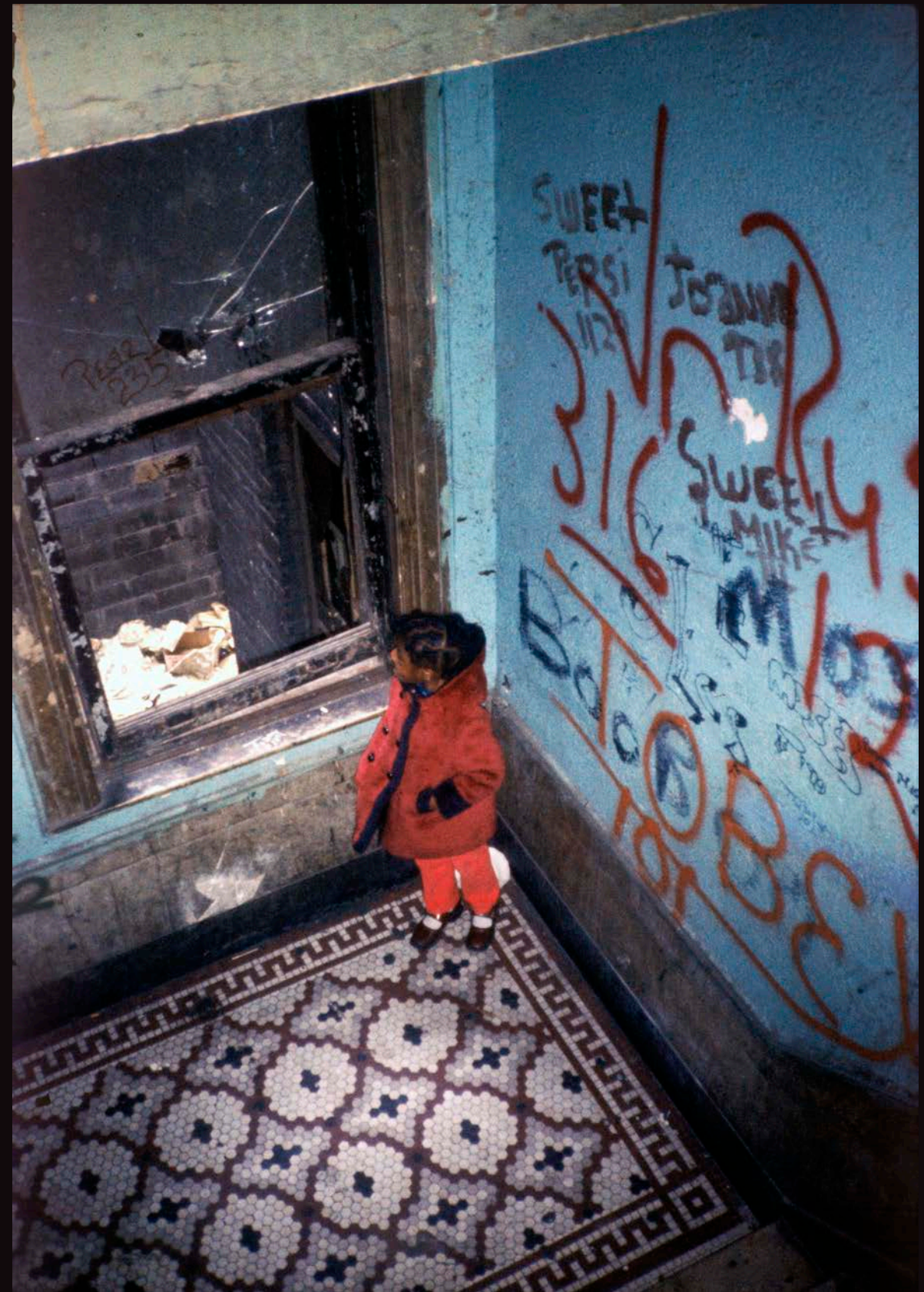


1974 - Harlem, NY



1973 - Harlem, NY

#284



1974 - Bronx, NY





1973 - NYC

*Venez voir comment le désespoir est assaisonné par l'air étouffant. Voyez votre ghetto pendant le bon vieux été qui grésille. Supposez que les rues soient en feu, que les flammes comme les tempéraments s'enflamment, Supposez que vous ayez vécu là toute votre vie, vous pensez que ça vous dérangerait ?*

Mais il n'y a pas que les adultes qui souffrent à Harlem. La souffrance la plus indescriptible et la plus pénible dont j'ai été témoin touche les enfants. Elle peut paralyser leur esprit - leur être tout entier - à vie. Et il ne s'agit pas seulement des enfants qui sont obligés de mendier comme des chiens pour survivre ou des enfants qui essaient d'obtenir un centime en polissant les vitres des conducteurs blancs aux feux rouges. Plus encore, ce sont les enfants que nous assassinons avec nos pensées négatives à leur égard, ces pensées écrasantes qu'ils ont intériorisées au point d'être convaincus qu'ils n'ont aucun avenir. Quelle impression cela fait-il aux enfants de la douleur lorsqu'ils voient leurs sœurs et leurs frères abattus dans la rue ? Lorsque j'enseignais dans une classe à Harlem, j'ai découvert qu'il n'y avait pas un seul élève qui n'avait pas été témoin d'une fusillade dans la rue - dont les balles perdues frappent même l'enfant le plus innocent. Les élèves refusaient de croire que je venais d'un pays sans armes à feu. "Comment les gens se défendent-ils ?" ont-ils demandé. Et quelle impression cela fait-il à une jeune mère de devoir dire au revoir à son fils de quatre ans dans un monde où il est difficile de faire la différence entre un berceau et un cercueil ?



1973 - Bronx, NY

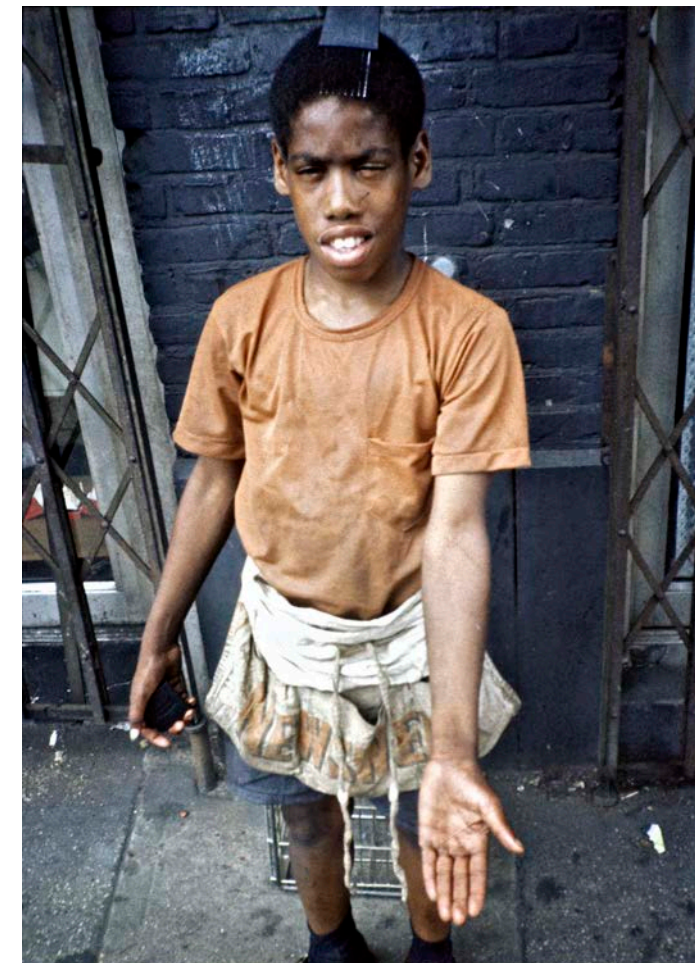


1972 - Harlem, NY



#284

1972 - Harlem, NY



1974 - Harlem, NY





1974 - Washington, DC



1974 - Bronx, NY



1974 - Bronx, NY





1973 - Baltimore

Entretien avec un ivrogne :  
 “Je pense que tout le monde est né nu, donc nous sommes tous des êtres humains. Tant que je n’aurai pas trouvé quelqu’un qui est né habillé, je ne penserai pas qu’il est plus que moi. C’est comme ça que je vois les choses.”

*Et cela pourrait commencer à vous toucher  
 pourquoi je me soucie de mon prochain,  
 Et ça pourrait commencer à vous apprendre  
 comment se préoccuper de son prochain.*

Ce type de voyage à travers Harlem, où l’on se préoccupe de son prochain, illustre, dans toute sa sentimentalité sacrée, la façon dont les Blancs libéraux voient le ghetto. De l’attention paternelle presque affectueuse de l’aristocratie des plantations du Sud, il y a un lien direct avec le discours sans fin sur l’aide à son prochain chez les libéraux du Nord. De nombreux libéraux font un travail formidable et épuisant dans les ghettos, mais que l’on allaite ou que l’on donne le biberon à nos exclus, le résultat est le même : nous blâmons les victimes en essayant de les habituer à leur sort injuste d’exclus au lieu de changer nous-mêmes.

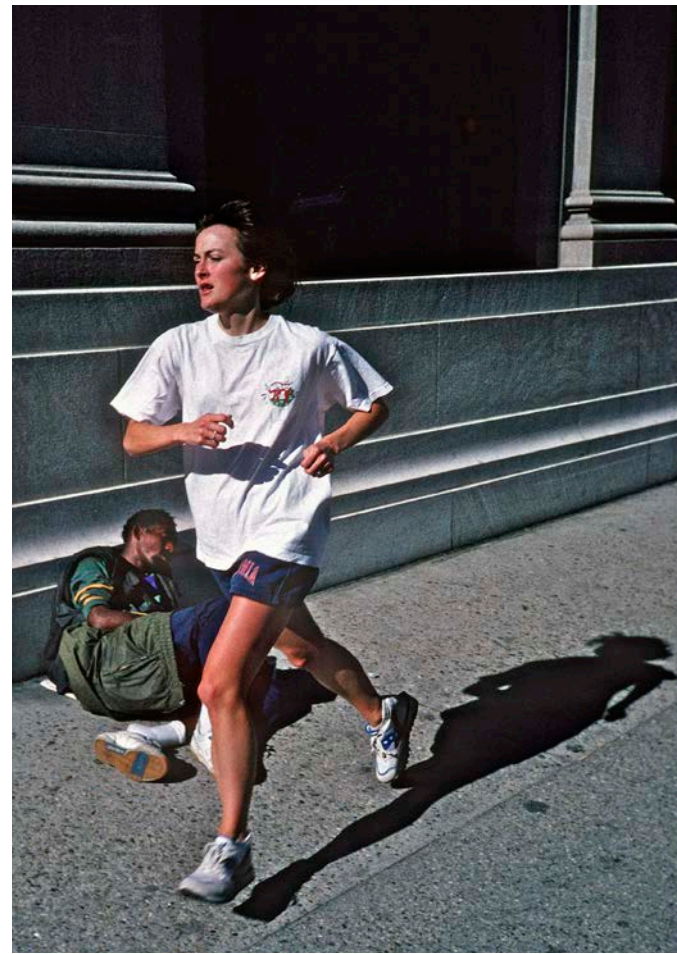


1974 - Washington, NC

Les libéraux ne considèrent pas les noirs ou les bruns comme intrinsèquement inférieurs, contrairement aux conservateurs. Nous les considérons plutôt comme fonctionnellement inférieurs en raison de l’injustice, de l’esclavage et de la discrimination d’un passé lointain. Après avoir fait l’expérience de ce livre, ils demanderont avec désespoir : “Que pouvons-nous faire ?” Mais nous n’avons pas le courage, ou sommes paralysés par la peur de regarder dans l’âme pour entrer en contact avec notre abîme de douleur - la douleur qui fait de nous des oppresseurs si impuissants mais si efficaces.

Ainsi, nous, libéraux, sommes en fait l’un des outils les plus importants de l’oppression continue. Nous aidons les parias à s’adapter à une oppression qui les rend fonctionnellement inférieurs, suffisamment pour satisfaire nos propres besoins libéraux d’administrer des soins paternalistes aux “untermensch” (sous-hommes).

Le noir ou le brun du ghetto n’a plus de temps à perdre avec l’attitude condescendante des libéraux et tente constamment de provoquer notre véritable visage raciste/islamophobe. Ils refusent de voir comme un progrès le couteau dans leur dos tiré de quatre pouces à deux pouces. Ils préfèrent nous poignarder à nouveau dans notre sempiternel “white backlash” avec ces mots :

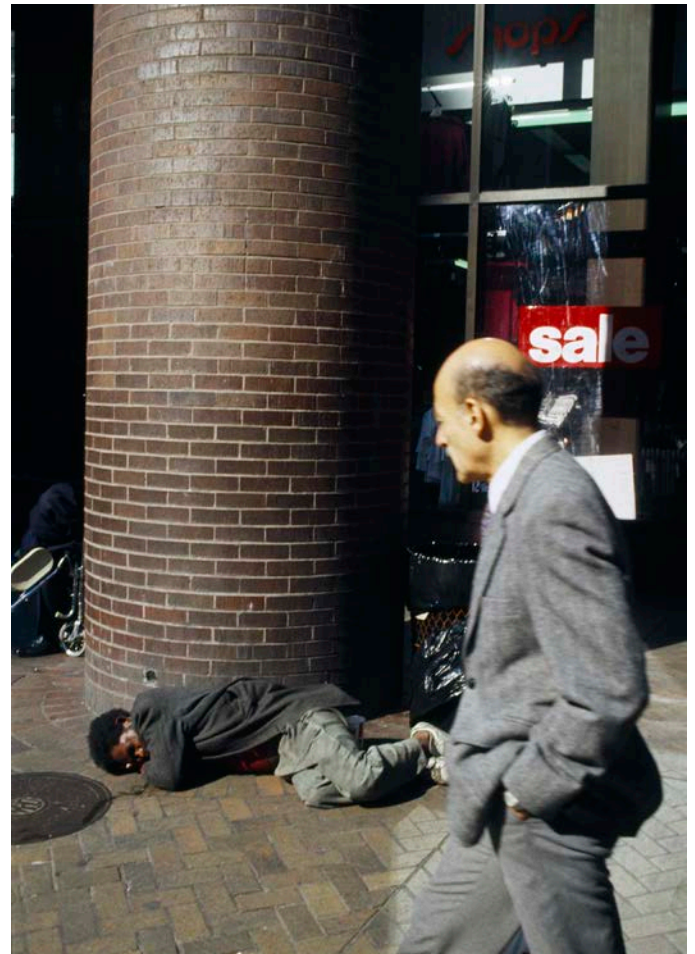


1992 - NYC

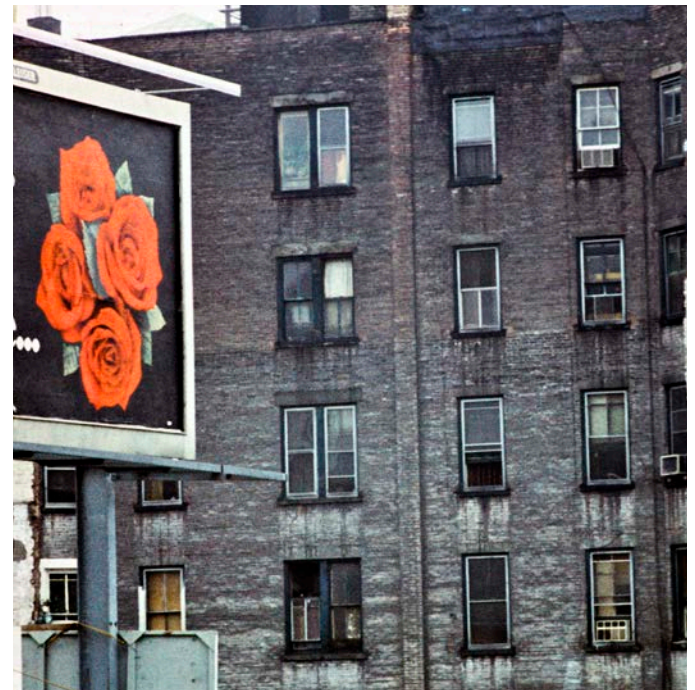
*Avant tout, je veux être aimé...  
 Si je ne peux pas être aimée, je veux être respectée.  
 Si je ne peux pas être respecté, je veux être reconnu...  
 Si je ne peux pas être reconnu, je veux être accepté  
 Si je ne peux pas être accepté, je veux être remarqué  
 Si je ne peux pas être remarqué, je veux être craint  
 Si je ne peux pas être craint, je veux être haï.*

La vision que les Noirs ont d’Harlem invalide notre besoin de voir une victime, car ils ne peuvent pas ne voir que le pire dans le ghetto sans devenir fous. Par exemple, ils ne souligneront pas que 10% des jeunes de Harlem sont des criminels violents qui terrorisent les rues. Ils renverseront la situation, encouragés par le fait incroyable que, malgré cet environnement criminel, 90 % des jeunes n’ont jamais eu affaire à la justice.

Ils observeront la culture qui prospère au milieu de l’oppression et seront encouragés par le fait que la plupart des habitants de Harlem survivent. Ils verront les nombreuses roses qui réussissent à pousser dans cette jungle.



1995 - NYC



1974 - Harlem, NY





1974 - NYC



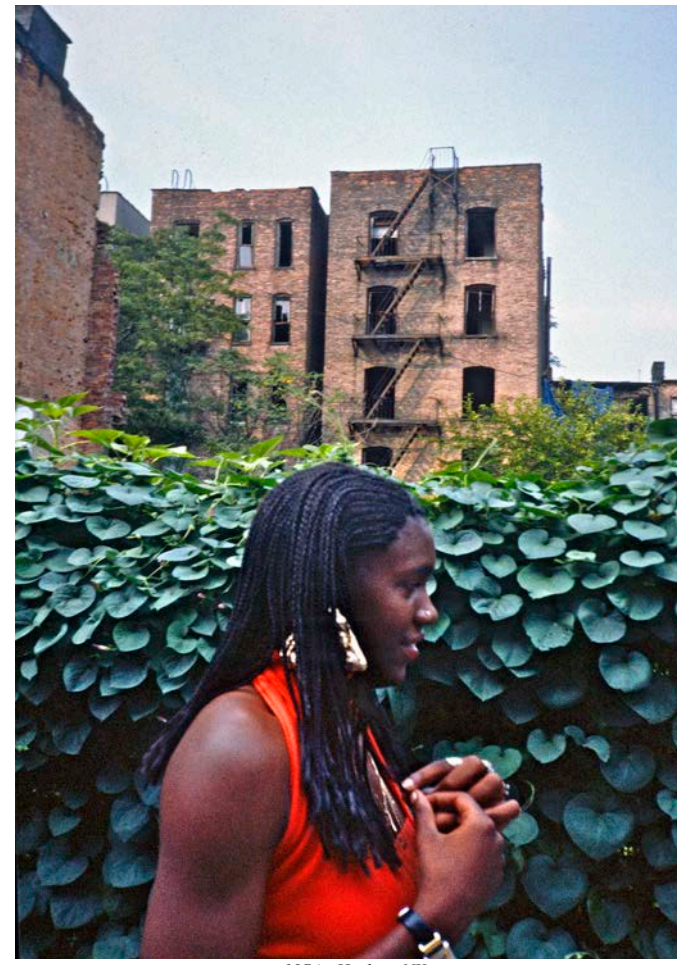
1989 - Harlem, NY



1973 - Harlem, NY



1992 - Harlem, NY



1974 - Harlem, NY



1974 - Harlem, NY



1973 - Harlem, NY

*Il y a une rose dans le Harlem espagnol,  
 une rose dans le Harlem noir et espagnol.  
 C'est une rose spéciale,  
 elle ne voit jamais le soleil  
 elle ne sort que  
 quand la lune est en fuite  
 et que toutes les étoiles brillent.  
 Elle pousse dans la rue  
 à travers le béton  
 doux, sucré et rêveur.  
 Avec des yeux aussi noirs que le charbon  
 ils regardent dans mon âme  
 et y allument un feu  
 et alors je perds le contrôle  
 Je veux lui demander pardon  
 Je vais cueillir cette rose  
 et la regarder  
 pendant qu'elle pousse dans mon jardin.*



1973 - Harlem, NY



1973 - Harlem, NY





1974 - Spanish Harlem, NY



1995 - Chicago



1974 - NYC



1974 - NYC



1974 - NYC



1990 - Harlem, NY



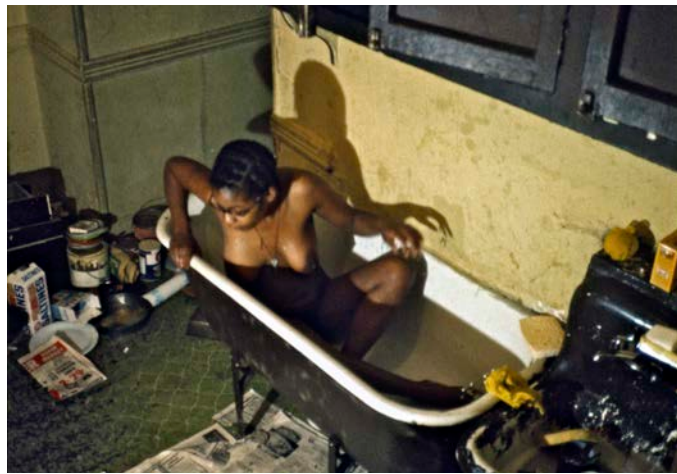


1972 - NYC

Pour moi, une telle rose était Marilyn. Lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois, elle était héroïnomane et se piquait plusieurs fois par semaine. Sa situation dans le petit appartement était désespérée, et j'admirais qu'elle soit capable de s'en sortir - je m'enfonçais moi-même de plus en plus dans le désespoir lorsque je vivais avec elle. Jamais de ma vie je n'ai vécu dans des conditions aussi oppressantes et anéantissantes pour mon âme. Je ne pouvais ni penser ni écrire dans l'appartement. Ce n'était pas seulement les cambriolages constants, c'était aussi la peur de ces cambriolages, la peur de ce qui pourrait se passer la prochaine fois, ainsi que la peur de marcher dans le couloir ou dans la rue, où vous pourriez être attaqué avec un couteau ou un pistolet. On peut s'habituer à l'étroitesse. Vous pouvez vous habituer à une table de dîner qui fait également office de baignoire dans la cuisine. On peut s'habituer à avoir un grillage entre la cuisine et la chambre à coucher pour que les rats ne puissent pas entrer et vous mordre le visage. Et on prend vite l'habitude, le matin, de balayer de lit les cafards morts sur lesquels on a dormi toute la nuit. Même les fusillades et les sirènes de police des séries télévisées violentes américaines qui percent les murs peuvent être un agréable soulagement par rapport aux sons similaires provenant de la rue. Mais la peur persistante de ce moment où vous pourriez vous-même être poignardé dans l'estomac - ça, vous ne pouvez jamais



1972 - NYC



1972 - NYC

vous y habituer. J'ai été attaqué même la veille de Noël. Par trois hommes armés. Ne me demandez pas comment j'ai survécu en vivant avec Marilyn. C'est un paradoxe que, dans le pays le plus riche du monde, le mot "survie", que je n'avais jamais entendu avant de venir en Amérique, sauf en rapport avec Darwin, soit devenu un concept quotidien. Mais demandez plutôt comment Marilyn a survécu, non seulement dans son corps mais aussi dans son esprit. Non seulement elle a survécu, mais elle a même pu s'arracher au ghetto et devenir actrice à San Francisco. Oui, c'était une rose qui a réussi à jaillir de l'asphalte.

Partout dans le monde, nous, les oppresseurs, aimons utiliser de telles exceptions encourageantes pour opprimer davantage nos victimes. Nous nous assurons constamment les uns aux autres - avec des histoires roses d'individus ou d'une classe moyenne noire ou d'un Obama ayant réussi - que nous ne sommes pas seulement justes mais pratiquement des saints.

C'est un effort mesquin et calculé pour montrer qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez tous ceux qui n'ont pas réussi, en rendant une fois de plus nos captifs responsables de leur propre captivité.



1974 - Bronx, NY

Mais Harlem était loin d'être le pire ghetto de New York. Dans le South Bronx, où les équipes de tournage européennes tournaient souvent leurs séquences sur la destruction de l'Allemagne en temps de guerre, il y avait des quartiers où neuf personnes sur dix mouraient d'une mort non naturelle - meurtre, faim, overdose, morsure de rat, etc. Dans le ghetto de Brownsville, j'ai vu deux meurtres et entendu parler de quatre autres le même jour.

La plupart des oppresseurs ont du mal à comprendre comment nous construisons des ghettos. Par exemple, il n'y a pas de murs autour d'un ghetto, et ce n'est pas nécessairement le résultat d'un mauvais logement. Il n'y a pas que les classes défavorisées que nous ghettoisons.

Que le ghetto ne soit pas quelque chose de concret, comme les bouteilles cassées et les débris, je l'ai vu à Détroit, où les logements étaient bien meilleurs qu'à Harlem. Ici, j'ai eu la chance de pouvoir vivre des deux côtés de la ligne de démarcation entre le ghetto et les zones blanches - tout au bout, là où toutes les maisons blanches sont à vendre.



1973 - Bronx, NY



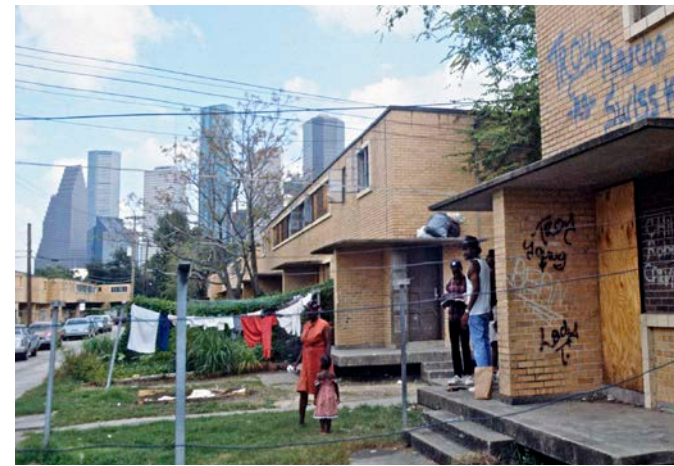


1974 - Saratoga, NY

Je peux comprendre beaucoup de choses sur le racisme des Blancs, mais je ne comprends toujours pas pourquoi ces Blancs abandonnent tout ce qu'ils ont construit et aimé simplement parce qu'une famille noire s'installe dans le quartier. Ces Noirs plus aisés répondent en tous points aux exigences de la classe moyenne blanche - une pelouse bien tondue, une haie, des rhododendrons. Et c'est à cela que le quartier continuerait de ressembler si les Blancs ne fuyaient pas. En même temps, ces Noirs ont une culture bien plus américaine que celle des immigrants européens et asiatiques que nous acceptons immédiatement dans notre soi-disant melting pot. Lorsque je vivais du côté blanc de la barrière embarrassante du ghetto des panneaux "À vendre", presque personne ne pouvait offrir une logique de déménagement, sauf celle, erronée, de la "baisse de la valeur des propriétés", qui n'arrive que parce qu'ils vendent tous en même temps. Ainsi, j'ai vécu cette situation comme une grande conspiration américaine blanche visant à empêcher les Noirs d'accéder au melting-pot, orchestrée par diverses formes de redlining illégal par la National Association of Realtors.

L'une des raisons pour lesquelles j'ai souvent dû fuir vers les banlieues plus fraîches était la température estivale étouffante dans les ghettos rouges, ou plutôt les ghettos de la chaleur, avec beaucoup de béton et d'asphalte - jusqu'à 20 degrés de plus,

comme le NY Times l'a prouvé depuis - par rapport aux quartiers blancs de facto couverts d'arbres. Chaque fois que je parlais, j'avais l'impression d'avoir trahi la classe marginale noire. Car lorsque, grâce à nos privilèges de Blancs, nous nous réfugions dans des quartiers qui deviennent attrayants, la valeur des maisons et des biens augmente, et nous pouvons emprunter sur nos fonds propres pour envoyer nos enfants dans des universités coûteuses afin de progresser. Mais il s'agit d'une richesse volée puisque, ce faisant, nous provoquons l'effondrement de la valeur des logements des Noirs dans les zones que nous transformons en ghettos, les empêchant de contracter des prêts garantis par leurs biens, ce qui les rend de plus en plus pauvres. Grâce à ce racisme aversif, dans les années 70, chaque Blanc s'était rendu six fois plus riche que chaque Noir. L'argent se multiplie, et en l'an 2000, nous étions devenus huit fois plus riches. Après les réductions d'impôts des années Bush, nous étions 12 fois plus riches que chaque noir. Et aujourd'hui, après la crise financière - causée par notre racisme lorsque nous avons accordé des prêts à risque sans valeur à la classe moyenne noire en difficulté - nous sommes devenus 20 fois plus riches.



1991 - Freeman's quarter, Houston, TX

De l'autre côté de la barrière, je vivais chaque blanc qui déménageait comme un coup de poignard dans le cœur des noirs. Les Noirs plus âgés faisaient tout pour plaire aux Blancs, mais les jeunes étaient beaucoup plus sensibles. Le sentiment soudain d'être exclu à jamais du courant dominant de la société - voir quelqu'un enlever l'échelle menant au "rêve américain" au moment même où vous en êtes plus proche que jamais - déclenche naturellement du ressentiment. Parfois violent. Notre coup de poignard dans le cœur transformera quelques-uns de ces jeunes, par ailleurs bien élevés, en malfaiteurs, attisant la haine des Blancs restants à la périphérie du ghetto, qui accuseront ensuite la victime et partiront.

Dans ce livre, je ne traite pas beaucoup des problèmes de la classe moyenne, mais je n'ai pas pu m'empêcher de voir un lien direct entre la violence que nous commettons à l'encontre de la dignité et de l'estime de soi de ces personnes aux frontières du ghetto et la violence que j'ai connue dans les ghettos intérieurs, entre notre coup de poignard blanc américain dans le cœur de la classe moyenne noire et l'effrayant coup de poignard dans le dos de la sous-classe.

J'ai vu l'explosion de la criminalité noire dans les années 70 comme le résultat de la colère irrationnelle causée par la trahison des Blancs et je n'ai donc pas compris pourquoi elle a diminué dans les années 90. Ce n'est qu'ensuite que j'ai compris que cette vague de criminalité était également due à la fuite des Blancs. Lorsque les grandes compagnies pétrolières ont mis du plomb dans l'essence dans les années 1940, des études montrent qu'il a commencé à affecter le cerveau des enfants en développement, provoquant une augmentation de l'agressivité et une diminution du contrôle des impulsions lorsqu'ils sont devenus adolescents. Ce phénomène a affecté de manière disproportionnée les enfants noirs que nous avons forcés à vivre dans des quartiers défavorisés situés juste à côté des autoroutes et des raffineries, comme on peut le voir ici à Philadelphie et dans le Fourth Ward de Houston, où George Floyd a grandi. De plus, les maisons que les Blancs leur ont laissées étaient pleines de plomb toxique. J'ai souvent vu des enfants à l'air incroyablement bête (cerveau endommagé) ou assis en train de ronger des tuyaux de plomb. Et j'ai certainement vu cette génération agir par le biais de crimes violents incroyablement "débiles". Dans les années 70, les États-Unis ont commencé à éliminer progressivement l'essence au plomb et les



1986 - Philadelphie, PA. Projet à côté de l'autoroute et de la raffinerie de pétrole ESSO.

nouveau-nés ont été régulièrement exposés à moins de plomb, ce qui a entraîné une chute spectaculaire de la criminalité 20 ans plus tard.

J'en suis donc venu à comprendre que le ghetto est la continuation, imposée par la société blanche, du milieu violent de l'esclavage des esclaves. Lorsque cette violence blanche intériorisée subit la pression directe du chômage, qui est particulièrement grave à Detroit, elle explose en violence physique. Tout comme le nombre de divorces de Noirs fluctue avec le chômage, il en va de même pour les meurtres et les violences contre les membres de la famille.

Presque chaque fois que je revenais à Detroit, d'autres de mes amis noirs avaient été tués. Cette lettre à mes parents, écrite durant mes premiers mois en Amérique, montre comment j'ai immédiatement perçu le coup de poignard du Golgotha du racisme blanc derrière la saignée d'un peuple sur la croix.



1971 - Alexandria, VA



# Pâques à Détroit

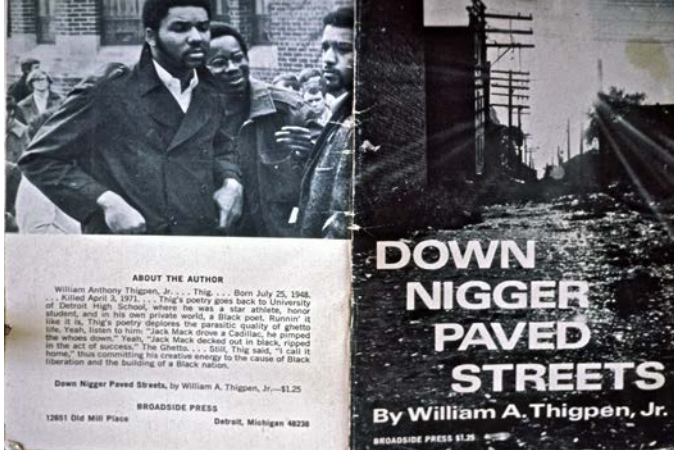
(ou Saint Jean 19, 31-37)

Chers Maman et Papa,

C’est la Pâque la plus choquante que j’aie jamais vécue. Je suis maintenant à Détroit, qui n’est rien de moins qu’un cauchemar. En venant de San Francisco, je me suis arrêté à Chicago pour rendre visite à Denia, la jeune écrivaine noire avec laquelle j’ai vécu à Noël. Même là, les horreurs ont commencé. Vous vous souvenez de ses deux copines avec lesquelles elle et moi passions tant de temps ? Elle m’a dit que l’une d’elles, Theresia - cette jeune fille de dix-neuf ans, tendre et calme - a été assassinée depuis. Elle a probablement été tuée par quelqu’un qu’elle connaissait, puisqu’il semble qu’elle ait ouvert la porte aux meurtriers. Elle a été trouvée par son fiancé, abattue et découpée au couteau. C’est la deuxième personne que je connais en Amérique qui a été assassinée. Denia a maintenant acheté une arme et a commencé à s’entraîner au tir. Cette nuit-là, à Chicago, j’ai également vécu ma première grande fusillade, probablement entre la police et des criminels. Nous étions en visite dans la rue Mohawk lorsque la fusillade a soudainement éclaté en bas, dans l’obscurité. J’ai essayé de regarder dehors, mais Denia m’a éloigné de la fenêtre.

Eh bien, j’ai presque oublié tout cela, comparé aux choses qui se sont passées ici à Détroit. D’abord, j’ai vécu dans la famille d’un ouvrier automobile aisé, dans l’un des quartiers noirs respectables de la limite des sept miles, là où commencent les zones blanches. Leur fils était venu me chercher et m’avait invité chez lui - la troisième maison noire dans laquelle j’ai vécu. Des gens magnifiques. Le matin de Pâques, ils m’ont emmené à l’église. Mais ensuite, j’ai emménagé dans le ghetto lui-même avec trois étudiants, et depuis, c’est un cauchemar. L’un des premiers jours où j’étais ici, Thigpen, qu’on venait de me présenter, a été assassiné. C’était une personne fantastique, grosse comme un ours, et un poète (je vous envoie son recueil, *Down Nigger Paved Streets*). Apparemment pour la seule raison qu’il avait écrit un poème inoffensif sur le trafic de stupéfiants dans la ville, il a été retrouvé l’autre jour exécuté par des gangsters des stupéfiants avec deux de ses amis. Ils ont été attachés, allongés sur le sol et tués d’une balle derrière la tête. Mais ce qui m’a le plus choqué, c’est la réaction des trois personnes avec qui je vis. L’un d’eux, Jeff, connaissait Thigpen depuis des années et est photographié avec lui dans un livre. Mais Jeff est arrivé calmement avec le journal un matin en disant : “Hé, tu te souviens de ce type, Thigpen, que tu as rencontré l’autre jour ? Regardez, ils l’ont époustoufflé aussi.” Il n’a pas fait une plus grande impression. C’est ainsi qu’ils réagissent à toute cette violence, qui m’atteint vraiment. Mais ils ont quand même peur eux-mêmes. Je ne suis pas le seul à trembler de peur ici.

Les nuits sont les pires. Je commence à être vraiment déprimée par le manque de sommeil. Jeff et les deux autres dorment à



1971 - Detroit

l’étage, tandis que je reste en bas, dans le salon. Chaque nuit, ils poussent le réfrigérateur devant la porte et mettent des bouteilles vides dessus, de sorte que toute tentative d’ouvrir la porte fera tomber les bouteilles et les réveillera. Une nuit, le chat a sauté sur le réfrigérateur et a fait tomber les bouteilles avec fracas, alors je me suis précipitée à l’étage pour rejoindre les autres. Je suis maintenant une épave nerveuse et je suis constamment allongé à l’écoute de bruits de pas à l’extérieur (personne, sauf les voleurs, n’ose aller à pied la nuit à Détroit, d’après ce que je peux voir d’ici). De temps en temps, j’entends des coups de feu à l’extérieur. Je n’ai jamais vraiment tremblé auparavant, mais maintenant j’ai parfois la même sensation de gelée que la nuit où j’ai été agressé à San Francisco. Les battements de mon cœur suffisent à me tenir éveillé.

En fait, je ne pensais vraiment pas avoir fermé les yeux une seule fois de toute la semaine, jusqu’à ce que je me réveille soudainement d’un terrible cauchemar.

Je ne rêve presque jamais quand je voyage, mais cette nuit-là, j’ai rêvé d’une journée ensoleillée où j’avais onze ans, allongé sur le sol du salon, chez moi, au presbytère. J’étais allongé et je mangeais des oranges, je m’en souviens, lorsque les informations à la radio ont annoncé l’assassinat de Lumumba. Je ne comprenais rien à l’époque, mais je m’en souviens très bien. Cette scène, je la voyais maintenant clairement devant moi dans le cauchemar, mais elle changeait sans cesse pour une autre scène quelque part en Afrique, où j’étais allongé sur le sol tandis que des Africains tiraient sur moi une rafale de mitraillette après l’autre. Je leur criais d’arrêter, mais les balles continuaient à me transpercer, une sensation terrible. Je me suis réveillé dans ce véritable cauchemar de Détroit, que j’ai soudain trouvé assez paisible en comparaison, et un peu plus tard, j’ai réussi à dormir quelques heures.



1996 - Detroit

Mais les cauchemars ne sont pas toujours terminés quand le jour se lève. L’un des premiers jours de mon séjour, je me suis aventuré dans les rues à pied. À peine une demi-heure s’était écoulée qu’une voiture de police avec deux policiers blancs s’est arrêtée et m’a appelé à la voiture. J’étais presque heureux de revoir des visages blancs et je me suis approché. Ils ont demandé à voir ma carte d’identité. On se fait constamment arrêter comme ça quand on se promène dans le ghetto. Je me demande souvent quelle différence il y a vraiment entre le fait d’être dans le ghetto ici et le fait d’être un Noir en Afrique du Sud, quand on doit constamment montrer ses papiers d’identité à des policiers blancs. C’est donc presque automatiquement que j’ai plongé ma main dans mon sac à bandoulière pour en sortir mon passeport. Immédiatement, les pistolets des flics ont jailli en plein dans mon visage : “Arrêtez !” C’est une expérience terrible que de regarder dans la gueule d’un pistolet, et je me suis mis à trembler de peur. Mais il ne s’est rien passé, ils avaient juste peur que j’aie un pistolet dans mon sac. C’était comme un miracle que leurs armes ne soient pas parties.

Comment les gens peuvent-ils vivre dans un tel monde où ils ont si peu confiance les uns dans les autres ? Ils m’ont donné l’avertissement habituel : “Tu ferais mieux de quitter ce quartier, vite !” J’avais repris confiance en moi et j’ai répondu avec audace : “J’habite ici !”. Plus je vis ici, plus je regarde les Blancs avec les yeux des Noirs, et je ne peux m’empêcher de nourrir une haine toujours plus grande à leur égard. C’est une sensation étrange que de vivre dans une ville comme Détroit où l’on ne voit jamais que des visages noirs autour de soi. Petit à petit, vous subissez un lent changement. Les visages noirs deviennent proches et familiers, et donc chaleureux, tandis que les visages blancs semblent lointains et inconnus, et donc froids. Malgré toutes ces horreurs, je n’ai certainement aucune envie de sortir dans les étendues froides et glacées où s’arrête

le ghetto. Vous pouvez donc probablement comprendre le choc que j’éprouve chaque fois que j’allume la télévision et que je ne vois soudain plus que des visages blancs. Oui, d’une manière étrange, les visages blancs deviennent une partie substantielle du cauchemar de Detroit. Car ce n’est pas seulement le crime qui m’empêche de dormir la nuit. C’est tout autant la télévision et la radio. Partout dans les ghettos de Detroit et de Chicago, les Noirs ont l’habitude de laisser la télévision et la radio allumées toute la nuit pour faire croire aux voleurs que vous êtes encore éveillé. De plus, ils se sont progressivement habitués à dormir avec la télévision et la radio allumées, au point que cela est devenu une sorte de narcotique ; beaucoup d’entre eux ne peuvent tout simplement pas s’endormir sans ce bruit.

J’ai découvert cela un jour où Denia et moi voulions faire une sieste à Chicago et qu’elle a automatiquement allumé la télévision pour s’endormir. Il est choquant de voir à quel point certaines personnes deviennent rapidement dépendantes de ce narcotique sonore. Lorsque j’ai vécu avec Orline, cette belle jeune mère noire à Jackson, à cinquante miles de Détroit, j’ai découvert qu’il était presque impossible pour nous de vivre ensemble. Lorsque nous allions nous coucher, elle allumait toujours la radio. Je restais alors allongé en attendant qu’elle s’endorme, après quoi j’essayais lentement de baisser le volume, car sinon il m’était absolument impossible de m’endormir. Mais chaque fois que je baissais le volume jusqu’à un certain niveau, ses deux enfants de deux et trois ans se réveillaient et se mettaient à pleurer, si bien que je devais immédiatement baisser à nouveau le volume. Je n’ai pu le supporter que pendant deux nuits, après quoi j’ai dû déménager. Nous étions simplement, comme l’a dit Orline, “culturellement incompatibles”.



1973 - Jackson, MI - Orline et ses enfants





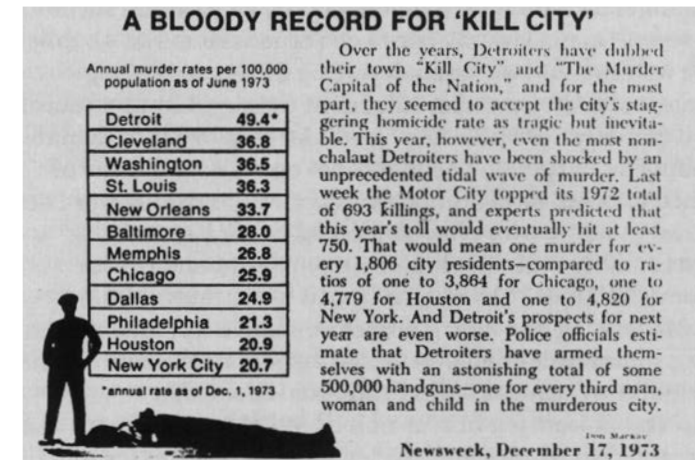
1974 - Detroit



1971 - Chris, Aaron et Jerry à Detroit



1972 - Detroit



Mais je pense qu'il y a des implications terrifiantes si tant de Noirs dans les ghettos urbains sont également dépendants de ce bruit. Vous ne pouvez tout simplement pas imaginer au Danemark à quel point la radio américaine est primitive : la musique constante en boum-boum interrompt toutes les deux minutes par ce qu'ils appellent des "messages". On entend tout le temps le message soporifique : "Laissez-nous conduire." Tout cela ressemble à une grande conspiration blanche contre les Noirs. Tout comme ils ont bombardé la population sud-vietnamienne dans des "villages stratégiques" afin de lui laver le cerveau, on dirait presque qu'aux États-Unis, ils ont forcé les Noirs à quitter les petits villages pour se retrouver dans ces grands camps de concentration psychiques, où ils peuvent mieux les contrôler grâce aux médias de masse.

Il est incroyable de constater qu'en raison de cette oppression, ils se conforment presque à la lettre à toutes les opinions de leurs oppresseurs. Dans le Sud, on pouvait au moins penser, mais ici, on est constamment bombardé de ce que les autres veulent que vous pensiez - ou plutôt, on vous empêche de penser. Toute cette musique et ce bruit n'étouffent-ils pas la capacité d'une personne à se développer de manière indépendante et intellectuelle ? N'est-il pas étrange que beaucoup de ces personnes ressemblent à des zombies, comme ils l'appellent eux-mêmes en plaisantant ?

Les trois personnes avec lesquelles je vis font partie des rares personnes politiquement actives de Détroit. Jeff m'a donné des livres sur Cuba qu'il veut que je lise. Mais il m'est impossible de lire dans cet environnement, avec tout le bruit, la nervosité, les tremblements et la peur de quelque chose, bien que vous ne sachiez même pas de quoi il s'agit. Jeff fait partie du nombre croissant de Noirs qui ont voyagé illégalement à Cuba en passant par le Canada. Il me raconte tant de choses fantastiques à son sujet, et je l'écoute, mais la plupart de ces choses semblent si peu pertinentes dans cet environnement cruel. Il dit que Cuba est le premier endroit où il a pu respirer librement. Tous les Cubains sont armés, comme ici à Detroit, mais il n'a jamais eu peur à Cuba. La seule chose qui l'a déçu est que les Noirs cubains n'ont pas encore de coiffure afro.

Jeff était si heureux à Cuba qu'il a tout fait pour éviter d'être renvoyé aux États-Unis, mais il n'a pas été autorisé à rester. Après ce voyage, il a eu des problèmes avec le FBI, qui a rendu visite à ses parents à deux reprises. Son aide aux étudiants a été soudainement coupée et il a été renvoyé de l'université. Il est donc devenu chauffeur de taxi, et se promène dans son propre monde de rêve en lisant des livres sur Cuba dans le taxi. Il m'a dit un jour en riant qu'il s'était "braqué" il y a quelques semaines. Comme les chauffeurs de taxi se font toujours agresser, il s'est "volé" 50 dollars, a appelé la police et a dit que le voleur était noir, qu'il avait l'air d'untel et qu'il a couru dans cette direction. Puis il n'a plus eu à travailler ce jour-là et s'est rendu à Belle Isle pour lire ses livres sur Cuba.

Malheureusement, il ne veut pas utiliser ses expériences pour travailler politiquement ici à Detroit ; le système est tellement massif et oppressif que cela ne sert à rien, dit-il. Il s'efforce donc maintenant de retourner à Cuba. Il veut cependant se rendre à Washington dans deux jours pour manifester contre la guerre du Vietnam. Un million de personnes sont attendues. Nous irons ensemble en voiture. J'ai hâte de sortir de cet enfer, et j'espère seulement que ce sera plus paisible à Washington pour que je puisse me reposer. Mais je dois revenir à Detroit. Comme à Chicago, j'ai rencontré ici des gens si chaleureux que je n'arrive pas à comprendre leur bonté à mon égard. Je ne peux pas comprendre comment deux villes aussi cruelles et oppressantes peuvent contenir des gens aussi exceptionnels. Il doit m'être possible d'apprendre à vivre avec le ghetto, car je dois revenir vers ces gens. Mais il me faudra beaucoup de temps pour m'habituer à ces conditions. Pour aller au magasin du coin le soir, nous devons prendre la voiture. Jeff et les deux autres n'osent tout simplement pas marcher un bloc et demi !

Je me souviendrai de Détroit comme d'un interminable trajet en voiture à travers une ville fantôme, au son du dernier tube noir de l'autoradio, "Pour l'amour de Dieu, donnez plus de pouvoir au peuple", que l'on me martèle dans la tête. Et puis, chaque jour, les dernières statistiques sur les meurtres. Comme c'est la semaine de Pâques, seulement 26 personnes ont été assassinées. Ils s'attendent à atteindre les 1 000 avant Noël ! On perd plus de vies en un an dans la guerre civile ici qu'en six ans en Irlande du



1971 - Philadelphia, PA

Nord. Pourtant, dans les journaux, "cinq personnes tuées dans les violences d'hier à Détroit" ne méritent qu'un avis en page 18, tandis que les titres de la première page décrivent la perte de deux vies dans la "tragique" guerre civile d'Irlande du Nord. Au fait, les journaux danois ont-ils écrit sur la jeune fille noire stigmatisée, qui a saigné à Pâques ?

En tout cas, j'espère que vous avez passé des Pâques plus paisibles.  
*Avec amour, Jacob.*



Les ghettos américains s'étendent en ceintures épaisses, de cinq à dix miles de large, autour des quartiers d'affaires du centre-ville, comme ici à Houston, où les riches vivent dans la ville et les pauvres dans les bidonvilles de la périphérie. Les riches vivent en ville et les pauvres dans les bidonvilles de la périphérie. Les classes défavorisées sont constamment pressées et bousculées. La "suppression" urbaine (comme l'appellent les Noirs), censée profiter à la classe défavorisée, est utilisée pour se débarrasser, concentrer ou cacher nos indésirables. C'est particulièrement vrai dans le Harlem historique, d'où la plupart des Noirs d'aujourd'hui ont été chassés. J'ai souvent pleuré en voyant comment les quartiers de "taudis" historiques d'apparence européenne ont été labourés et mis à l'écart, comme ici dans le ghetto douillet et charmant de Baltimore.

Empilés, on se sent encore plus confiné et, par conséquent, la criminalité augmente proportionnellement à la hauteur de ces taudis verticaux. À Philadelphie, les gangs de rue ont été remplacés par des gangs d'étage qui luttent les uns contre les autres - sortir de l'ascenseur au mauvais étage pouvait signifier la mort. Plus de 100 membres de gangs de rue, âgés de 12 à 17 ans, y étaient tués chaque année. L'un d'entre eux était un vendeur de rue local qui gagnait sa vie en vendant mon livre American Pictures. J'ai eu plusieurs amis qui ont été braqués par des enfants de 10 ou 11 ans qui tirent également à tout va avec des mitraillettes Uzi.



1997 - Robert Taylor Homes, Chicago

En leur infligeant une peine souvent double de leur âge, nous, les Blancs, espérons avoir supprimé une partie du ghetto. De la même manière futile, nous démolissons les maisons du ghetto sans en supprimer les causes. Bien qu'il soit prouvé que cinq violations du code du logement sur six dans les bidonvilles sont dues à la négligence des propriétaires, et non à celle de leurs locataires désespérés, le mythe de la responsabilité des pauvres selon lequel "les gens causent les bidonvilles" persiste. Quelques propriétaires de taudis avec lesquels j'ai vécu dans d'immenses demeures en dehors des villes ont certainement contribué à répandre de telles idées.

Pourtant, ayant vécu pendant des années dans ces vieux appartements délabrés remis aux pauvres lorsqu'ils sont déjà usés et épuisés, je n'ai jamais été témoin d'une destruction par les locataires du type de celle qui crée un bidonville : toits qui fuient, planchers et escaliers qui s'affaissent, plomberie, canalisations d'égout et câblage défectueux. Mais je n'oublierai jamais la douleur et l'angoisse que j'ai vécues avec mes meilleurs amis du ghetto de Fillmore, Johari et Lance, lorsque leur fille est morte après être passée à travers une fenêtre pourrie que leur propriétaire avait refusé pendant des années de mettre aux normes. Ses funérailles sont présentées à la fin du livre.



1997 - Robert Taylor Homes, Chicago



1973 - Baltimore



1973 - Baltimore



1974 - Philadelphia, PA



1975 - Richmond, VA



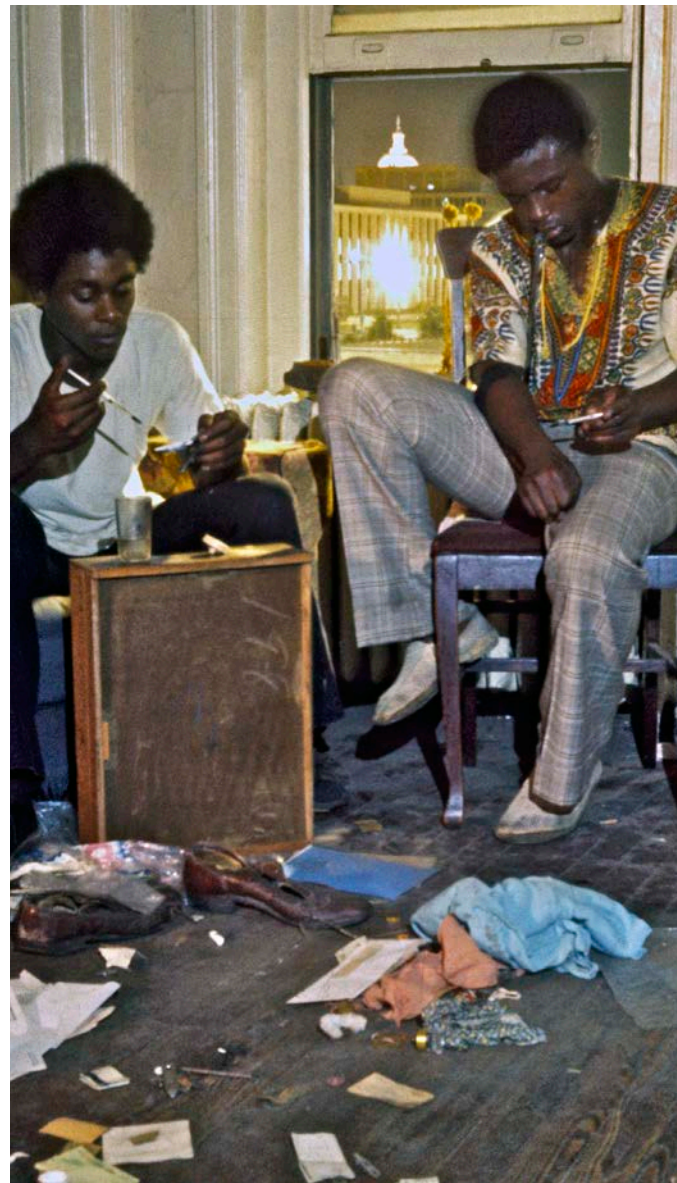
1973 - Lake Forest, IL



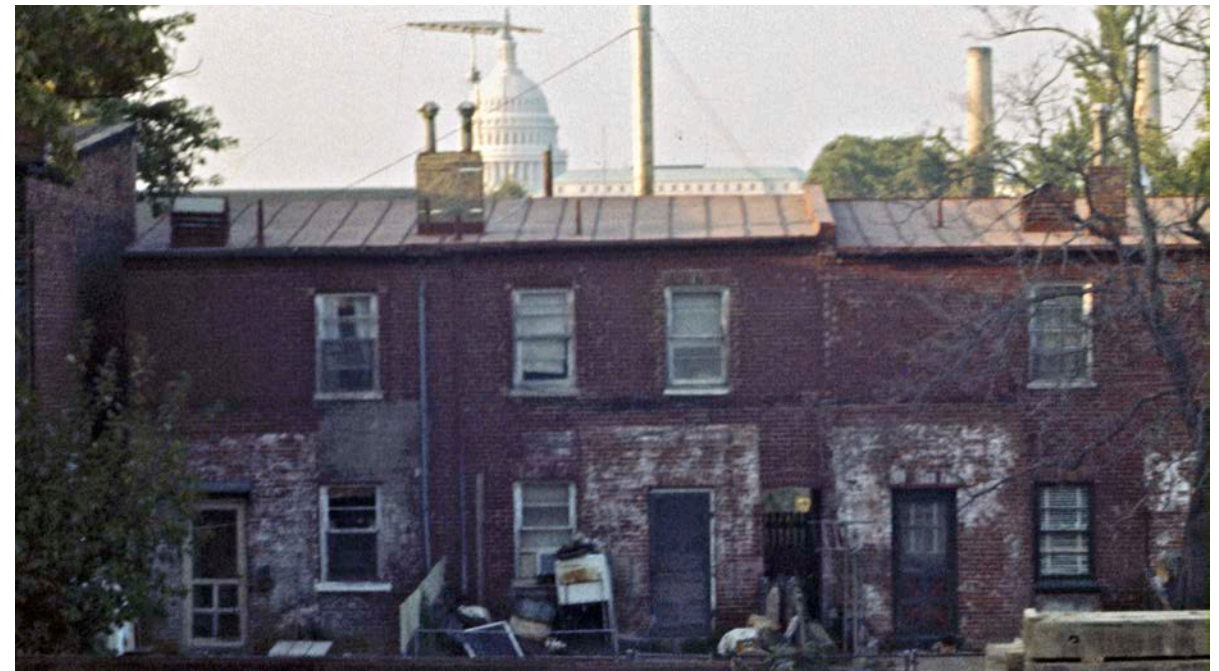
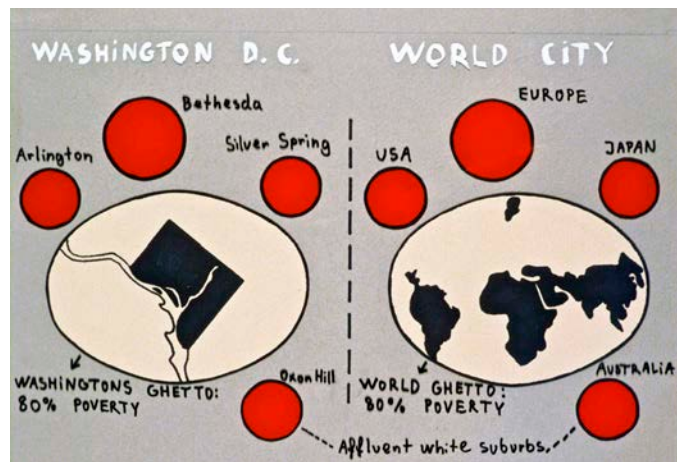
Il est paradoxal que nous cherchions toujours la cause du ghetto à l'intérieur du ghetto lui-même, alors que le concept même de "ghetto" implique que les causes se trouvent à l'extérieur. Surtout dans les banlieues blanches aisées qui entourent chaque ville. Ici, nous avons des arbres, des piscines, et toutes les possibilités de prospérer dans le monde. Nous vivons en dehors des limites de la ville pour que nos enfants n'aient pas à aller à l'école avec des indésirables, et nous évitons de payer des impôts à la ville bien que nous en tirions nos revenus. Ainsi, les villes sont devenues de plus en plus pauvres. Une ville typique, comme Washington DC, ressemble à cet égard à la ville dans laquelle nous vivons tous - la ville-monde. Les centres des deux villes sont constitués à 80 % de bidonvilles habités par des personnes de couleur, et autour d'eux, nous avons mis les banlieues somptueuses d'Europe, des États-Unis, du Japon, de la Chine et de l'Australie. Les banlieusards possèdent la plupart des entreprises à l'intérieur du ghetto et ramènent chez eux d'énormes bénéfices mais refusent de payer des impôts à la ville. Comme le ghetto du monde, Washington devient de plus en plus pauvre, et nous devons envoyer une aide au développement pour rendre un peu de ce que nous avons pris.

Bien que le flux net de capitaux sortant des pays pauvres soit supérieur à ce que nous leur rendons, la plupart d'entre nous sont convaincus que nous sommes généreux et n'apprécions pas la montée de la colère et du terrorisme contre l'Occident dans le tiers-monde. Notre ignorance s'exprime souvent dans le choix de nos dirigeants, comme Trump, qui fait cavalier seul contre toutes les autres nations, refusant de reconnaître la nécessité de rembourser une partie des énormes profits tirés d'accords commerciaux inégaux, de prêts, de matières premières sous-cotées, de la destruction du climat et des paradis fiscaux.

De même, nous sommes incapables de comprendre la colère de Black Lives Matter dans nos ghettos - nous ne sommes pas conscients de la vie dans notre propre capitale, juste en dehors de ses belles zones touristiques aux cerises fleuries. Lors de mon premier voyage dans les années 1970, Washington, capitale du pays le plus riche du monde, était traitée comme un quartier d'urgence contre la faim. Depuis les années 1980, la ville ressemble surtout à une zone de guerre civile, avec des guerres de la drogue dans les rues sans équivalent en dehors du tiers-monde. La criminalité que nous redoutons dans les pays pauvres, notamment sous la forme du terrorisme, est depuis longtemps devenue monnaie courante à DC, qui comptait plus de 2 000 % de vols à main armée en plus par an que les villes similaires en Europe. Le nombre de meurtres à Washington était 50% plus élevé que dans toute la Grande-Bretagne (comme je l'ai écrit dans l'édition 1984 de ce livre). Mais aujourd'hui, alors que les enfants de nos parias en Europe ont commencé à grandir, le tableau est en train de changer. L'Angleterre a désormais dépassé les États-Unis en matière de vols.



1973 - Washington DC



1973 - Washington DC

Dans les quartiers noirs de la ville, un habitant sur dix était un drogué (comme l'a rapporté une année le Washington Post). Ces deux toxicomanes, qui m'ont attaqué mais m'ont ensuite invité chez eux, vivent à seulement trois pâtés de maisons du Capitole, dont on aperçoit le dôme blanc à l'arrière-plan. Bien que les membres du Congrès n'osent pas se rendre à pied à leur domicile après le travail, ils continuent d'augmenter les dépenses militaires dans leur peur paranoïaque du reste du monde tout en procédant à des coupes dans les crédits sociaux. A quoi sert le gilet pare-balles quand la mort vient du cœur ? Un mois avant que je ne vive avec ces toxicomanes, un policier a été abattu dans leur couloir, et une femme a été assassinée dans cette même pièce - le dernier aperçu qu'elle a eu de ce bastion de la démocratie et de la liberté.



1973 - Washington DC



1971 - Alexandria, VA





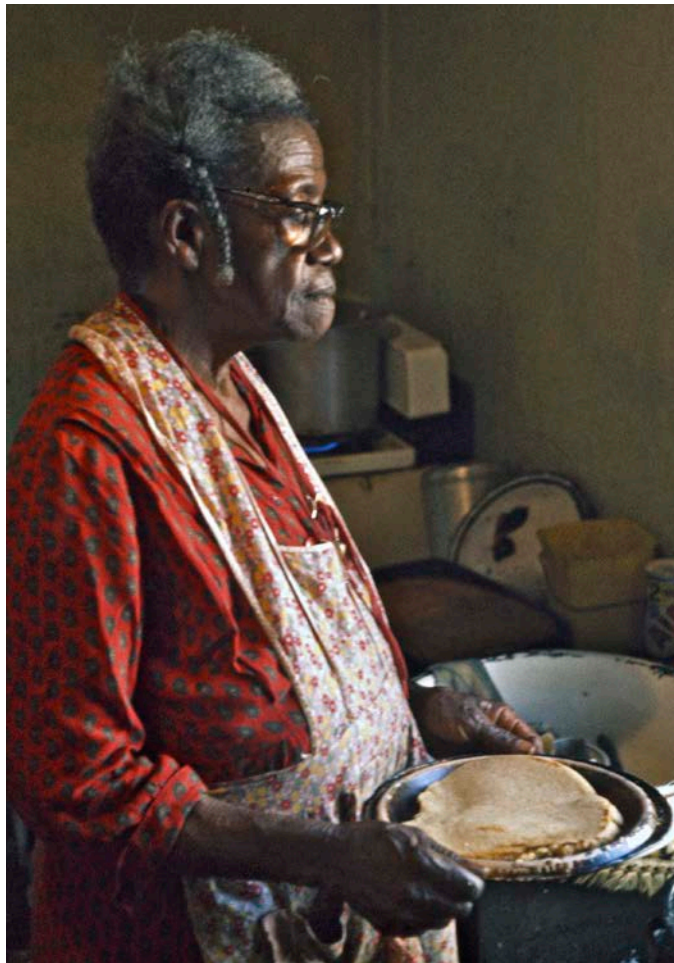
1974 - Elizabethtown, NC



1975 - "Food for thought" - San Francisco



1972 - NYC



1974 - Greenville, NC

Lorsque nous enfermons les gens dans un ghetto, la violence que nous leur faisons subir finit par se retourner contre nous. En le comparant à un autre ghetto, le ghetto "gris" des vieux, j'ai compris pourquoi ceux que nous enfermons sont incapables de s'échapper. Il n'y a pas non plus de murs visibles autour du ghetto gris, mais la dépendance des personnes âgées vis-à-vis des miettes des riches les enferme dans une psychologie de l'impuissance qui ressemble à celle de l'esclavage. Comme pour les classes défavorisées, de nombreuses personnes âgées sont tellement handicapées qu'elles ne peuvent pas occuper de bons emplois et n'ont aucune possibilité d'améliorer leur situation économique. Le sentiment de n'avoir aucun pouvoir sur sa propre vie, d'être totalement dépendant de l'aide des riches, fait partie de la psychopathologie du ghetto, créant dans l'esprit de nombreuses personnes âgées des figures d'autorité ressemblant à "l'Homme" de la psychologie noire.

Le ghetto gris est lié à nos ghettos de Noirs et d'immigrés, car la pauvreté oblige ces populations à s'installer dans les mêmes quartiers où les personnes âgées sont souvent aussi discriminées et oubliées de la société que les Noirs en général. Les personnes âgées meurent parfois de faim dans leur maison parce qu'elles sont terrifiées à l'idée de sortir pour acheter de la nourriture. Cette vieille femme, avec le panneau "smile" à la fenêtre, est la voisine la plus proche du Congrès, ce qui la condamne à une pension inférieure de 40 % au seuil de pauvreté officiel. Dans le Sud, j'ai rencontré des personnes âgées qui ne pouvaient pas du tout bénéficier de la sécurité sociale. Des milliers d'entre eux reçoivent moins que le minimum officiel de 1 400 dollars par mois. Habitué aux États-providence européens, avec leur personnel social et sanitaire qui se rend à domicile pour cuisiner, nettoyer et faire les courses pour les personnes âgées ou infirmes, j'ai trouvé la négligence des personnes âgées aux États-Unis encore plus effroyable.



1973 - "Smile" in Washington, DC



1973 - Baltimore



1978 - Waynesboro, GA





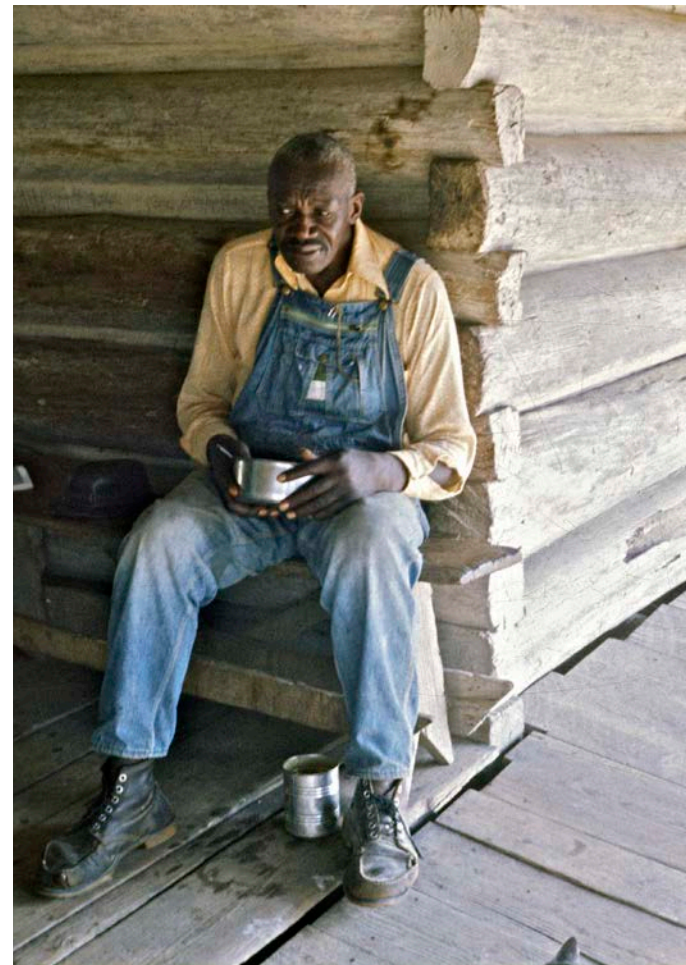
1974 - Washington, NC



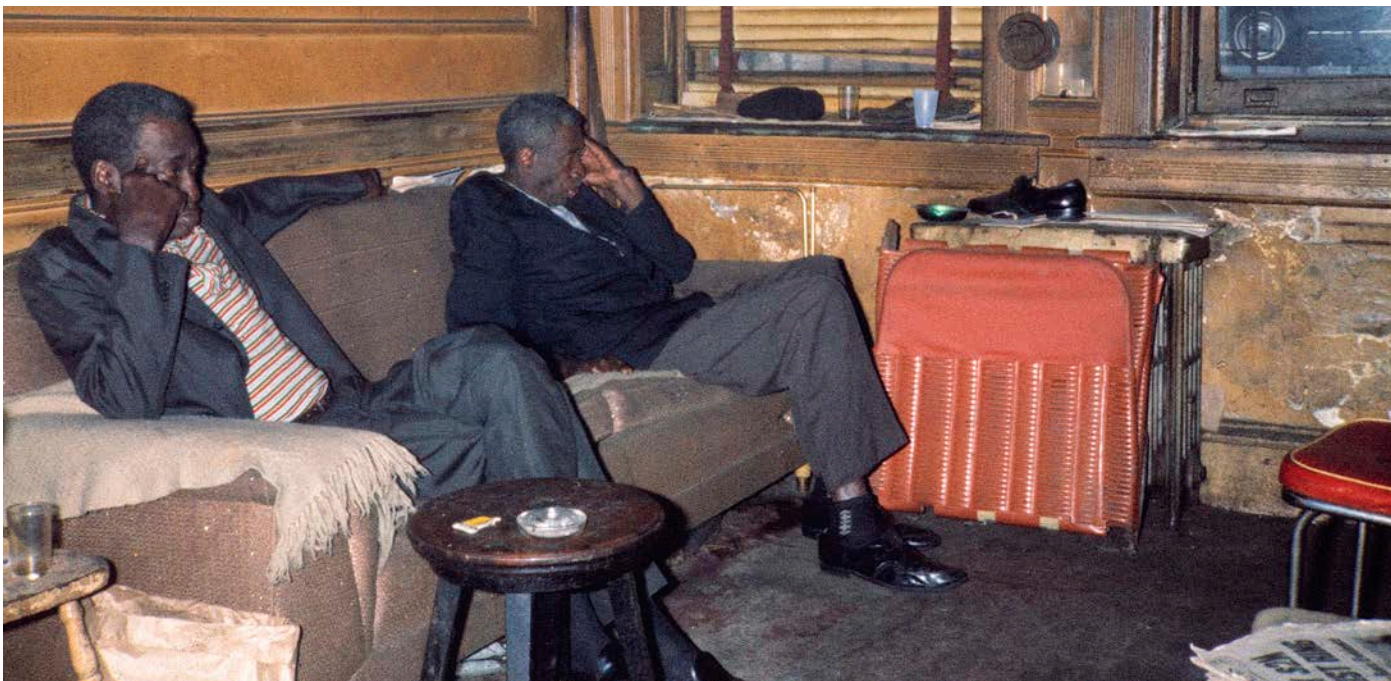
1974 - Norfolk, VA



1974 - Allendale County, SC



1975 - Notasulga, AL



1973 - Harlem, NY



1972 - NYC

Cette vieille femme juive, qui est devenue l'une de mes meilleures amies new-yorkaises, avait émigré de Russie avant la révolution. Elle espérait que le Congrès l'autoriserait à retourner dans la Russie communiste afin qu'elle puisse vivre ses dernières années "à l'abri de la faim et de la peur", comme elle l'a dit en 1972. Elle était affamée, n'avait jamais de viande quand elle avait de la nourriture et était souvent agressée. Pourtant, elle avait un amour profond pour les Noirs de son quartier. Ayant en mémoire sa propre ghettoïsation et persécution en Europe de l'Est, elle était, comme beaucoup de Juifs américains, profondément engagée dans la lutte des Noirs et se sentait tourmentée parce que les Noirs devaient souffrir comme elle. Une majorité de Blancs tués pendant le mouvement des droits civiques étaient en fait des Juifs. De même, la plupart de mes conférences en Amérique sont organisées par cette minorité, avec sa compréhension douloureusement acquise de l'oppression. Leur profonde solidarité avec les autres personnes opprimées découle de leur besoin historique d'observer l'accumulation de la douleur parmi les autres groupes opprimés. Cette douleur a traditionnellement été manipulée par les dirigeants et utilisée contre les Juifs. Dans les ghettos noirs américains et danois, cette douleur se manifeste par un antisémitisme sporadique chez les personnes qui ne se sentent pas aimées et respectées par la société.





1974 - Tarboro, NC



1975 - Bullock County, AL



1975 - Waynesboro, GA

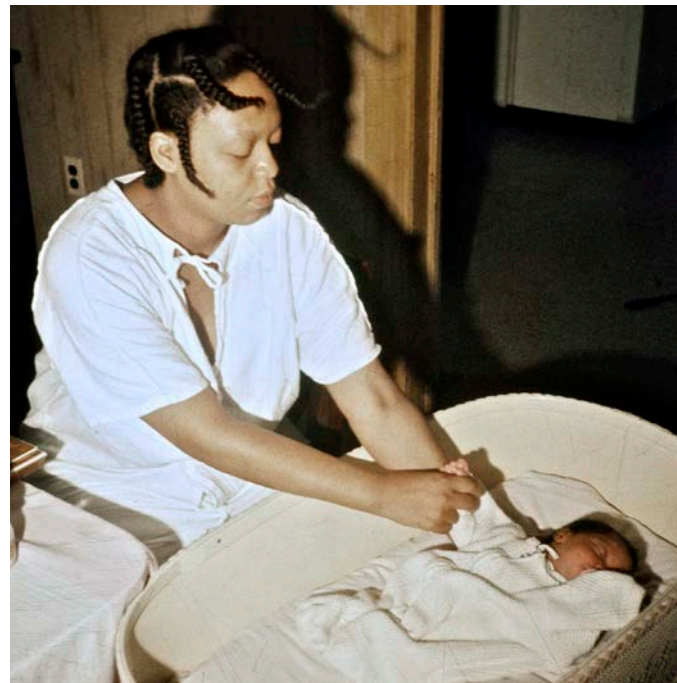


1975 - Notasulga, AL

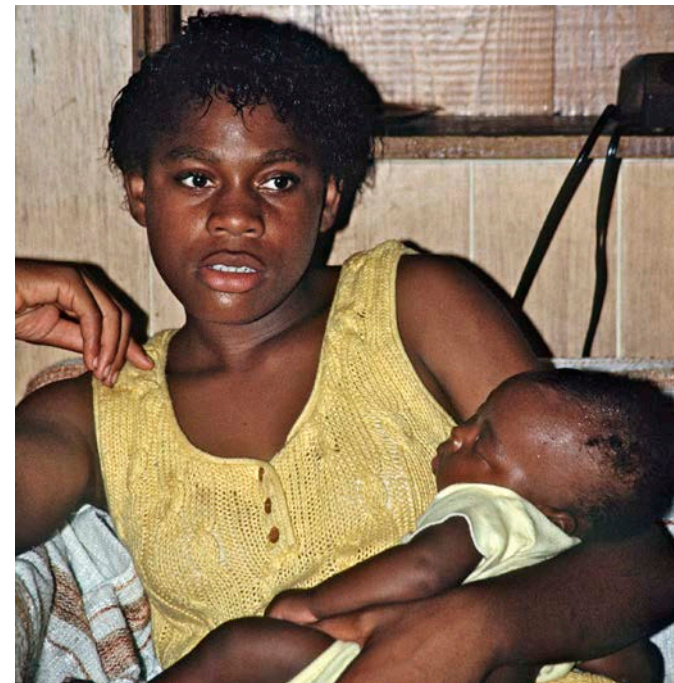




1975 - Oakland, CA. Photo de la Panthère noire avec Huey Newton



1972 - Detroit



1992 - Burke County, GA



1990 - Robert Taylor Homes, Chicago



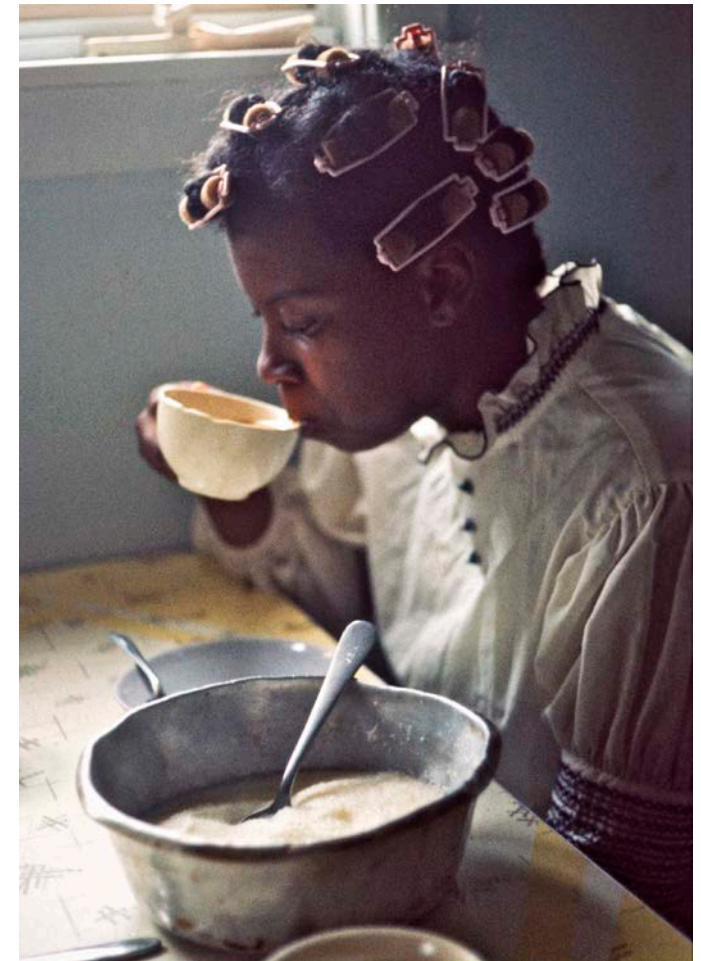
1978 - Augusta, GA

Les Américains sont favorables à une certaine sécurité sociale pour les personnes âgées, mais ils refusent de créer un filet de sécurité comme celui que nous considérons comme acquis dans les États-providence d'Europe. Là où l'État-providence respecte la dignité de l'individu, la "société jetable" américaine tente délibérément de la détruire avec un réseau d'espions qui infiltrent la vie privée des personnes qui bénéficient de ce que les Américains appellent ironiquement "l'aide sociale". Le système a historiquement essayé de détruire la famille noire. La pratique esclavagiste consistant à "vendre" les maris, les femmes et les enfants les uns aux autres se poursuit, le service social jouant à la fois le rôle de maître paternel attentionné et de surveillant infernal et cruel. De nombreux pères noirs ont été contraints de quitter la maison pour que leurs femmes puissent bénéficier de l'aide sociale, grâce à un ordre du Congrès de couper l'aide sociale aux mères si un homme est présent. Des millions de femmes vivent ainsi dans la solitude et la pauvreté la plus totale puisque seule une famille sur 20 bénéficiant de l'aide comprend des hommes. Or, plus de 50% des hommes de cette sous-classe sont au chômage.

C'est ainsi qu'est née la "mère assistée" noire, qui est loin de s'en sortir dans un cercle vicieux de pauvreté, de dépendance, de peur et surtout d'humiliation. Bien que la plupart des personnes bénéficiant de l'aide sociale soient blanches, on reproche aux Noirs d'obtenir cette aide en ayant eu des "mœurs légères". Une accusation incroyable puisque c'était mon observation claire ainsi que la conclusion de plusieurs études que les Blancs, parmi leurs autres privilèges, sont beaucoup plus "prometteurs" que les Noirs. La cruauté envers ces mères stigmatisées trouve son origine dans les discours hystériques des politiciens sur les "fainéants de l'aide sociale", discours destinés à détourner l'attention des électeurs de la façon dont ces mêmes politiciens distribuent des milliards d'aides sociales aux milliardaires pour l'épuisement du pétrole, les subventions à l'agrobusiness, etc.

Ils créent un climat dans lequel les pauvres doivent se soumettre à des enquêtes longues, élaborées et dégradantes, ainsi qu'à un harcèlement de suivi pour obtenir leurs quelques miettes. Toutes les astuces sadiques sont utilisées pour les déshumaniser. Dans de nombreux endroits, ils doivent faire la queue dès quatre heures du matin, dans le froid ou sous la pluie, puis attendre toute la journée à l'intérieur, dans une atmosphère de camp de concentration, pour apprendre qu'il n'y a plus de cas aujourd'hui".

S'ils reçoivent de l'argent de la part d'amants secrets, ils osent rarement le dépenser en ustensiles de cuisine car les espions du système vérifient constamment les preuves d'un homme. Un nouveau grille-pain ou un nouveau fer à repasser peut entraîner la suppression instantanée de leur maigre soutien. Chaque fois que j'ai vécu avec de telles mères assistées sociales, j'ai dû me cacher sous le lit ou dans le placard lorsque les espions arrivaient sans prévenir. Beaucoup de femmes n'ont jamais connu d'autre existence et sont lentement détruites par une vie éternelle à la maison, asservies par des programmes télévisés abrutissants. Je ne pense pas que les Américains soient vraiment conscients de la cruauté dont ils font preuve à l'égard de ces personnes, mais on peut l'assimiler au traitement raciste que nous, au Danemark, offrons à nos réfugiés et immigrants. La "prestation initiale" que le système leur offre est inférieure au minimum vital dans le Danemark d'aujourd'hui. Contrairement à l'État-providence généreux du passé, nous sommes devenus une image miroir de la société américaine du jetable, essayant d'éliminer les gens comme des déchets. Aux États-Unis, la politique consiste à rejeter les gens hors de la société en refusant l'aide à ceux dont les loyers sont trop élevés. Au Danemark, au moins, les immigrants bénéficiant d'une aide à l'introduction ont leur loyer payé pour les aider à "mieux s'intégrer" (dans une société qui, de la même manière, ne veut pas s'intégrer avec eux).



1974 - Greensboro, NC





1973 - Greensboro, NC - "La beauté et la bête" "J'ai toujours appelé cette photo de Baggie et Nixon pendant le scandale du Watergate"



1974 - Jersey City, NJ



1974 - Jersey City, NJ

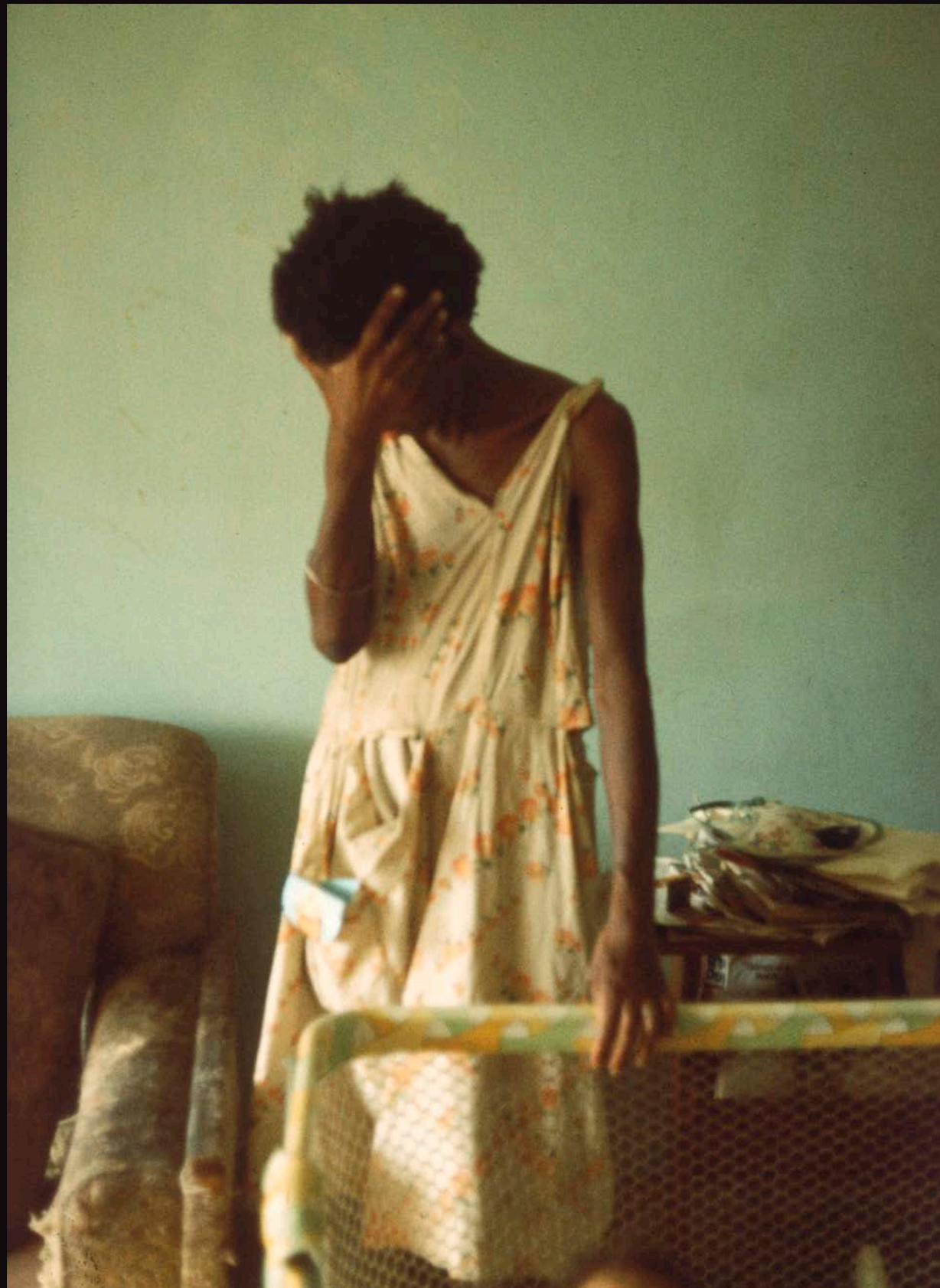
Les mères assistées sociales américaines sont généralement placées dans des maisons spéciales pour pauvres, souvent près de décharges ou d'autoroutes bruyantes où le terrain est bon marché. Ce type de "logement pour les pauvres" est le bannissement officiel des intouchables. Chaque ville possède de tels "projets" déshumanisants, qui ostracisent les gens dans une culture de paria si destructrice qu'ils finissent par devenir inutiles à la société. En séquestrant la mère assistante, la population peut continuer à blâmer les victimes sans jamais avoir à voir le genre de souffrance qu'elle leur inflige.

Dans un tel isolement et avec le sentiment d'être la poubelle de la société, les enfants des projets sont facilement poussés à la criminalité. Lorsque j'ai séjourné chez Nell Hall [page 318], j'ai constaté qu'elle n'allait souvent pas au bureau d'aide sociale ou faire des courses de peur de devoir traverser la cité où elle vivait. Les enfants et l'Amérique sont les perdants, car si seulement 5 % des enfants des États-providence européens grandissent dans la pauvreté, 21 % des enfants américains sont aujourd'hui si malmenés par la pauvreté qu'ils risquent d'être inutiles dans le monde high-tech de demain. Aucune société qui tente de rivaliser dans la course effrénée de la mondialisation ne peut se permettre de perdre une telle part de son potentiel humain.



1992 - Burke County, GA





1974 - Jersey City, NJ



1974 - Charleston, SC



1974 - Charleston, SC



1974 - Jersey City, NJ





1972 - Baltimore

Ceux qui sont pris dans le cercle vicieux de la dépendance et de la pathologie de la sous-classe se tournent vers le crime pour survivre. C'était le cas de mon ami Alphonso à Baltimore. Nous nous sommes rencontrés lorsque lui et son gang de rue ont essayé de me voler. La femme d'Alphonso avait un emploi dans un café, ce qui donnait à la famille environ 1/3 du salaire minimum danois. En Amérique, il y a un monde souterrain de millions de travailleurs du secteur des services qui sont exploités sans pitié parce que le Congrès ne soutient pas un salaire minimum décent. Ainsi, les États-Unis comptent plus d'emplois de service subalternes que tout autre pays développé.

Alphonso et sa femme s'aimaient tendrement, ainsi que leurs six enfants, et il souffrait énormément de ne pas pouvoir trouver un emploi pour faire vivre sa famille. C'était ma première année en Amérique, et je me souviens combien j'ai été choquée d'apprendre qu'aucune aide ne leur était proposée. Je venais d'un pays où les jeunes diplômés étaient aidés jusqu'à ce qu'ils trouvent du travail afin qu'ils ne soient pas contraints à la criminalité. J'ai donc été très émue que, pour survivre, Alphonso doive voler dans la rue.

Je l'ai accompagné pour voler des chaussures pour les enfants, et il m'a fait découvrir le monde criminel de Baltimore. Le vol lui permettait d'entretenir une belle maison et même de louer une voiture quelques fois par an pour emmener ses enfants en pique-nique. Quand je suis revenu un an plus tard, ses enfants étaient déprimés mais n'ont pas voulu me dire pourquoi. J'ai appris qu'Alphonso avait été condamné à plus de six ans de prison. En lui rendant visite au pénitencier, j'ai découvert que son fils aîné était en prison avec lui. Lorsque la famille a soudainement perdu ses revenus, le fils avait tenté de cambrioler une banque.



1972 - Baltimore



1972 - Baltimore



1972 - Baltimore



1973 - Baltimore



1973 - Baltimore

Voici la femme d'Alphonso lors d'une visite à la prison. Pendant les six années suivantes, elle n'a pas pu toucher son mari et ne pouvait l'entendre qu'à travers des téléphones bruyants et surveillés.

Des milliers de mariages noirs ont été dissous de cette manière. Ainsi, la société moderne a institutionnalisé l'héritage de l'esclavage des esclaves en détruisant la famille noire. Dans les années 1980, Alphonso gagnait sa vie comme vendeur ambulancier en vendant ce livre avec son fils Nathaniel, photographié ici (Nathaniel a été assassiné avant de s'installer avec moi). Alphonso participait également à des présentations d'American Pictures dans les écoles, divertissant mes élèves de classe supérieure avec des histoires sur la vie dans un ghetto qu'ils n'avaient jamais connu.





1975 - San Francisco



1973 - Baltimore



1973 - Liberty City, FL



1973 - Zebulon, NC. Hugh spent years after in Central Prison

Les Blancs libéraux ont constamment essayé d'expliquer ces attaques économiques contre la famille noire. Selon leur théorie, la famille noire est instable et dysfonctionnelle parce que les hommes noirs ont été privés de leur virilité "à l'époque de l'esclavage", tandis que la femme noire est devenue dure et dominatrice pour survivre. Les mères noires élèvent leurs enfants de manière à répéter ce schéma, ce qui donne une population inapte à la réussite. Lorsque les effets de notre oppression continue semblent "confirmer" ce schéma, les opprimés commencent à croire les mythes que nous avons inventés pour justifier notre structure de pouvoir. Nos tentatives voilées de nous justifier en faisant passer l'homme du ghetto pour stupide, inadéquat et faible sont intériorisées par nos exclus. Le racisme intériorisé se traduit par un manque d'estime de soi, qui pousse l'homme du ghetto à invalider presque tout ce qu'il fait, à renoncer aux programmes de formation professionnelle et à l'éducation et, finalement, par frustration et par défense, à rejeter son identité de soutien de famille - ce qui alimente encore davantage notre stéréotype raciste.

Le gouffre croissant que nous avons créé entre les hommes et les femmes du ghetto nous détourne d'un nouveau système maître-esclave dans lequel nous n'avons plus besoin de l'esclave. Nous n'avons plus besoin des Noirs en Amérique ou des immigrés en Europe comme main-d'œuvre non qualifiée, puisque ces emplois,

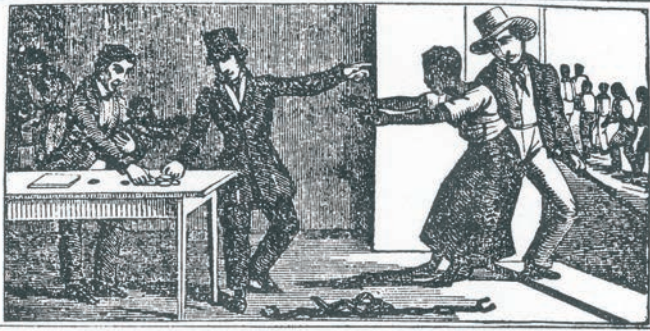
dans le nouvel ordre mondial, appartient désormais aux pays en développement.

Pourtant, dans notre xénophobie et notre résistance obstinée à l'action positive, nous faisons tout ce que nous pouvons pour empêcher la sous-classe d'obtenir l'enseignement supérieur nécessaire pour s'élever au-dessus de ce niveau. Hautement préparés et motivés, nous, les oppresseurs du monde entier, dépouillons les opprimés de leur valeur personnelle, de leur motivation et de leur sens du fair-play - puis nous criions si nous ne pouvons pas également leur voler une part équitable. Ainsi, nous parvenons à les écarter de la population active et avons même l'audace de les accuser de chercher un dernier moyen de subsistance désespéré en tant que "fainéants de l'aide sociale". Dans les moments où nous ne nous sentons pas bien dans notre peau, je pense que nous nous sommes tous empêtrés dans ces réseaux d'insincérité et de pensées racistes négatives, exploités sans cesse par des politiciens se prétendant chrétiens. Lorsque nous assistons à l'assassinat d'un conjoint noir après l'autre et à l'augmentation de la violence conjugale parmi nos immigrants au Danemark, nous ne voyons que la tragédie pour les opprimés eux-mêmes, et non les dommages considérables que notre fixation morbide sur la victime cause à notre propre psyché. Cette femme de 26 ans a été abattue par son mari au chômage, mais ne sommes-nous pas nous-mêmes également complices de ce meurtre ?



1975 - Troy, AL





SELLING A MOTHER FROM HER CHILD.

“Do you often buy the wife without the husband?” “Yes, very often and frequently, too, they sell me the mother while they keep her children; I have often known them take away the infant from its mother’s breasts.”

Si la société de maîtres-esclaves a fait tout son possible pour entretenir une image sexuelle menaçante de l’homme noir, nous n’avons pas non plus ménagé nos efforts pour poursuivre la dévalorisation de la femme noire, qui a débuté avec l’esclavage des esclaves. Aucune autre nation n’a probablement laissé une race entière de femmes subir des siècles de viols systématiques, parfois quotidiens, et n’a ensuite réussi à faire porter le chapeau à la victime elle-même. Une société puritaine a tout fait pour déshumaniser et “briser” la femme noire en la fouettant et en la vendant nue.

Pour ne pas se sentir coupable d’avoir abusé d’elle à ce point, après quoi la femme blanche l’a attaquée pour avoir “séduit” son mari, il est nécessaire de développer un énorme mépris pour elle. En plus des mythes négatifs sur ses mœurs légères et sa sexualité “animale”, qui sont toujours créés autour des victimes de viol, cette dévalorisation systématique de la femme noire a laissé de profondes cicatrices.

Lorsque les femmes noires de la faculté de droit de Harvard se sont opposées à mes photos nues, elles ont tenu une réunion pour décider si je devais utiliser ces photos dans un contexte américain. Contrairement aux Blancs, elles ne pensaient pas que



1975 – Philadelphie, MS. Leonora - fille d'une amie d'école de mon ex-femme

j’avais exploité sexuellement les pauvres femmes noires qui, malgré une pression intense de leurs pairs, avaient eu le courage de m’héberger en tant que vagabond. Ils savaient très bien que les femmes noires américaines, contrairement à ce que j’ai vu plus tard en Afrique, ont développé de puissants mécanismes de défense contre les hommes blancs en réponse à des siècles d’abus. Il a été décidé que je pourrais utiliser les photos si je le faisais comprendre aux Blancs. Le malaise de ces femmes, qui sont devenues par la suite des avocates et des politiciennes prospères, résultait directement du fait qu’elles avaient intériorisé des idéaux de beauté blanche à un tel point qu’elles associaient tout ce qui était négatif et laid à la nudité des Noirs ou, comme les racistes blancs, les réduisaient à des images sexuelles.

Une société sexiste a toujours dit aux femmes noires de renier leur côté féminin. Une femme noire devait trimer dans la maison pour une femme blanche, qui, elle, était cultivée comme quelque chose de sublime. La tâche principale de la femme noire était souvent d’élever les enfants blancs. Elle n’avait pas de temps pour ses propres enfants, qu’elle devait discipliner durement pour leur permettre de survivre dans une société raciste. Par culpabilité pour avoir séparé les enfants noirs de leurs mères sur le marché aux enchères et contraint les nounous effacées à se consacrer aux enfants blancs, nous stéréotypons la femme noire comme étant excessivement forte, capable d’endurer la douleur au point d’être inhumaine (une image renforcée par le fait de voir la victime élever durement ses propres enfants). Pourtant, je ne trouve pas que l’éducation soit plus dure que chez les personnes ghettoisées dans d’autres pays, par exemple au Danemark.



1974 - Charleston, SC - Des nounous noires s'occupent d'enfants blancs

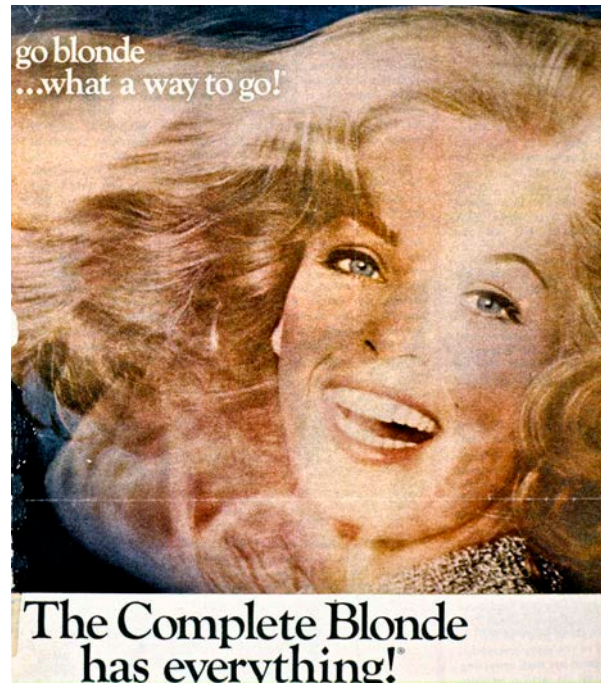


1973 - Hartford, CT - Ma petite amie Leslie



Le culte séculaire de la soi-disant pureté de la femme blanche se poursuit dans la propagande de la publicité blanche, ce qui a un impact négatif énorme sur la femme de couleur (sans parler de la femme religieusement couverte). On lui a toujours dit que la peau blanche et les cheveux raides sont beaux.

Pour atténuer les dommages psychologiques ou pour "passer" pour blanche, les femmes noires ont commencé à utiliser des crèmes éclaircissantes pour la peau et des processus compliqués et douloureux pour se lisser les cheveux. Ses enfants, qui subissent une torture similaire, se disent que s'ils doivent endurer tant de douleur pour devenir acceptables, ils devaient être très laids au départ. Encore une fois, intériorisant notre pensée raciste, ils se reprochent et se tourmentent sans fin parce qu'ils ont la peau foncée.



1990 - Chicago



1971 - Baltimore



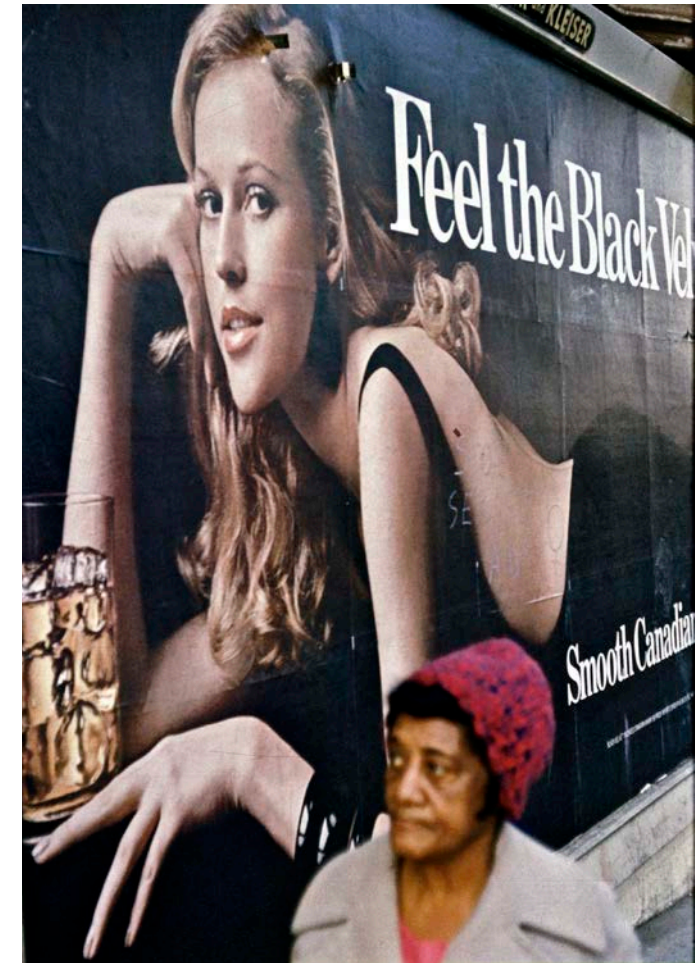
1974 - Tarboro, NC



1974 - Astoria, Queens, NY



1975 - Seattle

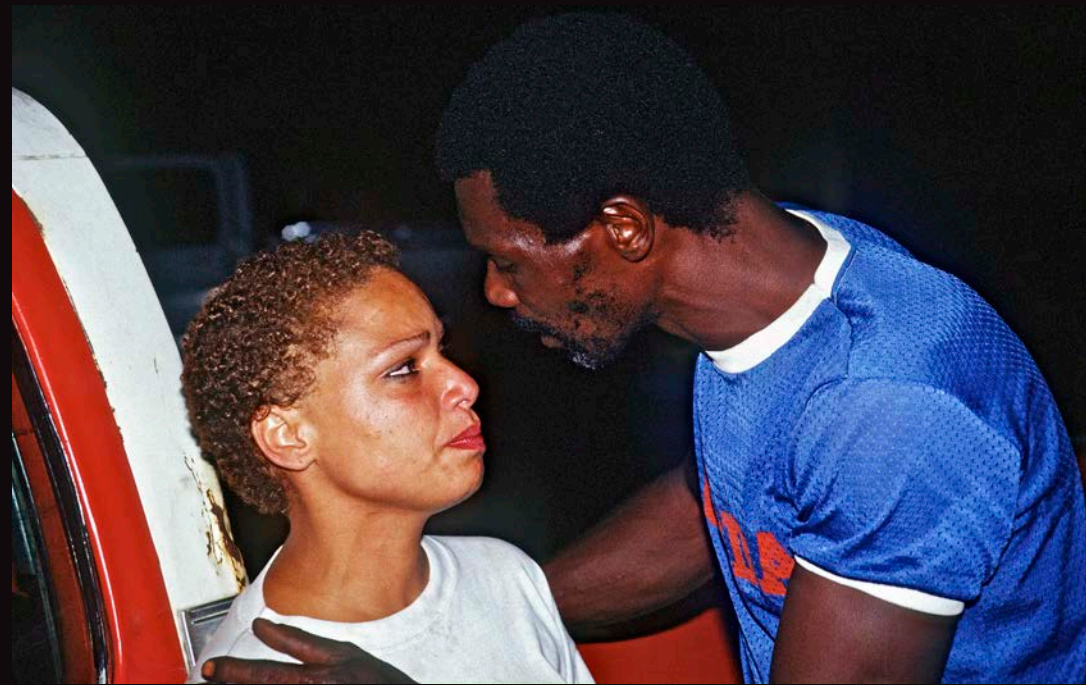


1975 - San Francisco





1974 - Astoria, Queens, NY



1992 - Bullock County, AL

En plus de l'effet négatif sur l'image de soi des femmes de couleur, ces idéaux de beauté blanche peuvent avoir un impact dévastateur sur la famille. Les querelles que j'entends si souvent dans les foyers des classes défavorisées me portent à croire que la vision des hommes noirs sur les femmes a été profondément influencée par l'idéal social blanc. Ce qui me déprime le plus, ce n'est pas que près de 70 % des familles noires n'aient plus qu'un seul parent, mais ce que je vois dans les familles encore intactes. Rien n'est plus blessant que d'entendre notre pensée blanche profondément ancrée - "T'es qu'une merde, nègre" ou "sale pute" - résonner dans les querelles entre ces partenaires malheureux et impuissants, et de voir les enfants l'intérioriser en disant "Je suis pire qu'une merde !". L'aspect effrayant des hommes du ghetto qui ne cessent de "frapper" "leurs" femmes dévalorisées se retrouve dans les statistiques : 1/3 des meurtres de femmes aux États-Unis sont commis par des Noirs, qui ne représentent que 13% de la population.

La violence à l'égard des femmes est effroyablement élevée dans le monde entier. Le fait qu'elle ne soit que 35% plus élevée aux États-Unis pour les femmes noires que pour les femmes blanches reflète malheureusement la plus grande absence d'hommes noirs employés. Au Danemark, la violence à l'égard des femmes immigrées connaît une croissance explosive et représente aujourd'hui 42 % des femmes accueillies dans les foyers. Là encore, nous nous désresponsabilisons, en attribuant ces chiffres aux cultures misogynes dont elles sont issues plutôt qu'à notre marginalisation. Nous oublions qu'en les éloignant ou en les ostracisant de nos vies sociales, nous nous comportons comme les Blancs américains envers les Noirs - avec le même résultat : Nos victimes se referment sur elles-mêmes et sont maintenues dans des cultures qu'elles espéraient fuir. La violence que nous commettons à l'égard des jeunes en ne leur permettant pas de se sentir chez eux dans l'une ou l'autre culture finit par nous retomber dessus.



1995 - Pahokee, FL



2003 - Philadelphia, MS



1996 - Selma, AL

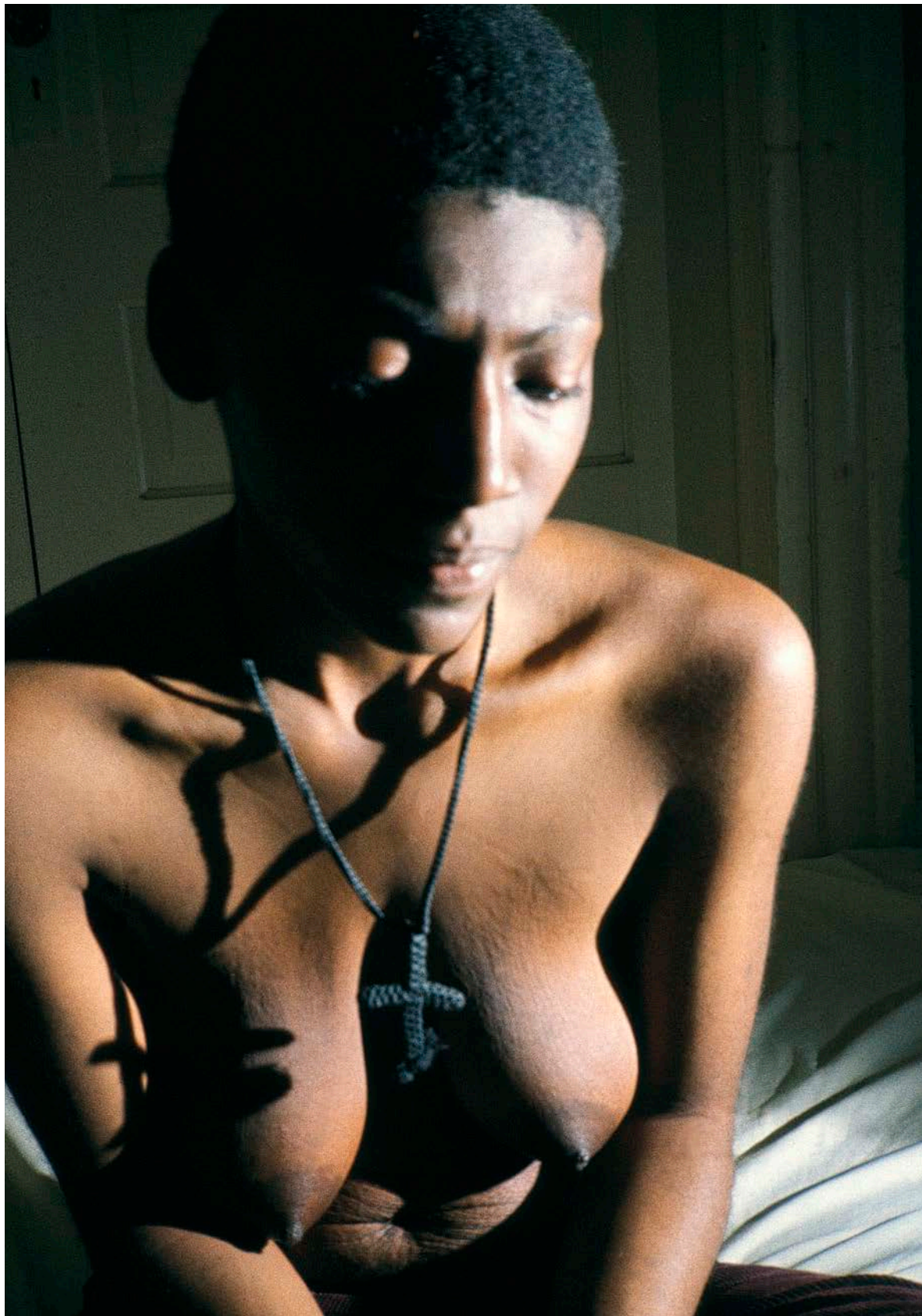


1975 - San Francisco



1974 - NYC





1974 - Jacksonville, FL

## Luc 7, 36-50

La seule fois où j'ai réussi à convaincre quelqu'un de ne pas commettre un vol, c'était grâce à un étrange concours de circonstances à Greensboro, en Caroline du Nord. Je vivais avec un travailleur social noir, Tony, dont le père possédait l'un des pires bars du ghetto noir. J'avais l'habitude de traîner dans ce bar le soir. Un soir, j'y ai rencontré deux jeunes femmes noires de type criminel et nous avons décidé que je devais rentrer avec elles. Nous avons d'abord volé du vin dans un magasin et nous nous sommes précipitées dans un taxi qui attendait. Une fois sur le siège arrière et après avoir démarré, je leur ai demandé comment elles allaient payer le taxi, car je savais qu'elles n'avaient pas d'argent. "Ne vous inquiétez pas", ont-ils répondu, "attendez simplement. Laissez-nous nous en occuper. Quand on arrivera, on le renversera et on prendra tout son argent." Cela m'a un peu surpris car je n'avais jamais essayé d'agresser un chauffeur de taxi auparavant, mais j'ai gardé le silence, ce qui est l'une des premières choses que j'ai apprises à faire en Amérique.

Puis, soudain, le chauffeur noir s'est retourné pour demander quelque chose, et j'ai réalisé que je le connaissais. C'était le grand-père de l'assistant social, qui possédait la plus grande compagnie de taxis noirs de la ville. Je prends rarement les choses en main en Amérique, mais c'est ce que j'ai fait. J'ai crié "Stop !" au chauffeur et lui ai dit qu'il pourrait obtenir le prix de la course le lendemain par l'intermédiaire de son petit-fils. Puis j'ai arraché le sac à main contenant l'arme des mains de l'une des femmes et je les ai poussées toutes les deux par la porte de la voiture, tandis qu'elles me regardaient fixement, tout comme le chauffeur de taxi. Dans la rue, je leur ai crié : "C'était le grand-père de Tony, bande d'idiots !" Bien qu'elles connaissaient Tony, ce fait ne les aurait naturellement pas arrêtées, mais une fois hors de la voiture et le taxi parti, elles n'avaient au moins aucune chance de le blesser.

Souvent, la brutalité de ces femmes me choquait. Je les ai vues à maintes reprises faire les choses les plus révoltantes aux hommes et aux femmes. C'est pour cette raison que c'était une expérience bouleversante lorsqu'une relation pouvait naître entre nous, et que j'avais l'occasion d'entrevoir la chaleureuse humanité sous la dure carapace de méchanceté et de trahison que ce système violent leur avait donnée. Les êtres humains qui sont asservis à un tel degré par la violence nourrissent un profond désir de liberté et d'une manière plus humaine de traiter les autres. Mais cette aspiration ne peut jamais s'épanouir car elle est constamment étouffée par les réponses violentes qu'elle rencontre de la part des autres prisonniers du ghetto. Ce désir n'entre jamais en contact avec les Blancs ou les Noirs plus aisés avec leur "culture", car ces types "cultivés" n'ont que du mépris pour la culture du ghetto - un mépris qui est constamment ressenti et perçu dans le ghetto, et qui me semble

être directement responsable de la violence croissante du ghetto. Cette tendresse que je trouvais si souvent dans nos relations, qui aurait pu si facilement prendre racine dans un système social plus humain, avait un effet si inexprimablement fort et douloureux sur moi, précisément parce que je voyais encore et encore comment le système rendait plus naturel pour ces femmes de se comporter de manière vicieuse plutôt que tendre.

Une autre nuit à Jacksonville, en Floride, j'avais rencontré une gentille femme noire qui m'avait promis de me trouver un endroit où loger. Nous sommes allés voir son amie qui se prostituait, mais elle avait des problèmes avec son petit ami, donc nous ne pouvions pas rester là. Nous nous sommes promenées toute la soirée en essayant telle ou telle possibilité. La prostituée s'est montrée de plus en plus intéressée pour essayer de nous trouver un endroit où rester. Les deux se sont alors mis d'accord pour qu'elle "tourne un tour" avec un chauffeur de taxi blanc pendant que j'attendais dans un café. Au bout d'un moment, ils sont arrivés en courant, l'air très contrarié, et ont dit que je devais venir rapidement. Nous avons pris une chambre dans un motel et j'ai découvert qu'elles avaient bien plus que les dix dollars que l'on obtient habituellement pour une "pipe" dans la rue. Je leur ai demandé comment ils l'avaient eu, mais ils n'ont pas voulu le dire. Ce n'est que plus tard qu'ils m'en ont parlé. Il s'est avéré que l'une d'entre elles avait attiré l'homme blanc dans une ruelle sombre, où elle lui avait fait sa "pipe". Puis, elle avait soudainement saisi une grosse brique à son côté et avait frappé l'homme à la tête. Comme il n'est pas tombé inconscient immédiatement, elle a pris un tuyau en acier et l'a frappé à la tête encore et encore jusqu'à ce qu'il soit apparemment mort. Puis elle a pris son portefeuille et est retournée en courant vers l'autre femme, qui était restée à l'arrière-plan à regarder la scène. Le fait est qu'elle a pensé qu'elle pourrait aussi bien prendre un coup de plus que les dix dollars pour pouvoir profiter de la nuit avec une dose d'héroïne. Mais alors que nous étions tous les trois allongés dans un lit double du motel, ils étaient manifestement angoissés ; il s'est avéré qu'ils étaient tous les deux très religieux. Pendant plusieurs heures, ils ont prié : "Oh Dieu, Dieu, ne le laissez pas mourir !". C'était une prière nerveuse et bégayante, entre deux tentatives pour trouver une veine où se shooter. Le lendemain matin, ils avaient déjà oublié toute cette histoire. Ils s'inquiétaient davantage d'avoir trop dormi et d'être en retard à l'église, où ils auraient dû chanter dans la chorale.

*Lettre à un ami*





1973 - Baltimore

Ainsi, nous paralysons les classes défavorisées, nous les excluons, nous les stéréotypons, nous les dégradons - tout cela pour éviter la douleur d'affronter notre propre création de Caïn et les déchirures qu'elle a ouvertes dans le tissu délicat de notre pouvoir et de notre sécurité de classe moyenne.

Même si les barrières de discrimination que nous avons construites, par peur de nos parias, ne peuvent être maintenues que parce que ces parias ont rarement le pouvoir de menacer qui que ce soit, sauf entre eux, le ghetto nous met toujours mal à l'aise et nous inquiète.

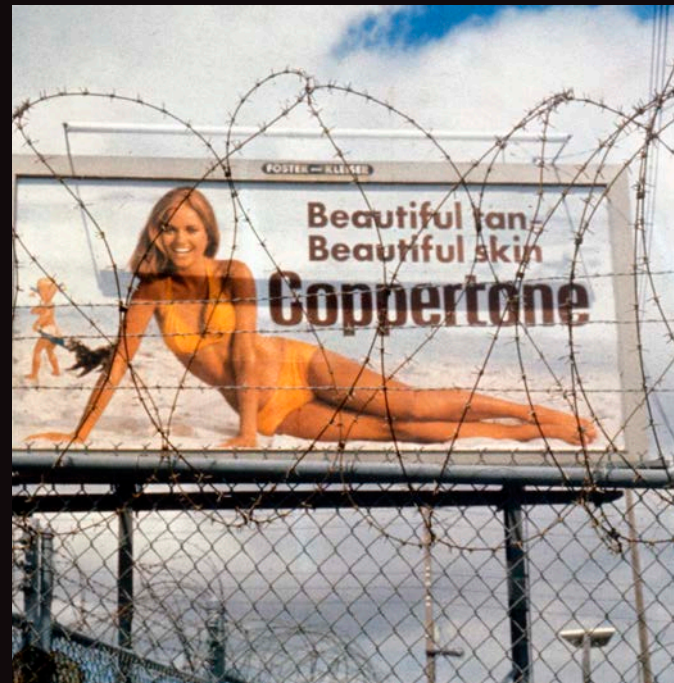
Nous préférons donc regarder le mendiant d'en haut, en payant notre conscience en monnaie. La plupart d'entre nous sont tellement handicapés par le modèle d'oppression que nous avons créé que nous sommes incapables de nous asseoir avec lui dans la rue et de l'écouter raconter comment nous, Occidentaux, l'avons utilisé pour construire notre richesse, et l'écouter raconter comment nous avons eu besoin de lui plus tard lorsque nous l'avons envoyé en Corée, au Vietnam, en Irak et en Afghanistan pour combattre pour ce que nous appelions la liberté.

Osons-nous le regarder dans les yeux pendant qu'il explique ce qu'il a perdu dans cette lutte pour notre liberté ? La liberté de rendre les gens de couleur à l'étranger aussi dépendants que lui... la liberté de nous donner l'ivresse du pouvoir et de l'autosatisfaction découlant de nos programmes d'aide à l'étranger ou de pauvreté fédérale... la liberté paternaliste dont il souffrira pour le reste de sa vie... la liberté avec laquelle nous bombardons quotidiennement les pauvres du monde sans les laisser profiter de ses biens... la liberté d'oublier notre prochain tout en le tyrannisant.

*Du kannst sie bekommen, wenn du wirklich willst!*



1973 - Baltimore



1974 - Oakland, CA

*Vous pouvez l'obtenir si vous le voulez vraiment !  
Mais vous devez essayer, essayer et essayer.  
Vous finirez par réussir.  
La persécution, tu dois la supporter,  
gagner ou perdre, tu dois avoir ta part  
mais ton esprit est fixé sur un rêve  
plus il semble difficile maintenant.  
Tu peux l'obtenir si tu le veux vraiment.  
Rome ne s'est pas construite en un jour,  
l'opposition viendra sur ton chemin,  
mais plus la bataille semble difficile,  
plus douce sera la victoire.  
Vous pouvez l'obtenir si vous le voulez vraiment,  
mais vous devez essayer, essayer et essayer,  
tu finiras par réussir.*



1975 - Las Vegas, NV



1973 - Baltimore







1974 - Apopka, FL

Lorsque j'ai voyagé dans les camps d'esclaves de Floride, j'ai découvert une grande différence dans le degré auquel cette terreur psychologique a opprimé l'esprit dans les différents pays. L'un des camps ne contenait que des Noirs de la Jamaïque, qui m'ont étonné en gardant, par exemple, leurs camps bien rangés, alors que les Américains jetaient des ordures partout dans leurs camps.

Les spécialistes libéraux expliquent ces différences de caractère en remontant à l'esclavage des esclaves. Les Noirs d'Amérique latine et des Antilles sont plus intégrés dans la société actuelle parce que la forme latine de l'esclavage était féodale et, par nature, ouverte. L'église protégeait les familles d'esclaves contre la séparation et il y avait une mobilité ascendante et une liberté. En Amérique, en revanche, l'esclavage était capitaliste : même l'église définissait l'esclave comme un objet de vente, et il n'y avait aucune possibilité de fuite psychologique. Le type d'esclavage capitaliste était un système fermé, alors que le type d'esclavage féodal était un système ouvert et donc moins destructeur pour l'esprit. L'esclavage aux États-Unis a été comparé aux camps de concentration allemands, où il était possible d'étudier l'effet d'un système totalement fermé sur les êtres humains. Les journaux intimes écrits dans les camps de concentration par des intellectuels montrent comment, en peu de temps, ils ont été dégradés au rang de sous-hommes et ont commencé à développer un psychisme semblable à celui de l'esclave moyen aux États-Unis, y compris une attitude presque affectueuse envers les gardiens du camp (ou, en tout cas, pas de haine directe), qui a conduit à une résignation totale et à un sentiment d'irresponsabilité et d'infantilisme chez de nombreux prisonniers.

Aussi tentantes que soient ces théories pour les libéraux qui tentent d'expliquer le caractère distinct du ghetto américain, elles

renvoient une fois de plus la responsabilité sur un événement qui s'est produit il y a plus de cent ans. Indirectement, ils disent que le caractère que les Noirs ont reçu "à l'époque de l'esclavage" rend impossible "pour nous" de les intégrer dans la société blanche (ou dominante). La victime est à nouveau accusée de ne pas être intégrée. Ces traits de caractère distincts montrent, au contraire, que l'esclavage est bien vivant aujourd'hui. En effet, les traits de caractère ne sont pas transmis de génération en génération, comme nous pouvons le constater chez les immigrants noirs antillais qui ont également vécu l'esclavage mais avec lesquels nous n'avons généralement aucun problème d'intégration. Donc, si les Noirs américains "de souche" semblent avoir un caractère différent, c'est une preuve choquante que nous continuons à enfermer et à façonner nos citoyens indésirables dans un système fermé.



1974 - Harlem, NY



1974 - Morehead City, NC



1974 - New Bern, NC



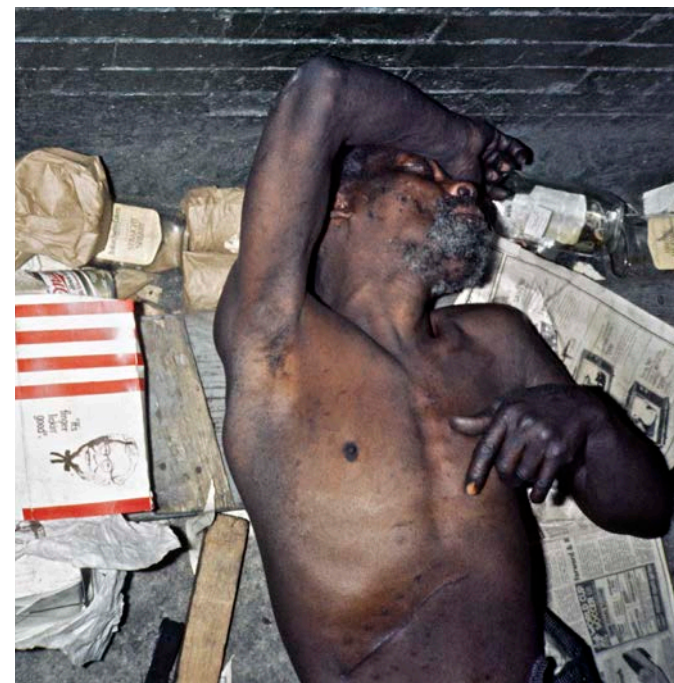
La paralysie de l'esprit des enfants des classes défavorisées m'a toujours étonné jusqu'à ce que je prenne conscience du système fermé des ghettos. La plupart des jeunes enfants noirs que je rencontre sont pleins de joie de vivre. Mais plus tard, ils deviennent facilement déprimés et se replient dans une coquille comme pour se protéger de notre pensée oppressive omniprésente à leur égard. Très tôt, ils acquièrent nos attentes négatives à leur égard et, à partir de la quatrième année, ils commencent à perdre confiance en eux-mêmes, en leurs capacités et en leur avenir. Ils deviennent tellement conscients du système fermé qu'ils perdent leur motivation et se retrouvent derrière les Blancs à l'école (exactement comme nous le voyons avec nos enfants bruns mal aimés au Danemark).

Mais l'indice le plus fort de notre oppression est sans aucun doute la haine de soi, la haine de soi qui pousse les enfants du ghetto à arracher les cheveux de leurs poupées noires ou à se dessiner dans un coin du papier alors que les enfants blancs se placent généralement au milieu. Cette haine de soi qui pousse les gens à réagir violemment contre leur environnement, en jetant des ordures partout, par exemple, ou en "poignardant dans le dos", tant verbalement que littéralement. Tout le monde souffre d'un peu de dégoût de soi, mais le dégoût de soi dans les classes défavorisées américaines est si grave qu'il contribue à conférer au ghetto l'un des taux de criminalité et de désintégration familiale les plus élevés au monde, ainsi que le plus faible degré de confiance mutuelle. Lorsque nous voyons comment l'agression se retourne plus souvent contre les autres victimes que contre l'opresseur, comme c'est toujours le cas avec l'oppression, lorsque nous faisons l'expérience de la colère incontrôlable des Noirs américains, nous commençons à comprendre l'effet du système fermé dans lequel nous les avons confinés : le ghetto, ou l'esclavage ici et maintenant !





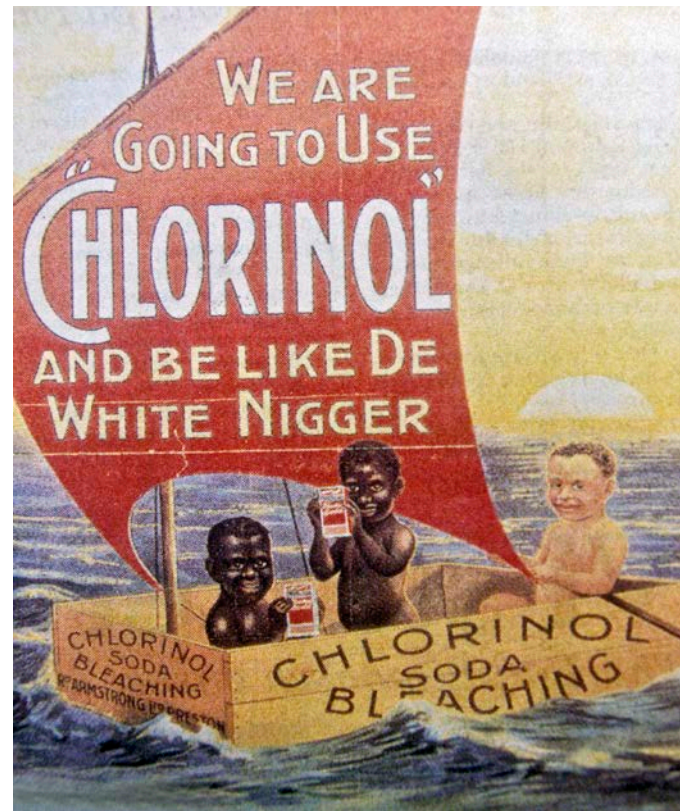
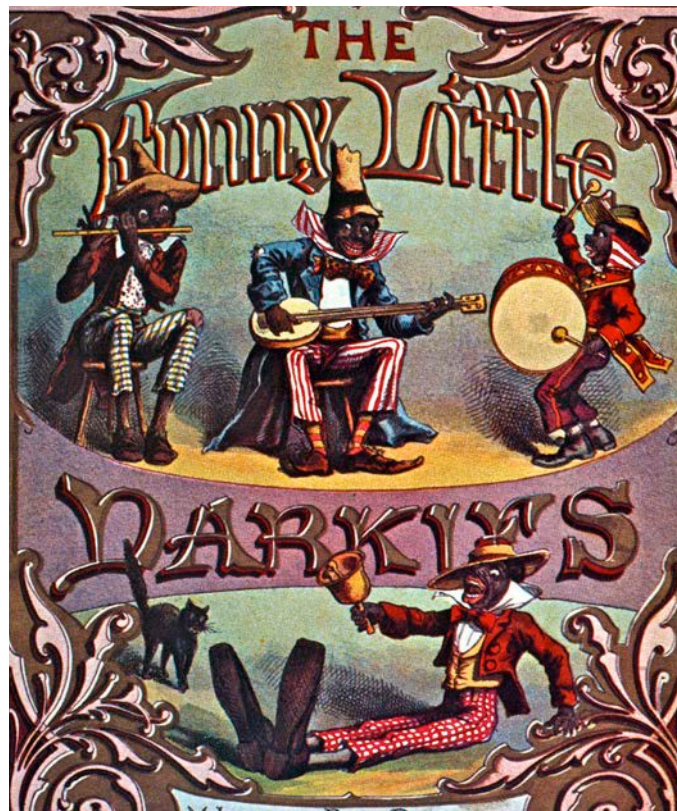
God made the little niggers, He made them in the night,  
He made them in a hurry, and forgot to make them white!



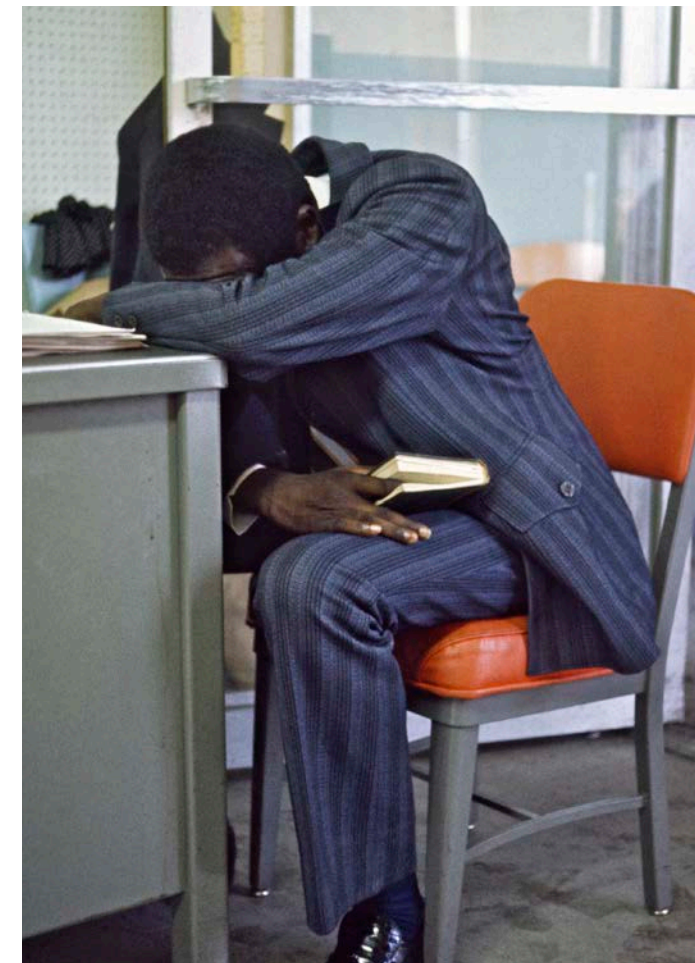
1974 - NYC



1974 - NYC



1992 - NYC



1974 - Liberty City, FL

Malcolm X : "Le pire crime que le blanc ait jamais commis a été de nous apprendre à nous haïr nous-mêmes."

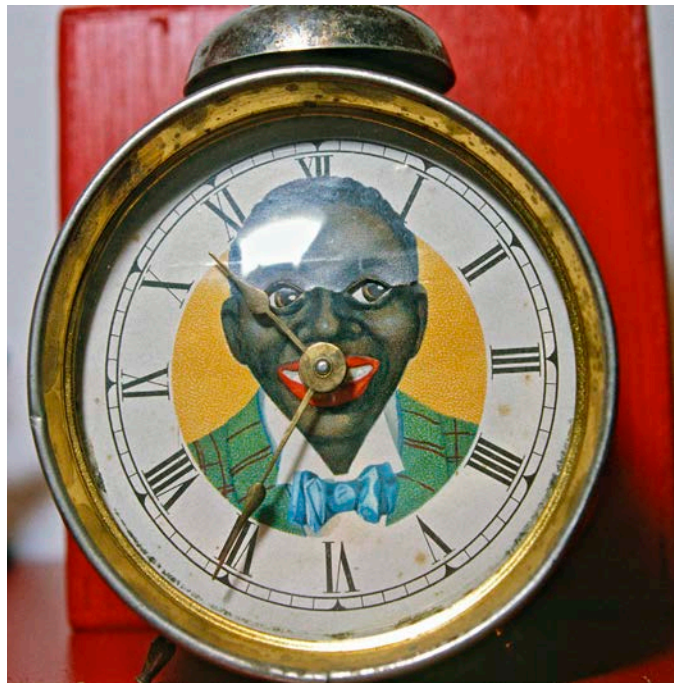
Tacite : "Il est dans la nature humaine de haïr celui que l'on a blessé".

*Mon frère, quel prix j'ai payé !  
Tu as volé mon histoire,  
détruit ma culture,  
coupé ma tonalité pour que je ne puisse pas communiquer.  
Puis vous humiliez, puis vous séparez,  
caché tout mon mode de vie  
pour que je me déteste moi-même !*





Statue noire Musée national



Horloge noire Musée national



1986 - restaurants dans tout le Sud



1974 - Jacksonville, FL



1989 - rural VA

*Frère, quel prix j'ai payé !  
Tu m'as enlevé mon nom,  
tu m'as fait honte,  
tu as fait de moi un déshonneur  
la risée du monde.  
Tu as fait de moi un spectacle, un objet de raillerie et de  
moquerie,  
mais ton heure est proche  
alors vous feriez mieux de regarder l'horloge !*



1989 - rural VA



1990 - in universities



2000 - NYC



1992 - NYC



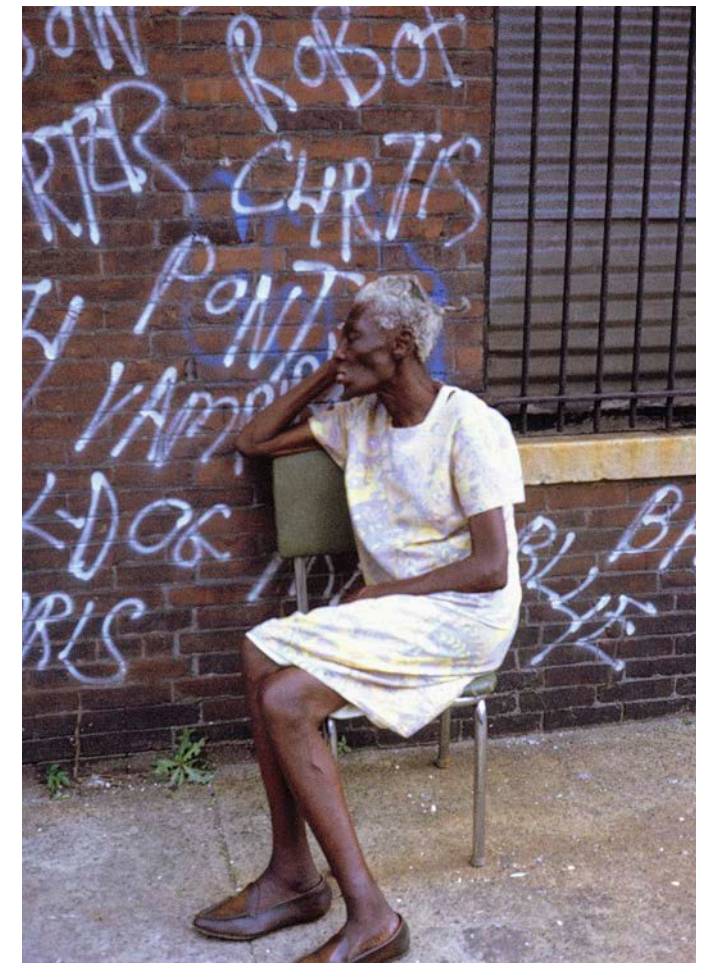


Colonisateur blanc porté par des Africains



2002 NY - Homme blanc avec chauffeur noir après avoir assisté au spectacle "Les Misérables" à Broadway, NY

*Des rives de l'Afrique, du continent asiatique,  
des Caraïbes et du Mississippi.  
L'Amérique centrale et du Sud.  
D'abord vous humiliez,  
puis vous séparez,  
vous cachez tout mon mode de vie  
pour que je me déteste moi-même.  
Frère, quel prix j'ai payé !  
Soeur, quel prix j'ai payé !  
Mère, quel prix j'ai payé !*



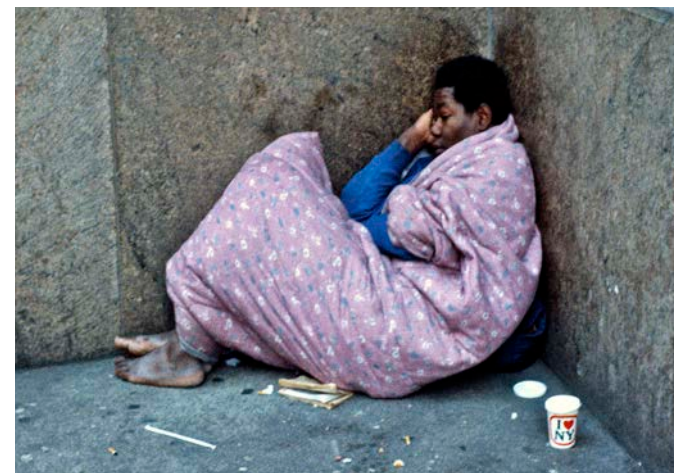
1973 - Philadelphia, PA



1973 - near Natchez, MS



1973 - New Orleans



1997 - NYC





1973 - Baltimore



1975 - NYC



1973 - NYC



1973 - NYC



Au cours de mon voyage dans la nation où l'on parle plus que dans toute autre de la mobilité ascendante et où les opportunités semblent illimitées, l'existence d'un système fermé a été pour moi un paradoxe récurrent. Je ne pouvais pas accepter l'explication sur l'infériorité inhérente des Noirs, que tous les Américains blancs portent au plus profond de leur cœur. "Nos ancêtres sont arrivés en terre pauvre et ont réussi. Pourquoi ne le pourraient-ils pas ?" Un voile s'est toutefois levé pour moi lorsque je me suis rapprochée de deux de ces immigrants "pauvres" : Lidy Manselles d'Haïti et Mme Pabst de Russie. Ce n'est pas du tout une coïncidence si Lidy est devenue ma première petite amie noire. Au début, les femmes noires d'origine américaine semblaient intouchables, enfermées derrière une barrière invisible. Lidy appartenait clairement à un autre monde, plus libre. Cela ne m'a jamais autant frappé qu'un jour où nous parlions à un alcoolique sur le pas d'une porte à Harlem. Tout à coup, Lidy a éclaté avec mépris : "Pourquoi tu ne te trouves pas un travail ?" Son insensibilité a mis fin à la conversation. Plus tard, elle a même dit quelque chose comme : "Je les déteste. Je déteste ces animaux paresseux." J'ai immédiatement senti qu'il s'agissait d'un affrontement bien plus profond qu'entre deux nationalités : C'était le dédain d'une culture libre envers une culture esclave. Lidy, qui était noire de jais et catholique, représentait mieux que quiconque "l'éthique de travail protestante blanche". Et elle n'était pas une exception parmi ces noirs qui sont arrivés sans chaînes.

Grâce à Lidy, j'ai eu accès à la communauté antillaise très soudée de Brooklyn. Comme les immigrants précédents, ils travaillaient d'arrache-pied, économisaient de l'argent, étaient fiers de leur éducation et de posséder leur propre maison, et parlaient universellement de l'importance d'une famille forte. Grâce à leurs sacrifices et à leur détermination farouche, ils étaient farouchement opposés à l'aide sociale, en contraste direct avec les communautés noires environnantes, dont 40 % des membres bénéficient de l'aide sociale. Leurs quartiers sont aussi propres et racistes envers les Noirs de souche que les quartiers italiens et irlandais. En moins d'une génération, plus rapidement que la plupart des immigrants blancs, leur revenu a atteint le chiffre stupéfiant de 94 % du revenu moyen des familles américaines, même en incluant les nombreux pauvres qui arrivent encore. Étant donné que 1 % de la population américaine possède ou contrôle plus de 40 % de la richesse, nous pourrions constater que les immigrants antillais s'en sortent mieux que la majorité des Blancs, même s'ils viennent de pays beaucoup plus pauvres et moins alphabétisés que la plupart des Européens. En revanche, les Noirs de souche ne représentent que 56 % du revenu des Blancs. Sous Kennedy et Johnson, ils ont bénéficié d'un taux de progression qui, peut-être dans 500 ans, leur aurait donné l'égalité, mais sous les politiques conservatrices de Nixon, Reagan et Bush, ils régressent rapidement. Jusque dans les années 1960, 1/3 des



1974 - Apopka, FL

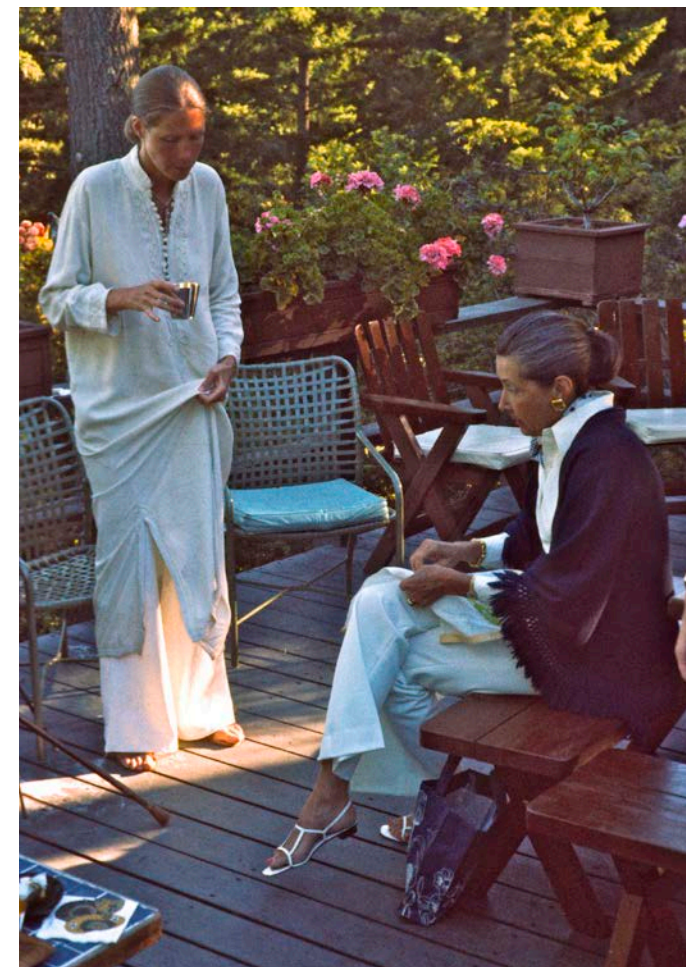
professionnels noirs étaient en fait des immigrants. Dans de nombreuses universités d'élite, leurs descendants représentent jusqu'à 85 % des étudiants noirs alors qu'ils ne constituent que 6 % des Noirs aux États-Unis.

Alors pourquoi est-il si difficile pour les Noirs d'Amérique d'entrer à Harvard ou à Yale ? Quelle que soit la raison, le fait que ces îles à faible revenu, qui comptent beaucoup moins de Noirs que les États-Unis, puissent produire une telle richesse de talents est une preuve éclatante de l'impact du racisme américain. Leur esclavage historique était fondamentalement aussi cruel que la variété américaine, et ils descendent des mêmes tribus d'Afrique. Alors, pourquoi les immigrants noirs réussissent-ils deux fois mieux que les Noirs autochtones ? Pourquoi les voyageurs qui se rendent dans les pays post-esclavage concluent-ils généralement que les Noirs antillais et latino-américains semblent "fiers et farouchement indépendants" par rapport aux Noirs "écrasés", "brisés" et "dépendants" de la classe marginale américaine ? Pourquoi la peur et la haine sont-elles encore les ingrédients de base des relations entre Noirs et Blancs en Amérique, alors que les lynchages, les brûlages de croix et les émeutes raciales, ainsi que des organisations telles que la NAACP et les Black Panthers, sont totalement inconnus au Brésil ?



1975 - Palo Alto, CA sur le ranch de montagne de la famille Pabst

Mon explication est que les Blancs ont disparu des Antilles après l'esclavage, après quoi les Noirs y ont été entourés de modèles noirs, ce qui leur a permis de reconstruire la confiance en soi qui avait été brisée par l'esclavage. Mais aux États-Unis, les Noirs continuent de vivre dans une société majoritairement blanche où nous avons le pouvoir de les définir et continuons à écraser leur estime de soi. Par conséquent, les parents noirs américains ne peuvent pas, comme les Antillais et les Juifs, encourager leurs enfants de manière convaincante en leur disant : "Oui, mon enfant, c'est une société raciste, mais tu peux quand même y arriver en travaillant deux fois plus que les autres !". Seules les personnes qui croient en elles-mêmes peuvent le faire. L'initiative et l'ingéniosité des immigrants noirs ne sont pas écrasées par notre épée à double tranchant de générosité libérale condescendante et de cruauté raciste réactionnaire, qui définit l'esclavage effectif. Les immigrants noirs sont trop fiers pour accepter la première et, depuis plus d'un siècle, ils n'ont pas été forcés de faire face à la seconde. Comme leur psychologie n'est pas façonnée par le racisme, ils résistent et prospèrent de la même manière que les Juifs d'Europe l'ont souvent fait malgré l'antisémitisme. Pas étonnant que mes amis noirs de Hartford, CT, appellent les Antillais des "fonceurs" ou des "Juifs noirs".



1975 - Palo Alto, CA. Mme Pabst dans son ranch

Mme Pabst était arrivée tout comme Lidy - brisée mais pas brisée - avec un passé qui l'envoyait directement dans la classe supérieure. Membre de la vieille aristocratie russe, elle a tout perdu dans la révolution, sauf le plus important : son acculturation à la classe supérieure. Elle a donc pu se marier à l'argent (Pabst Brewing Company) comme le reste des 2/3 des 1% les plus riches qui sont nés dans leur richesse. Aujourd'hui, ils possèdent plusieurs manoirs dans le monde, et j'ai passé des vacances avec eux dans une ferme de 3 millions de dollars en Californie. J'aimais bien Mme Pabst, qui s'intéressait de près à l'art et à la culture, et j'espérais qu'elle me donnerait de l'argent pour acheter d'autres pellicules. Je lui ai donc montré mes photos, comme ce petit garçon dans le fossé boueux. Son monde est si différent de celui de la petite-fille de Mme Pabst, que la bonne est en train de servir, que s'il n'y avait pas écrit Pabst sur les canettes de bière, nous ne saurions pas qu'ils appartiennent au même monde et que leurs vies sont d'une certaine manière liées les unes aux autres. Mais quand Mme Pabst a vu ces photos de gens vaincus par l'apathie et l'alcoolisme, elle s'est écriée : "Je les déteste ! Je déteste ces animaux paresseux ! Pourquoi ne veulent-ils pas travailler ? Pourquoi ne prennent-ils pas un travail ?" Mais où Mme Pabst trouve-t-elle réellement tout cet or dans ses oreilles, et pourquoi ces "animaux" ne travaillent-ils pas ?





1972 - Chicago

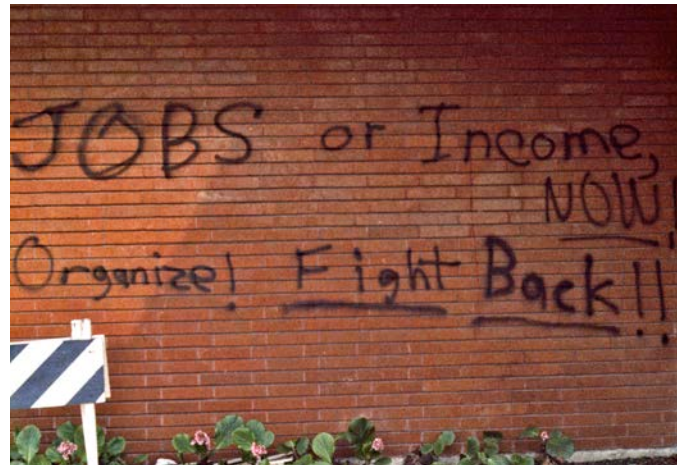


1975 - San Francisco



1975 - San Francisco

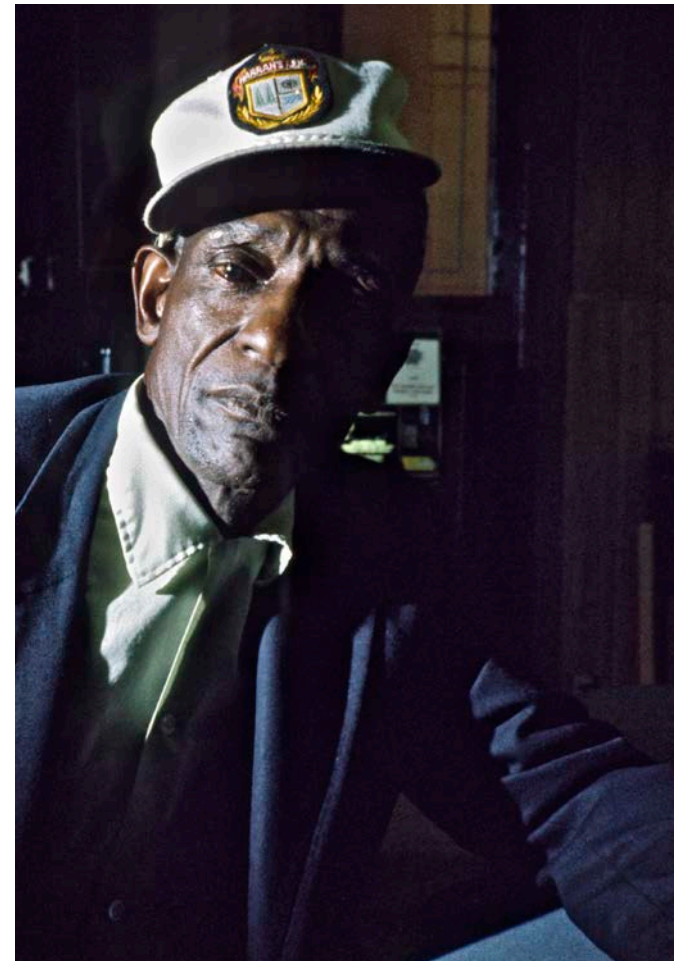
*Chantez une chanson de jeunes hommes tristes,  
des verres pleins de seigle.  
Toutes les nouvelles sont encore mauvaises  
dites adieu à vos rêves.  
Tous les jeunes hommes tristes  
assis dans les bars  
qui boivent toute la nuit  
et regrettent toutes les étoiles.  
Tous les jeunes hommes tristes  
qui dérivent dans la ville  
buvant toute la nuit  
en essayant de ne pas froncer les sourcils.  
Tous les jeunes hommes tristes,  
qui chantent dans le froid  
essayant d'oublier  
qu'ils vieillissent.  
Tous les jeunes hommes tristes  
qui s'étouffent dans leur jeunesse,  
qui essaient d'être gais  
fuyant la vérité.  
L'automne transforme les feuilles en or  
mais le cœur meurt lentement.  
Les jeunes hommes tristes  
vieillissent,  
c'est la partie la plus cruelle.  
La lune oubliée  
brille pour un jeune homme triste,  
laisse ta douce lumière  
les guider à nouveau tous.  
Tous les jeunes hommes tristes, tristes, tristes.*



1975 - San Francisco



1975 - San Francisco



1975 - San Francisco



1973 - New Orleans





1975 - San Francisco



1974 - Raleigh, NC



1974 - Raleigh, NC



1975 - Seattle, WA

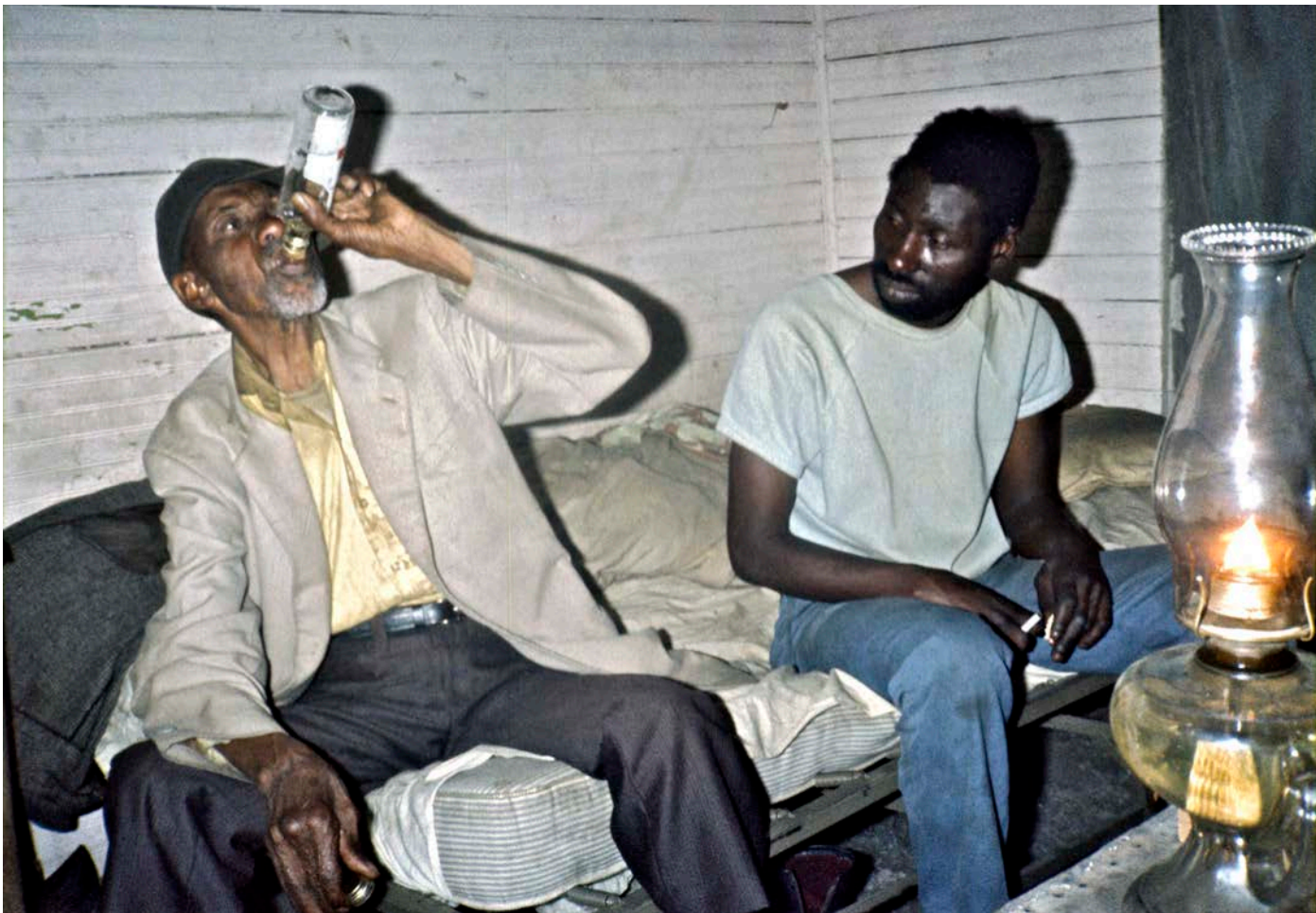


1975 - Seattle, WA



1974 - Raleigh, NC





1974 - Washington, NC

On me demande souvent comment j'ai pu rester avec les Rockefeller et pourquoi. Voici mon histoire. J'ai quitté Washington, DC, un matin de printemps 1974, dans le but de voir les pauvres mineurs de charbon de Virginie occidentale. Comme il faisait chaud, je suis parti en manches de chemise, sans savoir que le printemps arrive trois semaines plus tard dans les montagnes. Je me suis vite retrouvé dans une tempête de neige à l'intersection de la Rt 50 et de la I-79. Les montagnards ne prennent généralement pas d'auto-stoppeurs - "même si c'était mon propre fils", insiste un homme. Mais lorsque les conducteurs voient quelqu'un dans une tempête de neige sans même un coupe-vent, ils supposent qu'il s'agit d'un prisonnier évadé et passent sans réfléchir. Je suis resté là toute la journée, si froid que je ne pouvais même pas sortir mon pouce gelé. Mais plus je souffrais, plus je sentais que quelque chose de fantastique allait se produire ce jour-là. En tant que vagabond, j'avais acquis un fatalisme presque religieux à l'égard de la souffrance : ce n'est qu'en souffrant que l'on peut entrer au paradis. De plus, par cette même conviction, vous êtes capable de faire fondre les montagnes, ou les cœurs froids, qui vous entourent. Finalement, à la tombée de la nuit, deux avocats m'ont pris en charge grâce à mon panneau danois tenu à la main. Voyant mon état misérable, l'un d'eux a dit que je pouvais rester avec lui à Charleston pour la nuit. J'étais donc prêt, même si rester avec un avocat

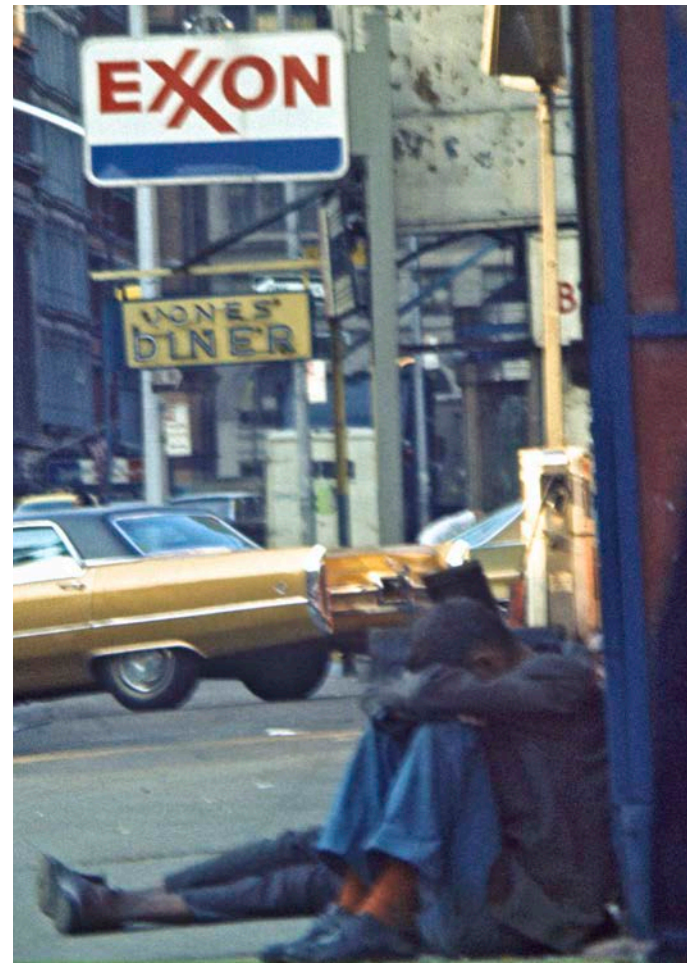
spécialisé dans le droit du travail ne ressemblait pas vraiment au "paradis". À peine une demi-heure plus loin sur l'autoroute, l'un d'eux a dit : "Là-bas, c'est Buckhannon, où vit Rockefeller..." et j'ai immédiatement compris pourquoi j'avais tant enduré ce jour-là. À leur grande surprise, je leur ai demandé de me laisser descendre là. Puis j'ai entamé une marche de 13 miles sur une route de montagne sombre et déserte, toujours sous une terrible tempête de neige et toujours en manches de chemise. En ville, j'ai demandé où vivait Rockefeller. Il était maintenant président du West Virginia Wesleyan College et j'ai rapidement trouvé sa maison sur Pocahontas St, près de l'école.

Pour expliquer cela, je dois revenir brièvement sur mes protestations contre la guerre du Vietnam (avant de venir en Amérique). Moralement indigné par l'utilisation par les États-Unis de bombes au napalm, qui ont incinéré ou blessé des milliers de Vietnamiens - y compris des enfants - j'ai conçu et imprimé à mes frais une affiche sur laquelle on pouvait lire ESSO makes napalm. (Esso est aujourd'hui connu sous le nom d'Exxon.) J'ai couru partout dans Copenhague pour les coller, souvent avec la police à mes trousses. Par une froide nuit de décembre, j'ai grimpé à un grand arbre pour éviter d'être capturé par la police, qui, comme je l'ai découvert, était généralement aussi opposée à la guerre du Vietnam. Pour jouer avec moi, deux

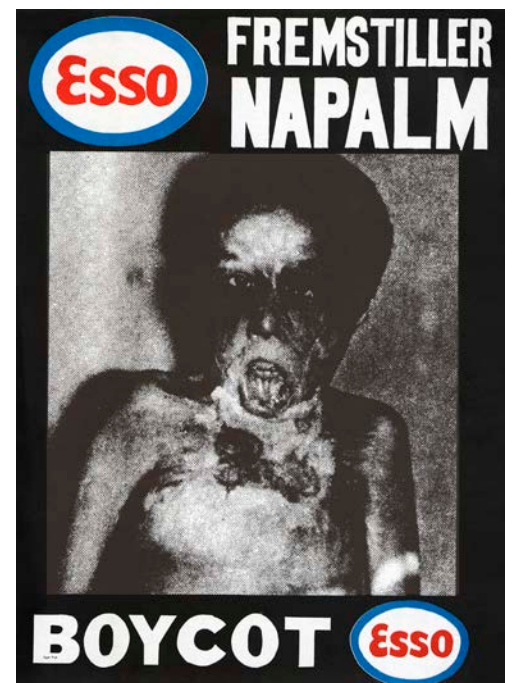


1974 - Buckhannon, WV - Jay Rockefeller

flics souriants ont garé leur voiture à côté de l'arbre. "Tu peux t'asseoir là-haut toute la nuit et geler pendant que nous nous détendons dans la voiture chaude et buvons du café jusqu'à ce que tu redescendes." Bien que je sois gelé dans mon havre de paix, j'étais déterminé à vaincre mes tourmenteurs. Je ne suis pas descendu et au matin, ils ont abandonné. Chaque jour, je pouvais voir comment je gagnais ma guerre morale. Esso, par exemple, a dû engager toute une armée d'ouvriers pour aller peindre le logo Esso à la peinture noire afin de mettre fin au boycott généralisé de ses stations-service. Ainsi, le pouvoir de la publicité - c'était ma première publicité - m'a fait à la fois détester et aimer le logo Esso. Ce faisant, je me suis forgé une image extrêmement hostile du monstre qui se cache derrière Esso : la famille Rockefeller. J'ai également appris qu'ils étaient responsables de la mort de 51 hommes, femmes et enfants en grève dans le Colorado en 1914. Avec l'aide de la CIA, ils avaient renversé des gouvernements, dont celui de l'Iran, et installé le Shah, meurtrier et tortionnaire, pour empêcher l'Iran de nationaliser ses puits de pétrole (ce qui a conduit plus tard à la révolution islamique). Ainsi, avec une impression de déjà vu (ma nuit glaciale dans un arbre) et envahi par une juste colère, j'ai estimé que j'avais le droit d'affronter le monstre lui-même - et j'ai frappé à la porte.



1971 - NYC



1969 - Ma campagne de boycott de l'ESSO





1974 - Valerie Rockefeller

Et que s'est-il passé ? La même chose qui se produit toujours lorsque j'emménage avec les monstres dans ma tête : Une belle jeune femme a ouvert la porte. J'ai supposé que c'était l'un des nombreux domestiques et j'ai demandé, de la manière la plus naturelle qui soit - j'avais le droit d'être là après tout - "Puis-je voir M. Rockefeller ?" Elle a dit qu'il n'était pas chez lui, mais que je pouvais entrer et l'attendre. Bien que je ressemblais moi-même à une sorte de monstre (un monstre des neiges), elle a probablement pensé que j'étais un étudiant de son université. Elle m'a tendu des serviettes pour me sécher et m'a demandé si j'avais faim. Si je l'étais, elle commençait à cuisiner puisqu'elle ne savait pas quand son "mari" serait à la maison. Son mari ? ai-je pensé. Toutes les caricatures haineuses que j'avais vues de "Rockefeller" étaient des hommes âgés. C'était certainement le cas après le massacre des prisonniers par Rockefeller à Attica, lorsque ceux-ci s'étaient révoltés pour réclamer une réforme des prisons. J'avais assisté aux funérailles et je connaissais certaines des femmes noires veuves (page 406).

Mais Sharon Rockefeller avait presque mon âge et son mari, Jay, n'avait que dix ans de plus. Pendant qu'elle cuisinait pour moi, j'ai commencé à jouer avec son adorable fille de 3 ans, Valerie. Voyant que nous nous entendions bien, Sharon m'a suggéré de rester pour m'occuper d'elle ; elle partait en Europe dans quelques jours et n'avait pas encore trouvé de baby-sitter. Un peu plus tard, une amie de la famille est passée et, pendant que nous bavardions, elle a murmuré que Valérie portait le nom de la sœur jumelle de Sharon, qui avait été assassinée. "Assassinée ? Comment ?" J'ai demandé, incrédule. J'étais habitué aux meurtres dans les milieux défavorisés, pas chez les riches. Après que Sharon, dont le nom de jeune fille est Percy, et Valerie aient obtenu leur diplôme universitaire, la famille s'est réunie dans leur manoir au bord du lac, dans la banlieue de Chicago. Sharon se rend dans la chambre de Valérie pour dire bonne nuit à sa sœur, et le lendemain matin, sa jumelle est retrouvée battue et poignardée à mort. Ce crime, qui n'a jamais



Garçon montrant où un membre de sa famille a été tué - 1975 SF

été élucidé, a laissé Sharon traumatisée et a jeté sur la famille une ombre noire qui ne s'est jamais dissipée. À l'époque, je n'ai pas été surpris par la remarque de Sharon sur le baby-sitting, car j'étais habitué à ce que les gens me fassent instantanément confiance, mais au fil des ans, j'ai souvent réfléchi à cette femme remarquable. Combien d'autres femmes auraient eu le courage, si peu de temps après le meurtre d'une sœur bien-aimée par un intrus, d'inviter chez elles un étranger qui ressemblait à Charles Manson ? (Juste après le meurtre d'une autre Sharon lors des meurtres de Tate-Labianca). Combien d'entre elles demanderaient à cet inconnu de garder leur fille (nommée d'après la plus grande perte de sa vie) ? Sharon partageait ma propre vision de la confiance. Lorsque Jay Rockefeller est finalement rentré à la maison, j'ai complètement perdu mon cœur au profit de cette famille chaleureuse. Comme j'étais plongé dans la conversation avec sa femme, il a supposé que j'étais un de ses amis et n'a jamais demandé pourquoi j'étais là (tout comme j'avais moi-même oublié pourquoi j'étais là). Si je m'attendais à rencontrer un monstre, c'était ma propre projection car, à ma grande surprise et à ma grande joie, nous avions les mêmes opinions sur presque tout. Il était également opposé à la guerre du Vietnam, critiquant plus tard le héros de guerre John McCain pour avoir largué des bombes au napalm sur des civils vietnamiens. Après l'université, il avait suivi le même chemin que moi, travaillant avec des mineurs de charbon pauvres qui vivaient dans des cabanes aussi misérables que celles que j'avais photographiées. Travaillant à l'amélioration de leurs conditions dans le cadre du programme VISTA, lancé par John F. Kennedy, il a perdu son cœur pour ces mineurs, y est resté et n'a cessé de les défendre depuis, d'abord comme gouverneur, puis comme sénateur à Washington. J'ai tout de suite senti qu'il était "mon homme".

Après que nous ayons bu quelques bouteilles et qu'il se soit montré très intéressé par mes photos de cabanes et de pauvreté, je me suis senti si bien que je lui ai dit que j'avais essayé en vain d'obtenir



1974 - Charleston, SC

un soutien pour acheter un appareil photo Nikon professionnel et des pellicules afin de pouvoir terminer mon travail. Je n'oublierai jamais sa réponse : "Vous vous adressez à moi en tant que personne ou à la fondation ? Eh bien, venez à mon bureau demain et montrez-moi votre proposition de subvention". J'ai eu du mal à dormir cette nuit-là. Pour la première fois, j'avais vraiment l'espoir d'obtenir un peu de soutien pour ma photographie (ne serait-ce que de l'argent pour la baby-sitter). Mais en examinant la demande que j'avais toujours sur moi, j'ai vu une phrase sur "le massacre brutal par le clan Rockefeller de 41 prisonniers à Attica". Je l'avais complètement oublié. J'étais tellement gêné après avoir rencontré tant de chaleur, d'hospitalité et de confiance de la part des Rockefeller que je n'ai pas pu me résoudre à frapper à sa porte. Au lieu de cela, j'ai fait demi-tour et j'ai poursuivi mon vagabondage avec le slogan du vieux Rockefeller : ni "un sou pour la banque ni un penny à dépenser". En colère contre moi-même pour mes préjugés, j'ai formulé ma nouvelle idée : Le syndrome du meurtre et de l'alcoolisme de la classe marginale n'est que le miroir de la classe dominante. Certes, la partie alcoolisme se référerait à ce que j'avais vu dans d'autres familles de la classe supérieure plutôt qu'à cette famille, qui m'avait montré, en tant qu'intrus, tant de générosité.

Deux jours plus tard, je suis resté avec cette femme dans une cabane située près d'une raffinerie Exxon. En dehors de mon histoire d'amour et de haine avec le logo Exxon, je pense qu'il y avait une autre raison pour laquelle j'ai atterri chez elle. Au cours de ma première année en Amérique, le président Nixon a signé la loi sur la politique environnementale nationale visant à éliminer le plomb de l'essence. L'essence au plomb avait été introduite par la Standard Oil (Exxon) pour son "effet antidétonant", et Exxon avait combattu les tentatives précédentes de l'interdire. Juste avant de rompre mon principe de vagabondage "anti-coups" dans la maison de Jay et Sharon - j'attendais toujours passivement que les gens m'invitent chez eux - j'avais entendu parler de nouvelles études montrant les effets destructeurs du plomb sur les enfants. J'ai pensé à tout le plomb auquel les enfants noirs étaient exposés dans les maisons des ghettos, souvent construites à côté des autoroutes du centre-ville. (Page 299).

Cela m'a donné la réponse à la raison pour laquelle la violence et les meurtres avaient explosé environ 20 ans après que l'essence au plomb soit devenue courante. (Ce garçon me montre le sang d'un



Sharon Rockefeller avec Valérie en 1974

membre de sa famille qui venait d'être assassiné). Le plomb joue également un rôle important dans les difficultés d'apprentissage de nombreux enfants des ghettos et explique pourquoi de nombreux Blancs, comme Valérie, réussissaient mieux à l'école.

17 ans plus tard, après l'un de mes spectacles à Stanford, une femme blanche s'est approchée de moi et m'a demandé si nous pouvions parler en privé. Elle semblait un peu en colère quand elle a dit : "Je suis dans votre livre". J'étais totalement confus puisqu'il n'y avait pratiquement aucun blanc dans le livre. Quand elle a trouvé la page, j'ai compris qu'elle était Valerie Rockefeller. "L'année dernière", a-t-elle poursuivi, "lorsque ma colocataire est rentrée chez elle après votre émission et m'a dit que vous aviez dépeint mon père comme un alcoolique et un meurtrier de masse, j'étais très en colère contre vous. Mais maintenant que j'ai vu le spectacle moi-même, je dois te serrer dans mes bras. Et voici ma carte de visite. Si jamais vous avez besoin de mon aide, appelez-moi." Wow. Une fois de plus, je me suis sentie coupable de ne pas avoir suffisamment fait la distinction dans le livre entre Exxon, symbole d'oppression, et la famille aimante qui m'avait accueillie. J'ai rencontré exactement la même réaction écrasante de la part de trois autres enfants Rockefeller dans d'autres universités. Ils m'ont même demandé des conseils sur la façon dont ils pourraient mieux servir les pauvres.

Je n'ai donc pas été surpris de voir Valerie, dont le lourd bagage était à la fois négatif et positif, devenir enseignante spécialisée auprès d'adolescents ayant des difficultés d'apprentissage et des troubles émotionnels à East Harlem. D'une certaine manière, j'ai vu une ligne directe allant de notre première rencontre chez elle lorsqu'elle était enfant à son engagement social en tant qu'adulte à Harlem. Avant tout, elle a été façonnée par le long engagement social de ses parents.

Peut-être renforcé par le traumatisme hérité de sa mère (parallèlement au traumatisme hérité chez les enfants noirs). En tout cas, j'ai été, comme pour son père, étonné de voir à quel point nous étions d'accord sur tout lors de notre dernière communication en 2015. "Je suis toujours en train de juger de manière hypercritique les gens qui ont de l'argent !" m'a-t-elle écrit. Elle participe également à l'effort de la famille Rockefeller pour mettre fin au déni climatique d'Exxon/Mobil. "En tant que descendants, nous avons une charge supplémentaire pour lutter contre le changement climatique", dit Valérie.





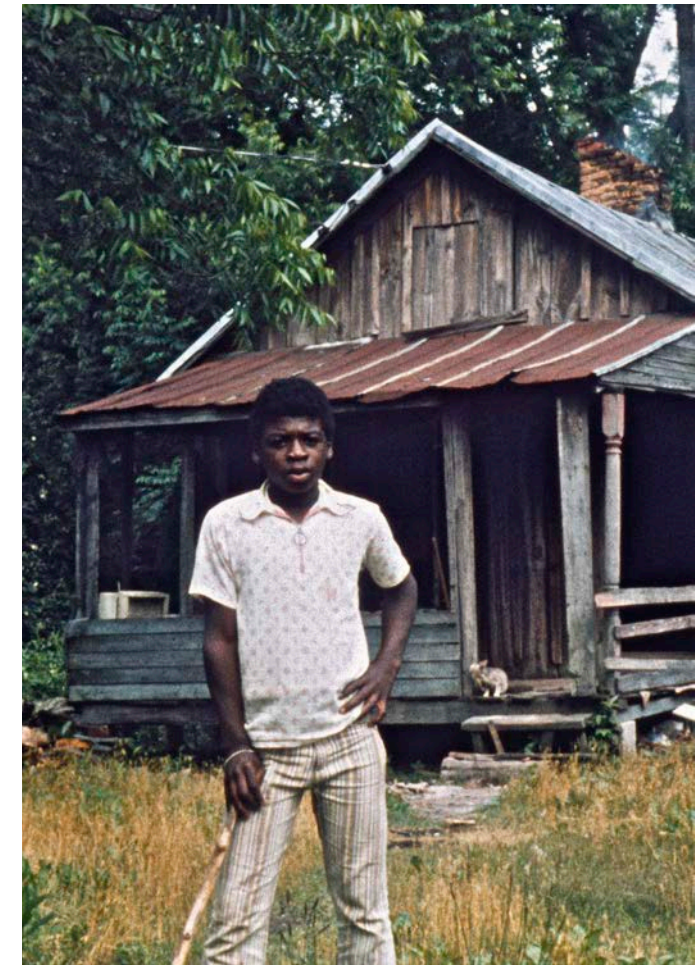
1974 - Washington, NC



1974 - Washington, NC



1974 - Washington, NC. Robert à l'école



1974 - Washington, NC. Robert à la maison



1974 - Jersey City, NJ



1973 - Tunica, LA



1974 - Washington, NC

L'intégration des écoliers noirs et blancs est l'un des résultats les plus significatifs de la lutte pour les droits civiques. Le fait que de nombreux libéraux plus aisés ne permettaient pas à leurs enfants de s'intégrer a contribué à saboter l'intégration et à créer du ressentiment parmi les Blancs pauvres, qui ne pouvaient pas s'offrir des écoles privées.

Voir les conditions des écoles américaines a peut-être été l'aspect le plus choquant de mon voyage. Je n'avais jamais entendu autant de phrases de lavage de cerveau, telles que "Les hommes chérissent la liberté par-dessus tout", combinées à une omission presque totale de l'histoire des Noirs. Aujourd'hui, de nombreuses écoles interdisent même les livres écrits par des Noirs, comme le prix Nobel Toni Morrison.

Cet enrégimentement totalitaire est comme le "serment d'allégeance" à "une nation, sous Dieu, indivisible, avec liberté et justice pour tous". Il offre un contraste flagrant avec l'état d'esclavage qui est martelé aux enfants noirs dans ces "écoles de ghetto" délabrées et recouvertes de contreplaqué.

En théorie, nous accordons volontiers la liberté et la justice à Robert, que l'on voit ici en train de prêter allégeance à Washington, NC, pour ensuite rentrer chez lui dans sa cabane avec plus de rats que de livres. Au moins, couvrir les fenêtres avec les étoiles et les rayures aide à garder le froid - et son rêve américain - à l'extérieur.





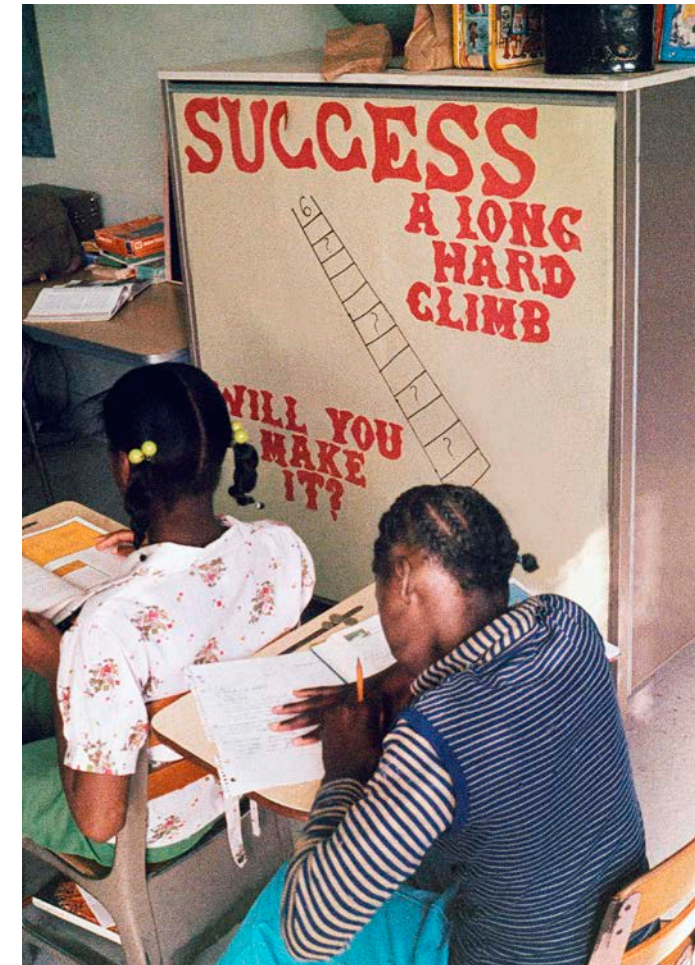
1972 - Canarsie, NY



1972 - Canarsie, NY



1972 - Canarsie, NY



1974 - Washington, NC



1972 - NYC



1973 - Louisville, KY



1974 - San Francisco



1972 - Canarsie, NY

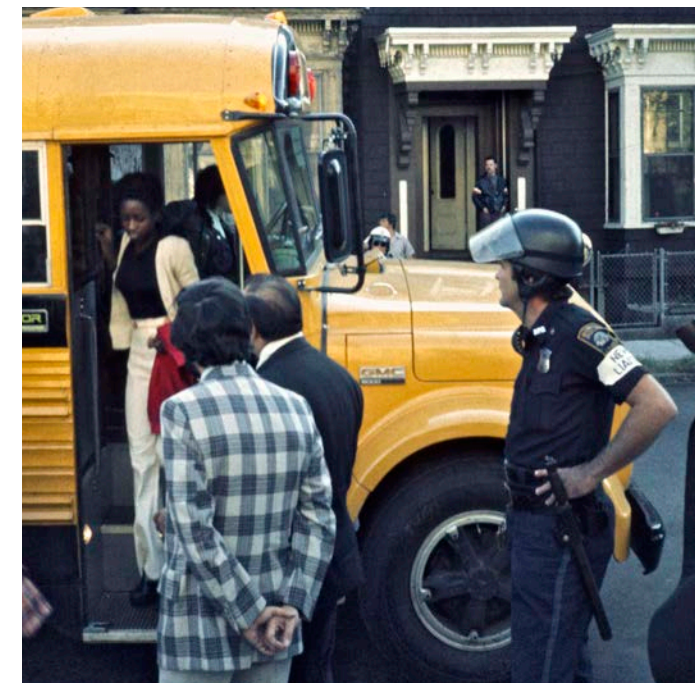


1974 - South Boston

J'ai assisté à de violentes luttes dans toutes les villes, alors que les Noirs, désespérés de se libérer de la ségrégation et de donner à leurs enfants une chance de recevoir une éducation égale, les transportaient par bus dans les écoles des quartiers blancs.

Lorsque des policiers et des soldats doivent escorter les enfants dans chaque bus et que des Blancs furieux et lanceurs de pierres doivent être maintenus derrière des barricades pour protéger les enfants noirs, nous leur apprenons dès leur premier jour dans le monde blanc que le Ku Klux Klan est au cœur de chaque Blanc... comme je l'ai écrit par erreur à l'époque. Dans mon travail avec le KKK depuis lors, j'ai appris que les enfants du KKK sont souvent les seuls Blancs dans les écoles entièrement noires, car ils sont trop pauvres pour s'éloigner des quartiers noirs.

De plus, les "écoles noires" sont précisément ce que de nombreux parents danois fuient aujourd'hui, même si, dans les années 70, ces jeunes bien-pensants condamnaient bruyamment le racisme américain en voyant mon diaporama.



1974 - South Boston, MA





1971 - East St Louis, IL



1989 - Harlem, NY



1974 - Jersey City, NJ

Il s'agit d'écopiers noirs dans un ghetto américain enregistrés sur bande, mais la conversation aurait tout aussi bien pu être enregistrée aujourd'hui parmi des enfants de ghettos bruns en Europe :

- *Nous devrions être amis avec les blancs, comme Mary. C'est mon amie et elle est blanche.*
- *Attends de grandir et elle ne sera plus de ce monde !*
- *Comment sais-tu qu'elle sera hors du monde ?*
- *Elle ne sera pas hors du monde, mais hors de ce pays.*
- *De ce pays ou de ce ghetto ?*
- *De ce pays, du ghetto, ou de n'importe quoi...*
- *Elle sera toujours mon amie.*
- *Elle pourrait se retourner contre toi. Ils peuvent lui faire un lavage de cerveau.*
- *Une personne blanche est toujours un être humain !*
- *Mais pourquoi ... comment se fait-il qu'ils traitent une personne noire comme un animal ?*
- *Nous devons avoir fait quelque chose de mal !*

En écoutant ces conversations d'enfants de 7 et 8 ans, je n'ai pu que conclure que beaucoup d'entre eux considèrent non seulement leur ghetto mais aussi leur pays comme un système fermé et, pire encore, s'en veulent. À la question "D'où viens-tu ?", les enfants bruns nés au Danemark répondront, par exemple, "Turquie". Comme les Noirs, ils ont intériorisé le message de notre rhétorique de division : "Vous êtes indésirables et ne faites pas partie de nos valeurs."

Lorsqu'on leur dit constamment qu'ils ne sont pas à leur place, il n'est pas surprenant que de nombreux parents du ghetto soient opposés à l'intégration scolaire, même s'ils savent que

les écoles du ghetto ne fonctionnent pas. Être privé d'une bonne éducation dans sa propre école du ghetto est préférable à l'illusion d'appartenir à la société dominante avec les privations que l'on doit également y subir. Il est triste de constater que même dans les écoles intégrées, nous tuons l'esprit et la motivation des enfants que nous avons marginalisés. Partout dans le monde, les enseignants créent des élèves qui correspondent à l'image et aux attentes qu'ils ont déjà d'eux. Si vous prenez un échantillon aléatoire d'une classe et que vous dites aux enseignants que ces élèves sont des "surdoués potentiels", ces enfants répondront, après un an ou deux, à cette attente grâce au traitement spécial que l'enseignant leur consacre inconsciemment. Dans une société maître-esclave, celui qui est censé devenir l'esclave (inutile) recevra donc une éducation inférieure, avec des enseignants noirs ou blancs, la ségrégation ou l'intégration ne faisant pas grande différence.

Cette discrimination "innocente" a des conséquences désastreuses partout où l'on divise les élèves en filières "lentes" et "brillantes", qui sont naturellement le reflet de la société de classe extérieure. On a pu constater à quel point cette discrimination est préjudiciable à l'estime de soi d'un enfant lorsqu'un ordinateur a placé par erreur tous les enfants dits "lents" dans la classe "brillante" et vice versa. Un an plus tard, lorsque l'erreur a été découverte, les éducateurs ont constaté que les élèves lents se comportaient comme s'ils étaient brillants et que les élèves brillants se comportaient comme s'ils étaient stupides - le début de la ghettoïsation. J'ai constamment rencontré des enseignants et même des directeurs d'école qui qualifiaient leurs élèves du ghetto d'"animaux". Au point que j'ai vu même de jeunes enfants se prendre pour des rats.

Dans ma propre école, j'ai appris de première main que l'image que l'enseignant avait d'un enfant devenait l'image à laquelle l'enfant essayait de se conformer. Je parlais en dialecte rural, qui sonnait "débile" aux oreilles des enseignants de la ville, où ils parlaient un danois "correct". Par conséquent, ils m'évitaient inconsciemment, et petit à petit, je suis devenu introverti avec des explosions occasionnelles de comportement "idiot". J'ai perdu toute envie d'apprendre et mes résultats étaient systématiquement inférieurs de 30 à 50 % à ceux des autres élèves. Finalement, j'ai été contraint d'abandonner mes études, ce qui a fait de moi un vagabond des rues. Si, en plus de mon TDAH, j'avais été noir ou brun dans une société raciste, où nous essayons inconsciemment de garder de tels "inadaptés" hors de vue jusqu'à ce qu'ils deviennent des "intouchables comportementaux", j'aurais facilement pu devenir non seulement un "vagabond des rues", mais aussi un "criminel", un "toxicomane", un "prostituée", un "mendiant de l'aide sociale" ou remplir n'importe quel autre rôle dans lequel une société d'humains jetables trouve approprié de façonner ses indésirables.

#359



1974 - Washington, NC

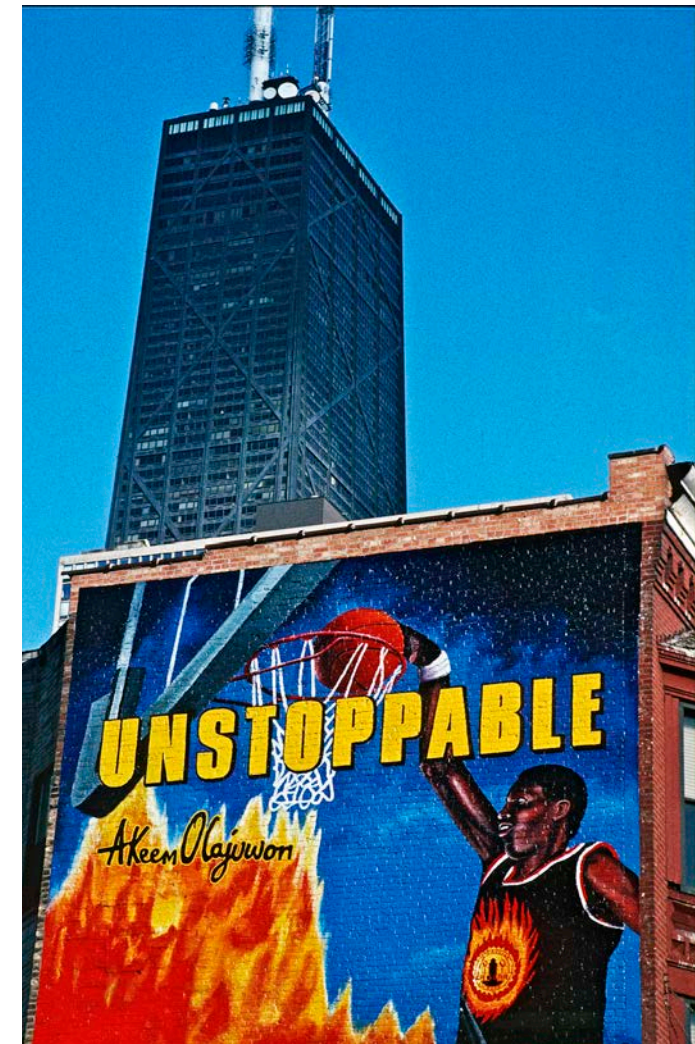


Pour éviter d'être accusés d'être le souffre-douleur de la société maître-esclave, les enseignants trouvent souvent de nouvelles façons de rejeter la faute sur leurs élèves. Les libéraux insistent sur le fait que le "manque de motivation" et la "capacité d'apprentissage réduite" de l'enfant du ghetto sont dus au fait qu'il est "culturellement défavorisé", puisqu'il vient d'une maison où il n'y a pas plus de livres que dans une cabane d'esclave (ou dans la maison d'un paysan turc ou arabe). Se pourrait-il que les enseignants eux-mêmes aient été piégés dans un système fermé et qu'ils soient devenus d'excellents oppresseurs avec leurs jugements "Nos écoles ne sont pas mauvaises, mais nous avons de mauvais élèves" ou "Pauvres petites choses", écrasant les enfants ? S'il reste un doute, il est bon de se rappeler que des enseignants très motivés, politiquement et socialement conscients, dans des écoles dirigées par les Black Panthers et des musulmans noirs, ont amené les enfants de leur ghetto au niveau des normes nationales (blanches). Les écoles privées musulmanes au Danemark peuvent le faire de la même manière. En d'autres termes, en excellant sur le plan scolaire, et pas seulement grâce à des bourses sportives. Cette dissuasion à l'apprentissage peut également être observée dans des sociétés imprégnées d'une pensée oppressive à l'égard d'autres groupes vulnérables. Les Américaines, par exemple, qui ont fréquenté des écoles de filles, où elles sont protégées du sexisme de la société, réussissent mieux après avoir obtenu leur diplôme que les femmes qui ont fréquenté des écoles intégrées. Si certains d'entre nous ont du mal à affronter leur propre racisme, n'oublions pas qu'il y a 50 ans, peu d'hommes se considéraient comme sexistes.

Pourtant, le fait que nous ayons écrasé les filles avec nos attitudes est révélé par les statistiques de ces années-là, qui montrent combien de femmes nous avons "forcé" à quitter l'enseignement supérieur avec des blocages émotionnels qui les empêchaient de devenir médecins, avocats et scientifiques. Lorsque nous constatons le syndrome de la quatrième année chez nos enfants noirs et bruns marginalisés, tant aux États-Unis qu'en Europe, nous devons en conclure : Soit nous avons besoin d'aide pour traiter notre racisme, soit les enfants de couleur doivent être protégés de nous dans des écoles non intégrées avec des enseignants très engagés et consciencieux, des "anges sauveurs" qui peuvent restaurer le sentiment d'estime de soi et d'identité que nous leur volons si tôt. Malheureusement, je me trouve être une partie active de ce racisme. Après des mois d'enseignement dans des universités majoritairement blanches, par exemple, j'ai intériorisé la pensée des étudiants. Je me surprends fréquemment à penser en termes racistes aux "Noirs". Lorsque je me retrouve isolé de la même façon au Danemark, ma pensée sur ceux que les Danois qualifient de "musulmans" est faussée de la même manière. Avec le point de vue réprobateur et distancié du raciste, ainsi qu'avec son penchant à trouver des défauts à "l'autre", j'aide ainsi nos exclus à former une attitude hostile défaitiste - une fois encore, dans l'aveuglement de mon privilège blanc. Car l'aveuglement, c'est lorsque nous demandons extérieurement l'intégration, mais que dans notre pensée intérieure, nous prenons nos distances, nous avons peur et, par conséquent, nous écrasons ceux avec qui nous devrions nous intégrer.



1990 - Chicago



1990 - Chicago



1974 - Greensboro, NC

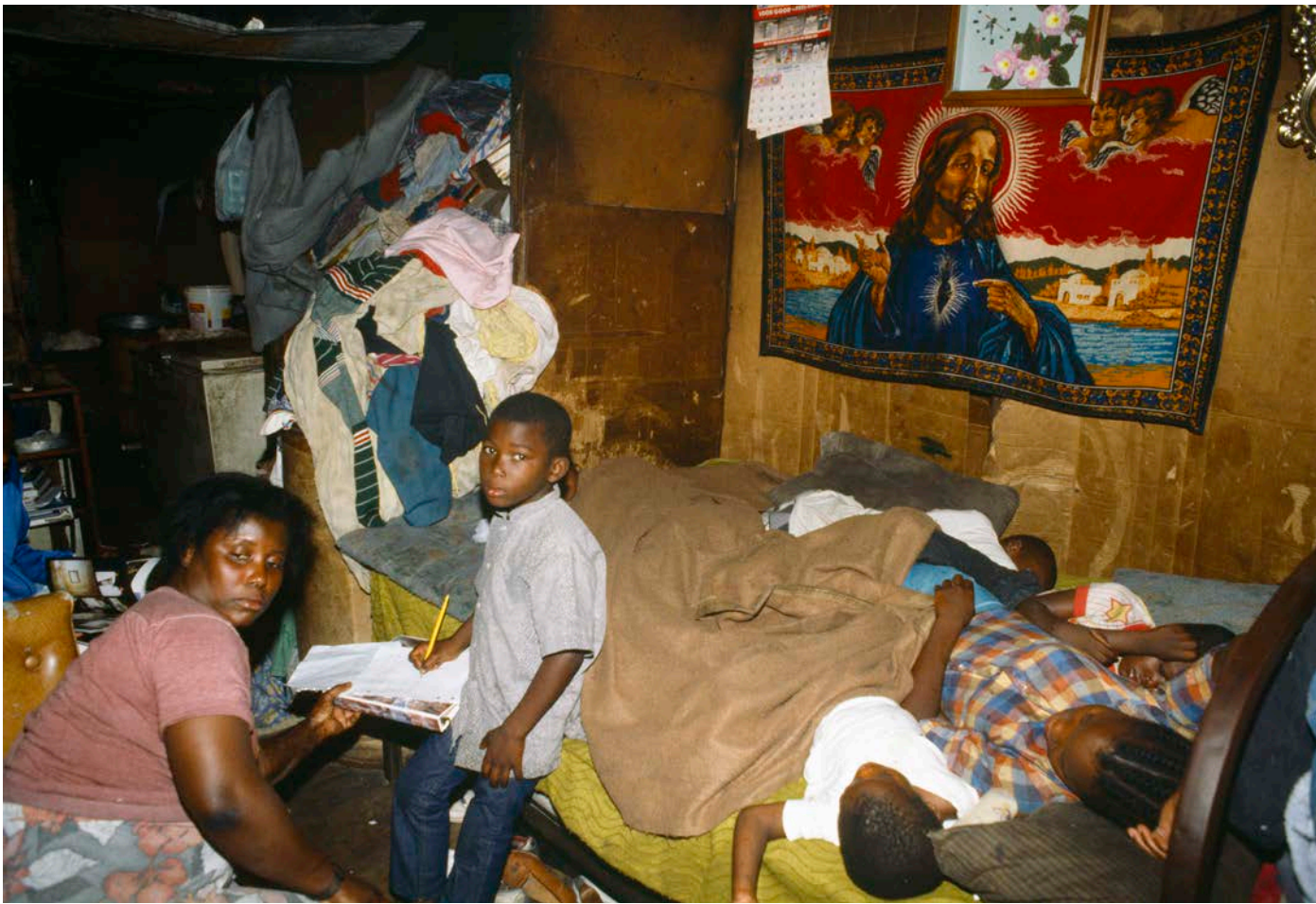


1972 - Detroit



1989 - NYC





1990 - Burke County, GA

À Los Angeles, j'ai vu un beau cas de solidarité raciale lorsque des étudiants immigrés antillais ont formé une organisation pour motiver les Noirs de souche à ne pas abandonner le lycée et l'université - une sorte de répétition historique du chemin de fer clandestin, où les Noirs libres aidaient les gens à sortir de l'esclavage.

Cette photo d'un groupe d'adolescents noirs montre à quel point nous sommes tous victimes de cette oppression. La jeune fille a été adoptée lorsqu'elle était bébé par des Noirs dans le ghetto et a été élevée pour être noire : elle doit se comporter comme une Noire, penser comme une Noire et s'habiller comme une Noire. Elle n'a pratiquement rien en commun avec les Blancs ; elle ne peut même pas parler "notre langue". Dans les foyers blancs, je vois le contraire. Les Noirs et les Blancs, les Palestiniens et les Juifs, les autochtones et les immigrés, les hommes et les femmes, les hétérosexuels et les homosexuels subissent de graves préjugés lorsque les parents recréent très tôt les schémas d'oppression qu'ils ont eux-mêmes reçus de leurs parents. Les deux parties finissent par être privées de la capacité, ainsi que du désir, de traiter l'autre partie avec humanité. On abandonne au fond de soi, en décidant que c'est une absurde alchimie ethnique que d'essayer d'intégrer des éléments qui se repoussent comme l'huile et l'eau. Les efforts frénétiques des libéraux pour secouer



1973 - Baltimore

ces deux éléments au point de les fragmenter en particules plus petites pendant un court moment ne sont qu'une tentative futile de donner un visage humain à l'oppression - comme voter pour Obama alors qu'on est prisonnier de l'apartheid massif des cœurs noirs et blancs. Y a-t-il donc un quelconque espoir ?



2009 - Bal de fin d'année du lycée à Natchez, MS

Oui, j'entends souvent même les pires racistes dire : "J'aimerais que nous puissions adopter tous les enfants noirs pour qu'ils deviennent comme nous." Bien qu'en mode raciste typique, ils cherchent la faute chez "les autres", ce n'est pas une expression de haine raciale. Tout comme les Européens se réjouissent lorsque les "musulmans" se convertissent au christianisme, oubliant que c'est la culture différente à laquelle ils réagissent négativement. Je vois cet espoir maladroite le plus clairement chez les étudiants blancs des universités américaines lorsqu'ils racontent comment, par culpabilité libérale, ils essaient d'atteindre les étudiants noirs. Mais ils sont tout le temps retenus par une culpabilité réactionnaire : ils se souviennent de tous les avertissements de leurs parents dans leur enfance, généralement pas verbalement, mais dans leurs yeux ou dans les clics des serrures de voiture lorsqu'ils roulaient trop près d'un quartier noir.

Il est effrayant de trahir l'amour de nos parents, que l'on sent au fond de nous tirer dans le sens contraire. Alors, quand ils tendent la main aux Noirs par amour, ils sont tirés en arrière par amour. Ils deviennent maladroites et condescendants envers les Noirs, qui réagissent avec une colère et une hostilité profondément ancrées, car ils ont subi une oppression similaire, mais inverse. Cela ravive la peur des Blancs - maintenant la peur d'être rejetés.

Ainsi, l'opresseur et l'opprimé se "créent" mutuellement en permanence, car aucun d'entre nous n'est libre. Car ce qui définit tous les systèmes d'oppression, c'est la perte de "liberté", la liberté d'agir d'une manière qu'un étranger à ce système considérerait comme "normale" et "humaine". Ce cocktail de culpabilité et de peur blanches crée la colère et l'hostilité du racisme intériorisé chez les Noirs, qui à son tour crée davantage de peur et de culpabilité blanches, etc.

Le pire racisme actuel n'est donc pas créé par la haine, mais au nom de l'amour - dans le désir de protéger nos enfants de ce qu'on nous a appris à craindre. Lorsque j'emmène des Blancs à des fêtes noires aux États-Unis ou à des fêtes brunes au Danemark, je les vois souvent fondre en larmes de culpabilité : après les avoir si longtemps diabolisés inconsciemment, ils vivent soudain "les autres" comme de véritables êtres humains. Nos larmes révèlent que nous sommes tous des victimes du racisme.





1975 - San Francisco



1974 - Palm Beach, FL



1973 - Indianapolis, IN



1974 - Brownsville, NY





1982 - San Francisco

Plus j'en apprenais sur l'effet paralysant et auto-entretenu de l'ostracisme, plus il m'était difficile de condamner les Blancs pour leur racisme. Même pour moi, et les immigrants africains et caribéens, qui n'ont pas été modelés par notre culture de maître, il n'était pas toujours possible de répondre de manière humaine à ceux qui sont piégés dans une culture de paria. Le comportement maladroit des Blancs envers les Noirs aux États-Unis, et depuis envers les "musulmans" en Europe, est devenu particulièrement compréhensible lorsque je l'ai comparé à mes propres difficultés à être pleinement humain envers ceux que ma société hétérosexuelle enferme dans le ghetto homosexuel.

Mon attitude envers les homosexuels avait été fondamentalement "libérale". Bien que je les aie inconsciemment poussés à la clandestinité aussi efficacement dans mon enfance rurale danoise qu'ils le sont en Arabie saoudite, je n'avais pas été façonné par des attitudes ouvertement haineuses à leur égard. Ainsi, je n'ai pas eu besoin de rencontrer beaucoup d'homosexuels qui se détestent dans le placard sur les routes américaines pour me rendre compte que je ressentais comme un devoir moral de m'engager dans le premier mouvement gay ouvert du monde, à San Francisco. Là, j'ai vite appris des gays plus "libérés" que les libéraux sont l'ennemi le plus insidieux de la vraie libération. Notre profond sentiment de supériorité hétérosexuelle n'a rien à voir avec notre préoccupation pour le "sort" des homosexuels. Nous semblons concéder tant de choses avec notre condescendance "nous devons accepter les homosexuels" alors que le "nous" libéral exclut invariablement la minorité même dont l'intégration est préconisée. Nous laissons les opprimés se battre non seulement contre le sectarisme et la haine véritablement exprimés, mais aussi contre la "sympathie" et la "compréhension" - la "tolérance" étendue à quelque chose de regrettable plutôt que de normal.



1992 - NYC



1989 - Washington, DC



1984 - Swarthmore, PA



2012 - Washington, DC

Après un tel endoctrinement, "nous" nous sentons aussi peu sûrs, mal à l'aise et menacés par "eux" que les Blancs se sentent menacés par les Noirs / Bruns, et il devient plus pratique pour nous de les garder dans des ghettos. Certains Américains considéraient les ghettos gays comme San Francisco et la Nouvelle-Orléans comme l'expression d'une société tolérante et libre. Comme pour les anciens ghettos juifs en Europe, c'est tout le contraire. Lorsque nous avons empêché pendant des siècles les gays de se répondre librement, de s'embrasser et de se tenir la main dans une atmosphère ouverte sans crainte, que nous avons fait des lois contre eux dans la plupart des États, que nous leur avons fait détester l'homosexualité avant d'atteindre l'âge adulte afin qu'ils adoptent et intériorisent la définition du bien et du mal des hétéros, quand nous avons forcé les gays et les lesbiennes, tout au long de leur vie, à faire des tentatives douloureuses et futiles pour se redresser, avec le même effet paralysant sur l'image qu'ils ont d'eux-mêmes que lorsque les Noirs se défrisaient les cheveux pour "passer" ou simplement survivre, - alors nous finirons par les forcer à vivre dans des ghettos ségrégués similaires, avec émeutes et sous-cultures. Le fait d'être un défenseur précoce des gays a été remarqué et ce sont des gays noirs tels que le directeur du SF Film Festival, Albert Johnson, et le metteur en scène Burial Clay (assassiné une semaine après avoir monté mon spectacle) qui ont invité American Pictures aux États-Unis. Lorsque je vivais avec le militant gay noir Lawrence Andrews et qu'il m'aidait à monter mon American Pictures Theater à San Francisco, il m'a invité à créer des ateliers pour son groupe "Black and white men together" afin de combattre le racisme qu'il voyait parmi les membres. "Les Blancs peuvent se coucher avec nous, mais après, ils ne veulent rien avoir à faire avec nous." La division entre les gays et les lesbiennes était encore plus grande à l'époque, mais dans les années 80, j'ai vu des lesbiennes sortir de leur colère masculine justifiée pour s'unir à notre mouvement.





1973 - Baltimore. Mme Willie après notre dîner de Thanksgiving



2021 - campagne de Caroline du Nord. Mme Willie a 72 ans.



1995 - NYC



1973 - Baltimore. Mme Willie dans son salon

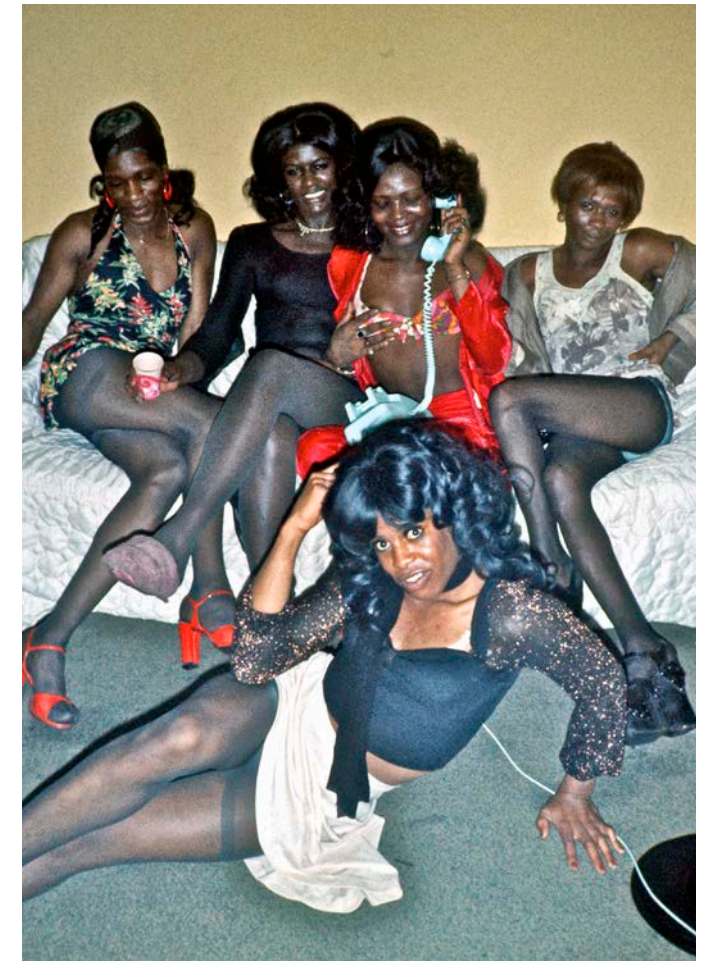
Faisant du stop avec ma pancarte danoise dans le ghetto de Baltimore la nuit de Thanksgiving, en 1973, et espérant trouver un endroit où rester, j'ai été étonné d'être ramassé par une belle femme noire, comme les femmes noires ne me ramassaient jamais. Elle m'a invité dans sa maison de banlieue soigneusement cirée et, ayant lu de la littérature danoise, nous nous sommes engagés dans une profonde conversation intellectuelle, après quoi elle m'a invité à partager son lit de soie à l'étage. Ce n'est que lorsqu'elle a commencé à m'embrasser que sa barbe m'a fait comprendre qu'elle n'était pas une femme. Lorsque j'ai raconté cette histoire à des hommes américains, ils ont généralement été pris de nausées : "Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as sauté par la fenêtre ?" En effet, peu après, deux hommes, croyant avoir ramassé une prostituée, ont tué un tel transsexuel. Pour moi, Mme Willie est plutôt devenue une amie chère, qui m'a fait découvrir le monde des transsexuels. Il admirait le Danemark pour avoir été le premier à autoriser les opérations de changement de sexe et m'a parlé du livre de Christina Jorgensen à ce sujet. J'ai été stupéfaite d'entendre comment Willie, qui a grandi dans les champs de tabac de Caroline du Nord, s'est sentie attirée par les vêtements féminins depuis l'âge de 5 ans, mais a depuis fui vers le nord pour mieux vivre sa véritable identité. Les temps ont changé, comme en témoigne le fait qu'aujourd'hui, à 72 ans, elle est revenue à ses racines en Caroline du Nord. Après l'introduction affectueuse de Willie dans le monde passionnant des trans et des travestis, je me suis sentie complètement chez moi lorsque j'ai emménagé dans un immeuble rempli de trans dans le Tenderloin à San Francisco. D'autant plus que j'ai vu beaucoup de leurs problèmes d'identité pendant leurs transitions, j'ai adoré leurs fêtes pleines de joie et leurs compétitions de drag show. Aussi, lorsqu'à un âge avancé, j'ai ouvert la première mosquée féminine du Danemark, je l'ai fait à la condition que nos nombreux réfugiés LGBTQ puissent porter des chaussures à talons hauts dans la mosquée pour leurs spectacles de travestis.



1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, SF. - Fête transgenre

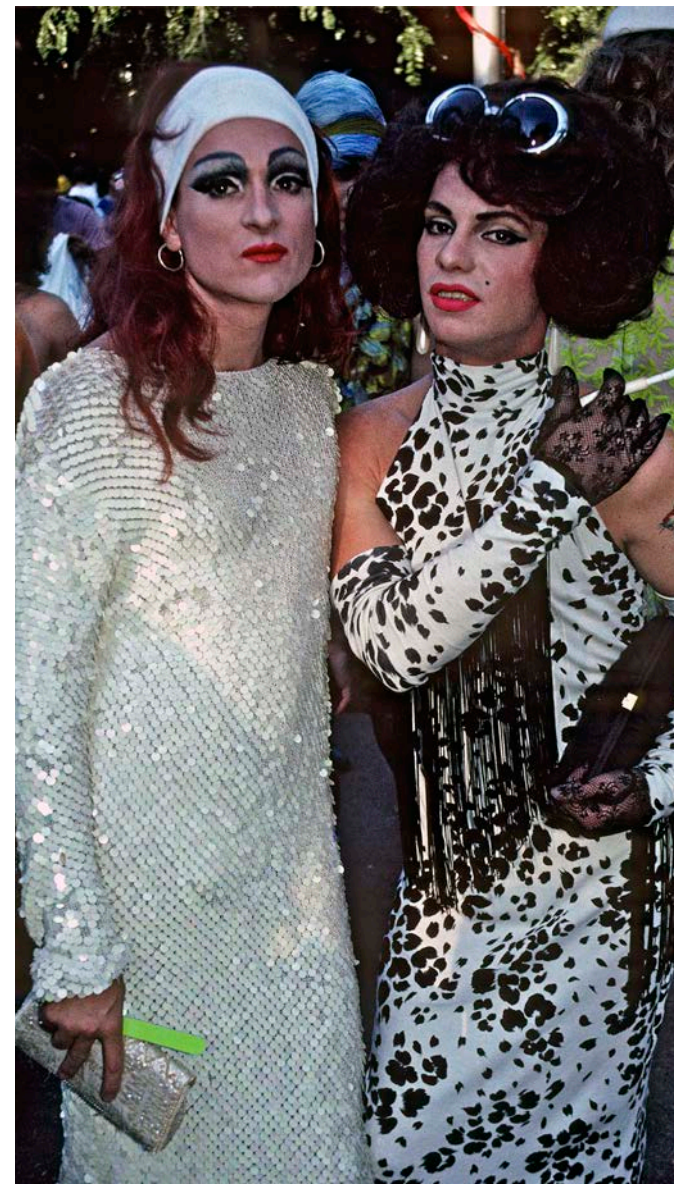




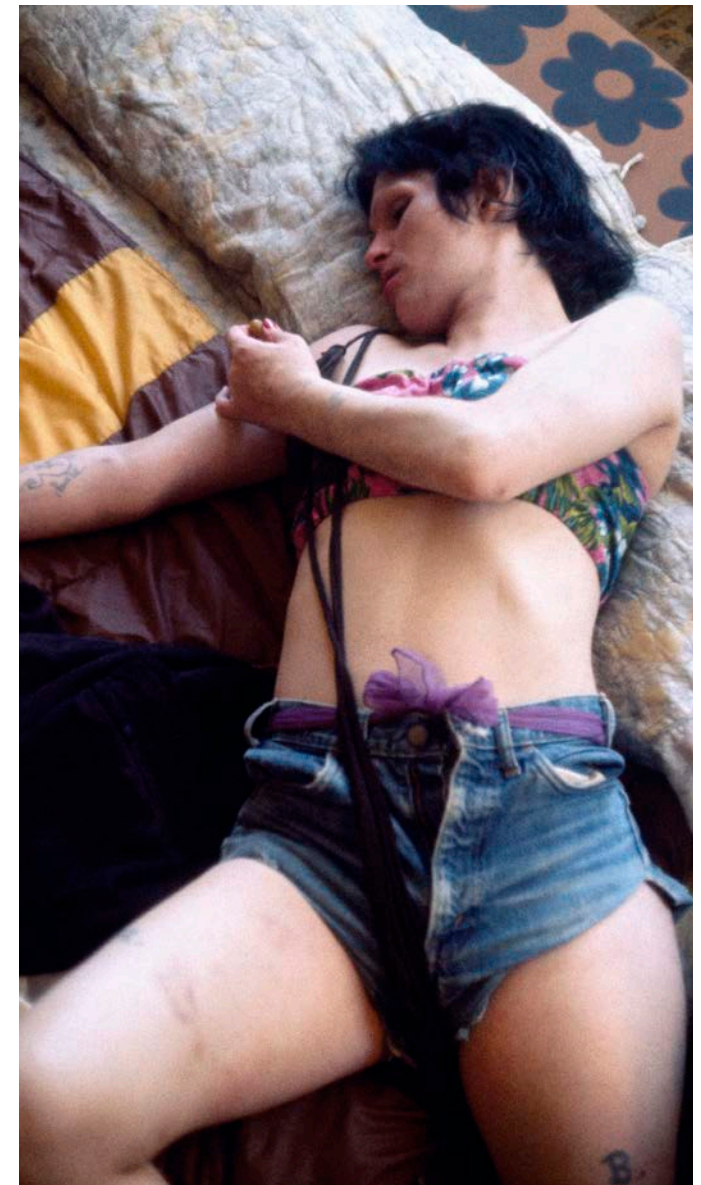
1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco



2001 - NYC



1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, SF. - Transseksuel fest



1975 - SF. Anniversaire d'un père transgenre pour son fils

La libération n'a pas été facile. J'ai vu très tôt comment l'oppression extérieure poussait de nombreux transgenres vers la drogue et la prostitution, reflétant ainsi le résultat le plus évident de l'oppression des Noirs. J'ai donc perdu le contact avec la plupart de mes amis. Lorsqu'un système social traite une minorité avec mépris et hostilité, les membres de ce ghetto finissent par être tellement conscients de son système fermé qu'ils vont plus loin et exagèrent leur "différence" perçue.

C'est ainsi que le cercle vicieux de l'oppression s'achève, la sous-culture semblant désormais visiblement "justifier" le mépris de la société à son égard. C'est ainsi que se crée le "ghetto du ghetto", car les gays et lesbiennes "gentils" et conformistes ont souvent l'impression que les sous-cultures drag, transsexuelles et autres sous-cultures spéciales LGBTQ leur gâchent la vie dans leur relation avec le monde hétéro.



1975 - San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco





1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco

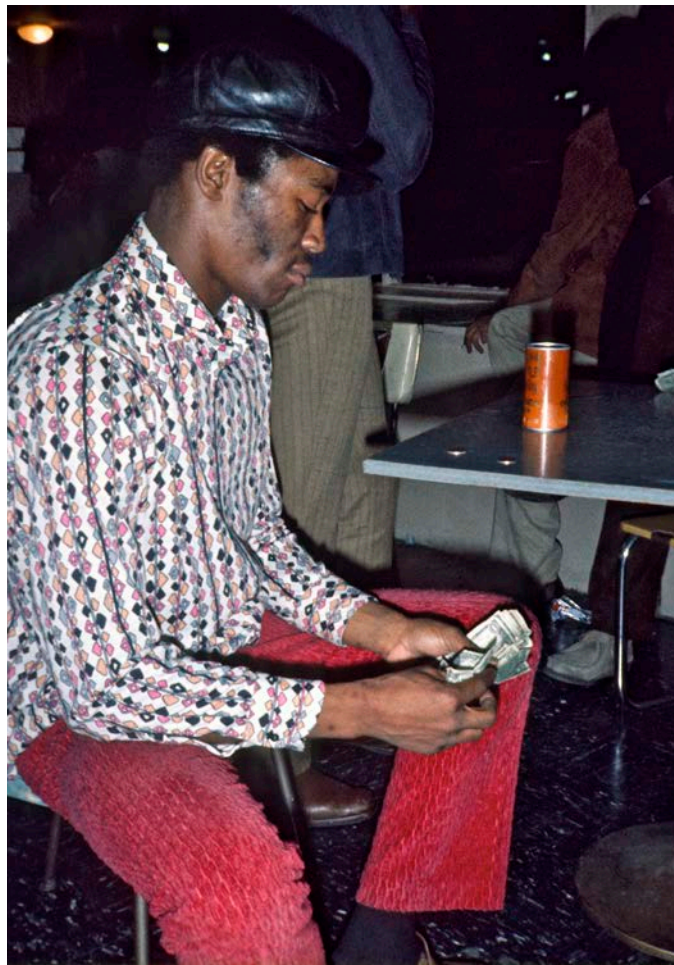




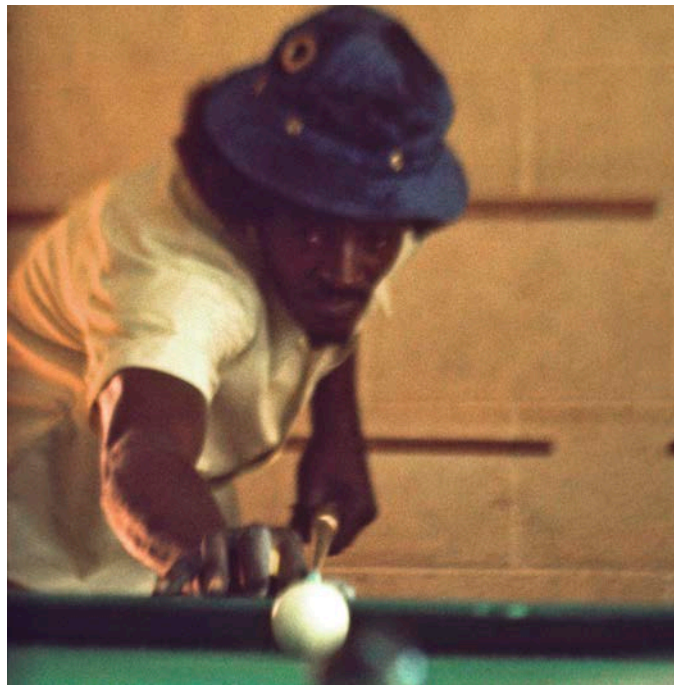
1991 - NYC

Une forte sous-culture dans le ghetto noir est une épine dans le pied des Noirs plus aisés (et des Bruns plus aisés en Europe). Les deux minorités tentent de se rendre "méritantes" de l'intégration, mais pendant tout ce temps, on utilise une image pathologique de cette sous-culture pour les stéréotyper. Sensible à cet aspect, le ghetto supérieur a tendance à considérer le ghetto inférieur avec un sentiment de honte plutôt que comme une preuve de leur oppression commune.

Les tensions entre le ghetto supérieur et le ghetto inférieur sont si fortes que je devais souvent choisir mon camp, ce qui n'était pas difficile après avoir vu la souffrance dans le ghetto inférieur et le mépris qui en résultait de la part du ghetto supérieur et des Blancs. Plus je commençais à comprendre le ghetto inférieur, plus je comprenais la dynamique de l'oppression dans notre système. Pour de nombreux Blancs, le bas du ghetto est un monde incompréhensible de criminels, de proxénètes, de membres de gangs, de trafiquants, de prostituées et de toxicomanes. Comme ils vivent dans un système fermé, leurs actes sont désespérés et révèlent un modèle de mépris absolu pour le reste de la société, dont ils savent qu'ils ne feront jamais partie. Les salles de billard sont leur lieu de rencontre, les voitures de luxe leur symbole de statut, le nationalisme culturel noir/brun ou l'islamisme leur communauté et leur



1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco



1973 - Greensboro, NC

identité incendiaires, la poignée de main fraternelle et le discours sophistiqué "jive" ou "walla" leur communication. Le "backstabbing" peut être aussi commun que la poignée de main fraternelle. Mais quand on a appris ces règles et une certaine technique de survie, on ne peut s'empêcher d'aimer ces parias, nos enfants de la douleur, plus que tout autre groupe social. Car rencontrer l'humanité au milieu d'un environnement brutal sera toujours plus bouleversant et encourageant que de la trouver parmi des gens protégés de l'adversité.

Si ce monde souterrain nous provoque, ce n'est pas seulement parce qu'il constitue une image exagérée de nous-mêmes. Si nous ne comprenons pas et ne respectons pas cette culture effrayante, nous sommes incapables de reconnaître les aspects oppressifs et violents de nous-mêmes, que nous voyons reflétés dans ces images inconfortables ici. Car elles ne montrent aucune culture "noire" ou "brune", mais notre propre état d'esprit dans toute sa brutalité actuelle. Toutes les tendances de notre système sont ici réduites à une parodie effroyable : l'esprit de compétition, la course aux symboles de statut, le sexisme et (surtout) la relation maître-esclave.





1974 - Daytona Beach, FL



1972 - Detroit

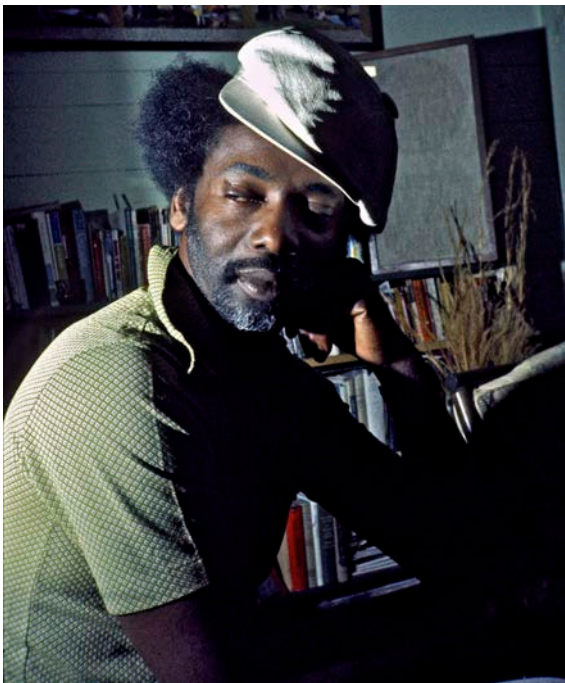


1972 - Jackson, MI



1975 - Richmond, VA





1973 - Zebulon, NC



1974 - NYC

Partout dans le monde où la relation maître-esclave existe, il y aura, au sein de la culture esclave, de nouvelles divisions en de nouvelles relations maître-esclave. Lorsqu'une telle relation existe entre des personnes, vous savez que ces personnes ne sont pas libres, car une telle relation ne peut exister que dans un système fermé. Dans les classes défavorisées, cet esclavage se manifeste le plus clairement dans la relation entre le proxénète et la prostituée. La prostituée noire est totalement assujettie par le proxénète et se prosterne mentalement à ses pieds dans une profonde vénération.

Le proxénète, cependant, n'est pas seulement un bourreau, mais aussi une victime dans un système plus vaste, dans lequel il devient le nouvel esclavagiste qui veille à ce que la marchandise soit livrée au maître, l'homme blanc. Son outil n'est plus le fouet mais le bâton de proxénète fait de cintres tordus. Même si les proxénètes, comme les hommes d'affaires de la société en général, peuvent se comporter de manière assez inhumaine, il est important de se rappeler qu'ils font des affaires, comme les capitalistes, selon des règles bien définies et des lois qui échappent à leur contrôle.

Ces lois sont énoncées dans Le Livre, un Adam Smith non écrit ou un manuel d'affaires qui se transmet de proxénète en proxénète depuis des générations et qui peut être considéré comme une extension des traités capitalistes puisqu'il décrit le sous-système du système économique général. Malheur au proxénète qui ne respecte pas le règlement ! Tout comme les grands capitalistes, les proxénètes ont leurs réunions quotidiennes du conseil d'administration avec d'autres proxénètes, où ils discutent non seulement de la manière de maintenir les salaires bas, mais échangent également des détails techniques concernant la manipulation de leurs "putes". Ils fixent de la même manière les horaires de travail de leurs employés, qu'ils appellent "temps d'indisponibilité des putes". Il est généralement possible de déterminer quelles sont les "putes" d'un "mack-man" et celles des "hors-la-loi", car toutes les putes organisées sortent dans la rue exactement à la même heure chaque nuit, tandis que les "hors-la-loi" vont et viennent à leur guise.

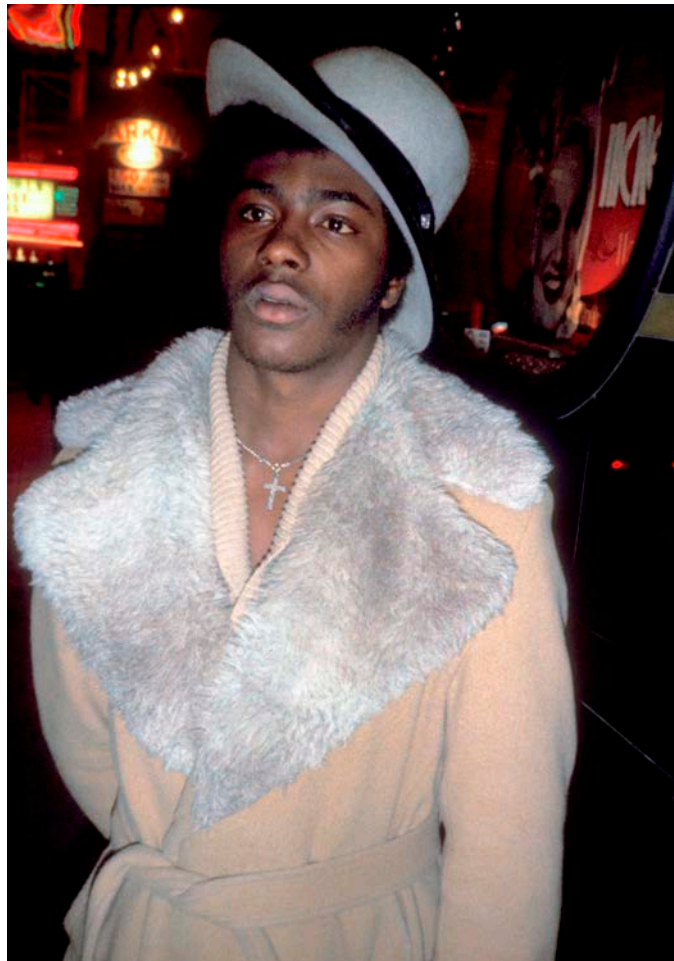
Étant donné qu'elles étaient les perdantes ultimes des multiples couches d'exploitation, je me suis toujours senti exceptionnellement proche des prostituées noires, qui m'offraient souvent l'hospitalité (même si, naturellement, elles étaient les "hors-la-loi"). Parce que j'étais l'un des rares hommes de leur vie avec lequel elles n'avaient pas de relation sexuelle ou commerciale, elles pouvaient exprimer envers moi l'humanité qui n'avait pas encore été détruite par leur dure exploitation.



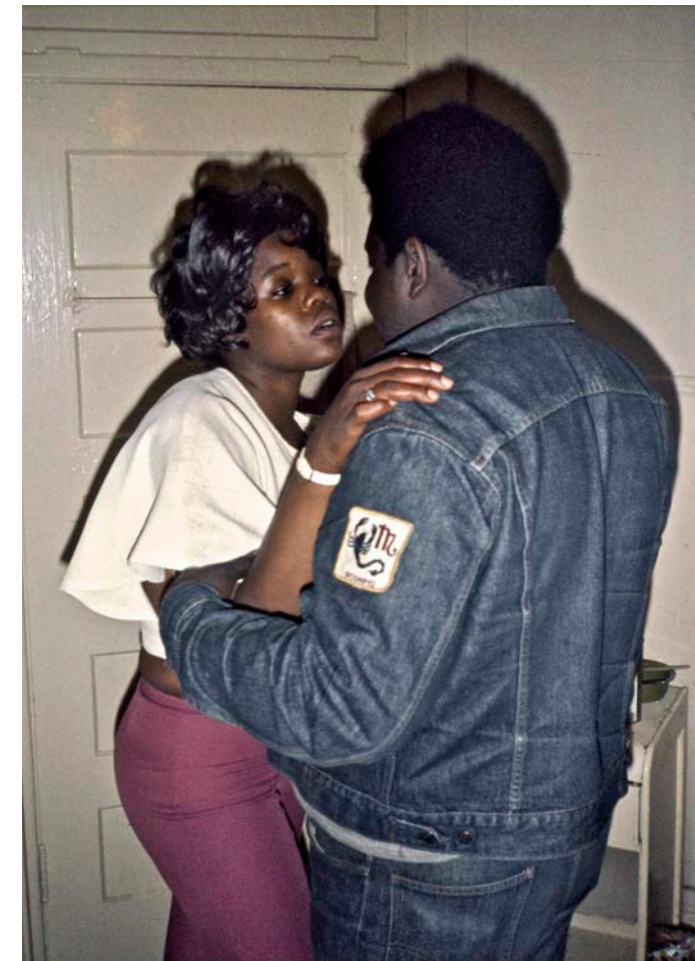
1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco

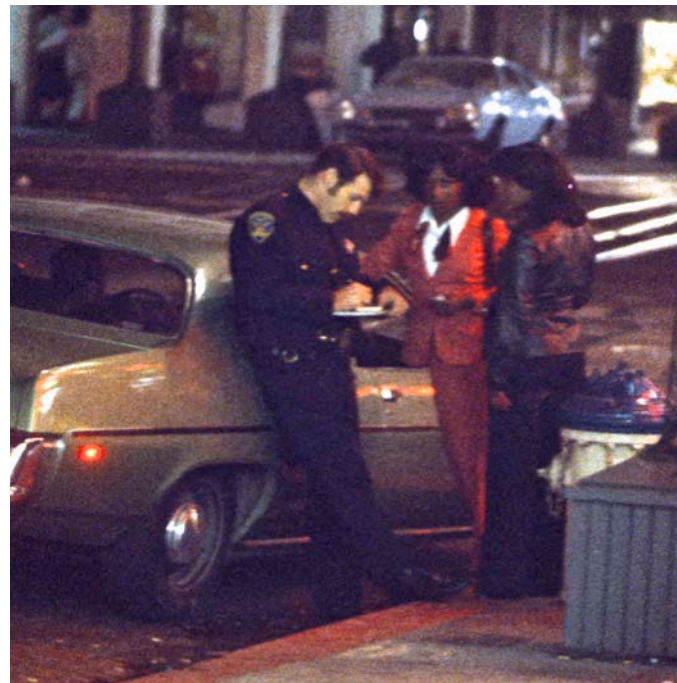


1975 - Tenderloin, San Francisco





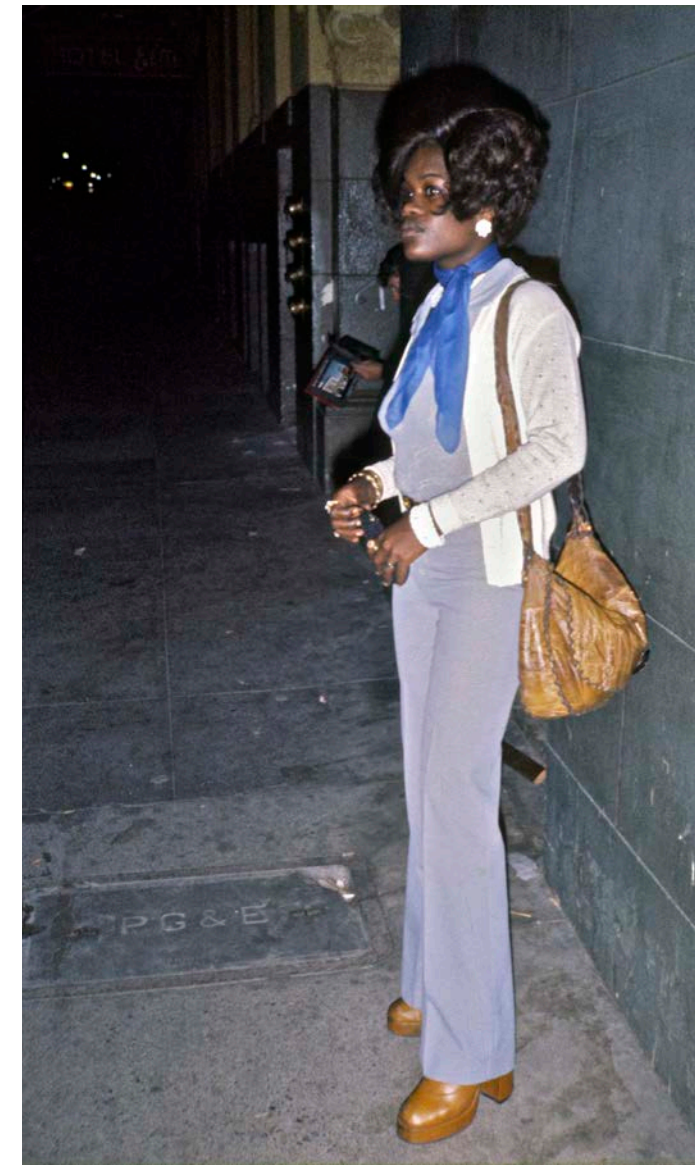
1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco



1996 - Astoria, NY



1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco

L'une des raisons pour lesquelles nous nous entendions si bien était sans doute qu'elles étaient obligées de connaître chaque détail du "système" dans le ghetto inférieur pour rester à l'abri des proxénètes, tandis que moi, en tant que hors-la-loi (vagabond) dans la grande société, j'avais progressivement acquis une certaine connaissance de ce système pour survivre. Nous étions arrivés de manière très différente à une perspective commune. Comme le parallèle entre la superstructure et la sous-structure était évident, il était facile pour ces femmes de voir la dynamique interne du système combiné qui causait leur double oppression : le racisme et le sexisme.

La relation entre le proxénète et la prostituée n'est à bien des égards qu'une exagération sauvage de la relation entre l'homme et la femme dans le ghetto inférieur, voire dans la société dans son ensemble, où l'une des nombreuses "arnaques" de l'homme consiste à obtenir de l'"argent large" de femmes désespérées en échange d'une protection contre le fait qu'elle soit "draguée" par des hommes sexuellement agressifs. Dans une telle société, la femme considère l'homme, à un degré effrayant, comme étant au mieux un objet pour obtenir de l'argent et du luxe. Elle est souvent très franche sur son désir d'"épouser un homme riche". Cette rapide échappée du ghetto m'a choquée car j'avais rarement vu de tels traits égoïstes chez les Danoises, peut-être parce que dans un État-providence plus égalitaire, une telle exploitation entre les sexes n'a pas le même sens. La prostitution qu'implique l'achat de femmes ayant un statut et des richesses est particulièrement évidente dans la classe supérieure et la sous-classe américaines.

Au sein de son système fermé, la sous-classe a été inculquée de la même admiration pour les proxénètes "pointus" et les "arnaqueurs vertueux" aux "fils" fins que les gens de la

société plus large ont appris à avoir pour les capitalistes non-conformistes. Ces proxénètes tape-à-l'œil et ces arnaqueurs qui "réussissent" sont des modèles dangereux pour les enfants du ghetto, qui les attirent vers l'institution de la rue dès l'âge de 8 ou 9 ans, mais, comme le capitaliste nouveau riche, ce sont aussi de pitoyables personnages erratiques qui manipulent tout le monde en permanence - ils ne peuvent jamais se relâcher, sinon leur empire s'effondrera.

J'ai appris cela lorsque j'ai travaillé pendant un an dans une église qui essayait d'organiser les prostituées en un syndicat qui les protégerait à la fois des descentes de police brutales et des proxénètes.





1973 - Greensboro, NC. Geegurtha.



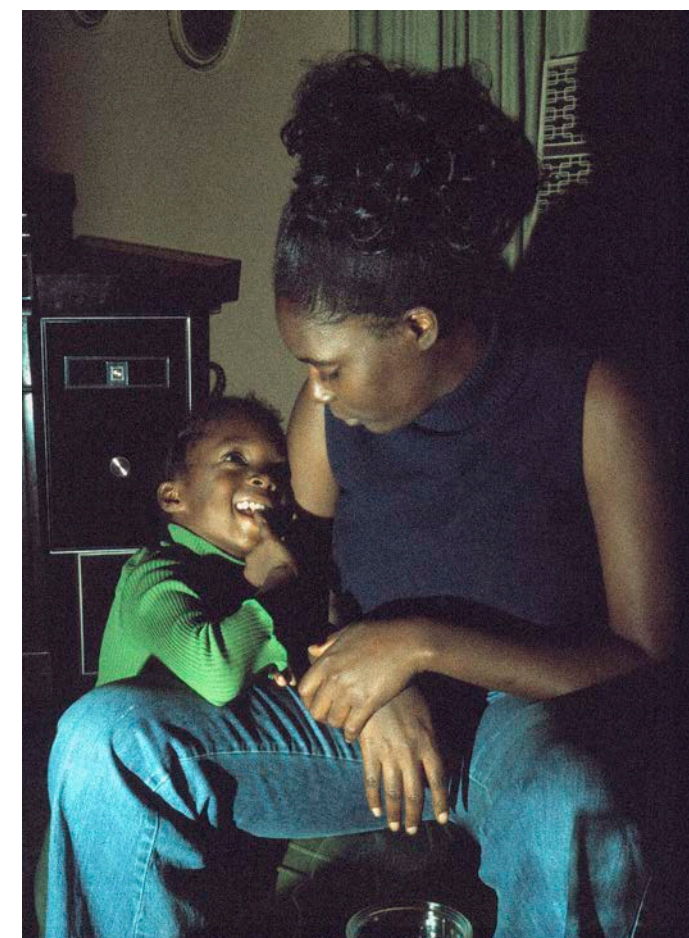
1973 - Avec Geegurtha à Greensboro, NC



2003 - Avec Geegurtha à Atlanta

Parmi les prostituées qui m'ont fait la plus forte impression, il y avait Geegurtha, qui luttait pour sortir de cet esclavage. Lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois, elle venait de faire de la prison et avait été presque totalement détruite par la drogue et la violence. Sa fille est née toxicomane mais a été sauvée grâce à des transfusions sanguines. Pendant les cinq années où Geegurtha s'est prostituée, elle n'a rien vu de sa fille Natasha. Mais au prix d'un énorme effort, Geegurtha est devenue "uphabilitée". L'amour maternel qu'elle a donné depuis lors - exprimé dans cette photo - est profondément émouvant et même miraculeux pour moi quand je me souviens de l'époque où elle était une épave. Elle est devenue directrice de la clinique qui l'avait aidée, est allée à l'université et s'est spécialisée en psychologie.

J'avais rencontré Geegurtha lorsque Tony Harris, un travailleur social, m'avait invité à parler aux condamnés purs et durs de son programme de réinsertion des toxicomanes. Gee a été si impressionnée par mon analyse de leur passé criminel et des prostituées avec lesquelles j'avais vécu qu'elle m'a invitée chez elle un jour. Elle vivait avec sa famille profondément religieuse, qui avait peur qu'elle ne retombe dans la drogue et la prostitution. Sa sœur Georgia, employée par une église, m'a donc demandé d'emménager avec eux et même de partager un lit avec Geegurtha et Natasha pendant une semaine. Elle pensait qu'il serait utile pour la guérison de Gee de développer une relation intime et de confiance avec un homme qui ne soit pas basé sur le sexe, l'argent ou la violence. Sa guérison supervisée par la religion a été si réussie qu'elle n'a jamais régressé, et 30 ans plus tard, Tony a pris cette photo de nous, reproduisant la photo que Georgia avait prise de nous un dimanche matin avant l'église en 1973.



1973 - Avec Geegurtha à Greensboro, NC





1973 - Greensboro, NC



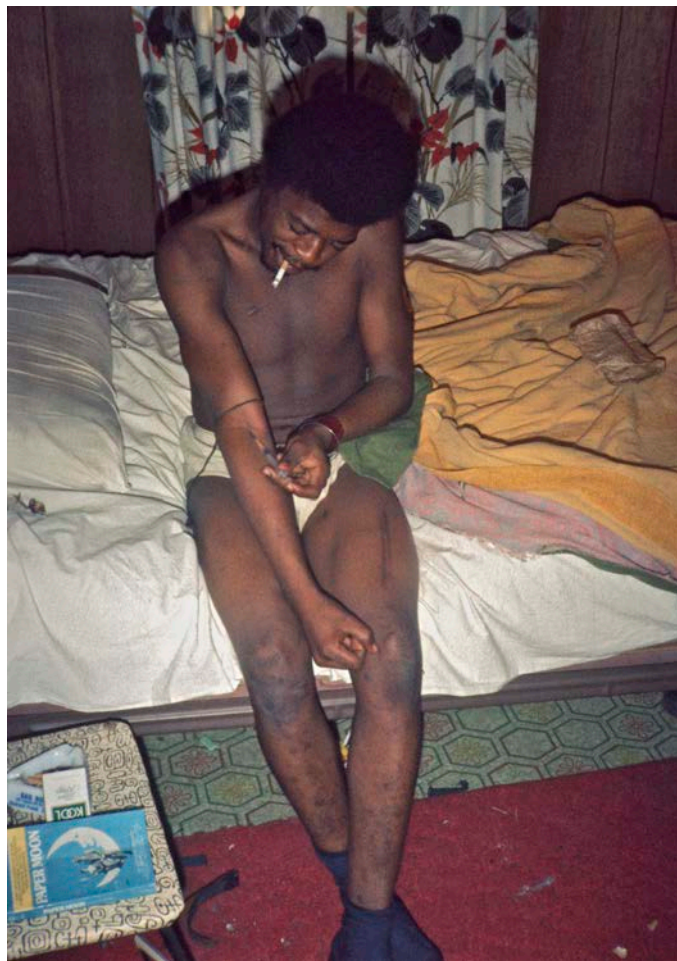
1974 - Greensboro, NC



1974 - NYC



1974 - Jacksonville, FL



1974 - Daytona Beach, FL

Compte tenu de la façon dont j'avais vu les chances de réussite de l'amour maternel des Noirs, j'ai été profondément émue par cette histoire de soleil. Les chances sont tout aussi mauvaises pour l'amour paternel. Cet homme, qui m'a laissé partager son lit dans une cabane d'une pièce en Floride, se piquait dès le matin. Incapable de se débarrasser de sa dépendance, sa vie de famille s'était détériorée et il souffrait profondément de ne pas être autorisé à être avec son enfant. Lorsque j'ai vécu avec Baggie, la mère de ces trois enfants, elle avait également été toxicomane mais était devenue "clean" et mettait tout son amour à donner à ses enfants une bonne éducation religieuse. Mais lorsque je suis revenu un an plus tard, elle avait été condamnée à 25 ans de prison pour vol à main armée. La platitude américaine selon laquelle "la famille qui prie ensemble reste ensemble" ne s'est pas vérifiée. Les gens que nous confignons dans un système fermé prennent généralement la sortie la plus rapide - souvent quelques minutes avant qu'ils ne soient sur le point de réussir. Ils ont tellement intériorisé les attentes racistes des Blancs à leur égard qu'ils n'ont aucune confiance dans leur capacité à réussir de manière ordinaire.

La plupart des gens comprennent d'une certaine manière pourquoi un prisonnier à qui il reste sept ans de peine tente sa chance et s'échappe au lieu d'attendre patiemment de sortir de l'enfer légalement. Ce n'est que lorsque j'ai moi-même failli être ghettoisé - plutôt que de vivre la vie de vagabond privilégié des ghettos - que j'ai pu ressentir à quel point le système fermé fonctionne exactement comme une prison dans laquelle vous n'avez ni le surplus psychique ni les moyens d'investir dans une éducation de sept ans qui pourrait vous faire sortir de cette oppression étouffante de manière conventionnelle. Tous les actes du ghetto sont donc désespérés, guidés par des objectifs à court terme qui sont déterminés par le fait que vous vivez déjà dans une prison. Pour ces personnes, aucune prison ni aucun type de punition ne sera suffisamment dissuasif.

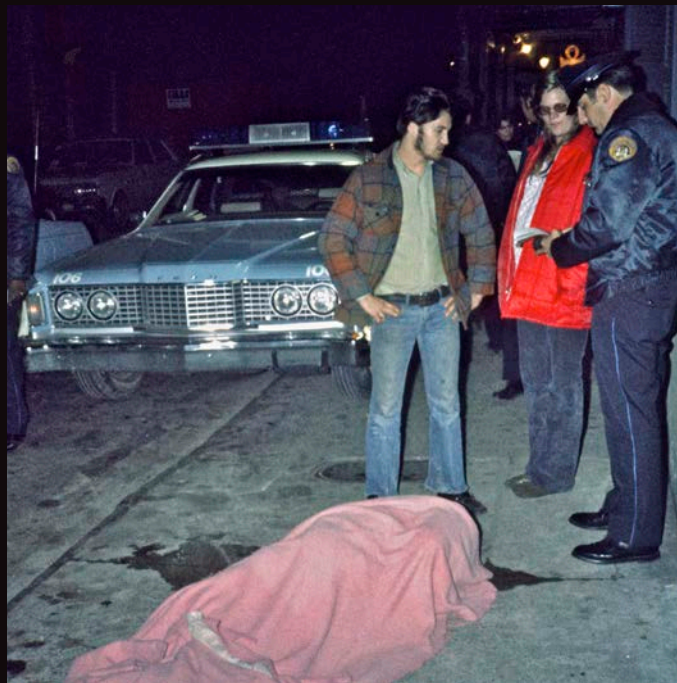


1974 - Jacksonville, FL





1975 - Tenderloin, San Francisco



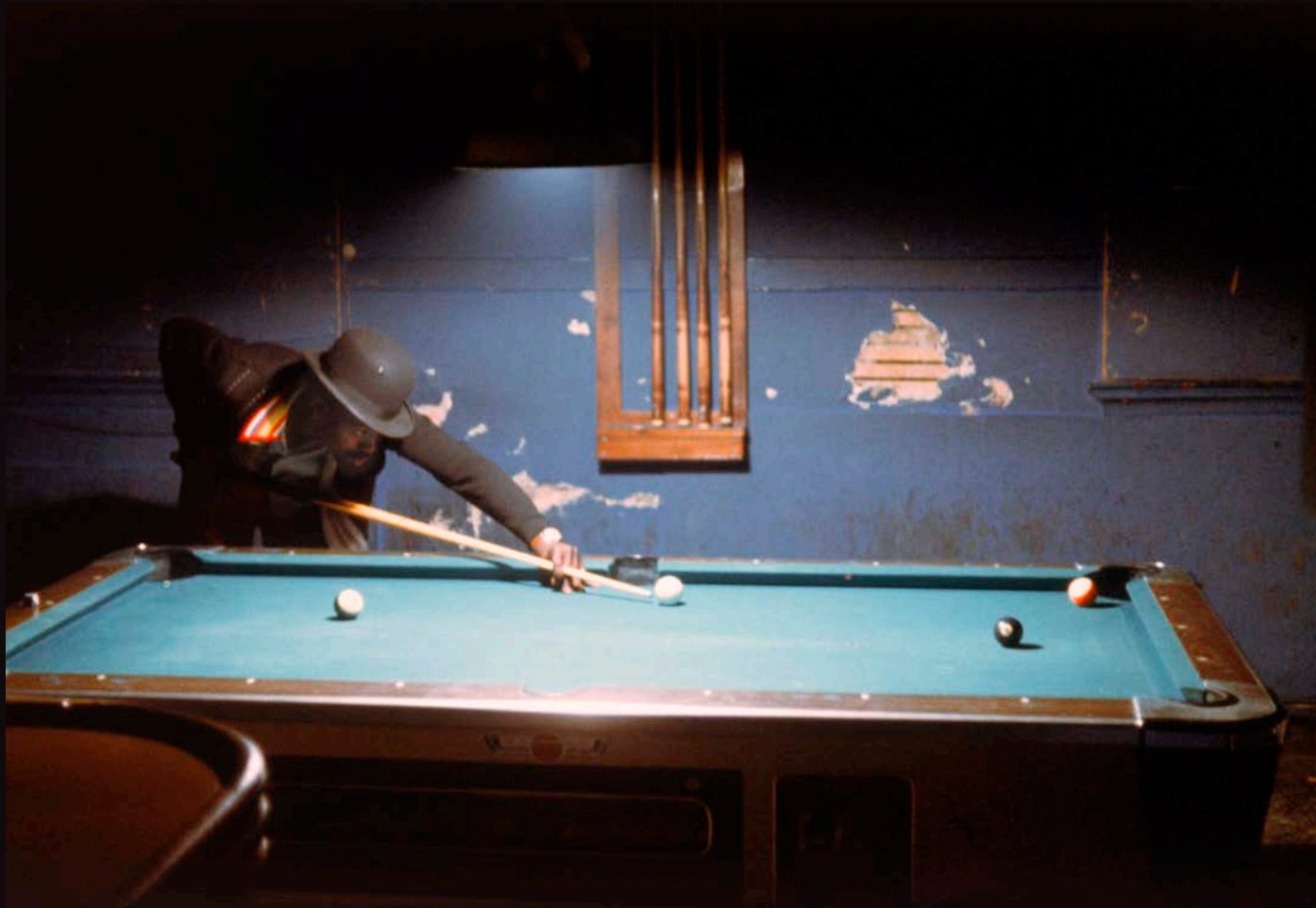
1974 - New Orleans



1975 - San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco



1974 - New Orleans



Les évasions criminelles, comme le vol et la fraude, ne sont pas plus typiques de la myopie que les tentatives d'évasion plus légales auxquelles les stéréotypes racistes font constamment référence. Le climat de mort et de peur tue la confiance à long terme dans l'avenir et, en 1970, il était plus facile d'acheter une Cadillac que d'économiser de l'argent pour quitter un jour une cabane pourrie. Venant d'un État-providence, je trouvais ironique que des Américains blancs méprisants fassent constamment référence à un "faible seuil de gratification" chez les Noirs alors que leurs propres vies étaient liées à une révolte fiscale à courte vue, essayant d'entasser des BMW, des yachts et des gadgets inutiles au-dessus de leur propre seuil. Lorsque vous refusez de payer pour le bien commun, vous invitez des criminels chez vous. Un pays mérite les criminels qu'il produit. Le criminel du ghetto qui conteste directement ces inégalités est la personne la plus incomprise et la plus redoutée à tort de l'Amérique blanche. En fait, il ne représente qu'un faible danger pour les Blancs ; plus de 95 % des crimes commis aux États-Unis le sont de blanc à blanc ou de noir à noir.

En Afrique, les criminels m'ont impressionné en travaillant ensemble en groupes très organisés. Ils s'attaquaient aux maisons les plus riches, quelle que soit leur couleur, passaient des jours à faire des recherches lorsque les gardes n'étaient pas de service, empoisonnaient les chiens plus tôt dans la journée et la nuit, soufflaient de la "poudre de sorcière" dans la maison (c'est ce qu'on disait), endormant toute la famille et évitant ainsi la violence. Une fois la famille profondément endormie, les voleurs vidaient toute la maison et y faisaient même la fête. En revanche, l'état de désorganisation du criminel noir américain indique un état d'esclavage tout autant que les futiles rébellions d'esclaves américains. Je peux tirer une fierté douteuse d'avoir participé à plusieurs agressions. Cela s'est produit parce que mes amis ne m'en ont pas informé à l'avance



1973 - New Orleans



1974 - NYC



1973 - Baltimore

et qu'en fait, ils n'avaient eux-mêmes aucun plan. Lorsqu'ils ont vu une proie, ils ont agi sous l'impulsion du moment dans un cocktail vicieux de haine profonde et de haine de soi plutôt que de besoin réel. De même que les enfants colonisés du monde entier vous voleront lorsque vous leur montrerez de la gentillesse de "maître", j'ai découvert que les adultes "voleurs", "escrocs" et même "goujats" étaient mus par des motifs shakespeariens :

*"Je suis l'un d'entre eux, mon seigneur, que les vils coups et les buffets du monde ont tellement courroucé que je suis insouciant de ce que je fais pour contrarier le monde."*  
(Macbeth, Acte 3)



1974 - NYC

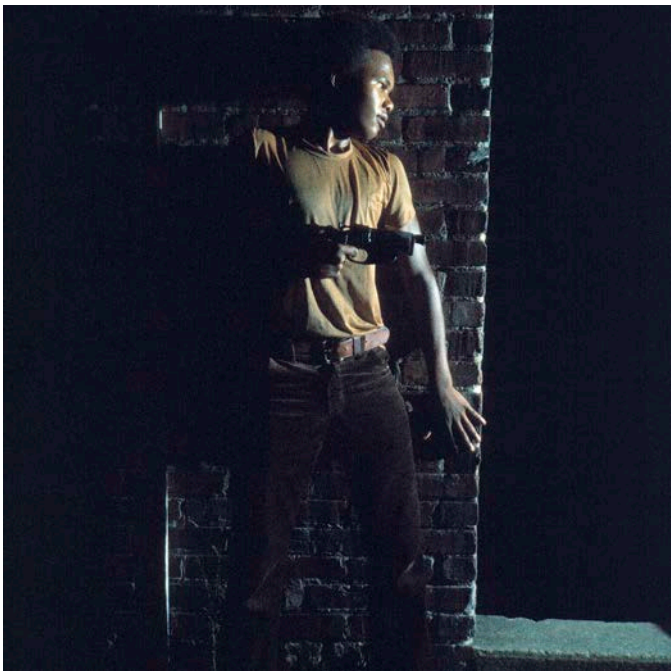


1975 - Tenderloin, San Francisco



1974 - Brooklyn, NY





1975 - Richmond, VA (Willie Hurt)

*Freddy est mort, c'est ce que j'ai dit.  
Laissez l'homme rap un plan,  
dire qu'il allait le renvoyer chez lui,  
mais son espoir était une corde  
et il aurait dû le savoir.  
Pourquoi nous, les frères, ne pouvons-nous pas nous protéger les  
uns les autres ?  
Personne n'est sérieux et ça me rend furieux.  
Tout le monde s'est servi de lui,  
l'a arnaqué et abusé de lui  
un autre plan de junkie, pousser la dope pour l'homme...*

Quand on vit assez longtemps dans ce milieu, on sent la conspiration contre le ghetto dont parlent nos prisonniers. Comme pour les oppresseurs du monde entier, notre racisme se manifeste psychologiquement par un besoin de "diviser pour mieux régner". Toute ma vie, j'ai entendu des enfants noirs américains s'en prendre les uns aux autres en disant "tu fais le blanc" ou "tu n'es pas vraiment noir" - presque les mêmes mots haineux que j'entends aujourd'hui chez les enfants bruns du Danemark : "tu es trop danoise", "tu n'es pas vraiment musulmane", "pute" (à propos des filles qui s'habillent "trop danoise" ou simplement différemment du groupe exclu). Tout comme les Noirs se rabaisent les uns les autres avec "Oreo" et "noix de coco", les élèves musulmans de huitième année se testent les uns les autres avec "tu sens le porc" ou "ta sœur est un enculé de Danois". On oppose le ghetto supérieur au ghetto inférieur, les gangs aux gangs, les familles aux familles, et même les frères aux frères.

Quand j'ai vécu avec ce garçon de 15 ans, Willie Hurt, et sa mère à Richmond, VA, son frère de 13 ans était à l'hôpital, touché par la balle du frère lors d'une bagarre de gang. La blessure l'a rendu aveugle. J'ai suivi Willie Hurt dans ses expéditions de rue deux jours après la tragédie.

Nombre de ces gangs étaient autrefois détruits par l'héroïne ; la presse a révélé que la police avait vendu de l'héroïne et en avait inondé le ghetto à une époque où certains gangs s'étaient politisés. C'est encore la politique du diviser pour mieux régner qui est utilisée contre un peuple colonisé.

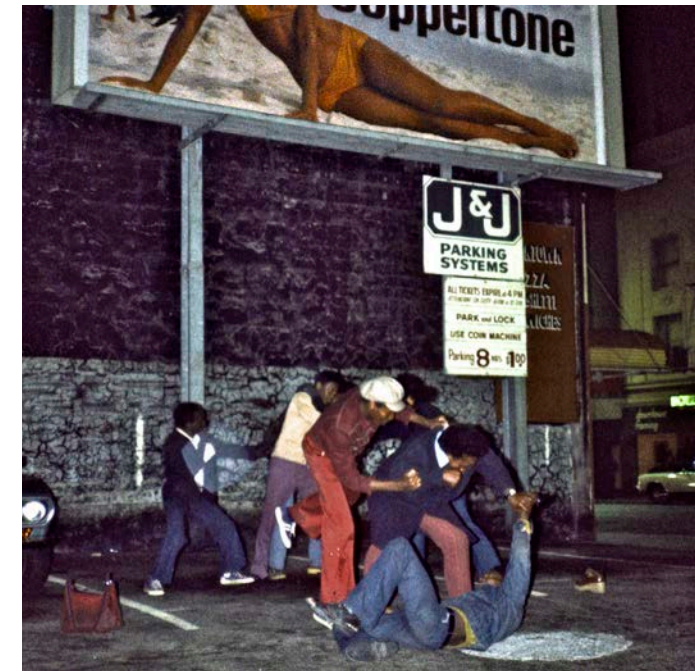
Pourtant, je connais suffisamment les Blancs pour croire qu'à l'exception de quelques actions "Cointelpro" du FBI, il n'y a pas de conspiration contre les Noirs. Il n'y en a pas besoin puisque notre racisme quotidien "innocent", nos activités quotidiennes et les vibrations de la race maîtresse fonctionnent aussi efficacement que la conspiration la mieux ficelée. Lorsque j'ai rendu visite à l'homme le plus riche du monde, Paul Getty, dans sa luxueuse demeure, j'ai vu parmi ses motifs favoris une représentation artistique des opprimés se battant contre eux-mêmes.



1988 - NYC



1975 - Malibu, CA



1975 - Tenderloin, San Francisco



1988 - NYC



1975 - Tenderloin, San Francisco



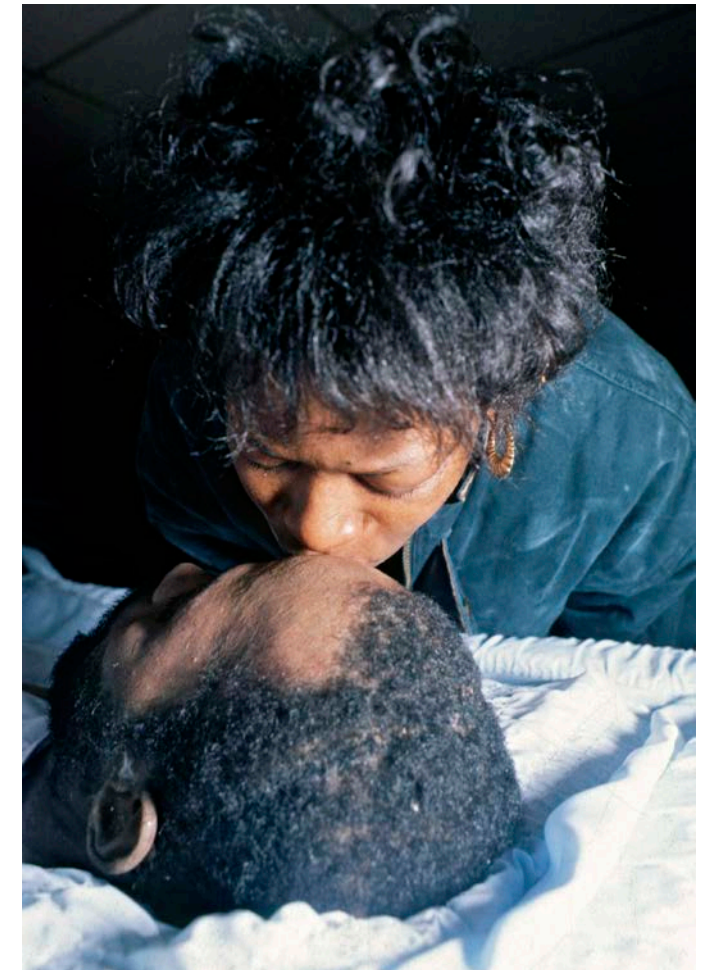


1989 - Harlem, NY. "Hé, mec. Arrêtons de nous entretenir"



1995 - Queens, NY

Au début des années 80, j'avais compté 22 amis qui avaient été assassinés. Depuis lors, j'ai perdu le compte. Simon Williams, avec qui mon fils de 6 ans avait joué dans le ghetto d'Astoria en 1986, était la quatrième personne que j'avais connue dans la même famille à être assassinée. Lors de ses funérailles en 1995, le pasteur, qui était un bon comédien, a commencé par dire : "Nous sommes arrivés à un point où nous ne pouvons plus pleurer notre douleur. Rions-en." Puis il a commencé à faire des blagues, si bien qu'à la fin, les 150 invités présents dans le salon funéraire ont tous éclaté de rire, même la sœur de Simon, Cathrine, que l'on voit ci-dessous. Pourtant, lorsque je suis revenu quelques mois plus tard pour lui remettre mes photos, elle aussi avait été assassinée, touchée par des balles perdues avec plusieurs autres personnes dans une épicerie. Cathrine était la cinquième victime de meurtre dans la famille de Lela Taylors.



1995 - Queens, NY



1995 - Queens, NY - Cathrine et son mari



# Parmi les Éloïs et les Morlocks

(Luc 9, 3-5)

En Caroline du Nord, un millionnaire chez qui je logeais souvent m'a prêté une de ses voitures, une grosse Buick, pour que je puisse me rendre sur les routes secondaires les plus désertes où il est impossible de faire de l'auto-stop. Après avoir vu beaucoup de pauvreté tout au long de la journée, je suis arrivé à Wilmington le soir même. J'avais entendu dire qu'il y avait eu des troubles raciaux dans la ville, j'avais donc envie de la connaître un peu mieux. Comme toujours quand je viens dans une nouvelle ville, j'ai commencé par le bas en allant dans les pires quartiers. J'ai garé la voiture loin, car on ne peut pas communiquer avec les gens si on roule en voiture. J'ai pris mon sac en bandoulière et j'ai marché dans la rue comme si je venais de faire de l'auto-stop dans la ville, puis je suis allé dans l'un des pires bars noirs sur l'une des rues principales. J'adore ces combinaisons miteuses de bars et de grills avec les petits bocaux de pieds de porc marinés et de poivre, et je reste souvent assis dans un tel bar pendant des heures. Il s'y passe toujours quelque chose. Mais ce soir-là, les choses ont mal tourné.

Il était environ onze heures et il faisait complètement noir quand je suis arrivé à l'endroit. Il y avait dehors la foule habituelle de types à moitié criminels : les arnaqueurs. Ils ont souvent l'air méchant et dangereux avec leurs lunettes de soleil, mais ils ne sont pas si mauvais si on les traite bien. Je les aime vraiment, car c'est un tel défi pour moi de trouver l'être humain derrière les lunettes de soleil. C'est soit gagner, soit perdre ; si vous faites

un faux mouvement, cela peut signifier la mort. Comme tous les criminels, ils sont en fait extrêmement timides et réagissent donc spontanément et nerveusement. J'utilise comme règle générale que plus leurs lunettes de soleil sont foncées, plus ils ont peur de moi et les uns des autres. Mais dès que vous gagnez leur confiance et que vous enlevez les lunettes de soleil autour d'un verre de bière ou d'un joint, ils se révèlent être des personnes fantastiques et sont prêts à faire n'importe quoi pour vous. C'est pourquoi je les cherche toujours en premier lorsque j'arrive dans une nouvelle ville, car ils ont beaucoup de contacts. Je suis toujours tout à fait honnête avec eux et je ne prétends pas être autre chose que ce que je suis, je n'essaie jamais, par exemple, d'imiter leur langage ou d'utiliser le sentimentalisme blanc courant selon lequel "nous sommes frères" et toutes ces conneries qu'ils ont si souvent entendues de la part des Blancs. Il faut se rappeler à quel point ils sont paranoïaques et qu'ils n'ont aucune confiance dans les Blancs en général, ni dans leur propre peuple, ni en eux-mêmes. Ils ont été piétinés toute leur vie et cette oppression ne peut pas être surmontée par un discours "fraternel" bidon. Mais en parlant en toute honnêteté, vous pouvez leur montrer de diverses manières qui vous êtes vraiment et ce que vous voulez, vous pouvez vaincre leur méfiance. Ils ont besoin de savoir à qui ils ont affaire. C'est, par exemple, ce fort désir qui fait que de nombreux Noirs préfèrent le raciste du Sud au libéral du Nord, car avec le raciste ils savent à quoi s'en tenir et peuvent le respecter pour son honnêteté, alors que le libéral

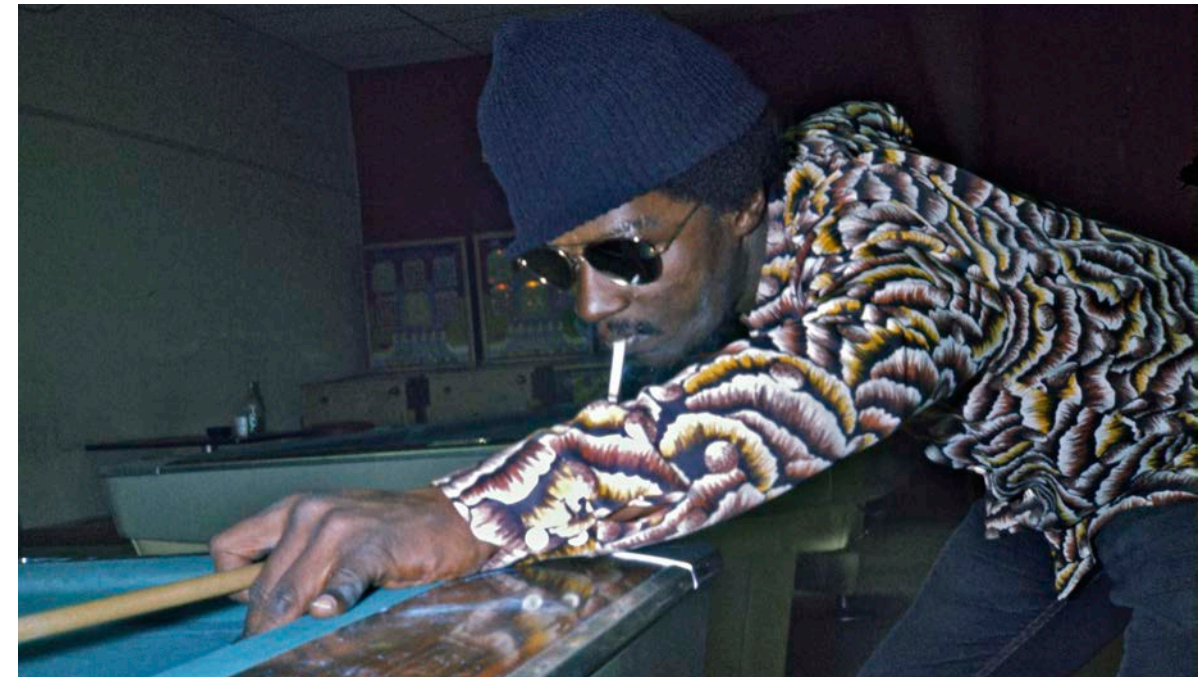
dit toujours une chose et en fait une autre. Avec mes photos et mes descriptions détaillées de ce que j'ai fait dans d'autres ghettos, il n'est généralement pas difficile de les convaincre de mon identité (quand je sais moi-même quelle est mon identité). Ils ne sont jamais totalement convaincus que je ne suis pas un policier en civil, mais ils tentent presque toujours leur chance. Chaque personne a besoin d'être humaine dans ce système social et il y a toujours un risque à cela. Si vous laissez tomber le masque, vous risquez d'être blessé. Le capitaliste comme le criminel sont si fortement déformés dans leur vie quotidienne par les rôles que leur dicte le système qu'ils éprouvent un besoin indicible de bonté humaine. Ils ont la possibilité d'exprimer ce besoin avec le vagabond, qui se trouve complètement en dehors du système. Pour obtenir quelque chose à manger ou un logement, le vagabond doit toujours parler au "bon" (l'humain) du capitaliste ou du criminel, et lorsqu'il se rend compte que cela est toujours possible, il ne peut plus les condamner en tant que "capitalistes" ou "criminels", mais conclut qu'ils ont tous la possibilité d'agir conformément à un autre système que celui qui les dirige habituellement. Ainsi, le vagabond commence plutôt à condamner le système contre lequel il doit toujours lutter pour survivre. C'est pourquoi, même les pires criminels prennent généralement cette chance avec moi, et progressivement, alors que la pire méfiance s'estompe, et que quelques bières descendent, nous pouvons tomber tout à fait amoureux l'un de l'autre dans une admiration mutuelle des rôles que nous jouons

habituellement. Ils sont toujours intéressés par ce que j'ai appris d'autres criminels, et plus je décris de "combines", plus nous sommes liés les uns aux autres. Mais dans l'échange sur les façons de "fliquer" (le mot qui recouvre tout ce dont le criminel a besoin, qu'il s'agisse d'un sac d'héroïne, d'une voiture, d'une arme, d'une femme ou de vin), je mets toujours l'accent sur le fait de le replacer dans un contexte politique. Souvent, les événements auxquels nous sommes exposés au cours d'une telle nuit deviennent de plus en plus criminels. Je sais que pour obtenir un endroit où dormir vers le matin, je dois les convaincre que je suis avec eux jusqu'au bout. Ainsi, la première nuit dans une nouvelle ville, je ne dors généralement pas beaucoup ; mais de cette façon, je prends pied dans les autres cercles sociaux du ghetto, puisque les sœurs, les frères, les parents et les amis des criminels ne sont pas nécessairement des criminels eux-mêmes.

Mais cette nuit à Wilmington, quelque chose a mal tourné. J'ai reçu des gens à l'extérieur du bar les mêmes vibrations hostiles que d'habitude, mais il n'y avait aucune possibilité de briser la glace. Peu importe ce que je disais, ça ne passait pas. Ils ont commencé à proférer des menaces et ont dit : "Nous sommes des militants, dégagez votre cul d'ici ou vous êtes un homme mort." J'étais tellement stupéfait que ma philosophie de survie n'ait pas fonctionné que j'ai eu les genoux tout mous. J'ai soudain eu l'impression de n'avoir aucun contrôle sur les événements et j'ai abandonné. J'ai marché un peu plus loin dans



1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco



la rue principale, mais pour retourner à la voiture sans les croiser à nouveau, j'ai tourné à droite en traversant un "projet" non éclairé - comme on appelle ces maisons de pauvres municipales. Mais juste au moment où j'y suis entré, j'ai remarqué qu'ils avaient commencé à me suivre. Apparemment, ils considéraient que c'était leur territoire. J'ai fait l'erreur de courir plus loin pour me cacher d'eux. Je me suis caché sous un buisson et j'ai vu qu'ils étaient soudainement partout, environ une douzaine d'entre eux. J'ai commencé à trembler, j'étais tellement choqué par ce développement. J'ai compris que je n'avais aucune chance et j'ai couru dans une ruelle sombre pour me rendre. J'ai été immédiatement encerclé, des couteaux et des armes à feu pointés sur moi de tous les côtés. À partir de ce moment-là, je ne me souviens plus exactement de ce qui s'est passé, mais j'ai commencé à débiter un grand nombre de mots. J'ai dit, entre autres, quelque chose comme qu'ils devraient attendre juste deux minutes, regarder mes photos et entendre pourquoi j'étais là, et que si cela ne leur plaisait pas, ils pouvaient me tuer à ce moment-là. Je ne sais pas si c'est ce qui a fait pencher la balance, mais après avoir beaucoup crié et hurlé sur ce qu'ils devaient faire de moi, ils m'ont finalement conduit dans la rue principale avec des fusils et des couteaux dans la main. Je tremblais à l'idée que quelqu'un puisse appuyer sur la gâchette par accident. Ils ont dit que je devais marcher tout droit jusqu'à ce que je sois hors de la ville. Pour revenir en ville, je devais maintenant faire trois kilomètres à l'extérieur et trois kilomètres au retour sur une rue parallèle. J'ai pensé à appeler un taxi ou la police, mais j'ai abandonné l'idée. Je n'avais pas d'argent pour un taxi et j'ai pensé que c'était mal d'utiliser la police. Si on me voyait avec les flics, ils seraient vraiment convaincus que je n'étais pas de leur côté. Dans l'obscurité, j'ai donc couru d'arbre en arbre dans la rue parallèle pour éviter d'être vu des voitures, car mes agresseurs pouvaient être dans les voitures. La scène ressemblait exactement à celle du film "In the Heat of the Night", mais avec une inversion raciale.

Je suis rentré sans une égratignure et j'ai quitté la ville à toute vitesse. J'en avais assez de rester dans le ghetto pour cette nuit. Depuis, j'ai essayé d'analyser ce que j'ai fait de mal ce soir-là. Il ne fait aucun doute que j'ai échoué parce que j'ai été malhonnête avec les criminels. J'ai prétendu être un pauvre vagabond qui avait besoin d'un endroit pour dormir, mais en fait je n'étais pas pauvre, car la voiture était cachée à proximité et je savais depuis le début que si nécessaire je pourrais dormir dans la voiture cette nuit-là. Je n'avais pas été complètement honnête avec eux et n'avais donc pas pu faire l'impression positive qui les aurait ouverts. J'avais commis la même erreur que le seigneur féodal qui vient dans son confortable carrosse avec des lanternes brillantes et qui porte ainsi avec lui sa propre lumière et sa propre obscurité. Il jouit de sa sécurité et de la lumière qui se répand sur les environs immédiats, mais il ne comprend pas que le fort



1975 - Tenderloin, San Francisco

éblouissement l'éblouit et l'empêche de voir les étoiles, que le pauvre paysan qui se promène à pied et sans lampe est capable de voir parfaitement bien et de s'en servir comme guide.

Je me suis ensuite rendu dans une communauté blanche toute proche. Après cette triste expérience, j'ai commencé à penser que quelque chose de fantastique allait se produire cette nuit-là. C'est presque toujours comme ça quand on voyage : quand on est le plus abattu, on est le plus remonté juste après. Je suis devenu si fataliste sur ce point que lorsque, deux semaines plus tôt, je suis resté en manches de chemise à geler pendant des heures dans une tempête de neige sur une route secondaire de Virginie-Occidentale, incapable de trouver un ascenseur, j'ai été complètement convaincu que quelque chose de bien en sortirait et, bien sûr, le soir même, j'ai atterri chez les Rockefeller. Si, en tant que vagabond, vous n'êtes pas habitué par ce fatalisme, vous êtes perdu, car rien qu'en vertu de votre conviction, vous êtes capable de communiquer une énergie positive si forte que vous contribuez vous-même à créer une situation favorable. Quoi qu'il en soit, lorsque je suis entré dans un bar de Wrightsville Beach ce soir-là, je n'ai pas été totalement surpris par ce qui s'est passé. J'étais là, seul, depuis un certain temps quand une jeune femme très gentille s'est approchée, m'a tiré la barbe et a voulu savoir qui j'étais. Puis les choses se sont enchaînées assez vite et elle a commencé à me verser beaucoup de vin. Lorsque, en tant que vagabond, vous êtes complètement seul au monde, vous êtes très faible dans de telles situations et vous tombez amoureux incroyablement facilement. Mais quand, une heure plus tôt, vous avez été plus près de la mort que jamais, alors ce coup de foudre prend des dimensions si violentes qu'il devient totalement écrasant. Tout être humain qui m'avait montré de la chaleur cette nuit-là, je me serais lié à lui pour toujours. L'une des premières choses qu'elle m'a demandées, c'est si j'avais un endroit où vivre. Quand j'ai répondu non, elle m'a immédiatement dit que je devais emménager avec elle. Elle me donnerait tout l'argent dont j'avais besoin et une carte de crédit pour l'essence de la voiture. Il s'est avéré qu'elle appartenait à l'une des familles les plus riches d'Amérique, propriétaire de la brasserie Schlitz. Je n'oublierai jamais cette nuit. D'habitude, je suis impuissant la première nuit avec une nouvelle femme, mais l'expérience violente était encore tellement présente en

moi que j'y pensais davantage, et donc tout s'est passé comme prévu. C'était exactement la même chose que la fois où, à la Nouvelle-Orléans, une femme et moi avons vu un de nos amis en tuer un autre pendant que nous jouions au billard, puis nous sommes rentrés chez nous et avons fait l'amour toute la nuit. Le sexe et la violence sont probablement très intimement liés. Dans l'ensemble, j'ai l'impression que beaucoup de mes relations amoureuses aux États-Unis ont été provoquées par une expérience violente - ou en ont résulté. Mon amour pour ce pays pourrait être de la même nature. Ce soir-là, nous sommes tombés tellement amoureux l'un de l'autre qu'elle a tout de suite commencé à parler de mariage. Une fois mariés, nous recevions 50 000 dollars, et par la suite 30 000 dollars par an. "Je veux avoir un enfant avec toi", a-t-elle dit. Les premiers jours, j'étais moi-même tellement convaincu que j'allais me marier que j'ai commencé à écrire à tous mes amis que "maintenant, j'avais enfin trouvé la bonne".

J'étais fasciné par elle et sa nature bourgeoise. Elle dépensait l'argent comme si c'était de l'eau. La première semaine, nous avons dépensé des centaines de dollars et elle a dû téléphoner à son père en Europe pour obtenir plus d'argent. J'aimais aller dans les meilleurs restaurants, manger du homard et du steak, ce qui me faisait du bien après plusieurs mois de "nourriture de l'âme". Mais je tenais quand même à poursuivre mes explorations et je partais en voiture dans la journée pour photographier la pauvreté et la faim dans l'est de la Caroline du Nord. Un expert en géophagie (manger de la terre) m'avait parlé de la faim dans la région. Le jour, je photographiais la faim, et le soir, je me gavais de steaks. Un jour sur deux, je passais avec ma fiancée sur une île voisine, réservée aux gens riches. Il y avait un garde sur le pont pour empêcher les Noirs et autres pauvres parias de s'y rendre. Nous vivions dans une belle grande villa et passions nos journées à flâner sur la plage. C'est là que j'ai commencé à me désintéresser d'elle, car je m'ennuyais à mourir. Au début, elle a manifesté un certain intérêt pour mon "hobby", mais peu à peu, il est devenu évident qu'elle considérait les Noirs comme des sous-hommes. Je suis souvent tombé amoureux de racistes du Sud en raison de leur exotisme et de leur dialecte charmant, ainsi que de ma propre fascination pour la personne qui se cache derrière la relation maître/esclave, mais j'ai lentement compris que l'on ne pouvait pas fonder un mariage sur une telle fascination. J'ai commencé à penser que notre enfant serait davantage le produit de la violence que de l'amour. Quand je lui ai demandé ce qu'elle ferait si nous nous séparions, elle m'a répondu : "Ne t'inquiète pas, j'ai assez d'argent, je peux me faire avorter à tout moment." Elle était toujours follement amoureuse de moi, mais je commençais à avoir les pieds sur terre. Aussi, lorsque peu après, elle a dû se rendre aux îles Galápagos pour observer les tortues et qu'elle a voulu m'emmener avec elle, j'ai d'abord été très tenté, mais j'ai néanmoins refusé. Ce serait bien de l'emmener à une



1974 - Charleston, SC

certain distance et de la rafraîchir. Elle m'a demandé de venir en stop pour son anniversaire, ce que j'ai promis de faire.

J'ai fait quelques milliers de kilomètres en auto-stop pour revenir ce jour-là et je suis arrivé juste vers midi, pensant qu'elle serait heureuse. Mais elle était allongée sur son lit et avait complètement froid. Elle avait passé de bonnes vacances avec les tortues mais avait commencé à sentir que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Finalement, elle est allée en Équateur pour se faire avorter. Cela avait été très cher et difficile "dans ce pays primitif et catholique". Maintenant, elle n'avait plus de sentiments pour moi, disait-elle. J'étais à la fois profondément blessé et très soulagé, j'ai fait mes adieux et je suis retourné dans le ghetto de Wilmington pour tenter à nouveau d'y vivre. Je suis entré dans le même bar, mais cette fois en plein jour, et j'ai acheté une tournée de Schlitz pour les gens avec l'argent qui me restait de mes jours de luxe. Cette fois, j'ai réussi à me faire accepter et il y a eu des bavardages, des discussions et une chaleur sans pareille. C'est à cette époque que Schlitz a lancé sa nouvelle campagne publicitaire avec le slogan "Seul l'amour est meilleur que Schlitz". Chaque fois que je la voyais à travers le pays, je pensais à Wilmington, et à sa violente haine raciale.

#### Résumé des lettres

Note en fin de texte. Je ne mentionne pas ici le nom de la femme Schlitz et je n'apporte pas de photos d'elle puisque ses parents, dans les années 80, m'ont dit qu'elle venait de se suicider. J'ai trouvé étrange que les deux seules de mes anciennes "amies" qui se soient suicidées par la suite, étaient toutes deux millionnaires.

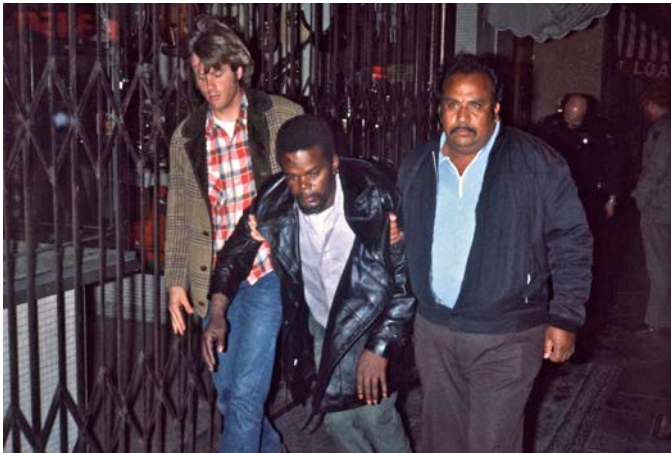




1974 - Harlem, NY



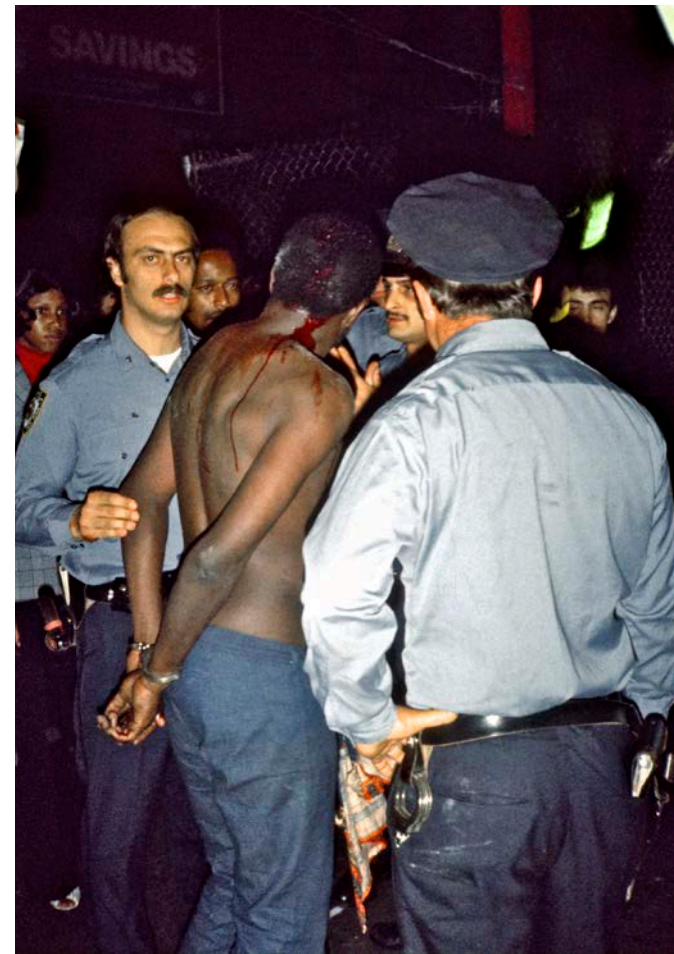
1974 - Harlem, NY



1975 - San Francisco



1973 - Wilmington, NC



1974 - NYC



1973 - New Orleans

*Vous me l'avez expliqué, je dois l'admettre,  
un long discours sur le "no knock"  
qui a été légiféré pour les gens que vous avez toujours détesté  
dans cet enfer que vous/nous appelons maison.  
NO KNOCK dira l'homme pour protéger les gens d'eux-mêmes.  
Qui va me protéger de toi ?  
Ne pas frapper, se balancer la tête, choquer l'entrée, tirer, jurer,  
tuer, pleurer, mentir et être blanc.  
NO KNOCK a dit à mon frère Fred Hampton  
des trous de balles partout.  
Mais si vous êtes un sage "no knocker", vous direz à vos laquais  
de "no knocking" de ne pas frapper.  
laquais "no knock" pas de coup sur la tête de mon frère  
pas de coup dans la tête de mes soeurs  
et que tu fermeras ta porte à double tour  
parce que quelqu'un peut être en train de NE PAS FRAPPE...  
Pour vous !*

Le crime des pauvres, comme l'exploitation par les riches, est presque impossible à photographier. Vous pouvez prendre des photos du résultat, mais rarement du processus lui-même. En général, je passais des jours avec les criminels avant de les photographier. Pour survivre parmi eux, il était nécessaire que j'aie toujours foi en la bonté intérieure de ces enfants de la colère, en me dirigeant vers l'être humain qui se trouve à l'intérieur et en m'éloignant du rôle sur lequel le système les avait forcés à modeler leur vie. En photographiant leurs activités louches, je me rapprochais davantage de leur côté environnemental et trahissais ainsi, d'une certaine manière, la confiance qu'ils m'avaient accordée. J'ai toujours voulu photographier le crime du point de vue du criminel, mais pour cela, je devais me mettre à distance et n'étais donc plus "l'un des leurs". Il était plus facile d'enregistrer la violence du système que de photographier sa contre-violence.

Ici, j'ai été pris dans une fusillade entre la police et des criminels à Harlem. Un policier s'est précipité et a utilisé ma porte comme position de tir, et je me suis soudainement retrouvé (photographiquement) du côté de la police. En de telles occasions, j'ai commencé à comprendre les réactions brutales mais trop humaines de la police. Leur attitude raciste et leur incompréhension des réactions du ghetto sont parmi les

raisons des accusations de brutalité policière qui suscitent la colère. La société a formé la police à s'attendre au pire au lieu de communiquer avec le bon côté des gens. Par conséquent, ils tirent avant de questionner. En général, je trouve que c'est un acte de violence que de porter des armes dans un ghetto, car cela montre que vous n'avez pas confiance dans les gens du ghetto, ce qui engendre la contre-violence. Au cours de mes deux premières années en Amérique, je nourrissais encore une peur blanche intériorisée - l'ingrédient principal de tout racisme. Ainsi, jusqu'à ce que j'apprenne la communication non violente et la pensée intérieure positive à l'égard des autres êtres humains, j'étais constamment battu par les Noirs. La police s'appuie sur le négatif des gens et l'encourage ainsi. S'ils arrivaient plutôt désarmés, le visage ouvert, ils auraient une chance de favoriser les côtés positifs que j'ai toujours réussi à trouver même chez les pires types, ceux "qui tueraient pour un dollar" - ou pour une caméra. Au lieu de cela, la police crée un climat de peur des deux côtés, ce qui rend la brutalité inévitable. Jusqu'à ce que les révélations vidéo révélatrices d'aujourd'hui y mettent un terme, la plupart de ces actes étaient sanctionnés par les autorités blanches. De nombreux États autorisent la police à s'introduire chez les gens sans frapper. De nombreux innocents ont été tués de cette manière.



#399

1973 - NYC



# “Black Lives Matter”

## Les Vies Noires Comptent : L’amour de James et Barbara

Un jour, j’ai vu dans le New York Times une photo du maire Lindsay présentant un bouquet de fleurs à un policier “héroïque” sur un lit d’hôpital. Il était écrit qu’il avait été abattu alors qu’il “entraît dans un appartement”. J’ai décidé de découvrir ce qui se cachait réellement derrière cet incident et j’ai fouiné dans le Bronx pendant plusieurs jours pour trouver les parents et l’appartement où tout s’est déroulé. Petit à petit, j’ai découvert ce qui s’était passé. James et Barbara étaient un jeune couple noir qui vivait dans le pire quartier des États-Unis, autour de Fox Street, dans le sud du Bronx. Un jour, ils ont entendu des cambrioleurs sur le toit et ont appelé la police. Deux agents en civil sont arrivés à l’appartement et ont enfoncé la porte sans frapper. James pense que ce sont les cambrioleurs qui entrent et tire sur la porte, mais il est lui-même tué par les policiers. Barbara a couru en criant dans l’appartement du voisin. Lorsque je me suis rendu au commissariat du 41e arrondissement, ils ont confirmé l’histoire et ont admis qu’”il y avait eu une petite erreur”, mais James, bien sûr, “l’avait cherché, étant en possession d’une arme non enregistrée”.

J’étais maintenant tellement habitué à ce genre de logique américaine que je n’ai pas ressenti d’indignation particulière envers l’officier. Je sentais simplement qu’il avait tort. Puisque j’avais passé tant de temps à découvrir les faits de l’affaire. Je pourrais aussi bien aller à l’enterrement. Je me suis précipité en ville pour essayer d’emprunter une belle chemise et je suis arrivé au funérarium le matin, environ une heure avant les services. J’ai pris quelques photos de James dans le cercueil. Il était très beau. J’ai admiré le beau travail que l’entrepreneur des pompes funèbres avait fait avec du plastique pour boucher les trous de balles. Les entrepreneurs de pompes funèbres noirs sont de véritables artistes dans ce domaine ; ils parviennent à donner un aspect parfaitement normal à des personnes qui ont eu les yeux arrachés. Comme les corps noirs arrivent dans toutes les couleurs et conditions possibles, ils utilisent presque tout le spectre des couleurs dans les matériaux plastiques. James ne m’a pas fait d’impression particulière ; j’avais déjà vu tant de jeunes cadavres noirs. La seule chose que je me suis demandée, c’est qu’il n’y avait pas de couronne de fleurs de la part de la police. J’ai attendu environ une heure, qui devait être la dernière heure normale de la journée. Pas plus de dix personnes sont venues à l’enterrement, toutes surprises de voir un homme blanc. Un jeune homme m’a chuchoté qu’il trouvait un peu inconvenant qu’un homme blanc soit présent à cet enterrement. Puis soudain, j’ai entendu des cris terribles provenant du hall d’entrée et j’ai vu trois hommes faire entrer Barbara. Ses jambes traînaient sur le sol. Elle était incapable de marcher. Je ne pouvais pas voir son visage, mais c’était une grande et belle jeune femme à la peau claire. Ses cris m’ont fait frémir. Jamais auparavant je n’avais entendu des cris aussi atroces et douloureux. Quand elle a atteint le cercueil, c’est devenu insupportable. C’est

400

la première et la seule fois en Amérique que je n’ai pas pu photographier. J’avais pris des photos avec des larmes coulant sur mes joues, mais je m’étais toujours tenu à une telle distance de la souffrance que j’avais pu l’enregistrer. Quand Barbara s’est approchée du cercueil, elle s’est jetée dedans. Elle s’est allongée sur James et a crié à en transpercer la moelle et les os. Je ne pouvais qu’entendre les mots “James, réveille-toi, réveille-toi !” encore et encore. Les autres ont essayé de l’éloigner, mais Barbara n’a rien vu d’autre que James. J’étais à ce moment-là complètement convaincu que James allait se lever dans le cercueil. J’ai vu beaucoup de souffrance en Amérique, mais j’ai souvent perçu au milieu de la souffrance une certaine hypocrisie ou même une superficialité, ce qui m’a permis de prendre mes distances. Barbara m’a fait perdre les pédales. Tout s’est mis à tourner devant mes yeux. C’est sans doute à ce moment-là que je me suis précipitée en pleurs hors du funérarium. J’ai couru sur des pâtés de maisons juste pour m’éloigner. Mes pleurs étaient complètement incontrôlables. J’ai titubé dans les rues Simpson et Prospect, où neuf personnes sur dix meurent de façon non naturelle. Des voleurs et les criminels de rue habituels se tenaient dans l’embrasure des portes, mais j’avançais en titubant sans les remarquer, trébuchant sur des poubelles et des bouteilles cassées. C’était un miracle que personne ne m’ait agressé, mais ils devaient penser que je venais d’être agressé.

Quand je suis arrivée à l’immeuble de James et Barbara, encore en larmes, j’ai demandé à des enfants s’il y avait quelqu’un dans l’appartement “de l’homme qui a été abattu l’autre jour”. Ils m’ont demandé si je ne parlais pas de l’homme qui avait été abattu dans l’immeuble d’en face la nuit dernière. Non, c’était dans cet immeuble, ai-je dit. Mais ils n’avaient pas entendu dire que quelqu’un avait été abattu dans leur immeuble. Ils habitaient au troisième étage et James et Barbara au sixième. Je suis monté à l’appartement, qui était maintenant vide. Les voleurs l’avaient déjà saccagé, et il ne restait que des bouts de papier et des petites choses éparpillées sur le sol. Le vide de l’appartement m’a fait sangloter encore plus fort. Il y avait des impacts de balles partout sur le mur du salon où James était assis, mais il n’y en avait que deux dans la porte que la police avait ouverte à coups de pied.

Il y avait trois serrures sur la porte, comme partout à New York, ainsi qu’une épaisse barre de fer fixée au sol - une mesure de sécurité que la police elle-même recommande aux gens d’utiliser pour éviter que les criminels n’ouvrent leur porte d’un coup de pied. James et Barbara avaient tellement peur des criminels qu’ils avaient mis des doubles barreaux d’acier à leurs fenêtres, bien qu’il y ait six étages et qu’il n’y ait pas d’issue de secours à l’extérieur. Dans la cour, il y avait un tas d’un mètre de déchets que les gens avaient jetés par les fenêtres. C’est ici que James et Barbara vivaient depuis l’âge de seize



1974 - Bronx, NY

ans avec leur fille de quatre ans. Après quelques heures, je me suis aventurée hors de l’appartement. J’avais tellement pleuré que j’avais un mal de tête aigu, et pendant tout le trajet jusqu’à Manhattan, les pleurs revenaient par vagues. Quand je suis arrivé dans une salle de cinéma du West Side, je suis entré sans trop savoir ce que je faisais. C’était à cette époque que des films réalisés par des Noirs étaient produits pour la première fois dans l’histoire. Le film s’appelait “Sounder” et portait sur une famille pauvre de Louisiane dans les années 30. Il y avait un sentiment d’amour et d’unité dans la famille, mais à la fin, le père était emmené par les autorités blanches et envoyé dans un camp de travail pour avoir volé un morceau de viande. Le film a été réalisé à Hollywood et a romancé la pauvreté ; après plusieurs années dans un camp de travail, le père est revenu dans la famille, de sorte que le film se termine bien.

Ce n’était pas le genre de pauvreté que j’avais rencontré dans le Sud. La seule fois où j’ai pleuré dans le film, c’est lorsque j’ai vu des choses qui ne me rappelaient que trop James et Barbara. Après le film, je me suis promené dans la direction de Broadway. Une vieille femme noire chez qui j’avais passé la nuit dans le nord du Bronx m’avait donné dix dollars pour que je puisse acheter de beaux vêtements pour l’enterrement. Au début, elle ne m’avait pas fait confiance et avait passé plusieurs

heures à appeler différents postes de police pour leur demander ce qu’il en était d’envoyer un policier en civil chez elle. Mais lorsqu’au bout d’une demi-journée, elle s’était assurée que je n’étais pas un agent de police, elle était si heureuse qu’elle m’a donné les dix dollars, et j’ai dû promettre de revenir habiter chez elle, et elle a téléphoné en Alaska pour que je puisse parler avec sa fille qui vivait là-bas. Il me restait encore un peu d’argent et, dans mon état d’esprit étrange, je suis allé directement dans un autre cinéma de Broadway et j’ai vu “Farewell, Uncle Tom”. C’était un film déchirant sur l’esclavage. Il avait été réalisé par des non-Américains (en Italie), et ne faisait donc pas l’apologie de l’esclavage. On voyait comment les esclaves étaient vendus aux enchères, les instruments de torture qui étaient utilisés, et on voyait comment les hommes étaient vendus loin de leur femme et de leurs enfants. C’était effrayant. Comment tout cela a-t-il pu être autorisé il y a seulement cent ans ? À certains moments du film, j’ai failli vomir. J’ai regardé autour du cinéma à plusieurs reprises, car j’avais peur qu’il y ait des Noirs à l’intérieur, mais il n’y avait que deux personnes dans toute la salle à part moi. Quand je suis sorti, il y avait un jeune homme noir qui traînait avec des lunettes de soleil. Je suis resté longtemps debout à le regarder dans les yeux, et je ne comprenais pas pourquoi il ne m’avait pas frappé.

401

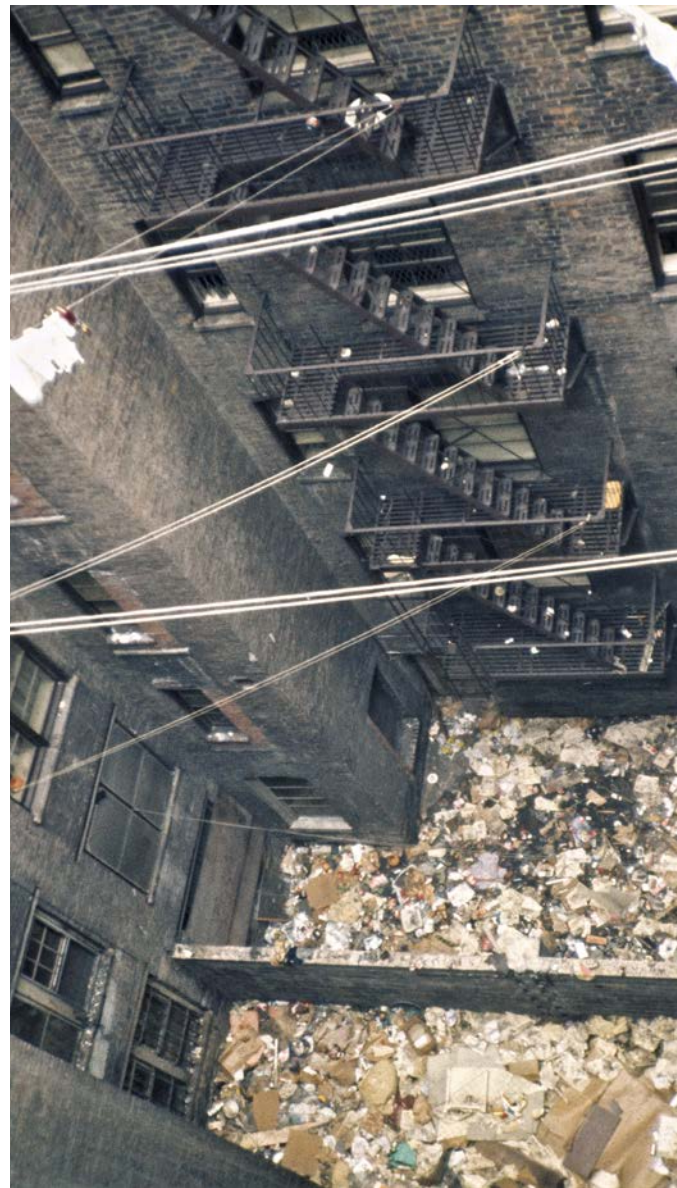


Pendant les jours qui ont suivi, j'étais une épave. Je n'oublierai jamais ce jour. Il reste complètement vide dans mon journal intime. Une année entière s'est écoulée avant que je me ressaisisse et que j'aie vu Barbara. Mais quand je suis arrivé à la cuisine de l'hôpital des vétérans où elle travaillait, on m'a envoyé une vieille femme noire pour me parler. Elle m'a dit qu'elle était la tutrice de Barbara, car celle-ci n'était pas normale depuis l'enterrement. Elle était devenue très renfermée et ne parlait plus. Je lui ai demandé comment était Barbara avant la mort de James. Elle a réfléchi un moment, puis m'a raconté, les larmes aux yeux, les quatre années où James et Barbara avaient travaillé ensemble dans la cuisine. Ils avaient toujours été heureux, chantants, et une vraie joie pour le personnel de la cuisine. Ils n'avaient jamais manqué un jour de travail, étaient toujours arrivés ensemble et étaient toujours partis ensemble à la fin de la journée. Mais elle ne me laissait pas voir Barbara, car celle-ci ne souhaitait voir personne.

Une autre année s'est écoulée avant que j'envoie une lettre à Barbara de quelque part dans le Sud. J'ai supposé qu'à présent, Barbara s'était remise du meurtre de son mari. Lorsque je suis retourné à la cuisine, la même femme âgée m'a accueilli. C'était comme si le temps n'avait pas passé du tout, et nous avons simplement continué là où nous nous étions arrêtés. Elle a poussé un profond soupir et m'a regardé dans les yeux. "Barbara est devenue folle", a-t-elle dit.

Barbara revenait sans cesse dans mes pensées, où que je voyage. Mais un autre événement a fait une impression tout aussi forte sur moi. Quelque part en Floride, une femme blanche malheureuse avait escaladé un château d'eau et se tenait sur le bord, sur le point de se suicider. Mais elle n'arrivait pas à se décider à sauter. C'était dans un quartier ghetto et une grande foule de gens, la plupart noirs, s'était rassemblée au pied du château. La police et les pompiers essayaient de persuader la femme de ne pas sauter, tandis que la foule lui criait de sauter. J'étais totalement incapable de comprendre. J'ai crié aussi fort que je le pouvais : "Arrêtez, arrêtez, s'il vous plaît, laissez cette pauvre femme vivre." Mais leurs cris étaient de plus en plus forts. C'était la pire et la plus écoeurante hystérie collective que j'aie jamais connue. Et soudain, je me suis rendu compte que ces cris ressemblaient à ceux de Barbara en ce matin inoubliable. J'ai commencé à avoir les genoux qui tremblent et je suis parti en courant, aussi vite qu'au funérarium. Dans cinq ans, j'essaierai de contacter Barbara une fois de plus. Je dois revoir son visage un jour !

*Résumé des lettres*



1974 - Bronx, NY



1973 - Jersey City, NJ



1973 - Jersey City, NJ



1973 - Jersey City, NJ avec le World Trade Center en arrière plan

Le jour où j'ai fait corps avec la souffrance, je ne pouvais plus la dépeindre. Les cris des gens dans le système fermé se noient dans un vide pour le monde extérieur. Un policier blanc battant une femme noire a été abattu sous le coup de la colère par un jeune homme sur un toit. En représailles, 5 000 policiers défilent dans le ghetto pour intimider nos opprimés. Chaque fois qu'un policier est tué par un sniper noir, c'est tout l'appareil du pouvoir colonial qui est ainsi mis en branle.

Mais il y a une tragédie plus profonde derrière ces tristes meurtres de policiers. La veuve de l'officier décédé, âgée de 26 ans, est issue, comme lui, de la couche blanche la plus pauvre de la société. Bien que cela n'excuse pas la brutalité, on peut très bien la comprendre.

Ces Blancs ont eux-mêmes souvent été opprimés et exploités. Confrontés à de sombres perspectives de vie, ils n'avaient d'autre

choix que de rejoindre les rangs des anciens esclavagistes. Le racisme et le manque de confiance qu'une éducation pauvre et peu stimulante leur a inculqués sont exacerbés par leur nervosité à l'idée de faire partie d'une force d'occupation dans une culture à laquelle ils n'appartiennent pas.

Il est devenu courant de s'en prendre à la police, mais nous oublions qu'ils sont tout autant les victimes du système que ses représentants. Nous regardons leurs lèvres serrées et leurs visages durcis et nous désespérons. On ne peut qu'en déduire qu'ils seront à jamais marqués par l'amertume, la haine et l'appréhension. Mais ont-ils délibérément créé ces visages ?



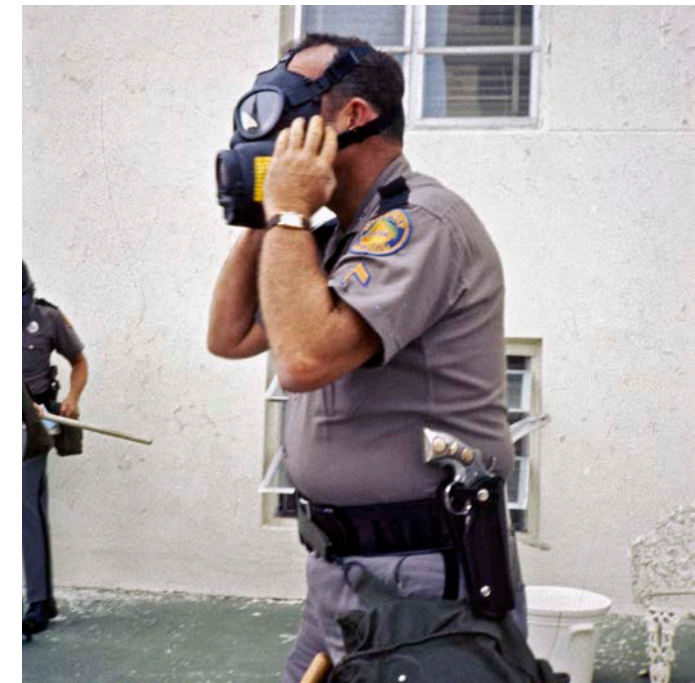
Où ont-ils été forcés de vivre une vie qui a durci leur visage en une déformation perversive de l'humanité ?  
 Oui, il est difficile de créer une société plus juste, car même pour voir la possibilité d'un changement, il faut avoir suffisamment de foi dans la bonté inhérente de l'humanité et dans sa vie quotidienne pour pouvoir regarder au-delà des schémas de détresse qui nous paralysent partout. Notre devoir est de changer ce système, qui repose sur notre douleur commune accumulée, afin que les gens puissent devenir pleinement humains partout dans le monde. Ce faisant, nous sauverons également la planète de la pire de toutes nos oppressions : la destruction de notre environnement, du climat et de l'avenir de nos enfants. Je sais que je n'aurais pas pu survivre parmi toutes ces personnes étranges en Amérique si je n'avais pas eu une foi solide dans le meilleur des gens. Sans cette foi, le pire aurait pris le dessus, et j'aurais été anéanti.



1972 - Miami Beach, FL



1973 - Jersey City, NJ



1972 - Miami



1975 - San Francisco



1972 - Miami

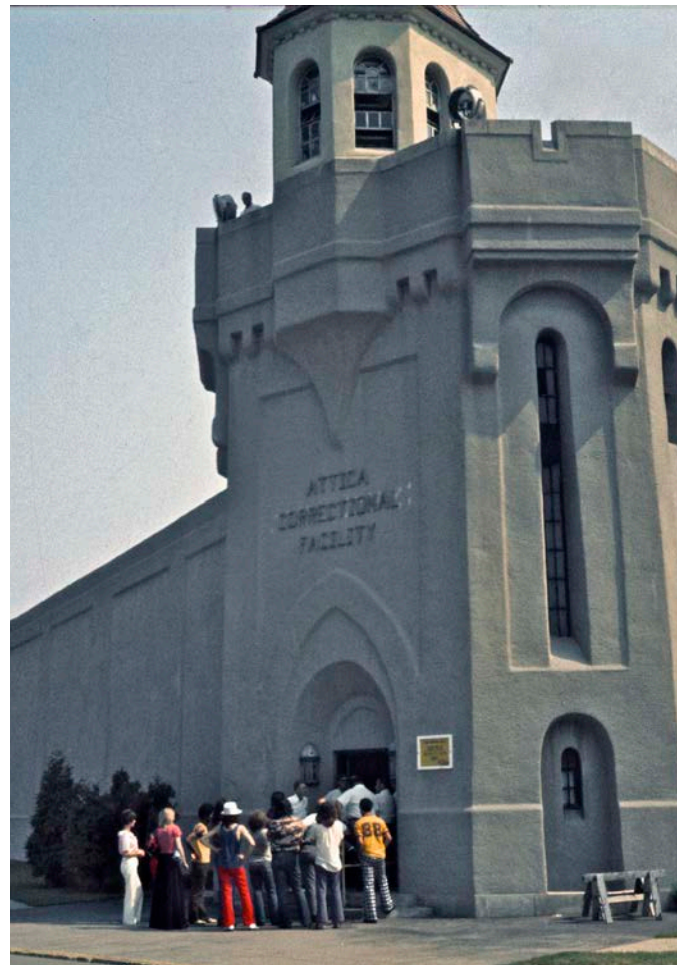


1975 - San Francisco



Mon parcours m'a appris que je ne peux plus haïr une seule personne ou un seul groupe ou même une seule classe de personnes, pas même les pires exploités. Si je disais que je déteste la famille Rockefeller, je mentirais tout simplement. Certes, il est vrai que Nelson Rockefeller a ordonné le massacre d'Attica et assassiné 41 détenus qui ne faisaient que réclamer une réforme des prisons. Mais même si j'étais présent aux funérailles collectives et que j'ai entendu les Black Panthers armés dans l'église crier "Mort à Rockefeller ! Emprisonnez les riches, libérez les pauvres !", et même si je connaissais plusieurs parents parmi les familles en larmes, et même si j'ai vu une fois de plus la couleur du sang dans le drapeau afro-américain... oui, même à ce moment-là, je n'étais pas capable de haïr Rockefeller.

Car je sais que derrière le rôle qu'il a été amené à jouer et auquel il croit au sein du système se cache un être humain qui, dans d'autres conditions, ne serait pas devenu un meurtrier dans une tentative désespérée de maintenir les détenus du ghetto en place. Si nous comprenons que la sous-classe assassine et vole à cause de son environnement, nous devons aussi logiquement reconnaître que la classe supérieure, dans ses actions, ses pensées et ses traditions, est esclave de son milieu. Plus je me laissais laver le cerveau par la classe supérieure, plus ses actions commençaient à me sembler valables.



1974 - Attica prison, NY



1971 - NYC



1971 - NYC



Les survivants à Attica : (Photo : Police de l'État de New York)



1971 - Brooklyn, NY



1971 - NYC



1971 - Brooklyn, NY

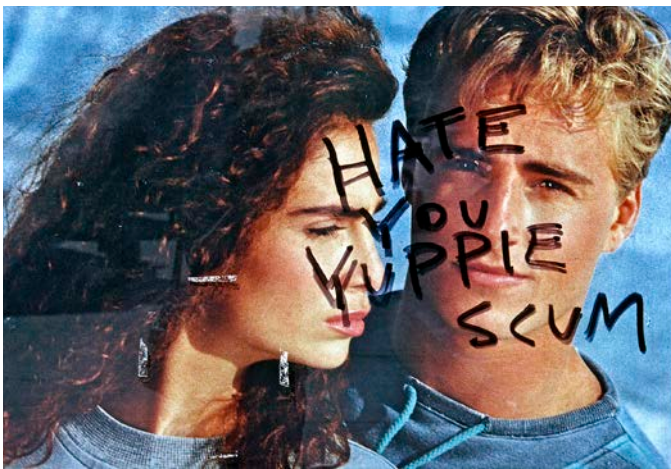




1991 - Washington, DC



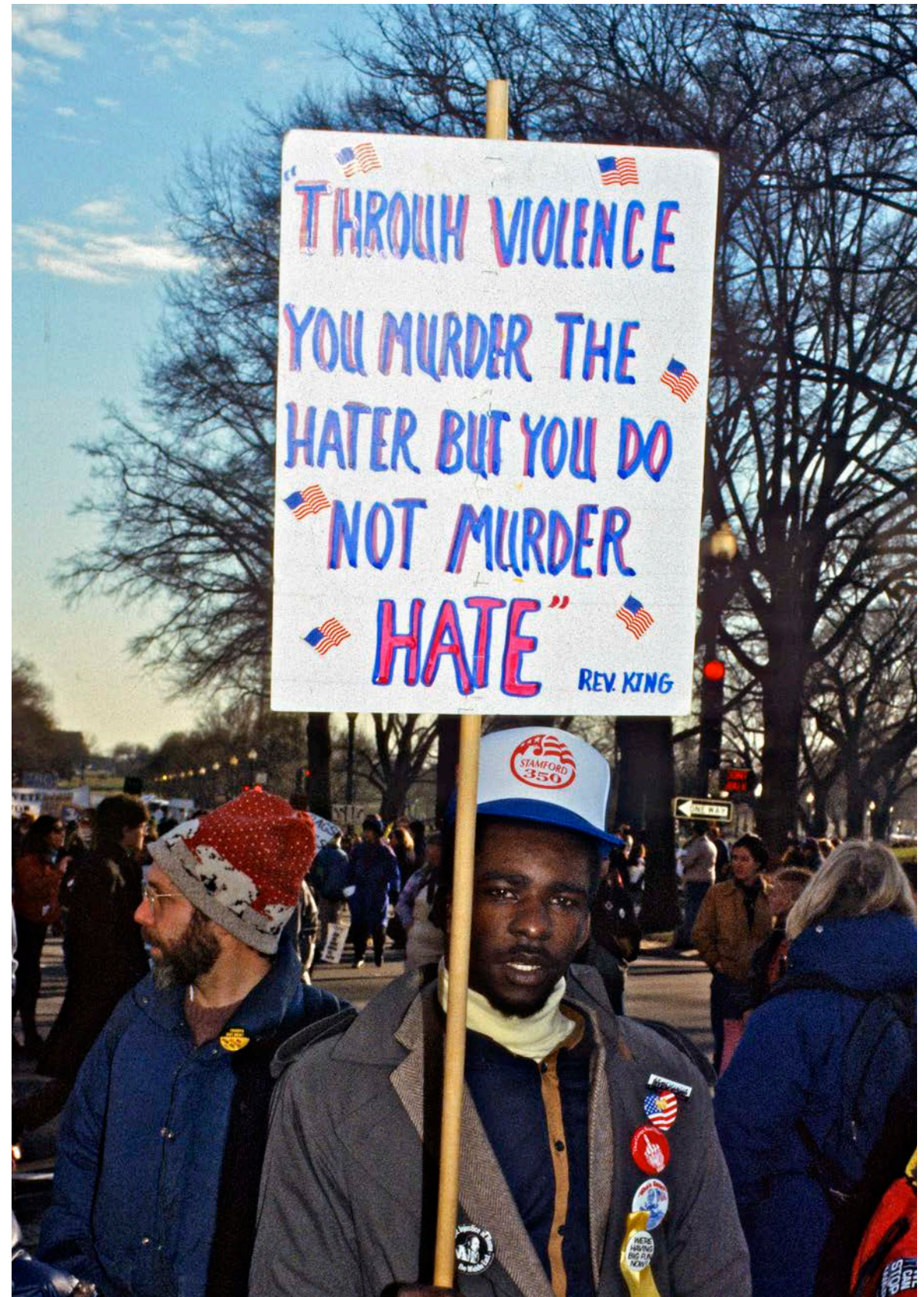
1985 - NYC



1989 - NYC



1990 - NYC



1991 - Washington, DC. "Par la violence, vous assassinez celui qui déteste, mais vous n'assassinez pas la haine." Martin Luther King

Je serais également malhonnête si j'essayais de dissimuler le fait que j'en suis venu à aimer les gens de la classe supérieure américaine que j'ai rencontrés. Lorsque je condamne la classe supérieure, c'est en réalité une condamnation du système qui a créé ces classes et qui apprend à ses membres à voler et à tuer, non seulement aux États-Unis, mais aussi dans le tiers-monde - un système inhumain si fort qu'il ne peut être changé en s'attaquant simplement à ses symboles. Si j'avais détesté les Rockefeller en tant que symboles, je leur aurais refusé la chaleur humaine et l'hospitalité qu'ils m'avaient témoignées en tant que vagabond dans des conditions non dictées par le système.

Plus j'errais en tant que vagabond dans ce système, plus je perdais le désir d'en faire à nouveau partie. Partout, le système avait donné aux gens un faux visage. Plus ces masques déformés se dessinaient pour moi, plus j'avais envie de passer derrière et de regarder à travers les fentes des yeux. Ce n'était jamais un beau spectacle - juste la haine, la peur et la méfiance. Je n'avais aucune envie de faire partie de cette haine. J'ai appris qu'il est beaucoup plus facile de haïr et de condamner que de comprendre.

La haine est basée sur des considérations unilatérales simplifiées et la plupart des gens sont tellement absorbés par la douleur de ne pas pouvoir vivre selon les normes de leur milieu qu'il leur est plus facile de réduire la réalité à des symboles plutôt que de la comprendre. Il est bien plus facile, en lisant un livre comme celui-ci, de haïr les Blancs que d'essayer de nous comprendre, car on évite ainsi de combattre cette partie du système en soi. Ce n'est que lorsque nous réalisons que nous sommes nous-mêmes une partie de l'oppression que nous pouvons comprendre, condamner et changer les forces qui nous déshumanisent tous.

J'ai pu survivre en dehors du système parce que j'ai toujours cherché l'être humain derrière la fausse façade. Mais derrière ces façades, j'ai toujours vu la défaite de l'amour. Moins il y avait de fils reliant les gens dans une société saine, plus les masques que je devais percer pour survivre semblaient pétrifiés et impénétrables. Mais même au sein de cette oppression, il est possible de trouver de nombreuses nuances d'humanité. Même si l'amour entre les gens a été tué dans ce système, nous savons tous que l'amour peut encore jaillir de l'asphalte à chaque fois que ... où que ...





1991 - Bullock County, AL



1974 - Jersey City, NJ



1975 - Bullock County, AL



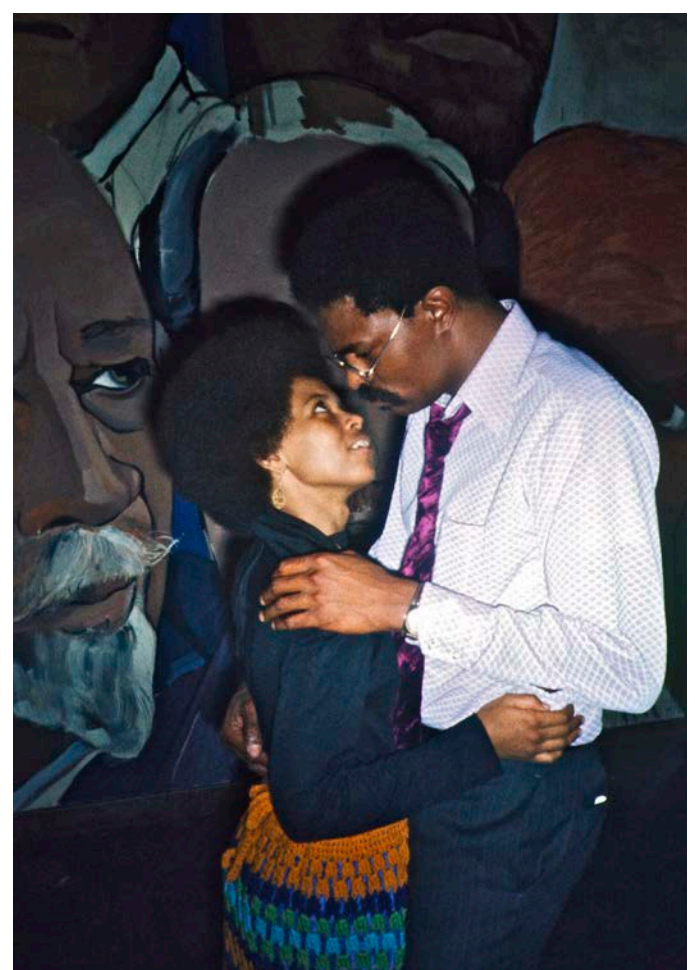
1975 - Richmond, VA



1974 - Norfolk, VA



2009 - Gainesville, FL



1973 - Harlem, NY. Jarvis Tyner, candidat à la vice-présidence du Parti communiste. 411





1975 - Philadelphia, PA



1975 - San Francisco



1975 - San Francisco



1985 - Harlem, NY



2012 - St. Francisville, LA



1973 - Greensboro, NC



1973 - Zebulon, NC. Caroline a été assassinée par la suite.





1974 - Abilene, TX



1993 - Brooklyn, NY



1985 - Harlem, NY



2004 - NYC



1996 - Chicago





1991 - Houston, TX



1975 - Baumont, TX



1975 - Philadelphia, PA



1978 - Jacksonville, FL





1996 - Tunica, LA



1973 - Baltimore



1975 - Fillmore ghetto, San Francisco



1973 - rural LA



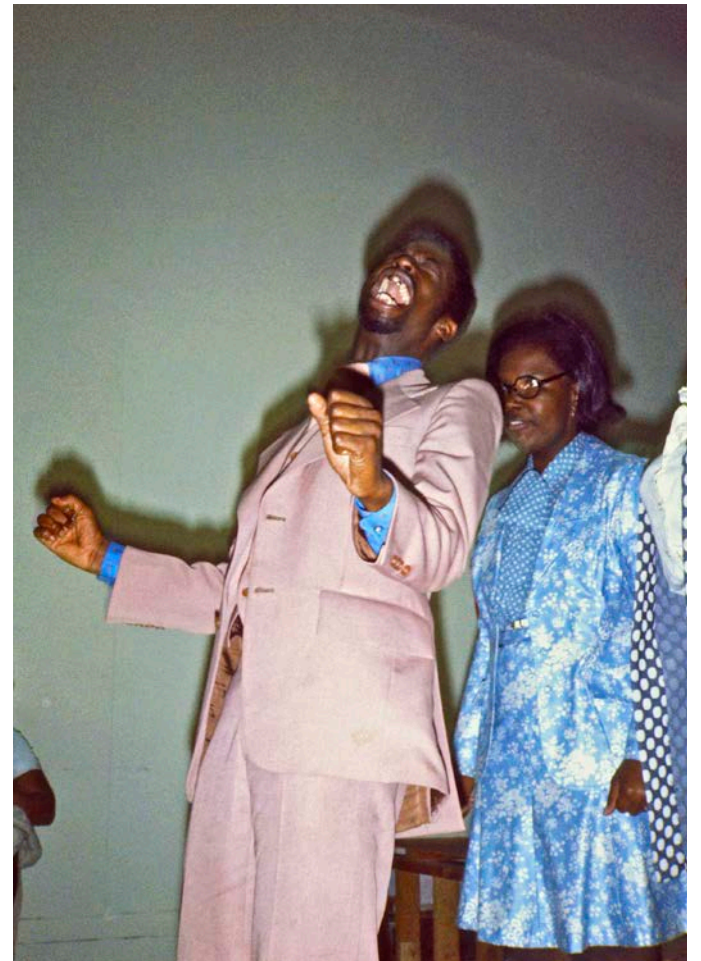
1975 - San Francisco



1975 - Fillmore ghetto, San Francisco



1975 - Fillmore ghetto, San Francisco



1975 - Fillmore ghetto, San Francisco





1975 - Philadelphie, MS. Les mains de mon beau-père, le révérend Jake Rush.



2009 - Harlem, NY

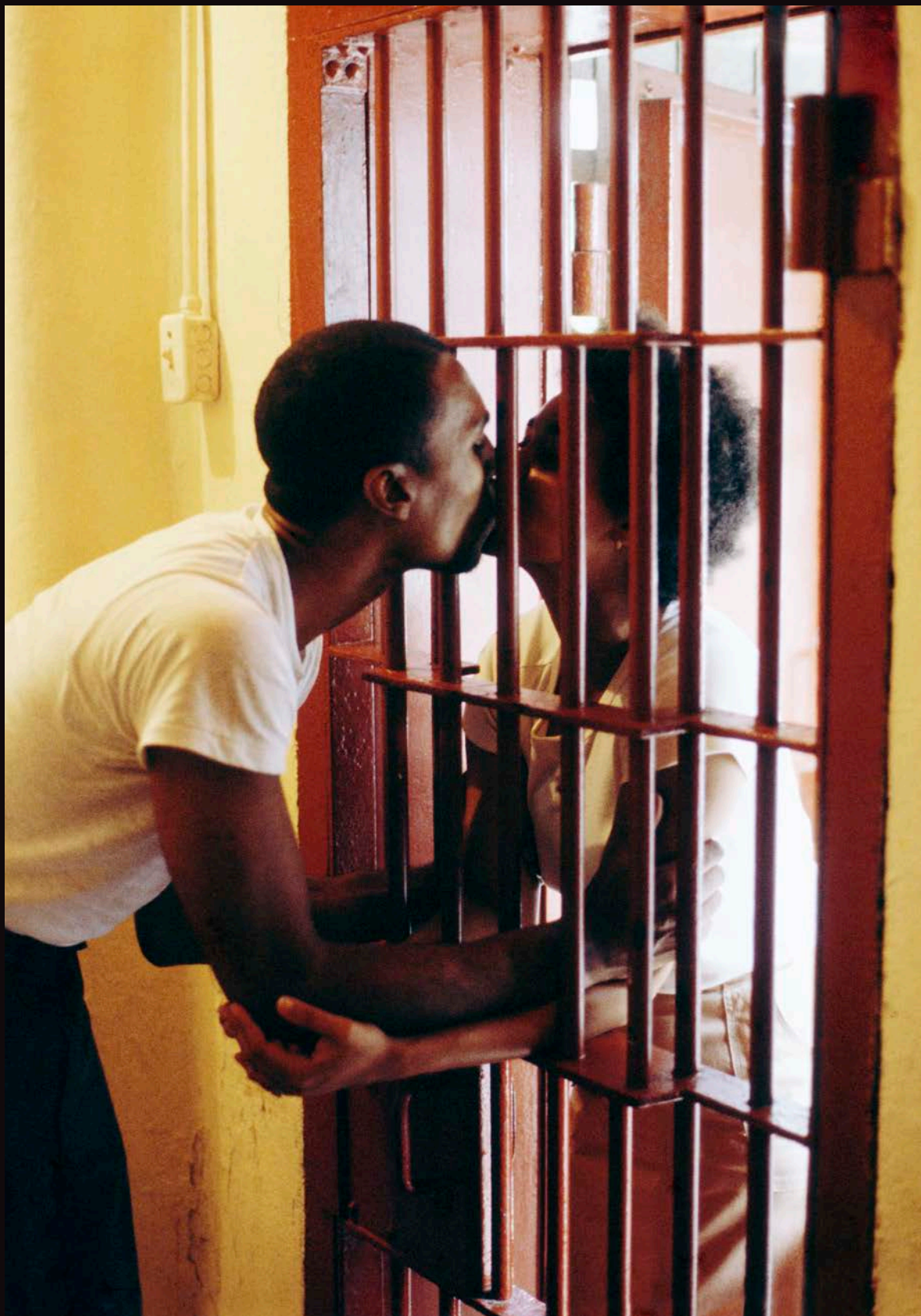


1975 - Meridian, MS



2003 - Église de mon beau-père, le révérend Jake Rush.





1978 - Washington, GA

## L'amour du ghetto

*“Il n’y a pas d’amour comme l’amour du ghetto”.*

Après quatre ans de vagabondage dans le ghetto, j’ai fini par m’y marier. Annie est la seule femme avec laquelle je me rappelle avoir pris une initiative. Alors qu’elle était assise dans un restaurant à New York - d’une beauté irrésistible - il était évident, dès nos premiers regards, que nous avions besoin l’un de l’autre. Deux victimes faciles : elle ne connaissait personne, revenant de dix ans d’exil en Angleterre pour assister aux funérailles de sa mère, et moi, j’étais dans l’une de mes périodes dépressives de vagabondage. Nous étions tous deux enfants de pasteurs et nous nous étions rebellés, de différentes manières, contre notre milieu. Elle a été profondément émue par mes photos et a voulu m’aider à les faire connaître. Elle avait un fort penchant pour la littérature et une largeur de vue intellectuelle bien plus grande que la mienne, si bien que je suis rapidement devenu très dépendant d’elle pour mettre en place les pièces de mon puzzle.

Dans son exil, Annie s’était en grande partie libérée de la mentalité de maître-esclave qui rend le mariage presque insupportable pour les quelques malheureux Américains qui tombent amoureux en dépit des réalités du système fermé. Car le “mariage mixte” est bien un acte subversif. Même les libéraux tâtonnent pour trouver une réponse lorsque la question se pose : “Voudriez-vous que votre fille épouse un’ ?” Je trouvais généralement les ségrégationnistes ordinaires commençant leurs conversations par “Je me fiche que les gens soient blancs, noirs, violets ou verts...” Dix phrases plus tard, ils devenaient des ennemis jurés des “mariages mixtes”. Pourtant, jusqu’à ce qu’il soit interdit en 1691, il y avait beaucoup de mariages mixtes entre des serviteurs à contrat blancs et noirs, et avant la réduction des Noirs à l’esclavage, la haine des “pauvres Blancs” à leur égard était inconnue. Dans la plupart des autres pays, même dans les pays post-esclavagistes comme Cuba et le Brésil, il n’y a rien qui ressemble au fanatisme des Américains à l’égard des mariages mixtes. Bien que je vienne d’une région rurale conservatrice, je ne me souviens pas avoir entendu dans mon enfance une seule remarque négative sur les fréquents mariages internationaux de Danois avec des étudiants africains. Au contraire, je ressentais une forte solidarité et même de l’envie à l’égard de ceux qui partaient vers des pays lointains. Mais en Amérique, aucun mariage interracial ne peut être considéré comme une simple union naturelle. À Hollywood, des promoteurs noirs voulaient investir beaucoup d’argent pour faire connaître mon diaporama, mais ils voulaient d’abord que j’enlève la section sur ma femme : “Ça détruit votre message, ça vous fait passer pour un libéral de plus.” Pour la même raison, beaucoup de Noirs et de libéraux vont tomber dans ce chapitre. Une femme noire était furieuse après avoir vu mon diaporama avec des photos de plusieurs femmes noires nues (ignorant comme elle l’était de ma culture danoise dans laquelle

la nudité est hautement cultivée : les plages familiales et les parcs des centres-villes sont remplis de nus quelques minutes à peine après l’apparition du soleil). “N’êtes-vous pas conscient de l’irresponsabilité dont vous avez fait preuve en ayant des relations avec toutes ces femmes mentalement déséquilibrées ? N’êtes-vous pas conscient que l’esclavage nous rend tous malades mentaux ?” Elle a touché la question centrale : Comment puis-je intervenir en tant que neutre dans une société maître-esclave sans devenir une partie du problème ? Et pourtant, elle a commis la même erreur que la plupart des Américains en supposant automatiquement qu’une photo d’une femme nue équivalait à une relation sexuelle avec elle.

Elle n’a pas vraiment à s’inquiéter, car contrairement à ce que j’ai constaté chez les femmes noires dans la majeure partie de l’Afrique, la femme noire américaine a développé d’énormes mécanismes de défense contre l’homme blanc en réponse à des siècles d’abus. Bien que j’aie passé la plupart de mon temps dans des communautés noires, plus de 90 % des femmes qui m’ont invité à partager leur lit étaient blanches. Mais le soupçon de l’homme blanc exploiteur sexuel a naturellement toujours plané sur moi dans mon parcours. En marchant la nuit dans les ghettos du Sud profond, des jeunes hommes demandaient : “Monsieur, vous voulez que je vous trouve une femme ?”.

Je suis assez convaincu que la plupart des femmes ne m’auraient pas offert l’hospitalité si elles n’avaient pas senti la composante non agressive en moi. Comme j’ai toujours considéré mon vagabondage comme un rôle passif et que, par conséquent, je n’ai ni évité ni initié de relations sexuelles, je pense qu’il est intéressant d’analyser ce qui se passait réellement lorsque je m’approchais des femmes. Après quelques jours, si nous nous entendions bien, les femmes blanches exprimaient leur agressivité sexuelle. Mais même si nous devenions intimes et que nous nous embrassions, il ne se passait généralement rien de plus avec la femme noire de la classe marginale, surtout dans le Sud. C’était comme si quelque chose s’était mal passé en nous deux - une reconnaissance commune que cet abcès historique était trop grand pour être crevé. Elle ne pouvait pas éviter de signaler, consciemment ou inconsciemment, qu’il s’agissait d’une relation entre une personne libre et une personne non libre, ce qui m’a immédiatement donné le sentiment d’être juste un de plus dans la rangée des exploiters sexuels blancs. La plupart de mes relations sexuelles et durables avec des femmes noires étaient donc des relations avec des femmes de la classe moyenne ou des Antilles qui, bien que plus conservatrices que les femmes blanches et des classes défavorisées que j’ai rencontrées, s’étaient néanmoins libérées de cet esclavage à un degré supérieur. Certains Américains diraient que si vous êtes conscient que certaines personnes vivent dans l’esclavage, vous ne devriez



pas, en tant que Blanc privilégié, vous mettre dans des situations aussi intimes où une relation sexuelle ou un “mariage mixte” pourrait survenir. Mais l’esclavage est le résultat du fait de ne pas s’associer à un groupe en toute liberté, sur un pied d’égalité, ce qui l’isole et le handicape.

Annie était l’une de mes exceptions avec la sous-classe. En effet, même si sa surface semblait très “classe moyenne” après son long congé, elle était dans sa vision fondamentale marquée par son éducation de sous-classe. Une telle relation aurait probablement pu fonctionner avec beaucoup de confiance et d’efforts de la part des deux partenaires, mais à cause de mon racisme, de mon sexisme, et surtout de cette “innocence” aveugle qui sera toujours le privilège ultime de la classe dominante, ce n’est pas ce qui s’est passé. Au lieu de cela, c’est devenu une défaite si douloureuse et écrasante pour moi que je n’ai pas pu, par exemple, le réconcilier avec mon livre original. Même le début a mal tourné. Nous nous sommes mariés le vendredi 13 septembre, sans endroit où vivre.

Une bonne nous a permis de passer notre lune de miel dans l’appartement luxueux du consul d’Afrique du Sud qui avait été rappelé chez lui par son régime d’apartheid. Ensuite, nous nous sommes retrouvés dans le pire quartier du ghetto. Nous avions à peine payé le premier mois de loyer que toutes les économies d’Annie ont été volées. Nous habitons au cinquième étage d’un immeuble où ne vivaient que des prostituées, des indigents, des toxicomanes et des mères assistantes sociales. Annie n’avait pas vécu dans un milieu défavorisé depuis son enfance et ce fut un choc terrible pour elle de se retrouver ici. En raison de son physique et de l’endroit où nous vivions, elle était constamment “draguée” par des proxénètes et des escrocs qui essayaient de la recruter. Lorsque j’ai dû partir en auto-stop pendant quelques jours, Annie a été kidnappée par un réseau de prostitution qui l’a forcée, sous la menace d’une arme, à se déshabiller pendant qu’ils jouaient à la roulette russe avec elle “pour la faire craquer”. La nuit, elle a réussi à s’enfuir par la fenêtre d’une salle de bains, sans vêtements, dans les rues de la ville. Quand je suis rentré à la maison, elle était étendue, dissoute dans les larmes et la douleur.

Les attaques des proxénètes ont continué, et le fait que je sois blanche n’a rien arrangé. Un jour, un proxénète a jeté dédaigneusement une poignée d’argent à Annie dans le bus. Avec mes vieilles habitudes de vagabond, je l’ai ramassée. Annie était furieuse contre moi et n’a pas voulu me parler pendant une semaine. Il y avait de la violence, des cris et des douleurs frénétiques dans l’immeuble, jour et nuit. Plusieurs fois au début, j’ai essayé de m’interposer entre les proxénètes et les prostituées qu’ils battaient. Il y avait aussi un pyromane. Presque toutes les nuits des premiers mois, nous étions réveillés par l’alarme



1974 - Notre mariage à la City Hall, NY (avec le bébé du consul sud-africain)

incendie et nous voyions des flammes jaillir des appartements adjacents. Nous étions tellement préparés que nous avons tout emballé en permanence. La première chose que je prenais était une valise avec les milliers de diapositives pour ce livre. Un soir, alors que nous étions tous à moitié nus en chemise de nuit dans la rue, j’ai demandé à Annie de garder un œil sur la valise pendant que je photographiais l’incendie, mais elle ne m’a pas entendu dans le bruit et lorsque nous sommes rentrés à l’appartement, elle avait été oubliée. Je me suis précipité dans la rue et j’ai trouvé la valise toujours là. Tous les habitants de l’immeuble ont qualifié ce geste de véritable miracle, car personne n’avait jamais vu d’objets de valeur laissés dans la rue ne serait-ce qu’une minute sans être volés.

Au début, la pression psychologique était pire pour Annie que pour moi. Nous avons essayé d’obtenir l’aide sociale pour pouvoir déménager, mais nous n’avons obtenu que 7 dollars. Presque toutes les nuits, elle était en larmes et désespérée. Les premiers mois, alors qu’il me restait encore un peu de surplus psychique, j’ai essayé de pénétrer dans le monde qui s’était si manifestement désintégré pour elle. Comme la plupart de mes autres relations en Amérique, celle-ci était due à la violence. Nous nous étions rencontrés à la suite du meurtre de sa mère et, quelques mois plus tard, son beau-père avait été retrouvé titubant dans la rue, mortellement blessé par un couteau. Un schéma horrifiant de son enfance a commencé à apparaître dans ces nuits pleines de larmes. Lorsque sa mère, âgée de 16 ans, lui a donné naissance ainsi qu’à une sœur jumelle, cela a été considéré comme un tel péché dans la famille du pasteur que la mère a été envoyée dans le Nord et Annie chez une tante à Biloxi, dans le Mississippi. Tout ce dont Annie se souvient de ces quatre premières années, c’est que la tante, ivre, était toujours allongée dans sa cabane, tandis qu’Annie était assise seule dehors dans le sable. Un jour, elle a failli s’étouffer avec un os de poulet et s’est débattue, désespérée et seule. Personne n’est venu l’aider. Les grands-parents ont découvert la négligence et l’ont ramenée à Philadelphie, dans le Mississippi, où elle a reçu une éducation fondamentaliste rigoureuse. Toute manifestation de joie, de danse et de jeu était punie. Souvent, elle était suspendue par des lanières de cuir autour de ses poignets dans les toilettes extérieures et fouettée jusqu’à la gelée. Sur le chemin du retour



1975 - Annie dans le Tenderloin, San Francisco

de l’école, il y avait presque quotidiennement des jets de pierres entre les enfants noirs et blancs. Un jour, les enfants blancs ont retourné des bergers allemands contre eux et Annie a été sévèrement mordue. Deux de ces enfants blancs ont ensuite rejoint le Ku Klux Klan, et l’un d’eux, Jim Bailey, de la rue d’Annie, est celui qui a ensuite assassiné trois défenseurs des droits civiques en 1964.

Après cette violence du Klan, avec des défilés de croix brûlées dans la rue d’Annie, celle-ci s’est enfuie dans le Nord et s’est ensuite exilée. Comme elle a été la première noire à intégrer la bibliothèque de la ville, elle n’a jamais osé revenir. Plus ces nuits de larmes se révélaient, plus j’étais choqué. Elle était incroyablement sensible et je me souviens qu’une nuit, elle a pleuré en pensant à “la conspiration blanche” qui l’avait empêchée, elle et les autres élèves noirs, d’apprendre le meurtre de six millions de Juifs.

Finalement, Annie a réussi à obtenir un emploi de bureau temporaire au Bureau d’architecture, où elle s’occupait des factures des entreprises de construction. Elle provoque de grands bouleversements en découvrant une escroquerie et une fraude après l’autre. Grâce à sa mémoire inhabituelle de papier tue-mouches, elle peut détecter comment les entreprises de construction ont envoyé des mois auparavant des factures pour le même travail mais avec des libellés différents. Pendant des années, ces mafiosi ont escroqué la ville. Chaque jour, elle rentrait chez elle et me racontait comment elle venait d’économiser 90 000 dollars à la ville. Lorsque son emploi a pris fin, son patron lui a dit qu’elle pouvait écrire la recommandation qu’elle voulait : il la signerait. Mais nous-mêmes, nous n’avions toujours pas d’argent et c’était comme si cette atmosphère de corruption contribuait à briser davantage notre moral. Quand les riches volent, pourquoi ne le ferions-nous pas ? Lorsqu’un jour nous avons trouvé dans le couloir un sac à main contenant 80 dollars, nous avons mis du temps à nous décider à le rendre à sa propriétaire, une mère assistante sociale. Lorsqu’elle a ouvert sa porte, elle a saisi le sac sans un mot, avec un regard méprisant comme pour dire : “Vous devez être des idiots, à vouloir être meilleurs que les autres ici.” À partir de ce moment-là, tout a glissé de plus en plus dans une direction criminelle. Nous

avons eu l’idée d’utiliser ce temps pour écrire un livre. Annie et d’autres pensaient que je devais écrire sur mes expériences dans le ghetto avec les yeux d’un étranger. Au début, je me suis assis jour après jour devant une feuille blanche, mais il m’était impossible d’écrire un mot dans cette atmosphère violente et angoissante.

Peu à peu, nous avons tous deux perdu confiance en nous et j’ai abandonné. Moins nous avons de surplus, moins nous avons d’espoir, plus l’atmosphère devenait violente entre nous. Peu à peu, Annie a commencé à boire en réponse à mon insensibilité croissante. Elle a commencé à me reprocher de n’être qu’un libéral naïf. Ces nuits interminables sont plus que tout la raison des attaques contre les libéraux (ou moi-même) dans ce livre. Pour la première fois dans mon parcours, j’ai commencé à perdre confiance dans les Noirs - à regarder leur réalité plutôt que leur potentiel. Je m’américanisais, j’étais devenu une victime de la mentalité maître-esclave. Plus je perdais confiance dans les gens (et dans mon propre avenir), plus la haine et la colère m’envahissaient. Pour éviter l’atmosphère insupportable avec Annie, j’ai commencé à passer la plupart de mon temps dans la rue. Plus je devenais impuissant, plus mon avenir était sombre, plus elle perdait confiance en moi. Un soir, elle s’est écriée : “Tu ne peux même pas subvenir à tes besoins ! Tu entends, nègre aux yeux bleus, subvenir à tes besoins !” Ce qui était encore pire, c’est que malgré mes efforts constants pour trouver du travail, j’ai commencé à me blâmer. Je ne faisais que faire la queue. Le matin, je faisais la queue à la banque du sang pour avoir 5 dollars. Tous les jours à 11 heures pendant huit mois, je faisais la queue pour la soupe pendant une heure et le soir, je mangeais souvent dans une église. Le reste de la journée, je faisais la queue pour trouver du travail, ce qui était impossible car je n’avais aucune compétence. Si j’arrivais à quatre heures du matin, je réussissais parfois à me faire embaucher pour une journée à lancer des publicités dans les banlieues aisées pour 2 dollars de l’heure.

Au bout d’un moment, j’ai abandonné et j’ai passé de plus en plus de temps avec les criminels dans la rue. Je n’ai jamais été impliqué dans une activité criminelle à grande échelle, mais il est clair que cela allait dans ce sens. Un soir, alors qu’un type me racontait, tout secoué, que son frère venait d’être assassiné à Chicago, j’ai répondu froidement : “Quel calibre de pistolet ?” Ce n’est qu’après coup que j’ai compris à quel point je m’étais enfoncé. Pendant que je vivais avec Annie, huit personnes avaient été assassinées dans notre quartier, dont certaines étaient des connaissances. Theresa, qui m’avait si souvent donné à manger gratuitement dans son café, a été assassinée un jour par un client qui n’avait pas pu payer sa facture de 1,41 dollar. Parfois, même les murs de notre couloir étaient maculés de sang. Quand je rentrais tard le soir, Annie était souvent couchée dans



un brouillard de larmes et d'alcool. Je ne m'en souciais plus guère. Finalement, par peur des querelles destructrices, je ne rentrais que lorsqu'elle dormait. Notre vie sexuelle, comme tout le reste, s'est désintégré.

Finalement, je nourrissais une telle haine pour les Noirs et les Blancs qui m'entouraient que j'ai eu peur de moi-même. Un soir, alors qu'Annie avait bu, je suis devenu si désespéré que je lui ai porté un coup dans l'obscurité. Le lendemain matin, elle avait un œil au beurre noir comme tous les autres habitants de l'immeuble. N'ayant jamais porté la main sur une personne, j'ai été secoué. J'ai eu une peur soudaine de finir par la tuer un jour. Le seul moyen de briser la ghettoïsation était la fuite. Nous avons réussi à obtenir une minuscule chambre pour Annie dans une maison blanche à l'extérieur du ghetto. Après ça, j'ai pris la route. Je savais que l'autoroute était synonyme de sécurité, de loisirs et de liberté. Pendant quatre ans, j'avais vécu une vie de vagabond privilégié dans les ghettos sans être affecté. Lorsque j'ai fait partie du ghetto, j'ai été détruit en moins d'un an, j'ai fini par haïr les Noirs, j'ai perdu foi en tout et j'ai vu les pires parties de mon caractère commencer à contrôler mon comportement. L'un d'eux était un égoïsme croissant et une insensibilité agressive dans ma relation avec les femmes. Ce n'est pas un hasard si je suis immédiatement entré dans une période de consommation ostentatoire de "filles" avec mon ami Tony en Caroline du Nord. Je n'avais plus aucune inhibition. Et pourtant, je n'étais pas vraiment un séducteur de cornes. À maintes reprises, Tony m'a murmuré : "Hé, pourquoi ne fais-tu pas un geste ?" et à maintes reprises, il a fini par devoir reconduire prématurément mon rendez-vous. Et puis, chaque nuit, il y avait des obstacles inquiétants. Une nuit, je n'ai pas pu rentrer avec mon cavalier à cause d'une fusillade dans la rue. Un autre soir, nous sommes tous allés voir Earth, Wind and Fire à Chapel Hill et j'ai utilisé mon privilège de blanche pour "escroquer" mon entrée gratuite, car je n'avais jamais d'argent. Cela a tellement irrité Bob, qui conduisait la voiture, que sur le chemin du retour, il s'est soudainement arrêté et a dit : "Hé, mec, tu dois sortir, compris ?" Comme Bob était un double meurtrier, ayant tué à la fois sa femme et son amant, et que tout le monde savait qu'il bouillait à l'intérieur, personne n'a essayé d'intervenir et j'ai dû sortir dans la nuit glaciale au milieu de nulle part.

Un outil essentiel dans les rencontres est la voiture. Comme je ne pouvais pas emmener mes rendez-vous en voiture, je les invitais plutôt à ce que j'aimais le plus au monde : l'auto-stop. Ce sont ces voyages, plus que toute autre chose, qui m'ont fait prendre conscience de mon état d'esprit d'exploiteur sexuel. J'avais vécu si souvent avec des Noirs que je ne faisais guère attention au fait d'être "du mauvais côté de la voie", mais faire du stop avec une femme noire nous remet rapidement "en place", surtout si l'on est aussi ignorant que j'avais réussi à le rester de



2004 - Phil. MS - Revisiter la famille d'Annie tout au long de ma vie.

la relation supplémentaire de maître à esclave des hommes aux femmes. En raison de mon attitude vagabonde selon laquelle le conducteur doit être "diverti", si le conducteur était une femme ou un homme gay, je m'asseyais devant pour faire la conversation, alors que si c'était un homme hétéro, je faisais asseoir la femme à côté de lui, même si elle ne le voulait pas. Les réactions des conducteurs masculins blancs étaient terrifiantes. S'ils ne se contentaient pas de torturer psychologiquement les femmes, ils utilisaient l'empiètement physique direct. Bien que la plupart de celles avec qui j'ai fait de l'auto-stop étaient des filles de professeurs et de médecins du Nord bien habillées et qu'elles avaient l'éducation et la confiance en leur entourage qui leur permettaient - contrairement aux femmes du ghetto - d'oser faire un tel voyage avec un Blanc, elles n'étaient considérées que comme des proies sexuelles faciles, voire des putes. Plusieurs fois, des chauffeurs lascifs ont violemment essayé de me pousser dehors. Pour certaines de ces femmes, c'était leur première chance de voir leur pays. La plupart ne sont même pas allées jusqu'à la frontière de l'État. L'une d'entre elles a parcouru 4 000 miles à travers le Canada et le Grand Canyon, avant de s'effondrer dans une crise d'hystérie qui a failli nous faire arrêter toutes les deux.

J'étais encore énormément déséquilibré après ma ghettoïsation et j'ai décidé que j'avais besoin de me recréer dans une atmosphère familiale calme. Après avoir vécu dans quelques foyers blancs, j'ai cherché à retrouver le couple marié le plus harmonieux et le plus stable que je me souvienne avoir vu dans les bas quartiers : Leon et Cheryl à Augusta, en Géorgie. Leur amour et leur dévouement l'un envers l'autre avaient été si enrichissants et contagieux que j'ai souvent pensé à eux au cours de mon propre amour avorté dans le ghetto, comme une preuve vivante pour moi-même que le véritable amour du ghetto pouvait prospérer. Pendant que j'avais vécu chez eux, j'avais eu la paix et le soutien, ce qui m'avait permis, jour après jour, de faire de l'auto-stop pour explorer la pauvreté de la région. Mais lorsque je suis arrivé chez eux, j'ai immédiatement senti que quelque chose avait changé. Léon m'a fait entrer, mais il n'était pas heureux. Il semblait en transe lorsqu'il m'a dit que sa femme était morte d'une maladie qui pouvait être soignée, mais qu'ils n'avaient pas eu l'argent nécessaire pour la faire soigner



1975 - Annie dans le quartier de Tenderloin, San Francisco

avant qu'il ne soit trop tard. Léon ne s'était pas remis de cette perte. Il ne sortait jamais de sa maison qui se trouvait juste à côté de l'école de médecine d'élite d'Augusta. Toute la journée, il s'asseyait sur le tapis bleu à poils longs devant sa petite chaîne stéréo comme s'il s'agissait d'un autel, écoutant de la musique tout en fixant une photo de Cheryl au-dessus. Certains jours, il chantait des chansons d'amour tout au long de la journée, en y mettant son nom. De temps en temps, il criait dans la pièce : "Je te veux ! Je veux te tenir dans mes bras. Je veux être à nouveau avec toi... Nous devons nous unir, ne faire qu'un... Je veux mourir... mourir..." "Je n'ai jamais vu l'amour d'un homme pour une femme aussi intense. Une fois par jour tout au plus, il se retournait et communiquait avec moi, et encore, uniquement pour me dire qu'il voulait rejoindre Cheryl au paradis. Parfois, lorsqu'il me fixait directement avec ce regard vide, comme si je n'étais pas là, mes yeux se remplissaient de larmes. Je ressentais une profonde compréhension pour lui, mais je ne pouvais pas l'exprimer. Le soir, il restait allongé dans sa chambre. Sa mère ou une autre femme nous apportait de la nourriture cuisinée pendant les deux semaines où je suis restée là-bas. Cette expérience déprimante m'a poussé à regarder plus profondément en moi. Je suis devenu déterminé à retourner chez Annie, et plus tard, elle est retournée avec moi au Danemark. Notre relation avait trop souffert, aussi nous nous sommes séparés au bout d'un certain

temps. Nous avons établi une bonne relation de travail et elle m'a aidé à traduire certaines parties de ce livre et tout le film.

Trois ans plus tard, j'ai voyagé dans toute l'Amérique pour donner ou montrer ce livre à tous les amis qui l'ont rendu possible. L'un d'entre eux était naturellement Leon, qui m'avait tant aidé et qui était l'un de ceux que j'avais en tête pour venir aider à gérer le spectacle en Europe. Mais lorsque je me suis présenté à la porte de sa maison avec le livre sous le bras, une femme étrange a répondu à ma demande. Non, Léon n'habitait plus là. Il a été tué il y a trois ans - par un homme blanc. Tout l'après-midi, sa mère m'a montré l'album photo avec les clichés de Léon et Cheryl et m'a raconté en larmes leurs trois années heureuses ensemble. Nous nous sommes assis en sanglotant dans les bras l'un de l'autre sous le porche. Je sais que Leon et Cheryl sont à nouveau unis. "Il n'y a pas d'amour comme l'amour du ghetto".

*Écrit avec l'aide de mon ex-femme sur son lit d'hôpital. Annie est décédée après une longue période de problèmes de santé en 2002 au Danemark.*





1973 - NYC

Une société dans laquelle l'amour et les liens mutuels ont été tués n'est pas un beau spectacle. Même l'Église échappe à l'éthique sociale du Christ et trahit les exclus. Il n'est pas étonnant que ces exclus trahissent ensuite l'Église. Les jeunes en colère des ghettos arrivent souvent dans les églises blanches juste avant le passage de l'assiette de la quête et obligent les fidèles, sous la menace d'une arme, à donner aux véritables affamés d'amour.

Partout où nous rejetons nos concitoyens par la ghettoïsation et la fuite des Blancs, nos grands symboles de charité sont laissés vides à côté de leurs fenêtres en mosaïque brisées. L'église des marins danois de Baltimore, dans laquelle j'ai souvent trouvé une certaine tranquillité d'esprit, a dû fermer parce qu'Alphonso et mes autres amis des maisons voisines la dévalisaient constamment.



1973 - Bronx, NY



1973 - Baltimore



1975 - Richmond, VA



1973 - Queens, NY. Christmas Eve





1974 - NYC. SDF devant une église

Un pasteur désespéré de Chicago m'a dit que son église fermait parce que la congrégation était volée chaque dimanche. Selon les médias partiaux, un "prêtre chrétien a été chassé de son église (dans un ghetto du Danemark) par des voyous musulmans" alors que nos jeunes bruns exprimaient, exactement de la même manière, la douleur et la colère de se sentir rejetés par la fuite des Blancs. Lorsque j'ai organisé un atelier de réconciliation pour eux et pour les quelques Blancs restants dans le ghetto, j'ai constaté que la seule différence entre eux et leurs homologues américains est l'exemplarité de leur comportement (encore) en Europe.

Dans certaines villes américaines, il y a des gardes armés ou des policiers pour protéger les clients à chaque étage des hôtels. Les métros de New York et de Chicago transportent des policiers en uniforme et en civil, et pourtant des gens sont assassinés et violés sous les yeux des passagers paniqués. Les touristes rentrent en Europe avec le "cou américain", car ils ne cessent de jeter des regards inquiets par-dessus leurs épaules. Une étudiante nigériane que j'ai rencontrée dans le ghetto de Philadelphie était tellement paniquée par les conditions de vie qu'elle a essayé d'être renvoyée chez elle, "en sécurité", avant la fin de ses études. Sa déclaration ne m'aurait pas surpris si elle n'avait pas vécu la guerre civile au Biafra.

L'enfermement des classes défavorisées est déshumanisant pour tous. Dans cinq des maisons où j'ai vécu, il y a eu deux fois des vols à main armée pendant que j'y étais. La société dépense des milliards pour soigner les malades au lieu de nous éduquer sur les souffrances que notre racisme nous inflige. Nous sentons intuitivement que nous creusons nos propres tombes, mais, incapables d'y faire quoi que ce soit, nous en faisons une tranchée. Un fabricant avec lequel j'ai vécu avait fait fortune dans la fabrication d'équipements militaires, mais il s'est reconverti dans la production d'alarmes et de pistolets

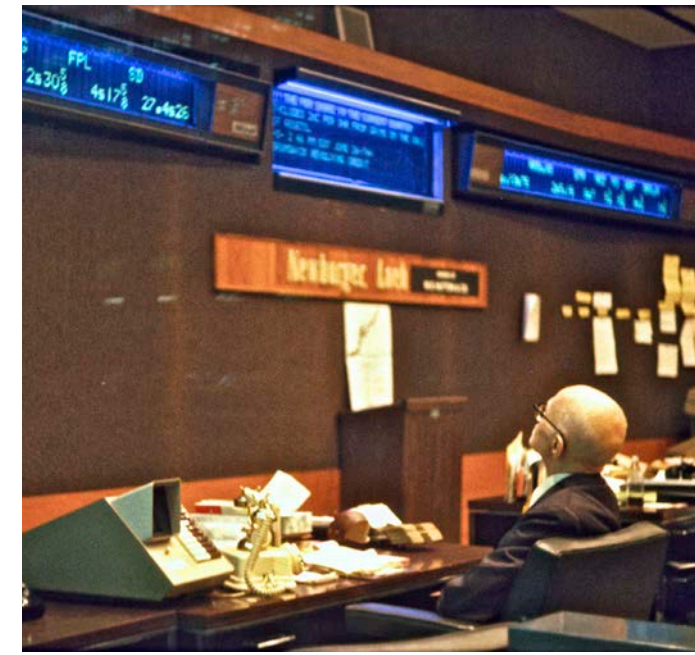


1974 - NYC. SDF devant une église

lacrymogènes, peut-être parce que le pays gaspillait tellement de ressources à exporter la guerre qu'il fallait abandonner la "guerre contre la pauvreté" à domicile. Plus nous luttons pour la "liberté" sans respect mutuel, plus nous nous en coupons. Ainsi, nombreux sont ceux qui vivent désormais derrière des fortifications en acier.

Lentement mais sûrement, le rideau de fer se referme sur l'Amérique. Vous entrez dans un magasin et vous vous retrouvez à l'intérieur d'une cage d'acier. Les riches peuvent se permettre d'investir des milliards dans des fortifications électroniques invisibles entre eux et le ghetto. Plus les rayons électroniques remplacent la confiance, plus le système se referme sur lui-même. Les gens, dont beaucoup sont formés dès l'enfance au maniement des armes, sont paralysés par la peur. Beaucoup s'arment à mort pour "se défendre contre les nègres", comme me l'a dit une famille de la banlieue du Michigan. Je ne sais pas ce qui est le plus choquant : que nos enfants de la colère se sentent psychologiquement marginalisés au point de pouvoir tuer pour un dollar ou que des millions d'Américains soient prêts à prendre une vie humaine juste pour défendre une télévision. Même les enseignants sont souvent agressés devant leurs élèves. Mon ami Jerry, mentionné dans la lettre de Détroit à la page 183, avait appris à ne pas intervenir lorsque ses élèves s'asseyaient et polissaient leurs armes dans ses classes. En tant que conférencier, je suis souvent venu soutenir ses efforts pour être un ange sauveur pour ces enfants du ghetto exsangues. Mais lorsque, après des années d'efforts, le seul étudiant qu'il avait réussi à faire entrer à Harvard a été tué en classe par des balles perdues provenant d'une bagarre entre gangs, juste avant l'obtention de son diplôme, Jerry a abandonné. En 2005, il a fui les États-Unis et est venu me rejoindre à Copenhague. Trois ans plus tard seulement, cependant, des guerres de gangs ont éclaté parmi nos propres marginaux, forçant les Danois à fuir eux aussi leurs propres créations.

Plus il y a de voitures, plus il y a d'armes, plus il y a de forteresses, plus il y a de constructions militaires ... plus l'industrie privée s'enrichit sur cette subversion systématique de la société. Plus les barrières que le Big Business construit entre les gens sont élevées, plus il parvient à tuer l'amour entre les gens - et plus les prix des actions montent à Wall Street.



1974 - NYC



1974 - Wall St, NY





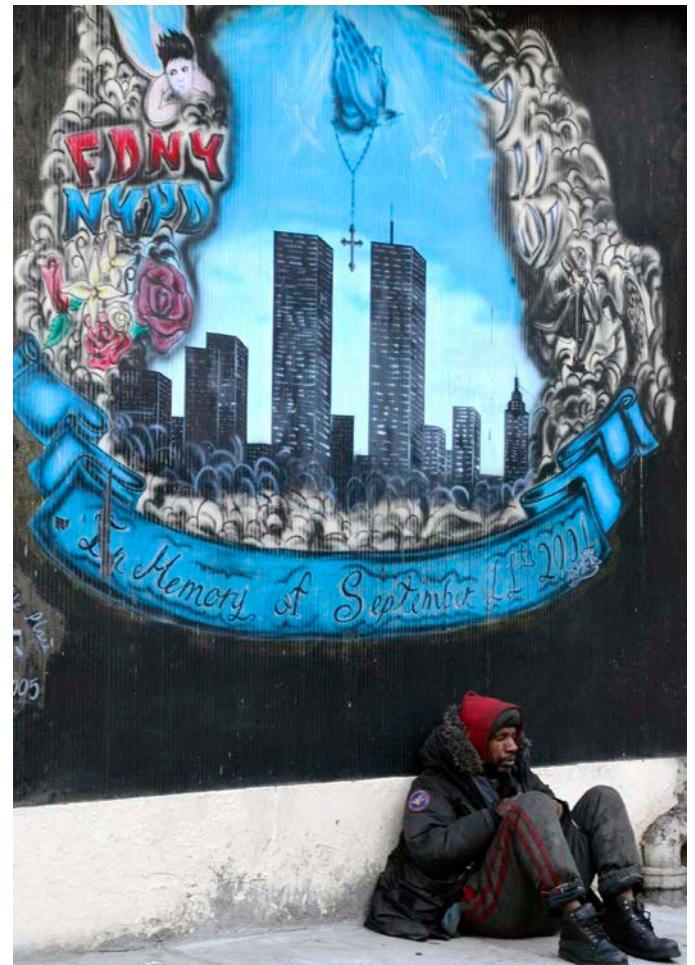
2006 - NYC



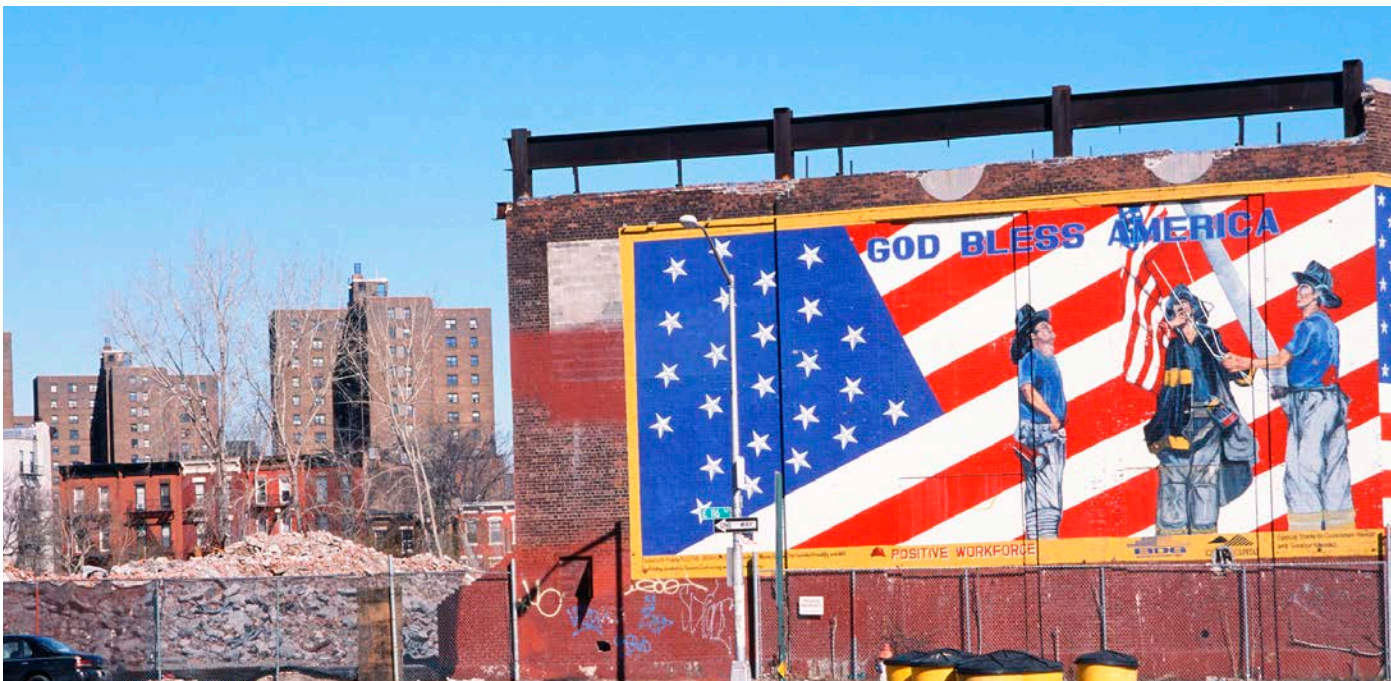
2007 - NYC



2003 - Portland, OR



2010 - NYC



2002 - NYC - 9/11 Memorial



1975 - San Diego, CA





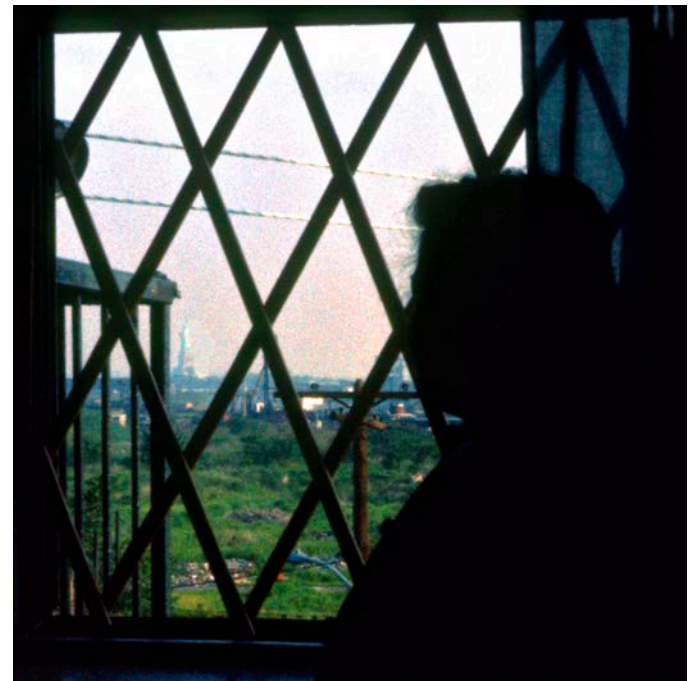
1972 - Miami Beach, FL - Republican convention



1974 - Jersey City, NJ



1974 - Jersey City, NJ



1973 - NYC

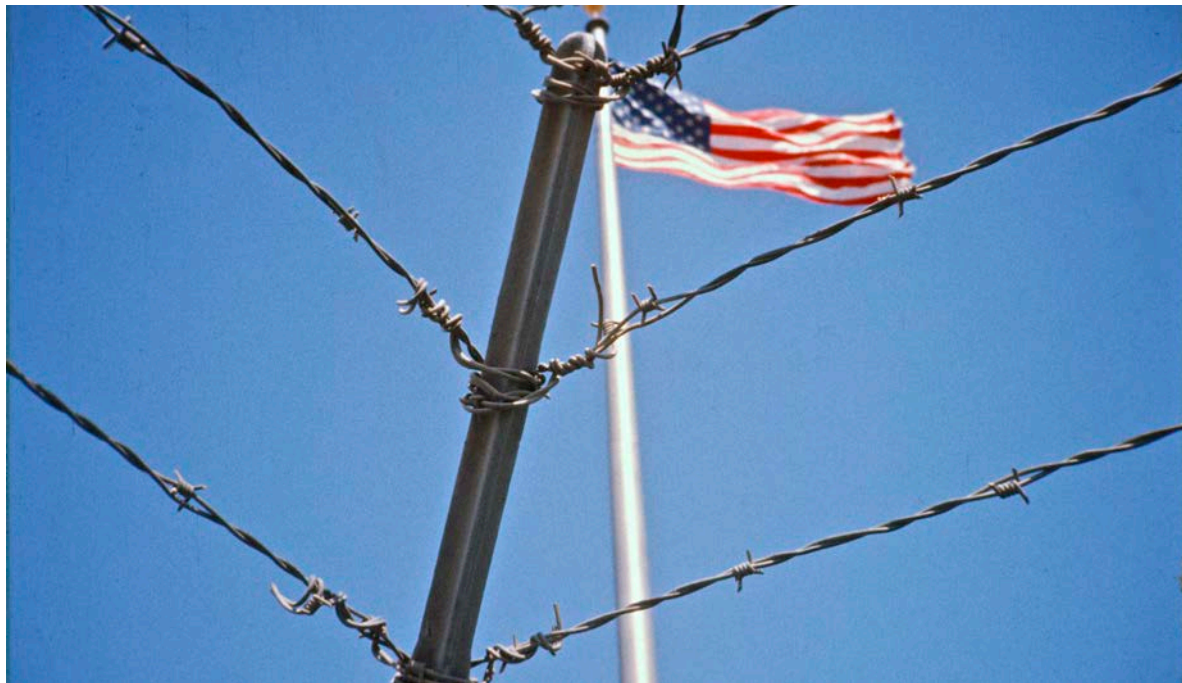
Lorsque nous ne parvenons pas à fortifier la justice, il devient nécessaire de justifier la force. Plus nous essayons de tirer un raccourci vers la liberté et la sécurité, plus nos actions de fuite et de désespoir ressemblent à celles typiques du ghetto. Tout comme les détenus du ghetto cherchent des échappatoires rapides dans des voitures de luxe impressionnantes et dans la violence, nous nous échappons en utilisant des véhicules blindés de transport de troupes encore plus impressionnants et la violence militaire, qui sont dirigés vers le ghetto, au lieu de changer les attitudes que nous épousons et qui créent les ghettos. Dans quelle mesure sommes-nous vraiment libres dans le pays de Dieu lorsque des milliers de personnes doivent regarder la statue de la Liberté derrière des fenêtres munies de grilles en acier ? Son regard attentif, qui se détourne toujours des actes de racisme les plus vicieux, est de plus en plus remplacé par l'œil omniprésent de Big Brother.

Par peur et par aliénation, nous violons continuellement la Constitution sous prétexte de lutter contre la criminalité et le terrorisme. Au Danemark également, nous limitons sans cesse notre propre liberté par de nouvelles lois terroristes plus sévères, par peur de ceux que nous avons marginalisés. À un égard, l'Amérique se rapproche dangereusement du totalitarisme : le pays fourmille de policiers secrètes. Personne, absolument personne, à l'exception de ceux qui, comme moi, ont fait de l'auto-stop dans les grandes et petites villes américaines, n'a la moindre idée du nombre de ces flics en civil qu'il y a réellement. Ils me fouillaient toujours. Même dans les petites villes endormies du Sud, je pouvais découvrir jusqu'à vingt agents en une seule nuit. Plus le système se ferme, plus la confiance dans les actions et les valeurs de la société dans son ensemble disparaît. En supplantant la raison, la peur étouffe notre préoccupation et notre compassion pour nos semblables.

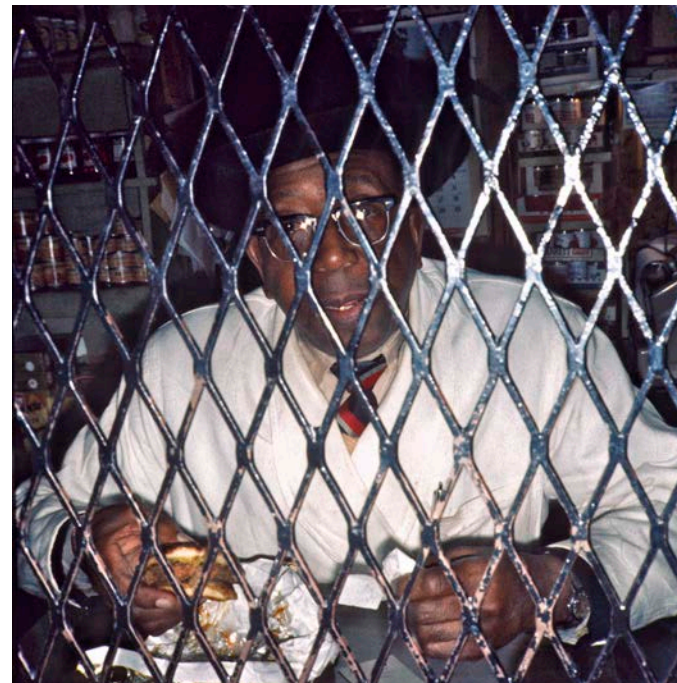
Nos actes d'évasion criminels (noirs) et répressifs (blancs) empoisonnent l'ensemble de la population, qui est progressivement corrompue par la violence qu'elle exerce sur le ghetto noir. Un ghetto est créé et perpétué par des forces extérieures ; il ne peut être démantelé de l'intérieur. Paralysée par la peur et la violence, notre société entière commence à prendre le caractère d'un ghetto. La population devient de plus en plus consciente qu'elle opère dans un système fermé - un système dans lequel nous avons perdu jusqu'à notre liberté d'action imaginaire. Un système dont l'enfermement prolongé de (nos) indésirables dans d'énormes ghettos est depuis longtemps tellement institutionnalisé qu'il nous semble tout à fait naturel. Pendant des générations, notre "racisme systémique" nous a façonnés et paralysés à un point tel que nous ne pouvons pas imaginer d'alternatives, et qu'à court terme, nous ne serions pas capables de vivre avec elles si nous le pouvions.

Ainsi, la société entière devient un système fermé, comme l'était le Sud avant 1865 et avant 1954 - un système qui, malgré les efforts des libéraux et des militants, n'a pas pu changer de l'intérieur. L'ingérence du Nord dans le système fermé du Sud n'a pas brisé le cercle ; elle a seulement trouvé un nouveau niveau d'équilibre plus élevé, faisant passer le revenu médian des Noirs dans le Sud de 45% à 55% du revenu des Blancs. Nous, les Blancs, avons le pouvoir d'éliminer les ghettos par un changement d'attitude, mais tant que nous nous laisserons passivement capturer par le modèle asservissant d'une oppression bien coordonnée, je ne vois aucune possibilité que cela se produise. Nous ne comprenons pas le monstre de la classe marginale que nous créons continuellement, et nous lui tournons donc le dos, détruisant ainsi notre société.

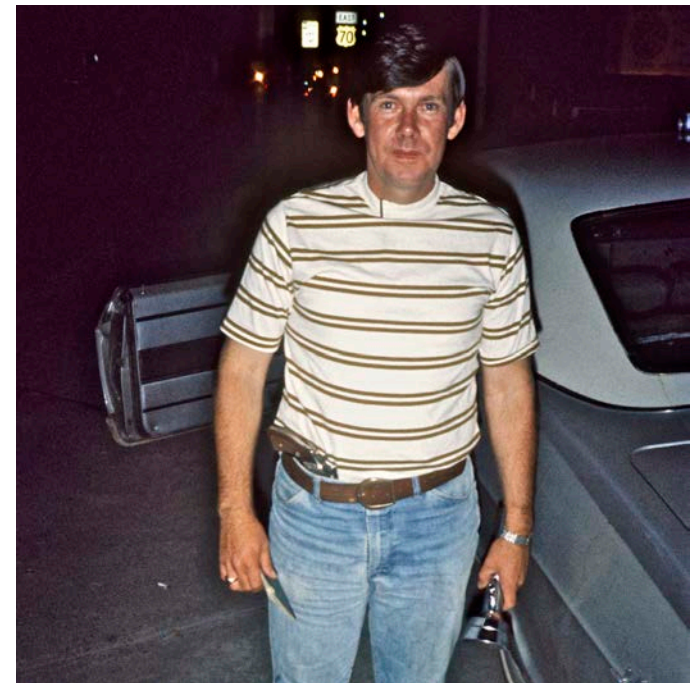




1974 - Harlem, NY



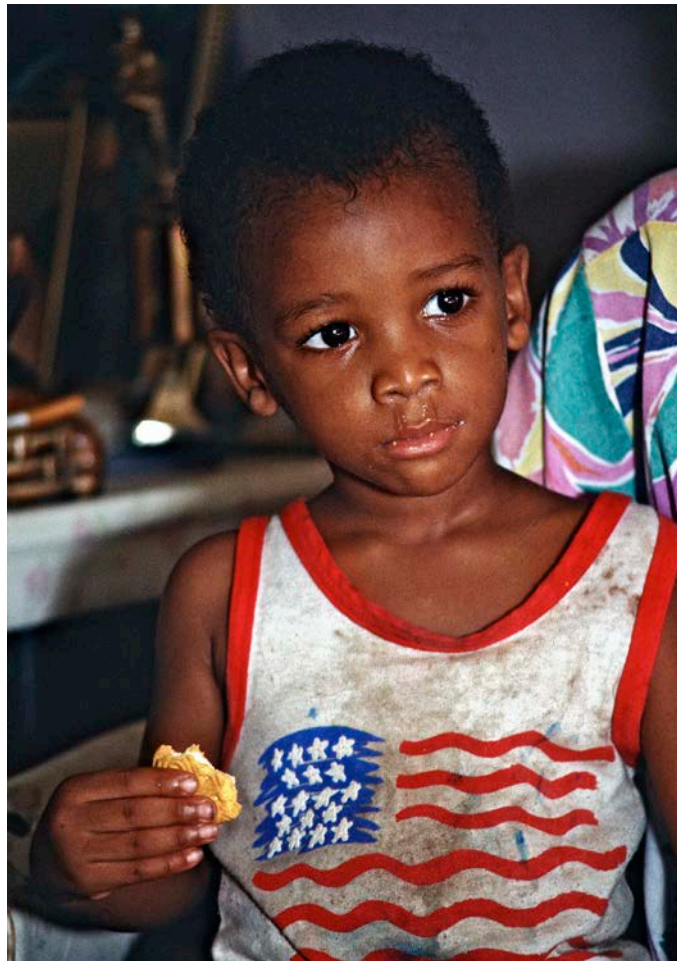
1973 - Baltimore



1974 - Richmond, VA. Un policier en civil me contrôle



1986 - Amherst, MA



1975 - Philadelphia, MS



1972 - Jackson, MI





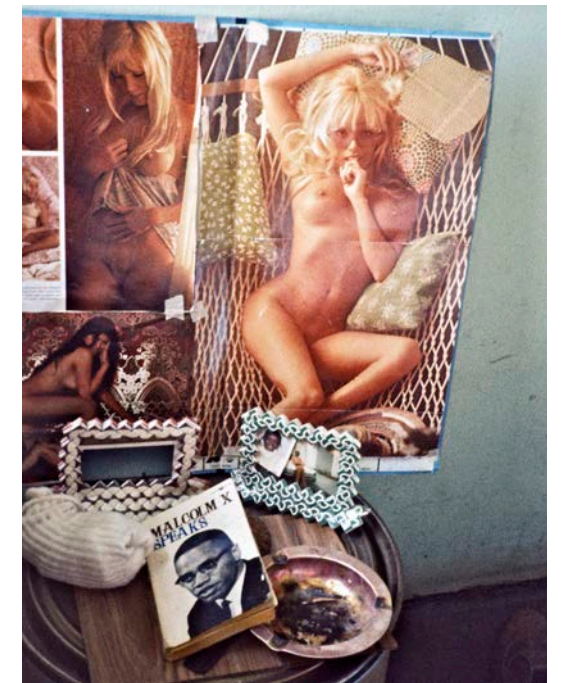
1975 - San Bruno Jail, CA



1975 - San Bruno Jail, CA



1973 - NYC



1975 - San Bruno Jail, CA

Mon voyage dans cette jungle sociale m'avait automatiquement conduit dans le système fermé par excellence, la prison, dans laquelle j'ai retrouvé trois voleurs de sous-classe qui m'avaient attaqué à mon arrivée en Amérique cinq ans plus tôt. Alors que la société s'était lentement refermée autour de moi, comme un étouffoir, ces gens s'étaient ouverts à moi et étaient devenus, à travers ma propre ghettoïsation, une partie de moi-même. Je comprenais maintenant qu'ils n'avaient pas vraiment eu le choix : leur liberté était unidimensionnelle. Leur choix, celui de me victimiser ou non, est révélateur du choix des Blancs : devons-nous cesser d'opprimer un peuple non racheté pour ne pas risquer de nous retrouver nous-mêmes dans une sorte de prison ? Ou bien, enfermés dans un système où "le dessin de la vie est déjà fait", avons-nous perdu la liberté de choisir ?

Même si nous allouions des milliards de dollars pour reconstruire les bidonvilles, pour fournir de meilleures écoles et de meilleurs emplois, les personnes emprisonnées dans le ghetto n'y verraient qu'un cas de plus de miettes humiliantes venant d'en haut. Cela ne ferait qu'aggraver l'image de soi de ceux que nous avons éliminés et que nous essayons à contrecœur de récupérer - et ils mordraient la main qui les nourrit. Notre grande main ouverte libérale subirait un rapide recul conservateur. Non, nous ne pouvons pas simplement payer notre racisme ! Même dans les meilleures années de la symbolique libérale, de 1960 à 1967, 348 milliards de dollars ont été dépensés pour la guerre et 27 milliards pour l'exploration spatiale, mais seulement 2 milliards pour l'aide aux ghettos. Il n'est pas surprenant que la classe marginale ait brûlé les ghettos par mépris !

Une telle main tendue d'en haut fonctionne involontairement comme le système pénal américain. Ici, 95 % de l'argent est utilisé pour se débarrasser des indésirables et les brutaliser, tandis que 5 % seulement sont consacrés à la "réhabilitation"

paternaliste des déchets (qui ont mis des années à se produire). La plupart des détenus sont tellement anéantis par le système carcéral qu'ils ne s'adaptent jamais à la vie à l'extérieur et finissent par retourner en prison. Des millions de personnes qui ont besoin d'un traitement psychiatrique en raison de la pathologie institutionnalisée, chronique et auto-perpétuée du ghetto sont au contraire enfermées. Environ 25 % des détenus souffrent d'un retard mental dû à la pauvreté et au saturnisme. Près de la moitié des détenus sont noirs alors qu'ils ne représentent que 13% du pays. Lorsque, en outre, les Noirs reçoivent en moyenne des peines deux fois plus longues que les Blancs pour le même délit (comme le rapporte le New York Times), vous commencez à comprendre pourquoi de nombreux Noirs se considèrent comme des prisonniers politiques.

Il peut sembler que je présente les Noirs comme des victimes impuissantes, mais comment voir autrement le bourreau en nous-mêmes ? En lisant ce livre, votre racisme inconscient a tenté de nier toute responsabilité en insistant sur le fait que le problème, après tout, est probablement dû à l'infériorité innée des Noirs. Mais rappelez-vous que les immigrants noirs antillais, qui n'ont pas été forcés d'intérioriser notre racisme, s'en sortent tout aussi bien que les Blancs en Amérique. Ainsi, lorsque les Noirs autochtones, profondément marqués par notre racisme, ont un revenu inférieur de moitié à celui des Blancs et représentent plus de la moitié des détenus, alors oui, beaucoup d'entre eux sont des victimes impuissantes de notre racisme. Les images de personnes brisées et apathiques de ce livre ne sont pas celles que nos opprimés, qui luttent pour conserver un peu de dignité, aiment voir d'eux-mêmes.

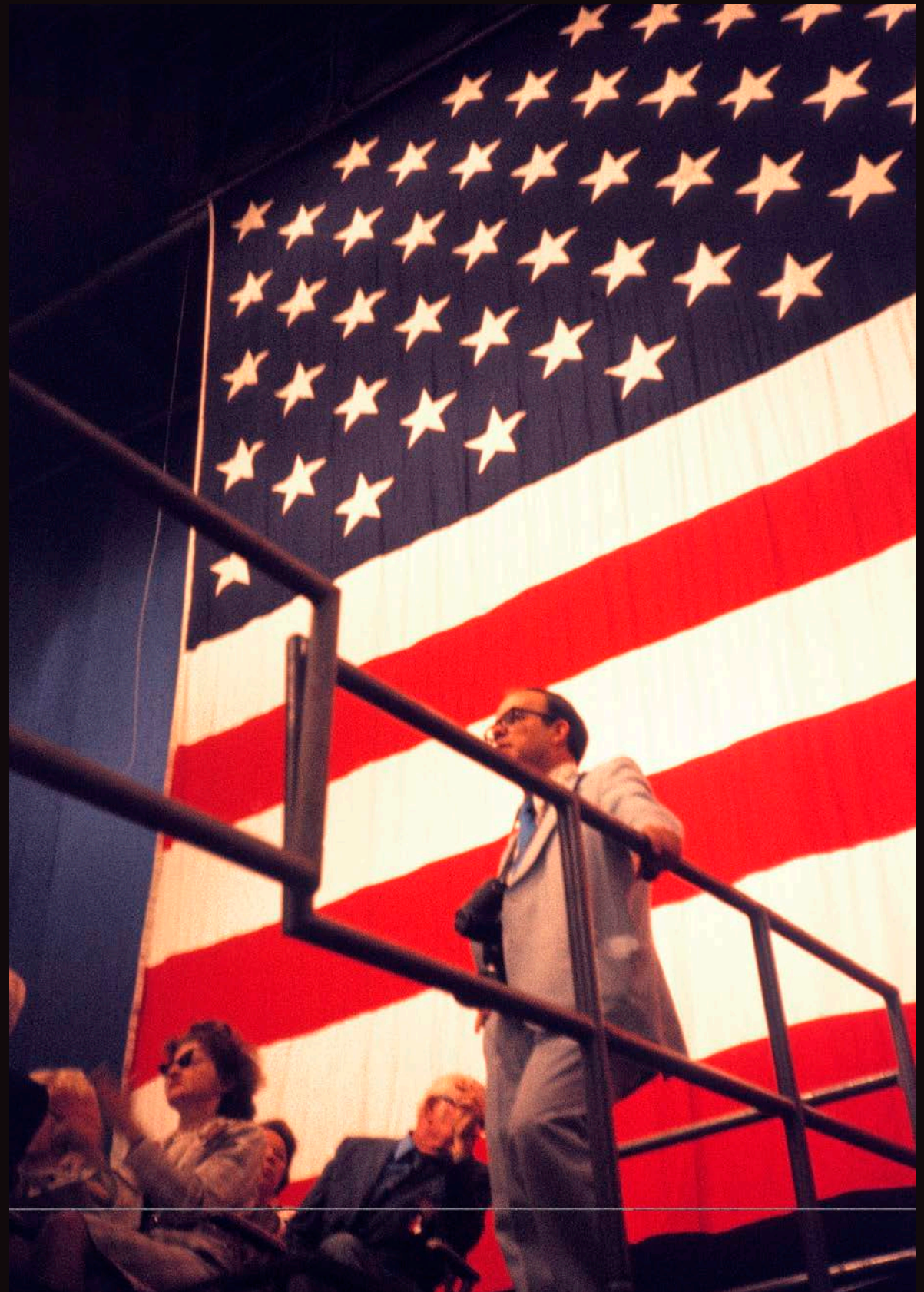


1974 - Baltimore





1975 - San Bruno Jail, CA



1972 - Miami Beach, FL

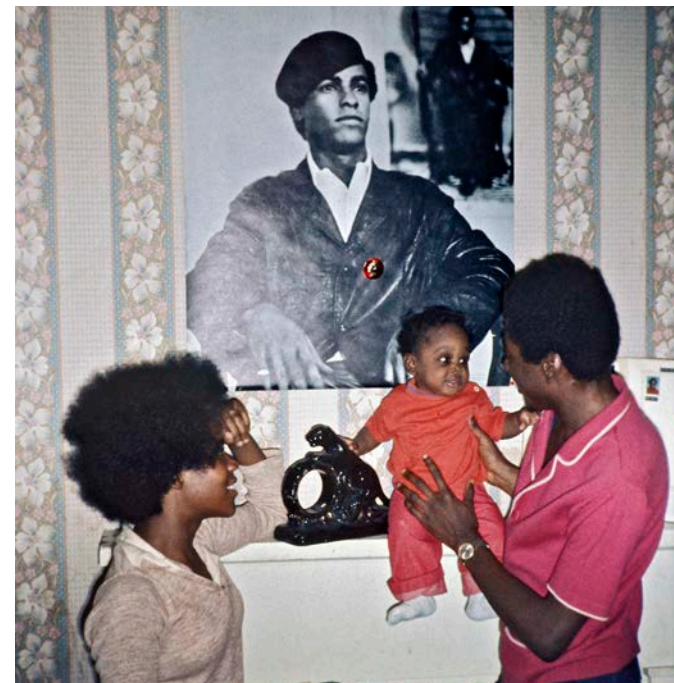




1971 - Oakland, CA. Le président Huey P. Newton



Plus tard, Elaine Brown, présidente du BPP, qui chante la dernière chanson de ce livre.



Henry et Ilane devant l'affiche de Huey P. Newton



1975 - Seattle, WA



1973 - Baltimore. Programme de petits déjeuners gratuits du BPP



1973 - Baltimore. Programme de petits déjeuners gratuits du BPP

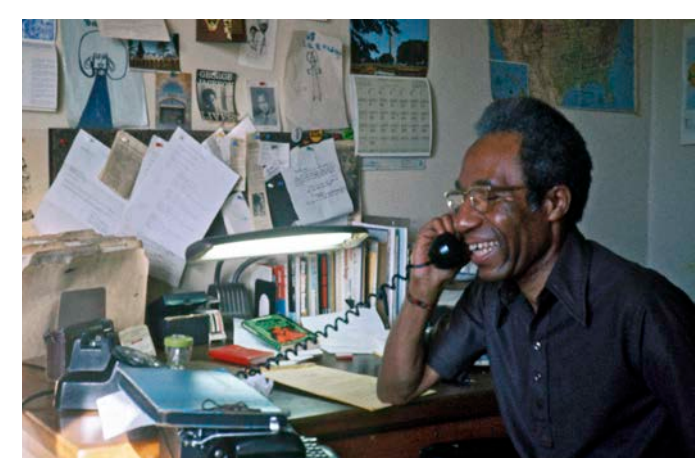
Mais l'oppression produit toujours plus d'humains brisés que de briseurs de schémas, et si nous ne comprenons pas ceux qui sont trop faibles pour résister, comment pourrions-nous jamais réaliser à quel point notre racisme est destructeur ?

Ces prisonniers ont résisté. Ce qui les a poussés à choisir notre punition ultime n'était pas le besoin réel ou la faim, mais une colère incontrôlable - un cocktail vicieux de haine et de haine de soi qui les a amenés à tout mépriser. Ils ne sont que les symptômes visibles de notre oppression ; leur colère est partagée par tous les Noirs américains. Leur colère les met constamment en échec, les fait trébucher là où d'autres réussissent facilement. Au lieu d'examiner la cause de leur rage, nous leur reprochons de ne pas réussir. Nous ne comprenons pas le monstre du ghetto que nous avons créé. Au lieu de cela, nous lui tournons le dos, nous l'"incarcérons en masse" - un jour, peut-être, ce seront des "camps de concentration" - et nous détruisons notre propre société dans le processus.

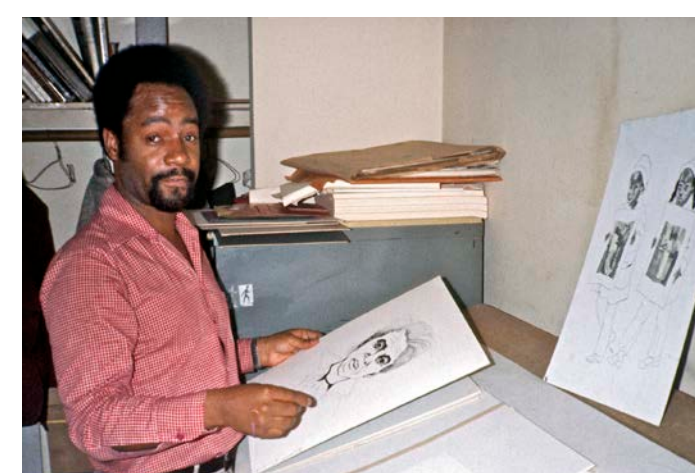
Pourtant, quelle que soit l'ampleur de l'oppression, il y a toujours eu un mouvement actif pour s'y opposer, de Nat Turner à Black Lives Matter. Je ne pouvais pas assister passivement à toute cette destruction, alors j'ai rejoint le mouvement de ma génération, les Black Panthers. Ils avaient déjà utilisé le pouvoir du théâtre politique lors d'événements courageux, en exerçant leurs droits au deuxième amendement pour porter des armes tout en protestant contre les interminables meurtres de Noirs par la police. Les Blancs étaient tellement effrayés par les Noirs armés que le gouverneur Reagan, avec le soutien de la NRA (croyez-le ou non), a renforcé les lois sur les armes à feu en Californie. Et même si les Panthères étaient par ailleurs non violentes, le FBI a lancé une opération secrète COINTELPRO pour écraser le groupe, assassinant d'innombrables Panthères, certains dans leur sommeil comme Fred Hampton. J'ai été particulièrement

impressionné par le programme de petits déjeuners gratuits pour les enfants qu'ils ont mis en place dans de nombreux ghettos, et j'ai fait de l'auto-stop pour les soutenir. À Baltimore, je restais généralement chez mes amis Panthers Henry et Ilane (que l'on voit ici avec leur bébé sous le poster de Huey Newton). Je les aidais à nourrir les enfants du quartier et j'ai vu ces enfants, vêtus de haillons, parcourir de longues distances le matin pour obtenir un repas. Cela me semblait plus significatif que de rejoindre la secte autour du leader mercurien Huey Newton (en haut à gauche), que j'avais souvent rencontré à Oakland, avec d'autres leaders, comme Elaine Brown, qui chante "There is a Man" à la fin de mon émission. Mais lorsque David Dubois est devenu rédacteur en chef du journal Panther, il m'a convaincu que mon véritable rôle était celui de photographe pour le journal. J'étais incroyablement fier de travailler pour le fils du grand W. E. B. Du Bois, que l'on voit ici au siège du BPP à Oakland avec le célèbre dessinateur Emory Douglass. Les photos de ce livre ont donc été publiées pour la première fois dans The Black Panther.

Il y a une triste postface à cette histoire : Lorsque j'ai dû faire la critique du film Le Majordome à la télévision danoise en 2013, j'ai fondu en larmes pendant la partie où, pour la première fois, les Black Panthers étaient dépeints de manière positive - comme une étape naturelle de la résistance noire. J'ai réalisé à quel point j'avais moi-même refoulé mon implication dans les Panthères, qui faisait partie de mon livre danois original. Lorsque j'ai commencé mon spectacle dans l'Amérique de Reagan en 1984, j'en ai effacé toute trace, de peur d'être accusé d'être un terroriste. L'Amérique et moi avions changé depuis ma rencontre avec Reagan en 1972, lorsque je l'avais effrontément accusé d'opprimer les Noirs. J'avais raison. Il était le premier candidat à utiliser le racisme "codé" et les sifflements de chien ("jungle" = ghetto, "monkies" = Africains) pour gagner la présidence depuis le Mouvement des droits civiques.



1974 - David Dubois au siège du BPP à Oakland.



1974 - Emory Douglass au siège du BPP à Oakland.





1971 - Washington, DC

J'ai rejoint les Noirs dans d'innombrables manifestations, depuis les événements parrainés par les Black Panthers jusqu'aux protestations de Black Lives Matter, mais je n'ai jamais vu autant de Noirs impliqués que lorsqu'ils se sont rangés contre le racisme à double tranchant de Reagan : Il a utilisé la stratégie du code de couleur du Sud contre les Noirs dans son pays et a soutenu le régime d'apartheid sud-africain. Il a même opprimé les femmes lorsqu'il a préconisé au dictateur Zia d'instaurer la charia au Pakistan. Je me suis rendu compte que les Noirs avaient toujours essayé de faire appel à la conscience de leurs oppresseurs, mais que pendant les années Reagan, ils avaient le sentiment que les oppresseurs étaient une grande conspiration commune de Blancs, de Juifs, de Musulmans et d'immigrants (même des immigrants noirs, du moins dans les universités) contre nos victimes crucifiées. Je partageais donc la frustration des Noirs à l'idée de manifester contre des gens qui, comme Reagan, avaient fondamentalement bon cœur (comme le dit son épitaphe).



1987 - Ann Arbor, MI



1971 - Washington, DC



1972 - Ronald Reagan, Miami Beach, FL



1991 - Philadelphia, PA



Je photographie une manifestation de Black Lives Matter en 2016.



2013 - Sur sa tombe commémorative, j'ai enfin trouvé quelque chose sur lequel Reagan et moi pouvions être d'accord - et je me suis réconcilié avec lui.





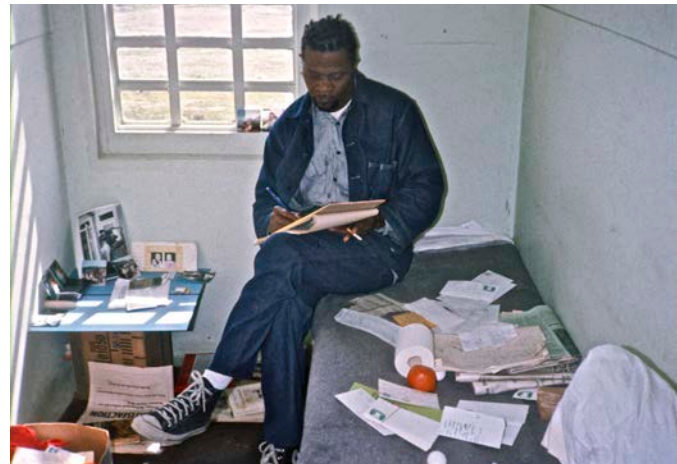
1975 - Popeye in San Bruno Jail, CA



1975 - Popeye in San Bruno Jail, CA



1975 - Popeye dans la salle de visite



1975 - Popeye écrit pour le journal du syndicat des prisonniers.



1975 - San Francisco

Mais n'oublions pas que ceux qui peuvent s'adapter à ce système de goulag peuvent vivre notre société, avec ses fenêtres à barreaux et ses rues désertes où règne la peur, comme la plus libre du monde. Un livre comme celui-ci sera accueilli à bras ouverts parce que le système est si massif dans son oppression que toute critique est perdue pour lui, et qu'il devient un divertissement ou une évasion religieuse. Ce n'est que lorsque le système rencontre une résistance organisée qu'il s'abat sur vous avec force, comme je l'ai vu avec mon meilleur ami en Californie, Popeye Jackson. Quand j'ai rencontré Popeye, j'avais atteint la fin de mon voyage. En tant que vagabond, j'aimais la liberté de me perdre dans l'individu et je croyais naïvement que je pouvais me préserver du racisme. Mais je commençais à avoir le sentiment que mon vagabondage n'avait été qu'une fuite blanche privilégiée, comme tant d'autres. Le cadre conceptuel que j'utilise ici était devenu un espoir nécessaire ainsi qu'un moyen de survie dans un monde d'oppression, mais je réalisais maintenant qu'il existait d'autres vérités et des façons plus spirituelles de percevoir la vie humaine. J'avais l'impression d'exploiter la souffrance avec ma caméra et, sentant mon propre racisme grandir, cela commençait à me rendre malade. Il n'est pas agréable de découvrir que l'on est devenu ce contre quoi on se bat, mais le racisme n'est pas une affaire volontaire dans une société raciste, et je savais que j'étais plus qu'un simple raciste. Plutôt que d'avoir honte, mon racisme m'a donné le sentiment de faire partie de l'Amérique, et j'ai dû en assumer la responsabilité en devenant un antiraciste actif et en contribuant à changer le pays que j'avais appris à aimer. Plus j'aimais l'Amérique, plus il m'était difficile d'observer en silence son autodestruction. Pendant que je prenais des photos, des dizaines de mes amis étaient partis en prison - des amis qui avaient protesté contre le système, souvent sans y penser - tandis que je réfléchissais et prenais des photos avec mon appareil sans agir.

J'ai donc rangé ma caméra et commencé à travailler avec Popeye. Il m'a prouvé que la victime, loin d'être impuissante, est capable de résister. Il était fier de son origine du ghetto et s'habillait toujours comme un arnaqueur. Il était la personnification de l'underclass, avec toute sa franchise, sa violence, son sexisme, sa belle culture, sa générosité - toutes les choses que nous, en Europe, considérons comme des stéréotypes américains. Popeye avait lui-même fait un long voyage. Il n'avait que 10 ans lorsqu'il a été incarcéré pour la première fois et a passé au total 19 ans en prison. Au cours de ce long emprisonnement, sa conscience politique a mûri et il a estimé que le marxisme lui permettrait de se libérer de la haine de soi intensifiée que l'emprisonnement induit généralement. Il ne voulait pas que le marxisme ne soit qu'une échappatoire psychologique individuelle ou un système purement analytique, comme c'est le cas pour tant d'étudiants européens.

Il a donc commencé à organiser les autres détenus au sein de l'Union des prisonniers unis (UPU), dont il est devenu plus tard le président. Il pense qu'il n'est possible d'échapper au ghetto qu'en changeant collectivement tout le système. Il devient rapidement une figure connue et est, par exemple, choisi comme médiateur entre la famille Hearst et la Symbionese Liberation Army, le groupe terroriste qui a enlevé Patricia Hearst.

L'influence de Popeye sur les détenus s'est accrue, et j'ai appris que la police avait essayé de le faire retourner en prison en plaçant de la drogue dans sa voiture (à l'occasion, elle l'avait aussi menacé de mort). En travaillant ensemble à l'UPU, nous sommes devenus de plus en plus proches les uns des autres. Remarquant les gros trous dans mes chaussures, il m'a donné une paire de bottes sans un mot. Alors que j'avais cessé de prendre des photos, il m'a persuadé de prendre ces photos pour le journal

de la prison. J'avais promis de ne jamais dire comment j'avais introduit clandestinement l'appareil photo, mais comme le shérif Hongisto, un homosexuel refoulé, est maintenant mort, je suis libre de révéler que c'est Hongisto qui m'a "emprisonné" pour me remercier de mon travail dans le mouvement gay. Popeye a constamment essayé d'organiser les détenus dans des conditions inhumaines qui étouffaient toute vie privée dans un endroit où le système utilisait presque tous les moyens pour briser les gens. C'est précisément parce que j'étais moi-même totalement paralysé dans cet environnement que le fait de voir comment Popeye incitait les autres détenus à lire de la littérature politique, même s'il était impossible d'imaginer comment quelqu'un pouvait lire au milieu du bruit inquiétant et de la peur omniprésente, m'a fait une impression indélébile. De nombreux détenus m'ont dit que Popeye avait eu un effet similaire sur eux - il n'était pas un "faux révolutionnaire intellectuel", il était l'un des leurs.

Bien qu'il soit un organisateur extrêmement prometteur, Popeye n'était naturellement pas exempt de graves défauts humains qui ont troublé bon nombre des volontaires de notre groupe, en particulier les femmes. Elles avaient appris une leçon de la gauche naïve des années 60, qui avait romantiquement embrassé un certain nombre de violeurs comme "l'avant-garde de la révolution". Certaines d'entre elles ont quitté notre groupe à cause du sexisme de Popeye. Je me suis violemment opposée à eux parce que j'estimais que leur point de vue n'était qu'une autre forme de racisme - une façon radicale et moderne de dire : Je n'aime pas les classes défavorisées.

"Si vous pensez qu'un homme peut sortir de 300 ans d'esclavage et de 19 ans de prison comme un ange, vous êtes fous. Même Martin Luther King était sexiste", dit Coretta King aujourd'hui." À l'époque, j'ai dit : "Si vous pensez qu'un homme doit se voir refuser un rôle de leader puissant jusqu'à ce qu'il se conforme aux normes libérales blanches à tous égards, alors vous êtes un ennemi de l'action positive aussi dangereux que le pire raciste du Sud. Si vous tournez le dos à Popeye maintenant, alors ce n'est pas leur racisme qui le forcera à retourner dans un ghetto, mais le vôtre." Ayant moi-même fini dans le piège sexiste (page 274), j'étais un grand défenseur de Popeye. Mais je le trahissais en même temps : Tout comme les Blancs ne font pas assez pression sur le racisme des autres, moi et les autres hommes du groupe n'avons pas essayé de changer le sexisme de Popeye, ne serait-ce que pour lui permettre d'être un organisateur plus performant.





1975 - San Bruno Jail, CA



1975 - Popeye lors de notre fête de sortie "back in the world" (retour au monde)



1975 - Journal télévisé local

À l'extérieur de la prison, une campagne efficace a été lancée pour obtenir la libération de Popeye, et il a finalement été libéré. Nous avons organisé une grande fête pour son retour dans le monde. Popeye m'avait souvent mis en garde contre les infiltrés du FBI qui se faisaient passer pour des membres de l'UPU. Ayant toujours fait confiance à tous ceux que je rencontrais dans mon vagabondage, j'ai pris ses avertissements pour une paranoïa normale du ghetto. J'avais du mal à imaginer que quelqu'un que je connaissais faisait partie de la police secrète, alors j'ai été complètement assommé lorsque j'ai fait l'expérience de la terreur utilisée par le système contre le syndicat de Popeye : L'une de mes amies - en fait, celle en qui j'avais le plus confiance - était une informatrice du FBI.

Elle s'appelait Sara Jane Moore. Elle était un peu plus âgée que les autres, et nous pensions qu'elle était une gentille femme au foyer de banlieue, sympathique, bien que légèrement désorientée. Nous avons été choqués lorsqu'elle a avoué aux journaux qu'elle était une espionne du FBI, mais qu'elle avait maintenant des remords de conscience - pendant notre travail, elle s'était convertie aux idées de Popeye.

Deux mois plus tard, elle a failli changer l'histoire du monde en tentant de tirer sur le président Ford à Union Square. Elle était tellement tourmentée par ce qu'elle avait provoqué avec son travail au FBI qu'elle voulait se venger du FBI en assassinant le chef du système, comme elle disait.

Billy, un voisin de l'immeuble où je vivais avec des travestis, a fait tomber l'arme de la main de Sara Jane et a sauvé la vie du président. Cela lui a valu d'être invité à la Maison Blanche. Mais Billy sortait avec Joe, l'amant du leader du mouvement gay, Harvey Milk, et la Maison Blanche a annulé l'invitation lorsque Milk lui a fait avouer ouvertement son homosexualité (après 32 ans de prison, Sara Jane a été libérée en 2007, et j'ai été contacté par des sociétés de cinéma et de télévision qui voulaient utiliser mes photos d'elle).

Que s'était-il passé entre ces deux épisodes pour la déstabiliser à ce point ? Samedi soir, quelques jours après notre fête, Popeye était censé passer pour sélectionner les photos de la prison pour notre journal. Mais il a appelé pour dire qu'il n'avait pas

le temps, qu'il devait se rendre à une réunion. J'ai dit que je viendrais à la réunion plus tard et que je rentrerais avec lui. Deux heures seulement avant mon départ, j'ai reçu un appel téléphonique d'Annie, qui pleurait de peur et me suppliait de ne pas rentrer avec Popeye. Si je n'avais pas reçu cet appel, je n'aurais pas regardé les informations le lendemain soir :

*"Voici l'édition dominicale des Eyewitness News de 11 heures. La police de San Francisco poursuit son enquête sur l'assassinat du réformateur Popeye Jackson, qui dirigeait le syndicat United Prisoners Union. Jackson était assis dans une voiture avec Sally Voyer, une institutrice de Vallejo, lorsque la fusillade a eu lieu à 2 h 45 dimanche matin. La police dit qu'ils sont morts immédiatement.*

*- Maintenant, comme beaucoup d'entre vous, j'aime les chiens. Je m'inquiète pour eux. C'est pourquoi je nourris mes chiens avec Alpo. Parce que la viande est l'aliment naturel du chien. C'est ce qu'ils aiment le plus. Et le dîner de viande d'Alpo contient des produits à base de bœuf qui sont vraiment bons pour eux. Pas un seul grain de céréale. Pas une meilleure nourriture pour chien dans le monde.*

*(Police) : Les rapports indiquent que le tueur a d'abord tiré un coup de feu qui a brisé une vitre de la voiture. La première balle a touché Mlle Voyer et ensuite Jackson. Le tireur n'était pas là pour voler les gens. Les portefeuilles étaient intacts. Ça ressemble à un meurtre avec exécution...*

*- On peut dire ça comme ça. C'est une théorie que nous envisageons. Nous devons exclure le vol.*

*- La police dit qu'un certain nombre de personnes sont allées à leurs fenêtres quand elles ont entendu les coups de feu. La police commencera à les interroger demain pour trouver le tueur.*

*- Voici comment ça commence. Vous voyez quelqu'un prendre cette première bouchée alléchante et vous devez absolument y goûter vous-même. Dans ce monde, il n'y a qu'un seul poulet frit qui a toujours le même goût, et vous devez dire "HEY ! C'est le jour du Kentucky Fried Chicken !".*



1975 - San Bruno Jail, CA



1975 - San Bruno Jail, CA



Bien que ce soit mon meilleur ami que j'aie vu gisant dans une mare de sang à la télévision quelques heures seulement après avoir moi-même prévu de rentrer chez moi en voiture avec lui au cours de cette nuit désastreuse, je n'ai pas pu pleurer les quatre premiers jours - tout cela me semblait tellement irréel, présenté comme il l'était, dans cet étrange mélange américain de nourriture pour chiens et de publicités pour le poulet frit. Le système, avec les médias à sa disposition, peut s'en tirer à peu près n'importe comment puisqu'il est capable de nous faire oublier l'instant d'après ce que nous avons vu l'instant d'avant.

Je n'ai compris ce qui s'était passé qu'au moment des funérailles et j'ai fondu en larmes. J'avais aussi réalisé que Sally, qui avait travaillé avec des prisonniers et des enfants du ghetto bien qu'elle vivait dans la sécurité d'une banlieue, qui avait même essayé de travailler sur le sexisme de Popeye, et que j'avais appréciée, cette femme fantastique avait aussi été assassinée - simplement parce qu'elle aurait été témoin de l'assassinat. Mon destin n'aurait pas été différent si j'avais été avec eux cette nuit-là.

Voici Sally avec Popeye quelques jours avant leur meurtre. L'assassin n'a jamais été établi. Mais depuis que Sara Jane Moore, condamnée à la prison à vie, a donné à Playboy un récit poignant de son travail d'infiltration pour le FBI, y compris la façon dont le FBI a menacé sa vie lorsqu'il a réalisé qu'elle était gagnée par les idées de Popeye, peu d'entre nous ont des doutes. Popeye m'avait souvent mis en garde contre d'anciens détenus qui auraient pu conclure des accords de libération anticipée avec la police. Lui-même n'a jamais eu peur de mourir malgré le fait que, comme l'a révélé plus tard le San Francisco Chronicle, la police avait menacé de le tuer. Dans son dernier article, qu'il a écrit alors que j'étais avec lui en prison, il a dit : "Nous ne devons pas craindre la mort. Nous sommes la classe des condamnés et ce n'est que par la révolution que nous pourrions gagner notre liberté et celle de tous les opprimés du monde." Lors des funérailles, où j'étais le seul photographe invité par sa famille, nombre de ses travailleurs syndicaux et de ses amis de prison - Indiens, Noirs, Chicanos et Blancs - lui ont fait leurs adieux. Beaucoup d'autres n'auront la possibilité de "retourner dans le monde" et de voir sa tombe qu'une génération plus tard. Sa mère, qui lui avait apporté des gâteaux en prison chaque semaine pendant 19 ans, s'est effondrée devant le cercueil.



1975 - San Francisco Examiner



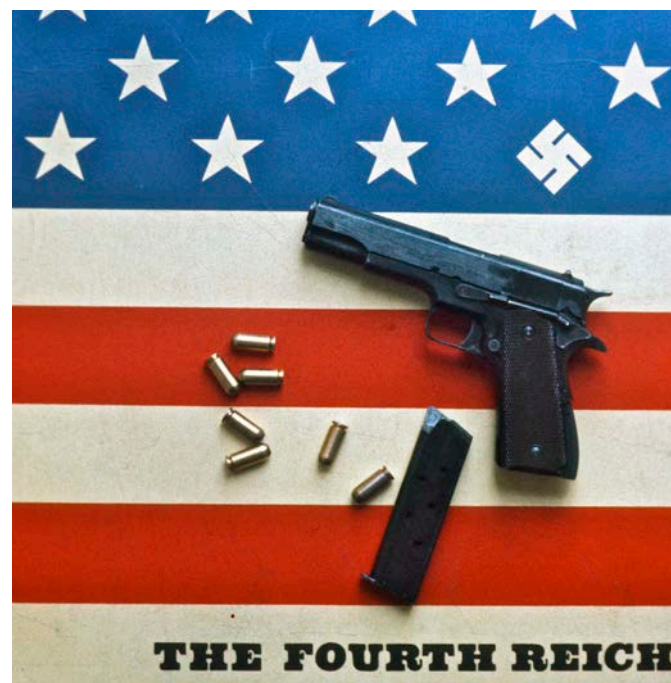
1975 - S-F Chronicle



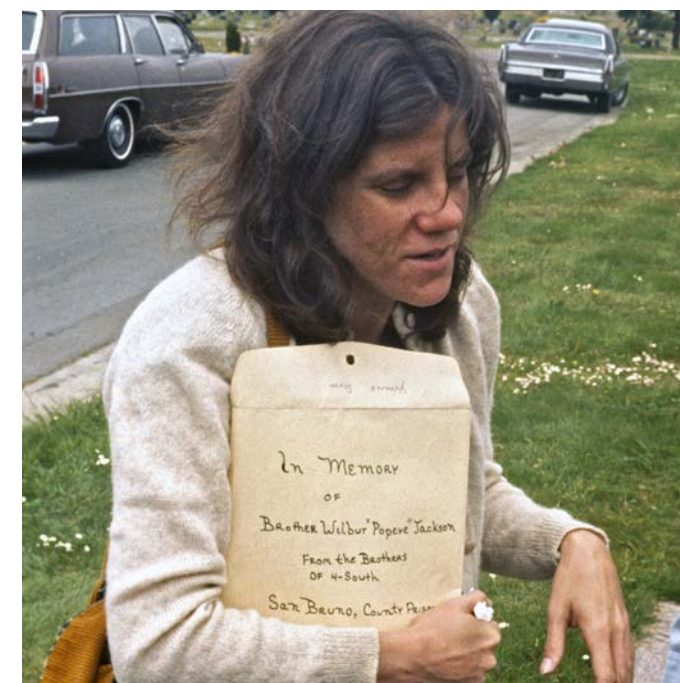
1975 - Popeye et Sally Voyer à la fête



1975 - Popeye at party



1975 - Le membre de l'UPU "Sleepy" à ses funérailles.



1975 - Pat Singer, l'épouse enceinte de Popeye, aux funérailles





1975 - Invités au dîner de collecte de fonds de 5000 \$ par assiette pour le président Ford

*Il y a un homme  
qui se dresse sur notre chemin.  
Et ses mains avides  
s'étendent à travers le monde.  
Mais si nous tuons cet homme  
nous aurons la paix dans ce pays  
et cette glorieuse lutte  
sera terminée.*

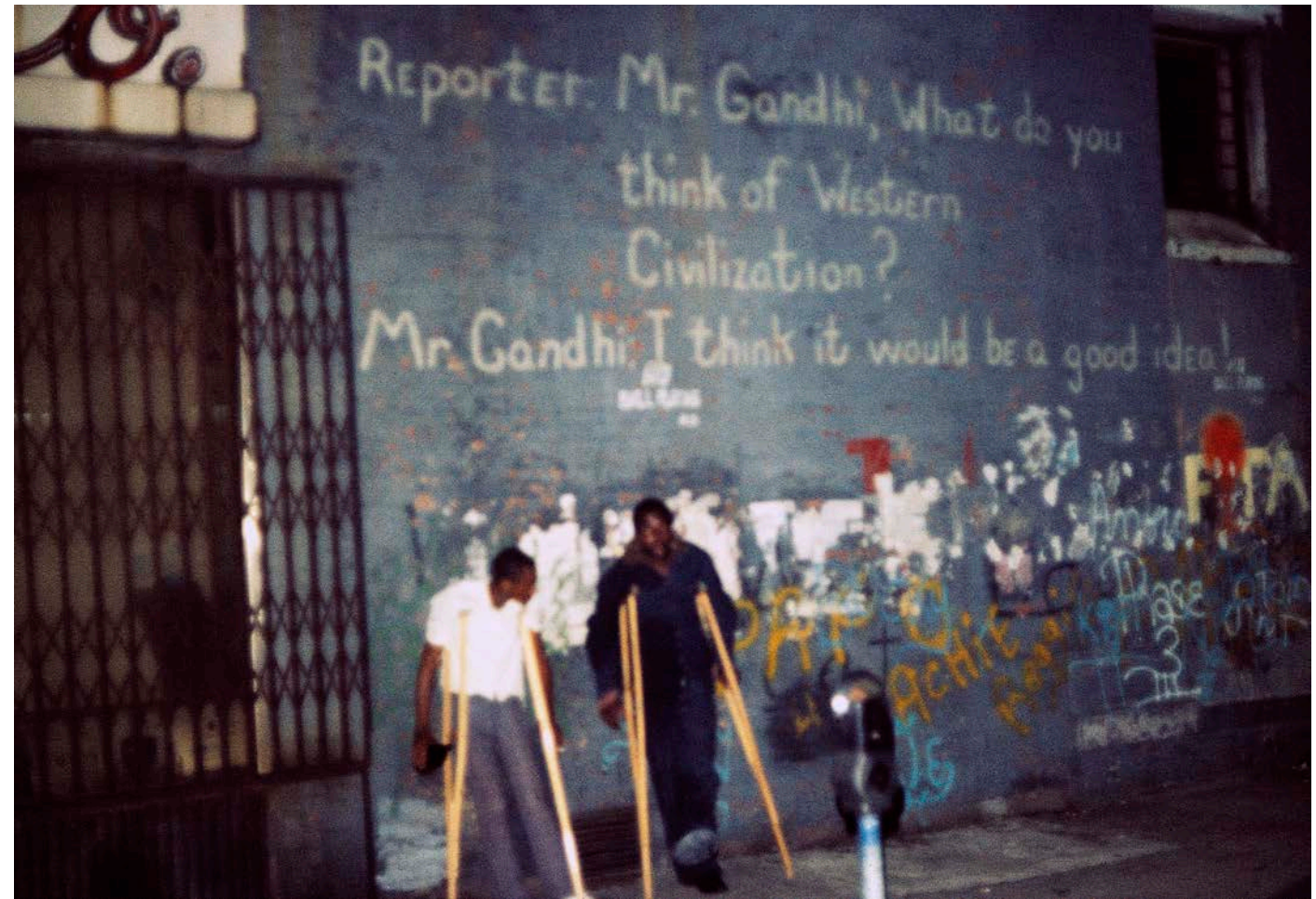
*Et ce que nous voulons c'est juste avoir  
ce dont nous avons besoin  
et vivre en paix avec dignité.  
Mais ces quelques vieux hommes,  
non, ils ne veulent pas se briser ou se plier  
alors ce n'est que par leur mort  
que nous serons libres.*



1975 - Un ex-détenu fait ses adieux.

*Et si nous osons nous battre  
pour ce que, pour ce que nous voulons  
en n'épargnant personne  
qui se dresse sur notre chemin :  
Le combat est dur et long  
mais nous ne pouvons pas,  
nous ne pouvons pas nous tromper,  
car notre libération sera gagnée.*

*Et nous pouvons nous retrouver  
si nous ne mourons pas  
car c'est le prix  
qui pourrait être payé,  
Mais si nous passons par ici  
nous nous rencontrerons un jour,  
nous nous retrouverons  
si nous ne mourons pas...*



1971 - Deux vétérans au mémorial de Gandhi, Lower Eastside, NY

Mais combien de temps ... combien de temps ... ?

Popeye était le dernier ami à qui je voulais dire adieu de cette façon. Avec les meurtres de Sally et Popeye, tous mes sentiments et mes sens avaient été tués. Je n'en pouvais plus et j'ai fui le pays. J'avais perdu 12 de mes meilleurs amis à cause de cette violence américaine insensée, et de nombreux autres avaient disparu en prison pour la vie.

Cet homme a été assassiné à New York, près de l'endroit où je vivais, juste en face d'une peinture murale du ghetto (derrière le linceul), à laquelle il n'a peut-être jamais prêté attention, qu'il était peut-être incapable de lire. Tard un soir, devant le même mur, nous trouvons deux vétérans infirmes qui sont partis défendre la "civilisation occidentale" et qui doivent maintenant mendier dans les rues.



1971 - Un cadavre en face du mémorial de Gandhi.



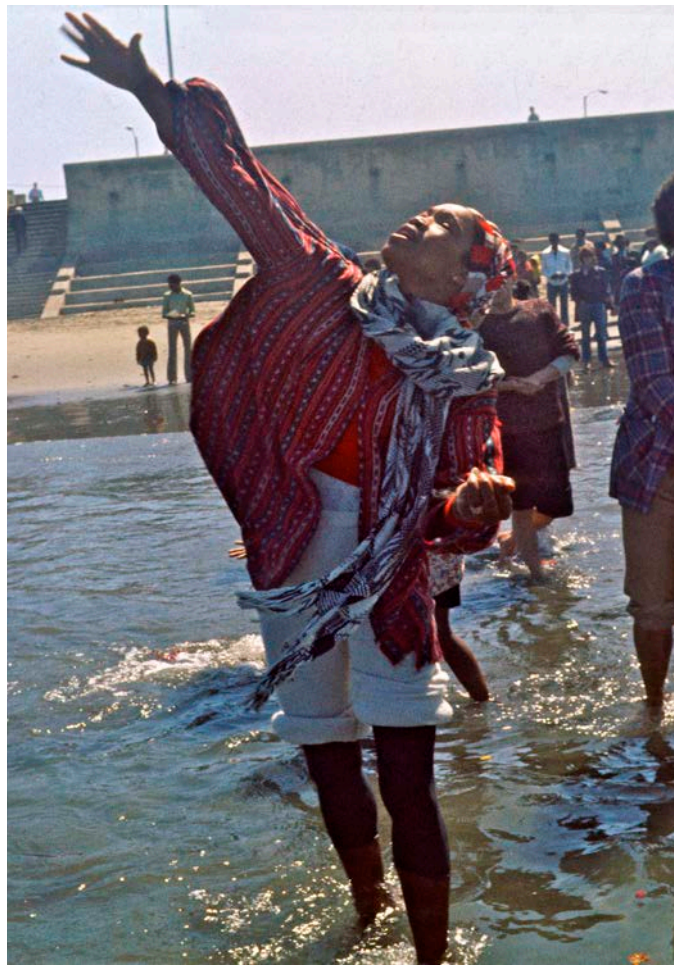


1975 - San Francisco. Linda Jones jetant ses cendres dans l'océan

J'aimais le peuple américain plus que tout autre que j'avais connu. En fin de compte, j'avais souhaité faire partie de l'Amérique et je n'avais pas l'intention de quitter le pays.

La chaleur humaine que j'avais rencontrée partout - la même chaleur avec laquelle les autres immigrants avaient été accueillis à bras ouverts - était une brise fraîche dans ma vie après le détachement et la réticence que j'avais connus en Europe. Mais la chaleur et l'ouverture des Américains contrastaient de manière flagrante avec le système cruel et inhumain des ghettos qui était né de leur propre douleur intense. J'ai été sur les plus hauts sommets, et j'ai été dans les profondeurs les plus sombres, avec un pied dans la tombe de l'Amérique.

Partout, cela m'a fait mal de voir la fossilisation et la fortification croissantes auxquelles cette chaleur et cette ouverture sont soumises - une chaleur dont je pouvais encore bénéficier en tant qu'étranger, mais qui s'était depuis longtemps pétrifiée en peur, en haine et en amertume envers les autres Américains. Les Américains vivent plus isolés et aliénés les uns des autres que tout autre peuple que je connais.



1975 - San Francisco. Rhodessa Jones jetant des cendres

Et la violence contre les peuples opprimés continue partout. Entre notre ghettoïsation des personnes les plus pauvres et les plus exposées du monde et notre racisme climatique - associés à des politiques commerciales injustes - nous tuons plus d'êtres humains chaque année que la Seconde Guerre mondiale et nous allons pousser des millions de personnes à venir se réfugier sur nos côtes. Sommes-nous prêts à dissimuler un autre corps ? Et combien sommes-nous prêts à en éliminer parce que nous craignons un changement personnel plus profond qui profiterait à l'ensemble du monde ?

La scène est en train de changer. Les peuples colonisés, dos au mur, doivent maintenant servir de colonisateurs et d'opresseurs. Ils sont envoyés sur l'océan que leurs ancêtres ont traversé pour venir ici. Notre inhumanité a bouclé la boucle. Nous avons finalement réussi à les créer à l'image sanglante de notre civilisation. Un autre enfant a été tué dans la violence du ghetto (cinq ans). Le cercle se referme. Une fois de plus, une mère noire doit jeter son enfant dans l'océan, comme elle l'a fait depuis l'un des navires négriers d'il y a 400 ans ... la durée de vie de notre système ...

L'océan la ramènera vers les rivages d'où venaient ses ancêtres quand nous avons besoin d'eux. Combien de souffrance allons-nous encore voir ou causer ? Nous ne le savons pas. Nous jetons notre incertitude dans l'océan avec les cendres de nos victimes...

*Ohé du navire ! Ohé du navire ! Ohé du navire !  
Aussi loin que votre œil peut voir,  
hommes, femmes et bébés esclaves,  
venant sur la terre de la liberté,  
où le dessin de la vie est déjà fait -  
Si jeunes et si forts  
ils attendent juste d'être sauvés...*



1975 - San Francisco



# Une postface personnelle

(voici une possibilité, mais à rédiger plus tard après consultation d'un éditeur)

## LA FIN ?

Après avoir été opprimé tout au long de ce livre, vous vous sentez peut-être maintenant :

Coupable, paranoïaque, frustré, épuisé, bouleversé, engourdi, tendu, en colère, énervé, réduit au silence, muet, confus, indigne, prudent, inférieur, impuissant, craintif, docile, passif.....

Une oppression supplémentaire pourrait aussi vous avoir rendu... protecteur, inattentif, hostile, éteint, rusé, joueur, fourbe, comploteur, manipulateur, vengeur, supérieur, observateur (de l'opresseur), rusé, destructeur, détaché, cagique.... et enfin, peut-être violent !

Ces émotions sont semblables à celles qu'éprouvent les Noirs ghettoisés vivant sous les schémas oppressifs des États-Unis et de l'Afrique du Sud, les immigrants en Europe, les Palestiniens sous Israël et, à des degrés divers, de nombreux autres peuples opprimés. La souffrance qui accompagne ces émotions pousse les gens à la paralysie, au désespoir et à une colère dévorante. Le comportement irrationnel et impuissant qui en résulte alimente à son tour le racisme blanc. Prendre conscience du fonctionnement de ce cercle vicieux nous donne le pouvoir de travailler ensemble pour nous libérer de ces schémas oppressifs...

...pour l'amour de l'humanité et de nous-mêmes !

Mais nous ne devons pas oublier une chose importante.

Ayant été nous-mêmes "opprimés" par ce livre, nous courons maintenant le risque de nous retrouver à l'autre bout du schéma d'oppression :

Sans un exutoire approprié ou constructif pour notre douleur, nous pouvons finir par utiliser nos nouvelles connaissances pour devenir des racistes encore plus sophistiqués qu'auparavant. La douleur, la compassion, la colère, la culpabilité ou la tristesse que vous ressentez peut-être maintenant témoignent de la bienveillance humaine qui sommeille en chacun de nous et de notre profond désir de voir les choses s'arranger. Nombreux sont ceux qui ressentiront le besoin de pleurer, de rire ou de faire savoir à quelqu'un de leur entourage ce qu'ils ressentent. Le partage de nos sentiments et de nos préoccupations profondes à l'égard du racisme est un premier pas significatif pour sortir de la peur et de l'inhibition qui nous maintiennent dans des schémas blessants.

Je laisserai à d'autres le soin de présenter des solutions gouvernementales viables sur la façon de s'attaquer à notre racisme institutionnel écrasant - la somme totale de tout notre racisme individuel. J'ai été témoin et j'ai personnellement bénéficié des politiques gouvernementales progressistes inspirées par "An American Dilemma" de Gunnar Myrdal. Pendant des années après le mouvement des droits civiques,

le gouvernement a essayé de changer la pensée oppressive des Blancs, car - comme l'a souligné à juste titre Myrdal - seule une diminution des préjugés des Blancs conduirait à une mobilité ascendante des opprimés. Dans le même temps, j'étais déprimé de voir comment la tendance européenne, à l'opposé, insiste sur le fait que les minorités doivent d'abord changer afin de devenir acceptables pour la majorité blanche - un point de vue qui, je le crains, a depuis pris le dessus en Amérique et a ouvert la voie à l'influence destructrice de Trump.

Un des bénéficiaires des programmes gouvernementaux progressistes était mon mentor, le Dr Charles King, que le gouvernement employait dans ses séminaires "Les Blancs doivent changer" destinés aux employés de l'armée, de la CIA, du FBI et de nombreuses autres institutions gouvernementales et grandes entreprises comme IBM, Federal Express, etc. L'idée était que ce n'est que par une déprogrammation de leur racisme diviseur que leur pouvoir combiné et unifié pourrait "rendre l'Amérique forte à nouveau". Après avoir vu mon spectacle, Charles King m'a invité à participer à ses séminaires en tant qu'observateur neutre. "Je ne te traiterai pas comme les autres", a-t-il dit à l'avance, et il m'a placé à ses côtés sans rien me dire de ce qui allait se passer. Puis il a commencé à maltraiter, diviser, gronder, accuser, opprimer et monter ses participants les uns contre les autres pendant deux jours tout en leur montrant que c'était similaire à ce qui arrive aux Noirs. En tant que Blanc, j'ai trouvé qu'il était allé trop loin et j'ai eu pitié de ces participants très instruits et impartiaux qui avaient convenu avec leur employeur de ne pas échapper à son programme - bien que nous ayons tous été tentés de le faire à certains moments. Grâce à sa formidable perspicacité en matière de psychologie noire et blanche, je l'ai vu briser progressivement ces puissants leaders, de sorte qu'ils finissaient par se comporter et répondre presque "comme des enfants". Il savait exactement ce qu'il faisait. Il a commencé le premier jour en leur demandant simplement leurs noms - rien de plus - puis il a écrit quelque chose sur un petit morceau de papier avec leurs noms et l'a mis dans une boîte. Après deux jours d'oppression, il a demandé à chacun d'entre eux de venir et de lire à haute voix les prédictions qu'il avait écrites sur la façon dont chacun d'entre eux réagirait à son comportement oppressif, comment certains d'entre eux se retireraient dans une coquille, comment d'autres, "les militants", se battraient au début, et tous les autres rôles d'évasion que les personnes opprimées finissent généralement par adopter. À la fin, il leur a demandé à tous, individuellement, d'écrire les sentiments qu'ils éprouvaient maintenant, et j'ai été étonné de constater à quel point ils étaient tous similaires - y compris les miens (ne serait-ce que parce que je n'avais pas été préparé à son oppression). Puis il a terminé en disant que "ce sont exactement les mêmes sentiments que nous, les Noirs, éprouvons tous les jours à cause du racisme des Blancs". .... Mais maintenant je vais arrêter de t'opprimer, je te le promets.



1986 - Avec le Dr Charles King après l'un de ses ateliers.

.....Est-ce que tu me fais confiance ?" Dans notre désarroi après de nombreux moments aussi éphémères où nous avons vu la lumière au bout du tunnel, aucun d'entre nous n'avait bien sûr confiance dans le fait que notre grand oppresseur aurait un jour une chance, même s'il "retirait son couteau de 4 à seulement 2 pouces dans notre dos". Mais il a fini par changer et a mis fin à ces deux jours mouvementés en organisant une véritable fête de la libération, avec beaucoup de "whisky écossais noir et blanc", au cours de laquelle je n'ai jamais vu un tel élan de gratitude envers un être humain. Tout le monde avait le sentiment qu'il les avait élevés dans une pensée nouvelle et plus libre. Je me suis moi-même senti misérablement seul pendant toute cette épreuve émotionnelle, car les autres avaient admis qu'ils avaient pensé que j'étais un espion ou un allié de Charles King, même si, à bien des égards, j'ai été choqué de voir à quel point mes réactions émotionnelles intérieures étaient similaires aux leurs - tant celles des participants blancs que celles des participants noirs. En tant qu'étranger, j'ai donc été incroyablement fier lorsque, à la fin, il m'a présenté comme "le seul John Brown des temps modernes". Ainsi, dans les années qui ont suivi, j'ai souvent emmené mes élèves en excursion à Harper's Ferry, où John Brown avait déclenché son insurrection abolitionniste.

Charles King a été le premier à me faire comprendre que les émotions ressenties par les gens après son oppression étaient les mêmes que celles des personnes traversant les American Pictures et l'une des raisons pour lesquelles j'ai fini par l'étrier sur deux jours. Son approche puissante n'a toutefois pas eu de succès sur les campus universitaires, car les étudiants, contrairement aux employés du gouvernement, n'étaient pas obligés d'être "enfermés" pendant son oppression et cherchaient rapidement à s'échapper et à sortir. Heureusement, le mélange d'images puissantes et de musique a rendu mes étudiants "captifs" et "choqués" pendant cinq heures d'oppression, après



1991 - Avec mon mentor sur son lit de mort à Atlanta, quelques jours avant sa mort.

quoi ils ont été engagés dans une deuxième journée de guérison et de libération - au cours de laquelle ils étaient généralement totalement silencieux pendant les deux premières heures, mais ensuite - en particulier sous l'influence de mon assistant noir, Tony Harris, ils commençaient à s'ouvrir et finissaient par avoir le premier dialogue noir-blanc profond qu'ils aient jamais eu sur le campus. Bientôt, ils étaient tellement heureux d'échanger leurs sentiments qu'ils n'avaient plus besoin de nous - et Tony et moi nous éclipsions discrètement et allions sur le campus suivant le même soir pour recommencer tout le programme. En général, ils nous faisaient revenir dans l'année pour leurs groupes "American Pictures Unlearning Racism", mais souvent je n'entendais parler de ce qui ressortait de nos programmes d'oppression/guérison que 20 ans plus tard, lorsque ces étudiants se réunissaient à nouveau pour évaluer comment American Pictures avait changé leur vie et qu'ils voulaient que nous revenions.

Ainsi, "oppresser" les gens pour qu'ils confrontent leurs pensées oppressives profondes les uns envers les autres et les amener à dialoguer - les yeux dans les yeux - est le seul moyen efficace que j'ai vu pour guérir et combattre le racisme. Ce processus est utilisé sous diverses formes par d'innombrables autres conseillers antiracistes dont j'ai suivi les ateliers au fil des ans. Il n'y a qu'une seule méthode qui, à mon avis, est plus efficace : celle qui consiste à s'installer avec ceux contre lesquels on ressent des préjugés. C'est ce que j'ai vu chaque fois que j'ai amené des étudiants, des étrangers ou même des membres du KKK avec moi pour qu'ils restent avec les personnes piégées dans nos ghettos et les rencontrent selon leurs propres termes. Très vite, ils ont désappris leurs schémas de peur et de culpabilité, ce qui est difficile dans le cadre sûr d'une université intellectuelle. Et dans le processus, ils ont également aidé les habitants du ghetto à désapprendre un grand nombre de leurs schémas de colère et d'hostilité profondément enracinés.



*Veillez noter. Une postface sera éventuellement rédigée après consultation de mon éventuel éditeur américain.  
Ce ne sont que quelques idées....*

.....For Je n'ai pas la formation académique nécessaire pour proposer de grandes solutions institutionnelles au problème. À partir de mes expériences limitées, je peux tout au plus donner aux lecteurs quelques idées sur la façon de s'attaquer à leur propre racisme. Chaque lecteur doit bien sûr traduire mes "méthodes de vagabondage" consistant à "s'installer avec ceux contre lesquels on a des préjugés" en fonction de ses propres capacités. Bien que cela semble si facile, je sais pertinemment, grâce à mes ateliers, que l'"amour" n'est pas quelque chose que les gens peuvent facilement apprendre ou dont ils peuvent effectivement "se revêtir" (Colossiens 3:12-14) - du moins pas avant qu'ils aient essayé, dans des groupes de guérison, de se libérer des diverses oppressions, traumatismes et colères non guéries auxquels ils ont tous été exposés. Ce qui nous inclut tous, littéralement. Ce n'est donc que ma façon d'illustrer comment nous ne pouvons pas parvenir à l'intégration sans un amour rédempteur pour nos concitoyens. Eh bien, puisque j'ai vu tant de mes étudiants au fil des ans être motivés par la "culpabilité chrétienne" pour vouloir faire quelque chose contre leur racisme, permettez-moi de souligner que je ne suis pas le premier à préconiser une telle approche. Car sans saint Paul, ils n'auraient même pas pu se dire chrétiens. Comment Paul et les autres apôtres ont-ils réussi à prêcher cette communion fraternelle dans un monde multiculturel hostile et violent, en parlant dans tant de langues ? Pensez seulement à la tâche qui a été confiée aux apôtres d'aller communiquer l'amour de Dieu à tous les "Parthes, Mèdes, Elamites, Mésopotamiens, Juifs, Cappadociens, Phrygiens, Pamphlies, etc..." dans leurs propres langues, c'est-à-dire dans des milliers de langues locales. Évidemment seulement en parlant la langue du cœur - la langue commune qui fait fondre tous les cœurs de pierre. Car, encore une fois, tous les hommes sont influencés par des pensées d'amour, indépendamment de la langue ou des barrières culturelles. Ce n'est que grâce à l'amour convaincant qui a coulé d'en haut à travers les disciples qu'ils ont pu, dans un monde de personnes mal aimées - profondément marquées par des maltraitances et des guerres interminables durant leur enfance - atteindre en quelques décennies un si grand nombre de personnes avec leur étrange message selon lequel tous les gens sont aimés. Car tous les gens veulent se sentir aimés et inclus et quelque chose que Paul et tous les autres missionnaires ont rapidement appris - pour éviter d'être lapidés à mort - comme Etienne l'avait été par le même Saul (l'ancien nom de Paul en tant que juif "raciste") - oui, c'est que s'ils pensaient de manière condescendante et hostile à ceux à qui ils voulaient transmettre leurs valeurs, alors le public se refermait sur lui-même et devenait lui-même hostile. Car le langage de l'amour comprend

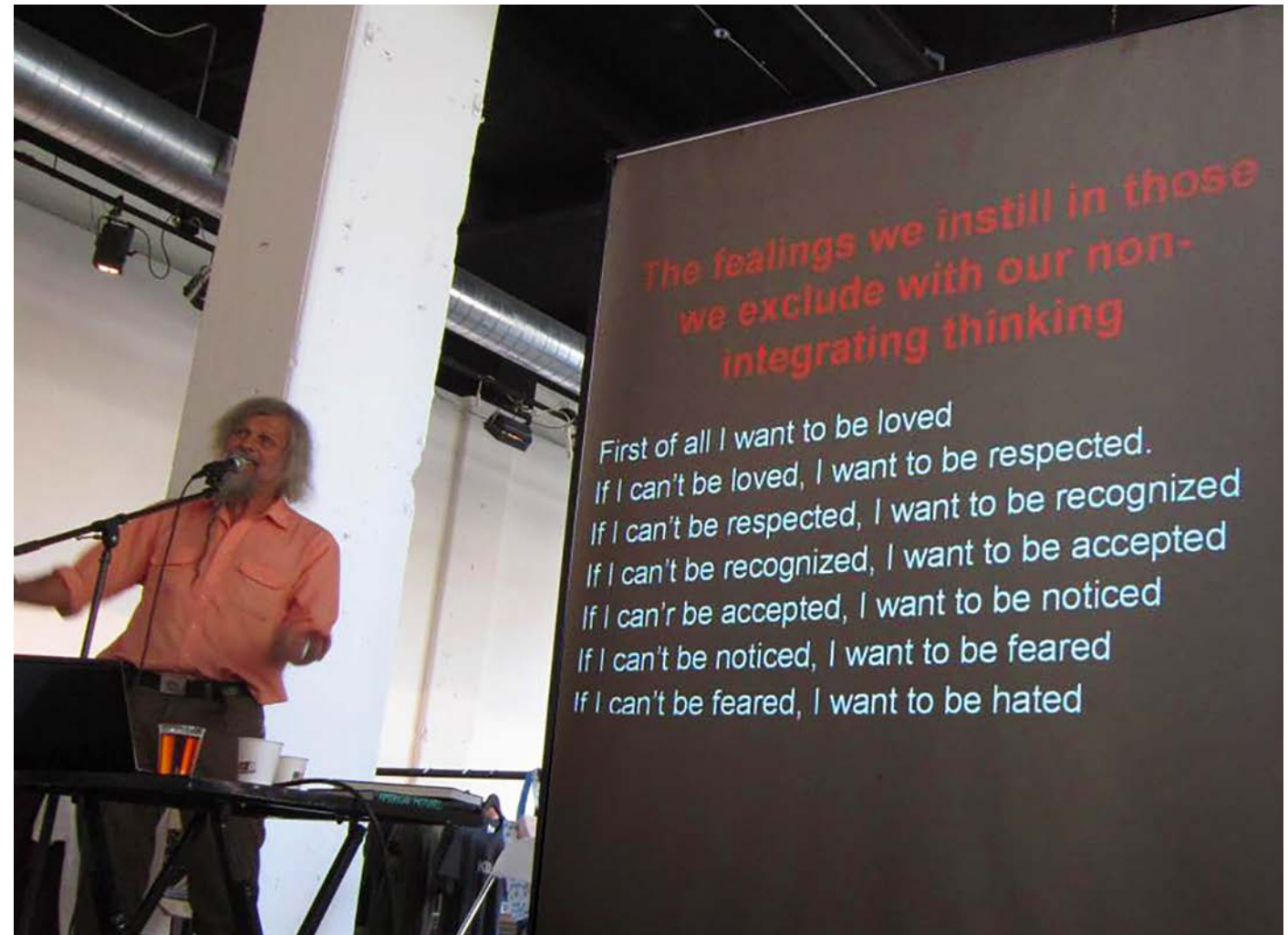
aussi "l'amour ennemi". Ce n'est pas de l'art d'aimer ceux qui ont tellement de surplus qu'ils ne peuvent pas rendre l'amour. Écoutez donc un instant ces paroles, où Paul révèle ouvertement sa méthode efficace d'intégration :

"Si je parle les langues des hommes et des anges, mais que je n'ai pas l'amour, je suis un gong bruyant ou une cymbale retentissante. Si j'ai des pouvoirs prophétiques, si je comprends tous les mystères et toute la science, si j'ai toute la foi, au point d'enlever des montagnes, mais que je n'aie pas l'amour, je ne suis rien. Si je donne tout ce que j'ai, et si je livre mon corps pour être brûlé, mais que je n'aie pas l'amour, je ne gagne rien". Ses disciples, qui s'agrandissent progressivement pour atteindre des milliers de fidèles, ont pu apprendre à "se revêtir de l'amour, qui nous lie tous ensemble dans une parfaite harmonie." Et nous le pouvons aussi aujourd'hui.

Lorsque, après quelques années, grâce à l'aide affectueuse d'autres personnes, j'ai appris à surmonter ma peur et ma méfiance à l'égard de mes concitoyens et que j'ai constaté qu'ils s'ouvraient à moi, j'ai trouvé un jour ce poème de Nis Petersen et je me suis sentie interpellée par celui-ci pour essayer de m'ouvrir davantage et de faire confiance à ceux qui alimentaient encore ma peur aversive des gens. Je l'ai illustré avec mes photos et l'ai emporté partout avec moi comme une source d'inspiration.

Des années plus tard, il est devenu l'introduction de toutes mes conférences, "On saying yes to those we shun".

*Avec amour Jacob Holdt*



2012 NYC. Ma conférence "Dire oui à ceux que nous évitons".

*TU AIMES L'HOMME?  
L'homme est venu vers moi  
- lourdement - douloureusement -  
derrière lui, le chemin  
avec des traces gluantes  
de mensonges et de plaies suppurantes -.  
Une voix gronda : Tu aimes l'homme ?  
Non ! J'ai dit - je ne peux pas.  
Aimer ! Dit la voix.  
L'Homme s'est approché -  
s'approchant - rampant -  
bavant de luxure -  
avec des mouches et de la vermine  
dans les plaies de son ventre.  
Martela la voix :  
- Tu aimes l'Homme ?  
Non ! J'ai dit.  
Amour ! dit la voix.*

*Plus près - et lentement plus près -  
centimètre par centimètre -  
la puanteur était lourde  
des milliers de maladies du mensonge.  
et la voix menaçait :  
- Tu aimes l'Homme ?  
- Non - je n'aime pas !  
- L'amour ! Dit la voix.  
Puis il se leva -  
et il a tendu ses mains vers moi,  
et voilà : les blessures en pointe suintaient de rouge -  
les bras nus étaient couverts jusqu'aux épaules  
des plaies noires du péché -  
Et l'homme rit :  
- Ainsi Dieu a aimé !  
Un bandeau tomba de mes yeux -  
Et je criai :  
- Mand - Je t'aime !  
Et ma bouche était pleine de sang -  
le sang de l'Homme.*



“Ce qui rend American Pictures si troublant, c’est l’effet cumulatif des photographies de Holdt combiné à son analyse d’outsider de la dynamique de la pauvreté et de l’oppression aux États-Unis.”

*Los Angeles Times*

“C’est un regard puissant et dérangeant sur un segment entier de notre population qui n’a jamais atteint la liberté dans un sens significatif.”

*San Francisco Chronicle*

“On pourrait peut-être qualifier American Pictures de “chef-d’œuvre”. Mais “chef-d’œuvre” est un mot qui implique quatre étoiles dans la section cinéma des quotidiens. C’est un mot qui s’applique surtout aux “grands” films hollywoodiens - ces grands, stupéfiants, mélodramatiques, spectacles cinématographiques qui satisfont si facilement nos désirs d’illusion, de passivité et de voyeurisme.

De tels chefs-d’œuvre sont vite oubliés. American Pictures exprime une réalité globale et une responsabilité que nous partageons tous. Il vous hantera pendant des jours après l’avoir vu. Il vous possédera émotionnellement et intellectuellement comme si c’était la peste. Bien que cet extraordinaire éventail de cultures américaines peut inviter à l’étiquette “chef-d’œuvre”, une telle étiquette masquerait le pouvoir et l’emprise écrasante que cette production exerce sur ses spectateurs. American Pictures atteint ce que les “chefs-d’œuvre” tentent rarement d’atteindre. American Pictures met le spectateur au défi d’agir, et pas seulement de réagir de manière cathartique ; de faire quelque chose contre les horreurs du système américain. C’est ce saut apparemment immense de l’art inspirant à l’action empirique qu’American Pictures s’est consciemment fixé comme objectif. Mais ce qui amène Holdt à admettre que ces résultats empiriques sont impossibles à mesurer, c’est sa conscience de l’énorme capacité du système américain à tout absorber et à créer des masques qui cachent constamment ses horreurs et ses injustices. Tout au long d’American Pictures, Jacob Holdt remet continuellement en question la validité de sa création, exprimant la crainte qu’il ne soit peut-être qu’un autre homme blanc exploitant les minorités et affirmant sans cesse que la simple représentation de son expérience ne pourra jamais égaler la réalité de l’Amérique qu’il a essayé de comprendre. Il en va de même ici : aucune description ou éloge ne peut transmettre l’expérience d’American Pictures. American Pictures est une présentation que tous les Américains doivent vivre par eux-mêmes.”

*The Chicago Reader*



Rabat intérieur de la couverture arrière

A rédiger par l’éditeur.

Voici quelques critiques du diaporama American

Pictures sur lequel ce livre est en partie construit.



Jacob Holdt écrit sur le premier meurtre “Black Lives Matter” qu’il a vécu dans son parcours :

.... James et Barbara étaient un jeune couple noir qui vivait dans le pire quartier des États-Unis, autour de Fox Street, dans le sud du Bronx. Un jour, ils ont entendu des cambrioleurs sur le toit et ont appelé la police. Deux agents en civil sont arrivés à l’appartement et ont enfoncé la porte sans frapper. James pense que ce sont les cambrioleurs qui entrent et tire sur la porte, mais il est lui-même tué par les policiers. Barbara a couru en criant dans l’appartement du voisin. Lorsque je me suis rendu au commissariat du 41e arrondissement, ils ont confirmé l’histoire et ont admis qu’il y avait eu une petite



erreur”, mais James, bien sûr, “l’avait cherché, étant en possession d’une arme non enregistrée”. .... Soudain, j’ai entendu des cris terribles provenant du hall d’entrée du funérarium et j’ai vu trois hommes faire entrer Barbara. Ses jambes traînaient sur le sol. Elle était incapable de marcher. Je ne pouvais pas voir son visage, mais c’était une grande et belle jeune femme à la peau claire. Ses cris m’ont fait frémir. Jamais auparavant je n’avais entendu des cris aussi atroces et douloureux. Quand elle a atteint le cercueil, c’est devenu insupportable. C’était la première et la seule fois en Amérique où je n’ai pas pu être photographié. ....